HAL
open science

Charles de Villers et l'Allemagne. Contribution à l'étude du Préromantisme européen.

Monique M-A.C. Bernard

To cite this version:

Monique M-A.C. Bernard. Charles de Villers et l'Allemagne. Contribution à l'étude du Préromantisme européen.. Littératures. Université Paul Valéry - Montpellier III, 1976. Français. NNT : . tel-00981985v1

HAL Id: tel-00981985

https://theses.hal.science/tel-00981985v1

Submitted on 23 Apr 2014 (v1), last revised 14 Apr 2020 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Monique Bernard

Charles de Villers et l'Allemagne

Contribution à l'étude du préromantisme européen

Thèse de 3ème Cycle présentée et publiquement soutenue

devant l'Université Paul Valéry de Montpellier le 14 juin 1976

Jury

M. le Professeur Jean Richer, Président

M. le Professeur Jean Boissel, Rapporteur

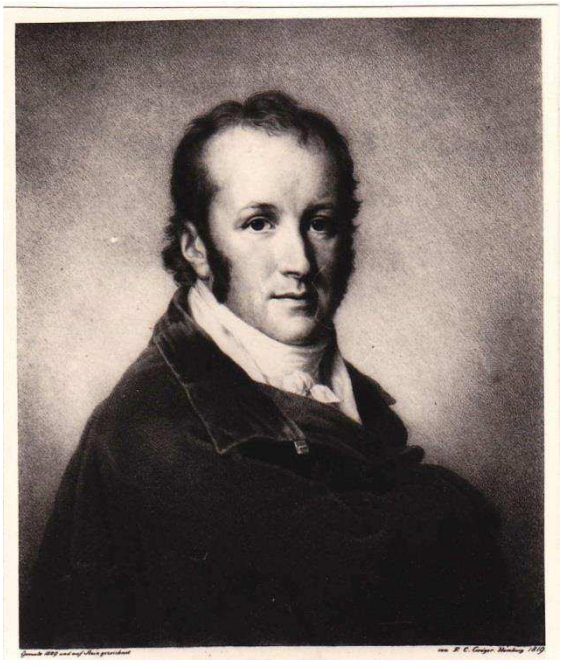
M. Le Professeur Pierre Laubriet, Assesseur

Université Paul Valéry Montpellier

1976

CHARLES DE VILLERS

1 765 - 1815



CARL von VILLERS

Geb 4ten Nov. 1765. Gest 26ten Feb.1815.

M. Ch. Villers a la vivacité d'un Français et la profondeur d'un Allemand; son âme expansive paraît multiplier les forces de son corps pour contribuer à tout ce qui peut étendre la civilisation et rendre l'homme plus sensible et plus heureux. On le trouve toujours s'il faut répandre des idées nouvelles ou s'il y a quelque bien à opérer.

Millin, dans le *Magasin encyclopédique,* 1809

Avant-propos pour la version numérique

Cet ouvrage est la thèse de 3e Cycle que j'ai soutenue devant l'Université Paul Valéry de Montpellier le 14 juin 1976 sous mon nom d'alors, Monique Sickermann-Bernard. Le jury était composé de Mrs les Professeurs Jean Boissel, mon directeur de thèse, Jean Richer, Président du jury et Pierre Laubriet, assesseur. Mes activités professionnelles m'ayant par la suite éloignée des études littéraires au profit de l'enseignement du français langue étrangère en Allemagne, cette thèse n'a jamais été publiée. Elle n'existait donc que dans une version dactylographiée dont des exemplaires se trouvent entre autres à Montpellier, Hambourg et Göttingen.

Me replongeant dans la matière dans la perspective des prochaines commémorations du 250e anniversaire de la naissance et du 200e anniversaire de la mort de Charles de Villers, j'ai constaté qu'il était aujourd'hui moins oublié qu'à l'époque où je travaillais à ma thèse, qu'on avait beaucoup écrit sur lui depuis (voir notes et bibliographie complémentaires) et devant ce renouveau d'intérêt pour sa personne j'ai souhaité profiter des nouvelles technologies pour mettre à la disposition d'un plus grand public le travail de mes années d'étudiante tout en m'assurant la protection de ma propriété intellectuelle. A la relecture de ce travail de jeunesse, il ne m'a pas semblé qu'il eût perdu de son actualité pour une meilleure connaissance de Charles de Villers. Bien qu'ayant conscience de ses faiblesses j'ai décidé de n'y rien changer et de le présenter comme ce qu'il est, c'est-à-dire une thèse datant de 1976, portant la marque de son temps et de l'enthousiasme juvénile de son auteur. Mes retouches se sont donc limitées à la correction des inévitables coquilles ou Errata que j'ai remarqués ou sur lesquels on avait attiré mon attention, ainsi qu'à quelques améliorations d'ordre stylistique : j'ai parfois ajouté ou supprimé un mot, remplacé un mot par un autre dans un souci de précision, ou changé la structure d'une phrase pour une meilleure lisibilité. J'ai parfois complété ou précisé une note dans le texte original et j'ai ajouté des notes complémentaires [indiquées ainsi (x) dans le texte] dans un souci d'actualisation. Une bibliographie complémentaire recense les ouvrages ou articles écrits depuis 1976 sur Charles de Villers ou sur le sujet ainsi que ceux dont j'ai eu connaissance trop tard pour pouvoir les utiliser dans ma thèse, mais qu'il m'a semblé nécessaire d'indiquer pour plus de précision dans des références citées ou une meilleure compréhension du contexte. Enfin j'ai ajouté la traduction des citations en langue allemande, comme le jury me l'avait demandé pour la soutenance, et je l'ai complétée par celle des principales expressions citées en allemand dans le texte. J'espère qu'elles seront utiles au lecteur non germanophone.

Mes remerciements vont tout particulièrement à Nicolas Brucker, sans les encouragements duquel je ne me serais jamais attelée à cette tâche, à Freya Baur qui m'a apporté son aide précieuse pour convertir un texte dactylographié en version numérique, et à Franziska Meier qui m'a mise en contact avec l'un et l'autre et m'a redonné le goût des études littéraires.

Neunkirchen am Brand, mars 2014

INTRODUCTION

On trouve toujours M. de Villers à la tête de toutes les opinions nobles et généreuses; et il me semble appelé, par la grâce de son esprit et la profondeur de ses études, à représenter la France en Allemagne, et l'Allemagne en France.

Madame de Staël, *De l'Allemagne*

On a coutume d'associer au nom de Madame de Staël le point de départ d'une influence allemande décisive sur la littérature française. On s'accorde à considérer son ouvrage *De l'Allemagne* comme l'acte de naissance du romantisme française, on l'appelle souvent la « Bible des romantiques », bref on le considère à juste titre comme un ouvrage fondamental pour toute l'évolution des tendances littéraires au 19e siècle.

Mais si la contribution de Madame de Staël dans ce domaine a eu l'importance que l'on sait, c'est surtout parce que son livre a eu un effet de choc, a été la révélation brutale d'un univers nouveau; révélation attendue par une génération ardente qui ne trouvait pas dans son propre pays les sources nécessaires à son renouvellement, et par là à son épanouissement; ou, pour reprendre les mots de L. Reynaud, c'est parce que ce livre « lui apportait son propre idéal de vie, et de pensée »[1].

Madame de Staël n'a pas pour autant découvert l'Allemagne. Comme le fait remarquer Ch. Joret: « L'Allemagne de Mme de Staël ne fut pas en réalité la révélation d'une civilisation, mais bien plutôt une invitation à « revenir à l'étude d'une littérature autrefois admirée »[2]. Raoul Rosières qui rappelle cette initiation de la France au génie allemand dans les années 1750 à 1800[3] fait remarquer que la littérature du XVIIIe siècle avait déjà fortement subi l'influence de l'Allemagne. Sainte-Beuve qui avait d'abord voulu le démontrer, ne s'était finalement pas arrêté sur la question et s'était contenté d'écrire:

---

[1] Reynaud., Louis, *L'influence.allemande . en France aux 18e et 19e siècles*, Paris 1922, p. 144.
[2] Joret, Ch., *Les rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789*, Paris 1884, p. 45.
[3] Rosières, Raoul, « La littérature allemande en France de 1750 à 1800 », *Revue politique et littéraire*, T. 32, 15 sept. 1883, p. 328 – 344.

« L'Allemagne de Mme de Staël n'en est pas moins un brillant assaut, pour avoir été précédé, avant 89, de toutes ces fascines jetées dans le fossé! »[4].

La littérature allemande avait en effet déjà joui en France dans la deuxième moitié du 18e siècle d'une grande vogue dont le point culminant se situe dans les années 1760 - 1770, et l'on peut penser que ses partisans n'avaient pas tous cédé au « snobisme » comme le prétend Reynaud[5]. A cette époque on avait en effet lu, traduit, admiré et imité, souvent sans choix, les auteurs allemands.[6] Si cet engouement avait été écrasé par la tempête révolutionnaire, s'il avait même fait place à un courant d'hostilité, si le grand public, sous l'Empire, avait fini par se désintéresser de l'Allemagne, les intermédiaires cependant n'avaient pas manqué entre les deux nations tout au long de cette période d'interrègne; il s'agissait surtout d'intermédiaires désireux de répandre en France la civilisation allemande, la culture française n'ayant plus besoin de se faire connaître à l'Allemagne. Ainsi donc,
grâce à ces intermédiaires, la chaîne n'avait pas été interrompue entre les premiers propagateurs de la culture allemande et Mme de Staël. Tous n'étaient pas des Allemands désireux de révéler aux Français leur littérature inconnue ou méconnue de ces derniers, tous n'étaient pas des fanatiques adoptant « toutes les opinions même les plus extravagantes »[7] que leur soufflaient leurs amis allemands. S'ils se sont tournés avec tant d'ardeur, avec tant d'espoir du côté de l'Allemagne, c'est qu'ils ont cru découvrir en elle quelque chose de nouveau.

Au début du 19e siècle, Charles de Villers représente en quelque sorte un cas-type, et certainement le plus intéressant, de cette sorte de Français convertis au germanisme pour des raisons souvent inexplicables, en apparence irrationnelles, mais toutefois plus profondes qu'on pourrait le penser an premier abord.

Si le nom de Charles de Villers n'est peut-être pas tout à fait inconnu des lecteurs de Madame de Staël (elle-même lui rend hommage à plusieurs reprises)[8], bien peu connaissent de lui plus que n'en dit, en termes élogieux certes, sa célèbre amie, bien davantage ignorent ce qu'elle lui doit. Elle-même en était-elle seulement consciente ? Ceux qui se sont penchés sur l'œuvre de Mme de Staël et ont analysé les sources de *De l'Allemagne* rendent rarement à Charles de Villers l'hommage qui lui est dû. Contrairement à ce que prétend Mme de

---

[4] Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, éd. 1846, T.II p. 365.
[5] Reynaud, op.cit, p. 21.
[6] Cf. Rosières, op.cit. p.330.
[7] Reynaud, op. cit.p. 31.
[8] Deux fois dans *De l'Allemagne*, une fois dans *Dix années d'exil*, et souvent dans ses lettres à ses amis.

Pange qui ne cache pas son antipathie pour Villers, il ne nous semble pas qu'on ait exagéré la part de son influence dans l'évolution de Mme de Staël; en tout cas il est injuste de parler d'influence « compromettante »[9]. Il semblerait plutôt que, sans doute pour rehausser le génie de Mme de Staël, ses plus fervents admirateurs aient délibérément rabaissé, voire ignoré dans certains cas, ceux qui lui avaient préparé le terrain. Le rôle joué par Villers dans la révélation directe ou indirecte du phénomène allemand à la France a été jusqu'ici plutôt sous-estimé. Et pourtant, en quoi cela diminuerait-il le mérite de Mme de Staël? Son livre a quelque chose d'unique en ce sens qu''il possédait les qualités qui lui ont permis de s'imposer. Villers lui-même rendra hommage à son talent dans l'Introduction qu'il écrira pour l'édition de 1814. Rappelant qu'il s'est consacré à la même tâche, il ajoute:

> « Il existait depuis longtemps en France, surtout dans le corps littéraire du monde, un préjugé aussi faux qu'absurde contre la littérature allemande. Il fallait toute la puissance du talent de Mad° de Staël pour espérer d'en triompher… »[10]

Mais aurait-elle écrit son livre si elle n'avait pas rencontré Villers? Y aurait-elle seulement songé? se demande L. Wittmer.[11] Nous n'avons pas l'intention ici de nous perdre en conjectures, Mme de Staël ayant subi de toute façon bien d'autres influences.[12] Notre but n'est pas non plus d'analyser dans tous ses détails l'influence de Villers sur Mme de Staël. Cela déborderait le cadre de cette étude et a d'ailleurs déjà été fait en partie à plusieurs reprises.[13] Nous voulons donc plutôt nous pencher sur la vie et l'œuvre d'un grand homme qui n'est pas assez connu, un contemporain de Madame de Staël qui, avant elle et en partie en même temps qu'elle, s'est interrogé sur la littérature française et sur les possibilités de son renouvellement à partir de l'exemple de nos voisins; un homme qui a cherché à comprendre sans préjugés ces mêmes voisins en s'intégrant à leur vie, en assimilant leurs

---

[9] Pange, Comtesse Jean de, *Mme de Staël et la découverte de l'Allemagne*, Paris 1929, p. 11.

[10] *De l'Allemagne*, éd. Brockhaus, Paris et Leipzig 1814, p. LIX. C'est Villers qui souligne le nom.

[11] Wittmer, Louis*, Charles de Villers, 1765-1815. Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne et un précurseur de Mme de Staël*, Genève et Paris 1908, p. 394.

[12] Meister, Jacobi, Grimm, Humboldt, Jean de Müller, Constant, De Gérando, Chênedollé, C. Jordan, etc. et surtout W. Schlegel dont on connaît le rôle de mentor. Villers est pourtant son véritable initiateur à l'Allemagne.

[13] En particulier par Sevenig qui pense que Villers l'a inspirée (Sevenig, Nikolaus, *Charles de Villers, ein verkannter Vorläufer der Frau von Staël. Seine Bedeutung für das Buch « De l'Allemagne »*: Programm Diekirch, 1909, p. 17) et par Wittmer qui conclut en disant que « sa conviction s'était nourrie de celle de Villers » (Wittmer, op. cit. p.380). Seillière consacre quelques pages à leurs relations orageuses (Seillière, Ernest, « Charles de Villers », In : *La Revue de Paris* N 19, 1er octobre 1902, p. 595-618), Bourdeau met l'accent sur le rôle de précurseur que joue Villers (Bourdeau, J., « Charles de Villers et Mme de Staël », In : *Journal des Débats politiques et littéraire*s, 14 et 15 avril 1880). Nous aurons l'occasion de revenir au cours de cette étude sur les relations Villers/ Mme de Staël, mais pour les considérer moins par rapport à Mme de Staël, comme on l'a fait jusqu'à présent, que par rapport à Villers lui-même, indépendamment des influences qu'il a pu exercer.

idées; un homme surtout qui a tenté toute sa vie de rapprocher non seulement deux formes de pensée différentes, mais aussi et surtout deux peuples, et qui à l'époque où l'on rêve d'un rapprochement politique des nations européennes pourrait retrouver un renom en tant que précurseur de ce mouvement; un homme enfin dont la vie privée et l'œuvre ne font qu'un, qui a lutté de toutes ses forces et avec désintéressement[14] pour le triomphe de ses idées, et qui finalement est mort, moins peut-être du chagrin que lui a causé l'ingratitude de ses contemporains à son égard, que de découragement devant son impuissance à réaliser le rêve de sa vie. Mais nous voulons surtout, à travers cette personnalité extrêmement complexe, essayer d''expliquer la fascination qu'a exercée un pays comme l'Allemagne sur un homme élevé dans la plus pure tradition et le respect inconditionnel de la culture française du 18e siècle. Pour cela nous tâcherons de démêler les fils de cette vie et de distinguer entre les affinités naturelles de Charles de Villers qui le prédestinaient plus particulièrement à ce rôle d'intermédiaire, et l'influence directe du milieu allemand où il a été plongé par la force des choses. L'étude de ce cas extrême de conversion au germanisme nous permettra peut-être de comprendre la fascination qu'a exercée cette même Allemagne, après lui, sur toute la génération romantique, et même sur les suivantes. Nous emprunterons les yeux de Charles de Villers pour brosser un portrait de cette Allemagne qu'il a aimée, nous relèverons les traits caractéristiques qu'il y a découverts et qui, revenant sous sa plume comme des Leitmotive, ont fait d'elle un pays idéal, un pays de rêve, de refuge, de retour aux sources, dont l'auréole brillera longtemps encore après que Mme de Staël l'aura révélé. Nous pourrons alors nous demander si l'évolution personnelle d'un homme n'a pas précédé une évolution semblable chez toute la génération suivante, s'il n'existe pas une certaine analogie entre la découverte de l'Allemagne par Charles de Villers et celle qu'en fera, à la suite de Mme de Staël, la génération romantique, et dans quelle mesure l'Allemagne de Villers diffère de l'image (ou concorde avec l'image) que s'en feront ceux qui suivront le chemin tracé par lui.

Pendant longtemps Charles de Villers, qui semble aujourd'hui [a] aussi oublié des deux côtés, malgré les différentes études qui lui ont été consacrées, a été plus connu en

[14] Si Mme de Staël avait en effet des raisons à la fois politiques et personnelles de louer l'Allemagne pour faire de son livre un pamphlet de la France impériale, si comme le dit Heine elle a écrit *De l'Allemagne* comme Tacite sa *Germania* (dans *Die Romantische Schule*, 1er livre, Heines Werke in fünf Bänden, Aufbau Verlag, Berlin und Weimar 1967, p. 189), ce n'est pas le cas de Villers.

Allemagne qu'en France. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Il s'était tellement intégré à l'Allemagne qu'il avait fini par considérer sa patrie d'origine comme on le ferait de l'extérieur, avec l'œil critique de l'observateur étranger et, il faut bien le reconnaître, avec une certaine dose de parti-pris en faveur de son pays d'adoption, au point que plusieurs de ses compatriotes l'ont considéré comme traître ou renégat.[15] Mais qui accepte facilement qu'on lui assène une vérité en face avec autant de franchise, qu'on lui dise de chercher ailleurs ce qu'il croyait ne pouvoir trouver que chez soi? Nul n'est prophète en son pays, et surtout pas en France!

D'ailleurs, comment aurait-il pu l'être à une époque où la France, imbue de sa supériorité dans tous les domaines, faisait plier toute l'Europe sous son joug, où les victoires des armes suppléaient chez elle celles de l'esprit, et où la littérature française se reposait avec complaisance sur ses lauriers passés? Cette France qui avait donné autrefois le ton, qui se croyait encore en matière de goût « la seule bonne compagnie de l'Europe »[16] , pouvait-elle admettre que son heure était passée de jouer le premier rôle en littérature, que d'autres nations prenaient la relève? Pouvait-elle surtout accepter de se voir supplantée dans ce rô1e de guide par celui de ses voisins qu'elle avait le plus méprisé, par ces Allemands dont la lourdeur et le manque d'esprit étaient devenus proverbiaux? La tâche de Villers n'était pas facile. L'auteur de l'article Villers, paru en 1817-1818, donc peu de temps après sa mort, dans la biographie « Zeitgenossen »[17], dit qu'il ne sera pas donné à tous de le comprendre, et les autres études consacrées à Villers semblent donner raison à ce premier biographe dont l'identité se cache sous les initiales B.A. Entre les commentaires sévères ou moqueurs d'un côté, et les panégyriques enthousiastes de l'autre, comment retrouver le vrai visage de Charles de Villers? Une rapide analyse de ces divers ouvrages et articles nous permettra peut-être de jeter un jour nouveau sur son portrait, ou du moins de dégager celui-ci des éclairages trompeurs.

Tout d'abord, comme nous l'avons signalé plus haut, on ne s'étonnera pas de ce que les Allemands aient été les premiers et les plus nombreux à célébrer les louanges de Villers, puisque lui-même avait commencé par célébrer les leurs. On se garde bien de critiquer qui vous admire ! Ils ont donc plutôt tendance à exagérer les succès de Villers et à passer sous

---

[15]Ce n'était pas le cas pour tous. En France même, des esprits éclairés parmi les contemporains de Villers (Cuvier, Dacier, Constant, Montalivet, Daru, Suard, etc.) ne lui ont pas donné ces épithètes accablantes et ont reconnu les services qu'il avait rendus à son pays.

[16] Mme de Staël, *De l'Allemagne*, éd. Garnier-Flammarion 1968, T.1, p. 246 (Ch. Du goût).

[17] Zeitgenossen, Brockhaus, Leipzig und Altenburg, 2, Heft V, 1817-1818, p. 53 - 71 . Selon Wittmer cet article aurait été inspiré par Mme de Rodde.

silence ses échecs, que s'empressent au contraire de souligner certains de ses détracteurs français. Mais on ne saurait réduire à ces deux pôles extrêmes la littérature critique consacrée à Charles de Villers. Entre eux se font jour toutes les nuances de sentiments, de la sympathie au mépris, en passant par la compassion, l'indulgence, l'orgueil national et l'ironie. On ne s'étonnera donc pas de trouver le plus d'objectivité chez un observateur venu de l'extérieur, un Suisse qui par ses origines mêmes semblait plus prédestiné que tout autre à porter un jugement impartial sur un homme dont la destinée a été d'appartenir à deux nations. Nous aurons l'occasion de revenir sur l'ouvrage de Louis Wittmer.

Cependant la nationalité de leurs auteurs ne suffit pas à expliquer la divergence des jugements portés sur Charles de Villers. Celle-ci se comprend davantage si l'on considère de plus près les dates auxquelles ont été écrits les différents ouvrages qui lui sont consacrés, ou les œuvres d'intérêt général qui font mention de lui. Remarquons au passage que chaque étude d'importance consacrée à Villers fera éclore une foule d'articles plus ou moins copiés les uns sur les autres, et qu'on peut ainsi grouper la littérature critique autour de quelques grandes périodes: 1815-1845, 1870 et années suivantes, début du XX° siècle, 1920 et années suivantes. Ces dates, déjà assez révélatrices en elles-mêmes, peuvent se traduire en termes plus concrets: époque du Romantisme français et de la Jeune Allemagne, du nationalisme prussien, de l'entre-deux guerres, de l'après-guerre de 14-18. On redécouvre Villers chaque fois qu'on a besoin d'un prophète ou d'un bouc émissaire. Son portrait s'éclaire alors d'un jour différent. Les passions n'en sont jamais absentes, sauf peut-être lorsqu'il est placé dans la lumière plus neutre des années 1902-1909, où les rancœurs nées de la première guerre franco-allemande se sont un peu apaisées, et où l'on ne pense pas encore à la suivante.

L'œuvre de Villers étant très vaste, son étude ainsi que celle de l'homme et auteur ont été abordées sous différents points de vue. Seul Louis Wittmer lui consacre une étude d'ensemble à la fois complète et fouillée dans les détails, qui s'appuie sur les papiers personnels de Villers conservés à la bibliothèque de Hambourg[18]. La plupart des commentateurs de Villers veulent soit embrasser l'ensemble de son œuvre, et sont alors trop succincts, soit ils se contentent de mettre l'accent sur un aspect de son œuvre. Ainsi

[18] Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg. Les papiers de Villers (manuscrits, lettres, exemplaires imprimés de ses oeuvres) sont conservés dans 28 cartons. Le détail de leur contenu est indiqué dans le catalogue manuscrit Cod. Hanseatizi, Manuscripte die Hansestädte betreffend, p. 47-58.

Wurm en 1845[19], ou W. von Bippen en 1871[20] et 1877[21], qui exposent les relations des villes hanséatiques avec la France et le rôle d'intermédiaire que Villers y a joué; P. Gautier en 1906[22], qui le fait combattre aux côtés des Idéologues; M. Gräter en 1881[23] ou N. Sevenig en 1909[24], qui le situent par rapport à Madame de Staël, ce dernier se limitant à l'aspect purement littéraire de l'œuvre de Villers; ou d'autres encore comme F. Baldensperger qui voit en Villers en 1908 « un déraciné de l'an IV »[25] et F. Baldenne qui en 1909[26] met l'accent sur son caractère d'« homme de l'Est » appelé par ses origines à un rôle d'intermédiaire entre les deux nations, et s'opposant aux tendances unitaristes de la Révolution et de l'Empire. Ces derniers articles, ainsi que celui de Sevenig, se greffent sur le livre de L. Wittmer paru en 1908[27], de même que la publication par M. Isler en 1879[28] des lettres adressées à Charles de Villers avait, en soulevant la curiosité des critiques envers cet auteur presque oublié, donné lieu à une floraison d'articles comme par exemple celui de M. Gräter en 1881[29] ou de J. Bourdeau en 1880,[30] la monographie de M.O. Ulrich en 1899,[31] qui suscitera à son tour un article dans les *Grenzboten*"[32] et même une biographie romancée de Villers par A. Evers en 1889.[33] Toutefois si le livre d'Isler a attiré l'attention sur Villers, la

---

[19] Wurm, Christian Friedrich, „Beitrage zur Geschichte der Hansestädte in den Jahren 1806-1814, aus den nachgelassenen Schriften von Carl von Villers", *Programm des academischen Gymnasiums*, herausg. von Christian Fried. Wurm, Hamburg 1845.

[20] Bippen, Wilhelm von, „Carl von Villers und seine deutschen Bestrebungen", *Preußische Jahrbücher* XXVII, 1871, s. 288-307.

[21] Bippen, Wilhelm von, „Briefe von Carl von Villers an Johann Smidt, und einige andere Mittheilungen über Villers' Beziehungen zu Bremen und den Hansestädten", *Bremisches Jahrbuch*, 1877, Band IX, S. 60-73.

[22] Gautier, Paul, « Un idéologue sous le Consulat et le Premier Empire », *Revue des deux Mondes*, Tome 32, 1er mars 1906, p. 128-152.

[23] Gräter, M., «Charles de Villers und Mme de Staël, Ein Beitrag zur Geschichte der literarischen Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich », *Wissenschaftliche Beilage zum Programm des Gymnasiums zu Rastenburg*, 1881.

[24] Sevenig, op. cit. voir plus haut note 13.

[25] Baldensperger, Fernand, « Un déraciné de l'an IV », *La Semaine littéraire*, Genève, 24 oct. 1908, p. 505-507.

[26] Baldenne, Fernand, « Un précurseur lorrain de Madame de Staël. Charles de Villers", *Le pays lorrain et le pays messin*, 20 nov. 1909, p. 641-650.

[27] Wittmer, Louis, *Charles de Villers*, op.cit. , complété l'année suivante par: « Quelques mots sur Charles de Villers et quelques documents inédits », Extrait du *Bulletin de l'institut national genevois*, 1909.

[28] Isler, M., *Briefe von Constant, Gorres, Goethe u.v.a., Auswahl aus dem handschriftlichen Nachlasse des Ch. de Villers*, Hamburg 1879, 2e édition 1883, et:*Karl Friedrich Reinhard's Briefe an Ch. de Villers*, Separat- Abdruck aus der zweiten Ausgabe, Hamburg 1883. Nous citons par la suite d'après l'édition de 1879 et le Se- parat-Abdruck pour les lettres de Reinhard.

[29] Gräter, M., op.cit. voir plus haut note 23.

[30] Bourdeau, J., op.cit., voir plus haut note 13.

[31]Ulrich, M.O., *Charles de Villers, sein Leben und seine Schriften. Ein Beitrag zur Geschichte der geistigen Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich*, suivi de: *Lettre à Mademoiselle D.S. sur l'abus des grammaires dans l'étude du français, et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue, par Ch. de Villers*, Leipzig 1899.

[32] *Die Grenzboten*, Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst, viertes Vierteljahr 1899. L'article signé W.L. est intitulé: *Karl von Villers und Frau von Staël*, p. 27-35.

[33] Evers, A., *Auch ein Franzose*, Breslau 1889, 2 Bande.

correspondance elle-même n'a guère été exploitée jusqu'à ce jour; nous y avons trouvé des détails intéressants.

Il faut ajouter à cette énumération quelques études portant sur un ouvrage précis de Villers, comme l'article de F. Baldensperger commentant la *Lettre à Millin* en 1902[34] ou *L' « Erotique comparée » de Charles de Villers* en 1927 par E. Eggli[35] qui publie aussi la correspondance de Villers avec Jean de Müller en 1922.[36] Signalons enfin qu'en 1936, sans doute inspiré par le vent qui soufflait d'Allemagne à l'époque, et prenant prétexte d'une communication du baron Seillière à l'Académie des Sciences morales et politiques[37], Henri Tribout a réveillé le souvenir de Villers pour voir en lui « un précurseur du IIIe Reich »[38]. En fait, dans les quelques pages qu'il consacre à Villers, il s'attache essentiellement à préciser quelques détails sur sa naissance et sa carrière militaire. Seuls le titre un peu racoleur et la conclusion de l'article sont une concession opportuniste à l'esprit du temps. Il convient toutefois de rejeter l'accusation que H. Tribout adresse à Villers, d'avoir formulé avant le Führer la théorie du racisme.[39] On chercherait en vain dans l'œuvre et la pensée de Villers, essentiellement animées d'un esprit humanitaire et cosmopolite mais souvent mal interprétées par ses compatriotes, les germes d'une quelconque théorie raciste.

Il semble que lorsqu'on s'intéresse à un auteur on ne devrait considérer son lieu de naissance que comme une clé supplémentaire permettant de mieux comprendre son œuvre, sans jamais l'écraser. Pourtant, lorsqu'il s'agit d'un homme comme Charles de Villers, les critiques s'acharnent sur une étiquette nationale et n'hésitent pas à considérer comme un être bizarre ou extravagant celui qui s'écarte des normes et refuse d'admirer aveuglément tout ce qui se fait dans son pays d'origine. Ce détachement par rapport à la patrie est pourtant d'autant plus compréhensible qu'on le rencontre chez un émigré. Comment pourrait-il continuer à aimer un pays qui l'a obligé à s'exiler ? D'autres émigrés, comme Chateaubriand, ont fait des réflexions amères sur leur patrie sans qu'on le leur reproche.[40] Mais pour beaucoup de Français, découvrir que ce qui se passe chez le voisin

---

[34] Baldensperger, Fernand, « Une définition de la poésie romantique par Charles de Villers », *Revue de philologie française et de littérature,* T. XVI, 1er et 2e trimestre 19021 p. 115-123.

[35] Eggli, E., « *L'"Erotique comparée" de Charles de Villers* » suivi du texte de l'*Erotique comparée*, Paris 1927.

[36] Eggli, E., « Les lettres de Charles de Villers à Jean de Müller », *Revue de littérature comparée*, 2, 1922, 2, p. 96-112, 449-471, 612-621.

[37] Voir à ce sujet l'article de C.M.Savarit dans *l'Echo de Paris*, 16 sept. 1934, qui « interprète » Seillière à sa façon et a dû inspirer Tribout.

[38] Tribout, Henri, *Un précurseur du III Reich, Charles-François-Dominique de Villers*, 1765-1815, Nancy 1936.

[39] En fait sous la plume de M. Tribout c'est un éloge, une « preuve suffisante de la prééminence de l'esprit français », op.cit. p.11. Tribout place Villers sur le même plan que Gobineau.

[40] C. Gautier, Paul, « Chateaubriand et Mme de Staël, d'après les lettres inédites de Chateaubriand », *Revue des deux Mondes*, 1er oct. 1903, p. 670, voir plus loin, p. 236.

peut être plus intéressant que l'horizon étroit de l'hexagone et vouloir faire partager cette découverte, semble être tout simplement monstrueux! P. Gautier écrit avec plus de modération à la fin d'un article où il a souligné le rôle désintéressé et courageux de Villers: « Un Français, en particulier, éprouve quelque embarras à juger un homme qui avait - ou à peu près - renié la France et qui n'a jamais perdu une occasion de parler de la légèreté, de la fatuité, de l'ignorance de ses anciens compatriotes »[41]. J. Texte[42] regrette que Villers ne soit pas resté assez français. Il voit en lui, en 1898, un personnage « plus curieux que sympathique »[43]. Au fond, du côté français, on a mis bien de la mauvaise volonté à juger Villers dans le contexte de son temps. Il est vrai que ses maladresses et sa façon de heurter l'orgueil national ont parfois desservi la cause qu'il défendait.

Quant aux Allemands, un peu étonnés de ce renversement des choses - jusque-là on les avait plutôt habitués à admirer la France, Frédéric le Grand n'était pas loin - ils aiment tout simplement ce Français enthousiaste, puisqu'il a découvert chez eux des qualités qui les flattent. « C'est une trop rare aubaine, dit Seillère, que de rencontrer des jugements enthousiastes sous la plume d'un étranger, bien plus d'un Français, et il est tentant de leur prêter un complaisant écho, ce qui vient de France ayant conservé longtemps et conservant encore là-bas plus de prestige qu'on est disposé à en convenir »[44]. Ce n'était certes pas Rivarol qui avait habitué les Allemands à la flatterie!

Quoi qu'il en soit, on comprend aisément que Villers ne pouvait guère être compris, pas plus d'un côté que de l'autre. Si les Français le renient, les Allemands cherchent souvent à le récupérer. Wurm voit en lui celui qui a combattu par la plume pour la liberté de l'Allemagne, tandis que d'autres combattaient par les armes, celui qui s'est intéressé à l'Allemagne à l'époque où la France cherchait à opprimer tout caractère national particulier. W. von Bippen, en 1871, fait de lui un véritable panégyrique qui laisse transparaître un point de vue nationaliste et anticatholique. Il va jusqu'à faire de Villers un précurseur du pangermanisme! M.O. Ulrich parle de Villers en termes exaltés, et l'on sent bien que s'il reconnaît sincèrement toute la grandeur et la noblesse de son dévouement à une cause, c'est parce qu'il est persuadé que Villers se battait pour la même cause que lui, c'est parce qu'il est convaincu que l'Allemagne est un grand pays où se trouve la source de toute vérité.

---

[41] Gautier, P., *Un idéologue…* op.cit., p.152.
[42] Texte, Joseph, « Les origines de l'influence allemande dans la littérature française du XIXe siècle », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, T. V, 1898, p.1-53.
[43] ibid., p.14.
[44] Seillière, E., op.cit., p. 596.

On retrouve si souvent, dans les éloges les plus éloquents que les Allemands font de Villers, le nationalisme étroit du temps, qu'on ne peut pas leur accorder trop d'importance.[45]

Tandis que la plupart des critiques allemands insistent sur son rôle de précurseur, d'initiateur dans le domaine de la littérature, de pionnier dans celui du rapprochement des deux pays, les Français considèrent trop souvent Villers comme un enfant perdu. Virgile Rossel,[46] qui toutefois n'est pas français mais suisse et qui semble s'être inspiré de Th. Süpfle,[47] est un des rares critiques francophones à rendre hommage à ses efforts. Bégin a écrit sur Villers un article assez flatteur, dans le ton de celui de « Zeitgenossen ». Mais c'était en 1832[48] à l'heure où le germanisme était de mode, où le romantisme français brillait d'un vif éclat. J. Bourdeau, par contre, en 1880, reprochera à Villers d'avoir trompé les Français sur le véritable caractère des Allemands. Villers a été selon lui le premier en date de ces Français qui ont « contribué à répandre, sur le caractère des Allemands, ces légendes qu'il nous a fallu si chèrement expier »[49]. Le romantique « Werther » avait trop bien caché la botte prussienne! D'autres, comme Seillière, excusent Villers sans le comprendre vraiment, et pensent à « la vengeance qu'il nous serait aujourd'hui permis de tirer de ses imputations calomnieuses »[50]. D'autres encore, comme Reynaud, ne lui pardonnent rien. Seuls des observateurs comme par exemple Baldenne, Baldensperger et Wittmer, à mi-chemin entre les deux nations, semblaient vraiment capables de s'élever au-dessus du chauvinisme qu'elles se sont partagé à l'envi au cours de leur histoire, pour brosser de Villers un portrait plus objectif, voire un peu froid sous la plume de Wittmer. Et pourtant ce dernier se verra encore reprocher par Reynaud d'avoir écrit son ouvrage d'un point de vue très germanique. C'est dire à quel point il est difficile d'oublier ses préjugés!

Bref, la plupart des auteurs qui se sont intéressés à Villers l'ont jugé avec les œillères de leur temps. Pas plus qu'on ne devrait évaluer une œuvre littéraire à travers les lorgnons du nationalisme - ce que Villers lui-même a toujours reproché à ses compatriotes – il ne faudrait juger un homme en fonction du degré de patriotisme qu'on croit découvrir chez lui. Seillère a très bien vu le problème. Comparant Villers à un Heinrich Heine qui en 1870

---

[45] Inversement nous avons vu plus haut qu'en 1936 un Français avait cherché à son tour à récupérer Villers pour la France en lui rendant hommage pour des idées qu'il n'avait pas eues.

[46] Rossel, Virgile, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris 1897.

[47] Süpfle, Th., *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich, mit besonderer Berücksichtigung der litterarischen Einwirkung*, 2 Bde, Gotha 1886/ 1888-90.

[48] Bégin, Emile Auguste, article Villers, *Biographie de la Moselle*, Tome IV, Metz 1832. Bégin a repris en grande partie cet article et l'a publié, enrichi de nombreuses citations des œuvres de Villers, sous le titre: *Villers, Mme de Rodde et Mme de Staël*, Metz sans date [1838? 39? 40? .Les bibliographies divergent sur ce point].

[49] Bourdeau, op.cit.

[50] Seillière, op.cit., p.618.

proclamerait ses sympathies françaises, il ajoute: « Villers a joué ce rôle, dans lequel notre conception contemporaine du patriotisme le condamne, et il est mort victime de cette attitude comme d'une sorte de contradiction intérieure »[51]. Ainsi, l'admiration que porte Villers à l'Allemagne le discrédite a priori aux yeux de L. Reynaud dont le nationalisme semble être particulièrement chatouilleux. Tout ce qui est trop favorable à l'Allemagne lui est suspect. Il n'arrive pas à comprendre qu'un Français normalement constitué puisse se détourner de la belle culture française pour en admirer une autre et n'hésite pas à caractériser Villers par une « étroitesse d'esprit » et un « fanatisme agressif »[52] qu'on pourrait facilement retourner contre lui à la lecture de ce chapitre. Nous ne nous étonnerons pas de ce jugement extrême, Reynaud se montrant également très sévère à l'égard de Mme de Staël. Toutefois, si la date de son livre peut expliquer des ressentiments personnels, ceux-ci ne devraient pas trouver leur place dans un ouvrage de critique littéraire.

Personne ne pouvait donc comprendre Villers tant qu'il était jugé par l'un ou l'autre de deux peuples longtemps ennemis, et pour cette raison même que Villers, qui était entre les deux, avait dépassé depuis longtemps le chauvinisme étriqué au nom duquel on le jugeait, lui et son œuvre. P. Gautier, dans son article de la Revue des deux Mondes,[53] a vu le premier en Villers, qu'il appelle non sans tendresse « le bon Villers », un pacifiste, un cosmopolite, un citoyen de l'humanité. Mais y en avait-il beaucoup qui, à l'époque, pouvaient penser, comme lui, sans parti-pris?

L'heure nous semble venue de suivre cet exemple et de dépasser les jugements partisans afin de réhabiliter Villers dans ses droits d'homme de lettres européen.

La première guerre mondiale a malheureusement neutralisé les effets du livre de Wittmer, le seul qui aurait pu faire connaître Villers. Depuis il est retombé dans un oubli encore plus profond qu'avant. Rien d'important n'a été écrit sur lui depuis,[54] (b) si l'on excepte une thèse non publiée, écrite par B. Braubach,[55] mais dont l'intérêt est essentiellement

[51] ibid., p. 597.
[52] Reynaud*, Influence allemande*…, op.cit.p.113.
[53] Gautier, *Un idéologue* , op.cit.
[54] Nous ne connaissons, depuis la première guerre, que la brochure de Tribout, l'étude d'Eggli, et quelques articles de second ordre dans des journaux allemands.
[55] Braubach, Bernhard, *Villers' Lebensgeschichte*, 1919, 114 pages et 77 pages de notes, exemplaire dactylographié conservé à la Handschriften-Abteilung der Universitatsbibliothek Gottingen.

biographique.[56]

A notre époque on devrait être plus apte à comprendre Villers le pacifiste, le cosmopolite, qu'à celle où l'on ne pensait qu'à prendre sa revanche sur le voisin. Il faut remarquer aussi ici que Villers a souvent rebuté lui-même ceux qui ont voulu s'intéresser à lui. Villers que ses contemporains disaient si ardent, si communicatif, si spontané, si naïf même, à qui ils témoignaient « amour » et « admiration », Villers qui savait convaincre ses interlocuteurs par le seul rayonnement de sa personnalité, n'a pas su mettre dans ses écrits autant de chaleur persuasive que dans sa conversation; d'autant plus qu'il a employé en parlant de la France, et surtout des Français, un ton souvent blessant qui n'était pas fait a priori pour le faire aimer de ses compatriotes. On s'est peut-être plus attaché à la façon dont il disait les choses qu'à ce qu'il disait. Peut-être alors aurait-on été obligé sur bien des points de faire son « mea culpa ». Mais l'amour-propre blessé sait trouver des expédients. Il est plus facile de reprocher à quelqu'un son manque de patriotisme[57] que d'écouter ce qu'il veut nous dire lorsque ce sont des vérités qui fâchent.

Les auteurs que nous avons cités ont présenté d'une façon ou de 1'autre l'œuvre de Villers et sa grande passion pour l'Allemagne, mais sans en chercher les causes profondes. L'étude de Wittmer, la plus complète sur Villers, relate sans toujours expliquer. Ceux qui, comme Bourdeau ou Gautier, se sont proposé d'analyser les causes de sa germanisation, ont été trop succincts pour répondre à toutes les questions. Le « cas » de Villers, constate Pichois,[58] n'a jamais été vraiment étudié. On ne s'est pas attardé davantage sur les rencontres que Villers a faites en Allemagne, les personnes qu'il fréquentait; on s'est contenté de les évoquer sans préciser leur rôle, la part qui leur revient dans la germanisation de Villers, l'orientation qu'elles ont pu donner à son image de l'Allemagne. Par ailleurs, comme le souligne Baldensperger à propos de Wittmer,[59] si l'on a souvent essayé de démontrer l'influence de Villers sur Mme de Staël, on ne s'est pas soucié de rechercher dans quelle mesure ils ont pu avoir des informateurs communs. C'est l'esprit

---

[56] Toutefois les travaux de Braubach, qui s'est donné beaucoup de mal pour établir la biographie de Villers en utilisant largement la correspondance de Villers avec son frère Frédéric et avec K.Schütz, nous ont permis de rectifier quelques erreurs transmises héréditairement. Nous ignorons où se trouve à présent cette correspondance. En 1919 elle était encore entre les mains de M. Bippen.

[57] Il faudrait d'abord commencer par se mettre d'accord sur ce mot. Chateaubriand, voulant consoler Mme de Staël des attaques portées contre elle dans ce sens, et découragé comme elle de voir le despotisme peser chaque jour plus lourdement sur la France, lui écrivit: « Le temps adoucira bien des rigueurs. Et l'on verra enfin que, si l'on veut un siècle illustre, il faut laisser la paix et la patrie à ceux qui, comme vous, peuvent l'illustrer », in: Gautier, *Chateaubriand et Mme de Staël*, op.cit. p.675.

[58] Pichois, Claude, *L'image de Jean-Paul Richter dans les lettres françaises*, Paris 1963. Pichois publie en appendice 2 lettres de Villers à Jean Paul.

[59] Baldensperger, *Un déraciné*..., op.cit. p. 507.

d'une époque agissant sur certaines personnalités, plutôt que l'influence d'une personnalité sur l'autre, que nous essaierons de cerner. Sevenig fait enfin observer qu'on n'a pas assez recherché les traits romantiques qui se font jour chez Villers. Nous tâcherons de combler ces lacunes en insistant sur ces deux points un peu négligés jusqu'ici et que nous jugeons essentiels pour une meilleure connaissance du romantisme: germanisation de Villers ou passage d'un monde à l'autre à travers le portrait de cet homme à mi-chemin entre deux cultures; et assimilation par Villers de certains éléments découverts en Allemagne, que la génération suivante reprendra à son compte en les qualifiant de « romantiques ». En consacrant la première partie de cette étude à l'homme et la deuxième au pays que l'homme a aimé, nous n'avons fait qu'adopter la division la plus simple et la plus naturelle, mais aussi - au risque de nous répéter parfois - celle qui permettra de répondre si possible à toutes les questions que le sujet soulève.

Première Partie

L'HOMME

Vous avés choisi une carrière qui n'admet point d'entraves. Vous n'apartenés plus à un seul lieu, mais à deux nations. Vous êtes et vous devés rester l'homme libre par excellence. Voilà l'idée que je me fais de votre vocation.

Karl Friedrich Reinhard à Villers

Chapitre I

LE PASSÉ

1. Le chemin de Damas

Jusqu'à son chemin de Damas qu'il trouvera en Allemagne, la route a été longue pour Charles de Villers. Plus de la moitié de sa vie! Pourtant, la conversion une fois accomplie, c'est avec le sentiment d'avoir perdu un temps précieux qu'il considérera ses années de jeunesse. Il est de fait qu'on ne distingue à première vue aucune continuité dans son activité, et que lorsqu'on compare le Villers de la période « française » à celui de la période « allemande », on pourrait penser qu'il ne s'agit pas du même homme. C'est ce qui explique les jugements souvent injustes qu'on a portés sur lui. Le fond de son caractère est certes resté le même, certains traits se sont seulement affermis ou estompés sous l'influence du milieu allemand; et pourtant l'homme ne s'est pleinement réalisé, n'a trouvé de sens à sa vie que dans cette seconde partie de son existence, à laquelle rien ne semblait l'avoir préparé. Entre la formation reçue en France et sa vocation tardive il y a un hiatus énorme. Villers semble avoir franchi d'une enjambée cet abîme qu'il tentera vainement de combler à l'intention de ses compatriotes, et il s'est retrouvé dans un autre monde.

Dans une lettre adressée en 1808 à Jean de Müller[1] - un de ses correspondants à qui il s'est confié le plus facilement - Charles de Villers évoque avec amertume cette discontinuité de sa vie, l'inutilité de l'instruction reçue au collège et de sa carrière militaire - inutilité s'entend, en considération de ce que sera sa vie à partir du jour où il aura posé le pied en Allemagne.

> « Je n'ai pas le bonheur d'avoir eu comme vous une vie tout d'un seul jet […]: Vous avez commencé par le chemin que vous poursuivez, formé à d'excellentes écoles, fortifié par une noble méditation, par une étude assidue et passionnée.- J'ai, au contraire, été instruit par des moines catholiques; au sortir de leurs mains, j'ai dévoré trois années de mathématiques, de tactique, etc., pour entrer dans l'artillerie où j'ai servi par-delà mes vingt-cinq ans. Que de temps perdu! Je me suis débattu ensuite, par ignorance, pendant deux ou trois ans contre la culture allemande.- Enfin j'ai été vaincu, jeté à bas de mon cheval j'ai vu la lumière et je suis devenu apôtre. »[2]

---

[1] Les lettres de Charles de Villers à Jean de Muller, publication d'E. Eggli - *Revue de littérature comparée*, 1922, p. 96-112, 449-471, 612-621.

[2] 30 avril 1808, Lettres de Villers à Müller, op. cit. p. 101-102

Cette lettre qui résume en quelque sorte les étapes de l'évolution de Villers, est d'autant plus significative qu'elle est une des rares que nous connaissions où il fasse allusion à son passé. Et c'est pour le désavouer qu'il le fait revivre. Il oppose ici les « excellentes écoles » où a été formé Jean de Müller à l'instruction qu'il a reçue des « moines catholiques ». Si l'esprit de Jean de Müller s'est fortifié par la méditation et l'étude, celui de Villers s'est contenté de « dévorer » sans passion des matières indigestes. Si les études de Jean de Müller lui ont permis de reconnaître la voie qu'il devait suivre, celles de Villers n'avaient d'autre but que de lui donner accès à l'artillerie. Enfin, non seulement elles l'ont laissé dans l'ignorance totale de la culture allemande, mais elles ne l'ont pas même préparé à la recevoir.

Par fidélité à Villers il faudrait donc, lorsqu'on s'intéresse à son œuvre, arrêter ici l'étude de son passé français et ne pas consacrer davantage de lignes à ce « temps perdu ». C'est d'ailleurs ce qui a été en général le cas jusqu'ici. Toutefois les années de jeunesse de Villers, perdues ou non, ne l'en ont pas moins marqué. Comme l'a remarqué P.Gautier « tout homme est le produit de sa propre nature et des circonstances »[3]. Il ne nous a donc pas semblé inutile de nous attarder un peu plus longuement sur ce passé, ne serait-ce que pour y découvrir les germes latents de l'éclosion tardive.

2. Parenthèse sur la particule

La famille de Villers se flattait de descendre de Jeanne d'Arc[4]. Certains biographes de Villers pensent que sa famille était d'origine bourgeoise et qu'elle avait comme tant d'autres usurpé la particule. Bégin raconte[5] que le père Nicolas-Dominique-Charles avait même profité d'un de ses prénoms pour placer un « d » devant son nom patronymique, ce qui faillit lui attirer un procès. Tribout donne un certificat de noblesse[6], extrait probablement des Archives du Ministère de la guerre, et prétend que ce document permet de réfuter l'allégation de Louis Wittmer selon laquelle Villers aurait eu des difficultés à

[3] Gautier, *Un idéologue*, op. cit. p. 129.
[4] Cf. lettre de Villers à Schütz, 7.12.1801, citée par Braubach.
[5] Bégin, *Villers, Mme de Rodde*…, op,cit. p.2.
[6] Tribout, op. cit. p.6-7.

entrer dans le corps royal d'artillerie du fait qu'il n'était pas gentilhomme[7]. A notre avis le document fourni par Tribout n'est pas une preuve, Villers n'ayant pas hésité à se faire établir par le curé de la paroisse un faux certificat de naissance et de baptême le vieillissant d'un an, dans le but d'entrer un an plutôt à cette même école d'artillerie. Tribout cite lui-même un peu plus haut ce certificat de baptême dont il constate la fausseté. Donc rien ne prouve que le certificat de noblesse n'ait pas été « fabriqué » de la même façon.

Quant à la mère de Villers, Catherine Euphrasie de Launaguet[8], elle était fille de Hugonin de Launaguet, descendant d'une vieille souche languedocienne.

D'ailleurs, comme la plupart des biographes de Villers, nous ne nous attarderons pas sur cette question d'importance secondaire. Que son père ait usurpé ou non la particule, Villers en a hérité et « de Villers » est le nom dont il a signé ses lettres et ses œuvres. Qu'il ait ou non été noble, il s'est comporté comme tel, et c'est ce qui importe. Les Allemands, pour leur part, en germanisant le nom de notre compatriote, l'ont appelé généralement « Carl von Villers ».

3. Précisions sur la date de naissance

Charles de Villers est né à Boulay le 4 novembre 1765, date généralement adoptée par ses biographes, bien qu'on en trouve parfois d'autres. Eliminons tout de suite la date du 4 novembre 1767 donnée par Stapfer dans la Biographie Michaud[9]. Elle ne repose sur aucun document, et comme seule l'année de naissance diffère on peut penser qu'elle résulte tout simplement d'une erreur de typographie. Stapfer était un des meilleurs amis deVillers et n'a certainement pas ignoré sa véritable date de naissance.

La date du 28 juillet 1764, retenue parfois, figure sur les documents officiels du dossier militaire de Villers et résulte du faux certificat de naissance dont nous avons parlé plus haut. Mr. Tribout a pu constater qu'aucun de Villers n'était né le 28 juillet 1764.

---

[7] Le règlement militaire de 1781 prévoiera même qu'il faut justifier de 4 quartiers pour devenir officier d'emblée sans passer par les grades subalternes.
[8] Parfois écrit Launagay.
[9] Article Villers, Tome 43, p. 505-512.

La date du 4 novembre 1764, donnée par Saalfeld dans sa *Gelehrten-Geschichte der Universitat Gottingen*[10] ne repose sur rien. C'est une combinaison des 2 dates indiquées sur les papiers officiels de Villers.

Par contre la date du 4 novembre 1765 est attestée par l'acte authentique de naissance figurant sur les registres de la paroisse St-Etienne de Boulay, année 1765[11]. Un extrait de naissance et de baptême se trouve à la bibliothèque de Hambourg[12] où nous l'avons retrouvé. Enfin, les allusions que Villers fait à sa naissance et les agendas de Villers conservés à la bibliothèque de Hambourg, confirment la date du 4 novembre 1765. Dans son agenda de 1813 il a encadré la date du 4 novembre et écrit à côté « 48! ». En 1814 il écrit en face de la même date « 49 »[13]. Toutefois nous avons retrouvé sur des passeports des dates absolument fantaisistes, comme sur ce passeport daté du 10 juillet 1811 qui indique que Villers est âgé de 42 ans. L'administration n'est pas infaillible!

4. Boulay-Lorraine ; langue maternelle

Lorsque Charles de Villers vint au monde, ses parents habitaient la petite ville de Boulay, en Lorraine, au nord-est de Metz, appelée aujourd'hui Boulay-Moselle. Villers fera souvent allusion à sa naissance « lorraine », comme s'il voulait se distancer d'une France dans laquelle il ne se reconnaissait plus.

Dans la *Très-humble Représentation de Charles de Villers*[14], l'auteur dit qu'il est « né en Lorraine allemande le 4 Novembre 1765 ». Dans cette lettre écrite 10 mois avant sa mort, Villers justifie sa conduite et demande au Ministère royal hanovrien les raisons de sa destitution de son poste de professeur à Göttingen. « Est-ce parce que le hasard m'a fait naître sous la domination française? », et il ajoutait en note: « Je suis né quelques mois avant la fin du règne de notre dernier Duc Stanislas; après lequel nous fûmes définitivement réunis ».

---

[10] Pütter, J.Steph., *Versuch einer Gelehrten-Geschichte von der Georg-Augustus-Universitat zu Gottingen*, fort-gesetzt von Saalfeld und Oesterley, 4 Bde, Gottingen 1765-1838; sur Villers Theil III, s. 124-128.
[11] Tribout qui l'a vérifié cite aussi: Abbé Poirier, Documents généalogiques du Pays Messin, article Villers.
[12] Villers Nachlaß, Hamburg, Mappe 17.
[13] ibid., M.20. Voir aussi la *Très humble Représentation*… citée dans le chapitre qui suit.
[14] ibid., M.17.

Même si l'on tient compte du fait que Villers a écrit cette lettre alors qu'il se trouvait depuis 20 ans en Allemagne, et dans le but de prouver qu'il avait le droit d'être traité en Allemand, on ne peut manquer d'être frappé des expressions choisies: « hasard », « domination française » et « réunis ». Villers, s'il se sent Lorrain de naissance - et il l'était aussi de cœur -, considère qu'il n'est Français que par hasard. C'est un régionaliste avant la lettre. La petite patrie passe pour lui avant la grande à laquelle seuls les événements politiques l'ont rattaché. La France a en quelque sorte « colonisé » son pays de naissance. Voilà qui pourrait expliquer bien des attitudes futures, incompréhensibles aux yeux des Français d'Ile-de-France qui n'y verront qu'un crime de lèse-patrie. Voilà aussi qui pourrait expliquer son aversion pour l'esprit de conquête et l'acharnement avec lequel il défendra plus tard l'indépendance des cités allemandes autonomes.

Puisque Villers dit qu'il est né en « Lorraine allemande »[15], on pourrait se demander s'il a parlé allemand dès l'enfance. A la fin d'un article inséré dans le *Spectateur du Nord*[16] et intitulé *Considérations sur la prééminence des deux langues allemande et française*, Villers écrit: « J'ai tâché de me dépouiller de toute partialité pour le français qui est la langue du pays où j'ai vécu, et pour l'allemand qui est celle du pays où je suis né »[17]. Nous avons pensé tout d'abord qu'il s'agissait d'une erreur et qu'il avait voulu dire: « le français, langue du pays où je suis né, l'allemand, langue du pays où j'ai vécu ». Pourtant, à la réflexion, la phrase telle qu'il l'a écrite correspond mieux à la réalité vécue par Villers. Il ne se trouvait en Allemagne que depuis quelques années, il avait vécu en effet la plus grande partie de sa vie en France, et il était bien né dans une région de langue allemande qui ne faisait pas encore partie de la France.

Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il ait parlé lui-même cette langue dès l'enfance. Deux ans plus tôt en effet, dans le même *Spectateur du Nord*, il parlait de la France « qui nous a donné […] son langage »[18]. Il faut bien sûr se rappeler que Villers, s'adressant en tant que compatriote à l'ensemble des Français émigrés en Allemagne, voulait souligner l'idée d'appartenance à une même nation. Toutefois il est probable qu'il n'aurait pas fait allusion à la langue maternelle si la sienne avait été autre que le français. Sur ce point il ne peut subsister aucun doute. Maternelle, elle l'était même pour Villers à

[15] On trouve chez Pütter: geb. zu Bolchen (Boulay) in deutsch Lothringen
[16] voir plus loin, Ch. IV.
[17] Spectateur du Nord, T. XIV, avril 1800, p.49.
[18] *Spectateur du Nord*, T.VII, juillet 1798, p.13.

double titre, sa mère n'étant pas d'origine lorraine. Quant à la famille du côté paternel, nous savons qu'elle était originaire de la région de Toul, région où l'on n'a jamais parlé autre chose que le français.

Dans la région de Boulay par contre, on était bilingue. Dans l'article « Villers » de la *Allgemeine Deutsche Biographie*[19], Sander, parlant de Boulay, écrit: « Boulay, wo noch 1871 la bourgeoisie parlait allemand, mais la société parlait français »[20]. Cela nous explique peut-être les contradictions apparentes. Villers, bien qu'étant né dans une région de langue allemande, a parlé le français dès l'enfance dans sa famille, qui d'ailleurs fréquentait la « société ». Tout au plus a-t-il pu apprendre quelques bribes d'allemand entendues dans la rue.

Enfin Villers affirme dans la lettre à Jean de Müller citée plus haut qu'il s'est « débattu […] par ignorance […] contre la culture allemande », difficulté qu'il n'aurait sans doute pas eue si la langue lui avait été familière. Même si, comme le suppose Braubach, il avait plus tard appris l'allemand en France en même temps que le grec et l'hébreu, il n'en avait que des connaissances rudimentaires à son arrivée en Allemagne.

5. Famille et éducation

Ce qui est certain, c'est que Villers a reçu une éducation toute française. Charles était l'aîné de 9 enfants[21]. Sa mère, selon Bégin, était « aussi remarquable par les agréments physiques que par les qualités du cœur et par les dons de l'esprit »[22]. Son père qui avait acheté sa place de conseiller du roi et de receveur particulier des finances, était un ancien élève des Jésuites et, toujours selon Bégin, « il était lui-même une sorte de Jésuite en robe courte, dans l'acception favorable du mot »[23]. Il était bel homme, aimait la société, mais

[19] Band XXXIX, s.708-714.
[20] ibid. S.708.
[21] Au milieu des contradictions qu'on trouve chez ses différents biographes, nous avons tenté de reconstituer cette famille. Charles avait 4 frères et 4 sœurs, tous plus jeunes que lui: Frédéric, qui l'accompagna au début de son exil, puis s'établit à St .Pétersbourg, Moscou, et après 1814 à Leipzig et Dresden ; Maurice, qui mourut au combat en 1796, sous les ordres du Duc d'Enghien, à l'âge de 21 ans ; Mathias, qui était sous-lieutenant en 1788 ; Louis, aveugle qui mourut à l'âge de 12 ans ; Sophie, qui épousa Stourm, Président du Tribunal criminel de Metz ; Joséphine, qui épousa Delesse, maire de St. Avold ; Angélique et Victoire: l'une d'elles devint Mme Des Hauteurs, l'autre Mme Dalheim (Nous n'avons pas cité par ordre de naissance).
[22] Bégin, *Villers, Mme de Rodde*… op.cit. P. 2.
[23] ibid.

tenait à ne recevoir chez lui que des personnes distinguées par leur naissance, peut-être parce qu'il n'était pas noble lui-même, et qu'il voulait compenser par ses relations ce que la naissance ne lui avait pas donné. Son esprit et sa grande érudition attiraient le monde dans ses salons. Le jeune Villers se familiarisa donc dès son enfance avec la vie de société.

Les biographes de Villers ne nous disent pas grand-chose de son enfance, pour la plupart la vie de Villers ne commence qu'avec sa carrière militaire. Les documents d'ailleurs nous manquent pour cette partie de sa vie. Bégin qui, de tous, consacre le plus de pages à la jeunesse de Villers, semble avoir eu à sa disposition des documents qui ne nous sont pas connus, mais il ne cite pas ses sources. Braubach a fait de louables efforts pour combler les lacunes. Nous tâcherons de déceler la vérité au milieu de données souvent contradictoires, nous les compléterons surtout par l'analyse de quelques œuvres de jeunesse de Villers, où nous chercherons à découvrir des bribes de son caractère.

Nous ne sommes guère fixés sur les études de Villers. Bégin qui, dans la *Biographie de la Moselle* en 1832, prétendait que Villers termina brillamment « des classes qui furent un cours non interrompu de succès »[24], se reprend dans son étude de 1838 pour dire que Villers montra dans son enfance une si grande aversion pour l'école qu'il n'y allait pas sans verser de larmes, et qu'il aurait même préféré porter le blé au moulin en compagnie des baudets de la ville, comme sa mère l'en avait un jour menacé[25]. Vers l'âge de neuf ans, ses parents le mirent au collège des Bénédictins de St. Jacques de Metz (les « moines catholiques »), où il passa six ans. S'il a pu alors, comme le prétend Stapfer, s'y distinguer « par son intelligence et son application »[26], on peut cependant penser avec Bégin et Baldenne qu'il y fit d'assez médiocres études, car lorsqu'il voulut entrer au corps royal d'artillerie, on le reçut « malgré son peu de savoir mathématique »[27].

Ce n'était d'ailleurs pas la seule difficulté. Villers ne dut son admission qu'à la considération dont jouissait son oncle, Mr. F.H. de Launaguet, lui-même capitaine au régiment d'artillerie de Metz, et encore, en trichant un peu sur son état-civil[28]. Mr. de Launaguet s'était voué à l'éducation de Charles dès l'enfance, et ce fut lui sans doute qui eut l'idée de lui faire embrasser la carrière militaire. A l'âge de 15 ans, Villers se retrouva

[24] Bégin, *Villers*, op. cit. p.411.
[25] Bégin, *Villers, Mme de Rodde*… op.cit. p.3.
[26]Stapfer, *Villers,* op.cit. p.505.
[27] Bégin, *Villers, Mme de R*…op. cit. p.4.
[28] voir plus haut, p. 21.

donc aspirant, et l'année suivante, le 16 août 1781, il était élève à l'école d'artillerie de Metz.

6. Carrière militaire et débuts littéraires

Villers semblait alors avoir trouvé sa voie. Tout annonce une brillante carrière. Ses chefs font son éloge: « promet beaucoup, s'applique et se conduit bien », « cherche à acquérir des connaissances […] paroit avoir du zèle »[29]. Villers monta rapidement en grade[30]. Sorti le 1er septembre 1783 de l'école de Verdun avec le grade de lieutenant en second, il fut nommé le 30 mars 1792 capitaine en premier, et tout laisse à penser qu'il aurait continué sur cette belle lancée si les événements politiques ne l'avaient forcé d'émigrer. Les hasards de sa carrière, les déplacements de son régiment l'amenèrent de Metz à Verdun, puis à Toul, à Strasbourg où il passa trois ans (1784-1787), et enfin à Besançon où il resta jusqu'en 1792. Nommé le 10 janvier 1792 aide de camp du marquis de Puységur, Villers rejoignit l'école d'artillerie de La Fère, qu'il quitta deux mois plus tard pour suivre le marquis de Puységur à Metz, d'où il émigra le mois suivant, en avril 1792.

Plus de dix ans de vie militaire ne manquent pas de marquer un homme ou plutôt de faire un homme de l'enfant qu'il était. Les études de mathématiques que Villers « dévora » tout d'abord par nécessité, ne semblent pas l'avoir particulièrement passionné. Mais nous avons vu que son application lui valait les éloges de ses supérieurs. Devenu officier, il remplit rigoureusement les devoirs de son état et se livra aux travaux scientifiques que celui-ci exigeait. Villers avait le sens du devoir, et n'était peut-être pas dénué d'ambition. Il voulait réussir dans la carrière qu'il avait embrassée. Toujours est-il qu'il avait commencé à sentir la nécessité de l'étude, et qu'il découvrit le prix de l'instruction. Ses goûts peu à peu se précisèrent. Il se familiarisa avec les travaux des mathématiciens, se mit à étudier le grec et l'hébreu, et se lança enfin dans la littérature pour laquelle il nourrissait quelque ambition. « Il fallait à cette âme brûlante des aliments divers, qui ne l'exposassent point à languir sur un seul genre d'étude, lorsqu'elle pouvait les embrasser presque tous »[31].

---

[29] Archives du ministère de la guerre, cité par Tribout.
[30] voir les détails chez Wittmer et Tribout.
[31] Bégin, *Villers, Mme de R…*, op. cit. p.11.

Le point de départ à la fois de ses études approfondies et de ses débuts littéraires fut donné à Villers par le magnétisme animal qu'il découvrit à Strasbourg. Les expériences de Mesmer faisaient alors beaucoup de bruit. Villers, à l'imagination ardente, et susceptible de s'enthousiasmer pour tout ce qui lui paraissait extraordinaire, aurait bien voulu percer le secret de ces expériences. A cette fin il désirait vivement être admis dans la Société de l'Harmonie, composée d'officiers de régiment groupés autour du marquis de Puységur, et dont les réunions étaient consacrées à des expériences sur le magnétisme. Mais le marquis de Puységur, major du régiment et mentor de Villers, n'ayant pas voulu permettre au jeune homme de satisfaire sa curiosité, ce dernier s'initia tout seul au mystère. Ses méditations lui ayant appris ce qu'il désirait savoir, il fut désormais admis dans la Société de l'Harmonie; il composa même un *Manuel du magnétiseur*[32] qu'on s'arracha et qui attira à son auteur éloges et critiques. Le magnétisme prit pour lui un attrait supplémentaire lorsqu'il fit la connaissance d'un de ses partisans les plus célèbres, le comte de Cagliostro qui présidait alors la loge maçonnique de Strasbourg, et de sa jeune et charmante compagne, Lorenza Feliciani, qui devint la maîtresse du jeune officier jusqu'au départ de celui-ci pour Besançon. Dès lors, dit Bégin, Villers « partageait ses loisirs entre le mesmérisme et l'amour »[33].

Mais c'est à Besançon seulement qu'il mit à profit le loisir que lui laissait le froid inhabituel du printemps 1787 pour rédiger son roman *Le magnétiseur amoureux*. Le marquis de Puységur qui se chargea en 1824 de la réédition du roman[34] et qui avait, en 1787, été chargé par Villers de surveiller la distribution de la première édition chez les libraires, écrit dans sa « Notice sur Charles de Villers » insérée dans l'édition de 1824: « Le jour où j'attendais l'envoi de son ouvrage, j'appris qu'il avait été arrêté et saisi aux barrières, et mis au pilon par ordre de M. le baron de Br…, ministre du Roi, alors chargé de la haute-police de la capitale »[35]. Il ajoute que les motifs de cette mesure sévère n'ont jamais été connus, mais qu'elle n'a peut-être pas été un mal pour le magnétisme. Ses détracteurs, poursuit-il, auraient pu en effet blâmer « un de ses plus jeunes adeptes d'avoir osé le considérer sous ses rapports philosophiques et moraux, avant que les sciences ou le

[32] Bégin prétend avoir trouvé ce manuel écrit de la main de Villers dans les papiers de celui-ci (mais il ne s'agit pas des papiers conservés à Hambourg car Bégin ignorait ce qu'en avait fait Mme de Rodde, à qui Villers les avait légués). Il est regrettable que Bégin ne nous ait pas indiqué où se trouvent les papiers dont il parle.
[33] Bégin, op. cit. p. 5.
[34] Villers, Charles de, *Le magnétiseur amoureux*, nouvelle édition, Paris 1824, par Mr. Arm. Mar. Jacq. Chastenet de Puysegur
[35] ibid. p. 241. Il s'agit du baron de Breteuil.

temps en eussent fait connaître l'existence ou constaté la réalité »[36]. Lui-même trouvait cette publication un peu prématurée. Villers ne se serait consolé de ce premier échec que par l'offre que lui aurait faite alors M. de Puységur de revoir avec lui son ouvrage et de le faire reparaître dans des circonstances plus favorables. En fait, c'est tout seul que, par fidélité à sa promesse, il dut le revoir et le modifier pour l'édition de 1824.

Toutefois quelques exemplaires de 1787[37] furent sauvés. Bégin affirme que « son Magnétiseur amoureux courut le monde, fut un objet de mode, un caprice de jolie femme, et devint le vade-mecum des membres sociétaires de l'Harmonie du régiment de Metz, auxquels il l'avait dédié »[38].

Nous n'avons eu entre les mains que la réédition de l'ouvrage par M. de Puységur, qui annonce dans la préface qu'il l'a largement retouché (c). Cependant on reconnaît dans l'ouvrage quelques idées que Villers reprendra plus tard, sur l'imagination, le sentiment, le ridicule, et qui ne peuvent être que de lui. Les citations de Bégin, d'après l'édition de 1789, concordent en général avec l'édition de 1824.

L'idylle du roman, simple et conventionnelle, ne sert qu'à détendre le lecteur des discussions métaphysiques sur l'âme, l'esprit et la matière, les sens, le sommeil et le somnambulisme magnétique, et leur donne pour ainsi dire un cadre. Le héros, lui, rappelle l'auteur. Il se nomme Valcourt, il « est âgé de vingt-quatre à vingt-cinq ans, il est officier d'artillerie (d), il s'est déjà fait avantageusement distinguer dans son corps par ses talents militaires […] Depuis trois ans qu'on le connaît, on n'a jamais tari sur l'éloge de son esprit et plus encore de son cœur »[39]. C'est lui qui cherchera à convaincre ses hâtes de l'existence du magnétisme et tentera sur eux ses expériences.

Si le personnage de Valcourt est un portrait complaisant de l'auteur, un autre personnage important du roman, le médecin, possède des qualités fort appréciées de Villers. Il est peut-être l'idéal auquel Villers tendra toute sa vie. « L'esprit de corps et de parti ne l'anime jamais […] assez instruit pour savoir qu'il ignore beaucoup de choses […] la raison qui chez lui n'est jamais l'esclave de ses préjugés, ne l'empêche pas de se rendre à

[36] ibid. p. 242.
[37] Certaines bibliographies indiquent Genève 1787, d'autres 1789. Nous n'avons pas pu nous procurer cette édition pour vérifier. L'ouvrage fut imprimé à Besançon.
[38] Bégin, op. cit. p. 10.
[39] Villers, *Le magnétiseur*…, op.cit. p. 6.

l'évidence, et dès qu'elle le frappe, il s'y rend en dépit de toutes les théories et de tous les systèmes qu'elle vient renverser »[40].

Quant aux personnages de M. et Mme de Sainville, hôtes bienveillants chez qui se déroule toute l'histoire, et parents d'une fille charmante, Bégin a cru reconnaître en eux Mr. et Mme de Lezay-Marnésia qui reçurent Villers dans leur salon de Besançon et leur propriété de Saint-Julien, près de Lons-le-Saunier, où il passa des mois entiers, réitérant chez eux ses expériences sur le magnétisme. C'est sous l'influence du marquis de Lezay-Marnésia, poète et philologue, et de sa femme, ainsi que des hommes de lettres qu'ils recevaient (parmi eux Chamfort, Boufflers, Palissot, Saint-Lambert)[41], que Villers prit goût aux études sérieuses et commença à s'intéresser aux lettres, s'essayant même à des compositions littéraires sur lesquelles nous allons revenir. C'est aussi aux conseils de ses hôtes que Villers devrait « le ton de bonne compagnie qui distingue ses premiers écrits »[42].

Villers resta d'ailleurs fidèle au magnétisme. Il avoue dix ans plus tard dans le Spectateur du Nord: « Je suis en secret fort partisan du Magnétisme animal »[43]. Villers a alors d'autres causes à défendre, mais ça et là on retrouve, dans son œuvre et sa correspondance, des allusions à cette première passion de son esprit. Méfiant envers la médecine traditionnelle de son temps, il a toujours fait confiance aux forces que la nature puise au fond d'elle-même. Ces questions qu'il n'a plus traitées par la suite dans ses œuvres, n'ont pas cessé de l'intéresser. En 1811 encore, le médecin Hahnemann, inventeur de l'homéopathie, fait allusion dans une lettre à Villers au magnétisme animal qu'il a expérimenté lui-même, et se propose d'en discuter une autre fois avec lui[44] .

Si nous nous sommes un peu étendu sur le magnétisme, c'est pour en tirer la conclusion suivante. Dans l'attitude de Villers face à cette première passion de son esprit se font jour deux traits de son caractère qu'on retrouvera tout au long de sa vie. D'une part le désir de s'initier à ce qui est pour lui un mystère, un terrain vierge, mais qui l'intéresse ou l'attire, et l'enthousiasme qui naît de cet intérêt; et d'autre part l'engagement total pour une cause qu'il a épousée, et la défense par la plume de cette même cause afin de convaincre les autres de ce qu'il a expérimenté, sans crainte des ridicules ou des conséquences que cet engagement pourrait avoir pour sa personne. On retrouve à plus

[40] ibid. p. 8-9.
[41] Baldenne écrit: « tout un fonds de vieille Lorraine ducale se retrouve dans la vie de Villers », op. cit.6 2/3.
[42] Bégin, op.cit. p.6.
[43] Spectateur du Nord, T.VI, mai 1798, p. 167.
[44] Isler, op.cit. p.132.

forte raison ce dernier trait de caractère lorsqu'il s'agit de défendre un peuple ou un individu.

Toutefois les études sérieuses auxquelles s'adonnait Villers ne l'empêchaient pas de prendre part aux plaisirs de la vie de garnison et de consacrer une autre partie de ses loisirs à une muse plus légère. Les aventures amoureuses ne lui manquèrent pas pendant son séjour à Besançon et elles l'inspirèrent, comme en témoignent ces vers inédits pris au hasard parmi les petits poèmes de Villers conservés à Hambourg, et qui relatent un rendez-vous galant:

« Romance sur l'air « 'il pleut bergère »
Je suis bientôt chez elle
je frappe en écoutant…
au doux signal, ma belle
entrouvre en grelottant.
Une simple chemise
qui couvre son corset
invite à la surprise
un amant indiscret... » etc. [45]

Rien dans ces vers qui révèle un grand talent de poète. Villers, à côté de ses études, cultivait la poésie d'amateur, les vers faciles, comme tout le monde à l'époque.Quant à ses aventures, il écrira plus tard, avec un peu de remords, à Jean de Müller: « Celui qui traite ainsi de l'idéalité de l'amour chez les poètes aurait très bien fait de le traiter aussi un peu idéalement dans la pratique. Il eût évité une grande dépense de temps et de forces […] N'allez pas vous informer à Coll. [Collignon] des fredaines de ma jeunesse »[46].

C'est de cette époque aussi que datent ses débuts d'acteur et d'auteur dramatique. Il paraît que Villers ayant pris des leçons de déclamation auprès de l'acteur Volange devint lui-même un très bon acteur de société et qu'il joua la comédie à Besançon avec le plus grand succès. Les témoignages de ceux qui l'ont connu confirment ce talent grâce auquel Villers, plus tard en Allemagne, égaiera les soirées de ses amis. Le 24 juillet 1800, Vanderbourg qui fait en quelque sorte office de secrétaire de Fr. Jacobi, chez qui Villers est attendu, lui écrit: « Nous comptons aussi sur une lecture dramatique et nous avions même eu envie de vous désigner une pièce d'avance […] Une farce de Molière nous fera toujours grand plaisir […]. Joignez y quelque autre ouvrage plus sérieux et plus intéressant, afin de nous donner du

[45] Villers' Nachlaß, 1.
[46] Villers à Muller, op. cit. p. 459. Collignon était libraire-éditeur à Metz.

plaisir et de déployer vos talens dans plus d'un genre »[47]. Dans la correspondance avec Jacobi on trouve plusieurs allusions au « talent de lire » de Villers.

A Boulay où Villers passait chaque année quelques mois du temps où il était officier, il avait même monté un petit théâtre d'amateurs. Dans la grange que Mr. Anthoine, lieutenant général du bailliage, avait mise à la disposition de la petite troupe, on jouait *Le Cid*, *Le joueur*, et d'autres pièces plus légères. Parmi les acteurs on trouve Mr. de Villers père, quelques amis du voisinage, et Madame Anthoine qui jouait les héroïnes, tandis que Villers tenait les rôles à caractère et ceux de jeunes premiers. Il en profitait pour faire les yeux doux à Mme Anthoine et tous deux déclamaient les tirades passionnées avec plus de naturel que le jeu scénique ne l'exigeait. La jalousie haineuse de Mr. Anthoine, devenu plus tard membre de la Convention, n'aurait pas été pour rien dans l'émigration de Villers[48].

C'est sans doute pour renouveler le répertoire de la troupe que Villers composa les trois pièces dont les manuscrits inédits sont conservés à Hambourg: *Les frères rivaux, tragédie, Isulte et Lénoncourt ou les Preux chevaliers, comédie héroïque* dont l'action se situe à Boulay vers 1490, toutes deux datant de 1787, et *Ajax, fils d'Oïlée*, datant de 1791, qui valut à son auteur les louanges de Laharpe, et qu'il traduisit la *Médée* de Sénèque. On trouve en outre dans les manuscrits de Villers des projets divers de comédies et de tragédies[49]. Les tragédies ne s'éloignent guère, pour le sujet, des pâles imitations des classiques. Le style ne révélait pas non plus un génie. Nous citons au hasard deux vers des *Frères rivaux*:

> « Tremble pour ton palais: Demain je vais changer
> Ces flambeaux d'hyménée en des torches funèbres »[50]

Le sujet d'*Isulte et Lenoncourt*, comédie héroïque en deux actes et en prose, a retenu notre attention. Une pièce dont le théâtre est la Lorraine féodale pourrait laisser supposer un effort de renouvellement artistique. Mais il n'en est rien. Les conventions des pièces classiques sont respectées, les personnages sont des figures sans personnalité et ont des rôles traditionnels: amant, amante, père généreux et confidente; les héros sont animés d'un sens de l'honneur presque cornélien, mais le conflit, ou plutôt les conflits qui se succèdent, cessent vite de l'être car on sent que tout finira bien. Si Villers s'est inspiré d'un

---

[47] Isler, op.cit. p. 162.
[48] C'est du moins ce que prétendent Bégin et Wittmer.
[49] Villers' Nachlaß, M.1.
[50] ibid.

modèle, ce serait - toutes proportions gardées - plutôt du *Cid* que de *Wallenstein*. Le choix de l'époque et du lieu où se déroule la pièce est donc plus une concession au genre « troubadour » qu'une tentative d'ouvrir au théâtre des sources nationales et populaires[51].

Villers avait caressé l'ambition de devenir le successeur de Racine. Des années plus tard il écrivit à ce sujet à son ami Schütz: « Je crois maintenant moi-même que j'aurais mal fait »[52]. Nous ne pouvons que lui donner raison !

C'est à Boulay surtout que Villers goûtait les charmes de la vie mondaine. Ses parents, nous l'avons vu plus haut, recevaient beaucoup. Boulay était à l'époque une petite ville très vivante, animée par une garnison de cavalerie. La noblesse de la ville et des campagnes environnantes fournissait une société brillante et férue de plaisirs, qui se réunissait dans l'un ou l'autre salon pour causer, avec esprit et gaieté, dans l'insouciance de l'avenir. Villers aimait à briller dans ces cercles où il pouvait déployer tout le charme de sa personne, de sa conversation, de son esprit, de ses bonnes manières, de sa galanterie extrême. Il représente alors parfaitement le type du Français, du jeune officier d'Ancien Régime, il semble tout à fait adapté à la société dans laquelle il vit.

Rien de ce que lui a apporté son éducation ne semble prédestiner Villers à devenir un pionnier dans la découverte de cette terre vierge qu'était encore l'Allemagne. Bourdeau signale ses goûts studieux comme « inspirés peut-être par le voisinage de l'Allemagne »[53]. Isler, tout en soulignant le caractère entièrement français de son éducation, pense que la position géographique de la Lorraine l'incite à regarder de l'autre côté du Rhin et de la Moselle[54]. Sevenig voit bien dans ses « Hinneigung zu germanischer Spekulation »[55]. Mais Villers ignore encore tout de la littérature et de la philosophie allemande. Seuls son enthousiasme pour l'étude, son désir d'embrasser toute la science, sa prédilection pour les questions philosophiques et sa croyance en la spiritualité de l'âme trahissent ces inclinations latentes qui n'attendent que le moment favorable pour s'épanouir. La Révolution allait le lui fournir.

---

[51] Cette pièce se trouve à Hambourg, Villers' Nachlaß, M. 1 (10).
[52] 15 mai 1801, lettre citée par Braubach, op.cit.
[53] Bourdeau, op.oit.
[54] Isler, op.cit. p. X.
[55] Sevenig , op.cit. p. 7.

7. Portrait physique

Mais avant de nous tourner vers cette période plus mouvementée de la vie de Villers, il n'est peut-être pas superflu, pour compléter le portrait, d'ajouter ici quelques mots sur son physique qui, ne cédant nullement le pas à son esprit et à son intelligence, explique en partie le rayonnement de sa personne, le charme qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, et dont témoignent ses contemporains.

Nous possédons de Villers plusieurs portraits: la lithographie de Dupuy d'après le dessin de R. des Robert[56], le portrait de Gröger, daté de 1819, conservé à la bibliothèque de Hambourg, et reproduit en tête de cet ouvrage, une lithographie de Gröger et un dessin à la craie attribué au même[57]. En outre les divers laissez-passer de Villers donnent de son physique des descriptions à peu près convergentes.

Villers était grand - 1m 761mm selon un laissez-passer, 5 pieds 5 pouces selon un autre. Il avait le visage rond, le front haut et ouvert, marqué d'une cicatrice sur le côté droit, le nez assez grand et un peu relevé, la bouche plutôt petite, le menton arrondi très marqué. Ses cheveux, qu'il portait coupés court, étaient châtains et ses yeux bruns. Les traits de son visage témoignent à la fois d'énergie et de douceur. Mais de même que ses écrits ne peuvent rendre la chaleur de sa parole, un portrait ne saurait donner qu'une faible idée de ce que fut la chaude présence de Villers. Nous ne pouvons que l'imaginer.

[56] Reproduit en tête de l'ouvrage de Bégin, nous ignorons où se trouve l'original.
[57] Inséré dans l'ouvrage de L. Schlözer.

Chapitre II

LE PASSAGE

1. La Révolution – *De la liberté*

Les détracteurs de Villers n'ont pas manqué de faire remarquer que sa conversion au germanisme l'avait amené à renier ses convictions les plus profondes, que de catholique qu'il était, il s'était rapproché du protestantisme, et qu'il avait même fini par adopter avec enthousiasme les idées républicaines après les avoir combattues en France pendant la Révolution. Ce dernier grief d'accusation surtout peut surprendre si l'on songe que Villers avait justement été forcé d'émigrer à la suite de la publication d'ouvrages dans lesquels il développait des idées jugées alors inopportunes. Lorsqu'on paye de sa personne sa fidélité à des convictions, on n'en change pas si facilement. On pourrait se demander quels motifs l'auraient poussé à ce revirement. Mais outre qu'il n'y a rien de déshonorant à changer d'opinion si ce changement est le signe d'une évolution de 1'esprit et qu'il résulte non d'un simple opportunisme, mais d'une conviction profonde, il faudrait encore pouvoir prouver que Villers, en 1789, était vraiment un adversaire des idées républicaines, l'émigration n'étant pas un argument décisif. Or malgré les apparences une évolution nous semble plus probable qu'un brusque revirement. Lorsqu'on se penche sur la personnalité de Charles de Villers, on a en effet souvent l'impression d'une rupture dans sa vie, si l'on compare l'homme d'avant la Révolution à celui qu'il est devenu en Allemagne. Mais cette rupture apparente s'explique tout simplement par le fait qu'on ignore presque totalement le processus de la transformation qui s'est opérée en Villers, sous l'effet de la Révolution elle-même d'abord, et ensuite sous celui des conséquences directes de la Révolution sur sa vie, c'est-à-dire ses années d'exil et d'errances avant de trouver une nouvelle patrie.

Pendant ces années mouvementées Villers n'a rien écrit après 1791, ou du moins il ne nous est rien parvenu de ce qu'il a pu écrire. Nul doute que des écrits datant de cette époque auraient jeté la lumière sur les mécanismes de la transformation et la ligne continue, bien que pas toujours droite, sur laquelle elle s'effectuait. Par conséquent on ne peut pas, comme cela a été fait souvent, opposer purement et simplement, sans tenir compte des années de passage, l'officier d'ancien régime et le champion de la cause

germanique comme deux personnages différents, et en conclure à un reniement total, sous une influence jugée pernicieuse, des valeurs qui avaient autrefois orienté sa vie.

Si d'autre part on examine de près les grandes idées contenues dans les premières œuvres de Villers, datant de l'époque prérévolutionnaire et révolutionnaire, et celles qu'il développa plus longuement dans ses autres ouvrages, écrits lorsqu'il se trouvait déjà en Allemagne, il est aisé de voir que loin de s'opposer aussi radicalement qu'on a voulu nous le faire croire, elles se situent au contraire sur une même ligne. On ne peut nier que les idées de Villers ne se soient modifiées au fil des ans - et notre but est de montrer pourquoi, comment et dans quelle mesure elles se sont modifiées – mais cette modification n'implique pas un renversement de valeurs; il s'agit bien plus d'une évolution progressive que d'un changement radical, de cette évolution naturelle qui est la marque d'un esprit supérieur, incapable de rester attaché à des idées héritées lorsqu'il en a trouvé par lui-même de plus avancées. Il est même surprenant de voir à quel point les idées de 1791 anticipent en quelque sorte celles que Villers développera plus tard et qu'on a attribuées un peu trop vite à sa germanisation (par exemple tout ce qui tient aux rapports entre liberté et culture de l'esprit). Celles-ci ne sont que le prolongement, le perfectionnement de celles-là. Les écrits de Villers datant de l'époque révolutionnaire ne s'éclairent en effet qu'à la lumière de ses œuvres postérieures. Il faut connaître le fond de la pensée pour en comprendre les variantes dans l'expression.

Les citoyens de l'An I ne pouvaient pas davantage comprendre cet ennemi de la violence, ce nostalgique d'une liberté idéale inaccessible à l'homme social, prêchant la sagesse et la modération, que les Français de l'époque impériale ne pourront comprendre le défenseur chaleureux des libertés germaniques menacées par l'épée du dictateur conquérant. Le mot « liberté » pourtant n'avait pas changé de sens pour Villers, alors que dans la France impériale il était devenu un vain mot. Ceux qui avaient voté avec enthousiasme le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ne pensaient plus qu'à les opprimer. Villers resta fidèle à l'idée qu'il se faisait de la liberté. Mais après l'avoir considérée comme une utopie, il avait trouvé en Allemagne des exemples concrets de liberté politique, conformes à son image idéale. Après avoir disserté sur la liberté en philosophe, ce disciple de Rousseau avait pris parti pour elle en homme d'action. Ce qui ne l'empêcha pas de garder toute sa vie le même mépris à l'égard des « démagogues », et la même horreur des excès, d'où qu'ils viennent.

L'éducation de Villers ne l'avait sans doute pas préparé à accepter les idées révolutionnaires. Bégin nous dit de sa famille: « C'était une famille patriarcale, mais ambitieuse, à mœurs douces, mais sévères, ayant des principes religieux et monarchiques arrêtés, se trouvant très bien de l'ordre établi, et ne cherchant en aucune manière les moyens d'en sortir »[1]. Les années passées au collège des Bénédictins ou dans les écoles militaires ne semblent pas avoir orienté Villers dans une autre direction, pas plus que ses relations avec le futur général Pichegru dont il fit la connaissance à Besançon. Villers s'était consacré à sa carrière militaire, à des études sérieuses de mathématiques et de langues anciennes, et nous savons qu'il avait partagé ses loisirs entre le magnétisme, l'amour, le théâtre et la poésie légère. Mais il avait l'esprit ouvert et les premiers événements de la Révolution l'amenèrent à une réflexion politique.

Sur ce point encore les documents nous manquent, ce qui explique que cette période soit souvent passée sous silence dans les études consacrées à Villers. Bégin qui se contredit une fois de plus d'une étude à l'autre, souligne cependant dans ses deux études que Villers ne jugeait pas « le peuple français assez vertueux ni assez éclairé pour jouir d'une indépendance aussi large que celle à laquelle l'appelait l'ardeur philosophique du siècle »[2], et qu'il regardait « comme un devoir religieux d'éclairer ses compatriotes »[3], ce que d'ailleurs il ne manqua pas de faire toute sa vie. Stapfer qui à titre d'ami de Villers nous inspire le plus facilement confiance, affirme que Villers fut saisi par le spectacle de la révolution sociale, mais il ajoute: « Plus il attendait des acteurs qui parurent sur la grande scène politique, plus il se crut en droit de les blâmer, lorsqu'il les vit répondre si mal à ses espérances et à celles de tous les amis de la monarchie et d'une sage liberté »[4]. En ce sens Villers réagit face à la Révolution comme beaucoup d'Allemands qui, le premier enthousiasme passé, s'effrayèrent des horreurs qu'elle entraînait.

Villers eut le courage de proclamer ses opinions et les exprima dans différentes brochures:

- *Les députés aux Etats-Généraux,* satire politique en vers, 1789
- *Examen du Serment civique*, 1790
- *Regrets d'un Aristocrate las de la suppression des Ordres Religieux en France*, 1791[5].

---

[1] Bégin, op.cit. p.3.
[2] Bégin, op.cit. p. 13-14.
[3] ibid. p. 14.
[4] Stapfer, op.cit. p. 506.
[5] Le manuscrit de cette dernière pièce se trouve à Hambourg, Nachlaß, M.1.

Elles attirèrent contre lui l'attention et la colère du parti dominant, et renouvelèrent la haine de Mr. Anthoine, son vieux rival amoureux, contre qui Villers avait aussi écrit une diatribe en vers.

Mais l'œuvre la plus importante de cette époque est sans aucun doute *De la Liberté*[6], dont l'analyse nous aidera à comprendre l'évolution des idées de Villers. Le livre eut un succès énorme, deux éditions suivront en un an[7]. Cet ouvrage, écrit le *Spectateur du Nord*, « a fait proscrire l'Auteur en France par les diverses factions auxquels ses principes étaient contraires »[8]; mais l'Abbé Raynal avait dit de l'écrit « qu'il contenait les vrais principes qui devoient un jour fonder le bonheur des sociétés »[9].

Dans le premier livre Villers définit d'abord la liberté comme le plein pouvoir de suivre en tout sa volonté; mais à condition que la volonté soit libre. Il ne faut donc pas forcer l'homme « à vouloir autre chose que ce qu'il voudrait en vertu de son libre arbitre »[10]. La liberté des volontés est plus essentielle que celle des actions. Il reprend ensuite l'idée formulée par Rousseau dans le *Contrat social* selon laquelle l'homme né libre perd sa liberté en société. Les hommes des villes jugent de l'homme social par l'homme naturel qu'ils trouvent en eux; aveugles, ils osent s'enthousiasmer pour la liberté, oubliant qu'ils en ont fait le sacrifice à l'état civil[11]. Il est normal que l'homme aspire à retrouver cette liberté première. Le despote est celui qui veut redevenir possesseur de sa liberté. Un peuple qui se soulève, un despote qui s'élève, agissent par amour de la liberté. Mais ce désir de liberté, tout à fait naturel, peut être lourd de conséquences pour la société:

> « La tyrannie d'un seul produit immanquablement la tyrannie de tous, l''état d'anarchie, qui, par une semblable raison, reproduira enfin le despotisme d'un seul. »[12]

Il est bien évident que les hommes ne sont pas faits pour la société, car en société chaque homme voit sa liberté limitée par des lois. Liberté et société sont donc incompatibles, il faut sacrifier l'une à l'autre. Par conséquent

---

[6] Villers, *De la Liberté*, Metz, chez Collignon, 1791.
[7] Paris, 1791 et 1792. Seule la troisième édition porte le nom de l'auteur. Nous citons d'après la 2e .éd. Paris 1791, exemplaire de la bibliothèque de Hambourg annoté de la main de Villers.
[8] *Spectateur du Nord*, T.XII, déc. 1799, p.437.
[9] ibid.
[10] *De la liberté*, op.cit. p.11.
[11] ibid. p. 26-27.
[12] ibid. p. 36.

> « tous ceux qui dans tous les temps, ont dit aux hommes en société: vous êtes nés libres, et nous allons vous rendre votre liberté, leur ont dit le mensonge à la fois le plus grand et le plus dangereux en politique »[13].

Dans le livre second Villers constate que les plus chauds zélateurs de la liberté sont des hommes dévorés de passions et de vices. Les amateurs de liberté sont souvent des oisifs. La partie la plus nombreuse et la plus saine de la société ne désire ni ne peut désirer la liberté[14]. La liberté primitive, irréalisable dans l'état social, y sera remplacée par la liberté politique.

> « Les hommes n'ont pas d'autres droits que de maintenir au milieu d'eux la sûreté et la justice. Quand on leur a fait des déclarations de droits chimériques, on les a trompés. »[15]

Le mot liberté en lui-même est source d'erreurs et de contradictions. L'amour de la liberté qui était la plus forte passion chez l'homme de la nature, cèdera la place, chez le citoyen, à l'idée de la justice. L'idée de justice entraînera l'obéissance aux lois, qui doivent s'étendre également à tous. Villers qualifie cet état où l'on n'obéit à d'autres maîtres qu'aux lois, d'état de « franchise »[16].

Puisque le recouvrement universel de la liberté violerait le pacte fondamental, il faut éviter de parler aux peuples de liberté, car la passion de la liberté se réveille si on prononce son nom, et l'homme vulgaire ne conçoit pas ce que c'est que la liberté politique. Tout au plus serait-il permis de parler de liberté dans une société de philosophes.

> « Je sais […] qu'en enflammant un peuple pour la liberté, je vais le renverser, le faire passer de l'anarchie la plus déplorable, au despotisme le plus absolu […] au lieu qu'en parlant aux peuples de sûreté, de justice, de franchise, je ne les exalterai point »[17]

Villers va même plus loin. C'est un crime de

> « …compromettre la sûreté générale en engageant tous les membres particuliers d'un peuple à reprendre chacun l'exercice de leur liberté. »[18]

Il en vient ensuite à une idée fondamentale : Si la liberté pouvait paraître au milieu des hommes, « elle ne se reposerait que sur un peuple vertueux »[19], car plus il y a de vice,

---

[13] *De la liberté*, op. cit. p. 58.
[14] ibid. p.66.
[15] ibid. p.69.
[16] ibid. p.79.
[17] ibid. p.84-85.
[18] *De la liberté*, op.cit. p. 91.
[19] ibid. p.102.

plus il y a de loi, et moins de liberté.

> « De même que la sociabilité entraîne la perte de la liberté naturelle, de même les voluptés entraînent la perte de la liberté politique »[20].

Le principe de toute bonne constitution est la vertu.

> « Avant d'affranchir un peuple il faut le rendre digne de recevoir la franchise »[21].

Comme le préconisait déjà Lycurgue, c'est dans les mœurs qu'il faut faire une révolution[22]. Villers explique alors ce qu'il entend par « régénération »:

> « Ce mot, emprunté à la religion par la politique, signifiait dans sa première acception, donner une nouvelle vie, passer d'un état de corruption à l'état de pureté et d'innocence… Régénérer un peuple, c'est donc le faire passer, par de sages lois, du vice et du désordre à la tempérance et à la modération. »[23]

La corruption, entraînant la perte des vertus sociales, amènerait bientôt le despotisme et l'anarchie, deux extrêmes à éviter.

> « Un peuple corrompu, qui investit de son autorité un homme vicieux, se donne un tyran; l'asservissement est d'autant plus certain, que cet homme aura plus de génie. »[24]

Car la tyrannie provient aussi de ce que le citoyen, retenu par ses travaux, ne peut s'instruire des affaires de l'Etat et s'en rapporte à un petit nombre d'oisifs[25]. Villers conclut le deuxième livre sur ces mots:

> « Que penserons-nous de ceux qui affecteront de rendre la liberté à un peuple corrompu sans lui rendre la vertu […]? Nous les avons déjà trouvés criminels […] il nous reste maintenant à les déclarer ignorants, ou fourbes: l'alternative est inévitable. »[26]

Dans la troisième partie de son ouvrage Villers examine les différentes formes de gouvernement et les moyens de maintenir de la façon la plus adéquate la liberté publique en évitant la tyrannie de tous et d'un seul. Le despotisme n'est pas plus dans la monarchie que dans la démocratie ou l'aristocratie, mais dans les trois, quand une simple volonté fait loi dans des cas particuliers. « C'est l'arbitraire qui constitue la tyrannie. »[27] Villers reconnaît

---

[20] ibid. p.112.
[21] ibid. p.120.
[22] ibid. p.122.
[23] ibid. p.131.(Villers a intitulé son chapitre XIV: « Ce que c'est que régénérer un peuple »).
[24] ibid. p.133.
[25] ibid. p.139.
[26] ibid. p.152-153.
[27] *De la liberté*, op.cit. p.160.

certes que la démocratie serait le meilleur gouvernement d'un peuple vertueux et modéré, mais il ajoute un peu plus loin que la démocratie ne conviendra jamais aux Français

> « non pas tant à cause d'un territoire de plus de soixante mille lieues carrées, qu'à cause que ce sont des Français… »[28]

Quoi qu'on fasse, leur caractère reviendra toujours; les mœurs changent, mais le caractère national n'a éprouvé aucune altération. La monarchie par contre convient mieux à un peuple nombreux et corrompu, car on peut surveiller l'autorité concentrée dans une main[29]. Villers en conclut que la monarchie est donc la meilleure forme de gouvernement pour les Français[30]. Il considère que dans la monarchie le pouvoir émane du peuple, le roi étant le dépositaire de ce pouvoir. C'est pourquoi il est partisan d'une monarchie contrôlée par plusieurs corps[31].

Il en vient ensuite aux problèmes de législation, et discute le principe: « la loi est un acte de la volonté générale ». Pour lui « un peuple n'a pas plus qu'une assemblée, ni un prince, le droit de faire des lois de sa volonté arbitraire »[32]. Qui donc alors fera les lois? Un seul homme, vertueux et de génie, en aura l'initiative, un conseil la révision et la sanction[33].

Quant à la distinction des pouvoirs, c'est une pure chimère; le seul pouvoir législatif véritable, c'est celui de faire exécuter les lois[34]. Villers propose l'établissement de corps surveillants nommés par les suffrages libres du peuple[35].

Dans sa conclusion il rappelle la nécessité de devenir vertueux et simple pour se régénérer, car si l'on veut corruption et liberté ensemble on n'aura rien du tout. Enfin il termine sur cette exhortation:

> « Européens du dix-huitième siècle […] ayez des rois, aimez-les et respectez-les; car c''est aimer la patrie et les lois qu'ils représentent […] méfiez-vous de ceux qui vous exaltent au nom de la liberté. »[36]

Cette dernière phrase surtout ne pouvait manquer d'attirer contre Villers les foudres des hommes au pouvoir. Mais son ouvrage renferme encore bien d'autres phrases aussi

---

[28] ibid. p.166.
[29] ibid. p.171-172.
[30] ibid. p.173.
[31] ibid. p.187-188. Le *Spectateur du Nord* rappelle que cette idée avait été attribuée à Sieyès comme étant neuve, *Spectateur* …T.XII, déc. 1799 p.431
[32] *De la liberté*, p.213.
[33] ibid. p.223.
[34] *De la liberté*, p. 235.
[35] ibid. p. 241.
[36] ibid. p. 260.

virulentes. Outre les accusations de mensonge, de fourberie, de crime envers le peuple, Villers se permettait de discuter le sens des termes qui étaient devenus en quelque sorte des slogans de la Révolution: droits de l'homme, souveraineté populaire. Ainsi, parlant de la souveraineté des peuples, il dit: « C'est la violence d'une force aveugle, c'est l'avantage de vingt millions d'hommes contre un »[37]. Sa conclusion est un plaidoyer en faveur de la royauté, et fut aussi interprétée comme telle. Certes, Villers ne veut pas de l'arbitraire de l'Ancien Régime; il souhaite une monarchie contrôlée. Mais il met les nouvelles institutions sur le même plan que les anciennes:

> « Ainsi de nos jours, le despotisme d'une assemblée nationale en France a succédé rapidement, et presque sans interruption, au despotisme de la cour »[38].

Nous ne doutons pas des bonnes intentions de Villers lorsqu'il affirme dans sa conclusion: « l'amour de l'humanité et de la patrie m'a constamment servi de guide »[39]. Mais ses considérations sur la liberté sont trop théoriques, trop coupées de la réalité révolutionnaire. On a l'impression qu'il ne vit pas la Révolution, mais y assiste de l'extérieur, en spectateur. Comment prêcher la vertu et la modération à un peuple en effervescence? Les idées de Villers manquent de pragmatisme. Il ne voit pas qu'au nom d'une liberté idéale, qu'il juge utopique dans l'état de société, il barre la route aux progrès effectifs que pourrait faire la liberté politique au sein d'une société qui en avait été si longtemps privée. Il ne s'interroge pas sur les causes qui ont provoqué en France cette immense soif de liberté. Il s'attache aux mots, préfère celui de justice. Il souligne que « la loi doit s'étendre également à tous »[40], mais semble oublier que les injustices de l'Ancien Régime ont été une des causes de la Révolution. Si, pour Villers, les hommes asservis par l'état de société naissent libres, ils ne naissent pas égaux. Il affirme que « la nature nous crée tous inégaux »[41], sans considérer qu'une des aspirations de la Révolution est précisément d'instaurer l'égalité politique dans cette société. Ne devrait-elle pas être justement un corollaire de l'état social?

Villers n'est pourtant pas un défenseur inconditionnel de l'ancien état de fait. Ainsi, lorsqu'il en arrive à recommander le gouvernement monarchique, c'est moins par tradition que par conviction. Persuadé que la monarchie n'est pas en soi une forme de

---

[37] ibid. p. 229.
[38] ibid. p.109-110.
[39] ibid. p. 257.
[40] *De la liberté*, p. 75.
[41] ibid. p.143.

gouvernement plus mauvaise qu'une autre, il pense qu'une monarchie modérée, tempérée par de sages lois, conviendrait le mieux à ce peuple corrompu que sont les Français. Cependant il ne va pas jusqu'au bout de son raisonnement, qui par-là est faussé. Cette forme de gouvernement suppose un roi idéal, sage, vertueux. Les rois ne partageraient-ils donc pas les vices de leurs peuples?

Ainsi Villers ne prend pas à proprement parler parti contre la Révolution. En fait, les idées exposées par lui dans cet essai ne sont pas très nouvelles. Elles s'inspirent souvent de celles de Montesquieu, de Rousseau, et de bien d'autres « philosophes » du XVIIIe siècle qu'on a accusés souvent d'être responsables de la Révolution. Villers est plutôt contre la forme que contre le fond. Il est pour l'égalité de tous devant la loi, il est révolté de la corruption des cours, et il condamne l'arbitraire, d'où qu'il vienne. Mais il n'aime pas qu'on abuse des mots. Il s'insurge en « philosophe » contre les « démagogues » qui trompent le peuple en l'abreuvant de mots dont celui-ci ne saisit pas le sens. Il a horreur de tous les excès. Il voudrait que la révolution se fasse dans les mœurs avant de se faire dans les institutions. On ne peut dénier à Villers un haut idéal humanitaire, mais ses idées ne pouvaient que heurter ceux qui luttaient pour la liberté et qui faisaient partager leur enthousiasme à d'autres, sans avoir philosophé sur le terme. Il semble oublier lui-même qu'il ne s'adresse pas à une société de philosophes.

Villers n'avait pas poussé son raisonnement jusqu'au bout. *De la Liberté* est une première prise de position face à un problème auquel il s'est trouvé confronté. Villers restera dans l'ensemble fidèle aux idées développées dans cet essai. Elles s'affermiront seulement par la suite, se préciseront, mais le fond reste le même. En 1813 Villers écrira encore à Tydemann:

> « C'est moi, en effet, qui dans ma première jeunesse ai écrit le petit ouvrage intitulé: De la liberté. Si j'avais à le refaire actuellement, en conservant le fond de la chose, je l'écrirais encore un peu différemment. Je n'ai pu depuis écrire le traité projeté sur le Droit et le pouvoir - ni sur nature et société, sujet que je voulais aussi traiter »[42].

On n'a pas encore assez souligné les rapports entre cette œuvre de jeunesse et les écrits postérieurs de Villers. Une idée développée dans *De la liberté* retiendra particulièrement notre attention. C'est celle de régénération d'un peuple corrompu. On s'imagine souvent

[42] Lettres de Villers à Tydemann, publiées par Alex Reifferscheid, dans: *Briefe von Jacob Grimm an Hendrik Willem Tydemann*, Heilbronn 1883, p. 117.

que Villers n'est devenu aussi critique envers la France qu'après s'être germanisé. On le soupçonne même parfois de s'être laissé souffler ses opinions par ses amis allemands. Le présent écrit de Villers nous prouve qu'il n'en est rien. Villers n'a pas attendu d'être en Allemagne pour juger sévèrement ses compatriotes. Lui-même ne s'exclut pas du nombre: « Nous autres Français […] légers, vains, crédules, et extrêmes dans nos passions… »[43]. Après avoir affirmé par exemple que la liberté ne pourrait exister que chez un peuple vertueux, il renonce cependant à prouver que les seuls vrais plaisirs se trouvent dans l'exercice de la vertu.

> « Si ma raison pouvait s'élever à cette sublimité, peut-être que mon âme, qui a reçu sa trempe dans la fange du dix-huitième siècle, la démentirait »[44].

> « …nos petites maîtresses, nos bons soupers, notre luxe, nos plaisirs délicats, les grâces de notre libertinage, tout cela a son côté séduisant… »[45].

Est-ce peut-être parce qu'il se sent si « corrompu » lui-même qu'il se refuse à croire possible en France une forme de gouvernement qui se fonde sur l'idée de liberté ? L'Allemagne jouera tout de même un rôle important dans l'évolution des idées de Villers, et ceci à deux points de vue. D'une part, à mesure qu'il découvrira le pays, il reconnaîtra chez le peuple qui l'habite cette « disposition de l'esprit public »[46], ces vertus sociales nécessaires à l'établissement de la liberté. Il le trouvera digne de ce trésor et trouvera chez lui des exemples de véritable liberté politique. Il en arrivera même à voir une des causes lointaines de la Révolution française dans la Réforme de Luther et l'état d'esprit qui en est résulté. Il la considèrera alors comme un « corollaire éloigné, mais nécessaire de la Réformation »[47]. En effet, les idées proclamées par la Révolution étaient depuis longtemps familières aux peuples protestants:

> « Delà l'excentricité vraiment risible de nos démagogues de 1793 et 94, qui croyaient avoir découvert des choses inouïes, et inconnues au reste du monde. Comme des écoliers qui sont portés à faire parade des notions les plus communes qu'ils viennent d'acquérir, nos jacobins voulaient faire violemment présent de leur manière d'être libres et de gouverner aux autres nations. Mais chez plusieurs de ces nations, le procès était jugé depuis long-tems, et l'on savait quel milieu modéré il fallait tenir entre la démocratie spéculative, et la démocratie pratique. »[48]

---

[43] *De la liberté*, p. 247.
[44] ibid. p. 110.
[45] ibid. p. 111.
[46] Villers, *Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, Paris et Metz, An XII (1804), p. 131.
[47] ibid. p. 138.
[48] *Essai sur la Réformation*, op. cit. p. 135.

Voilà qui montre suffisamment comment les idées de Villers ont évolué. Il a accepté facilement les idées républicaines en Allemagne, car elles s'y manifestaient sans excès, ce qu'il avait toujours désiré. De plus elles semblaient greffées sur le tempérament national, en être le produit.

D'autre part, si Villers proclamait en 1791 la nécessité d'une régénération du peuple français, il n'en indiquait pas les moyens, se contentant de recommander de « sages lois ». Ces moyens, il les trouvera en Allemagne: une « sage philosophie » et une « religion épurée ». Ayant constaté leur efficacité sur les mœurs politiques des Allemands, et considérant comme son devoir d'éclairer ses compatriotes, il voudra les faire profiter de sa découverte, leur donner les moyens de se régénérer pour devenir un peuple libre. Ainsi s''explique en partie son zèle infatigable d'apôtre. C''est un trait de caractère de Villers de ne pas rester inactif quand il croit avoir une idée à défendre, même si la cause est perdue d'avance. Sa prise de position face à la Révolution en est une preuve parmi bien d'autres.

2. L'émigration

Villers savait à quoi il s'exposait en publiant *De la liberté*. Toutefois il n'est pas sûr que la publication de ses ouvrages ait été la seule cause de son émigration. Malgré l'orage qui grondait autour de lui, il continua à remplir ses devoirs d'officier. Wittmer pense que la haine personnelle que Mr. Anthoine, devenu député, vouait à Villers depuis qu'il avait courtisé sa femme et s'était moqué de lui, joua un certain rôle. Le marquis de Puységur, maréchal de camp, qui s'était pris d'affection pour son jeune aide de camp Villers, pense qu'il s'agissait plutôt d'une décision mûrement réfléchie et raconte l'événement à sa façon. Il dit que Villers était, comme lui, révolté par les décrets de l'assemblée législative. « Plein d'ardeur guerrière, et ne pouvant trouver dans le parti des révolutionnaires à satisfaire noblement cette passion si naturelle à son jeune âge, Charles Villers s'était arrêté au parti de l'émigration »[49]. Puységur, « ne pouvant offrir à l'ambition de Villers aucun

[49] Préface du *Magnétiseur*, éd. 1824, op.cit. p. 244. Le témoignage du marquis de Puységur est toutefois à prendre avec beaucoup de précaution, si l'on considère à quel point il a mal connu Villers, qu'il voudrait modeler selon ses désirs. N'exagère-t-il pas les sentiments de Villers à son égard ?

dédommagement au sacrifice qu'il eût été bien tenté de […] faire en demeurant en France » auprès de lui et par amitié pour lui, lui facilita les moyens d'émigrer[50].

Bien que d'autres causes aient pu pousser Villers à cette décision, il est pourtant probable qu'il n'aurait pas été obligé de quitter la France s'il n'avait pas écrit *De la liberté*. La note du *Spectateur du Nord*[51] ne fut pas démentie par Villers. Lui-même écrivit plus tard à Tydemann dans la même lettre citée plus haut, que cet ouvrage lui avait « attiré une persécution, qui avait été la cause de sa sortie de France »[52]. Il écrivit à peu près la même chose à Leist[53].

Boulay était le point de départ d'où Villers devait émigrer avec une vingtaine d'officiers de la garnison de Metz. Puységur l'y accompagna et lui promit de quitter l'armée « dans les rangs de laquelle ce ne pouvait plus être qu'en ennemis que nous pourrions nous rencontrer »[54]. En avril 1792 Villers rejoint donc l'armée du prince de Condé à Bingen. En août on le retrouve sous les murs de Trêves, dans l'armée des princes frères du roi, où il sert ainsi que ses deux frères, Maurice qui mourra au combat en 1796 dans l'armée du prince de Condé, et Frédéric qui venait d'échapper de justesse à la guillotine, après avoir été embastillé.

En octobre de la même année, Villers fit parvenir à Puységur, par un ancien domestique de son père, une lettre dans laquelle il lui faisait le récit de ses pertes, de ses peines et de son dénuement, et lui demandait s'il pouvait le revoir et se réfugier auprès de lui sans lui faire courir de risques. Villers ne semblait donc pas se faire à sa nouvelle situation et au rôle qu'il était obligé de jouer. Puységur répondit à Villers en lui peignant la situation et en lui conseillant de rester en Allemagne. Il dut ignorer probablement que Villers, pour un motif inconnu, sans doute par désir de revoir sa famille, ou peut-être pour fuir une situation dans laquelle il se sentait mal à l'aise, revint pourtant à Boulay en novembre, après les victoires de la République. Cette imprudence faillit d'ailleurs lui coûter cher. Dénoncé par un voisin qui soupçonnait son retour, il échappa à la mort grâce au dévouement d'un domestique, en se ca- chant dans une remise derrière des fagots que des Marseillais transpercèrent de leurs sabres, puis dans la maison d'une voisine, Mademoiselle

[50] ibid. p.245.
[51] T. XIII, déc. 99, p.437, Voir plus haut note 8, p.36
[52] *Lettres à Tydemann*, op. cit. p. 117.
[53] Lettre du 20-11-1810, citée par Braubach.
[54] Préface du *Magnétiseur*, op.cit. p.245.

de Galonnyé. Le lendemain, 27 novembre 1792, il franchit une nouvelle fois la frontière, déguisé en paysan.

C'est donc bien malgré lui que Villers fut poussé à l'étranger. Derrière lui la situation était telle que tout retour semblait pour l'instant - pour combien de temps? - impossible. Devant lui s'étendait l'inconnu, un monde auquel il allait devoir s'adapter pour survivre. Il n'était pas le seul à accomplir ce pas décisif pour son avenir. S'il avait la faible consolation de voir que des milliers d'autres gens partageaient le même sort, il n'en ressentit pas moins tous les effets. Le premier effet de l'émigration fut certainement celui d'un choc. L'émigration mettait brutalement fin à une carrière si prometteuse. Elle le détachait d'un milieu où il avait connu une existence facile, sans problèmes et sans souci du lendemain. Forcé de se cacher pour quitter la France, il partait seul, sans bagages, et se retrouvait aussi seul et démuni de l'autre côté de la frontière, obligé de chercher les moyens d'une existence nouvelle. Mais l'émigration, lui ôtant tout ce qui n'était pas lui-même, le rendait ainsi à lui-même. Arrachant Villers à son milieu, elle en faisait un personnage différent, un « émigré », que les circonstances obligeraient peut-être à agir différemment qu'il ne l'aurait fait en temps normal dans le vase clos de la bonne société du temps. Elle le libérait des contraintes sociales, le rendait disponible.

Tous les émigrés ne surent pas mettre à profit cette chance, si tant est qu'on puisse parler de chance dans une telle situation. Beaucoup recréèrent à l'étranger leurs cercles, leurs salons, leurs cénacles, conservèrent leurs habitudes parisiennes ou provinciales, formant des îlots fermés sur eux-mêmes au milieu des pays où ils se fixaient. Pour d'autres - et ce fut particulièrement le cas pour Villers – l'émigration, et avec elle la découverte de l'étranger, fut une source d'enrichissement, le point de départ d'un épanouissement véritable.

Cela ne se fit pas d'un coup. Avant de faire peau neuve, il fallait se débarrasser de l'ancienne. Les avantages matériels mis à part, que laissait Villers en France derrière lui? De quel héritage culturel l'émigration allait-elle le détacher? Les dernières années de l'Ancien Régime avaient offert le spectacle d'une société qui s'était comme consumée aux feux qu'il jetait encore sur l'Europe; la vie intellectuelle appauvrie, épuisée, se complaisait dans les étincelles d'un 'bel esprit' dont elle s'éblouissait elle-même; la littérature se cantonnait

dans les formes stériles et desséchées d'un classicisme dépassé, incapable de se renouveler par elle-même, mais dédaigneuse de tout ce qui pouvait venir l'enrichir de l'extérieur. C'était une vie tout en surface, mais suffisamment brillante pour emporter dans son tourbillon ceux qui souffraient, parfois sans s'en rendre compte, d'un vide intérieur, et les empêcher de prendre pleinement conscience de leur mal[55]. En enlevant Villers, bien malgré lui, à ce tourbillon, l'émigration allait lui donner le temps et l'occasion d'opérer un salutaire retour sur lui-même et, dans la solitude et le dénuement des premières années d'exil, de poser un regard plus critique sur ce qu'il avait quitté. Baldensperger parle à propos de cette rupture de la vie de société d'une « psychothérapie inattendue », d'un « apprentissage forcé de l'individualisme, une initiation involontaire à quelque solitude, qui devait modifier à fond, sinon l'étoffe des âmes, du moins leur texture la plus apparente »[56]. L'exil est par nature propre à la mélancolie. Mais le retour sur soi que favorisait l'émigration devait faire naître chez beaucoup d'émigrés une nouvelle forme de sensibilité, reposant sur une intériorité plus grande, qui n'était pas sans rappeler les rêveries rousseauistes. Villers, que son naturel portait peut-être plus que d'autres à la spéculation et à la méditation, ressentit tout particulièrement les effets de son isolement. Et ce n'est certainement pas pour céder à une mode littéraire que celui qui devait fustiger la « secte des sentimentaux »[57] écrivit en 1794, à l'âge de 29 ans, des *Considérations sur la mort qu'on se donne volontairement*[58].

Cette coupure brutale qu'est l'émigration, ce passage qu'est le franchissement d'une frontière, pourrait prendre valeur de symbole. On pourrait y voir un changement non seulement de lieu, mais aussi de siècle, de forme de sensibilité: le passage du dix-huitième au dix-neuvième siècle, du classicisme au romantisme. Mais pour Villers la réalité fut autre. Lorsqu'il quitta la France, il ne se doutait pas encore qu'il l'avait laissée à jamais derrière lui. S'il pouvait évaluer ce qu''il avait perdu, il ignorait ce qu'il allait rencontrer dans sa nouvelle vie, il s'engageait dans l'inconnu. Le franchissement d'une frontière fit de lui, certes, du jour au lendemain, un fugitif, un exilé, mais le processus psychologique du passage dura des années.

---

[55] Baldensperger décrit ce phénomène dans son étude: *Le mouvement des idées dans l'émigration française* - 2e éd. Paris 1924, p. 7.
[56] Baldensperger, La littérature des émigrés français de '1789 à '18'15, dans: *Le Flambeau*, Bruxelles, 7.1.1924, p. 220.
[57] Dans ses *Lettres westphaliennes*, voir Chapitre suivant, La Westphalie.
[58] Cf. Wittmer, *Quelques mots*…, op.cit. p.4. Le manuscrit se trouve dans le Nachlaß, M.3 (6, pp).

La désintégration sociale que l'émigration entraînait, eut pour conséquence de rendre les émigrés plus réceptifs. Bien des Français du XVIIIe siècle, imbus de préjugés, infatués de leur personne, convaincus de l'excellence de leur civilisation qu'ils avaient tendance à croire unique, découvrirent de l'autre côté des frontières des formes de vie que leur suffisance les aurait empêchés de voir ou leur aurait fait dédaigner en d'autres temps. Les déboires de leur patrie, l'incertitude de l'avenir les obligèrent à plus de réserve et de modestie. La curiosité et la sympathie bienveillante prirent chez ceux qui essayèrent de s'adapter le relai de l'arrogance et du sarcasme. Villers était de ceux-là, et puisque le sort l'obligeait à vivre à l'étranger, il se préoccupa de connaître les habitants, la langue, les mœurs du pays qui l'accueillait. L'émigration l'obligea, comme beaucoup d'autres[59], à rompre cette notion d'« Europe française ». Il découvrit que ce qu'il avait connu jusque-là n'était pas irremplaçable, que la civilisation dont la France se prévalait et dans laquelle elle était en train de s'enliser, faute d'apports nouveaux et de sources vives, n''était qu'une forme de vie parmi tant d'autres tout aussi valables, et que par conséquent elle ne pouvait prétendre à l'universalité; bref, Villers découvrit à l'étranger la notion de relativité. Aussi, lorsque ses errances prirent fin en Allemagne, était-il non seulement disposé à accueillir de nouvelles formes de vie, mais décidé à les rechercher, avide de les trouver.

[59] Même un esprit ouvert comme Mme de Staël devra aller en Allemagne pour s'apercevoir par exemple que les littérateurs dont on parle le plus en France ne sont pas connus à l'étranger et qu'« il faut passer le Rhin pour se faire une idée de la postérité », Lettre du 3 fév. 1804, dans: *Lettres à un ami*, cent onze lettres inédites à Claude Hochet, publiées par Jean Mistler, Neuchâtel 1949, p. 70.

Chapitre III

LA TERRE D'EXIL ET DE REFUGE

1. Les errances

Nous avons quitté Villers au moment où, fuyant la mort, il franchissait la frontière près de Boulay. Avant de se fixer définitivement en Allemagne, il devait mener pendant deux ans l'existence errante de l'éternel exilé chassé d'un lieu à l'autre, existence qui malheureusement nous est mal connue. L'absence de documents datant de cette époque de la vie de Villers est d'autant plus regrettable qu'ils auraient pu éclairer le phénomène de transformation, nous montrer les premiers pas sur la terre étrangère, le premier contact avec le nouveau style de vie, les premières découvertes, les premières difficultés rencontrées.

Les événements peuvent se résumer en quelques lignes. A travers les forêts Villers gagna d'abord Sarrebruck, puis Aix-la-Chapelle, où il fut dépouillé par un voleur du peu qu'il avait pu emporter avec lui dans sa fuite.

Sa famille ne sachant comment lui faire parvenir sûrement les fonds dont il avait besoin, une des sœurs de Villers, en costume de femme du peuple, entreprit à pied le voyage jusqu'à Francfort. Puis Villers fuit en Hollande, où il trouva asile chez un riche paysan hollandais qui le traita comme son fils et envisageait même de l'adopter. Mais l'invasion de la Hollande par l'armée française chassa Villers de ce pays. Il fut accueilli ensuite à Liège dans une famille belge distinguée, celle de la baronne Detintot, et à l'approche de l'armée française il accompagna cette famille dans sa fuite à Münster, en 1794. En Westphalie, Villers put enfin se sentir en sécurité, et il décida de s'y fixer pour un certain temps. C'est à partir de ce moment seulement que nous pouvons suivre son évolution; l'histoire de cette évolution qui fit du bon Français un germanophile convaincu est en même temps celle de sa découverte de l'Allemagne.

Que connaissait en effet Villers de ce pays au moment où les circonstances l'obligèrent à s'y réfugier? Il était né à une époque où la littérature allemande faisait une première percée triomphante en France. Mais malgré la proximité de l'Allemagne, Villers ne

semble pas avoir, dans son enfance à Boulay, subi particulièrement l'influence du pays voisin. Tout au plus son séjour à Strasbourg, lorsqu'il s'y trouvait en garnison, avait pu le mettre en contact avec la langue, la littérature et la pensée allemandes. Et si l'on peut découvrir dans son tempérament de Lorrain des dispositions aux formes de pensée germaniques, ces dispositions avaient été si bien étouffées sous le poids d'une éducation et d'habitudes de vie françaises que Villers, selon ses propres paroles, dut se débattre pendant deux ou trois ans contre la culture allemande. Comment pouvait-il se douter qu'en découvrant ce pays il se trouverait lui-même?

2. La Westphalie

Villers resta deux ans en Westphalie. De Münster il se rendit à Holzminden où se trouvaient beaucoup de Français, et où il s'établit avec son frère Frédéric, passant l'été à Driburg et explorant la région qu'il décrivit dans ses *Lettres westphaliennes*. Il y fit des rencontres intéressantes, noua des amitiés qui devaient durer toute la vie: le médecin J.D. Brandis, directeur de l'établissement thermal de Driburg, plus tard médecin à Copenhague, et dont le fils devait faire ses études à Göttingen au moment où Villers y enseigna; le prévôt Bansen; l'abbé Hälzler, qui donna à Villers une lettre de recommandation pour le professeur Kastner lorsqu'il se rendit une première fois à Göttingen en 1794. Ces amis dirigèrent l'initiation de Villers. Tandis que Frédéric courait le jupon, Charles étudia l'allemand et découvrit la littérature de son pays d'accueil.

L'orage une fois passé, Villers qui se sentait désormais en sécurité, retrouva l'envie d'écrire et de consigner ses premières impressions. Les *Lettres westphaliennes* qui n'ont été, publiées qu'en 1797, donc après le séjour en Westphalie, mais qui semblent avoir été écrites l'été précédent, nous montrent dans quelle direction s'orientèrent ces premières études, et à quel stade en était alors la germanisation de Villers.

Il convient de préciser tout d'abord que la paternité de ces lettres revient bien à Villers, bien que, à la suite d'une erreur de bibliographie qui s'est perpétuée, elles aient été plusieurs fois attribuées à un autre émigré, le comte de Romance-Mesmon[1]. Le titre exact

[1] L'erreur remonte à Quérard dans *La France littéraire*, Paris 1839, Torne X, p. 203-205.

du livre est en effet: *Lettres westphaliennes, écrites par M. le comte R.M. à Mme de H. sur plusieurs sujets de philosophie, de littérature et d'histoire et contenant la description pittoresque d'une partie de la Westphalie*[2].

Dès 1879. Isler a montré que ces lettres étaient bien de Villers. Il en donne pour preuves[3] le témoignage de Stapfer, ami de Villers, celui de Villers lui- même dans sa lettre du 1er octobre 1802 à Mme de Staël, certaines allusions de Jacobi à cette œuvre, en particulier dans sa lettre à Villers du 8 mai 1800, et les annotations de la main de Villers dans l'exemplaire des *Lettres westphaliennes* conservé avec ses papiers à Hambourg. Wittmer cite pour sa part deux lettres échangées entre Villers et des émigrés, où il est fait allusion à cette œuvre[4]. Nous ajouterons à ces preuves une note de Villers dans la préface de sa *Philosophie de Kant*[5] et une autre au bas de son article sur Kant paru dans le Spectateur du Nord[6], notes dans lesquelles il rappelle qu'il a déjà effleuré le sujet dans ses *Lettres westphaliennes*. Enfin, dans ce même numéro du *Spectateur du Nord* avait paru en septembre 1797 l'annonce, et en octobre la critique du livre de Villers. Dans le numéro du mois suivant nous trouvons cette note de la rédaction: « Quelques personnes nous ayant écrit pour nous demander si Mr. de R.M. qui depuis 5 mois fournit régulièrement des articles à ce journal, est le même écrivain que Mr. de R.M. auteur des *Lettres westphaliennes*; nous leur répondons ici que ce sont deux écrivains différents, qui ne se connoissent même pas »[7]. La collaboration de Villers au *Spectateur* ne devait commencer qu'en décembre 1797. Cette note permet d'éliminer l'hypothèse parfois retenue[8] d'une collaboration pour les *Lettres westphaliennes* entre Villers et Romance-Mesmon. Villers, comme ce sera encore le cas pour une autre œuvre de la même époque[9], avait tout simplement choisi de faire paraître son livre sous un pseudonyme. Le livre en lui-même porte d'ailleurs suffisamment la signature de son auteur. Villers y traite entre autres de sujets qui lui sont déjà familiers, comme le magnétisme, ou d'autres qui sont en passe de le

---

[2] Berlin, 1797, chez Frédéric Vieweg l'aîné.
[3] Dans la Préface des *Lettres de B.Constant*…etc, op.cit.
[4] Wittmer, *Quelques mots*…, op.cit. p.25 et 30.
[5] Villers, *Philosophie de Kant ou principes fondamentaux de la philosophie transcendentale*, Metz, chez Collignon, An IX (1801), p. LX.
[6] *Spectateur du Nord*, T. V, mars 1798, p. 345.
[7] *Spectateur du Nord*, T.IV, novembre 1797, p.228.
[8] Par Baldensperger par exemple, qui cite une lettre de Kant à R.M., approuvant les indications données par les *Lettres westphaliennes* (Le mouvement des idées…) op.cit.
[9] Villers, *Lettre à Mademoiselle D.S. Sur l'abus des grammaires dans l'étude du français et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue*, Göttingen, 1797 .op.cit. sous le pseudonyme Isaac de Colom Duclos. Ce dernier, ancien professeur à Göttingen, était l'auteur de modèles de lettres.

devenir, comme la philosophie de Kant; et ses réflexions amères sur la Révolution rappellent le ton de *De la liberté*.

La critique que fit le *Spectateur du Nord* des *Lettres westphaliennes* est assez flatteuse, mais son auteur émet quelques réserves à propos des réflexions politiques et métaphysiques que Villers y insère. On sent que le public est davantage disposé à lire des considérations sur la mode, des vers légers ou des anecdotes mondaines, qu'à réfléchir longuement sur les mérites de la philosophie; et on devine déjà que Villers s'engage là dans une voie où il ne sera guère suivi. Quoi qu'il en soit, les *Lettres westphaliennes* où alternent les sujets futiles et graves, les couplets de ton épicurien, les professions de foi passionnées, les descriptions idylliques du paysage, sont un mélange des « grâces françaises » et de la profondeur germanique[10], un assemblage un peu confus de divers thèmes chers à Villers, bribes du passé emportées dans ses bagages, découvertes inachevées. On retrouve dans les *Lettres westphaliennes* l'homme du monde que Villers fut en France, on y pressent l'homme d'études qu'il est sur le point de devenir en Allemagne.

L'auteur présumé des Lettres, datées du 3 juillet au 20 août 1796, est un « vieux goutteux » qui prend les eaux à Driburg pour soulager ses douleurs. La goutte et les rhumatismes qui l'accablent depuis longtemps ne l'empêchent pas d'avoir une maîtresse charmante et un cœur jeune. Le curiste est accompagné d'un ami, K., assez jeune pour avoir quelques aventures amoureuses, et s'est lié d'amitié avec un « savant et habile médecin » de l'établissement de bains de Driburg, qui s'appelle Brandes, « cœur chaud en harmonie parfaite avec le mien »[11], et qui s'intéresse au magnétisme animal. Le genre épistolaire permet à l'auteur-narrateur d'effleurer les sujets les plus divers; il relate dans ses lettres aussi bien des discussions, des réflexions que des anecdotes, et y insère les vers imités d'Anacréon que lui inspirent la nature environnante ou les événements quotidiens.

Nous ne nous étendrons pas sur celles des lettres qui rappellent le Villers que nous avons connu en France: celles où il se perd en réflexions sur la nouvelle mode, où il badine avec la nymphe des sources, où il décrit un poème de Darwin, *Le jardin botanique*, où il traduit même un poème de Pétrarque (e); celles où il évoque ces thèmes familiers aux hommes du 18e siècle: colonialisme, esclavage, liberté, morale, nature humaine, etc.; et

[10] Madame de Staël écrit à Villers le 3 juin 1803: « C'est •un heureux mélange que la grâce française avec la réflexion allemande », et le 9 novembre 1803: « vous qui faites le traité entre nos grâces et les qualités étrangères », Isler, *Lettres* …, op.cit. p. 283 et 291.

[11] *Lettres westphaliennes*, op. cit. p.83. Il s'agit probablement de Brandis, l'ami de Villers, que ce dernier écrit toujours Brandes.

celles encore où il laisse éclater sa rancœur contre les Jacobins qui raisonnent sur des chimères, mais où il s'insurge avec autant de fougue contre les droits que confère l'hérédité, ou « l'injustice passée en droit qui assure toutes les propriétés, toutes les distinctions sociales »[12]. On y retrouve l'érudition de l'homme de son temps et la plume enflammée de l'auteur de *De la liberté*.

Tournons-nous plutôt vers ce qui, dans ces lettres, annonce l'homme nouveau. Nous trouvons d'abord, comme l'annonçait le titre, la « description pittoresque d'une partie de la Westphalie ». « J'ai foulé enfin l'heureuse terre de Westphalie », annonce l'auteur; mais comme s'il craignait d'avoir été trop élogieux, il fait suivre cette phrase d'un couplet moqueur qui rappelle l'image qu'on se faisait en France de l'Allemagne:

> « si célèbre par ses jambons
> qu'on sert par tout aux bonnes fêtes,
> et par des habitants si bons,
> qu'on dit qu'ils en sont un peu b.t.s »[13]

La partie occidentale de la Westphalie, plate et sablonneuse, qu'il a traversée avant de se rendre à Driburg, n'est pourtant pas très attrayante: terrains marécageux sur lesquels poussent de mauvaises plantes. Dans ce « triste pays » l'homme vit dans un état de torpeur et d'engourdissement au moral comme au physique, et le seul animal qui y profite est l'immonde pourceau. De plus l'état des routes laisse beaucoup à désirer, les voitures s'y embourbent[14]. C'est cet aspect de lourdeur et de mélancolie qui devait frapper aussi Mme de Staël quelques années plus tard:

> « …de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse... Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante. »[15]

« Néanmoins », devait-elle ajouter, « quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique »[16]. Pour Villers parcourant la Westphalie, c'est seulement en arrivant dans la région de Driburg qu'il découvrira le charme de ce pays. Mais alors il est tout de suite séduit:

---

[12] *Lettres westphaliennes*, p. 219.
[13] ibid. p. 3.
[14] ibid. p. 10 et suivantes.
[15] *De l'Allemagne*, Livre I, Ch. I, p. 51.
[16] ibid. p. 52.

> « Le premier coup d'œil m'en a saisi, c'est la nature forte et imposante, positivement comme j'aime à la rencontrer »[17].

Dès lors il ne cesse de décrire avec émerveillement les paysages idylliques des environs de Driburg: les jardins de l'établissement thermal, les ruines d'Ibourg, sur lesquelles plane, entouré de légendes, le souvenir des Saxons, les sources qui jaillissent comme par enchantement au milieu des prés, l'endroit, près de Detmold, où il présume que s'est déroulée la bataille d'Hermann. Il vibre encore aux accents du poème de Klopstock sur la célèbre bataille, croyant entendre au loin les échos du combat, revivant en imagination les honneurs rendus au jeune héros vainqueur. Il garde certes suffisamment de distance par rapport au poème pour remarquer que « tout n'y est pas aussi héroïque que l'a supposé Klopstock. Cela ressemble un tant soit peu à un guet-à-pens »[18]. Il souligne même la ruse et la barbarie des Germains pour parvenir à leur victoire, et renvoie au livre de Tacite pour plus de vérité historique. Toutefois il semble absolument fasciné par ce paysage chargé de légendes, riche en monuments témoins d'un passé qu'il découvre, théâtre d'événements évoqués dans la littérature allemande.

Le portrait de l'Allemagne s'arrête là. Villers s'est moins étendu que Mme de Staël sur l'aspect physique du pays. Ce qui retiendra surtout notre attention, ce sont les allusions que fait Villers à ses goûts littéraires. Il cite les auteurs qu'il aime lire: Anacréon, Voltaire, Wieland, Kant, Locke, Leibnitz, Malebranche, Lafontaine, Arioste, Geßner[19]. Seul le nom de Kant se détache, on aurait pu trouver des œuvres des autres auteurs dans la plupart des bibliothèques des gens cultivés de l'époque. Les auteurs allemands cités, Wieland, Lafontaine, Geßner, étaient pratiquement les seuls à s'être fait connaître au-delà des frontières de leur pays. Nous pouvons donc constater qu'en gros Villers partage les goûts de ses compatriotes. A part Klopstock, il n'a pas encore découvert grand-chose de la littérature allemande. Cependant il n'accepte pas toutes les idées nouvelles et exagérées qui ont germé dans les imaginations en feu des hommes de la fin du XVIIIe siècle. Il critique les adeptes de la « secte des sentimentaux » avec à leur tête Rousseau et Sterne, qui « veulent tout assaisonner au sentiment », et attend le nouveau Molière qui démasquera leurs grimaces[20]. Villers, à cette époque, apparaît donc comme l'homme de la froide raison, le

---

[17] *Lettres westphaliennes*, p. 14.
[18] ibid. p. 245.
[19] ibid. p. 186-187.
[20] *Lettres westphaliennes*, p.54-55.

représentant du XVIIIe siècle dans ce qu'il a de plus rationnel, l'ennemi d'un sentimentalisme plus ou moins affecté. Il se fait le « Las Casas »[21] de la philosophie pour la défendre et la réhabiliter, car il veut montrer que, contrairement à une opinion communément répandue, ce n'est pas à la philosophie qu'il faut imputer la responsabilité de la Révolution française. La société de l'Ancien Régime, dont Villers dresse le tableau, a été la seule cause de son effondrement[22]. Au contraire, la philosophie apprend aux peuples la modération. Pas plus que le christianisme, elle n'a dicté les massacres commis en son nom.

> « Mais il a fallu de tous les temps que les hommes cruels, ambitieux, les factieux et les chefs de parti employassent quelqu'instrument respectable pour entrainer à leur suite l'aveugle troupeau que l'on nomme peuple »[23].

Et Villers attend celui « qui viendra […], à la face de l'Europe entière rendre à la philosophie son véritable éclat, confondre les usurpateurs de son nom… »[24]. Car il ne fait pas confiance à n'importe quelle philosophie. Il est intéressant de voir que Villers consacre déjà tout un chapitre à Kant[25], dont le nom a pu sur prendre dans l'énumération citée plus haut. Le voilà enfin celui qui va rendre à la philosophie tout son sens, convaincre les autres de charlatanisme. Son livre est « le bilan de nos connaissances »[26].

La révélation que Villers a de Kant semble avoir été pour lui, dès le début de son séjour en Allemagne, une découverte fondamentale, et marque le premier pas dans sa conversion. C'est la lumière qui éblouit le futur apôtre. Kant apporte la réponse aux questions qu'il se posait. Sa philosophie permet de rompre l'envoûtement sensualiste. Il est l'homme que le monde attendait. Villers a enfin trouvé un maître à penser et, en même temps qu'une cause à défendre, une raison de vivre. Jugeant en effet que ses compatriotes ne peuvent ignorer plus longtemps le grand homme dont la philosophie devrait apporter remède à tous leurs maux, il va désormais consacrer tous ses efforts à pénétrer plus avant dans cette philosophie, afin de pouvoir ensuite la divulguer en France. Bien qu'à cette époque il ne se soit peut-être pas encore fixé consciemment ce but, il y tend déjà confusément. Mais, pour l'atteindre, il lui faut approfondir encore davantage la

---

[21] Défenseur des Indiens contre l'oppression des conquistadors espagnols au 16e siècle.
[22] *Lettres westphaliennes* p. 46-47.
[23] ibid. p.43-44.
[24] ibid. p. 44.
[25] ibid.p. 149-153.
[26] ibid. p. 152.

connaissance qu'il a de la langue, de la littérature, de la philosophie de son pays d'accueil. Certaines notes des *Lettres westphaliennes* sur les avantages comparés du français et de l'allemand[27] montrent qu'il a déjà fait des progrès considérables dans cette langue, et la lecture de Kant le prouverait suffisamment. Ses amis de Holzminden, qui avaient dû lui faire connaître Kant, avaient donné à Villers l'envie d'aller boire à la source même des richesses de la culture allemande. Nous retrouvons là chez Villers ce désir d'aller jusqu'au fond des choses .et d'approfondir toute connaissance. C'est dans ce but qu'il se rendit à 1'université de Göttingen, qu'il avait eu l'occasion de connaître lors d'un bref séjour en 1794, pour y commencer de nouvelles études. Ce devait être une étape décisive dans sa vie.

3. Göttingen, Schlözer

Le 28 novembre 1796 Villers, âgé de 31 ans, s'inscrivit donc comme étudiant [28] à l'université de Göttingen. « Es wurde der Wendepunkt seines Lebens », écrit Léopold von Schlözer[29].

La célèbre université Georgia Augusta, fondée en 1734, avec ses trois facultés: médecine et sciences naturelles, théologie et philosophie, histoire et droit, jouissait alors d'une excellente réputation fondée pour la plus grande partie sur celle des maîtres qui y enseignaient. Parmi ceux qui s'y étaient succédé depuis sa fondation on remarque Albrecht von Haller, anatomiste et physiologiste, mais aussi poète, connu surtout par le fameux poème *Die Alpen*, qui regagna sa Suisse natale en 1753; et Pütter, la « grande étoile » du droit public, qui enseigna plus d'un demi-siècle, de 1744 à 1805.

La grande époque de gloire était certes passée quand Villers arriva à Göttingen. L'université avait connu son apogée entre la guerre de sept ans et la Révolution française (1763 - 1789). Les célébrités s'y étaient succédé, tant du côté des professeurs que de celui des étudiants. Parmi les premiers, dont Jean de Müller disait: « Wir erkennen lebhaft, wie nichts alle Kinder der Menschen sind vor einem Gottinger Professor »[30], on peut citer les

---

[27] *Lettres westphaliennes*, p. 158-159.

[28] Il s'était inscrit comme étudiant en droit, mais il est difficile de savoir quel genre de cours il suivit. Braubach donne une liste des cours qui se donnaient à Göttingen en 1796-97.

[29] Schlözer, Leopold von, *Dorothea von Schlözer, ein deutsches Frauenleben um die Jahrhundertwende*, 1770-1825, Göttingen, 1937, p.176.

[30] ibid. p. 4.

plus célèbres: l'anatomiste Röderer, le théologue et orientaliste Michaelis (père de Caroline qui devait jouer un rôle si important dans l'école romantique), le philologue Heyne, le mathématicien Kästner, le physicien Lichtenberg, ces deux derniers étant aussi à leurs heures des écrivains satiriques. A l'époque on n'avait pas encore les œillères de la spécialisation.

C'était surtout au droit, à l'histoire et aux sciences politiques que l'université devait sa réputation. La moitié des étudiants étaient des juristes. A côté du professeur Pütter, cité plus haut, on trouvait encore Gatterer, et A.L. Schlözer, historien et publiciste, pionnier du sentiment national allemand. Ce dernier vit, attentifs au pied de sa chaire, le futur chancelier d'Etat Hardenberg, le juriste Savigny, l'historien Friedrich von Raumer, et deux des hommes qui devaient prendre part à la résistance à la domination napoléonienne: Freiherr von Stein et Freiherr von Vincke. Schlözer fut aussi le maître de l'historien suisse Jean de Müller qui devint plus tard un ami de Villers.

Il ne faut pas oublier non plus que l'université avait aussi été le berceau du mouvement nationaliste, sentimental et littéraire connu sous le nom de *Göttinger Hain*, dont les membres étaient étudiants dans les années 1772- 1775: Voß, Hölty, Boie, les frères Stolberg, etc., ainsi que Bürger, l'auteur de la *Lenore*, qui comme beaucoup d'autres fut d'abord étudiant à Göttingen avant d'y être professeur à son tour. Villers devait retrouver plus tard quelques-uns des « bardes » en Allemagne du nord.

A l'époque où Villers s'inscrivit à l'université, la plupart des célèbres professeurs y enseignaient encore, d'autres étaient en train de s'y faire un nom. Göttingen était toujours ce haut-lieu de la science, ce sanctuaire du dieu travail auquel les grands prêtres faisaient religieusement hommage de leur temps. Mais que pouvait-on faire d'autre à Göttingen? Pour Albrecht von Haller c'était « une triste petite ville dans un triste pays »[31] Les mœurs étaient froides et, à quelques exceptions près, guindées, pleines de raideur. L'esprit était provincial, étroit, fanatique en matière de religion[32]; la jalousie, l'envie, l'hypocrisie régnaient tout particulièrement dans les rangs des professeurs. Schlözer n'était pas tendre pour ses concitoyens.

La vie qu'on menait à Göttingen était celle de toutes les petites villes de province. Le dimanche on se promenait dans les allées aménagées sur les anciens remparts; les

[31] Schlözer,L., *Dorothea v. Schlözer*, op.cit. p. 118.
[32] ibid. p. 43.

étudiants riches, en habit et bas de soie, le tricorne sur la tête, allaient prendre le thé chez leurs professeurs. Contrairement à Iéna et Halle, plus « démocratiques », Gottingen était une université où la noblesse allemande et étrangère était largement représentée. On y avait vu quelques années avant l'arrivée de Villers les princes d'Angleterre, fils de George III - dont le futur roi de Hanovre Ernst August - qui avaient mis un certain temps l'anglomanie à la mode, et les deux princes français, le duc de Montmorency et le prince de Luxembourg, accompagnés de l'abbé Girard. La vie de société consistait surtout en « assemblées » solennelles chez l'un ou l'autre des professeurs, en soirées, dîners et bals. L'université avait ses fêtes lors de la proclamation des promotions ou de l'anniversaire de sa fondation. Göttingen était aussi une université sportive, qui attirait dans ses murs la noblesse européenne en lui donnant l'occasion de se perfectionner en escrime ou en équitation. Ses maîtres dans ces matières n'étaient pas moins célèbres que les autres et le premier bâtiment construit spécialement pour l'université fut un manège couvert, le « Reitstall ».

Mais la science et le travail étaient rois. Schlözer, en voyage, ne dit-il pas en plaisantant qu'il se retire parfois pour travailler « auf Göttingisch », ce que sa fille, encore enfant, trouvait très déplaisant, tant cette façon de travailler faisait de lui un autre homme[33]. Plus tard Benjamin Constant se moquera sans complaisance de Göttingen: « Une ville de 500 000 habit [ants] peut sauter en l'air sans qu'un professeur de Göttingue lève les yeux de dessus son livre »[34]. « L'absence de toute société dans cette ville où tout le monde vit pour travailler fait que le désœuvrement fatigue plus qu'il ne délasse »[35]. Dans une lettre à Hochet, il lui brossera même un tableau de la vie qu'on y mène :

> « La vie y est tout intérieure: et qui ne se voue pas à la pensée ne saurait y vivre. Les professeurs, qui sont certainement les hommes les plus savants et les plus éclairés de l'Europe, vivent, non pas même entre eux, mais chacun à part, travaillent depuis cinq heures du matin jusqu'à six heures du soir, puis fument, en famille avec leurs femmes qui ne sont guère que des ménagères, oubliant leurs travaux, et écoutant les commérages que ces ménagères leur racontent, comme plus propres à les distraire que ne le seraient de plus sérieuses conversations. Les étudiants suivent avec assez d'application leurs études, puis jouent, boivent, chantent, et se battent. Il y a peu de société entre la classe noble et le reste, et cette classe noble se réduit à quelques vieilles femmes et à des employés qui ont accepté des places subalternes, parce qu'ils sont ruinés. Elle ne s'occupe ni de littérature, parce que la littérature est roturière, ni de

[33] Schlözer, op. cit. p.54.
[34] Lettre du 5 oct. 1812, dans *Lettres à un ami*, éd. Par Mistler, p. 225.
[35] Lettre du 21 juillet 1812, dans Lettres de B. Constant à Prosper de Barante, éditées par le baron de Barante, *Revue des deux Mondes*, T. 34, 15 juillet/1er août 1906, p. 557.

> politique, parce que la politique est dangereuse. Il n'y a donc point de conversation proprement dite »[36].

Constant s'ennuyait à Göttingen, mais reconnaissait qu'il ne pouvait pas travailler ailleurs. Toutes ses moqueries ne l'empêcheront pas de soupirer, en 1814, en se rappelant la paisible vie de Göttingen.[37]

Cette vie paisible, Villers allait la connaître après la tourmente révolutionnaire. Göttingen semble avoir exercé sur lui un certain charme. Au sentiment de sécurité, propice à l'étude, qu'il avait goûté en Westphalie, s'ajoutait le culte de la science. Les voilà enfin ces « excellentes écoles » qu'il n'avait pas connues en France, où sa soif de savoir trouvait à s'étancher, et où il allait poursuivre l'initiation commencée. N'oublions pas qu'il avait quitté très jeune le collège des Bénédictins pour entrer dans une école militaire. On l'imagine alors, lui qui s'était formé plus ou moins par lui-même, s'abreuvant avidement des paroles des grands maîtres, si nombreux dans cette petite ville, laissant pénétrer en lui tout ce flot de science nouvelle, puis poursuivant seul ses lectures dans le silence des bibliothèques. Il semble vraiment qu'un monde nouveau se soit ouvert devant lui.

Dans l'*Erotique comparée* il retrace son initiation, sa découverte d'une littérature étrangère. Confronté aux richesses de la culture germanique, il fut « frappé d'étonnement »[38]. Villers découvrit encore à Göttingen un style de vie dont il ne soupçonnait pas en France l'existence, il y découvrit une façon de travailler. Si ce premier séjour à Göttingen ne fut qu'une étape dans la vie de Villers, il marque cependant le début certain de sa conversion au germanisme, qui devait s'achever au cours des années suivantes à Lübeck. Villers restera toute sa vie très attaché à Göttingen qu'il considérait comme sa deuxième patrie. Il parlera toujours avec beaucoup de respect de la vénérable université, « l'une des capitales du monde savant »[39].

A cette époque le nombre des étudiants n'était pas aussi élevé que de nos jours - en 1780 l'université en recensait 900[40] - et les contacts se nouaient facilement. Villers eut vite fait de connaître personnellement les gloires de l'université. Les principaux professeurs qui

---

[36] Lettre à Hochet du 2 décembre 1811, dans *Lettres à un ami*, op.cit. p.197-198.
[37] B.Constant, *Journal intime*, édité par J.Mistler, 1945, éditions du Rocher.
[38] Villers, *Erotique comparée*, ou *Sur la manière essentiellement différente dont les Poètes français et les allemands traitent l'Amour*, 1806, texte édité par Eggli dans *l'Erotique comparée de Charles de Villers,* op.cit. p.173.
[39] *Spectateur du Nord*, T.XIII, mars 1800, p. 366.
[40] Cf. Schlözer, op. cit. p. 5.

enseignaient à Göttingen en 1796 étaient Pütter, Schlözer, Heyne, Eichhorn, Spittler, Heeren, Kästner, Meiners, Lichtenberg[41]. Villers se lia surtout avec Heyne, Eichhorn, Spittler, et s'attacha particulièrement à Schlözer, le « célèbre historien et homme d'Etat », qui lui avait été recommandé par Brandis, et dont il avait déjà fait la connaissance lors de son précédent séjour en 1794. A cette époque le professeur Kästner, auquel Villers s'était présenté avec une lettre de recommandation de Hälzler, s'était pris d'amitié pour cet étudiant attardé et l'avait présenté aux autres membres de l'université. Villers entra dans l'intimité de l'hospitalière famille Schlözer.

August Ludwig von Schlözer (1735 - 1809) était, on l'a vu, un des professeurs les plus célèbres de l'université. Elève de Michaelis qui l'avait orienté d'abord vers l'étude des langues orientales, il s'était ensuite surtout spécialisé dans l'histoire, à laquelle il avait donné des formes nouvelles, dans la statistique, science qu'il avait fondée, et dans les langues. Il était surtout connu par ses activités de publiciste. Les organes par lesquels il répandait ses idées furent le *Briefwechsel*, auquel succédèrent les *Staatsanzeigen*. Mais surtout il fit appel au sens civique de ses contemporains, il essaya de réveiller chez eux le sentiment national, d'une façon générale de soulever l'intérêt politique des Allemands pour les faire participer à la vie de leur pays. Il défendit la liberté de la presse dans ses *Briefe nach Eichstädt*. Schlözer exerçait une grande influence sur l'opinion publique et la politique de son temps, luttant sans cesse pour étendre à toute l'Europe la charte de l'*Habeas corpus* de l'Angleterre. Il n'avait pas peur de dénoncer les abus, se disant l'ennemi de tous les petits despotes.

> « Rechte der Menschheit sind doch älter, wie die je- der Souveränität. Ehre und Anbetung den Souveräns, die jene Rechte schützen; deswegen schuf man sie ja! Fluch und Schande den ephemerischen Tyrannen, die unter dem heiligen Namen von Souverän, jene noch weit heiligeren Rechte mit Füßen treten »[42].

Et il ajoutait, faisant allusion au manque de courage civique de ses contemporains:

> « Auch der edlere Teil der Deutschen ist freilich noch nicht Brite und Holländer genug, hat selbst noch zu sklavische Furcht vor den Großen, sieht es herzlich gern, wenn den tyrannisierenden Großen die Wahrheit gesagt wird, zieht sich aber bei entstehender Verfolgung zurück und läßt den Wahrheitssager in Stich »[43].

---

[41] Cf. Wilhelm Ebel, *Catalogus Professorum Gottingensium*, Göttingen, 1962.
[42] Schlözer, op. cit. p.111.
[43] ibid. p. 112.

L'attitude de bien des Allemands durant l'occupation napoléonienne devait effectivement lui donner raison. On imagine facilement l'effet que de telles paroles pouvaient produire sur Villers, et la sympathie qui devait nécessairement s'établir entre les deux hommes. Sans doute qu'en méditant plus tard sur ces paroles Villers, un autre « Wahrheitssager », dut se sentir fortifié dans ses convictions et y puiser du courage pour son action.

Comme beaucoup de ses compatriotes, Schlö zer applaudit d'abord à la Révolution française, mais aux premières nouvelles des excès qu'elle entrainait, l'enthousiasme céda vite la place à la désapprobation et à l'indignation. Lui qui avait vu de près les révolutions de Stockholm en 1756 et de St. Pétersbourg en 1762 ne pouvait se laisser entraîner plus longtemps sur la pente des rêves illusoires. Là encore ses opinions devaient trouver chez Villers un écho favorable, puisqu'elles concordaient avec celles qu'il avait développées dans ses écrits de l'époque révolutionnaire. Pour Schlözer, l'affirmation selon laquelle le peuple est souverain est une duperie, une mystification, car le peuple n'est pas capable de faire usage de sa souveraineté[44]. Rappelons-nous que Villers avait parlé en termes semblables de la souveraineté des peuples.

Villers, pris d'enthousiasme pour tout ce qu'il découvre, essaiera de faire connaître à ses compatriotes « Schlözer, historien et homme d'Etat, sévère juge des rois et des peuples »[45]. Il traduisit son *Histoire abrégée de la Corse jusqu'à la naissance de Buonaparte*[46].

Schlözer ne se contentait pas de répandre ses idées par la plume, il savait aussi les exposer avec éloquence. Sa conception nouvelle et vivante de l'histoire attirait en foule les étudiants. Quand il faisait ses cours la salle pouvait à peine contenir les auditeurs, et l'on ouvrait les fenêtres pour permettre à son public de l'entendre de la rue[47]

Non seulement Schlözer était un excellent professeur qui savait communiquer son enthousiasme à ses étudiants, mais il avait aussi des qualités qui le faisaient apprécier en tant qu'homme. De naissance souabe, et ayant beaucoup voyagé, il se distinguait de ses concitoyens par son esprit ouvert. Très humain, probe, droit, courageux, incorruptible, il avait un sentiment aigu de la justice. Sa maison était largement ouverte aux étudiants et aux gens de passage - tradition que sa fille Dorothea maintiendra. Une émigrante française

---

[44] Schlözer, op.cit. p.140.
[45] *Spectateur du Nord*, T.VII, juillet 1798, p. 12.
[46] Probablement restée manuscrite, le manuscrit est à Hambourg, Villers' Nachlaß, M.1 (2).
[47] Schlözer, op.cit. p.112. A cette époque la plupart des professeurs de Göttingen faisaient leurs cours chez eux, l'université n'ayant pas assez de locaux.

avait même trouvé un asile chez lui depuis le début de la Révolution. Schlözer avait sur l'éducation des enfants des idées bien arrêtées qu'il avait mises en pratique - avec un certain succès - dans sa propre famille. Dans sa maison de la Pauliner Straße régnait une atmosphère plus détendue que chez bon nombre des « grands bonnets » de l'université.

Villers y goûta le charme simple de l'hospitalité allemande. L'affection qu'il trouva dans la famille Schlözer, les contacts enrichissants avec les membres de l'université, le monde animé et cosmopolite des étudiants, la ferveur avec laquelle, dans le silence recueilli des bibliothèques, il se plongea dans les études germaniques, cette « initiation presque mystique » pour reprendre les termes de Baldensperger[48], firent que Göttingen resta toujours pour lui auréolé d'une certaine lumière, qu'il y retournera finir ses jours, et qu'il s'accrochera désespérément à ce coin de terre devenu son unique patrie.

4. Dorothea Rodde-Schlözer

La germanisation de Villers n'était encore qu'amorcée à Göttingen. Il y avait découvert une certaine forme de vie qui correspondait à ses goûts, mais il ne pouvait pas y prolonger davantage ses études pour des raisons financières. N'ayant pas réussi à y trouver une position lucrative, il ne pouvait pas rester indéfiniment dans la petite ville universitaire et y mener une existence plus ou moins parasitaire. Il lui fallait songer à se créer une nouvelle existence à l'étranger, et puisque l'Allemagne ne lui offrait pas les moyens d'assurer sa subsistance, il décida de s'embarquer pour St.Pétersbourg où se trouvait déjà son frère Frédéric, et où il espérait trouver comme lui une place de précepteur. L'Allemagne n'était encore à ses yeux qu'une étape dans ses pérégrinations, un lieu de passage qui l'avait charmé certes, mais non le havre définitif où l'exilé pourrait enfin prendre racines. N'espérait-il pas d'ailleurs pouvoir rentrer bientôt dans sa patrie? L'essentiel n'était-il pas de survivre jusque-là? Il n'avait découvert encore que certains aspects de son pays d'accueil. Les événements allaient lui apprendre à y vivre, à y trouver sa raison d'être, allaient faire de la terre de passage une terre d'exil, puis une terre promise.

[48] Baldensperger, *Un déraciné* …, op.cit. p. 506.

Un événement important de cette transformation devait être la rencontre de Villers avec Dorothea von Rodde, la fille du professeur Schlözer; c'est elle surtout qui incita Villers à modifier ses projets.

On a écrit beaucoup de choses sur les relations de Villers et de Dorothea von Rodde, mais trop souvent avec une fantaisie qui ne peut provenir que d'un manque d'information ou d'une volonté délibérée de noircir la mémoire de Villers. On a comparé ces relations à celles de Goethe avec Frau von Stein, mais à cette différence près qu'ici il n'y eut pas de rupture, et que l'amitié qui avait su se plier à la situation donnée, ne fit que croître pendant 18 ans[49].

D'une façon générale les opinions divergent quant à l'époque et au lieu de la rencontre entre Villers et Dorothea. Faute d'information, on se cantonne dans la réserve ou on passe la rencontre sous silence. Baldensperger qui consacre quelques pages à la vie sentimentale de Villers situe la rencontre à Göttingen, où Villers subit la « séduction d'une Egérie savante et masculine »[50], tandis que pour Bippen, le « bon génie » de Villers le retint à Lübeck[51]. (Il est vrai que d'autres virent en Dorothea plutôt le mauvais que le bon génie). Les opinions de ces deux auteurs ne sont pas contradictoires. Mais les choses se compliquent. Wittmer dit que Villers se lia avec Dorothea à Göttingen, et qu'il la retrouva à Lübeck, alors qu'elle était devenue la femme du sénateur Rodde[52]. Pour Seillière même, Villers rencontra à Göttingen Dorothea, qui épousa peu après M.de Rodde, et il la suivit à Lübeck[53]. Ce qui a pu les incliner à adopter cette opinion est probablement le fait que Villers a écrit un opuscule intitulé *Lettre à Mlle D.S. sur l'abus des grammaires dans l'étude du français…*[54]. Les initiales ayant été interprétées comme Dorothea Schlözer, on en a déduit que Dorothea n'était pas mariée à l'époque. Mais si l'on peut s'étonner que des auteurs aussi estimables n'aient pas pris la peine de vérifier un point de détail pourtant bien facile à éclaircir, on ne peut que sourire à la description romancée dont nous gratifie L. Reynaud[55], d'une Dorothea qui, ne parvenant pas à s'attacher le bel étranger qui fréquente la maison de ses parents, épouse par dépit un grand bourgeois de Lübeck. On voit mal, en effet,

---

[49] Bippen, *Carl von Villers*, op.cit. p.292.
[50] Baldensperger, *Un déraciné*…, op.cit. p.506.
[51] Bippen, *Carl von Villers*., op.cit. p.291.
[52] Wittmer, *Ch. de Villers*, op.cit.p.15 et 19.
[53] Seillière, *Ch. de Villers*, op.cit. p. 598-599.
[54] Göttingen, 1797.
[55] Reynaud, *L'influence allemande*…, op.cit. p. 98.

pourquoi Villers serait resté attaché toute sa vie à une femme qu'il aurait dédaignée, et surtout pourquoi il l'aurait suivie à Lübeck immédiatement après son mariage, s'il avait pu l'épouser lui-même.

La vérité est que Villers n'a pu connaître Dorothea avant son mariage, car elle avait épousé dès 1792 M. de Rodde, et en 1796, date à laquelle elle rencontra probablement Villers, elle était déjà mère de deux enfants[56]. Il n'était plus temps pour elle de changer sa vie, quels que soient les sentiments qui aient pu l'attacher à Villers. Stapfer qui était un ami de Villers ne s'y est pas trompé. On peut donc tirer un trait sur la légende de la jeune fille romantique, qui ne correspond d'ailleurs pas du tout à ce que nous savons de Dorothea.

Si les considérations qui précèdent peuvent paraître futiles dans le cadre de cette étude, elles ne nous ont été inspirées que par le souci de rectifier dans la mesure du possible les erreurs de nos prédécesseurs, et de nous permettre de mieux comprendre les causes de la métamorphose de Villers. Essayons donc, à l'aide de ce qui nous est connu, de retracer cette rencontre: le 29 mai 1792, Dorothea épouse M. de Rodde et s'installe à Lübeck. Mais, son mari devant s'absenter fréquemment pour remplir des missions diplomatiques, Dorothea l'accompagnait souvent, ou allait pendant ce temps chez ses parents. C'est ainsi que le journal de W. von Humboldt[57] nous apprend qu'en 1796 il ne rencontra pas Dorothea à Lübeck, parce qu'elle séjournait alors chez ses parents à Gottingen. Elle y passa aussi une grande partie de l'année 1797, pendant que son mari était chargé d'une mission diplomatique auprès de l'assemblée de Hildesheim[58], et le .ménage Rodde ne regagna Lübeck que dans l'été 1797. Le 29 septembre de la même année, Karl von Schlözer, jeune frère de Dorothea, arrive à Lübeck où sa sœur se trouvait déjà. C'est donc aussi vers cette date qu'il faut situer l'arrivée de Villers dans la ville hanséatique. C'est de là qu'il voulait s'embarquer.

Il est donc fort probable, bien qu'aucun document ne le confirme, que Villers fit en 1796 ou 97 à Göttingen la connaissance de Dorothea von Rodde (f) puisqu'ils s'y trouvaient l'un et l'autre, et qu'il la retrouva quelque temps plus tard à Lübeck lorsque, décidé à s'embarquer pour St.Pétersbourg, il y fit une étape qui devait se prolonger plus de 13 ans[59] . Si leur dialogue s'était amorcé à Göttingen, c'est en tout cas à Lübeck seulement que

[56] voir Schlözer, op.cit, et Allgemeine Deutsche Biographie, article *Dorothea von Schlözer*.
[57] *Tagebuch* de W. von Humboldt, 1796, cité par Schlözer, op.cit. p.165.
[58] Schlözer, op.cit., p. 168. Nous empruntons à Schlözer les détails suivants.
[59] C'est aussi l'opinion de l'auteur de l'article *Villers* dans *Zeitgenossen*. Les lettres de Villers à son frère pourraient donner une réponse.

Dorothea commença à exercer sur Villers une certaine influence, dont le premier effet fut de le décider à rester en Allemagne.

Lübeck offrait à Villers un spectacle tout autre, mais non moins enchanteur pour son regard émerveillé, que celui qui .l'avait charmé à Göttingen, et sur lequel nous reviendrons plus longuement au chapitre suivant. Il y découvrit la vie active et commerçante des petites républiques hanséatiques, les mœurs douces et hospitalières des vieilles cités fières de leur liberté, jalouses de leurs droits. La vie qu'on y menait, tout autant que les connaissances qu'il y fit, sans compter l'accueil chaleureux qu'il reçut dans la maison des Rodde, et bien sûr la compagnie de Dorothea, tout cela fit que Villers repoussa son départ, puis décida bientôt de se fixer à Lübeck[60]. Les parents Schlözer eux-mêmes insistèrent pour que Villers, dont ils avaient éprouvé la solidité de caractère, veillât sur leur fille, qui ne trouvait pas auprès de son mari les nourritures intellectuelles qu'elle avait goûtées jeune fille dans la maison paternelle. Villers écrit à son frère à St.Pétersbourg: « Je reçois à l'instant une longue lettre de quatre pages de l'excellente Mme Schlözer qui ne veut point, absolument, que j'abandonne sa fille. Elle en mourrait, dit-elle; elle me jure que je ne manquerai de rien, que j'aie patience »[61]. Schlözer aussi, ayant toujours été très méfiant à l'égard de son gendre, recommanda à Villers sa fille et ses petits-enfants.

Mais Villers n'était-il pas au fond de lui-même déjà décidé à rester? Peut-être était-il déjà plus attaché qu'il ne le pensait à l'Allemagne où il venait de passer près de quatre ans, et hésitait-il à partir pour une terre inconnue? Peut-être n'osait-il pas encore s'avouer qu'il aimait ce pays, et était-il trop heureux qu'on le suppliât d'y rester. Peut-être aussi le charme de Dorothea fit-il pencher la balance du côté de l'Allemagne. Villers resta donc à Lübeck. Mais revenons à cette femme extraordinaire qui retint au port l'émigré prêt à s'embarquer.

Dorothea, née le 10 août 1770, était la fille aînée du professeur A.L. Schlözer, et de sa femme, née Karoline Röderer, elle-même fille d'un professeur de Göttingen. Le couple eut sept autres enfants, dont trois moururent en bas âge. Dorothea, en tant que première-née, eut droit à toute l'attention de son père, qui commença très tôt son éducation. L'enfant montrant d'excellentes dispositions dès les premiers mois de sa vie, le père, qui notait scrupuleusement chaque progrès, fut encouragé à poursuivre dans cette voie. Schlözer qui, en matière de pédagogie, avait des idées bien arrêtées, expérimenta sur sa fille de

[60] Le 4 novembre 1797, il annonce à son frère sa décision de rester, Cf. Braubach, op.cit.
[61] Fin novembre 97, cité par Schlözer, op.cit. p.201.

nouvelles méthodes d'enseignement. Il écrit à son ami et disciple J. de Müller, qui en plaisantant nommait Schlözer le « Geschichtsschreiber Dortgens [abréviation de Dorothea] und der russischen Monarchie », le résultat de ses observations. Ainsi le 21 novembre 1771: « Mein Dortgen hat nun 87 Worter und 192 Ideen, falls ich richtig gezählet habe »; et trois mois plus tard: « Mein Dortgen spricht nun alles und lernt das ABC nach einer neuen Methode, die, wenn sie glückt, ich in einem eigenen gelehrten Werke beschreiben will »[62]. L'enfant avait alors 18 mois! Schlözer n'en resta pas là. Il commença très tôt à faire apprendre sa fille les langues étrangères, à commencer par le bas-allemand à l'âge de trois ans, et il l'emmena un an plus tard avec lui en voyage en Allemagne du sud. Dans le journal de voyage, l'enfant apprit à lire. Tout était prétexte à enseignement. Dorothea parle français dès l'enfance avec une employée de maison française, un peu plus tard son père lui enseignera la grammaire de cette langue, puis le latin, et l'italien avant le voyage en Italie qu'il entreprit avec elle alors qu'elle avait 11 ans, au grand scandale des habitants de Göttingen. Au cours de ce voyage où le poète Heinse, alors à Rome, l'initia à l'art, elle étonna tous les érudits par ses connaissances. Dès l'âge de 5 ans son père lui avait fait apprendre les mathématiques et la géométrie sous la direction du célèbre mathématicien Kästner, professeur à l'université de Gottingen, qui ne tarissait pas d'éloges sur son élève. Schlözer, cependant, ne forçait pas les goûts de sa fille et la laissait libre d'abandonner les matières qui ne l'intéressaient pas. Mais il l'initia à toutes les sciences, laissant de côté les belles-lettres qu'il écarta délibérément de son plan d'études, considérant que c'était perdre son temps que de lire les poètes. Par contre Dorothea apprit le chant, le dessin, la danse, la couture et le tricot, et même les jeux de carte, comme il était d'usage à l'époque pour les jeunes filles de son milieu. Enfin, pour compléter le tableau de l'enfant prodige, elle jouait du piano en public à l'âge de 8 ans.

A 16 ans, elle parle une dizaine de langues, mais elle n'en connaît guère les littératures. Elle est en mesure de s'entretenir avec des hommes sur des sujets scientifiques. Mais, fidèle à ses principes, le père la laissa libre de tout commencer, pour abandonner

[62] Schlözer, op.cit. p.15. Voir la fameuse méthode dans l'introduction de la traduction de l'ouvrage de L.R. de la Chalotais : *Versuch über den Kinderunterricht*, 1771, p. XIV.

ensuite les matières qui ne correspondaient pas à ses goûts, et encouragea ses dispositions nouvelles. Lorsque, au cours d'un voyage qu'elle fit avec lui à Clausthal, dans le Harz, elle descendit dans une mine et se prit de passion pour la minéralogie, son père lui fit donner pendant quelques mois des cours de minéralogie et d'industrie minière. A la suite de quoi il la renvoya passer six semaines dans le Harz pour parfaire sur place ses connaissances. Comme par hasard elle habita à Clausthal chez le superintendant Dahme, dans la maison duquel on ne parlait qu'anglais, ce qui permit à la jeune fille de rafraîchir ses connaissances dans cette langue.

Le but de Schlözer, en donnant cette éducation à sa fille, et en la poursuivant même au-delà de l'âge où l'on pensait que les jeunes filles en savaient assez pour être de bonnes mères de famille, n'était pas de faire de Dorothea une érudite, mais tout d'abord d'occuper son esprit pour la mettre à l'abri des mauvaises pensées. Schlözer écrit au comte Schmettow:

> « Mein einziger Zwang war, arbeiten sollte sie, nicht müßiggehen. Aber nach ihrem fünfzehnten Jahr überließ ich ihr es völlig, ob sie bloß sich mit Haushaltung von nun an abgeben oder ihr Studium fortsetzen wollte. Und da sie das letzte frei wollte, überließ ich ihr abermals völlig, was sie in jedem Semester für Stunden haben wollte »[63].

Dorothea va donc à l'université; elle suit les cours de son père et d'autres professeurs. Elle n'en néglige pas pour autant l'économie domestique. Très jeune, son père lui a confié le département de la cave, dont elle a la responsabilité. Elle connaît les vins, les met en bouteilles, se charge de la correspondance relative à leur achat. Et ce n'est qu'après qu'elle eut appris avec sa mère à faire la cuisine, que son père la laissa libre d'abandonner les fourneaux. Mais Dorothea montre peu de goût pour les soins du ménage, et puisque son père veut qu'elle s'occupe, elle préfère poursuivre ses études, et consacre ses loisirs à faire de grandes randonnées à cheval en compagnie de ce dernier. Elle avait eu naturellement pour professeur d'équitation le célèbre « Reitmeister » de l'université, Ayrer. Par ailleurs, comme Schlözer l'écrivait dans cette même lettre au comte Schmettow citée plus haut, il avait donné cette éducation à sa fille pour lui permettre, grâce à une instruction allant au-delà de l'ordinaire, de faire, le moment venu, un mariage conforme à ses vœux.

---

[63] 9 septembre 1787, Schlözer op.cit. P. 106. Nous empruntons à Schlözer les détails sur l'éducation de Dorothea.

La sage Dorothea l'entendait bien ainsi. Dans une lettre à Luise Michaelis, fille du professeur Michaelis et sœur de la fameuse Caroline[64], Dorothea expose à son amie sa conception de la femme et commente l'éducation qu'elle a reçue. Elle n'est pas une femme émancipée au sens où le fut Caroline, qui s'affranchit des règles de la morale traditionnelle pour mener une vie conforme à ses instincts. Mais elle pense que les femmes sont des êtres humains à part entière, qui ne sont pas là que pour amuser les hommes; qu'il n'est pas inutile qu'une femme soit instruite, et que, tant qu'à faire il est plus agréable de réfléchir sur un théorème d'Euclide que de passer son temps à la cuisine; et qu'enfin elle intéressera tout autant son mari en déployant ses connaissances scientifiques qu'en étant sa cuisinière et sa couturière. Après tout, si elle épouse un commerçant à qui elle fera faire en sa personne l'économie d'un interprète et d'un comptable, il pourra bien lui payer une cuisinière! Et si elle doit épouser un érudit, le peu qu'elle aura appris ne lui nuira pas. Car Dorothea, qui n'a encore que 15 ans, ne se fait pas d'illusions; elle sait qu'elle est destinée au mariage, et que probablement elle ne pourra pas choisir son mari. Aussi est-elle loin de s'abandonner à des rêveries sentimentales. Le mariage doit assurer sa subsistance:

> « Ich laure nicht auf einen Mann, der so viel Einnahme hat wie Dein Vater und meiner. Aber hungern und darben will ich auch nicht, sonst bleibe ich lieber allein. Wenn mein Temperament so bleibt wie bisher, so heirathe ich nicht anders als aus Vernunft »[65].

Ce que fit effectivement Dorothea 7 ans plus tard en accordant sa main au sénateur Rodde. Schlözer avait fait de sa fille un être humain complet, selon l'idéal de la Renaissance. Education bien surprenante pour l'époque, et combien différente aussi de celle que reçurent deux autres amies de Dorothea, de sept ans plus âgées qu'elle, Caroline Michaelis et Therese Heyne, toutes deux filles de professeurs, mais dont l'enfance ne fut pas aussi harmonieuse que la sienne. Il est vrai que Caroline n'avait que mépris pour les idées extravagantes du père Schlözer, peut-être aussi nourrissait-elle un sentiment d'envie à l'égard de sa jeune amie. La rêveuse et sensuelle Caroline, au tempérament impulsif, enclin à la poésie, était tout le contraire de la sage et raisonnable Dorothea, au caractère heureux et équilibré, au style de vie bien réglé, élevée dans le culte de la science. Deux femmes également célèbres à leur époque en ce qu'elles se distinguaient de l'ordinaire, également

---

[64] Caroline Michaelis devait épouser successivement A.W.Schlegel, puis Schelling, et prendre une place de choix parmi les femmes du mouvement romantique.
[65] Schlözer, op.cit. p.109.

remarquables dans leurs divergences, représentantes de deux formes de pensée, et exerçant toutes deux à leur façon une influence sur les hommes qu'elles rencontrèrent.

Les études de Dorothea trouvèrent leur couronnement dans le titre de docteur en philosophie que lui décerna l'université, après examen préalable des connaissances de la candidate par un jury de professeurs, lors des fêtes célébrant le cinquantième anniversaire de la fondation de l'université. Le père devait être honoré en même temps que la fille par ce titre qui reconnaissait ses mérites dans le domaine scientifique. Le 25 août 1787 Dorothea, âgée de 17 ans, toute vêtue de mousseline blanche conformément au désir de son père, des fleurs dans ses cheveux blonds sur lesquels on posa ensuite une couronne de lauriers, remercia le jury qui venait de l'interroger pour « die außerordentliche Ehre, die ich zwar noch nicht verdient hatte, aber in etwa 5 Jahren vielleicht zu verdienen versprach »[66]. Elle reçut cette distinction la même année que le comte Schwerin et le poète Bürger.

Dès lors Dorothea ne fut plus que « Fraulein Doktor », et à ce titre une célébrité de son temps, à qui la société latine d'Iéna décerna le titre de membre, et qui aida son père dans ses travaux historiques. Tout en poursuivant ses études et en veillant, comme elle l'avait promis, à ne pas faire honte à l'université de Göttingen, elle brilla désormais à toutes les fêtes, elle fut la reine de tous les bals qui se donnaient à Göttingen -ou au château du prince de Hardenberg. On s'arracha son portrait qu'on venait de graver. Aimée des professeurs, respectée des étudiants auprès desquels elle était très populaire, admirée, courtisée, demandée même en mariage par un baronet anglais que le père Schlözer refusa, ne voulant pas voir partir sa fille au-delà des mers, Dorothea resta simple, naturelle, enjouée, menant une jeunesse aussi heureuse que l'avait été son enfance, ne cherchant nullement à briller par ses connaissances exceptionnelles, n'ayant rien d'une pédante ou d'une vieille fille démodée. Le comte Schmettow qui la reçut chez lui à Plön avec son père, écrivit ensuite à ce dernier:

> « Man erwartete einen Doktoren der Philosophie in Ton, Gebärde und Konversation, fand aber ein äußerst bescheidenes, sanftes, reizendes Frauenzimmer ohne prétentions »[67.]

C'est au cours de ce voyage en Allemagne du nord qu'à Lübeck le sénateur Rodde, veuf et père de trois enfants, tomba amoureux ne la jeune fille et demanda sa main. Dorothea dut penser que le moment était venu pour elle de se marier. Elle n'hésita pas et donna son

[66] Schlözer, op.cit. p.130. Rapport écrit par Dorothea à l'intention de ses parents lointains.
[67] Schlözer, op.cit. p. 141, lettre datée de Plön du 5 mai 1791.

accord, malgré les réticences de son père. L'union semble conforme à ses vœux et à la conception qu'elle se fait du mariage. Matthias von Rodde a 36 ans, il est issu d'une vieille famille de commerçants établie depuis deux cents ans à Lübeck. Il est très riche, de physique agréable; il est cultivé, il parle bien et a beaucoup voyagé. On dit de lui qu'il a le cœur noble, qu'il s'est toujours montré généreux. Voilà de quoi plaire à la jeune fille. Mais on ne peut pas parler de coup de foudre de la part de Dorothea. Son cœur n'est pas touché, elle pense simplement qu'elle ne pourra trouver meilleur mari. Dorothea ne ressemble en rien aux fiancées sentimentales à la Werther. Alors qu'elle est sur le chemin du retour et que le mariage vient de se décider, elle ne trouve rien d'autre à écrire à sa mère que les visites qu'elle a faites et le nombre d'huitres qu'elle a mangées chaque jour. Pas un mot sur l'élu![68]. Le mariage fut célébré le 29 mai 1792. Dorothea quitta la maison paternelle, heureuse de la vie libre qui s'ouvrait devant elle.

Elle était donc installée depuis cinq ans à Lübeck lorsqu'elle y retint Charles de Villers disposé à s'embarquer pour St. Pétersbourg. Elle avait eu le temps de s'apercevoir que son union avec Rodde, si différent de caractère, d'esprit, d'éducation, était mal assortie. Il aimait jouir de la vie, en appréciait surtout le brillant, était dépensier, se montrait prodigue de son immense fortune, ce qui était déjà une cause de soucis pour la jeune femme qui essayait de réduire les dépenses. Mais la nature heureuse de Dorothea et son sens du devoir lui avaient permis de s'adapter à la situation donnée. L'éducation de ses enfants, y compris ceux du premier mariage de son mari, la bonne marche de sa maison, la vie sociale et culturelle, les échanges d'idées dans son salon, remplirent ses journées sans les combler. Mais en Villers elle trouva l'âme sœur, la « gleichgesinnte Seele »[69]. Ce qu'elle éprouva pour l'émigré, elle l'écrivit à sa mère dans une lettre datée de novembre 1797, c'est-à-dire peu de temps après l'arrivée de Villers à Lübeck:

> « Muß ich nicht herzlich Neigung zu dem Mann empfinden, teuerste Mutter, mit dem mich so viel geistige Fäden verbinden? Die zügellosen Weiber, die nicht imstande sind, außerhalb der Ehe geistigen Austausch zu pflegen, ohne daß ein Feuer sich entzündet ! Dank der angeborenen Natur! Dank den Eltern!
> Auf den Wegen von Caroline [70] wird man mich nicht sehen. Es ist ein heilig Ding um die eheliche Treue, nur frivoler Leichtsinn wirft die Fesseln leicht ab. Oder es ist ein Geschöpf mit kindlichem Instinkt, ob auch die geistige Begabung noch so reich ist. Wir beide schätzen unseren Freund als Ehrenmann. Hilfloser Flüchtling,

[68] Lettre citée par Schlözer, op.cit. p.143-144.
[69] Schlözer, op.cit. p. 177-178.
[70] Caroline Michaelis.

> der nicht untergehen darf. Eine Pflicht, die mir liebe Pflicht ist. Welch Leben führt manch vagabondierender Dichter! »[71]

Cette lettre aurait pu faire taire les mauvaises langues qui affirment, comme le fait triomphalement L. Reynaud, ravi de surprendre Villers en flagrant délit, que les rapports de celui-ci avec Mme de Rodde « ne dérangent nullement l'opinion avantageuse qu'il s'était formée de la vertu germanique par contraste avec la corruption française »[72]. C'est peut-être bien au contraire auprès de Dorothea que Villers, à qui les aventures n'avaient pas manqué en France, découvrit - à ses dépens - la « vertu germanique » qu'il ne cessera de prôner dans ses ouvrages.

Le mari, d'ailleurs, ne voyait pas d'inconvénients à cette amitié. Ida Boy-Ed, qui qualifie les relations Villers-Dorothea de « geistig-erotische Neigung », ajoute:

> «Der Ehemann hat nachweisliche Eifersucht nicht bekundet. Diese Ehemanner der klassischen Zeit waren in ihrer Bemessung der weiblichen Treue etwas naiv. Wenn nur die körperliche Hingabe unterblieb, seelisch konnte die Frau sich verschenken! »[73].

Comme tant d'autres avant lui, Villers semble avoir été conquis tout de suite par le charme de Dorothea. On sait avec quelle simplicité cette dernière savait faire oublier qu'elle était instruite. Lui qui avait horreur des femmes savantes, des bas-bleus, qui critiquera la « féminisation » de la littérature française[74], où règne l'esprit de salon imposé par les femmes, et qui avait dû entendre parler de tous côtés, avant de la rencontrer, de « Fräulein Doktor », fut sans doute agréablement surpris de trouver une jeune femme simple et sage, belle sans être coquette, ne cherchant pas à briller par son érudition, mettant à l'aise ses interlocuteurs, parlant sans affectation, et auprès de laquelle il pouvait poursuivre l'initiation commencée à Gottingen, avec autant de profit qu'auprès des professeurs de la vénérable université. Lorsqu'à la mort de Villers, Stapfer pria Dorothea d'écrire un article sur lui pour la Biographie universelle, elle refusa en disant:

> «Ich müßte zu viel von mir selbst reden und das kann ich nicht, da ich wirklich einen kleinen Anteil daran habe, daß er in die deutsche Literatur eingeweiht ist. Es war eine Zeit, wo er, wie seine Landsleute, sehr ungerecht war »[75].

---

[71] Schlözer, op.cit. p. 201.
[72] Reynaud, *L'influence allemande* ..., op.cit. p. 99.
[73] Boy-Ed, Ida „Von einem ‚der uns liebte", dans: *Der Tag*, Berlin, 13 Feb. 1915.
[74] *Spectateur du Nord*, T.XII, oct. 1799, p.10.
[75] Schlözer, op.cit. p.178. Dorothea semble avoir tout fait pour disparaître de la biographie de Villers. Avant de léguer les papiers de Villers à la bibliothèque de Hambourg, elle a pris soin d'en faire disparaître tout ce qui pouvait avoir rapport à sa personne. Cette lettre est citée aussi par Wittmer, op.cit. p. 15, qui l'a retrouvée dans les archives du château de Talcy.

Un échange d'idées fécond s'établit donc entre eux. Tandis que Dorothea initiait Villers au germanisme, celui-ci complétait l'éducation de son amie en matière de langue et de littérature françaises. Des œuvres et articles de cette époque témoignent de ce que fut cet enrichissement réciproque: *Lettre à Mlle D.S. sur l'abus des grammaires, Jugement d'une dame allemande sur Zaïre*[76], ainsi que bon nombre d'articles du *Spectateur du Nord* sur la langue et la littérature allemandes, sur la prééminence des deux langues allemande et française, etc., qui datent des premières années du séjour de Villers à Lübeck. Il est probable que ces articles sont le fruit de longues discussions qu'ils eurent sur ces sujets.

On comprend le plaisir que dut prendre Dorothea à être le guide de ce Français qui montrait de telles dispositions, alors que bon nombre d'émigrés n'affectaient que mépris pour la littérature allemande. Ce fut elle qui l'encouragea à combattre les préjugés de ses compatriotes. On comprend qu'elle chercha toujours à retenir auprès d'elle cet ami que ses parents lui envoyaient et qui venait à propos combler un vide dans sa vie. Elle subit, comme tous ceux qui l'approchèrent, le charme de sa personne. Mais considérant la transformation qui s'opéra en lui comme en partie son œuvre, elle fit tout pour se l'attacher jalousement, et finit par exercer sur lui une sorte de tyrannie[77].

Quant à Villers qui pouvait écrire « personne ne croit plus que moi à la révélation des âmes (quand elles ont quelque chose à se révéler) »[78], il avait été tout de suite conquis par Dorothea. A mesure qu'il la connaissait mieux il avait vu avec une certaine satisfaction s'ouvrir cette âme sensible où il sentait l'écho de la sienne. Il écrit à son frère qu'il se flatte d'avoir « réveillé dans le cœur de Mme de Rodde les impressions assoupies »[79], et qu'il n'a jamais vu un être se donner aussi totalement[80]. Il pénétra mieux que quiconque au plus profond de son âme. Voici ce qu'il répondit à Reinhard qui avait trouvé à Dorothea un air austère lorsqu'il la vit pour la première fois:

> « L'austérité de son air cache aussi l'âme la plus sensible et la plus noble. C'est au milieu de ses enfants et de ses intimes amis qu'il faut la voir pour la connaître et pour apprécier son cœur et son esprit. Hors de là elle porte […] une réserve et une timidité extrêmes que son soin à la cacher et à la contenir change à l'extérieur en une assurance et une bravoure imposantes, ce qui n'est que trop commun chez ces nobles poltrons moraux, qui se croiraient perdus, si on devinait le secret de leur faiblesse et de leur vergogne. Ajoutez-y l'extraordinaire

[76] Manuscrit. Nachlaß, M. 3 (6, 11).
[77] Voir plus loin les témoignages des amis de Villers.
[78] Lettre à Reinhard, 16 mars 1803, Isler, Separat-Abdruck, 1883 p. 21.
[79] Bourdeau, op. cit.
[80] Bippen, *Carl v. Villers*, op.cit. p. 292.

> vie de ses premières années, les pernicieuses secousses données alors à son système nerveux, et à tout son être physique. - Une petite goutte enfin de sang Schlözérien dans les veines, et vous aurez la clef de sa manière d'être. Bleibt unter uns. »[81]

A la séduction qu'exerçait Dorothea, à cette sorte de « Wahlverwandtschaft », pour reprendre le terme goethéen, qui s'établit entre elle et Villers, s'ajouta l'accueil chaleureux que celui-ci reçut dans sa maison, le foyer qu'elle lui offrit alors que, pauvre exilé, il hésitait à partir pour un exil plus lointain. Ce qui explique que les sentiments de Villers pour Dorothea furent toujours un peu teintés de reconnaissance, et que l'attachement qui avait pu être spontané au départ, lui fut inspiré par la suite par un sentiment de devoir qu'il s'imposait. En face de la générosité, de l'hospitalité tant admirées des Allemands, qu'il donnait en exemple à ses compatriotes, il aurait eu honte de se montrer ingrat. Benjamin Constant écrit à ce sujet: « Sa vie est enchevêtrée par un devoir né du sentiment et plus fort que sa source »[82]. Ses amis, que Villers sacrifia trop souvent, et peut-être malgré lui, à Dorothea, en particulier Constant et Reinhard qui étaient jaloux de son amitié, déploreront l'empire que cette femme exerçait sur lui, et la situation trouble et malheureuse où il se trouvait. Constant, sur le chemin de Göttingen, espère que Mme de Rodde lui laissera voir Villers autant qu'il le voudra[83] . Reinhard lui écrira:

> « Ce que vous me dites de vôtre santé, me chagrine. Tous les symptômes en effet que vous allégués, paraissent indiquer qu'un malaise moral en est la principale source. Mais dès qu'on a commencé à se déplaire dans une situation, on s'y embourbe si l'on ne fait pas promptement un effort pour s'arracher."[84]

Mais la noble nature de Villers, devenu plus tard le soutien de la famille, lui interdisait de faire cet effort (g). Hahnemann qui s'attriste à son tour de voir Villers malheureux de sa situation lui conseille en 1811 de se marier[85] . Entre eux, les amis de Villers regardaient ces relations avec un brin d'ironie. Combien de fois Dorothea n'avait-elle pas empêché Villers de les retrouver! Reinhard écrit à Goethe à propos d'un de ces rendez-vous avortés: «Villers kann nicht kommen; Rinaldo bleibt in den Armen seiner Armida, und wir sind nicht grausam genug, ihm den magischen Spiegel vorzuhalten »[86].

---

[81] Lettre à Reinhard, Isler, op.cit. p. 21-22.
[82] 12 mars 1812, *Lettres à un ami*, op.cit. p. 208.
[83] 16 août 1811, ibid. p.187.
[84] 18 février 1809, Isler, Sep.-Abdruck, p. 35.
[85] 14 janvier 1811, Isler, 1879, p. 142.
[86] Reinhard à Goethe, 10 avril 1809, cité d'après Schlözer, op.cit. p. 194. Allusion aux personnages de la Jérusalem délivrée du Tasse.

Villers ne semble donc pas avoir goûté auprès de Mme de Rodde le bonheur auquel son attachement et sa fidélité auraient pu le faire prétendre. Baldensperger attribue même aux déboires de sa vie sentimentale un peu de la mélancolie de Villers[87]. Mais comment, même malheureux, aurait-il pu se détacher de celle qui était devenue pour lui l'idéal féminin, qui incarnait si totalement à ses yeux la femme allemande gardienne de la science et des vertus domestiques, qui était si absolument nécessaire à son image idéalisée de l'Allemagne? Elle devint, plus que sa conseillère, son inspiratrice, sa muse. Elle rappelait peut-être à Villers les compagnes éthérées des bardes du Hainbund[88], l'épouse du guerrier germain, la Thusnelda d'Hermann immortalisée par Klopstock.

Toutefois il ne faut pas exagérer la part de Dorothea dans la conversion de Villers. Comme le constate Baldensperger : « On rétrécit vraiment le problème quand on imagine Villers, empêtré dans les jupons d'une grosse Allemande qui aurait usé de son influence pour faire renier à cet ancien officier d'artillerie français ses dieux primordiaux »[89]. Il convient donc de préciser ici la nature et les limites de cette influence. Les Français, à commencer par Mme de Staël qui en était jalouse, ont noirci à plaisir l'image de Dorothea, pour en faire le mauvais génie de Villers l'entraînant sur une pente dangereuse. Ainsi nous ne pouvons souscrire entièrement à ce qu'écrit Bourdeau: « Nous l'avons connu frivole, enjoué; il devint rêveur, idéaliste, sentimental; il était spirituel, léger à la française, il devint ampoulé; il était catholique, elle l'inclina pour un temps vers le protestantisme. Cette métamorphose fut comme un effet de la grâce, la révolution soudaine de l'esprit et du cœur, autrement dit le coup de foudre. Villers devint un homme nouveau avec des clartés nouvelles, capable de parler, de sentir et d'aimer en Allemand »[90]. La conversion qui, aux dires de Villers lui-même, se fit deux ou trois ans après son arrivée en Allemagne, avait donc déjà été amorcée lors de son séjour en Westphalie. Et il y avait apporté beaucoup de lui-même. Contrairement à la plupart de ses compatriotes qui, après des années passées en Allemagne, en repartaient n'en sachant pas plus qu'à leur arrivée sur le pays qui les avait hébergés, Villers avait abordé l'Allemagne avec un esprit qui, s'il n'était pas absolument libre de préjugés, avait du moins l'avantage d'être curieux. Car comment pourrait-on se débattre contre ce qu'on veut ignorer?[91] Il avait approfondi de lui-même ses connaissances

[87] Baldensperger, *Un déraciné*…, op. cit.p. 507.
[88] Autre nom du Göttinger Hain », voir plus haut, p.59
[89] Baldensperger, *Le mouvement des idées*… op.cit. p.175.
[90] Bourdeau, op.cit.
[91] Voir lettre à Jean de Müller citée plus haut, Ch. I, p.21

en s'inscrivant à l'université de Göttingen. On ne peut donc pas affirmer comme le fait Reynaud que Dorothea « subjugue son esprit, lui fournit ses opinions »[92]. Elle n'avait pu lui apprendre de la littérature allemande que ce qu'elle en avait découvert elle-même depuis son mariage, puisqu'on sait que cette branche avait été négligée dans son instruction. La lumière ne vint pas tout d'un coup, mais il est plus probable que Villers la découvrit progressivement, qu'elle résulta de toute une série d'impressions qui se substituèrent peu à peu dans son esprit à celles qu'il avait apportées de France. Considérant Dorothea sous cet aspect, on peut ne voir en elle que « la femme allemande », un élément du puzzle qui se complète peu à peu pour former ce tableau idéal de l'Allemagne; un élément au même titre que le charme des petites villes aux toits pointus, les maisons à colombages, les paisibles paysages de la Westphalie, l'existence studieuse et recueillie des universités, la vie active et commerçante des petites républiques du nord, les vertus des habitants, la philosophie de Kant, l'esprit luthérien, etc. Dès lors il importe peu, pour la genèse de la germanisation de Villers, qu'il ait rencontré Dorothea à Göttingen ou à Lübeck. Elle s'intègre dans le contexte de son Allemagne, elle le complète, l'embellit, mais elle n'ouvre pas un univers nouveau. Il est certain toutefois que Dorothea joua un rôle plus actif. Elle aida d'abord Villers à vaincre ses derniers préjugés, comme on l'a vu plus haut. Elle lui fit connaître ensuite les hommes les plus représentatifs de l'Allemagne du nord. Enfin elle lui ouvrit tout un monde latent de richesses qu'il portait en lui, mais refusait encore de voir en face. Dorothea n'a pas fait de lui un autre homme, elle l'a plutôt aidé à se trouver lui-même, et c'est là son rôle déterminant. Bien des attitudes d'esprit qu'on pourrait attribuer à l'influence de Dorothea - ou d'une façon générale à celle d'amis allemands - étaient en fait ancrées dans la nature de Villers. Dorothea lui a fait voir ces qualités qu'il portait depuis toujours et que son éducation avait empêchées de s'épanouir. Villers n'était pas que frivole avant de venir en Allemagne. On a vu le sérieux avec lequel il s'était plongé dans les études, l'enthousiasme qu'il apportait à toute activité nouvelle, son goût pour la philosophie, le magnétisme, son penchant pour l'aspect caché des choses et l'obstination qu'il mettait à en percer le secret.

[92] Reynaud, *L'influence allemande*… op.cit. p. 99.

L'Allemagne avait en quelque sorte libéré ces tendances qui s'étaient développées aux dépens des autres, elles y avaient trouvé un sol où elles pouvaient pousser et puiser une sève nouvelle. Mais c'est à Lübeck seulement que Villers prit conscience, en présence de Dorothea, de la maturation qui s'était accomplie en lui depuis qu'il avait posé le pied en Allemagne. Le pays l'avait révélé à lui-même; il avait découvert, en même temps que ce pays nouveau, cette autre moitié de lui-même, mais pour ainsi dire à son insu. Ce n'est que lorsqu'il eut décidé - et Dorothea n'est pas étrangère à cette décision - de s'y fixer, qu'il comprit soudain sa vocation d'apôtre, qu'il fut « vaincu, jeté à bas de[son]cheval » comme il le dit lui-même, oubliant alors, reniant même finalement l'autre moitié de lui-même, et ne comprenant pas que les autres ne se laissent pas toucher, comme lui, par la grâce.

5. L'Allemagne du nord ; les émigrés

A la fin du XVIIIe siècle, la ville de Lübeck, où venait de s'installer Villers, était encore la fière héritière des actives cités de la Hanse. Cette ville commerçante tournée vers la mer était alors le principal port pour les communications avec l'Europe du nord et la Russie, et avait maintenu à travers les siècles son activité politique du Moyen-Age. Les grandes portes de la ville, qu'on fermait encore chaque soir, semblaient l'avoir protégée des influences étrangères. A l'abri des hautes tours et des clochers pointus qui aujourd'hui encore donnent à la ville son cachet, dans les maisons à pignons et à hauts escaliers, alignées le long de rues grossièrement pavées dans lesquelles les cochons s'ébattaient les jours de marché, on vivait dans une simplicité patriarcale, honorant les coutumes anciennes, amassant de l'argent par tradition plutôt que par goût des agréments qu'il procure, et se tenant autant que possible à l'écart de l'élégance et de la légèreté françaises. Pas plus que l'esprit de salon, l'écho de la Révolution ne semblait être arrivé jusqu'à la vieille cité de la Baltique. Malgré leur richesse, les grands commerçants ne cherchaient pas à jouir de leur argent, menant la vie de leurs ancêtres et ne jugeant pas nécessaire de mettre un peu plus de luxe et de confort dans leurs vieilles demeures spartiatement aménagées. Les maisons étaient construites avant tout pour les besoins du négoce. Après le travail, ou le dimanche, les familles s'asseyaient sur le banc placé devant chaque maison, sur cet espace qu'un caniveau séparait de la chaussée proprement dite, et commentaient les événements du jour.

Dans cette ville de commerçants, où les affaires passaient avant tout le reste, on n'avait jamais eu beaucoup de temps à consacrer à la science et aux belles-lettres. Dorothea von Rodde, arrivant à Lübeck, avait eu à combattre des résistances, surtout celles des femmes qui la traitaient de bas-bleu.

Pourtant, depuis quelque temps, on pouvait remarquer les symptômes d'un nouvel état d'esprit qui s'infiltrait peu à peu. Certains avaient commencé à se tourner vers la mode française, à se faire construire des maisons plus confortables, plus luxueuses, où ils donnaient dîners et soirées. Le sénateur Rodde, qui passait pour l'homme le plus riche de Lübeck, faisait partie de cette dernière catégorie. Rien n'était trop beau pour lui et sa famille, et il dépensait avec la plus grande désinvolture une fortune qui semblait inépuisable.

Cependant, si la plupart des cercles où se rassemblait la société n'avaient qu'une vie superficielle, où l'on aurait cherché en vain les traces d'une culture scientifique, la maison du sénateur Rodde, dans la Breitenstraße, devint, grâce à son épouse, le centre d'une société choisie, qui se distinguait par la naissance, le talent ou la culture. Dorothea y apporta l'esprit qu'elle avait respiré dans la maison paternelle. Les gens de passage - comme ce fut le cas pour Villers - s'y arrêtaient, accueillis généreusement par le sénateur, attirés et charmés par sa célèbre épouse. Dans le salon de Dorothea on pouvait donc rencontrer toute la bourgeoisie hanséatique, les grandes familles commerçantes, les Rumohr, les Basewitz, les Wedderkop, les Brockdorff; les personnalités comme le sénateur Overbeck, ou le commandant de la ville, le comte Chasot, chevalier normand, héros de l'époque frédéricienne; mais on y trouvait aussi le philosophe Koeppen, le professeur Trendelenburg, le poète Schmidt, le pasteur Geibel, le syndic Curtius, et le comte Adam Moltke, disciple de Schlözer. On y rencontrait encore ces visiteurs venus de toutes les petites villes des environs: d'Eutin en particulier arrivaient Friedrich Stolberg, Nicolovius qui avait épousé une nièce de Goethe, Friedrich Jacobi et son hôte le vicomte de Vanderbourg, la princesse Galitzin qui se rendait à Lübeck avec ses enfants pour aller à la seule église catholique de la région, et Quatremère de Quincy, appelé Quartini, voisin et ami de Nicolovius; de Tremsbüttel arrivait le général Mathieu Dumas, camarade militaire de La Fayette, qui sous le nom de General Funk était l'hôte de Christian Stolberg; de Travemünde enfin, Reinhard venait pendant la saison. On vit aussi à Lübeck bon nombre d'émigrés comme Mathieu de

Montmorency, qui y habita avec sa famille, Louis Auguste Le Tonnelier, baron de Breteuil, et le duc Victor François de Broglie sur le chemin de la Russie.

C'est dans ce milieu que s'intégra Villers à son arrivée à Lübeck, pour commencer une nouvelle existence. Mais il lui fallait d'abord trouver une situation. Pour le convaincre de s'établir à Lübeck, on lui avait laissé entendre qu'il pourrait prendre la place du commandant des troupes de la ville, le comte Chasot, qui mourut au moment de l'arrivée de Villers[93]. Malgré l'influence de M. Rodde, le Sénat, méfiant envers les « Neu-Franken », ne put se décider à cette nomination. Villers, par égard pour Dorothea, refusa plusieurs places qu'on lui offrait ailleurs en Allemagne, et essaya de remplir sa bourse en faisant du commerce avec St.Pétersbourg, où s'étaient établis beaucoup d'émigrés. Mais le manque d'esprit d'entreprise de son frère, devenu son associé, fit échouer l'affaire. Ce n'est qu'à partir de 1799 que Villers, abandonnant le commerce, se voua entièrement à ses études littéraires, convaincu que c'était là sa vocation. Le 5 avril 1800 il écrit à son frère: « Toute autre carrière que celle des lettres m'est à jamais interdite ».[94]. A cette date il sait déjà, malgré la nostalgie qui le tourmente, et bien qu'il puisse avoir l'espoir de rentrer bientôt en France comme le souhaiterait sa famille, que sa place est en Allemagne. Le fruit de ses premiers travaux littéraires (articles dans le *Spectateur* et *Philosophie de Kant*) lui servit à rembourser les dettes, dues à ses échecs commerciaux, qu'il avait contractée envers Rodde et Collignon.

Villers s'installa à Lübeck dans un appartement que lui avait loué M. de Rodde près de sa maison; il passait ses journées en compagnie de ses amis. L'été il habitait un pavillon dans un jardin appartenant aux Rodde, près de Lübeck. La société de Villers donna de nouveaux charmes à la maison de Dorothea. Il agrémenta les soirées musicales, dont le frère de Dorothea, Karl von Schlözer, était la vedette, en faisant à ses hôtes la lecture de comédies de Molière.

Mais à partir de ce salon où tant de personnalités circulaient, il agrandit le cercle de ses relations et eut bientôt fait la connaissance de tous les esprits distingués rassemblés dans cette « Arcadie du Nord », et tous plus ou moins en rapports les uns avec les autres. Dans les environs de Hambourg, Lübeck, villes hanséatiques et commerçantes, Kiel, ville universitaire, Eutin, siège de l'évêché protestant, vivait cette noblesse campagnarde du

---

[93] Villers écrit à Mme de Staël: « Il est vrai que les bons républicains au milieu desquels je vis, ont voulu me faire commandant de leur petite troupe », cité par Mme de Page, op.cit. p. 23.

[94] Lettre citée par Braubach à qui nous empruntons ces détails sur les premières années de Villers à Lubeck.

Holstein, accordant généreusement sur ses terres l'asile à des savants, des artistes, des émigrés.

A Emkendorf, le cercle formé autour de Julie Reventlow et du comte Friedrich Reventlow, administrateur de l'université de Kiel, rassemblait Klopstock, Jacobi, les frères Stolberg, Matthias Claudius, Cramer. On y vit aussi Lavater et la princesse Amalie Galitzin. A Knoop, non loin de là, habitait la comtesse Karoline Baudissin, sœur de Julie Reventlow. A Tremsbüttel, on était accueilli par Christian Stolberg, et sa femme, née Luise Reventlow, femme savante en contact avec les hommes les plus importants de l'époque. Sa maison était un haut-lieu du sentiment national. A Eutin habitaient Friedrich Stolberg, Fr. Jacobi, Nicolovius, ainsi que le poète Voß qui, moins sociable par nature et d'origine plus modeste, préférait se tenir à l'écart de ce beau monde et fumer sa pipe, en robe de chambre et son bonnet sur la tête, à l'ombre des lilas, tout seul ou en compagnie de sa fidèle Ernestine. A Plön demeurait l'ami de Schlözer, le comte Schmettow, et une aile du château abritait l'écrivain Hennings, frère de Sophie Reimarus. A Kiel on pouvait rencontrer le philosophe Reinhold, gendre de Wieland et fervent disciple de Kant, le professeur Hegewisch, Carl Friedrich Cramer, ami et admirateur de Klopstock, et Brandis, l'ami de Villers, dont il avait fait la connaissance à Driburg. Sur le chemin de Kiel se trouvait Witmold, propriété achetée par la comtesse Tessé, fille du dernier maréchal de Noailles, qui offrait à ses compatriotes émigrés asile et travail, et par sa nièce, la marquise de Montagu, belle-soeur de La Fayette, fondatrice de l'« œuvre des émigrés ». La Fayette, le général Dumouriez et le duc de Liancourt passèrent quelque temps à Witmold.

Mais le grand centre de l'Allemagne du nord, c'était Hambourg, ville cosmopolite où l'on trouvait, outre un théâtre allemand, un théâtre français et un théâtre anglais, et qui était devenue aussi la capitale de l'émigration française dans cette partie de l'Allemagne. Selon Baldensperger il y aurait eu à Hambourg 40 000 émigrés[95] Contrairement à Lübeck, Hambourg avait facilement adopté les mœurs légères des émigrés. La ville, plus commerçante que patriote, n'avait eu aucun scrupule, dans les années 90, à entrer en relations commerciales avec la France révolutionnaire, et le commerce avait attiré des marchands français et hollandais. On avait spéculé, risqué des affaires où l'on pouvait gagner gros, si bien que l'argent avait fini par se dévaluer. Les dépenses exagérées, le luxe inutile avaient entraîné à leur suite la hausse des prix. Tandis que les pauvres tombaient

[95] Baldensperger, *Le mouvement des idées* … op.cit.p.140.

dans la misère, que les fonctionnaires se voyaient réduits à rien, leur traitement n'augmentant pas aussi vite que le coût de la vie, les cafés, les beaux magasins s'étaient développés. Puis, en 1799, la nouvelle situation politique entraîna des faillites en masse. Sous le regard réprobateur de certains patriotes, Hambourg s'était prostituée à la France, sans se douter que la France ne lui en saurait pas gré. Le 14 juillet 1790, pour fêter le premier anniversaire de la prise de la Bastille, on porta des écharpes aux couleurs françaises et l'on chanta la gloire de la protectrice de l'indépendance hanséatique. Klopstock composa même une ode à cette occasion.

Car Hambourg avait aussi ses cercles de poètes et de gens cultivés, et malgré le mauvais état des routes les contacts étaient étroits avec les cités-sœurs de la Hanse, en particulier avec Lübeck. Il y avait tout d'abord; bien sûr, Klopstock dans sa maison d'Altona, le seul poète allemand que connussent la plupart des émigrés; il reçut quelques-uns d'entre eux[96]. Le centre des gens cultivés était le cercle Reimarus-Sieveking, qui se réunissait généralement dans la maison de campagne que ce dernier partageait avec Poel, à Neumühl près d'Altona, sur les bords de l'Elbe. Le dimanche après-midi salons et jardins se remplissaient, on y recevait jusqu'à 80 personnes. L'épouse de Sieveking, Johanna Margaretha, fille du docteur J.A.H. Reimarus, continua à recevoir après la mort de son mari, en 1799. Reinhard, qui avait épousé une autre fille de Reimarus, Christine, s'y retrouvait souvent ainsi que Godeffroy, Parish, Klopstock qui venait à cheval, et le baron Voght, célibataire philanthrope qui donnait pour sa part des fêtes à Flottbeck. Dans la maison du docteur Reimarus, où planait le souvenir de Lessing, s'organisaient des soirées simples autour de Sophie Reimarus, née Hennings, des réunions où l'on discutait sans mondanités de questions politiques et littéraires. On y retrouvait Sieveking, Reinhard, Hennings, qui faisaient partie de la famille, mais aussi le professeur Reinhold de Kiel, Jacobi qui venait assez souvent à Hambourg, le poète danois Baggesen, Schröder, directeur du théâtre de Hambourg, et Reichardt, autrefois maître de chapelle de Frédéric le Grand, qui chantait les Lieder de. Goethe qu'il avait mis lui-même en musique. Klopstock fréquentait aussi la maison Reimarus. La maison de campagne de Reimarus à Billwerder était le lieu de rencontre de poètes, d'érudits, d'hommes d'affaires. Des Français y passèrent, Dumouriez et le futur Louis-Philippe; les sénateurs des villes hanséatiques, appelés plus tard à

[96] Voir Baldensperger, « Klopstock et les émigrés français à Hambourg », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1913.

Hambourg pour des entretiens avec les autorités françaises, s'y réunirent aussi: Rodde et Overbeck, de Lübeck, et Smidt, de Brême. La petite maison du poète Matthias Claudius et de sa femme Rebecca à Wandsbeck faisait contraste avec les salons de la ville. Dorothea et son frère Karl von Schlözer leur étaient très attachés. La fille de Claudius épousa le jeune Perthes, libraire-éditeur à Hambourg, dans le magasin duquel s'échangeaient les idées politiques lors de la domination française. Et d'Altona où il habitait, Gerstenberg, l'auteur d'*Ugolino*, celui qui avait éveillé en Allemagne l'intérêt pour Shakespeare et la poésie nordique, était en contact étroit avec Lübeck et Eutin. Hambourg offrait donc le spectacle d'un monde bigarré de marchands, de poètes, et aussi d'émigrants de toute sorte. Il serait fastidieux de citer tous ceux qui y séjournèrent. Parmi les plus célèbres nommons Talleyrand, l'abbé Delille qui devint à Hambourg « l'ennemi intime » de Rivarol[97], Dampmartin, Madame de Genlis, Madame de Flahaut, Chênedollé, le marquis de la Tresne, dont l'œuvre de traduction de Klopstock resta inachevée[98], Sénac de Meilhan, le marquis de Romance-Mesmon, Pierre-François Fauche, le libraire de l'émigration, qui avait son magasin sur le Jungfernstieg, et son frère, Fauche-Borel, admirateur de Klopstock, Baudus, rédacteur du *Spectateur du Nord*, dont Villers devint un des principaux collaborateurs.

Toutefois il y avait deux sortes d'émigrés. Ceux qui s'étaient installés dans le Holstein, qui avaient trouvé asile dans une maison hospitalière à Lübeck ou à la campagne, avaient, sans pour autant se germaniser autant que Villers, noué des contacts avec la population, tenté de s'intégrer, d'apprendre la langue de leur pays d'adoption, et montraient le plus grand respect pour les traditions et les richesses culturelles de leurs hôtes. Certains s'essayaient même à la traduction, comme le marquis de la Tresne, qui s'attela à Klopstock, et Vanderbourg qui mit en francais quelques œuvres de Jacobi. Bref ils avaient tiré le meilleur parti de leur exil et, oubliant leurs préjugés, se donnant la peine de découvrir le pays qui leur donnait asile, entretenant de bonnes relations avec la population indigène, ils en avaient fait une source d'enrichissement.

A Hambourg par contre, où ils se perdaient dans la foule anonyme, mais où ils se retrouvaient aussi plus facilement entre eux, les émigrés formaient un monde à part. Si certains essayaient de s'adapter à leur pays d'accueil, le plus grand nombre menait une vie à l'écart, rarement intégrés dans le milieu allemand, ignorant tout du pays dans lequel ils

---

[97] De Lescure, *Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'émigration*, Paris, Plon, 1883, p. 439-440.
[98] Baldensperger, «Klopstock …», op.cit. p. 6.

vivaient. Ils essayaient de se recréer à Hambourg la vie qu'ils avaient menée en France, craignant avant tout de se provincialiser, criblant de leurs railleries les coutumes, les habitudes de l'excellente population qui leur donnait généreusement asile, jugeant toutes relations et conversations impossibles avec les Allemands qu'ils préféraient poursuivre de leur persiflage. Ils avaient coutume de se retrouver dans la maison de Rivarol, « où il était de bon ton, quand on se piquait d'esprit, d'être admis »[99]. Rivarol qui, comme on le sait, poussait le persiflage à l'extrême, ne manquait pas une occasion de décocher une épigramme. « C'est aux Hambourgeois qu'il pensait, à leur allure bovine, à leur béotisme contemplatif qui semble ruminant, quand il parlait de ces Allemands qui se cotisent pour entendre un bon mot »[100]. Il refusait de « distiller pour de tels dégustateurs les finesses de sa conversation »[101].

La plupart des émigrés étaient loin de trouver l'Allemagne du nord aussi attrayante que le faisait Villers. Rivarol, que le libraire Fauche obligeait à écrire chaque jour quelques pages de son dictionnaire, et qu'il fut bientôt obligé, devant sa paresse, de séquestrer dans sa maison pour le forcer à travailler, finit par s'ennuyer prodigieusement à Hambourg. Il écrivit à un de ses amis:

> « Mon séjour à Hambourg m'a prouvé qu'on peut y demeurer longtemps sans être tenté d'y acquérir le droit de bourgeoisie; nos usages sont si différents de ceux des gens du Nord, qu'il faut que la chaîne de la nécessité fasse supporter ceux-ci, pour s'y accoutumer. Tout est ici commerçant ou spéculateur. L'homme qui a le plus de ce qu'on appelle des marcs est l'homme par excellence. Avec des êtres de cette trempe, vous imaginez bien que le titre d'homme de lettres est auprès d'eux la plus légère recommandation. On ne sait même pas ce que ce titre impose à celui qui ose le prendre. Les sociétés se ressentent de l'esprit mercantile qui est la base de l'industrie locale. Quelques maisons de négociants méritent cependant une exception particulière, mais leur tour de politesse tue le goût français. Quant aux femmes, ce sont des espèces de momies imparlantes, dont la robuste enveloppe interdit jusqu'aux désirs. Le spectacle est détestable, quoiqu'il coûte beaucoup d'argent. Les libraires meurent de faim; mais en revanche les marchands de vin sont millionnaires […]
> Si Hambourg ne roulait pas perpétuellement sur un cercle d'étrangers qui se renouvellent, il faudrait ou périr de consomption, ou se faire Hambourgeois pour en finir. »[102]

[99] De Lescure, *Rivarol*…, op.cit. p. 434.
[100] ibid. p. 470.
[101] ibid.
[102] De Lescure, *Rivarol* …, op.cit. p. 463.

A en croire de Lescure, qui semble partager l'opinion de Rivarol, Hambourg était une ville hospitalière aux étrangers, mais laborieuse, positive, mercantile, qui vendait cher son hospitalité[103]. Nous avons vu cependant qu'en ce qui concerne la société, on ne peut faire confiance à Rivarol. Hambourg avait ses gens de lettres, et si leur goût ne convenait pas à Rivarol et à ses amis, cela ne prouve que la pauvreté et l'étroitesse d'esprit de ceux de nos compatriotes qui prétendaient en avoir le plus. Cela montre à quel point était nécessaire une remise en question des préjugés communs, telle que l'entreprit Villers.

Les émigrés qui formaient la cour de Rivarol, les nostalgiques des salons parisiens, du bel esprit, des conversations élégantes et polies, se moquaient bien sûr éperdument des aspirations littéraires de l'Allemagne. S'ils avaient essayé de faire la connaissance de Klopstock, le patriarche du nord, qu'ils ne pouvaient ignorer (ce qui ne les empêchait pas de se moquer de sa gaucherie), leur curiosité n'allait guère au-delà. Rivarol lui-même « ne faisait guère cas de l'esprit allemand et de la poésie allemande, mousse de bière, fumée de pipe à ses yeux. Il était trop élégant et trop subtil de verbe pour espérer jamais être compris de l'illustre auteur de la Messiade... »[104]. Il était en vérité bien difficile de concilier les deux partis. Chênedollé qui admirait également Klopstock et Rivarol - il avait composé une Ode à Klopstock sur « l'invention », et on connaît le récit enthousiaste qu'il fit de Rivarol improvisant le 5 septembre 1795 dans son jardin des environs de Hambourg[105] - finit par se brouiller avec Rivarol, blessé qu'il était de ses critiques désobligeantes à l'égard de Klopstock[106]. Villers n'eut pas davantage de chance dans son premier essai de concilier les grâces françaises et la profondeur de l'esprit allemand. Grand admirateur de Klopstock, il avait espéré que Delille mettrait en vers la *Messiade* afin de la rendre accessible au public français. A l'intention de Delille qui, malgré de longs mois d'exil, ne savait pas encore l'allemand, Villers avait traduit en français littéral l'épisode d'*Abbadonna*. Mais le poète des *Jardins*, après lecture du morceau qu'il trouva trop élevé pour lui, répondit qu'il préférait rester « parmi les fleurs ». Villers publia alors son canevas tel quel dans le *Spectateur du Nord*[107]; ce qui eut pour résultat de dérouter les lecteurs et de lui attirer les foudres de

---

[103] ibid. p. 420.
[104] ibid. p. 436-437.
[105] ibid. p. 457, et Baldensperger, *Le mouvement des idées*…, op.cit, p. 276-277. L'épisode est rapporté par Sainte-Beuve dans: *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire, 1861,* ainsi que dans son portrait de Chênedollé, *Revue des Deux-Mondes* 1849.
[106] de Lescure, *Rivarol* …, op.cit. p. 467-468.
[107] *Spectateur du nord*, T. XI, septembre 1799, l'anecdote est rapportée dans ce Journal.

Klopstock, qui fit retomber sur Villers sa colère contre les traducteurs français. Villers fit ses excuses au maître et mit à profit ses leçons[108].

Mais il n'y avait pas d'accord possible entre Villers et Rivarol. Ce dernier qui avait été un des collaborateurs de la première heure du *Spectateur du Nord*, se tint dans une réserve dédaigneuse à l'égard du journal dès que les idées de Villers commencèrent à donner le ton. Villers qui par son tempérament de Lorrain et son penchant au germanisme, était en quelque sorte l'antithèse du bouillant méridional, ne pouvait qu'être exaspéré par sa compagnie. Il vit en lui l'incarnation du bel esprit qu'il abhorrait. Dans un morceau intitulé *La Loquèle*[109], que Villers avait écrit pour le faire insérer dans le *Spectateur*[110], il a tracé le portrait du beau parleur, type du Français vain et superficiel. Il y oppose le beau parleur et le penseur, l'homme du monde et le savant, en un mot l'homme du midi et l'homme du nord, donnant la préférence à ce dernier. Nous en citons de larges extraits:

> « Je veux esquisser quelques traits de l'homme prodigieux, abondant en loquèle, qui sait tout, qui parle de tout, qui tranche sur tout. Voyès-le, il a la tête haute, le coup d'œil vif et méprisant, l'ironie est dans son attitude, l'épigramme est prête à partir. Il parle; écoutès-le: c'est un torrent. Il persifle d'abord, taxe d'ignorance ou de mauvais goût tout ce qu'on a dit avant lui, personne n'a encore touché le fond de la question; c'est lui qui va tout éclaircir, qui va couper le nœud gordien. Il entre en matière; quel flux de sarcasmes, de [*illisible*], d'antithèses, de jeux de mots! le concetti italien y brille à chaque parole. Quel galimatias pompeux et pétillant!- Je suis étourdi, ébloui! Ce ne sont qu'éclairs, fusées, pétards; et quand tout ce feu d'artifice est fini, je suis étonné de me retrouver dans les ténèbres.
> […]
> C'est la manie dominante de notre siècle que de tout savoir et de raisonner sur tout; et c'est l'homme à loquèle qui en est le héros. Un savant mathématicien se présente, qui a une réputation faite en Europe, à qui on doit quelques nouvelles idées dans la géométrie transcendante, mais par malheur il parle peu et discrettement. Le beau diseur l'attaque, l'agace, l'entreprend sur la théorie des courbes, discute avec volubilité, entrelarde son discours de cylindres, de paramètres, d'abscisses; mêle à tout cela des pensées fines, éclatantes, qu'il va chercher un peu loin…
> Pourtant il n'est jamais sans avoir à portée de lui quelques admirateurs, esprits profonds, qui se récrient à chaque mot, qui s'extasient, qui battent des mains; et le pauvre géomêtre, bravement harangué, est obligé d'applaudir comme les autres, de peur de passer pour un sot.
> Un de ses constans admirateurs vous pousse doucement par le coude, de peur de l'interrompre, et vous dit à voix basse: Vous voyès, le voilà qui vient de battre un savant de profession, il les battrait tous de même, car il a toujours raison. C'est une

[108] Lettre de Klopstock à Villers, 19 oct. 99, Isler, op.cit. p. 203-204.
[109] Le manuscrit est conservé à Hambourg, Villers' Nachlaß, M. 3 (6/mm). Il est daté de la main de Villers du 15 mai 98. Wittmer en cite quelques extraits, *Villers* op. cit. p. 43.
[110] Le morceau ne fut pas inséré dans le Journal. Baudus, son rédacteur, écrivit à Villers: « la loquèle a trop l'air de tomber sur Rivarol ». (Wittmer, op. cit. p. 43).

> Encyclopédie que cette bête là ! c'est un gênie universel; c'est l'être le plus étonnant de son siècle!
> […]
> Le concert de bravos va toujours se renforçant autour de lui, et il acquiert une espèce de réputation, météore brillant qui se dissipe bientôt en fumée.
> […]
> Parmi toutes les nations, il faut en convenir, le français est peut-être celui chez qui se rencontrent le plus fréquemment des traits de ce caractère, et celui auprès duquel il réussit le mieux. On sait combien il doit faire fortune dans un tems et chès un peuple où l'on fait des hommes tout ce que l'on veut avec quelques mots qui n'ont point de sens ».

Au-delà de Rivarol, c'est toute sa cour, ce beau monde d'émigrés futiles, se moquant de ce qu'ils ignorent, qui était visé. On comprend que ce morceau n'aurait pu plaire aux abonnés du *Spectateur*, et Villers se serait fait parmi eux quelques ennemis de plus.

6. Le cercle d'Eutin; Friedrich Jacobi

Si Villers allait de temps à autre à Hambourg où il retrouvait ses amis allemands P.Poel, Reinhard, Reimarus, Sieveking, etc., il était en relations plus étroites, de par la proximité même des lieux, avec les membres de ce qu'on a appelé le « cercle d'Eutin »[111] (h), et tout particulièrement avec Friedrich Jacobi, qui venait lui-même fréquemment à Lübeck où il était accueilli par la famille Rodde.

Nous avons eu l'occasion de citer plus haut les noms de ces personnalités qui donnaient un certain renom à la petite ville du Holstein: Friedrich Jacobi, Friedrich Leopold Stolberg, Johann Heinrich Voß. Ces deux derniers qui ne se voyaient presque plus, malgré l'amitié éternelle qu'ils s'étaient jurée dans leur jeunesse, portaient le souvenir de leur appartenance au « Hainbund » de Göttingen; beaucoup d'autres d'ailleurs, dans cette partie de l'Allemagne, avaient été en relations plus ou moins étroites avec le mouvement: ainsi C.Fr. Cramer, Fr. Meyer, Overbeck, les frères Reventlow[112]. C'est par l'intermédiaire de ces derniers que les jeunes comtes Friedrich et Christian Stolberg, étudiants à Gottingen dans

[111] Bippen, W. von, *Eutiner Skizzen. Zur Cultur- und Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts,* Weimar 1859.
[112] ibid. 8. 149.

les années 1772-73, avaient fait la connaissance de Boie, qui à son tour les avait introduits dans le cercle des amis et poètes. Ils portaient l'auréole que leur donnait le privilège de connaître intimement Klopstock, l'idole du groupe; ce dernier avait en effet été un certain temps le précepteur des deux jeunes gens[113]. Ils devinrent les intermédiaires entre le grand homme et ses jeunes admirateurs et émules. Ils se réunissaient le dimanche avec les autres membres du cercle pour rêver de poésie et de beaux sentiments dans l'odeur du café et la fumée d'une tabagie organisée, et fêtèrent en leur compagnie ce fameux anniversaire de Klopstock, célébré avec éclat le 2 juillet 1773, dans un respect touchant à l'idolâtrie.

Pour se faire une idée du prestige dont jouissait Klopstock à cette époque, et de la fascination que sa poésie exerçait sur cette génération d'idéalistes, il suffit de se remémorer cette phrase de Werther:

> « Sie stand, auf ihren Ellenbogen gestützt, ihr Blick durchdrang die Gegend, sie sah gen Himmel und auf mich, ich sah ihr Auge tränenvoll, sie legte ihre Rand auf die meinige und sagte - Klopstock! - Ich erinnerte mich sogleich der herrlichen Ode, die ihr in Gedanken lag, und versank in dem Strome von Empfindungen, den sie in dieser Losung über mich ausgoß. »[114]

Friedrich Stolberg, en particulier, à qui Klopstock avait dédié des vers, est aux yeux de Voß « der Mann, den Klopstock liebt »[115]. Malgré l'origine noble des jeunes comtes, qui les plaçait un peu à part dans le « *Hainbund* », Friedrich Stolberg, dans un bel enthousiasme démocratique, devint l'ami intime de Voß, d'origine très modeste. Ensemble ils passèrent de longues soirées poétiques, parfois en compagnie du poète Hahn, dans le style de la « *Empfindsamkeit* »[116]. Lorsque les Stolberg durent quitter Göttingen en septembre 1773, ils s'arrachèrent avec des larmes des bras de leurs amis. L'amitié de Stolberg et Voß se renoua en Holstein, en particulier à partir du moment où Voß, qui avait entre-temps épousé la sœur de Boie, Ernestine, devint en 1782 recteur à Eutin, où Friedrich Stolberg se trouvait déjà installé depuis un an. Cette amitié se prolongea un certain nombre d'années. Friedrich Stolberg, pour aider son ami Voß, lui fit cadeau de sa traduction de l'Iliade, en le chargeant de la faire paraître. Ensemble les deux amis firent la première édition des poèmes de Hölty, autre membre du « *Göttinger Hain* ».[117]

---

[113] ibid. s. 62.
[114] Goethe, J.W., Die Leiden des jungen Werthers, lettre du 16 juin.
[115] Bippen, Eutiner Skizzen, op.cit. p. 62.
[116] ibid. p. 63, voir le récit fait par Voß d'une soirée avec Stolberg et Hahn.
[117] « Göttinger Hain » et « Hainbund de Göttingen» désignent le même mouvement littéraire.

La rupture se fit plus tard, lorsque Voß, qui devenait de plus en plus bougon et misanthrope, s'irrita des penchants de Stolberg au mysticisme. Celui-ci tomba peu à peu dans une religiosité exagérée, et finit par se convertir au catholicisme en 1800. Dès lors Voß se consacra uniquement à sa transposition d'Homère en hexamètres allemands.

Ainsi, lorsque Villers et Dorothea allaient rendre visite à leurs amis d'Eutin, ils passaient tout d'abord à la petite maison de l'instituteur où Ernestine les accueillait. De la ville ils apportaient au poète plumes et papier. Dorothea qui connaissait Voß de longue date, aimait se promener avec son vieil ami dans le jardin, sous les tonnelles de chèvrefeuille, et oublier le temps dans de longues conversations. A midi on retrouvait dans la maison de Stolberg, près du château, la société de cour, la noblesse, les fonctionnaires, les émigrés de passage, et Jacobi qui venait en voisin. La deuxième femme de Stolberg, née Sophie von Redern, s'intéressait aux mathématiques et à la minéralogie, et avait par là des affinités avec Dorothea. Parfois, après le déjeuner, Voß se joignait au groupe pour faire une excursion jusqu'à un des nombreux lacs de la région.

Mais Villers devait préférer à tout cela les soirées autour de la table ronde et de la fameuse théière de son ami Friedrich Jacobi, flanqué de ses deux sœurs, l'intelligente et despotique Lene, et Lotte, plus insignifiante. Villers fut même à plusieurs reprises l'hôte de Friedrich Jacobi, chez qui il séjourna quelques semaines. Jacobi se trouvait à Eutin depuis 1794, date à laquelle les malheurs consécutifs à la Révolution l'avaient obligé à quitter son domaine rhénan de Pempelfort. Il entretenait des relations avec toute l'élite de l'Allemagne du nord, et était particulièrement lié avec la famille de Rodde. Depuis la mort de sa femme Betty von Clermont, il vivait avec ses deux sœurs, amies de Dorothea. Lorsque Villers se fut installé à Lübeck, il chercha à connaître plus intimement le grand homme dont il avait entendu parler, et dans sa ferveur de philosophe néophyte, il se plaça sous l'égide de celui qu'il considérait comme son maître.

La correspondance publiée par Isler nous permet de retracer ce que furent ces relations. Elle commence le 25 novembre 1799 par une lettre de Villers à Jacobi, mais il est probable que les deux hommes s'étaient déjà rencontrés: « Vous avez eu la bonté de dire à Hambourg que vous comptiez sur ma visite, cela valait presque une invitation »[118]. Le prétexte de cette première lettre, du moins la première que nous connaissions, est la querelle qui venait de s'enflammer autour de Fichte. Ce dernier avait était destitué de son

[118] Isler, op.cit. p. 11.J-3.

poste de professeur à l'université d'Iéna, à la suite d'une accusation d'athéisme portée contre lui. Villers, au nom de la science et de la raison, avait chaleureusement pris parti pour Fichte dans un article du *Spectateur du nord*[119]. Ayant lu la *Lettre à Fichte* de Jacobi, Villers s'adresse à l'« ami du juste persécuté ». Villers poursuit sur ce ton, assurant Jacobi de toute l'admiration qu'il lui porte. Si Fichte est le Messie de la Philosophie spéculative, Jacobi en est le Socrate, et Villers lui-même voudrait bien être son Criton. Il parle ensuite de ses travaux sur Kant et de l'ouvrage qu'il projette pour le faire connaître aux Français. Il lui demande son avis et son aide: « Si vous Monsieur, surtout ne me soutenez, ne me redressez, je ferai cent faux pas dans la carrière, je donnerai aux Fran ais une idée fausse, ou incomplette, ou obscure de la philosophie critique, comme je l'ai déjà fait dans une misérable petite analyse du livre de Kant »[120]. Mais Villers, avec sa modestie habituelle, pense que Jacobi lui-même est bien plus apte que lui à faire connaitre aux Français la philosophie de Kant: **«** Alors, Monsieur, je quitterais avec joie mon emploi de Dragoman philosophique, pour me ranger dans la foule de vos auditeurs »[121]. Jacobi répond le 18 décembre en envoyant à Villers deux de ses amis qu'il lui recommande: G.H.L. Nicolovius, ami et parent de Goethe, et qui habitait chez F. Stolberg; et M.M.C. de Boudens, vicomte de Vanderbourg, hôte de Jacobi à qui il servait de secrétaire, et dont il traduisit le *Woldemar*. A partir d'un court séjour de Jacobi à Lübeck[122], au cours duquel les deux hommes semblent s'être liés d'amitié, la correspondance s'échange régulièrement entre Lübeck et Eutin.

On a l'impression qu'entre Jacobi et Villers règne déjà une familiarité de vieux amis. Jacobi écrit souvent à Villers qu'il conseille dans ses travaux, gronde de son découragement. Il lit en famille les œuvres de Villers que celui-ci lui envoie: les *Lettres westphaliennes*, *De la liberté*, *Le magnétiseur amoureux*, et donne son avis. Une certaine complicité s'établit entre les deux hommes à propos de Dorothea qu'ils estiment également, et qu'ils appellent avec un respect amusé « le Docteur aux bras blancs ». Villers de son côté veut traduire les *Lettres à Ernestine* de Jacobi, dont Vanderbourg avait déjà entrepris la traduction.

Villers eut bientôt l'occasion d'aller à Eutin. Il y rencontra Gerstenberg, qui venait fréquemment en visite chez Jacobi. Les trois hommes eurent de longues discussions, ou même disputes philosophiques, Villers et Gerstenberg étant les fougueux partisans de Kant

---

[119] *Spectateur du Nord*, T. X, Juin 1799.
[120] Isler, op.cit. p. 146. Allusion probablement à l'article de Villers sur Kant dans le Spectateur d'avril 99.
[121] Isler, op.cit. p. 147.
[122] Voir lettre du 8 mai 1800, Isler, op.cit. p. 150.

contre Jacobi, ce dernier n'étant pas le kantien convaincu que Villers avait cru d'abord. Parfois leurs amis communs, le philosophe Reinhold et le théologien J.F. Koeppen qu'ils nomment par plaisanterie « Abbé », participaient aux discussions, le premier dans le camp de Gerstenberg et Villers, le second aux côtés de Jacobi. Un billet de Gerstenberg à Villers témoigne de ces conversations. Gerstenberg, qui nomme Villers « theurer Gehülfe im Felde der Kritik und Streitgenoss gegen den gewaltigen Jacobi »[123], lui écrit derrière le dos de ce dernier pour préparer une discussion future:

> « Haben Sie die Güte, Herr von Villers, mir zu sagen, ob wir uns mit diesen Prämissen getrauen können, etwas gegen unsern gemeinschaftlichen Gegner, den gefährlichen Jacobi, auszurichten. Aber lassen Sie ihn ja nichts davon merken ». [124].

Ces discussions ont dû se poursuivre l'hiver suivant (1801) à Eutin, où Villers fut quelque temps l'hôte de Jacobi, prenant la place de Vanderbourg qui était retourné à Paris. Villers achevait alors son ouvrage sur Kant[125]. Jacobi pour sa part écrivait « une diatribe contre la philosophie transcendentale, dont je cherche à mettre la fausse magie au grand jour […] Arrivez, cher collègue, et nous disputerons »[126]. Devant les hésitations de Villers, Jacobi doit-lui promettre une fois de plus de ne pas l'attaquer dans son camp pour ne pas user son courage: « Arrivez donc sans crainte, et n'ayez d'autre souci que de vous munir de bonnes lectures pour les soirées »[127]; et Jacobi se hâte d'achever sa diatribe antikantienne avant l'arrivée de Villers.

Mais déjà pendant l'été 1799, Jacobi, accompagné de ses sœurs, a fait plus d'une fois les six heures de route jusqu'à Lübeck, Villers de son côté est allé à Eutin avec Dorothea. Les rapports épistolaires sont fréquents. Jacobi conseille Villers, l'informe, s'entremet pour lui auprès de Voß. Villers lui fait part de ses démêlés avec le *Spectateur du Nord* pour lequel il écrit encore en 1800 des articles mal accueillis, et surtout avec son éditeur Baudus qui excite contre lui les rédacteurs du *Mercure de France*[128], ou refuse de faire paraître dans le

---

[123] Isler, op.cit. p. 68.

[124] ibid. p. 69. Gerstenberg écrivit en 1802: *Gemeinschaftliches Princip der theoretischen und praktischen Philosophie*, 1802, dédié « an Herrn Charles de Villers» ,publié dans: *Gerstenbergs Vermischte Schriften von ihm selbst[…] herausgegeben*, in 3 Bänden, Altona 1816, B.3 Villers a écrit sous le billet que nous citons: « Ecrit par Mr. de Gerstenberg à Eutin, chez M. Jacobi, où nous nous trouvions ensemble, en Juin ou Juillet 1800 ».

[125] voir chapitre suivant.

[126] 11 déc. 1800, Isler op.cit. p. 165-166.

[127] 29 déc. 1800, ibid. p. 167.

[128] voir chapitre suivant.

Spectateur les *Lettres à Ernestine*[129]. L'estime et l'amitié aussi se sont approfondies. Alors que Villers se voulait le disciple de Jacobi, celui-ci l'appelle maintenant « collègue » et « ami ». Ce sont de véritables effusions de coeur dans le style du temps. Jacobi écrit à Villers où il attend: « Quand je pense combien je vous aime, il m'en vient des battemens de cœur »[130].

La correspondance s'interrompit pendant un an, pendant lequel Villers, puis Jacobi séjournèrent successivement à Paris, et reprit le 21 juin 1802. Jacobi sert alors d'intermédiaire pour mettre en rapport Villers et Mme de Staël, dont il avait fait la connaissance à Paris, probablement au début de l'année 1802, tandis que Villers n'avait pas eu la chance de la rencontrer. De nouveau Villers et Jacobi élaborent des projets de rencontre; ils se retrouvent même à Hambourg chez des amis communs, Reinhard, Poel. A la suite semble-t-il de malentendus, un certain froid plane sur les derniers jours de leur amitié, avant le deuxième départ de Villers et de Mme de Rodde pour la France. Villers est peut-être aussi trop absorbé par la préparation de ce nouveau voyage, ou par sa correspondance avec Mme de Staël. « Vous dites, lui écrit Jacobi, […] que votre talent de lire est la seule ressource que vous avez pour m'intéresser. Et après en, suite des conseils que vous me donnez pour ma santé, que vos manières de voir ne sont pas en grand crédit à Eutin »[131]. Le sensible Jacobi est peiné de ces reproches, attristé à l'idée de voir s'éloigner ses amis.

Presque trois ans plus tard la correspondance reprendra. Jacobi fera comprendre à Villers combien il a souffert de l'oubli dans lequel celui-ci l'a laissé[132]. Pendant ce temps Jacobi, en partie ruiné, a dû, le coeur gros, quitter Eutin pour Munich où il est devenu président de l'Académie des Sciences. « Mon coeur a été brisé, frappé à mort, j'ai fui, j'ai dû aller mourir au loin »[133]. Dans cette première lettre qu'il adresse de Munich à Villers, Jacobi se complait dans le souvenir des derniers jours de leurs rencontres en Allemagne du nord, il rappelle les regrets qu'il a eus de voir s'éloigner Villers, et lui renouvelle son amitié[134]. Villers, touché de la peine du déraciné, attendri par le rappel de ces souvenirs, rassuré aussi

---

[129] voir lettre de Jacobi du 11 déc. 1800, Isler p.165.
[130] 29 déc. 1800, Isler, op.cit. p. 167.
[131] 4 août 1803, Isler op.cit. p. 176, allusion probablement aux idées « magnétiques » de Villers sur le traitement des maladies.
[132] Nous aurons l'occasion de revenir sur l'attitude de Villers pendant son deuxième séjour en France; il semble qu'il ait négligé un moment ses amis.
[133] 22 janvier 1806, Isler, op.cit.p.181.
[134] ibid. p. 177-186.

par l'éloge que fait Jacobi de son *Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, répondra en écrivant coup sur coup de longues lettres à son vieil ami Jacobi[135].

Pendant le séjour de Villers en France, le cercle d'Eutin s'était dissous. Jacobi était parti pour Munich en 1805, en même temps que Nicolovius qui avait quitté la maison de Fr. Stolberg. Ce dernier, après sa conversion au catholicisme, s'était installé depuis 1800 à Münster. Voß était à Iéna depuis 1802, et Klopstock, le patriarche de Hambourg, était mort en 1803.

Mais les relations qu'entretenait Villers avec Jacobi n'ont pas manqué de le marquer fortement au cours des premières années de son séjour à Lübeck. Tout d'abord c'est grâce à lui que Villers élargit le cercle de ses relations. Il est intéressant de noter parmi les hôtes de F. Jacobi des gens comme Nicolovius, Vanderbourg, Gerstenberg, Reinhold, un des premiers kantiens, A. Hennings, Brinkmann, diplomate suédois, Mlle Elise Reimarus, amie de Lessing; parmi ses amis de Hambourg, qui sont aussi pour la plupart ceux de Dorothea: Bouterwerk, kantien lui aussi, Matthias Claudius, Reinhard; parmi ceux de Lübeck: le pasteur Geibel, Koeppen, Trendelenburg. Par l'intermédiaire de Jacobi, Villers fit ou approfondit la connaissance de cette élite intellectuelle de l'Allemagne du nord.

C'est ensuite au contact de Jacobi que Villers trouva la stimulation nécessaire pour écrire son livre sur Kant, c'est dans les controverses qu'il eut avec lui que ses idées s'affermirent, que son esprit se forma à la pensée philosophique; c'est au cours de conversations enrichissantes qu'il se convainquit de la supériorité de la pensée allemande et se mit à mépriser les futilités de la conversation française, de l'esprit de salon. La correspondance ne nous retrace qu'une partie de ce que furent les conversations entre Villers, Jacobi, et les hôtes de ce dernier, mais on peut supposer que c'est dans ces réunions entre lettrés que Villers acquit la plupart de ses idées sur la littérature allemande. C'est Jacobi sans doute qui initia Villers à la poésie de Jean Paul, dont il devint un admirateur convaincu. Jacobi était en effet l'ami intime de Jean Paul; il était entré en correspondance avec lui dès 1798 (donc au moment où Villers venait de s'installer à Lübeck), mais les deux hommes ne se rencontreront que plus tard[136]. Jacobi et Gerstenberg étaient des admirateurs enthousiastes de Jean Paul, ce qui explique certainement la prédilection de

---

[135] Nous regrettons de ne pas les avoir retrouvées, comme d'ailleurs la plupart des lettres de Villers à ses correspondants. La correspondance publiée par Isler se termine par une lettre de Jacobi datée du 20 janv.1808. Nous ignorons quelles furent par la suite les relations de Jacobi avec Villers jusqu'à la mort de ce dernier.

[136] voir *Jean Paul Blätter*, avril 1938, p. 4.

Villers pour ce dernier qu'il considère comme l'auteur le plus allemand et qu'il s'exerça à traduire[137]. Jacobi étudia la *Vorschule der Aesthetik* de Jean Paul[138], et en discuta sans doute avec Villers. Cet essai contient entre autres une critique de la valeur morale de la poésie française, et c'est une phrase de Jean Paul tirée de la *Vorschule* que Villers cite dans le § 15 de son *Erotique comparée*[139]. Il donne raison à Jean Paul selon lequel les plus grands poètes sont aussi les plus chastes:

> « Combien je m'applaudis de trouver du même avis que moi le génie original qui fait les délices de mes heures solitaires, Jean Paul, qui me fournirait à lui seul tant d'exemples pour établir la pureté de la muse germanique »[140].

La correspondance de Villers avec Jacobi montre que la dégradation de la nation française était un des sujets de leurs conversations: « La nation française consentira-t-elle à devenir une nation barbare? […] J'aime à croire qu'il sera impossible de dégrader la nation entière. »[141] La langue de Jean Paul causa bien des difficultés à Villers au début, et nécessita tous ses efforts. Mais pour cette raison même, Jean Paul devint son auteur favori; c'est dans la lecture de ses œuvres qu'il trouva le réconfort aux heures difficiles[142]. Jean Paul fut pour Villers, qui ne l'a jamais rencontré, l'auteur allemand par excellence, il illustre à ses yeux l'idéal de la poésie allemande, plus encore que Klopstock, Goethe, Schiller. C'est encore un ouvrage de Jean Paul que Villers conseillera à Mme de Staël d'emporter dans ses bagages lorsqu'elle se rend pour la première fois en Allemagne. Cet exemple montre bien dans quel sens Jacobi a pu orienter l'esprit de Villers.

C'est aussi dans le cercle d'Eutin et l'entourage de F. Jacobi que Villers respira, à 25 ans d'écart, l'air du « Göttinger Hain ». Nous avons vu que certains membres du groupe, ou ceux qui en étaient proches, se retrouvent à Eutin même ou dans les environs: Voß, les frères Stolberg, Reventlow. Mais ceux qui soutinrent l'esprit du mouvement ne sont pas loin: Klopstock, l'âme du groupe, est à Hambourg, ainsi que le chanoine Meyer; Claudius est à

---

[137] Wühr, W., « Jean Paul und die franzosische Emigration », dans *Jean Paul Blätter*, juin 1940, p. 47. Voir plus loin (Ch. V, 3, p. 163 et suivantes) sur les traductions de Villers.

[138] Il est probable que Jacobi et Jean Paul échangeaient alors par lettres leurs idées sur le sujet. La *Vorschule der Ästhetik* n'a paru qu'en 1804.

[139] *Essai sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et les allemands traitent l'Amour*, dans *Polyanthea, ein Taschenbuch für das Jahr 1807*, hgg. von Karl Reinhard.

[140] ibid. publié par Eggli, *L'érotique comparée*…op.cit. p. 178

[141] Lettre de Jacobi, 22 janv. 1806, Isler, op.cit.

[142] « Und Trost und Stärkung suchte ich denn immer, wie sonst, in dem von meinem J. Paul angebauten Feenlande », lettre de Villers à Jean Paul, 2 janvier 1813, publiée par Cl. Pichois dans: *L'image de Jean Paul…*,op. cit.p.465, voir aussi E.Forster: *Denkwürdigkeiten aus dem Leben von Jean Paul Friedrich Richter*, München 1863

Wandsbeck: sans avoir partagé toutes les folies du groupe, il a soutenu de son intérêt bienveillant le mouvement, et il est resté en contact étroit avec les Stolberg, Boie et Voß, avec Dorothea von Rodde, et avec Jacobi dont il éleva les fils. D'une façon générale il est intéressant, ou du moins curieux, de noter les relations privilégiées qui unissent cette « Arcadie du nord » à Göttingen. Jacobi, le Rhénan, ne fait exception qu'à moitié; son frère Johann Georg a fait ses études à Gottingen et lui-même connaît Schlözer. Il ne manque pas de le rencontrer lorsque ce dernier vient à Lübeck rendre visite à sa fille. Göttingen est un lien commun entre Villers, Dorothea, Voß, Stolberg, Cramer, etc. C'est entre Lübeck et Göttingen qu'oscille le destin de Villers.

Il n'est donc pas étonnant que Villers connaisse tout d'abord de la littérature allemande Klopstock et Voß, dont il admirait surtout la traduction d'Homère. Il entendit peut-être aussi les frères Stolberg raconter le voyage en Allemagne du sud et en Suisse qu'ils avaient fait dans leur jeunesse en compagnie de Goethe. Villers considère ce dernier comme le « génie le plus caractéristique de cette moderne Achaïe »[143], et place Klopstock et Voß parmi les représentants les plus éminents de la littérature allemande. C'est eux qu'il s'efforça de traduire et de faire connaître aux Francais dans les premières années de son apostolat. Il voit en eux les bardes de la Germanie nouvelle.

Dans ce domaine Villers avait sans doute moins appris de Jacobi que de Gerstenberg, auteur d'*Ugolino* et propagateur de la poésie des scaldes et des ténèbres sauvages du nord. Voß, ainsi que Jacobi, était un ami de Gerstenberg. Dans une lettre à Villers[144], Voß forme le projet d'aller passer une semaine à Lübeck chez Overbeck, et organise une rencontre avec Gerstenberg et Villers dans le pavillon de jardin du sénateur. Il est facile d'imaginer le sujet de leurs conversations. C'est Gerstenberg surtout qui dut initier Villers aux mystères du Panthéon germanique et à ses prestiges barbares, auxquels d'ailleurs Villers était sensible. Dans un passage des *Lettres westphaliennes* nous l'avons vu déjà évoquer les souvenirs de la bataille d'Hermann, entendre au loin l'écho des trompettes guerrières et le cliquetis des armes sur les boucliers. Il relate des légendes germaniques la version qui lui plait le plus, vibre aux accents du poème de Klopstock, tout en constatant cependant les exagérations que le sentiment patriotique lui a inspirées[145]. Villers était en tout cas dans de bonnes dispositions pour accueillir les élucubrations de Gerstenberg.

---

[143] Lettre de Villers à Goethe, 10 août 1803, dans *Goethe-Jahrbuch*, vol. XX, 1899, p. 114.
[144] 13 mai 1802, Isler, op.cit. p. 306 et 310.
[145] voir plus haut, p. 56.

Dans sa biographie romancée de Villers, A. Evers se plait à décrire une scène où l'on voit les anciens membres du Göttinger Hain réunis au bord d'un lac des environs d'Eutin. Villers est là, ainsi que Lafayette et Liancourt, et Dorothea. Celle-ci, vêtue d'une robe blanche de muse germanique aux blonds cheveux, pose sur le front du poète Klopstock la couronne de chêne qu'il a méritée pour ses écrits patriotiques. Villers, émerveillé, est pris au charme. Cette scène, bien que probablement fictive sous cette forme, ne l'est sans doute pas quant à l'esprit qui régnait encore dans ces milieux. Quoi qu'il en soit, c'est cet esprit qu'on retrouve dans les écrits de Villers, et il semble que ce fut sous l'inspiration d'une scène semblable qu'il écrivit ses réflexions sur la muse de la poésie allemande.

Mais c'est sans doute finalement la personnalité de Jacobi lui-même qui a le plus marqué Villers. Il le place en tant que philosophe presque aussi haut que Kant. Jacobi est un de ceux qui, sans adopter la philosophie critique, luttent avec Kant pour l'amour de la vérité: « Jacobi était debout, tel qu'une colonne de granit, taillée par le ciseau grec, au milieu des décombres et des mesquins bâtiments à la moderne »[146]. Il est pour Villers « l'un des plus profonds et des plus savans » parmi les philosophes qui se sont intéressés à Kant, mais contrairement à Reinhold, Fichte, Bouterwerk, qui essayèrent de donner une base plus solide à la doctrine du maître, Jacobi ne se laissa pas influencer par la nouvelle philosophie et « conserva après, comme par le passé, toujours sa même direction »'[147], attitude qui lui attire le plus grand respect de la part de Villers. Devant la supériorité et l'assurance de Jacobi, Villers s'était incliné, craignant d'être ébranlé par lui dans ses convictions de kantien convaincu, allant jusqu'à éviter les discussions sur le sujet, sauf, on l'a vu, lorsqu'il avait à son côté un allié tel que Gerstenberg. Pourtant la conception que Villers a de Kant porte la marque de l'influence de Jacobi, comme le lui reprochera Gerstenberg[148]. En outre Jacobi incarne aux yeux de Villers l'Allemagne savante et profonde, l'Allemagne des penseurs, fondement essentiel de l'Allemagne des poètes, qu'illustre Jean-Paul :

> « Rien de plus pur de plus religieux, de plus sévère et de plus stoïque, que la doctrine morale des écoles les plus célèbres de l'Allemagne, tant de Kant que celle de Jacobi»[149].

Jacobi est aux yeux de Villers un des plus purs produits de cette terre

---

[146] Villers, *Philosophie de Kant*, éd. 1801, p.XXVIII.
[147] ibid. p. XXX.
[148] Cf. Wittmer, *Villers…*, op.cit. p. 96, n. 3
[149] Villers, *Essai sur…la Réformation*, éd. 1804, p.268.

> « …où les grandes questions sur les rapports de la raison humaine à la nature, et à la raison universelle, occupent habituellement les têtes; c'est-à-dire […] un pays où l'on pense librement sur les objets d'une religion épurée, et où les idées les plus nobles, sur la haute destination de l'homme, sont universellement répandues. »[150]

Comme nous l'avons vu, il était difficile, pour un étranger tant soit peu curieux, de rester isolé dans l'Allemagne du nord. Connaître Dorothea von Rodde et Friedrich Jacobi, c'était connaître également tout le cercle de leurs relations, avoir accès aux salons et aux groupes divers où l'on cultivait les valeurs d'une Allemagne traditionnelle, profonde et recueillie, où les pendules semblaient être en retard sur celles du reste du pays. Alors que le mouvement romantique fleurissait à Berlin et à Iéna autour de Fichte et des Schlegel, Voß, d'Eutin, s'acharnait à combattre « die Fichte-Schlegelsche Rotte »[151]. Alors que de Weimar rayonnait sur l'Europe l'auréole des nouveaux « grands » de la littérature, Goethe et Schiller, l'Allemagne hanséatique, refermée sur elle-même, vivait à l'écart des grands mouvements littéraires du temps, dans le culte de Klopstock et le souvenir du « *Göttinger Hain* ». Mais cette Allemagne héberge aussi un grand nombre de philosophes qui ont adopté, ou repensé la philosophie du sage de Königsberg: Reinhold, Bouterwerk, Jacobi, Gerstenberg, Koeppen. Si elle est attachée au passé national, si elle prend aussi conscience de sa valeur propre face au monde francisé et stérile des cours, elle ne reste pourtant pas confinée dans un nationalisme étroit; elle perpétue au contraire la tradition des vertus pratiquées dans les grandes cités marchandes: hospitalité, ouverture au monde, esprit républicain et libéral. C'est dans cette Allemagne que Villers décida de se fixer. C'est de cette patrie choisie comme terre d'exil qu'il fera sa terre d'élection.

7. La part des divers éléments dans la germanisation de Villers

Nous avons vu les différentes étapes franchies par Villers sur le chemin de sa germanisation[152]. S'il est difficile de fixer une date à cette conversion, il l'est bien davantage de préciser la part qui revient à chacun des éléments qui s'assemblèrent dans l'esprit de

---

[150] ibid.
[151] Lettre de Voß à Villers, 25 janv. 1802, Isler, op. cit. p. 305.
[152] Seule l'absence de documents ne nous a pas permis de nous étendre sur la Westphalie aussi longuement que sur Göttingen et l'Allemagne du nord.

Villers pour substituer à un décor anodin l'image d'un monde idéal. Il est quasi impossible de distinguer entre ce que Villers découvrit par lui-même et ce que ses amis lui firent découvrir. Nous pouvons tout au plus tenter de faire le bilan de ces découvertes au moment où la conversion semble achevée.

Ses amis de Holzminden avaient initié Villers à la culture allemande. Cette initiation se poursuivit à Göttingen, puis dans l'Allemagne du nord, avec Dorothea et les cercles d'érudits du Holstein. Par la suite Villers ne quitta cette partie de l'Allemagne que pour retourner à la fin de sa vie à Göttingen, et faire entre temps deux séjours en France. Il ne semble pas qu'il ait beaucoup voyagé à l'intérieur de l'Allemagne, il est resté en tout cas toujours dans sa partie septentrionale, et il n'a connu le reste du pays que par des contacts épistolaires. Il n'a même jamais réussi à se rendre à Weimar pour y rencontrer Goethe, comme il en avait l'intention. La connaissance que Villers a de l'Allemagne est donc, du moins au début de son séjour, nécessairement limitée: géographiquement d'abord, et ensuite par les rencontres qu'il fit dans cette partie du pays et qui orientèrent ses démarches. L'image qu'il s'en fera sera limitée dans la même mesure.

Remarquons au passage que son tempérament de Lorrain semble trouver dans ces régions l'élément qui lui convient, alors que Rivarol ne pouvait que s'y sentir mal à l'aise. De plus, on dirait que le paysage, les gens correspondent à l'image qu'il attend d'eux, confirment les clichés nés de ses premiers contacts et de ses premières lectures. Aurait-il pu reconnaître aussi facilement dans un Bavarois ou un Autrichien le représentant de « la philosophie calme et froide du nord »?[153] De même, pourrait-on se demander, Mme de Staël aurait-elle trouvé que le paysage incite les hommes à la mélancolie si elle avait découvert l'Allemagne en été?

Si nous ignorons le genre d'études que Villers fit à Göttingen, nous savons par contre qu'il s'intéressa très tôt à Kant[154] et que son premier travail, lorsqu'il s'établit en Allemagne, fut de se consacrer à la divulgation, parmi ses compatriotes, des œuvres du sage de Königsberg. Klopstock aussi est un des premiers écrivains dont il fit la connaissance, par ses œuvres d'abord, personnellement ensuite, et qu'il chercha à faire connaître aux Français. Mais c'est le simple voisinage qui lui fit rencontrer Jacobi, Voß, Gerstenberg, etc., qui à leur tour lui firent découvrir d'autres écrivains et le mirent en contact avec une certaine forme

[153] Spectateur du nord, T.VII, juillet 1798, p. 14.
[154] Dès 1797 il en parle dans les *Lettres westphaliennes* et en 1799 il le connaît suffisamment pour exposer la doctrine critique dans le *Spectateur du Nord*.

de pensée et de littérature: l'héritage du Göttinger Hain, la poésie des bardes, mais aussi Goethe et Jean Paul.

Gardons-nous cependant de penser que Villers a concentré son attention sur une seule région de l'Allemagne, et qu'il s'est laissé souffler ses opinions par ses amis. La connaissance qu'il a de l'Allemagne s'étendra, proportionnellement à la durée de son séjour, à tout le territoire; au-delà même des frontières du pays, aux régions de culture germanique, et au-delà également du domaine purement littéraire. L'étendue de ses relations[155], l'universalité de ses connaissances et la rapidité avec laquelle il les acquit, peuvent paraître étonnantes. Il s'était familiarisé assez vite avec la langue allemande qu'il fut bientôt en mesure de lire et d'écrire couramment, sans toutefois en saisir encore toutes les nuances[156]. Sa connaissance de la littérature allemande est assez limitée en 1800, mais il en a déjà saisi les particularités. En revanche il connaît déjà bien l'Allemagne savante et philosophe.

Il est évident que Villers a été plus particulièrement marqué par cette partie de l'Allemagne qu'il a découverte à son arrivée. Il y a été surtout séduit et touché par la gentillesse des habitants, par un état d'esprit faisant plus de place à la réflexion qu'à la « loquèle », par le sérieux avec lequel on s'adonne à toutes sortes d'études, par la profondeur de la philosophie et la sincérité de la poésie. En matière politique il a pu apprécier le libéralisme, le cosmopolitisme d'une véritable petite république marchande autonome, une république telle qu'il la rêvait, et qui ne ressemblait en rien à celle qui s'était instaurée en France. Et en matière de religion, cet ancien élève des « moines catholiques », indifférent plutôt qu'agnostique, préférant tout naturellement les grivoiseries aux prières, s'est vu plongé dans un milieu protestant profondément religieux dont il découvrira l'ouverture d'esprit et la tolérance, un climat propre à l'épanouissement des lumières.

Nous pourrions ajouter que Villers n'a vu que le meilleur côté du pays. Il a connu l'Allemagne à une époque particulièrement féconde de son histoire littéraire, et s'est trouvé porté par les événements dans une partie du pays où la vie de l'esprit était particulièrement active. Partout accueilli en ami, reçu à bras ouverts, en contact avec les hommes les plus illustres des régions où il se trouvait, fréquentant les poètes et les philosophes, il a pu exagérer l'importance de tout ce qu'il découvrait, reporter trop vite sur l'ensemble de la

---

[155] Le nombre de ses correspondants est impressionnant.

[156] On écrit de lui en 1800: «Herr Villers ist mit der deutschen Sprache bekannt, aber nicht vertraut; wenigstens kennt er sie nicht in allen ihren Gestalten», in: *Minerva*, juin 1800, p. 490.

population les qualités d'une élite aussi bien intellectuelle que sociale. Mais d'autre part il a su profiter de ces avantages: son tempérament curieux et généreux lui a permis d'aller au fond des choses et de découvrir des richesses là où bon nombre de ses compatriotes n'auraient vu que matière à raillerie.

Ce qu'il importe de retenir, c'est que cette image est devenue pour Villers idéale en ce sens qu'elle correspondait parfaitement à ses sentiments, aux aspirations qu'il portait en lui, et qu'elle les reflétait en quelque sorte. Il s'est senti chez lui - intellectuellement et sentimentalement - dans cette Allemagne du nord républicaine et protestante, dont il adoptera si facilement le style de vie, et qu'il parera de toutes les qualités.

Et c'est à cette Allemagne, qui ne représente en fait qu'un aspect de l'Allemagne, et de plus un aspect subjectif, qu'il pensera lorsqu'il voudra montrer aux Français un pays idéal qui s'appelle l'Allemagne.

Ainsi donc l'Allemagne avait ouvert les yeux à Villers, elle l'avait mis en contact avec une forme de pensée et de civilisation qui correspondait à ses goûts et à ses- aspirations les plus profondes. D'indifférent qu'il était à son arrivée, il était devenu admirateur de ce pays, puis y avait trouvé une véritable patrie d'élection. Il lui restait à faire partager cet amour. C'est le propre de tout nouveau converti que de devenir apôtre.

Chapitre IV

L'APÔTRE DE LA GERMANIE

1. La mission

Le rôle d'intermédiaire intellectuel entre ses deux patries que Villers va s'imposer, l'apostolat auquel il va désormais consacrer toutes ses forces, fait, comme l'a remarqué Wittmer[1], l'unité de son oeuvre entière. Tout ce qu'il fera, tout ce qu'il écrira désormais ne lui sera dicté que par le but qu'il a fixé à sa vie : jeter un pont sur l'abîme qui sépare les deux cultures.

> « Il semble qu'il y ait une distance infranchissable de l'esprit français à l'esprit allemand, ils sont placés sur deux sommets entre lesquels il y a un abîme. C'est sur cet abîme que j'ai entrepris de jeter un pont. »[2]

Très vite il s'est rendu compte que cet abîme était infranchissable, que c'était un fossé sans fond que quelques fagots jetés en travers n'arriveraient pas à combler. Plus tard c'est une autre image qui viendra à ses yeux devant la difficulté de l'entreprise : il verra se dresser devant lui la masse imposante du Mont-Blanc, symbolisant les préjugés à combattre, les difficultés à vaincre, et il se verra obligé d'attaquer cette masse tantôt par la pioche, tantôt par le feu.

> « Mais pour fondre un glacier, la pauvre étincelle ne suffit plus, et dix ne suffiraient pas - Qu'iront-elles faire contre la masse monstrueuse du Mont-Blanc? Le peu de glace qu'elles fondront au point de contact, sera précisément ce qui servira à les éteindre soudain. »[3]

Pourtant l'immensité de la tâche à accomplir ne décourage pas le « robuste fossoyeur, armé de sa seule pioche »[4]

> « […] aussi senté-je fréquemment le désespoir et l'impuissance qui m'opresse la poitrine, et se coule comme un venin de glace dans mes veines - Mais je ne succomberai pas à cet ennemi du dehors, et je consommerai ce qu'une voix intérieure m'impose comme un devoir, comme la destination de ma vie! »[5]

---

[1] Wittmer, *Quelques mots*, op.cit. p. 8.
[2] Villers, *Philosophie de Kant*, op.cit. Préface p. LXIV.
[3] Lettre à Jean Paul, du 28. janvier 1809, dans Pichois, op.cit, p. 462.
[4] Lettre à Goethe du 10 août 1803, *Goethes Jahrbuch*, Band XX, 1899, p. 114.
[5] *Goethes Jahrbuch*, 1899, p. 114-115.

Villers conçoit en effet cette tâche comme une mission, un apostolat. « Je suis devenu apôtre », écrit-il à Jean de Müller[6], et ses amis se chargent de le lui rappeler. Reinhard lui parle du « saint Apostolat auquel vous vous êtes dévoué »[7], et dans ses lettres à Villers reviennent sans cesse les mots « apôtre », « vocation ».

En véritable apôtre, Villers ne se laissera pas arrêter par les obstacles qu'on mettra sur sa route, inlassablement il tentera de les déblayer. Il sait que c'est

> « […] une carrière, où l'on n'éprouve à chaque pas qu'une résistance ennemie, où l'on n'a nulle gratitude à attendre pour son labeur de ceux pour qui l'on se consume »[8]

Ce qui lui donne la force de poursuivre ce sacerdoce, c'est cette « voix intérieure » qui lui dicte sa conduite. Poursuivant sa comparaison avec l'étincelle, il ajoutait, dans cette même lettre à Jean Paul :

> « moi, je me tourmenterai jusqu'à ce que je m'éteigne ;- j'y suis condamné par les Dieux immortels - je ferai mon devoir, même sans espoir de succès; parce que cela m'est commandé! »[9]

Rien ne pourra alors le faire taire, d'autant plus que « c'est un devoir que de parler quand on croit avoir aperçu la vérité sur quelque point, autre part que chez soi. »[10] Et comme Villers se dit « incapable de composer avec ce que je crois être la vérité, dussé-je passer aux yeux de certaines gens pour un mauvais Français »[11], il se jette dans l'arène avec une bravoure qui ressemble à de la donquichotterie et dont il aura conscience lui-même, sans toutefois se rendre compte qu'elle nuit à sa personne davantage qu'elle ne sert sa cause.

Pourtant Villers ne se croyait pas mauvais Français, et au début il avait même l'espoir de réussir dans sa tâche. Au moment où il se fixa son rôle d'intermédiaire, son intention n'était pas non plus tout à fait désintéressée. Considérant toujours la France comme sa véritable patrie, il espérait que ses écrits attireraient l'attention sur lui et lui permettraient de rentrer plus facilement dans son pays. Exhortant les hommes de lettres, émigrés comme lui, à faire connaître en France les richesses de l'Allemagne, il s'adresse à eux en ces termes:

---

[6] voir plus haut, p. 21.
[7] Lettre du 30 juin 1807, Isler, *Sep.-Abdruck* p.27.
[8] *Goethes Jahrbuch*, 1899, p.115.
[9] Pichois, op. cit. p. 462.
[10] Villers, *Introduction à « De l'Allemagne »* Leipzig 1814, p. LVII.
[11] *Spectateur du Nord*, Tome XVI, décembre 1800, p. 358.

> « L'Allemagne entière sera reconnaissante envers vous, et sans doute un jour aussi la mère-patrie, lorsque considérant ces richesses étrangères que nous aurons fait couler dans son sein, elle se rappellera avec attendrissement qu'elles sont dues à notre malheur et à l'émigration du dix-huitième siècle »[12].

> « Et s'il s'élevait une voix qui dît : Quoi travaillerons-nous pour nos oppresseurs? consacrerons-nous nos veilles à l'avantage d'une patrie ingrate, de la France républicaine? - A ce langage je ne reconnoîtrois pas un ami des sciences, un philosophe, un membre de la république des lettres. Qu'importent toutes les circonstances du moment, quand on travaille pour l'avenir? La France est-elle anéantie parce qu'elle est gouvernée par une oligarchie vexatoire? Aujourd'hui république, demain monarchie, dans la diversité continuelle des choses humaines, c'est.toujours.la France qui demeure; c'est la terre qui a nourri nos premières années, qui nous a donné ses mœurs, son langage; nous y avons puisé ce caractère national, cette fermeté qui rit dans le malheur, cette gaieté qui nous soutient et nous console; les générations y seront à jamais composées de nos neveux ; et si une fièvre ardente l'a mise pour quelques momens en délire, c'est une raison de plus pour nous d'y faire passer les remèdes de la sagesse et de la modération allemande. »[13]

Enrichir la France, travailler pour l'avenir, pour la France éternelle, quoi de plus patriotique et de plus désintéressé? On ne peut discerner aucune animosité dans les sentiments de Villers à l'égard de la France; l'Allemagne ne lui a pas fait oublier sa première patrie. Il rêve au contraire de rapprocher deux pays qu'il aime, d'enrichir l'un des trésors de l'autre, d'apprendre aux Allemands et aux Français « leur valeur réciproque »[14]. Les qualités qu'il découvre en Allemagne ne lui font pas voir des défauts en France.

Mais il devait être très vite désillusionné devant l'indifférence de ses compagnons d'infortune, et l'hostilité qu'il rencontra en France même où son œuvre fut mal interprétée. Son retour en France acheva de lui faire comprendre qu'il n'avait plus aucun point commun avec le « pays du charlatanisme et de la forfanterie », que sa seule patrie se trouvait sur la « terre de la loyauté et de la véritable humanité »[15]. L'amertume prendra alors la place du bel élan d'idéalisme.

Dès lors rien ne pourra plus arrêter Villers dans son prosélytisme. Il redoublera d'efforts pour achever l'œuvre commencée, disant à ces Français qui refusent de l'entendre ce qu'il a à leur dire, sans ménager leur amour-propre, comme pris de remords de n'être pas

---

[12] « Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France, et qui séjournent en Allemagne », in *Spectateur du Nord*, T. V juillet 1798, p. 12. Villers avait d'abord intitulé cet article: « Idée patriotique sur la destination des hommes de lettres sortis de France », Villers' Nachlaß, M. 2 (4).
[13] ibid. p. 13-14.
[14] *Spectateur du Nord*, T VII, juillet 98, p.10, voir plus loin ch. V, 3 p.162
[15] Lettre de Villers à son ami Karl Schütz à Iéna, cité par Ulrich, op.cit. p.19.

allé tout de suite jusqu'au bout de sa pensée. Ecrivant à Mme de Staël le 1er octobre 1802 il lui confessera:

> « Ma première et mon unique prétention est de dire la vérité, mon seul tort est de ne l'avoir dite jusqu'ici qu'à moitié. Est-ce ma faute si elle est dure à entendre? Croyez-moi, il faut de tems à autre dans le monde littéraire de ces enfans-perdus, dont l'opiniâtre ingénuité proclame sans égard la misère de leurs contemporains […] »[16].

Il semble s'accommoder assez bien de son rôle d'enfant perdu qui lui permet de dire sans ménagement tout ce qu'il pense. Il sera autant le dénonciateur de la France de son temps que l'avocat de l'Allemagne. Peu lui importera de se faire reprocher son manque de patriotisme[17]. Il sera devenu l'apôtre d'une vérité supérieure, et pourra affirmer bien haut que

> « … la seule récompense qu'attende de ses efforts l'homme qui s'occupe tout entier de l'intérêt de la science et du perfectionnement de ses semblables, ne peut être que le progrès sensible de ce même perfectionnement. »[18]

2. L'apostolat par la plume

a) Le *Spectateur du Nord*

Villers s'est adressé tout d'abord à ceux de ses compatriotes qui, parce qu'ils se trouvaient dans la même situation que lui, lui semblaient le plus aptes à l'entendre: les émigrés, et parmi eux les hommes de lettres, l'élite intellectuelle. Car si un Allemand et un Français de la classe ordinaire, « différens de langage et de mœurs », se rencontrent, « ils seront tout-à-fait étrangers l'un pour l'autre; à peine se croiront-ils de la même espèce […] »

> « Mais les savans de Paris et de Marseille s'entendront bientôt avec les savans de Vienne et de Hambourg; […] un mathématicien françois pour un mathématicien allemand n'est point un françois, c'est un mathématicien; ils sont compatriotes; et dans la vaste république des hommes qui pensent, il se reconnoissent d'abord pour frères. »[19]

Les émigrés

---

[16] Isler, op. cit. p. 273.
[17] Il s'en défend seulement lorsque son œuvre ou sa personne sont en danger.
[18] *Philosophie de Kant*, op.cit. p. LXVI.
[19] *Idées sur la destination des hommes de lettres*… op. cit. p.8.

> « .... ne sont point tombés sur une terre barbare. Dans les villes où on les accueille, les sciences et les lettres fleurissent; ceux qui les cultivent sont honorés. Ils peuvent donc encore trouver une patrie; ils peuvent ne pas renoncer à la considération des hommes. »[20]

Villers appelle donc ceux que leur formation semble destiner à cette tâche, à partager son apostolat, à se faire, comme lui, des intermédiaires. Il voit tout ce que l'émigration peut apporter à la France:

> « En voilà assez pour apprendre aux François éclairés, réfugiés en Allemagne quelles doivent être désormais leurs vues, et quel est le rôle auquel les destine peut-être une providence secrète qui veille au perfectionnement de notre espèce. C'est à servir de moyen de communication entre deux grands peuples, qu'ils sont évidemment appelés. »[21]

Loin de leur patrie, certes, ils devront peut-être renoncer à créer par eux-mêmes.

> « Mais ils vivent dans un pays fertile, et c'est de ses productions qu'ils peuvent enrichir la France. Les écrivains de l'Allemagne y sont trop peu connus; nous nous trouvons au milieu d'eux; apprenons leur langue; étudions leur esprit; discernons ce qu'ils ont de bon, et qui manque à notre littérature; qu'une critique saine fasse un choix sévère, et envoyons à notre patrie ces précieux matériaux que nous aurons disposés pour elle […] Considérons-nous comme une colonie savante envoyée par la métropole pour découvrir de nouvelles contrées et lui fournir de nouveaux trésors. Un journaliste vous a proposé d'aller conquérir le Canada pour la France; je vous propose plus; c'est de conquérir pour elle des lumières qui valent mieux que quelques arpents d'une terre sauvage. Appropriez-vous les richesses littéraires de la nation laborieuse et modeste qui vous a reçus dans son sein. »[22]

Montrant à quel point la littérature allemande est méconnue de la France, Villers ajoute:

> « C'est à nous à faire disparaître cette barrière. Nous avons pour cela un avantage que n'auront jamais les François dans aucun temps; nous vivons au milieu et tout près des hommes que nous devons faire connaître. Nous pouvons travailler sous leurs yeux, être guidés par leurs conseils, les consulter sur le vrai sens de leurs expressions. Que le mathématicien s'attache au mathématicien, le chymiste au chymiste, le philosophe à celui qui donne une face nouvelle à la philosophie, le littérateur au poëte, à l'historien, au critique, au romancier. Aucun ne sera repoussé. »[23]

Pour lancer cet appel aux émigrés et leur faire partager ses propres découvertes, Villers se servit d'un organe imprimé d'abord à Hambourg, puis à Brunswick, *Le Spectateur*

---

[20] ibid.
[21] ibid. p. 8-9.
[22] *Idées sur la destination*…, op.cit. p. 9-10.
[23] ibid. p. 11.

du Nord, journal politique, littéraire et moral[24]. Le fondateur de ce journal était Louis Amable de Baudus, qui avait dirigé auparavant la *Gazette d'Altona*, de juillet 95 à janvier 96. L'éditeur du Spectateur était Pierre-François Fauche. Le prospectus du *Spectateur* parut à la fin de 1796. Le journal était mensuel. La participation de Villers au Spectateur commença en décembre 97 - c'est à dire au moment où il venait de se fixer à Lübeck - par un article sur *Justine ou les malheurs de la vertu*, le livre du marquis de Sade.

Les principaux collaborateurs du journal étaient des émigrés. Gautier dit qu'ils formaient un « cercle brillant […] où régnait aussi un esprit moins étroit que celui de l'émigration en général, et le désir très vif de s'initier aux idées et à la littérature de l'étranger »[25]. Ce jugement ne peut s'adresser qu'à une partie des collaborateurs du *Spectateur*, car de Lescure parle pour sa part de « ce cénacle d'émigrés épicuriens et beaux esprits qui formaient, pour la plupart, la rédaction du Spectateur du nord, et comme la cour de Rivarol »[26]. Parmi les collaborateurs du journal[27] nous pouvons citer: Chênedollé, de Pradt, Jaubert, Fontanes et Delille occasionnellement, Romance de Mesmon et Rivarol; la collaboration de ces deux derniers cessa très vite, l'un parce qu'il posait des exigences financières trop élevées, l'autre parce qu'il se désintéressa rapidement d'un sujet pour lequel il n'était pas fait. Le journal qui s'était proposé d'établir un lien entre la France de l'émigration et la mère-patrie, fut frappé d'interdiction en France le 22 fructidor An VI (1798) et s'adressa dès lors essentiellement aux émigrés. Il avait 500 abonnés.

La participation de Villers à la rédaction du *Spectateur* devait lui permettre d'améliorer ses ressources. Les articles qu'il y inséra[28] sont consacrés à des sujets très divers. Beaucoup ne sont que de simples recensions, annonces des nouveautés littéraires ou articles nécrologiques; certains touchent à la politique, certains traitent de sujets futiles; mais d'autres - les plus étendus - montrent quelles sont les préoccupations de Villers. Ces articles sont consacrés à la langue: *Sur le genre donné en allemand au soleil et à la lune*[29], *De la pasigraphie*[30], *Considérations sur la prééminence des deux langues allemande et française*[31] ,

[24] Voir l'article de P. Hazard, « Le Spectateur du Nord », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1906/1, p.26-50.
[25] Gautier, op.cit. p. 134-135.
[26] De Lescure, op.cit. p. 444. Voir les *Souvenirs* de Chênedollé.
[27] Liste dans le T.III du Spectateur.
[28] Environ une soixantaine. La liste complète est donnée par Saalfeld, Pütter op. cit.
[29] *Spectateur du Nord*, T. V, fév. 1798, p. 189.
[30] ibid. T. VI, mai 1798, p. 167. La pasigraphie est une écriture universelle.
[31] ibid. T. XIV, avril 1800, p. 19.

Alphabet raisonné du français[32]; à la littérature: *Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande par un Français*[33], *Lettre de l'auteur des Considérations*[34]; au théâtre: *Lettre sur le théâtre français de Hambourg*[35], *Considérations sur l'art des acteurs tragiques français*[36]; à la philosophie: *Notice littéraire sur Monsieur Kant*[37], *Critique de la raison pure*[38], et *Le métaphysicien accusé d'athéisme*[39]. Parfois il ne peut tout simplement pas résister au « plaisir de parler de Gottingue »[40] et de sa société des sciences.

Enfin Villers s'exerce à traduire les auteurs qu'il veut faire connaître à ses compatriotes: Kant, Voß, Klopstock, Goethe. Mais son zèle lui fait commettre des erreurs. Ses traductions, qui révèlent ses maladresses, blessent les Allemands sans conquérir les Français. Nous avons raconté plus haut comment sa traduction littérale d'*Abbadonna* avait fâché Klopstock. Villers ne réussit pas davantage dans sa tentative de présenter aux Français la poésie de Voß[41]. Il fut obligé de se rétracter deux fois, Voß ayant protesté contre les intentions poétiques - gréciser l'allemand - que lui attribue Villers. Ce dernier le supplia de considérer « qu'un étranger a déjà assez de difficultés à vaincre pour se mettre au fait de la littérature allemande… »[42] . En ce qui concerne l'harmonie prosodique, l'étranger est obligé de s'en rapporter au jugement de ceux des nationaux qui lui semblent le plus compétents et « de rester le simple historien de leurs opinions », ce qu'il a fait[43]. Villers conclut en disant, pour satisfaire tout le monde, que Voß a cherché à rendre l'allemand plus apte aux divers tons de la poésie, et qu'il a été le premier dans cette voie. Le mois suivant il glissera dans un autre article un compliment sur Voß qui semble annoncer une révolution de la poésie, « d'autant plus bienfaisante qu'elle sera purement indigène »[44].

Mais l'article le plus significatif de ses débuts d'apôtre est certainement celui que nous avons cité plus haut: *Idées sur la destination des hommes de lettres*…, qui parut dans le *Spectateur* au commencement de la collaboration de Villers, en juillet 1798.

---

[32] *Spectateur du Nord*, T.XIV, avril 1800, p. 50.
[33] ibid. T.XII, oct. 1799, p. 1
[34] ibid. T.XII, nov. 1799, p.238.
[35] ibid. T.XI, août 1799, p.264.
[36] ibid. T.XIII, mars 1800, p. 380.
[37] ibid. T.V, mars 1798, p. 333.
[38] ibid. T.X, avril 1799, p. 1.
[39] ibid. T.X, juin 1799, p. 385.
[40] ibid. T.IX fév. 1799 p. 238 et T.XI, sept. 99, p.411.
[41] ibid. T.XII, nov.1791 p. 174.
[42] ibid. T.XIII, fév. 1800, p. 196.
[43] ibid. Villers s'était rétracté la première fois dans le T.XII, décembre 1799, p. 429.
[44] *Spectateur du Nord*, T.XIII, mars 1800, p. 398.

Nous aurons l'occasion de revenir par la suite sur certains de ces articles où les réflexions personnelles du Français aigri par son malheur s'effacent devant les déclarations généreuses du cosmopolite en devenir.

Villers imposa très vite son style au Spectateur. Il devint le partenaire de Baudus, qu'il remplaça même un certain temps à la direction du journal (1800), et assura avec lui la presque totalité des articles à partir de 1798. Mais Villers alla trop loin, aux yeux de Baudus, dans sa tentative de germaniser les Français. « Il fit pencher en faveur de la Germanie une balance qu'on aurait voulue mieux en équilibre »[45]. Baudus qui était sur la liste des journalistes condamnés à la déportation, était obligé de se montrer prudent. A la suite de son article sur Fichte, qui avait déplu aux abonnés, Villers fut obligé de renoncer aux articles philosophiques, Baudus refusant de les insérer. Ce dernier avait refusé encore d'autres articles de Villers, comme le *Jugement d'une dame allemande sur Zaïre*, qui se terminait ainsi:

> « Un des articles de mon catéchisme littéraire était d'admirer aveuglément la tragédie de Zaïre; depuis cette conversation, je ne l'admire plus autant et je suis tout honteux qu'une femme, et qu'une femme étrangère, m'y ait fait apercevoir des taches auxquelles je n'avais jamais songé »[46].

Dès la fin de l'année 1799 on devine un certain malentendu entre les deux principaux rédacteurs, malentendu que devaient accroître encore des questions financières. Baudus crut bon d'atténuer la portée de l'article de Villers sur la littérature allemande par une note à laquelle celui-ci répondit dans le numéro suivant. Enfin la querelle s'envenima à la suite de l'article de Villers sur la prééminence des deux langues allemande et française[47], qui lui attira les foudres du *Mercure de France*[48] (dans un article anonyme qu'on peut attribuer à Fontanes)[49]. Baudus n'était pas étranger à la chose, comme le montre une lettre de Jacobi à Villers:

> « Vous me disiez une fois que ce n'était pas lui qui avait fait la critique de vos morceaux sur la littérature allemande, j'ai la certitude aujourd'hui qu'il en est l'auteur. De plus, je le soupçonne sur d'assez bons fondemens d'avoir excité contre vous les auteurs du Mercure de France, en leur faisant un faux rapport de votre excellent écrit sur la richesse comparative des langues. Il est évident que

---

[45] Baldensperger, *Le mouvement des idées*, op.cit. p.164.
[46] Cité d'après Wittmer, *Villers…*, op.cit. p. 33-34.
[47] Tome XIV, avril 1800, op.cit.
[48] 1er Fructidor An VIII (19 août 1800), p.339.
[49] Villers avait pourtant échangé quelques billets aimables avec Fontanes lorsque celui-ci était émigré à Hambourg, mais ils évitaient le plus possible de se rencontrer, Cf. Wittmer, *Quelques mots…*, op.cit. p. 30

> l'écrivain (Mr. Fontanes), qui vous répond dans le Nro 5 du Mercure, ne vous avait pas lu. »[50]

L'article du *Mercure* avait même été inséré dans le numéro de septembre 1800 du Spectateur, précédé d'une note prudente de l'éditeur tendant à montrer que Villers n'y était pas visé. Mais ce dernier, qui n'était pas dupe, répondit en décembre 1800 par un article plein d'indignation et d'ironie qui marqua la fin de sa collaboration au *Spectateur*[51] (48). Il se reconnaît dans l'auteur visé, et montre que le censeur du *Mercure* n'a pas lu son article. Nous citons des extraits de la *Lettre de M. de V. sur l'article du Mercure de France*:

> « Oui, c'est moi qui suis le soi-disant Français[52] […] il n'y a pas eu d'autre dissertation sur le sujet en Allemagne… »[53]

> « Premièrement, le soi-disant Français n'a jamais habité les bords de l'Elbe. Secondement il n'a pas dit une seule des sottises qu'on lui attribue »[54]

> « Il n'y a plus qu'à faire de moi un Jacobin, un Illuminé, et l'absurdité sera complète.
> Si c'est ainsi que l'on juge sur les bords de la Seine, on ne se permet pas de ces gentillesses sur les bords de l'Elbe. On a coutume d'y lire les gens qu'on veut censurer. »[55]

> « Tandis qu'un pédant de Paris me régentoit d'un ton rogue sur le mal que je n'avais pas dit du Français, un littérateur allemand me relevoit avec politesse pour en avoir dit trop de bien[56]. Ce contraste dans le fonds et dans la forme des choses ne laisse pas d'être piquant. »[57]

Le *Mercure* ayant annoncé qu'il examinerait « ces essais de la littérature allemande, à qui on donne de si pompeux éloges pour rabaisser les chefs-d'œuvre français », Villers ajoute:

> « Sans doute que Mr. le Censeur, avant que de s'asseoir dans sa chaise curule, aura lu les essais sur lesquels il doit se prononcer; quand on a la dignité de son état, il faut éviter de se compromettre. La nation allemande attend avec soumission la sentence du tribunal parisien, pour savoir enfin à quoi s'en tenir sur la valeur de sa littérature naissante et dont le mérite est encore contesté, par l'anonyme du nouveau Mercure de France. »[58]

---

[50] Lettre datée de Hambourg, 27 sept. 1800, Isler p. 163.
[51] Villers avait déjà songe à se retirer un an plus tôt.
[52] Souligné par Villers, citation du *Mercure*.
[53] *Spectateur du Nord*, déc. 1800, T.XVI, p. 351.
[54] ibid. p. 353.
[55] ibid. p. 355.
[56] Article de Archenholz, dans: *Minerva*, juin 1800.
[57] *Spectateur du Nord*, T. XVI, déc. 1800, p.358 en note.
[58] ibid. p. 364-365.

Après le retrait de Villers, le *Spectateur* commença à péricliter. Il subsista encore pendant deux ans, simple gazette d'information française à l'étranger. Fauche, qui s'était depuis longtemps désintéressé du journal, s'était par prudence désolidarisé de la rédaction dès le 10 mars 1799, ayant obtenu du *Spectateur* ce qu'il en voulait: la publicité pour le *Nouveau dictionnaire de la langue française* de Rivarol. Baudus rentra en France, laissant la direction du journal à Sénac de Meilhan. Peu de temps après il fit ses adieux aux abonnés dans le Tome XXIV qui devait être le dernier.

La querelle qui éclata autour de l'article de Villers et de la réponse du *Mercure de France* montre toute l'étendue du conflit entre d'une part les défenseurs inconditionnels d'une littérature française, sinon en voie de décadence, du moins fortement appauvrie, et si peu sûre d'elle qu'elle se croit attaquée lorsqu'on fait l'éloge d'une autre; et d'autre part ceux qui, comme Villers, cherchent à saisir les richesses qui s'offrent à eux, d'où qu'elles viennent, et qui, obligés de défendre une littérature étrangère méconnue, s'efforceront d'autant plus de trouver en elle des preuves de sa supériorité. Ces premiers déboires devaient montrer à Villers qu'il n'avait rien à attendre des émigrés, sur lesquels il avait fondé ses espoirs. Le mépris qu'il venait d'essuyer lui fit comprendre que sa mission serait difficile à accomplir, et lui enleva les illusions qu'il avait encore sur la réceptivité et l'ouverture d'esprit de ses compatriotes. Cet incident - et ceux qui suivirent - contribua à le détacher un peu plus d'un pays qui refusait, par simple préjugé, d'ouvrir les yeux au-delà de ses frontières. On peut sentir la différence de ton entre cette *Lettre* et l'article *Idées sur la destination des hommes de lettres*, écrit deux ans plus tôt. Toutefois, et malgré l'article du *Mercure* qui aurait dû le décourager, Villers décida de s'adresser directement aux Français de France, espérant qu'il trouverait parmi ce public nombreux du moins quelques lecteurs pour partager son enthousiasme. L'objectif n'est donc plus le même qu'au début. Après avoir voulu simplement ouvrir les yeux à ceux qui partageaient son sort, pour rendre profitable leur séjour forcé en Allemagne, Villers entreprend d'ouvrir la France entière aux richesses de l'Allemagne.

b) Kant

Villers commença à communiquer aux Français ce qui l'avait le plus impressionné dans la culture allemande, mais ce qu'ils étaient le moins préparés à recevoir: la philosophie de

Kant. C'est son grand mérite d'avoir voulu montrer à la France la face inconnue de l'Allemagne, dont elle n'avait connu jusque-là que le côté poétique, les beaux sentiments avec Geßner, la nature avec Haller, et enfin la mélancolie d'un *Werther*. Mais vouloir imposer sans préparation à un peuple qu'il savait léger, frivole, superficiel, ce que l'Allemagne avait de plus ardu, n'était-ce pas se condamner d'avance à l'échec?

Déjà la rédaction du *Spectateur* avait cru bon d'avertir ses lecteurs en faisant précéder l'article de Villers sur Kant de cet avis: « Le premier article ne doit pas être lu par quiconque n'est pas disposé à y porter le degré d'attention qu'exigent Locke, Condillac et les meilleurs métaphysiciens. »[59] Baudus lui-même, avant la collaboration de Villers à son journal, avait écrit dans le Spectateur une lettre sur la philosophie de Kant. Mais il trouvait la doctrine obscure et la langue peu intelligible. Il ajoutait: « Alors j'ai renoncé à l'entendre jusqu'à ce que quelque Français plus heureux que moi eût le courage et le talent de le traduire dans notre langue. »[60]

Villers, comme on l'a vu, avait déjà tenté de faire connaître Kant à travers ses *Lettres westphaliennes*, et par deux articles insérés dans le *Spectateur du Nord*. Dans le même journal il avait traduit un morceau de Kant, *Idée sur ce que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde*[61]. Baudus avait d'abord demandé à Villers de parler quelquefois dans le *Spectateur* de l'état des sciences et de la philosophie en Allemagne[62]. A en croire une note du Spectateur, plusieurs abonnés attendaient « avec une sorte d'impatience l'exposition des principes de la philosophie critique de Kant »[63]. Mais la plupart des abonnés s'en lassèrent vite, et à la prière de Baudus Villers dut renoncer à ses articles philosophiques, en particulier à celui qu'il préparait sur la morale de Kant. Rivarol fut, on s'en doute, un des premiers à vouloir attaquer Villers sur ce terrain. Il lui écrivit pour lui demander de faire rompre le silence de Kant sur les commentaires qu'on fait de ses œuvres: « Personne n'a plus que vous les moyens et même le droit d'obtenir un mot d'aveu du prêtre de Koenigsberg, afin qu'il ne dise pas qu'en croyant attaquer le texte, on n'a pourtant combattu que le commentaire ». Rivarol ajoutait: « …je saisirai avec

[59] *Spectateur du Nord*, T. X, avril 1799.
[60] cité d'après Wittmer, *Villers*…, op.cit. p. 24.
[61] *Spectateur du Nord*, T.VI, avril 98, V. 1-39.
[62] Dans une lettre du 2 janvier 98, citée par Wittmer, *Quelques mots*…, op.cit. p. 34.
[63] Avis du Spectateur, T.VIII, novembre 98, p. 280.

empressement toutes les occasions de m'instruire avec vous… »[64] C'est pourtant à propos de Kant que Villers devint l'irréductible adversaire de Rivarol.

Les articles du Spectateur n'avaient donné qu'un aperçu superficiel de la doctrine de Kant. Encouragé par les premières marques d'intérêt, Villers qui entre temps avait approfondi ses connaissances, entreprit une œuvre plus vaste. Une annonce parue en français et en allemand dans le *Hamburgischer Correspondent* du 30 juin 1798 avait fait savoir qu'« un écrivain français s'occupe d'une traduction du livre de M. Kant, intitulé Critique de la raison pure. Il fera précéder cette traduction d'un Essai d'exposition des principes fondamentaux de la philosophie critique ». En fait seul cet essai vit le jour. Villers, comme il s'en ouvrit plus tard à Jacobi[65], n'avait jamais sérieusement songé à traduire la *Critique*. L'annonce devait servir en quelque sorte de publicité à l'ouvrage qu'il avait en vue sur Kant. Dans cette même lettre à Jacobi, qui lui avait déconseillé une traduction de Kant, Villers lui fait part de ses projets:

> « J'ai sucé jusqu'ici le suc un peu âpre des fleurs philosophiques de Königsberg: il est tems que je façonne ma petite cellule exagone [sic] et que je tâche d'y élaborer une goutte de miel que les bouches françaises trouvent potable. »[66]

Il expose à Jacobi ses craintes, ses doutes quant au succès de l'entreprise. Il lui propose son plan en 12 chapitres:

> « 100 pages sont plus que suffisantes pour donner aux Français la moëlle de la Critique. J'ai hésité long-tems sur la forme que je devrais donner à mon livre, j'ai voulu en faire des lettres comme vous, Monsieur, sur la doctrine de Spinoza, puis des dialogues comme Platon et Vous. Enfin j'ai pris le parti de n'admettre d'autre forme que la division naturelle de ma matière, de la traiter simplement, sèchement et sérieusement. »[67]

Les 100 pages prévues à l'origine devinrent un volume de quelque 400 pages. Villers se propose d'y faire « une analyse exacte du système de Mr. Kant, ce qui .n'est pas une entreprise légère ni qui s'exécute en passant »[68]. En effet, la tâche entreprise n'était pas de tout repos. Villers a dû vaincre des « difficultés immenses ».

> « Une des plus grandes est d'avoir été obligé de me faire une méthode différente de celle qu'a suivie Kant, lequel ayant à parler à sa nation, est parti du point de vue où il se trouvait lui-même, de la philosophie de Leibnitz et Wolf pour en venir à la doctrine critique. C'est cette direction qu'il a donnée à toute

[64] Wittmer, *Villers*… op.cit. p. 42-43 et *Quelques mots*…, op.cit. p. 28-29.
[65] 25 nov. 99, Isler, op. cit. p. 144.
[66] ibid.
[67] ibid.
[68] *Spectateur du Nord*, T.V, mars 98, p. 361.

> sa polémique. Il m'a fallu, au contraire, partir d'un point de vue tout opposé, de la doctrine régnante en France; j'avais une nouvelle route à déblayer, de nouvelles opinions à combattre, de nouveaux exemples à alléguer, et ainsi du reste. Ensorte que j'ai eu à m'expliquer, non-seulement dans une langue très-différente, mais encore dans un sens très-différent de l'original. »[69]

Nous avons vu plus haut .les discussions que Villers eut sur le sujet avec Jacobi en qui il avait cru trouver d'abord un allié en matière de Kantisme. Ce dernier, tout en combattant certains aspects de la philosophie transcendantale, encourage Villers dans son œuvre. « Je ne vous attaquerai plus, lui écrit-il, je ne veux pas user votre courage »[70]. C'est pendant l'hiver 1801, au cours duquel il passa quelques semaines à Eutin chez Jacobi, que Villers mit la dernière main à son ouvrage. Outre les encouragements de Jacobi[71] et de ses amis, Villers bénéficie d'un appui de choix, celui de Kant lui-même. Jacobi lui apprend le 31 mai 1800 que son exposé sur la *Critique de la raison pure* a été traduit à Königsberg sous les auspices de Kant[72]. Villers qui recherchait depuis longtemps l'approbation de Kant se sentit encouragé à poursuivre son œuvre.

Pourtant il ne se faisait plus guère d'illusions. L'avis du *Spectateur* mettant Kant sur le même plan que Locke et Condillac, et rangeant ces derniers parmi « les meilleurs métaphysiciens »[73], avait dû suffisamment éclairer celui qui combattra de toutes ses forces le « sensualisme » et la « fausse philosophie », sur l'accueil qu'on réserverait à son ouvrage. Il écrit à Jacobi le 25 novembre 1799:

---

[69] *Philosophie de Kant*, op. cit. p. LXV et LXVI.

[70] 5 juin 1800, Isler, op.cit. p. 157.

[71] C'est Jacobi encore qui, dominant ses réticences envers la philosophie de Kant, finança généreusement l'annonce du livre. Il écrit à Koeppen: „Sagen Sie ihm, daß ich auf meine Kosten 300 Exempl. von Vanderbourgs Anzeige seines Buches habe drucken lassen. Mein Gewissen hat freylich wider diese großmütige Handlung etwas gemurrt, da die Kantische Philosophie keineswegs die gute Absicht hat, welche dieser Aufsatz ihr zuschreibt: die Franzosen aber, dachte ich, kommen dadurch nicht zu Schaden, und aus diesem Aufsatze und dem Buche meines Freundes Villers können Sie nur Gutes und ihnen höchst Dienstliches lernen“ (Lettre à Koeppen du 18 fév. 1802, Aus F.H. Jacobi's Nachlaß, hgg. von Rudolf Zoeppritz, Leipzig 1869t B.1, 8.309)

[72] Jacobi écrit: « Sans doute vous savez déjà que votre exposé de la critique de la raison pure a été traduit en Allemand à Koenigsberg sous les auspices mêmes de Kant. Malheureusement le morceau se trouve dans un recueil, à la publication duquel Kant n'aurait jamais du donner la main. Il faut croire pour sa gloire qu'il est tombé en enfance » (Isler, p. 155).
Hans Vaihinger („Villers' Bericht an Napoléon über die Kantische Philosophie‘“, dans *Kantstudien*, Band III, Heft 1, 1898/99) écrit au sujet de cette traduction: «Unter dem 12. Mai 1799 übersandte er [Villers] an Kant eine französisch abgefasste Darstellung der Kritik der reinen Vernunft mit der Absicht, Kant möchte die Authentizität seiner Wiedergabe bestätigen. Rink gab dieselbe in deutscher Übersetzung in seinem gegen Herder gerichteten Buche ‚Mancherley zur Geschichte der metakritischen Invasion‘(1800) „mit Kants Genehmigung“ als Gegenstück ausländischer Würdigung Kants, gegenüber Herders missgünstiger ‚Metakritik‘ ». Nous pensons que le morceau en question devait être l’article intitulé *Critique de la raison pure*, inséré dans le *Spectateur du Nord* d’avril 1799.

[73] Voir plus haut p. 111

> « J'aurai consacré à mon ouvrage bien du tems, des veilles et du travail, et je ne compte sur aucun succès. Que j'aie seulement 10 lecteurs, sur ces dix 3 qui me comprennent, sur ces trois un qui fasse mieux que moi, et je suis content. »[74]

Rappelant dans la préface de sa *Philosophie de Kant* que ce dernier ne fut d'abord « ni compris, ni même lu »[75], Villers ajoute amèrement: « Telle est peut-être aussi la réception qui attend son interprète en France »[76]. Cependant, à force de travailler sur Kant, il avait fini par croire que les Français sincères ne pourraient méconnaître la haute valeur de cette philosophie. S'il ne compte pas sur un large auditoire, c'est qu'il ne s'a- dresse pas à n'importe qui. De même que parmi les émigrés il avait lancé son appel aux « hommes de lettres », il se tourne maintenant vers « la partie éclairée et pensante »[77] de ses compatriotes. Pour être plus sûr que son ouvrage touchera le public auquel il le destine, il le dédie « à l'Institut national de France, tribunal investi d'une magistrature suprême dans l'empire des sciences, juge naturel et en premier ressort de toute doctrine nouvelle offerte à la nation »[78]. Remarquons ici que l'œuvre de Villers s'adresse toujours à .une élite. Il ne cherche pas à vulgariser directement ses trésors, mais à en faire passer la substance dans la nation par l'intermédiaire de ceux que leurs fonctions ou leur formation prédestinent à jouer un rôle de guide. Tandis que son ami Baggesen pense que le seul moyen d'introduire en France le goût allemand est de s'adresser aux dernières classes du peuple moins gâtées par le goût de convention qui domine en France[79], Villers s'adresse, pour reprendre ses propres termes, à « l'école »[80]. Il prend soin d'ailleurs de ménager l'amour-propre de ceux à qui il s'adresse, se moquant par contre éperdument de « quelques coryphées » de cette « secte niaise » qu'il s'attend à voir « prononcer d'un ton cavalier » sur son ouvrage.[81]

> « Je les récuse à l'avance, autant que j'attends avec déférence et respect le jugement des vrais lettrés et des penseurs de toutes les classes au cas qu'ils daignent accorder quelqu'attention à mon travail. »[82]

Il flatte même le sentiment national de ses futurs lecteurs:

> « Une partie éclairée de l'Europe est attentive à l'apparition de cet essai, à la manière dont on le recevra et dont on le jugera. On est aux aguets de ce qu'on

---

[74] Isler, op.cit. p. 144.
[75] *Philosophie de Kant*, op.cit. p. XX.
[76] ibid. p. XXIII.
[77] ibid. p. VIII.
[78] Villers espérait aussi que cette dédicace lui ferait obtenir sa radiation de la liste des émigrés.
[79] voir lettre de Jacobi, Isler, op.cit. p. 170.
[80] Introduction à *De l'Allemagne*, 1814-, op.cit. p. LIX.
[81] *Philosophie de Kant*, p. LV et LVI.
[82] ibid. p. LVI.

> appelle la frivolité française mise en contact avec l'assiduité germanique. Je suis loin d'en redouter l'événement pour l'honneur national, quand je songe que cette nation, si aimable et si grande tout à la fois, et que d'autres accusent d'être frivole, a donné naissance à Charron, à Descartes, à Pascal, à Mallebranche, à Fenelon, à Bayle, à Buffon; qu'elle renferme encore dans son sein des penseurs que n'ont pas entraîné les opinions vulgaires et à la mode, des esprits méditatifs, des lettrés sages et instruits. »[83]

Cependant Villers prévoit qu'on ne manquera pas en France de lui faire quelques objections, auxquelles il essaie de parer en prenant les devants, et déclare:

> « Je ne répondrai qu'à des raisons, et […] annonçant une doctrine qui a tant de conformité avec celle de Platon, j'adopterais volontiers l'inscription place au-devant de son auditoire : Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. »[84]

Il ne redoute pas les raisonnements auxquels il tâchera d'en opposer d'autres, « craignant encore moins la fatuité et les injures auxquelles je n'opposerai que le silence »[85]. Mais il refuse de s'engager dans de basses querelles avec des adversaires de seconde catégorie qui pourraient lui objecter par exemple que la philosophie de Kant n'est pas universellement connue en Allemagne. Il explique qu'il ne faut pas confondre les adversaires de Kant en une seule classe: il y a d'un côté ceux qui, tout en participant à la même recherche de la vérité, ont parfois des divergences avec lui; et de l'autre les adversaires de Kant qui « naquirent ou de ce bel-esprit qui depuis quelques années prenait le dessus parmi les sérieux Germains, ou de la demi-philosophie devenue à la mode, ou de l'ignorance qui accompagne trop souvent l'un et l'autre. »[86] C'est aux adversaires de cette sorte, qu'il suppose nombreux en France, que Villers adresse ces paroles dédaigneuses:

> « Ce n'est pas pour vous que pensent et discutent Jacobi, Maimon, Fichte, Bouterwerk, Reinhold, Bardili, Koeppen. Les points sur lesquels ils sont divisés ne vous concernent nullement et ne sont pas de votre compétence. Montez, et vous saurez de quoi il s'agit. »[87]

Pourquoi, pourrait-on se demander, Villers s'est-il engagé dans une entreprise aussi difficile? Tout d'abord il a l'espoir « qu'en faisant connaître à ma nation la nouvelle philosophie, je lui aurai payé le juste tribut que tout homme doit à la société, en raison de ses moyens et de sa position »[88]. C'est donc en premier lieu un sentiment de devoir, non

---

[83] ibid. p. XLV et XLVI. C'est Villers qui souligne.
[84] ibid. p. LVI.
[85] *Philosophie de Kant*, p. LVI.
[86] ibid. p. XXX.
[87] ibid. p. XXXVI.
[88] *Spectateur du nord*, T. V, mars 1798, p. 367.

seulement envers la France ou envers la société, mais envers la science elle-même, ce même sentiment auquel il faisait appel chez les hommes de lettres émigrés. De plus, il surpris de constater que

> « depuis près de vingt ans une nouvelle philosophie qui intéresse tout le savoir humain et la moralité, qui occupe, soit pour, soit contr' elle, tout ce -qu'il y a de savans et d'hommes qui pensent, depuis Koenigsberg jusqu'à Stuttgard, depuis Copenhague jusqu'à Salzbourg […] est encore inconnue aux Français, et il ne s'en est pas encore trouvé un seul qui ait entrepris de l'étudier et de la faire connaître à sa patrie! »[89]

Il est temps, à présent que cette doctrine a été « cultivée, débattue, épurée, rendue plus méthodique et plus claire par quelques sages du nord de l'Europe […] de la dévoiler et de la présenter comme un remède aux maux causés par des maximes contraires »[90]. Nous touchons là à une des grandes idées de Villers. Il voit dans la philosophie de Kant une panacée aux maux de toute sorte dont a souffert la nation française au cours du dernier siècle. C'est dans la morale qui découle de la philosophie de Kant que la nation française trouvera les moyens de sa régénération - régénération dont Villers avait entrevu la nécessité alors qu'il était encore en France. C'est un humanisme véritable qu'il lui propose en remède aux maux causés par la philosophie des sens. A ces Français dont les deux mobiles sont « le plaisir et le gain »[91], il montre ce qu'est une philosophie digne de ce nom, et sur quelles bases il faut édifier la nouvelle morale. En effet, à la différence du sensualisme, la philosophie de Kant est compatible avec la liberté de l'homme, ce qui est la base indispensable de toute morale privée et publique[92]. Montrant la nécessité d'adopter cette philosophie, Villers concluait ainsi le résumé qu'il en fit à l'intention du Premier Consul:

> « Il est tems de rendre à la philosophie rationnelle, […] son rang et sa dignité. Nous devons à Kant la réforme qu'elle attendait. Kant est le Newton de l'homme moral; et il a procédé, dans sa doctrine, avec la supériorité que l'état des lumières, dans le tems et la contrée où il vit, lui assigne sur ses prédécesseurs. L'homme vraiment au niveau de son siècle a la force de s'élever avec lui, de renoncer aux institutions et aux idées vieillies. Ceux qui veulent entraver les progrès de l'humanité et étouffer les nouvelles lumières, ne réussissent que momentanément; l'oubli ou la risée des générations à venir les attend, quelle

---

[89] *Philosophie de Kant*, p. LX. En fait Villers n'était pas le premier à étudier Kant, comme il le constate lui-même. Mais ce qu'on avait écrit jusque-là sur Kant était superficiel ou incomplet.
[90] *Philosophie de Kant*, p. LXVII.
[91] ibid. p. 145.
[92] « Philosophie de Kant, résumé fait à l'intention du Premier Consul », publié dans *Kantstudien*, B.III, Heft 1, 1898/99, « Villers' Bericht an Napoleon », S. 5.

> qu'ait été à d'autres égards leur renommée et leur considération personnelle. »[93]

Enfin, si l'on peut penser au premier abord qu'il était un peu hasardé, ou tout au moins prématuré, de présenter Kant aux Français alors qu'ils ne connaissaient presque rien de la littérature allemande, qu'il aurait mieux valu les préparer par des lectures plus faciles à la connaissance de la pensée allemande, ce n'est pas l'avis de Villers. Il ose au contraire se flatter que

> « le présent livre, bien compris, donnera quelques ouvertures importantes sur l'esprit allemand, sans la connaissance duquel il est complètement absurde de prétendre juger la littérature allemande »[94].

L'ouvrage de Villers parut en 1801 sous le titre: *Philosophie de Kant ou principes fondamentaux de la philosophie transcendantale*, par Charles Villers de la société royale des sciences de Gottingue[95]. Villers qui avait obtenu entre temps l'autorisation de rentrer en France[96], en profita pour aller à Paris présenter lui-même son livre. Il se mit en route le 7 mai 1801, accompagné de Mme de Rodde et de ses enfants, s'arrêtant à St. Avold et à Saargemünd où se trouvaient ses parents, puis à Metz où il séjourna quelque temps en compagnie de sa famille; tandis que M. de Rodde, envoyé à Paris pour défendre les intérêts de sa ville, se rendait directement dans la capitale avec la délégation de Hambourg et le chanoine Meyer. Villers s'y trouva à la mi-juillet et y resta jusqu'en octobre de la même année. Il fit la connaissance de Stapfer, qui avait fait ses études à Göttingen et devint son ami, ainsi que de Guizot, retrouva Vanderbourg, son ami de collège Montalivet, fréquenta Lacépède, Cuvier, Dolomieu, l'évêque Grégoire, l'historien Fauriel, les Suard. Dorothea pour sa part fut invitée à participer à une séance de la première classe de l'Institut, posa pour Houdon et le peintre Lemonnier, reçut chez elle Joséphine, Bonaparte, Hoche, Barras, fréquenta Mme Tallien et le salon international de Miss Williams.

Villers naturellement se préoccupa surtout de faire connaître son livre. Dorothea écrit à cette époque: «Unser Freund wird von den Gewaltigen der Philosophie und der Politik in das Prokrustesbett [sic] gezwangt»[97]. La philosophie de Kant, et plus exactement l'ouvrage

---

[93] ibid. p. 9.
[94] *Philosophie de Kant*, p. LIII.
[95] Metz, chez Collignon, An IX (1801).
[96] Ce n'était pas, comme le prétend Wittmer, grâce à Reinhard, car il ne le connaissait pas encore (voir leur correspondance dans Isler).
[97] Schlözer, op.cit. p. 214.

de Villers, souleva une foule de réactions, la plupart défavorables (voir à ce sujet les articles dans la *Décade France,* le *Publiciste*). Fontanes, voulant régler une vieille querelle avec Villers, en profita pour entrer en lice. Joubert fit un effort d'objectivité pour défendre la philosophie de Kant. Suard loua la clarté de Villers, mais non celle de Kant. Vanderbourg seul approuva entièrement la méthode adoptée par Villers pour présenter Kant[98]. A l'Institut, L.S. Mercier qui voulait défendre Kant s'attira la risée générale par ses maladresses, déconsidérant ainsi Kant et son malheureux champion[99]. L'auteur d'une brochure anonyme intitulée *Kant jugé philosophique*, le *Magasin encyclopédique*, le *Moniteur*, le *Mercure de par l'Institut*[100] répondit aux attaques de Degérando et Levesque en accusant la haute assemblée de partialité et en lui reprochant « de ne pas reconnaître la valeur des questions philosophiques qui se débattent en Allemagne »[101]. Le *Magasin encyclopédique* se fit l'arbitre de cette querelle[102]. Le Premier Consul qui entendit parler comme tout le monde du livre de Villers, et qui n'avait pu assister aux dernières séances de l'Institut où il fut discuté, voulut savoir à quoi s'en tenir sur cette nouvelle philosophie. Il pria Villers de la lui présenter[103]. Mais Bonaparte n'ayant que peu de temps à y consacrer, Villers fut obligé de limiter à « quatre pages » le résumé de son livre[104]. Il place cependant son espoir dans le héros qui va réédifier la France sur de nouvelles assises. Cet espoir fut déçu. Bonaparte n'accorda que peu d'attention à la doctrine de Kant, et par la suite ne cessa de manifester son mépris envers l'« idéologie ».

Villers revint de Paris avec un sentiment accru de découragement et d'aigreur envers ses compatriotes, comprenant qu'il ne pourrait plus jamais vivre en France. Les autres émigrés l'avaient pourtant averti; et les railleries qui avaient accueilli son exposé de la doctrine critique dans le *Spectateur* auraient dû lui ouvrir les yeux. On lui conseillait d'être bref, amusant, et même de renoncer tout à fait à la philosophie au profit de « la poésie

---

[98] voir Wittmer, *Villers*…, op.cit. qui analyse en détail ces articles, p. 100 et suivantes.
[99] Wittmer, op.cit. p. 109 et suivantes.
[100] Wittmer l'attribue à Villers, mais ce dernier nie en être l'auteur dans une lettre à Schütz du 7.12.1801. citée par Braubach. Paris, vendémiaire an X Heinrich.
[101] Wittmer, *Villers*…, op.cit. p. 110.
[102] *Kant jugé par l'Institut. Observations sur ce jugement par un disciple de Kant ; et remarques sur tous les trois par un observateur impartial*, 1802, vol 46, p.145.
[103] voir *Kantstudien*, 1899, op.cit.
[104] Il l'écrit à un ami. Brochure de 12 pages, in 8°, 26 lignes par page, imprimée « comme manuscrit » (Villers l'a écrit sur l'exemplaire conservé dans la bibliothèque de Goethe à Weimar) à un très petit nombre d'exemplaires, n'a jamais paru en librairie, ce qui explique qu'elle n'est pas mentionnée dans les bibliographies, ne porte ni nom d'éditeur, ni d'imprimeur, mais la date, Fructidor an 9 (1801). La bibliothèque de Hambourg en possède plusieurs exemplaires.

légère pour laquelle […] l'auteur des Lettres westphaliennes est fait »[105]. Mais ces conseils, loin d'inciter Villers à plus de prudence dans ses propos, de souplesse dans la forme, l'avaient au contraire exaspéré et lui avaient fait adopter une attitude provocante et combative. Gustav Hugo, professeur à Göttingen, avouant à Villers ses craintes quant au succès d'une traduction de la *Critique*, étant donné que les Français n'ont à présent qu'aversion « contre tout ce qui a l'air de métaphysique et de théologie »[106], lui avait conseillé de s'attacher à la morale. Il lui avait écrit:

> « Je voudrais que vous enseignassiez la philosophie la plus abstraite et que vous ne les avertissiez qu'après que c'est de la métaphysique que vous leur avez enseignée… »[107]

Villers avait au contraire brusqué ses lecteurs en annonçant trop vite la couleur, en démolissant dans une première partie qui occupe plus de la moitié de son ouvrage les idoles philosophiques de la France, pour leur opposer la seule et vraie métaphysique, en s'empressant de donner à un peuple ébranlé par la Révolution les bases de sa restauration morale. Cette volonté d'apologie à tout prix avait nui au succès du livre qui devait cependant forcer l'attention publique et faire impression sur quelques intelligences d'élite parmi lesquelles on peut compter Mme de Staël. Morlet, autre émigré, devait mieux juger que Villers les goûts de ses compatriotes:

> « Ce n'est point un ouvrage qui puisse plaire généralement en France; il faut une grande maturité d'esprit pour le goûter; à ces têtes frivoles, il ne faut qu'amuser et intéresser, la raison est selon eux l'ennemie implacable du plaisir, ils vivent au jour la journée: des jolies bagatelles, romans et spectacles, voilà ce qui leur convient. »[108]

Nul doute qu'à son retour de France Villers ne partageât entièrement cette opinion. Le mauvais accueil de son livre lui enlève ses derniers espoirs de toucher du moins la partie cultivée de la nation. Son écrit sur la Réforme allait les lui rendre en partie.

c) <u>Luther</u>

Nous avons vu que Villers avait dédié son ouvrage sur Kant à l'Institut. L'accueil qu'il

---

[105] Lettre du marquis de Lamaisonfort à Villers, 16 fév. 1798, citée par Wittmer, *Quelques mots* …, op.cit. p.25.
[106] Wittmer, *Quelques mots*…, op.cit. p.44, lettre du 2 juin 1799.
[107] Ibid. p.46
[108] Lettre à Villers du 1er mars 1802, citée par Wittmer, *Quelques mots*, op.cit. p. 46-47

avait trouvé parmi ses membres n'avait pas été très encourageant. A cette époque, Villers, que son évolution a rapproché des Idéologues se sépare encore d'eux sur un point essentiel. Ses attaques contre les philosophes du XVIIIe siècle ne pouvaient lui attirer les suffrages de l'Institut. Le sujet de concours proposé le 5 avril 1802 (16 Germinal an X) et annoncé dans la *Décade Philosophique* du 18 avril[109] allait lui donner l'occasion de mettre de son côté les hommes de cette France savante qu'unissaient des idées politiques et religieuses. Le sujet était formulé ainsi:

> *Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents Etats de l'Europe et sur le progrès des lumières?*

Il s'agissait d'une question actuelle qui touchait une petite minorité. Dans le même numéro qui annonçait la question du concours, la *Décade* publiait le texte du Concordat; et le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, qui comme Villers voulait proposer à ses compatriotes un plus haut idéal et guérir leurs maux, non par la « saine philosophie », mais par un retour à la foi des ancêtres, était mis en vente en librairie quelques jours après la séance de l'Institut. Fontanes en faisait l'éloge dans le *Mercure*, ce même dimanche 18 avril où le Premier Consul se rendait à Notre-Dame pour célébrer le rétablissement du culte catholique. Cette religion, dans laquelle Mme de Staël voyait l'alliée du despotisme, était remise à l'honneur[110]. Le sujet du concours arrivait donc trop tard pour ceux qui, comme Mme de Staël, Constant, Cuvier, avaient espéré que le Premier Consul, voulant restaurer la religion, opterait peut-être pour le protestantisme. Mais il allait permettre à Villers de se faire l'interprète de ces aspirations déçues[111] et, exprimant les idées mêmes de l'Institut pour lequel il avait toujours eu un très grand respect, d'y trouver un appui solide. Faisant allusion aux derniers événements, Georges Cuvier écrit à Villers le 18 floréal an X:

> « Que disent vos Protestans et surtout vos Kantiens de toutes les belles choses que nous faisons ici? voilà nos matérialistes qui, n'ayant pas voulu des noumènes de l'entendement pur, vont être obligés d'avaler la transsubstantiation avec tous ses agrémens, au reste ils disent qu'un dieu de pain leur convient encore mieux qu'un autre: c'est toujours matière »[112].

---

[109] T.XXXIII.

[110] Voir Gautier, *Chateaubriand et Mme de Staël*, op.cit. p. 654, et Wittmer, *Villers*, op.cit. p. 194 et suivantes.

[111] B.Constant écrit à Villers le 26 mai 1804: « Occupé depuis plus long-tems que je n'ose le dire d'un ouvrage [*De la religion*] dont le sujet est analogue au vôtre […], vous sentirez facilement et l'intérêt avec lequel je vous ai lu, et la joye que j'ai éprouvée en trouvant énoncées ou indiquées des idées parfaitement conformes aux miennes. Vous m'avez rendu le courage de continuer… » Isler, op. cit. p.5

[112] 7 mai 1802, Isler, op.cit. p. 60-61.

Cuvier pour sa part avait toujours soutenu les efforts de Villers et était un des rares à avoir apprécié sa *Philosophie de Kant*. Villers, dans sa *Lettre à Georges Cuvier*[113] écrivait:

> « Vous êtes du très-petit nombre de ceux qui, sur la rive gauche du Rhin, rendent au moins une demi-justice aux gens de la rive droite. Vous avez lu et saisi sans effort ma Philosophie de Kant, laquelle m'a attiré tant d'injures et de pitoyables réputations de la tourbe des critiques parisiens. Votre opinion, et celle de quelques hommes éclairés, m'a consolé du petit malheur d'avoir été jugé de travers par ces messieurs. »[114]

Mais il n'est pas exact, comme le prétend Bégin[115] que le sujet du concours fut arrêté à huis clos, en petit comité, lors du séjour de Villers en France, au cours d'un petit souper charmant dont les autres convives étaient Cuvier, B. Constant et Mme de Staël. Tout d'abord Mme de Staël ne se trouvait pas à Paris lors du premier séjour que. Villers y fit[116], et ensuite il est étrange que Cuvier ne fasse pas allusion au concours dans sa lettre du 18 floréal citée plus haut. Villers lui-même avoue dans la préface de son *Essai* qu'il n'a eu connaissance du sujet que très tard, et qu'il ne lui restait plus que 5 mois pour le traiter. Le mémoire ayant été envoyé .en mars 1803, il avait dû se décider en octobre 1802 à participer au concours. Cuvier, à qui il avait demandé des renseignements sur la question lui répondit dans l'été 1802[117]. Reinhard lui écrit le 25 novembre 1802: « j'aplaudis infiniment au projet que vous avés, de vous occuper un peu de notre Luther »[118]. Mais retenu par des travaux d'un autre genre que lui avait confiés le même Reinhard, Villers ne put se consacrer entièrement à son ouvrage sur Luther qu'à parti de la fin de l'année 1802. Il songea même un moment à abandonner, mais ses amis allemands le pressèrent de continuer: « Non, Monsieur, achevés votre Luther. Là les données et les résultats sont d'une bien autre importance. Vous en déduirés un ouvrage de trois siècles qui vaudra bien celui d'une année. »[119]

Malgré le peu de temps qui lui restait Villers se mit à la tâche, séduit par la question proposée par « une assemblée de philosophes, au milieu de la France rendue au

---

[113] *Lettre de Charles Villers à Georges Cuvier de l'Institut national de France, sur une nouvelle théorie du cerveau par le Docteur Gall; ce viscère étant considéré comme l'organe .immédiat des facultés morales*, Metz chez Collignon, 1802.
[114] ibid. p. 3 et 4.
[115] Bégin, *Villers, Mme de R…,* op,cit. p. 26.
[116] voir leur correspondance.
[117] Wittmer, *Villers…*, op.cit. p. 197.
[118] Isler, *Sep.-Abdruck*, 1883, op.cit. p. 8.
[119] ibid. 14. Voir plus loin, Ch. V, Villers et les villes hanséatiques, sur le travail confié par Reinhard à Villers.

catholicisme »[120], désireux de présenter aux Français cet autre pur produit de l'Allemagne qu'est le protestantisme. Mais déjà en Allemagne, le professeur Heeren, de Göttingen, est sur les rangs. Lorsque Villers l'apprit, il décida de renoncer à son projet, mais ce fut Heeren à son tour qui insista pour se retirer lui-même de la compétition, pensant que Villers était bien plus capable que lui de s'adresser à ses compatriotes. Heeren l'aida de ses conseils et lui communiqua le résultat de ses recherches sur l'aspect politique de la question. Eichhorn, de Göttingen également, lui envoya les feuilles franchement imprimées de son ouvrage sur l'Histoire des trois derniers siècles. Schlözer de Gottingen et Paulus d'Iéna lui adressèrent des lettres fort instructives[121]. Schütz lui envoya des livres. Les Allemands mettent en Villers tous leurs espoirs de faire connaître en France ce qu'ils ont de plus précieux dans leur culture. Villers a toutes les chances de réussir. Il offre le double avantage d'avoir pénétré à fond la pensée germanique et d'avoir le français pour langue maternelle. Pour remercier Heeren de son aide désintéressée, Villers traduira en 1808 son *Essai sur l'influence des croisades*[122] afin que son auteur puisse présenter son ouvrage en français au concours de l'Institut.[123]

Fort de l'aide qu'il reçoit et des encouragements prodigués, porteur des espoirs de ses amis, il travaille avec ardeur, payant ainsi sa dette de reconnaissance envers le pays qui lui a redonné une raison de vivre. En quatre mois il a fait son plan, rassemblé ses matériaux et rédigé l'ouvrage.

On peut se demander comment un homme élevé dans la tradition catholique avait été amené à traiter un sujet qui devait lui être étranger. Son catholicisme ne reposait sans doute pas sur des assises bien solides. Il l'avait hérité de sa famille comme ses opinions royalistes et le conformisme de ses années de jeunesse. La religion en tout cas n'a pas marqué ses premiers écrits, si l'on excepte quelques moqueries sur les moines et le problème ne semble pas l'avoir préoccupé le moins de monde. Les souffrances de l'émigration l'amenèrent peut-être à faire un retour sur lui-même. Ce n'est qu'en Allemagne

---

[120] *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, Paris et Metz, an XII, 1804, p.2.
[121] ibid, préface p. VIII.
[122] Arnold Hermann Ludwig Heeren, *Essai sur l'influence des croisades*, Traduit de l'allemand par Charles Villers, Paris Treuttel&Würtz 1808. Villers expose dans la préface sa dette de reconnaissance envers Heeren.
[123] L'ouvrage parut d'abord en français et fut publié ensuite en Allemagne sous le titre: Arnold Hermann Ludwig Heeren, *Versuch einer Entwickelung der Folgen der Kreuzzüge für Europa*. Eine von National Institut von Frankreich gekrönte Preisschrift, Göttingen, Röwer 1808. Le sujet du concours était formulé ainsi: « Examiner quelle a été l'influence des Croisades sur la liberté civiles des peuples de l'Europe, sur leur civilisation, sur les progrès des lumières, du commerce et de l'industrie ».

apparemment qu'il songea à remettre en question une religion dont son indifférence s'était accommodée. Porté par les événements dans la partie protestante de l'Allemagne, il put observer à travers ses manifestations culturelles et familiales l'état d'esprit né de la Réforme. Mais il se trouva surtout intégré dans un milieu protestant où les problèmes religieux faisaient plus qu'en France l'objet d'une discussion. Ajoutons-y les sentiments religieux de Dorothea et la philosophie fortement teintée de religiosité de F. Jacobi. On ne peut manquer de remarquer que la conversion de F. Stolberg au catholicisme s'effectue pendant les premières années du séjour de Villers à Lübeck, et que l'événement dut être longuement commenté dans le cercle d'Eutin. La conversion de Stolberg amena la brouille avec Jacobi. A cette occasion Jacobi écrivit à Sophie Stolberg une lettre qui fait preuve d'une telle intolérance qu'on se demande comment Villers, entendant des opinions aussi extrêmes, a pu voir dans le protestantisme une religion éclairée et tolérante, laissant chacun libre d'adorer son dieu à sa guise[124]. L'anticatholicisme de Jacobi - et celui de Voß n'était pas moindre - a déteint sur Villers. Désormais il ne parlera plus de la religion de ses pères qu'en termes méprisants, alors qu'il respecte profondément le protestantisme. Sans toutefois se convertir à la religion réformée, Villers a acquis, au contact de l'Allemagne protestante, une certaine religiosité qui déteint sur ses œuvres. Plus tard il écrivit même en allemand un *Petit catéchisme à l'usage des enfants*[125]. Mais de même qu'il avait trouvé chez Kant le chemin d'une nouvelle morale, il retient surtout de la Réforme, plus que la doctrine, les lumières qu'elle suscite.

Se tenant strictement dans les limites de son sujet, Villers en écarta donc les questions relatives au dogme, se contentant de rappeler que la Réforme fut le rappel de l'esprit primitif du christianisme[126] qui avait été étouffé par des éléments étrangers et dénaturé[127]. Il s'attacha plutôt à montrer les bienfaits répandus par la Réforme sur le plan politique et culturel, dans les pays où elle avait réussi à s'implanter. Bien qu'il compare l'état d'esprit qui règne dans les pays protestants et catholiques, Villers se garde de placer la France « sur la même ligne que les autres contrées catholiques »[128]. Il la considère au contraire comme « le plus éclairé de tous les pays catholiques, plus éclairé que plusieurs

[124] Voir sur la conversion de Stolberg les lettres *Aus dem Nachlaß Jacobi's*, éd. Zoeppritz, op.cit. T.2. p. 223-225.
[125] Villers, *Kleiner Vor-Catechismus; oder Lehre des Edlen und Guten, für Kinder. In 6 Gesprächen*, Lübeck 1810.
[126] *Essai sur…la Réformation*, op.cit. p. 32.
[127] ibid. p. 27.
[128] ibid. p. 266.

pays protestans »[129]. Chaque fois qu'il le peut, Villers ménage l'amour-propre des lecteurs, mais le rapprochement avec la France, au profit de l'Allemagne, est toujours sous-entendu.

Certaines idées ne sont pas sans rappeler celles énoncées dans *De la liberté*. Villers ne se gêne pas pour briser au passage quelques lances contre les « démagogues de 93 et 94 »[130].

Fille des lumières, la Réformation n'a pu qu'être favorable à leur progrès, « le bien qu'elle devait produire est un résultat de l'esprit qui fait son essence »[131]. Elle a donné une impulsion morale dont les effets sont visibles dans tous les domaines de l'esprit. Elle est essentiellement savante parce qu'elle « a reçu son impulsion de la science, et qu'elle n'a pu se maintenir que par la science »[132].

Allant plus loin, Villers se demande si les qualités en matière de mœurs et de religion qu'il constate parmi les nations protestantes sont un produit de la Réforme, ou au contraire si c'est parce que ces nations possédaient ce caractère qu'elles sont devenues protestantes.[133]. Il oppose l'Italie à la Saxe et ébauche par là une étude d'anthropologie comparée qu'il développera plus tard. Enfin, après avoir montré que la Réforme a apporté plus de bien que de mal, il termine son Essai par ces mots:

> « J'ai cru d'ailleurs pouvoir m'expliquer avec la franchise libre d'un historien, qui doit, s'il est possible, n'appartenir à aucun siècle, ni à aucun pays: m'affermissant par cette pensée, que nul préjugé n'avait accès dans le sanctuaire des sciences; et qu'une société illustre assez philosophe pour choisir un tel sujet, et provoquer à son égard la vérité, était, sans nul doute, disposée à l'entendre. »[134]

Les événements devaient lui donner raison. L'Institut, pour défendre les idées du XVIIIe siècle contre la réaction catholique, était devenu favorable au protestantisme, comme il le deviendra aux idées allemandes. Le 23 mars 1804, Villers reçut le prix en séance publique. Il avait triomphé aisément de ses 6 autres concurrents, parmi lesquels figuraient J.J. Leuliette et M. de Maleville, qui reçurent chacun une mention honorable. L'ouvrage couronné fut publié la même année sous le titre: *Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther*. Le livre eut un succès retentissant dans toute l'Europe, connut plusieurs éditions, fut traduit en allemand, en anglais, en hollandais. L.M.P. de Laverne publia une réfutation de

---

[129] ibid. p. 238.
[130] ibid. p. 135, voir plus haut, Ch.II, Révolution, p.45
[131] ibid. p. 233.
[132] ibid. p. 280.
[133] ibid. p. 300.
[134] *Essai sur…la Réformation*, op.cit. p. 369.

l'ouvrage de Villers[135]. L'Essai, il est vrai, fut déchiré par une certaine presse, mais la balance est mieux tenue qu'en 1801. Aux attaques de l'« obscure clique d'hypocrites du Mercure et des Débats »[136], comme Villers se plait à appeler ses ennemis,[137] répondent les articles favorables de ses amis dans le *Citoyen français*, le *Publiciste* et la *Décade*. On peut suivre les réactions et la polémique que déclencha l'ouvrage de Villers à travers le Journal intime de B. Constant:

> « J'ai lu un discours de Villers sur la Réformation. Il est excellent, sauf le style […] Mais il est plein de faits, de connaissances, d'idées. Et tout y est présenté avec brièveté, clarté et force. Ce qui est inexplicable, c'est que l'Institut l'ait couronné, car c'est l'ouvrage le plus hostile contre le catholicisme qui se soit peut-être jamais publié »[138]

> « J'ai lu la critique du Mercure contre Villers. Il est impossible de se faire une idée de la fureur qu'il inspire à ses antagonistes »[139]

> « Le pauvre Villers a voulu se battre contre un écrivain du Mercure, s'étonnant enfin de ce qu'on disait qu'il était un assassin, un laquais et un spoliateur des propriétés parce qu'il a écrit que la Réformation avait eu des conséquences utiles. Il s'agite et croit que par des réponses il empêchera de parler des gens qui ne sont pas plus de leur avis que du sien… »[140]

Villers n'hésitait pas à entrer dans l'arène pour défendre son livre. Mais tandis qu'à propos de Kant il avait dû mener un combat isolé, on voit maintenant se former deux camps, celui qui soutient le livre de Villers et dans lequel se trouvent Guizot, Laharpe, Degérando, C.Jordan, Fauriel, Grégoire, Suard, Dacier, et celui à la tête duquel se trouve le *Mercure de France* qui attaque tout ce qui vient d'Allemagne. Mais la considération dont son ouvrage fut l'objet à l'Institut pouvait dédommager Villers de ces attaques. Il vit dans la décision de l'Institut en faveur de la thèse qu'il soutenait, une marque de son indépendance et de sa libéralité.

Cette fois encore Villers se trouvait à Paris, où il put goûter le succès de son livre. Le 10 août 1803 il était parti pour la France en compagnie de Dorothea et de ses enfants. M. de

---

[135] L.M.P. Tranchant de Laverne, *Lettre à M. Charles Villers relativement à son Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, Paris An XII, 1804.
[136] Dans une lettre à Mme de Staël, 24 juin 1803, Isler op.cit. p. 267.
[137] Son ennemi attitré était Jondot, qui écrivit 6 articles virulents dans le *Journal des Débats*. Villers le rappelle en 1809 dans une lettre à J.de Müller (lettres pub. par Eggli, op.cit. p. 618). Villers répondit aux articles de Jondot dans le Publiciste du 11 Fructidor an XII (30 août 1804), voir Wittmer, Villers…, p.235.
[138] B. Constant, *Journal intime*, éd. par Mistler, op.cit. p. 173 (début avril 1804).
[139] ibid. p. 203 (début septembre 1804).
[140] ibid. p. 212 (début octobre 1804). L'auteur de cet article injurieux était Charles de Caban. Le duel n'eut finalement pas lieu.

Rodde, pour sa part, devait se rendre une fois de plus en mission à Paris pour y défendre les intérêts de Lübeck qui, après l'invasion du Hanovre par la France, pouvait craindre pour son intégrité; mais son voyage avait été repoussé au mois de mai de l'année suivante. Villers et Mme de Rodde firent le voyage par Göttingen et Metz, où demeurait une sœur de Villers, et où ils rencontrèrent Mme de Staël[141]. Villers resta à Paris jusqu'aux premiers mois de l'année 1805. Le 2 septembre 1804 (15 fructidor an XII) il avait été rayé de la liste des émigrés. Villers, très en faveur dans le clan philosophique, fut reçu par Mme Condorcet, les Suard, Bitaubé, Lavallée, le général St. Laurent. Il voit intimement Cuvier, Houdon, puis B. Constant de retour à Paris et ses amis Hochet et Prosper de Barante. Il est reçu avec Dorothea chez Fanny de Beauharnais, tante de l'empereur, qui se dit elle-même « une de ses plus sincères admiratrices »[142], et qui reçoit les beaux esprits dans son salon. C'est à cette époque aussi que Villers fit la connaissance du général Bernadotte, dont l'amitié devait lui être si précieuse quelque temps plus tard. Mais Villers fut encore plus déçu que la première fois par le nouvel esprit qui règne en France.

Il est maintenant au sommet de sa gloire. Les principales académies lui ouvrent leurs portes: la société des sciences de Paris lui décerne le titre de membre associé correspondant; le 13 septembre 1804, l'Institut ayant à nommer trois membres correspondants étrangers, choisit Villers à côté du philologue Scrofani et de l'orientaliste Schnurrer. Enfin l'université de Göttingen décerna à celui qui était déjà membre correspondant de son Académie des sciences depuis le 19 novembre 1800, le titre de « docteur honoris causa » le 27 septembre 1805, « wegen der unbestechlichen Wahrheitsliebe, mit der er Luthers Verdienste dargestellt habe »[143]. Villers semble avoir atteint son but: faire connaître aux Français l'esprit et la tendance particulière de la culture allemande[144]. Aucune de ses œuvres n'a été aussi connue, aussi lue.[145] Mais ce succès, il le devait en grande partie, du moins en ce qui concerne la réception de son ouvrage en France, à l'actualité des thèses soutenues. Villers ne se contentait pas de montrer une image embellie du protestantisme. Face au centralisme croissant du régime qui étendait ses

---

[141] Voir plus loin, 3e partie de ce chapitre, p. 135-149

[142] Lettre de F. de B. à Villers, sans date, mais datant du séjour de Villers à Paris, citée par Wurm, Beitrage, op.cit. p. 22.

[143] Lehmann, D., *Charles François Dominique de Villers und seine Beziehungen zu Göttingen*. Protokolle über die Sitzungen des Vereins für die Geschichte Göttingens, 1899.

[144] *Essai sur… la Réformation*, p. V et VI.

[145] L'*Essai* fut même traduit en suédois. Bernadotte lui apprend en 1813 que son ouvrage a été lu avec beaucoup d'intérêt en Suède.

tentacules sur toute l'Europe, il se faisait le champion du fédéralisme, des petits Etats libres où de nombreux centres politiques sont autant de foyers de science, d'art et de culture; face à la politique d'uniformisation en matière d'enseignement, il montrait le mérite des écoles des pays protestants; face à la volonté de mise au pas et de nivellement du nouveau chef de la France, face à la censure menaçante, Villers prenait la défense des Lumières, proclamait bien haut la liberté de penser et de parler; face à la politique de soumission aveugle à une autorité absolue, qu'on tentait d'imposer à la France, il appelait de toutes ses forces « le système opposé de libéralité, d'examen, de critique franche »[146], appliqué aussi bien au domaine de la religion que de la politique; il montrait la voie qu'il fallait suivre si l'on voulait voir triompher la raison émancipée et affranchie de l'autorité arbitraire[147]. Tout cela sans attaquer directement la France, cherchant plutôt ses exemples en Espagne ou en Italie, mais en faisant sentir clairement la supériorité des institutions nées de l'esprit qui anime l'Allemagne et les pays protestants du nord de l'Europe.

Par l'aspect politique de son Essai, Villers mettait de son côté les ennemis du régime. Gautier va jusqu'à voir dans le prix que le livre reçoit une dernière manifestation républicaine. « C'est la palme que l'idéologie vaincue dépose sur le tombeau de la liberté »[148]. Mais cette œuvre plaçait aussi Villers dans les rangs de ceux que la nouvelle étoile de la France jugeait indésirables et qu'elle allait inlassablement, comme c'était déjà le cas pour Mme de Staël, poursuivre de sa haine. Ce n'était pas là ce qui aurait pu arrêter l'apôtre dans sa proclamation de la vérité. Déjà le 4 mai 1803, ayant terminé son mémoire, il écrivait à Mme de Staël ces lignes où il semble attendre avec une sorte d'impatience et de satisfaction les attaques que son livre ne manquera pas de lui attirer:

> « Quelle partie de Delphine, quelle phrase, quel mot a donc pu vous valoir l'anathème de la cour de Saint Cloud? J'ai entendu parler d'opinions réligieuses, de quelques traits en faveur du protestantisme. Si cela est, que ne fulminera-t-on pas contre moi l'hyver prochain! Je suis à la veille de me rendre mille fois plus coupable… »[149]

On dirait que maintenant, fort de l'appui d'un petit groupe d'élite, il cherche à provoquer le pouvoir en place. Grisé par le succès de son livre, Villers, que le Premier Consul avait déçu, s'attaque au gouvernement. Dans le Publiciste du 7 ventôse an XIII il inséra un article intitulé

---

[146] *Essai sur…la Réformation*, p. 232
[147] ibid. p. 313.
[148] Gautier, *Un idéologue…*, op.cit. p. 146.
[149] Isler, op.cit.p.282.

Sur ce qui se passe dans les rues de Paris, dans lequel il accusait le gouvernement d'aider à la dissolution sociale. A la suite de cet article il fut même convoqué chez Lagarde, chef du bureau de la division de la Presse. Villers écrivit encore un discours fictif resté manuscrit, à Napoléon après Austerlitz, car le vrai discours prononcé à l'Institut était une harangue flatteuse[150].

Les travaux de Villers sur la Réforme ne prirent pas fin avec le couronnement de l'Essai. Il fit suivre la deuxième édition d'une *Esquisse de l'histoire de l'Eglise jusqu'à la Réformation*. Il avait entrepris d'écrire une vie de Luther, mais il n'eut pas le temps de mener à bien cette œuvre. Il en fit un abrégé, resté manuscrit, pour la *Biographie Universelle*, et traduisit la *Vie de Luther* de Mélanchton[151]. Enfin il écrivit un avant-propos pour une nouvelle édition de la *Confession d'Augsbourg*, qui parut en 1817, après la mort de Villers sous le titre: *Précis historique sur la présentation de la confession d'Augsbourg; à l'empereur Charles-Quint par plusieurs Princes, Etats et Villes d'Allemagne*[152]. Il avait aussi envisagé des lettres sur la réunion (« ou plutôt contre »)[153] des Eglises chrétiennes, mais il abandonna le projet par la suite.

d) Littérature comparée

Après avoir présenté à ses compatriotes Kant et Luther, Villers put les croire suffisamment familiarisés avec la pensée germanique pour leur parler de littérature. Dans ce domaine, comme dans les autres, il a tout d'abord un rôle d'informateur à remplir, car les Français « s'avisent toujours les derniers de ce qui paraît de bon en littérature chez leurs voisins »[154]. Actuellement, disait-il dès 1799, le corps littéraire de l'Allemagne est « le plus actif et le plus productif de tous »[155].

> « Ce corps, ce monde à part, existant en lui-même, et pour lui-même, si riche de ses recherches, de ses travaux, de sa philosophie, de sa critique profonde, de

[150] voir sur ces activités Wittmer, *Villers*… p.245-248
[151] « Précis historique sur la vie de Martin Luther », traduit du latin de Melanchton avec des notes, 1810 dans l'*Almanach des Protestants* à Strasbourg.
[152] Strasbourg 1817
[153] lettre à Brockhaus du 7 mai 1807, manuscrits de la bibliothèque de Göttingen. Villers ajoutait en allemand: «Vernunft und Unvernunft lassen gar keine Vereinigung zu». Sur les lettres projetées, voir les manuscrits de Hambourg, Villers' Nachlaß, M.4 (1)
[154] *Spectateur du nord*, T.IX, févr. 1799, p. 199.
[155] ibid. T.XII, oct. 99, p. 52. L'article est intitulé *Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande, par un Français.*

> son goût et de ses arts, est presque totalement inconnu aux nations cultivées de l'occident et du midi. Elles en saisissent quelques noms célèbres, en traduisent sans choix quelques ouvrages; mais elles ne pénètrent point dans l'esprit, elles n'embrassent point l'ensemble. Il n'est donc point étrange qu'elles continuent à s'estimer les premières dans l'empire universel des lettres; mais cette prétention est pour elles seules. Celui, que les circonstances ont placé de manière à pouvoir parcourir d'un œil dessillé et non prévenu la carte de l'Europe savante, doit s'avouer que, balançant tous les avantages divers, la littérature de l'Allemagne l'emporte aujourd'hui sur celle des nations rivales; que le caractère même et le faire de cette littérature est préférable sous beaucoup de rapports à toutes celles qui ont existé; qu'il ne manque à la nation que le fléau politique d'une capitale comme Paris, pour paraître aux yeux des autres avec l'éclat qui impose au loin, et pour voir se développer rapidement chez elle ce dernier poli, qui, sans donner plus de valeur intrinsèque, donne plus de prix aux produits des arts; qu'enfin la répugnance de tous les gens-de-lettres étrangers à apprendre sa langue, le peu d'empressement à venir s'instruire chez elle et dans ses Universités, sont la cause unique qui maintient cette étrangère barrière élevée entre les lettres allemandes et celles du reste de l'Europe. »[156]

Villers annonçait donc franchement les couleurs dès ce premier article, n'hésitant pas à avouer sa préférence. Partant de l'idée qu'on ne méprise la littérature allemande que parce qu'on ignore tout d'elle, il lui importe d'abord de faire connaître cette littérature que les lettrés parisiens s'empressent trop souvent de condamner par simple préjugé. Ici encore il est inspiré par le désir de rendre justice à un aspect méconnu du pays qui lui a donné asile, et d'élargir l'horizon d'une nation qui persévère « avec la plus opiniâtre inflexibilité à n'être que française en littérature, à juger de tout sous le point de vue français et d'après les préjugés français… »[157] Quoi d'étonnant à cela: « On ne s'habitue pas à se voir ravir un encens et une primatie à quoi l'on s'était habitué. »[158]. Villers sait qu'il s'engage sur un terrain délicat: « N'allez pas dire aux Français qu'il existe un corps littéraire mieux organisé que le leur; vous vous exposeriez à d'étranges accidens »[159]. Villers parlait en connaissance de cause. Il écrivait ces lignes en réponse à des remarques de Baudus dans le *Spectateur*, à la suite de son article sur la littérature allemande. Nous avons vu plus haut la querelle qui l'opposera l'année suivante au *Mercure de France* sur un sujet semblable.[160]

Le préjugé défavorable envers la littérature allemande, pense Villers, date de l'époque

---

[156] ibid. p. 52-54.
[157] *Spectateur du nord*, T.XIV, avril 1800, p. 43, note.
[158] *Philosophie de Kant*, p. XXI.
[159] *Spectateur du nord*, T.XII, nov. 1799, p. 239.
[160] A propos de la prééminence des langues allemande et française, voir plus haut p.108-109. En fait, sur presque tous les sujets, le *Mercure de France* s'opposera aux idées de Villers.

de la Réforme et des troubles qui ont plongé momentanément l'Allemagne « dans une sorte de stupeur, dans une inculture presque totale »[161]. Les controverses religieuses firent négliger la culture, et la littérature resta à cette époque en arrière de celles des autres pays.

> « Depuis cette époque, les choses ont bien changé de face, mais les préjugés durent plus que les choses; et l'amour-propre national, renforcé de l'habitude qui dispose à croire, de la paresse qui arrête l'examen, rendra peut-être cette défaveur très difficile à détruire. »[162]

En Allemagne, l'incendie une fois passé, on retrouva les bienfaits solides dont on était redevable à la Réforme « dans une meilleure direction, dans la nouvelle activité, la liberté qu'elle avait donné à l'esprit humain »[163], et la littérature en profita comme les autres arts et sciences.

Dès les premières années de son séjour en Allemagne, Villers, répondant au but que s'était fixé le journal pour lequel il écrivait, avait tenté de donner aux lecteurs du *Spectateur* quelques aperçus de la littérature allemande, tout en continuant à les tenir au courant des dernières productions françaises. Il se propose tout d'abord « d'esquisser les traits les plus caractéristiques, la physionomie particulière du corps littéraire allemand; ce qui le discerne de tout autre »[164]. Plutôt que de faire un parallèle entre les bibliothèques et les auteurs les plus distingués de chaque nation comme l'aurait souhaité Baudus, il veut « faire connaître l'esprit de l'une des deux littératures »[165]. Aussi ne se soucie-t-il guère, dans sa première vue d'ensemble sur la littérature allemande, de présenter des auteurs isolés, de recommander la lecture d'une œuvre particulière, de faire des rapprochements avec les classiques français. Ce n'est que quelques années plus tard qu'il esquissera un essai de littérature comparée sur l'esprit qui anime la poésie de l'une et de l'autre nation. Pourtant la comparaison est toujours sous-entendue, et c'est parce que les lecteurs français l'ont sentie qu'ils se sont insurgés contre Villers, blessés dans leur amour-propre et leur orgueil national. Ils auraient certainement préféré de petits morceaux choisis ne remettant pas en cause leurs idées arrêtées à des considérations générales sur la littérature allemande. Mais c'est justement cette vue d'ensemble, permettant de dégager les traits caractéristiques d'une littérature donnée qui intéresse Villers. Petit à petit il en arrivera à formuler une véritable théorie de la

---

[161] *Essai sur… la Reformation*, p. 331.
[162] ibid.
[163] *Essai sur la Réformation*, p. 313.
[164] *Spectateur du nord*, T.XII, nov. 1799, p. 245.
[165] ibid. p. 246.

littérature, qui n'est pas sans rappeler les idées de Mme de Staël, mais il poussera plus loin qu'elle et s'aventurera sur un terrain plus dangereux.

Il considère la littérature comme le produit du sol sur lequel elle a poussé, « une des manifestations de l'esprit national dont elle porte l'empreinte et la nuance »[166], et entreprend de montrer que la littérature éclose sur le sol qui a vu naître Luther et Kant présente d'autres qualités que celle à qui a pu donner le jour un pays méditerranéen comme la France.

A l'époque où il écrivait son premier article sur la littérature allemande dans le *Spectateur*, Villers n'en connaissait guère les productions. Archenholz, qui fit la critique de cet article dans la *Minerva*, écrit à ce sujet: « Herr Villers […] hat, wie aus seinen Aufsätzen klar erhellt, nur einige unsrer besten Dichter und Prosaisten gelesen »[167]. Mais ce n'est pas d'auteurs qu'il s'agit. Villers a divisé son article en quatre parties: 1. caractère général de la littérature allemande; 2. organisation; 3. mécanisme matériel; 4. lois, journaux, esprit, mœurs. Ces différents points sont d'ailleurs repris par endroits dans ses autres œuvres, même dans celles qui ne sont pas exclusivement consacrées à la littérature, car la culture d'un pays forme un tout.

Quelques années plus tard (1806), Villers écrivit l'*Essai sur la manière essentiellement différente dont les Poètes français et les allemands traitent l'Amour*[168], appelé plus couramment *Erotique comparée*[169]. On y a vu en effet le premier essai de littérature comparée.[170] C'est comme l'esquisse d'une œuvre qui aurait pu être plus vaste, mais que Villers n'a pas encore jugé nécessaire d'écrire. L'*Erotique comparée* se limite à une comparaison dans le seul domaine de la poésie amoureuse des deux nations; mais les conclusions seraient applicables, pense Villers, à d'autres branches de la littérature et de la culture. Comme on le pressait de faire de cette esquisse un tableau complet, Villers répondit dans ses *Fragments supplémentaires*[171]:

---

[166] Villers, *Erotique comparée*, publiée par Eggli, op.cit. p. 164. Les citations se réfèrent à cette édition.
[167] *Minerva,* juin 1800, p. 490.
[168] Dans *Polyanthea*, ein Taschenbuch für das Jahr 1807, Herausgegeben von Karl Reinhard, 1806
[169] C'est Stapfer qui lui donne ce nom dans son article sur Villers dans la Biographie Michaud; mais on peut penser qu'il ne l'aurait pas fait si cela n'allait pas dans le sens de Villers. Peut-être en avaient-ils parlé ensemble. Villers n'a jamais intitulé ainsi son Essai mais Eggli a adopté ce titre pour sa présentation du texte. Nous faisons de même par commodité.
[170] Wittmer, *Villers*…, op.cit. p. 279.
[171] Le *Conservateur*, Amsterdam, décembre 1807 ; les *Fragments supplémentaires* ont été publiés par Eggli à la suite du texte de l'*Erotique comparée*

> « …nous avons tant de gros livres qu'on pourrait réduire à quelques pages, que l'auteur est fort aise d'avoir fait quelques pages qui pourraient fournir matière à un gros livre. Peut-être un jour quelqu'un remplira-t-il cette tâche. Il trouverait sans doute dans le morceau en question les bases de son travail, et peut-être même celles d'une comparaison entière de la nature et de l'esprit des deux Parnasses. »[172]

Dans l'*Erotique comparée* Villers défendait la thèse que dans leur manière de traiter l'amour comme sujet poétique, les artistes français et allemands différaient essentiellement, et il s'attachait à démontrer comment la poésie allemande arrivait à être supérieure à celle des Français. La poésie des uns (les Français) respire la volupté, tandis que celle des autres (les Allemands), chez qui l'amour n'a rien de sensuel, dénote un esprit placé sur un échelon plus élevé.

> « La poésie érotique du Français paraît au Germain manquer de dignité. Celle du Germain paraît au Français tenir de la démence; il ne la comprend point; tandis que la sienne est facilement comprise et appréciée par le Germain; celui qui domine juge sans peine de ce qu'il voit au-dessous de lui. »[173]

Villers étayait sa thèse d'exemples puisés dans les deux littératures. Mais, là encore, pas de grands extraits: quelques noms d'auteurs, d'œuvres, quelques citations, quelques parallèles lorsque deux auteurs de nationalité différente se sont emparés du même sujet[174].

Villers considérait cet essai comme son meilleur travail, mais il parut pour la première fois pendant l'année 1806 qui vit la catastrophe de Lübeck[175], et pour cette raison il ne connut pas le succès qu'en avait escompté son auteur. Il fut imprimé d'abord dans *Polyanthea ein Taschenbuch für das Jahr 1807*, publié par Karl Reinhard[176], puis dans le *Conservateur* d'Amsterdam de janvier, février et mars 1807. Villers qui continua à s'intéresser au sujet inséra dans le même *Conservateur* de décembre 1807 en même temps que ses *Fragments supplémentaires* un tableau comparatif de la poésie érotique des deux nations[177]. (i)

---

[172] *Fragments supplémentaires*, op. cit. p. 197. Villers n'écrira jamais de grand ouvrage sur la littérature, comme il l'avait fait pour Kant et Luther.
[173] *Erotique comparée*, Eggli, op.cit. p. 172.
[174] Une critique de l'*Erotique comparée* parut dans l'*Allgemeine Litteratur-Zeitung* du 14. 12. 1809.
[175] voir chapitre suivant.
[176] Il s'agit du poète Karl Reinhard, de Ratzeburg, que Wittmer semble confondre avec le diplomate français.
[177] Eggli, *L'Erotique comparée*…, op. cit. p.198.

Comme le souligne Eggli, « Villers fut le premier en France qui appliqua systématiquement à la poésie cette analyse des influences nationales ou ethniques en s'inspirant, croyons-nous, des relations analogues que Herder avait étudiées et définies »[178].

Malgré les circonstances défavorables, l'*Essai* avait cependant attiré l'attention. Villers avait reçu. des lettres de compatriotes ou d'Allemands, qui corrigeaient ou atténuaient ses thèses: Lachevardière prit la défense des Français, Sieveking aida Villers à dresser sa liste de poètes allemands, Overbeck lui donna des conseils, Grimm le pria de compléter le tableau et lui offrit d'y insère des Minnelieder. L'*Erotique comparée* fut traduite en allemand par Fr.G.Zimmermann, sous la direction de Villers, et parut dans le *Vaterländisches Museum* en 1810. Cette traduction diffère de l'original, car elle a été faite sur un exemplaire corrigé par Villers. Celui-ci écrit à Perthes le 16 mars 1810 pour lui recommander son « Aesthetik der erotischen Poesie »[179], et lui envoie une page supplémentaire à insérer. Mais le traducteur reconnaît avoir fait quelques retouches de son propre chef. Il est probable cependant que la traduction de Zimmermann révèle un état postérieur de l'opuscule de Villers qui n'a pas cessé de retravailler sa thèse, comme le prouvent les brouillons conservés à Hambourg. En tout cas cette thèse est plutôt renforcée dans la traduction. Le texte de l'Erotique comparée fut encore imprimé dans le *Taschenbuch für das Jahr 1812*, de K.Reinhard, à Münster.

Que prétendait obtenir Villers en écrivant l'*Erotique comparée*? Ce n'était qu'un parallèle des façons différentes dont les Français et les Allemands traitent un certain type de poésie; mais Villers y voyait l'expression de caractéristiques ethniques. Seule sa croyance en la perfectibilité de l'homme pouvait lui permettre, sans se contredire, de proposer aux Français cette idéalité comme un modèle: comment, en effet, le tempérament national pourrait-il s'accommoder d'un produit qui ne soit pas indigène? Cela supposerait une réaction contre les dispositions innées, une conversion préalable. Nous comprenons donc pourquoi Villers s'est attaché, avant de parler aux Français de littérature, à leur montrer où ils pourraient trouver les matériaux plus nobles qui leur font défaut pour atteindre à une poésie supérieure: il leur avait indiqué la voie à suivre pour retourner à une saine philosophie, il leur avait décrit le climat spirituel dans lequel une telle philosophie pouvait se développer; il leur montrait maintenant à l'horizon le soleil de la poésie idéale. Mais il ne leur disait pas ce que pourrait être pour eux cette poésie. Ce n'est qu'en 1810, sous

---

[178] Eggli, op.cit. p. 149.

[179] Cf. Braubach. L'expression « Aesthetik der erotischen Poesie » montre que Villers avait l'intention de modifier le titre primitif, et annonce celui d'*Erotique comparée.*

l'influence des tendances romantiques dont il s'était rapproché, qu'il expliquera dans sa *Lettre à Millin*[180] la faiblesse de la littérature française, et qu'il en verra la source dans la rupture des liens qui la rattachaient à ses sources populaires. Villers montre à ses compatriotes, à l'occasion de la parution d'un recueil de vieilles poésies allemandes, le chemin qu'ont suivi leurs voisins pour retrouver leur identité, à savoir la redécouverte de leur propre passé. Il espère que la France s'engagera à son tour dans cette voie, qu'elle se penchera sur sa littérature « romantique ». Le retour à une littérature nationale conforme à sa nature pourrait être aussi le retour à une meilleure philosophie, à plus de profondeur, de moralité, rendrait enfin à l'homme son unité, car actuellement « nous ne sommes plus d'un seul jet; l'unité de notre existence est troublée… »[181]. Il ne doit bien entendu pas s'agir pour la France d'imiter servilement la littérature allemande comme elle a imité les Anciens; car tout le mal vient de l'imitation.

L'Allemagne non plus n'a rien fait de bon quand elle s'est engagée dans cette voie. Il s'agit bien plus, à son exemple, de renouer le fil qui la reliait à la culture de ses pères, de suivre à nouveau la route qui est la sienne, et qu'elle n'aurait jamais dû quitter, en un mot de redevenir elle-même. C'est par là seulement qu'elle s'enrichira[182].

Cette lettre dans laquelle on a vu, avant le livre de Mme de Staël, un premier manifeste romantique[183], était en 1810, de la part de Villers, une dernière invitation à renoncer à une culture classique exsangue, dont l'influence pernicieuse se faisait sentir dans tous les domaines de la pensée, et à se régénérer par le retour à une littérature nationale qu'il appelle « romantique ». Mais entretemps l'activité de Villers s'était plutôt déployée en Allemagne. Depuis son *Essai sur la Réformation* il s'était adressé de moins en moins souvent à la France. A partir de 1803, alors qu'il a le plus de chances de se faire entendre, son apostolat ne consiste plus tant à propager un message, qu'à tresser, par son action directe, des liens de plus en plus étroits entre les deux pays auxquels il appartient, à apaiser les maux qu'ils se causent mutuellement, à panser les plaies. Et plutôt que de convertir à tout prix un pays qui refusait de l'entendre, il avait préféré mettre toutes ses forces au service du seul qu'il reconnût désormais pour sien.

---

[180] « Lettre de M. Charles Villers, correspondant de l'Institut de France, à M. Millin, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, sur un Recueil d'anciennes Poésies allemandes », *Magasin encyclopédique*, T.V, sept. 1810.
[181] ibid. p. 11.
[182] Ce point sera développé dans la deuxième partie.
[183] Cf. Wittmer, *Villers…*, op. cit. p. 432, et Baldensperger, « Une définition de la poésie romantique par Ch. de Villers », *Revue de philologie française et de littérature*, 1er et 2e trimestre 1902.

3. Villers et Madame de Staël

Au milieu de tant de vains efforts déployés pour initier à la culture allemande une élite de plus en plus restreinte, il allait être donné à Villers de trouver en Mme de Staël une auditrice privilégiée, à qui non seulement il ferait partager ses idées, mais qui à son tour pourrait les semer sur une terre déjà préparée et leur faire porter des fruits.

Mme de Staël était du petit nombre de ceux qui, en 1801, avaient lu avec intérêt la *Philosophie de Kant*. Elle avouera même à Villers: « je suis mauvaise métaphysicienne et cependant je me suis disputé [sic] pour Kant avec tous les hommes de notre pays qui se croyent adeptes en cette science. »[184] Elle avait lu aussi dans le *Spectateur du Nord* que lui avait remis le libraire Pougens, la plupart des articles signés Villers, sur la philosophie, la langue et la littérature allemandes, et l'intérêt qu'ils avaient suscité en elle lui avait donné l'envie d'en connaître l'auteur[185]. Villers pour sa part n'ignorait pas les œuvres de Mme de Staël. Il avait trouvé dans *De la Littérature* des idées justes qui l'avaient séduit, en ce qu'elles correspondaient à ses propres préoccupations. Il avoue lui-même avoir une « estime illimitée » pour cet ouvrage[186].

Lors de son premier voyage à Paris, il n'avait pu, comme il l'avait espéré, rencontrer Mme de Staël en qui il pressentait une alliée, et qu'il désirait gagner à sa cause. Elle était alors absente de Paris et n'y revint qu'après le départ de Villers. Jacobi pour sa part avait eu plus de chance lorsqu'il s'était rendu à Paris quelques mois plus tard. A son retour à Eutin, il écrivit à Madame de Staël :

> « J'ai dit à Mr. de Villers l'intérêt que vous aviez pris à son livre sur la philosophie de Kant, et la disposition où vous étiez même alors de lui écrire. Il en a été ravi; et désolé de ne s'être pas rencontré avec vous à Paris, il m'a demandé votre adresse pour vous en marquer ses regrets »[187].

Déjà Villers avait écrit une lettre datée du 25 juin 1802, qu'il fit parvenir à sa destinataire par l'intermédiaire de Jacobi, et qui commence ainsi:

> « Il y a un an que partant de ma solitude je m'acheminais vers Paris plein d'attente, d'espoir et d'impatience d'y voir Madame de Staël, de lui payer le

[184] 1er août 1802, Isler, op.cit. p.269.

[185] Mme de Staël s'était inspirée de certains articles du *Spectateur* pour écrire *De la littérature*. Pougens écrit en 1800 à Baudus qu'il a prêté la *Critique de la raison pure* à Mme de Staël qui en avait besoin pour son nouvel ouvrage. Baudus signalera les emprunts faits aux articles du Spectateur: « dans tout ce que Mme de Staël dit de la littérature allemande, on retrouve la substance de ce qu'en a écrit M. de V… dans ce journal », Cf. Wittmer, op.cit. p. 137 et 155.

[186] 4 mai 1803, Isler p. 281.

[187] 11 juillet 1802, cité par Mme de Pange, op.cit. p.21.

> tribut de mon admiration, de déposer à ses pieds l'hommage de quelques grandes pensées que j'avais recueillies dans le Nord, et qui par cela seul qu'elles étaient grandes lui appartenaient exclusivement. Mon vœu le plus ardent était de placer la nouvelle doctrine, dont je me faisais l'apôtre, à l'ombre de son égide, de solliciter son appui pour la belle cause du génie de l'humanité, et de l'intéresser à la conversion des frivoles parisiens. Ma consternation fut extrême, quand j'appris que la Theano de notre âge passait l'été et l'automne près du Léman, qu'elle n'en reviendrait qu'aux approches de l'hyver, tandis que des circonstances impérieuses me forçaient à retourner en Allemagne avant cette époque. »[188]

Madame de Staël ne semble pas avoir trouvé dans cette première lettre de Villers « cette suffisance qui finit par le rendre franchement antipathique » qu'y a découverte Mme de Pange[189]. Charmée au contraire, elle lui répond le 1er août par une lettre de quatre pages:

> « Vous voyez que je me suis mise tout de suite à vous écrire une longue lettre, comme si nous étions d'anciennes connaissances »[190].

Parlant de la Philosophie de Kant elle écrivait:

> « Ce que votre ouvrage m'a surtout prouvé, Monsieur, c'est qu'il était impossible d'avoir un esprit plus étendu et un sentiment de ce qui est moral et vrai, plus vif et plus animé »[191].

Elle se déclare

> « …absolument d'accord avec vous sur les conséquences que vous tirez du système qui fait tout dépendre des sensations: il a beau se présenter comme purement métaphysique, il a des conséquences qui dégradent l'âme au lieu de l'élever, et comme vous l'avez dit d'une manière si spirituelle et si juste, la morale fondée sur l'intérêt en est dérivée »[192].

Quelques réflexions prouvaient toutefois qu'elle n'avait pas encore très bien saisi la pensée de Villers, car elle pensait que la métaphysique de Locke était très conciliable avec celle de Kant. Villers ne peut s'empêcher de le lui faire remarquer:

> « Vous croyez donc, Madame, un traité possible entre la philosophie de Locke et celle de Kant? Il faudrait du moins qu'un des deux partis fît de bien grands pas pour se rapprocher de l'autre; et, en conscience, ce n'est pas à Kant, qui a passé par-dessus le corps de Locke pour aller en avant, que l'on pourrait proposer de rétrograder. »[193]

---

[188] Isler, op.cit, p. 266.
[189] Mme de Pange, op.cit. p.21.
[190] Isler, op.cit.p.271.
[191] ibid. p.269.
[192] ibid.
[193] 1er oct.1802, Wittmer, op.cit. p. 161 et Isler, op. cit. p. 172. Ce dernier ne semble pas avoir toujours déchiffré correctement le manuscrit.

Il y a cependant dès le début de leurs relations une grande concordance d'idées entre Villers et Mme de Staël, même si cette dernière se montre plus modérée dans ses opinions. Elle fait la part des choses, nuance, prend la défense de la « véritable France »[194] , se garde de mettre dans le même sac tous les philosophes du XVIIIe siècle « dont les esclaves disent tant de mal aujourd'hui que les amis de la liberté doivent le défendre »[195]. Elle fait preuve de clairvoyance en attribuant l'insuccès de la philosophie de Kant à la manière dont Villers l'a présentée et a combattu les idées de ses adversaires[196]. A Villers qui aurait voulu lui commenter de vive-voix son livre pour donner plus de persuasion aux thèses qu'il y défend, elle répond:

> « Si j'avais eu l'avantage de vous connaître avant que vous fissiez publier votre livre, nous nous serions peut-être disputés, mais j'espère que j'aurais obtenu quelques phrases de plus ou de moins qui vous auraient concilié l'amour-propre de nos philosophes »[197].

Elle lui rappelle qu'il est Français et souhaite le voir revenir dans son pays. « Je voudrais une preuve de votre obligeance pour moi, ce serait que vous revinssiez à Paris"[198] (188). Villers, de son côté souhaiterait voir en la « sublime Théano » l'arbitre entre les deux écoles philosophiques rivales. Il la juge plus apte que n'importe qui à saisir la pensée allemande qui se cache derrière les formes de l'idiome, et soupire:

> « que ne peux-je avoir le bonheur de vous servir de guide dans l'étude de ces élémens, de lire avec vous, de vous .expliquer les mots, et de vous en voir dévoiler le sens! »[199]

C'est à qui, désormais fera le plus d'avances. A Mme de Staël qui l'invite à rentrer en France, il répond:

> « vous voudriez que j'allasse à Paris. - Moi je voudrais que vous vinssiez en Allemagne. »[200]

Tandis qu'il rêve de l'initier à mesure qu'il découvre des affinités entre leurs deux caractères, et qu'il regrette de ne pas être auprès d'elle pour l'aider à découvrir l'esprit

---

[194] Isler, op.cit. p.276.
[195] ibid. p. 269.
[196] ibid. p. 270.
[197] ibid.
[198] ibid. p.271.
[199] Isler, op.cit. p. 274.
[200] Cité par Mme de Pange, op.cit. p. 23.

germain, elle ne cesse de le désirer pour guide. Après avoir répondu qu'elle ne peut aller en Allemagne, ne sachant pas l'allemand, elle oublie ses arguments et va jusqu'à dire:

> « …si au lieu de Lubeck vous habitiez une ville d'Allemagne un peu plus rapprochée de l'habitation de mon père, je serais tentée d'aller vous y voir, et de voir avec vous les hommes distingués d'Allemagne. »[201]

Son plus vif désir est maintenant de rencontrer Villers en qui elle croit avoir déjà un ami: « …au lieu de lettres et de livres j'aimerais bien mieux une heure de conversation avec vous »[202]. Il semble même qu'un peu de jalousie se mêle à ses sentiments exclusifs. Dès la première lettre elle avait fait allusion à la femme qui accompagnait Villers à Paris, et dont on lui avait parlé. Elle voudrait bien savoir ce qu'il en est: « sans elle je vous dirais bien: pourquoi restez-vous à Lübeck? »[203] Mais Villers se gardait bien de relever les allusions. Au fond, Mme de Staël était beaucoup trop loin de l'Allemagne pour pouvoir vraiment comprendre Villers. Elle n'avait jamais mis le pied en Allemagne. Elle n'avait pas connu comme Villers les désillusions que lui avait apportées le retour en France, les retrouvailles décevantes avec sa patrie. Elle ne peut s'expliquer que par une femme ou par « je ne sais quelle place à Lubeck qui doit vous y fixer » son désir de rester en Allemagne. Elle qui est si malheureuse hors de France ne comprend pas.

> « pouvez-vous ainsi quitter la France? J'ai comme vous beaucoup d'admiration pour l'esprit des Allemands, mais les souvenirs de l'enfance, mais la patrie, mais les Français aimables, en quelque petit nombre qu'ils soient, pouvez-vous les sacrifier? »[204]

Et comme Villers lui avait annoncé qu'il ne pourrait pas revenir en France avant un an, elle ajoutait:

> « Vous dites dans un an, je vous le répète je n'ai jamais pu croire à un an de distance, que comme à une idée métaphysique, à l'immortalité! »[205]

Pourtant la rencontre put avoir lieu. Les dernières lettres qui l'avaient précédée avaient été consacrées à une discussion sur son roman *Delphine* qui venait de sortir, et que Mme de Staël avait envoyé à Villers. Celui-ci écrit:

> « vous dirai-je l'indisible tension de toutes mes facultés morales pendant les 48 heures, presque de suite, que j'ai brulées en dévorant vos pages? Vous avouerai-

[201] Isler, op.cit. p. 275.
[202] ibid. p. 276.
[203] ibid. p. 272.
[204] Isler, op.cit. p. 276-277.
[205] ibid. p. 277.

> je des larmes, des émotions tantôt ravissantes, tantôt pénibles, toujours vives et profondes? »[206]

Mme de Staël répond aux critiques que Villers lui adresse, « les seules qui m'aient paru dignes d'attention »[207] et s'empresse de revenir sur le voyage de Villers qui se prépare. Alors que quelques mois plus tôt elle le suppliait de revenir dans sa vraie patrie, elle lui écrit maintenant:

> « Pourquoi voulez-vous y aller [à Paris] dans le mois de Juillet? je n'y serai surement pas … »[208]

Elle l'invite plutôt à faire le détour par Coppet, non sans redouter avec un peu d'appréhension de rencontrer Villers, après s'être tellement épanchée dans ses lettres:

> « …je crains quelquefois un peu que toute votre prévention pour moi ne diminue en me voyant, cependant il me semble que quand on est naturel et susceptible d'affection, les entretiens plus intimes sont ceux qui doivent réussir le mieux. »[209]

Les événements devaient justifier ses craintes.

Le 15 octobre 1803, le jour même où elle reçut l'ordre d'exil, elle put redouter de voir avorter une rencontre tant désirée. Elle avait appris de Mr. Stourm, beau-frère de Villers, que ce dernier se trouvait chez lui à Metz[210] et qu'il avait l'intention de passer l'hiver à Paris. Il avait repoussé de quelques mois son voyage. Mme de Staël écrit donc à Villers chez M. Stourm:

> « …je voudrais ne pas vous manquer tout à fait et je passerai par Metz pour causer deux jours avec vous. »[211]

Villers répondit aussitôt:

> « Oui, madame, je vous attendrai ici, par où je vous rends mille actions de grâce d'avoir bien voulu diriger votre route. Je m'efforcerai d'y mettre bien à profit le peu d'instans que vous daignez me promettre d'y séjourner. J'ai tant de questions à vous adresser, tant de choses à apprendre de vous, peut-être quelques-unes à vous dire, puisque vous allez en Allemagne. […] Je suis préoccupé, consterné, inquiet de cette résolution inattendue. Je m'en veux de n'avoir pas été plus tôt à Paris. Cela n'a pas tout à fait dépendu de moi. »[212]

---

[206] ibid.
[207] ibid. p.284.
[208] ibid.
[209] ibid. p. 285.
[210] Depuis le 1er octobre, il en repartira le 18 novembre.
[211] Isler, p. 289.
[212] D'Haussonville, « Mme de Staë1 et M. Necker d'après leur correspondance inédite ». V. Mme de Staël à Metz, *Revue des 2 mondes*, T.XVIII, 1er déc. 1913, p. 568

Villers semblait avoir, lui aussi, redouté, mais peut- être pour d'autres raisons, une rencontre d'abord attendue avec tant d'impatience. Elle lui avait écrit:

> « Vous prétendez que ce qu'on appelle le brillant de mon esprit vous étourdira, j'espère qu'il fera mieux que cela, si non, je ne m'en soucierais guères: il faut que l'esprit soit un moyen d'arriver au but, et surement en vous voyant mon but sera de vous plaire. »[213]

Dans cette même lettre, datée du 20 juillet, Mme de Staël parlait déjà à Villers d'un projet de voyage en Allemagne qui prenait dans son esprit une forme de plus en plus concrète. Elle envisageait en effet de le faire en sa compagnie.

> « Savez-vous que j'ai fort envie de faire un voyage en Allemagne? Et que si vous retournez je pourrais bien concerter mon projet de voyage avec vous indépendamment du désir que j'ai de connaître les hommes distingués de l'Allemagne. »[214]

L'ordre d'exil changeant ses projets, elle a l'idée de décider Villers à retourner sur ses pas pour l'accompagner dans ce voyage en Allemagne qu'elle va entreprendre sans plus attendre. Elle ne le lui dit pas tout de suite, mais le laisse entendre, et tente à présent de le dégoûter de Paris:

> « Il est triste de ne pas vous ramener en Allemagne, je suis tentée de vous dire que Paris sera triste, que les étrangers en partent et qu'il vaudrait mieux choisir un autre hiver. »[215]

Mais le lendemain de son arrivée à Metz, sûre de décider Villers à l'accompagner, elle écrivait à son père à propos de Mme de Rodde: « une grosse Allemande, Mme de Rodde, qu'on laissera très paisiblement à Paris »[216]. Très vite elle dut se rendre compte de l'impossibilité de son projet.

La présence de Mme de Rodde aux côtés de Villers explique en partie l'échec - si l'on peut parler d'échec - d'une rencontre qui s'annonçait si prometteuse. Il s'explique surtout par les sentiments et l'attitude des deux personnages principaux. Villers se trouvait dans une situation ambiguë qui ne lui laissait pas la liberté d'esprit nécessaire. Mme de Staël, de son côté, qui avait écrit à Villers: « il me semble que j'ai avec vous un lien de plus que celui de l'admiration pour esprit »[217], ne pouvait qu'être déçue par cette rencontre à laquelle elle

---

[213] Isler, p. 288.
[214] ibid.
[215] Isler, op.cit. p. 289.
[216] d'Haussonville, op.cit. p. 570.
[217] Isler, op.cit. p. 275.

apportait beaucoup plus d'elle-même. Nous ne nous attarderons pas sur son aspect sentimental, sur lequel on a suffisamment brodé[218]: Villers pris entre deux femmes exclusives, auxquelles s'ajouta même un moment une troisième, Mme Anthoine, qu'il avait courtisée autrefois; le désir de Mme de Staël de s'attacher Villers, celui de Mme de Rodde de le retenir auprès d'elle; la passion conquérante de l'une, la retenue mêlée de désespoir de l'autre; et tout cela sous l'œil amusé de Benjamin Constant!

Mme de Staël dut agacer un peu Villers par sa « frivolité française », son désir de plaire à tout prix; Villers dut la blesser par ses bouderies et sa réserve. Mais on ne peut qu'être touché par l'humilité de Mme de Staël, sa volonté de se réconcilier après une petite brouille:

> « Je vous assure », lui fait-elle savoir par un billet, « que ma vivacité d'hier venait de la crainte que vous ne sussiez pas combien j'étais exclusive dans mes sentiments, quoique je fusse un peu universelle dans ma bienveillance. »[219]

Elle n'était là que depuis trois jours!

Pourtant les malentendus et les brouilles ne l'empêchent pas d'être charmée par Villers. Elle fait son éloge à tous ses correspondants: à son père[220], à Degérando[221], à Mathieu de Montmorency[222], à Hochet[223]; elle le recommande particulièrement à Suard:

> « je vous envoie dans Villers un homme qui, si il le veut, et si vous le voulez, peut faire des mélanges de littérature allemande du plus grand intérêt »[224]

Cependant la situation devenait de plus en plus pénible pour Villers, malgré les agréments qu'il trouvait à la compagnie de Mme de Staël. Finalement, à la suite d'une entrevue où il dut mettre les choses au point tout en promettant de lui conserver son amitié, Mme de Staël quitta Metz, le cœur brisé, comme en témoignent les lettres qu'elle lui adressa après leur rencontre. Villers écrivit à Jacobi ce qui s'était vraiment passé, et celui-ci biffa soigneusement ces quelques lignes, comme Villers le lui avait recommandé, pour les rendre illisibles. Le secret a été bien gardé[225].

---

[218] En particulier Bégin et Tribout
[219] Isler, op.cit. p. 290.
[220] d'Haussonville, op.cit. p. 574, 576, 577.
[221] cité par Sainte-Beuve, *Camille Jordan et Mme de Staël, Nouveaux lundis*, Paris 1896, T.12, p. 299.
[222] ibid. p. 301.
[223] *Lettres à un ami*, op.cit. p. 55.
[224] Mme de Staël et J.B.A.Suard, Correspondance inédite (1786-1817), par Robert de Luppé, Genève 1970, p. 50.
[225] Voir plus loin, p. 215

Au lieu des deux jours prévus, Mme de Staël en avait passé treize à Metz. « Je continue ma triste route, mais je souhaite la perspective d'une lettre de vous à Francfort », lui écrivait-elle de Forbach[226]. Elle partait pour Francfort, emportant dans ses bagages un livre de Jean Paul que Villers lui avait recommandé, et que Claude Pichois a identifié comme *Briefe und bevorstehender Lebenslauf*[227]. « Pourquoi m'avez-vous donné un lien de plus avec le pays que je devais quitter? » lui écrit-elle de Francfort[228].

Il est facile de donner tous les torts à celui des deux écrivains qu'on connaît le moins bien pour rehausser la noblesse du cœur de l'autre, et certains n'ont pas hésité à faire retomber sur Villers l'échec de la rencontre de Metz, pour rendre Mme de Staël plus pitoyable, en face de « ce personnage aigri et bourru »[229]. Mme de Staël porte aussi sa part de responsabilité. Elle qui semble reprocher sans cesse à Villers la présence de Mme de Rodde, et qui souffrait de se voir préférer la « bonne petite lapine », était accompagnée elle-même de ses enfants et de Benjamin Constant. Il y a eu des indiscrétions des deux côtés. L'un et l'autre avait fait des avances; par coquetterie Mme de Staël avait même un peu triché sur son âge. Et si l'on peut reprocher à Villers de s'être tiré d'un mauvais pas en faisant partir Mme de Staël, on peut tout autant reprocher à cette dernière son égoïsme, et ses efforts pour s'attacher Villers aux dépens d'une femme à qui le liait la reconnaissance. Alors que Mme de Staël rappelle à Villers: « souvenez- vous que mes sentiments pour vous peuvent changer par vous, mais jamais par moi »[230], Villers, partagé entre le remords et le souvenir de jours illuminés par sa présence, lui écrira deux jours après son départ:

> « Ah, si la douloureuse bizarrerie de mon sort élève enfin une barrière entre nos deux vies, quelle teinte moite doit rester répandue sur la mienne! A quoi me serviront les jours de ravissement, d'illusion, ces jours d'or et de pourpre qui viennent de s'écouler! Ne m'en restera-t-il que l'aveuglement qui frappe les yeux après l'éclat de la plus vive lumière? Non. Ils laisseront en moi à jamais le sentiment profond d'un bonheur plus qu'humain, une estime de moi-même que je n'ai due qu'à vous, le souvenir ravissant d'avoir été élevé par vous au premier rang entre les hommes, la certitude de ne pas mourir sans avoir connu toute la lassitude de l'existence et l'ivresse et l'énergie dont un être est susceptible.
>
> Il ne peut vous être indifférent d'apprendre que mon amie, ma respectable compagne, que vous avez peu et mal connue, ressent encore les fruits de l'altération de sa santé […] Que de larmes et de déchirements lui ont coûté les heures de félicité que je passais auprès de vous. Elle sentait se retirer d'elle mon

[226] Isler, op.cit. p. 291.
[227] Pichois; op.cit. p. 48.
[228] Isler, p. 292.
[229] Mme de Pange, op.cit. p. 30.
[230] Isler, p. 291.

> âme, et sa vie en était altérée et ruinée dans ses fondements. […] c'est le contrepoids qui oppresse mon cœur. C'est le lien de fer sur lequel en a crû la substance, et qui doit le déchirer, l'ensanglanter, si je l'arrache. »[231]

Pour Villers cette décision était importante, indépendamment des sentiments en jeu. C'était en quelque sorte le choix définitif entre l'Allemagne et la France, le refus de s'arracher à un nouveau foyer auquel il devait ce qu'il était devenu.

Il ne faut pas trop regretter le couple Villers - Mme de Staël. Il y aurait perdu plus qu'elle n'y aurait gagné. Tout au plus pourrait-on supposer que, sans ces malentendus, Villers aurait continué à lui servir de guide, et que *De l'Allemagne* aurait vu le jour quelques années plus tôt. De cette rencontre il résulta pour Mme de Staël beaucoup d'amertume. Elle qui s'était réjouie de partir en Allemagne en compagnie de Villers n'aborde, seule, ce pays qu'avec tristesse. De Francfort elle écrit à Hochet:

> « je suis ici depuis quelques heures, je n'ai encore vu personne et je n'éprouve que la tristesse du pays étranger; je regrette de n'être pas restée à Metz, je sens que j'y retournerai le plus tôt que je pourrai, la France les Français me sont plus chers que jamais »[232]

Elle n'oubliera jamais tout à fait les sentiments avec lesquels elle abordait ce pays étranger et dont son livre porte la marque. De Francfort également, où elle confie à Villers ses premières impressions sur le pays, elle lui écrit:

> « Si je conserve quelque émulation, si je retrouve quelque intérêt au perfectionnement de moi-même, je reviendrai dans deux ou trois mois avec un ouvrage sur tout cela, que je ferai imprimer chez Collignon »[233]

Mais un mois plus tard à peine, devant le peu d'empressement de Villers à lui rendre un service qu'elle lui avait demandé, elle lui dira:

> « J'admirais votre esprit et je comptais sur votre affection, la moitié de cela me reste. »[234]

Et elle ajoutait:

> « J'avais commencé un journal de mon voyage avec une analyse philosophique et littéraire de l'Allemagne, où je parlais beaucoup de vous. Je voulais le faire imprimer chez Collignon à Metz, mais tout cela est renversé. De ma vie mon

---

[231] Solovieff, Georges, *Choix de lettres de Mme de Staël*, 1970, p.232. Publiée par Mme de Pange dans les *Cahiers Staëliens*, nouvelle série, 7, avril 1968 : « Une lettre inédite de Charles de Villers à Madame de Staël. Suivie d'un texte inédit de Mme de Staël sur Jean-Paul Richter »
[232] *Lettres à un ami*, op.cit. p. 56.
[233] Isler, op.cit. p. 293.
[234] ibid. p. 295.

> amitié n'a été offensée, elle l'est par vous, je ne puis pas promettre qu'elle y survive. »[235]

Certes, maintenant Villers n'a plus le beau rôle et il est difficile de lui trouver des excuses. Dans les lettres qu'il lui écrit de Paris on dirait encore qu'il cherche à la blesser, comme s'il lui reprochait de tant aimer ce Paris qu'il déteste. De même qu'il lui avait autrefois reproché son amour du monde, son désir de briller qu'il juge si français, il se décharge à présent sur elle de l'aigreur qu'il éprouve à son retour dans la capitale:

> « Ce n'est qu'au milieu des singeries de la prétendue politesse française qu'on éprouve de tels procédés. On n'y est point exposé parmi les cordiaux et braves Germains. Etre condamné à passer ma vie ici, ce serait un supplice insupportable. L'âme s'y flétrit, l'esprit s'y rapetisse. Il faut avoir une bonté naturelle et des moyens aussi extraordinaires que vous, Madame, pour ne pas devenir ou aussi pauvre d'esprit et de cœur que les autres, ou misanthrope à l'excès. Cette dernière disposition me gagne à chaque instant davantage. […] Vous conviendrez que voilà un contraste bien grand dans nos dispositions et dans notre langage. C'est qu'en effet il y en a un bien plus grand dans nos habitudes. »[236]

Elle lui répondit:

> « Il y a dans votre lettre une amertume, Monsieur, qui me fait repentir d'avoir changé votre disposition pour moi par mon séjour à Metz, vos lettres n'avaient pas ce caractère avant que nous nous fussions connus […]. Je suis bien sure, que si j'avais été en France, je vous aurais montré que vous y êtes aimé […] Vous avez raison de vanter la bonté et la loyauté allemande, mais ne suis-je pas aussi un peu Allemande, moi, quand je persiste à vous aimer malgré vos torts envers moi. […] Enfin, il me semble que les étrangers eux-mêmes n'aiment pas que nous renions [sic] notre patrie et qu'aucune émigration n'a jamais réussi. Mais encore une fois, pourquoi me détestez-vous? parceque je vous regrette? »[237]

Villers toutefois, même s'il a pu retarder par sa brusquerie la parution de *De l'Allemagne*, exerça sur Mme de Staël une influence non négligeable. Il l'engagea, tout d'abord, à entreprendre ce voyage, il suscita son intérêt, aiguisa sa curiosité. Quand elle se met en route, c'est en amoureuse qu'elle écrit à Villers, guidée par son souvenir: « ce Jean Paul, que je lis parcequ'il vient de vous… »[238]. Son journal de voyage, elle veut le faire imprimer chez Collignon: « Je me plais à mettre le nom de votre libraire sur mes ouvrages »[239]. Villers lui avait donné des recommandations pour l'Allemagne: « Je vous

[235] Isler, op.cit. p. 296.
[236] Mme de Pange, op.cit. p. 27-28.
[237] Isler, op.cit.p.297-298.
[238] Isler, op.cit. p. 292.
[239] ibid. p. 293.

remercie de m'avoir fait connaître Soemmering, il a guéri ma pauvre petite »[240]. Même si *De l'Allemagne* ne vit pas le jour à ce moment-là, et en raison de circonstances qui ne dépendaient pas exclusivement de Villers, on ne peut nier que Mme de Staël se soit imprégnée à jamais de sa pensée. La rencontre de Metz, si elle avait ébranlé son admiration sans borne pour Villers, n'avait nullement affaibli les préjugés favorables qu'elle avait en faveur de l'Allemagne. Villers, dans les longues conversations qu'ils eurent, avec la chaleur qu'il savait donner à ses paroles, acheva de la convertir, et cela avec d'autant plus de facilité qu'elle était prête à accepter tout ce qui venait de lui; le souvenir douloureux de ces conversations charmantes resta lié dans son esprit à son image de l'Allemagne. Nous croyons, comme l'a laissé entendre Sevenig, que Villers inspira Mme de Staël plus encore qu'il ne l'initia. Elle était si imprégnée des idées de Villers qu'elle le suivit même dans ses erreurs[241]. Il suffit de comparer *De l'Allemagne* aux œuvres de Villers pour se convaincre qu'ils reflètent la même vision de l'Allemagne. Sans entrer dans une étude de détail, remarquons simplement ici l'analogie des thèmes traités, l'importance que Mme de Staël accorde dans son livre à la philosophie de Kant, au protestantisme, à l'Allemagne du nord, à la littérature nationale, à la critique littéraire, à la critique d'art, à l'éducation. Suard lui a même reproché d'avoir trop parlé de Kant[242]. Reynaud qui n'a pas plus de sympathie pour Mme de Staël que pour Villers, dit pour déconsidérer le livre de celle-ci: « Quant à la troisième et à la quatrième partie, ce sont essentiellement des résumés, l'une du livre de Villers sur Kant, l'autre de son ouvrage sur la Réformation »[243]

Les têtes de certains chapitres de *De l'Allemagne* rappellent en tout cas des idées chères à Villers*: «* De l'influence de l'esprit de chevalerie sur l'amour et l'honneur », « De l'Allemagne du nord », « Des universités allemandes », « Du persiflage introduit par un certain genre de philosophie », etc. Villers n'a pas manqué de relever ces chapitres dans sa présentation du livre pour les *Feuilles littéraires de Göttingen*[244].

On a trouvé l'Allemagne de Mme de Staël un peu surannée. C'est qu'elle est copiée en partie sur celle de Villers. C'est l'Allemagne qu'il lui montra, celle qu'il avait connue lui-

---

[240] ibid. p. 294.
[241] Wittmer, *Villers*, op.cit. p.380.
[242] « Quant à la philosophie de Kant et à ses disciples, j'ai regret au temps et au talent que Mme de Staël a perdus à l'expliquer.et à l'éclairer », Garat, Memoires historiques sur la vie de M. Duard, sur ses écrits et sur le XVIIIe siècle Paris 1820 T.II, p. 29, cité d'après de Luppé. Voir l'article de Suard, *Publiciste* 11.9.1801.
[243] Reynaud, *L'influence allemande*, op.cit. p. 140.
[244] *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 26 fév .1814, inséré dans *De l'Allemagne*, Leipzig 1814, T.IV, p. 361-380.

même vers 1800 dans le cercle de F. Jacobi, et qui en 1814 n'avait plus qu'une valeur de souvenir. Les chapitres où elle s'inspire davantage de W. Schlegel ne changent rien à la tonalité du portrait qu'elle nous donne du pays. Quand Mme de Staël part pour l'Allemagne, elle emporte avec elle l'image que Villers lui en a donnée, elle la voit d'abord avec les yeux de Villers. Plus tard, sous l'effet de l'observation personnelle et d'influences diverses, cette image s'affirmera, prendra d'autres proportions. Mais le premier regard est souvent décisif.

Ce qui est certain, c'est qu'elle n'avoue pas toute sa dette envers Villers, dont les commentateurs de Mme de Staël se sont plu aussi à rabaisser le rôle. Dans son chapitre sur les universités c'est tout juste si elle fait référence à Villers dans une note[245], alors qu'il vient de publier un ouvrage sur le sujet, et dans son chapitre sur Kant elle ne mentionne même pas l'ouvrage de Villers dont l'influence est manifeste, d'autant plus qu'elle s'était déjà inspirée de ses articles pour écrire *De la littérature*[246]. Pourtant elle va même parfois jusqu'à employer presque mot à mot les mêmes expressions que lui. Elle a également inséré dans *De l'Allemagne* quelques traductions de Villers, dont celle du *Songe* de Jean Paul[247].

Sans doute aurait-elle parlé davantage de lui en 1804; mais en 1810 elle a redécouvert seule ce que Villers lui avait confié depuis longtemps, et il est probable qu'elle ne se doutait pas elle-même de tout ce qu'elle lui devait, de ces pensées qui avaient fait leur chemin en elle, et qui soudain, transformées, embellies, élargies, enrichies de toute une foule de découvertes nouvelles, s'étaient mises à fleurir sous le coup du génie. Pourtant, en 1810, elle lui écrit après six ans de silence:

> « J'ai lu votre petit écrit sur la différente manière de sentir l'amour en France et en Allemagne, et je l'ai trouvé saillant d'esprit et d'âme […] J'ai lu et consulté vos autres écrits, je les cite »[248].

Et elle ajoutait, prise d'attendrissement:

> « N'est-il pas vrai que vous serez où j'irai? Si vous étiez ici, je vous lirais mon livre, je vous laisserais y changer tout ce que vous voudriez. »[249]

La correspondance reprit à ce moment-là, relancée par Mme de Staël. Du moins elle écrit, car à en croire sa lettre du 21 octobre, Villers avait laissé la précédente sans

---

[245] *De l'Allemagne*, éd. G.F. 1968 p.138
[246] voir plus haut, p. 135, note 185.
[247] Cl. Pichois a montré ce que son image de Jean Paul devait à celle de Villers.
[248] 11 mai 1810, Isler, op. cit. p. 298.
[249] ibid.

réponse[250]. Elle a pardonné à Villers, et avec une générosité qui touche à la naïveté, elle rêve de le reconquérir, lui offre son amitié et l'hospitalité de sa maison. Elle est alors en train de préparer la publication de *De l'Allemagne*. Le 21 octobre 1810 elle fait part à Villers de la saisie du livre. Villers dut cependant avoir connaissance de l'ouvrage avant le grand public, par le manuscrit que B. Constant emporta avec lui en Allemagne; en effet il parle déjà de cet ouvrage dans une lettre à Jean Paul datée de 1813. De Londres, Mme de Staël écrit le 6 avril 1814 à Villers:

> « Je vous ai envoyé, mon cher Villers, un exemplaire de mon livre. […] Je vous remercie de votre extrait[251] qui est digne de vous, mais je suis fâchée que vous n'ayez pas lu l'ouvrage tel qu'il est. Les feuilles de Benjamin ne sont qu'un brouillon. »[252]

Villers s'était enfin décidé à sortir de sa réserve. Après avoir annoncé le livre dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen*, il se chargea de l'*Introduction* pour l'édition de 1814. Tandis que cette introduction est plutôt un essai de psychologie comparée des deux nations, française et allemande, l'annonce parue dans les feuilles littéraires de Göttingen, et rédigée en allemand (j), est davantage une analyse et une critique du livre. Avec beaucoup de modestie Villers sut s'effacer derrière le talent de Mme de Staël, rappelant simplement avec quelque fierté qu'il avait été l'un des premiers à l'initier. Citant quelques-uns de ses informateurs, qui l'avaient préparée à son voyage, comme W. von Humboldt, Jacobi, Ramdohr, Stapfer, Constant, il ajoute:

> « Auch für den Verfasser dieser Anzeige ist es eine erfreuliche Erinnerung, der gewesen zu sein, der, nach den eigenen Worten der geistreichen Frau, sie zuerst in das Heiligthum Deutscher Geistes-Cultur einführte, und ihr die Schätze desselben offenbarte. »[253]

Il ne peut se retenir de souligner les qualités que Mme de Staël a découvertes chez les Allemands, et il rappelle qu'il en avait déjà esquissé les traits quinze ans plus tôt, dans son article du *Spectateur* sur la littérature allemande. Mais ce n'est que pour relever le mérite de Mme de Staël, les qualités qui lui ont permis de réussir l'œuvre de synthèse dont il avait

---

[250] Aucune lettre de Villers datant de cette époque ne se trouve dans les archives de Coppet.

[251] L'Introduction pour *De l'Allemagne*, éd. 1814, étant datée du 20 juillet 1814, l'extrait en question est donc probablement l'Annonce du livre parue dans les feuilles littéraires de Gottingen de février 1814 citée plus haut, et insérée également dans l'édition de 1814 de *De l'Allemagne*. Comme le laisse supposer sa correspondance avec Benjamin Constant, Villers avait dû commencer au début de l'année 1814 une recension du livre d'après le « brouillon » fourni par Constant, avant même d'avoir eu entre les mains l'original, retouché par son auteur pour l'édition de 1814. Cf. lettre du 27.1.1814, de Constant, Isler p. 42.

[252] Isler, op.cit. p. 301.

[253] *De l'Allemagne*, 1814, T.IV, p. 362.

rêvé toute sa vie. C'est avec une admiration teintée d'un peu d'amertume et de regret qu'il écrit:

> « Es sei ihm [dem Verfasser, Villers,] erlaubt hier zu bemerken, […] dass er schon damals mit dem Plan umging, ein umfassendes Werk über Deutschlands Litteratur für Frankreich zu verfertigen, und dass er sogar dachte, es bald zu Stande bringen zu können. Je näher er aber zu rücken glaubte, je weiter dehnte sich sein Horizont aus; sein Ziel schien ihm immer weiter hinaus zu weichen, und die Unternehmung ward ihm täglich bedenklicher und schwieriger. Er wagte unterdess einige partielle Darstellungen in besondern Fächern, und ihre Unvollkommenheiten machten ihn noch zaghafter, und hielten ihn noch mehr ab von der Bearbeitung des unabsehbaren Feldes. Hier findet er einen Theil seiner projectirten Arbeit leicht und anmuthsvoll in Erfüllung gebracht. Was der Mann brütend und schwerfällig einer langen Forschung noch unterwerfen wollte, um es mühsam und fest zu begründen, das hat die geistvolle, nicht um so viel Nebendinge bekümmerte Frau, mit rascher Hand geschickt aufgeführt. . »[254]

S'il ne renonce pas à l'honneur de s'être engagé le premier dans cette voie, il a suffisamment de lucidité pour comprendre les causes de son échec personnel, et les chances qu'a Mme de Staël de réussir, de toucher les Français, de leur communiquer ce message qu'il a si maladroitement tenté de leur faire passer. Dans l'*Annonce* et dans l'*Introduction*, il voit la force du livre tout d'abord dans l'immense talent de Mme de Staël de présenter avec grâce les sujets les plus ardus.

> « Mad. de Staël y a mis son esprit si brillant et son étonnante pénétration, mais elle semble l'avoir écrit avec son âme, jamais on n'a parlé de poésie avec plus de poésie, de religion et d'enthousiasme avec un enthousiasme plus religieux, plus profond, plus touchant. Elle a eu à vaincre une foule de difficultés, dont son excès de grâce empêche qu'on s'aperçoive. »[255]

Mais l'illustration attachée à son nom lui permettra aussi, pressent Villers, de se faire entendre plus facilement du public qu'elle a en vue:

> «…ihre Stimme ist zu einer bedeuteden Auctorität gelangt; und bei dem Völkchen an der Seine ist Auctorität recht viel, ja mehr als Recht und Vernunft! »[256]

Enfin, s'ils ont eu les mêmes intentions, le public de Mme de Staël n'est pas celui auquel

---

[254] *De l'Allemagne*, 1814, T.IV p. 373-375. On pourrait presque voir une critique dans les compliments qu'il lui adresse: Mme de Staël n'a-t-elle pas jugé trop vite, sans rassembler suffisamment de preuves? Et on ne peut que partager cet avis lorsqu'on sait qu'elle se faisait en 5 minutes une opinion sur un philosophe. Villers souligne en outre qu'elle n'a réalisé qu'une partie de l'œuvre qu'il projetait, autrement dit elle n'épuise pas le sujet.

[255] Introduction, *De l'Allemagne*, T.I, p. LX.

[256] *De l'Allemagne*, T.IV, p.378.

s'est adressé Villers

> « C'est donc bien mériter de la cause générale de l'esprit humain, que de révéler aux Français les trésors de l'Allemagne intellectuelle, sa nature, ses points de vue, ses méthodes, sa manière de sentir et de penser. Telle est la tâche à laquelle aussi j'ai consacré ma vie et mes travaux. Le double emploi de l'esprit français,[257] […] semble exiger que cette tâche soit partagée en deux. Je me suis adressé, dans quatre de mes principaux écrits, à l'école: Madame de Staël, dans celui-ci s'est adressée au monde qu'il importait surtout de gagner et d'éclairer. »[258]

Villers rend hommage aux qualités éminemment féminines, mais aussi éminemment françaises de Mme de Staël, qui lui ont permis de rendre le sujet accessible à un vaste public, et attend de ce tableau de l'Allemagne « d'heureuses impressions, des retours salutaires, des réflexions fécondes en résultats »[259].

Malheureusement la mort devait emporte Villers avant qu'il ait eu le temps de voir les fruits portés par cette œuvre - qui était en partie la sienne.

---

[257] voir plus loin, chapitre IX, 2e partie.
[258] *Introduction*, p. LVIII-LIX.
[259] Ibid. p. LXI.

Chapitre V

LE MEDIATEUR

1. La double tâche

A mesure qu'il prend pied en Allemagne, Villers se sent de plus en plus appelé à servir ce pays tout autant que la France. Il ne s'agit plus seulement pour lui d'apporter en présent aux Français les vérités qu'il y a découvertes, mais aussi d'aider les Allemands à se faire connaître en France, de leur apprendre à eux-mêmes « le haut prix de leur culture et de leur moralité »[1] et, dans leur situation actuelle de vaincus, de « rendre aux opprimés le sentiment d'eux-mêmes »[2]. Son rôle est d'être sans cesse présent, disponible, pour faciliter le passage d'une sphère culturelle à l'autre, d'être le pont jeté entre deux peuples, deux langues, deux littératures. Informateur, intermédiaire, traducteur, défenseur, ambassadeur, intercesseur, médiateur en un mot, tous les rôles lui conviennent du moment qu'il peut se faire le chevalier d'une grande cause.

Il se consacrera à sa tâche avec beaucoup d'abnégation. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la correspondance de Villers pour se rendre compte qu'il ne manquait pas une occasion de jouer son rôle de médiateur. Qu'il s'agisse d'un ouvrage à faire connaître, d'une ville ou d'une université à défendre, d'une injustice à réparer, ou simplement d'un service à rendre à un ami, Villers est toujours disposé à mettre sa plume au service de la bonne cause, à s'entremettre personnellement sans s'inquiéter des ennuis que cet engagement peut lui causer.

> « Quand il s'agit d'une bonne entreprise à seconder, d'une bonne idée à répandre, il est tout simple qu'on s'adresse à vous, Monsieur, qui avez fait de la propagation de bonnes choses votre devoir et votre état »[3],

lui écrit Guizot.

Mais Villers voit aussi dans cette tâche un devoir moral à la fois envers les Français et les Allemands. Considérant comme une réalité indéniable la supériorité de ces derniers sur

---

[1] Lettre à Jean de Müller, 10 Juin 1808, Eggli, *Revue de littérature comparée*, 1922, p. 451.
[2] ibid.
[3] 26 mars 1811, Isler, op.cit. p. 122.

les premiers dans le domaine culturel et moral, il aimerait voir les Français profiter de la bonne influence allemande pour se régénérer. Or c'est le contraire qui risque de se produire. A mesure que l'armée française envahit l'Allemagne, que des gouvernements français s'y établissent, son inquiétude augmente, car il croit « les Allemands plus disposés à se laisser séduire et entraîner, à se laisser sardanapaliser, que les autres à se laisser socratiser »[4]. Son « chagrin » et ses « terreurs » sont de penser que les armes et la force brutale pourraient avoir raison des forces de l'esprit et des vertus du peuple allemand. Il les confie à Jean de Müller:

> « Jugez donc combien j'ai dû être confondu en voyant ce monde gallo-romain, dans un état fiévreux et de forces physiques exagérées, se soumettre par les armes cet excellent monde germanique, se déborder sur lui, le couvrir de ses vexations, de ses vices, de tout son faux éclat; et enfin, pour perpétuer le mal et le prolonger indéfiniment, envoyer des princes et des cours galliques pour régner sur des peuplades germaines, que des occidentaux ne peuvent ni comprendre, ni juger, ni conduire! Je ne le cèle pas: je regardai cet établissement de cours étrangères au sein de l'Allemagne comme un des malheurs les plus cruels qui-pussent arriver à l'humanité. »[5]

Face à ce danger menaçant l'humanité tout entière, Villers s'impose une double tâche envers les « deux races »:

> « Ce devoir est celui que nous autres tous devons regarder comme le premier et le plus sacré. Il se montre sous deux aspects:
> 1. Par rapport à la race germanique:
> a) Entretenir, ranimer, réchauffer en elle le senti- ment de sa préexcellence, lui rendre toujours plus claire la conscience d'elle-même et la préserver du découragement.
> b) Lui montrer l'autre race sous son vrai jour, dépouillée du faux éclat de sa culture extérieure et de sa fatale habileté mécanique.
> 2. Par rapport à la race gallique:
> a) L'amener, s'il est possible, à la connaissance des buts de l'humanité, de la nature supérieure de l'homme, et à une connaissance claire de ce que sa culture a de défectueux.
> b) Lui montrer l'autre race dans son vrai jour, avec tous les avantages de sa culture intérieure, et de sa tendance vraiment et purement humaine. »[6]

---

[4] Villers à J. de Müller, op.cit. p. 452.
[5] ibid.
[6] Villers à J. de Müller, op.cit. p. 452-453. Le mot « race » est à prendre ici au sens d'ethnie, peuple, ensemble d'individus ayant une même origine et des caractères communs, tel qu'on le comprenait à l'époque de Villers, et non au sens biologique.

2. Villers informateur

a) Appel aux officiers

Tandis que dans une ville paisible du nord de l'Allemagne, Villers se consacrait à ses études sur Luther, l'armée française poursuivait sa marche conquérante sur l'Europe. En juin 1803, l'armée du général Mortier avait envahi le Hanovre. Villers, que Jacobi appelait encore avec un brin d'amusement « ce bon capitaine d'artillerie »[7], ne peut laisser échapper l'occasion de s'adresser à ses compatriotes. Comme il l'avait fait plus tôt avec les émigrés lettrés, il lance cette fois un *Appel aux officiers français de l'armée de Hannovre qui peuvent et veulent mettre à profit le loisir de leur position*[8]. C'est Reinhard qui se chargea de remettre aux généraux l'écrit de Villers[9]. Espérait-il, lui l'ancien capitaine d'artillerie converti aux richesses de l'Allemagne, que ses paroles trouveraient plus d'écho auprès de compagnons d'armes, que ceux-ci pourraient se lancer avec le même enthousiasme dans les études germaniques? Ce qu'il a fait, pourquoi les autres ne seraient-ils pas capables de le faire?

Ce n'est donc pas le militaire qui s'adresse aux officiers, mais l'homme de lettres. Il attire leur attention sur les richesses culturelles du Hanovre, et les exhorte à profiter des loisirs que leur laisse un séjour forcé dans un pays en paix pour s'approprier ces richesses et parfaire leur instruction.

> « Le pays où vous séjournez est digne de votre attention, digne d'une sérieuse étude. Son sol n'a jamais été classique pour les arts, comme celui de l'Italie, dont il n'a aucun des agrémens; mais le génie des hautes sciences, de celles qui contribuent le plus aux progrès de la civilisation, lui a constamment souri depuis leur renaissance dans l'Europe. »[10]

Villers engage les officiers à ne pas imiter

> « …l'indolence de la grande majorité de nos émigrés qui après avoir végété si long-tems dans une ridicule fainéantise, au centre des lumières de la Saxe, sont retournés dans leur patrie aussi ignorans qu'ils en étaient sortis; blamant tous les usages qui n'étaient pas les leurs, n'ayant pas le plus léger soupçon du monde nouveau qui les entourait, et ne sortant point en effet du vieux monde et des usages Français qu'ils portaient dans leur tête et dans leur cœur. »[11]

---

[7] lettre à Mme de Staël citée par Mme de Pange, p.32.
[8] Lübeck 1803, l'ouvrage fut traduit deux fois en allemand.
[9] voir lettre du 7 juillet 1803, Isler 1883, *Sep.-Abdruck*, p. 25.
[10] *Appel aux officiers* …, op.cit. p. 2.
[11] ibid. p. 7-8.

C'est sur un ton différent de celui qu'il employait à l'égard des émigrés qu'il s'adresse aux « jeunes guerriers »'. Il n'est plus question d'en faire des intermédiaires, des porteurs de la bonne nouvelle, des ambassadeurs des richesses culturelles de l'Allemagne auprès de leurs compatriotes. Villers les informe simplement sur le pays où ils séjournent par la force des choses, et les possibilités d'instruction qu'ils peuvent y trouver. En ce sens cet appel est plutôt un guide de voyage pour gens cultivés qu'une lettre d'apôtre. Villers leur indique les cours qu'ils peuvent suivre, les sociétés qu'ils peuvent fréquenter avec profit, les différents types de connaissances qu'ils peuvent acquérir selon leurs intérêts et leur lieu de résidence. Il leur présente « Göttingue cette université célèbre, qui, tandis que ses sœurs aînées de France et d'Angleterre voyaient décroître leur splendeur, devint la première école de l'Europe, et par conséquent du monde »[12]; les professeurs qui y enseignent et ceux qui ont fait sa gloire; il les incite à se rendre en pèlerinage à ce « sanctuaire des sciences »[13], à suivre les cours de ses maîtres. Quelle que soit la ville où les retiennent leurs fonctions, ils trouveront des personnes instruites, des écrivains qui leur donneront des leçons. Villers cite quelques-uns de ces lettrés qui pourront les conseiller, les aider. Il insiste surtout sur la grande étendue des connaissances qu'ils pourront acquérir sur le sol allemand, à commencer par celle de la langue « la plus savante de l'Europe » qui les « récompensera avec usure de ses épines grammaticales »[14].

> « Vous n'emporterez pas du Hannovre des chefs-d'œuvre des arts, ni ces précieuses antiques qui ornent les musées, mais vous y pouvez recueillir des connoissances plus précieuses encore. »[15]

Villers s'adressant, selon ses propres termes, à « la partie la plus estimable et la plus honorablement active de notre nation »[16], croyait-il vraiment pouvoir faire partager à ces officiers d'occupation sa prédilection pour l'Allemagne? Il est probable qu'il cherchait plutôt à limiter les effets de leur présence, à canaliser vers l'étude les énergies disponibles de ces jeunes gens inactifs, à protéger l'Allemagne d'une influence « gallique » qui ne peut rien apporter de bon. Il rappelle en effet à ces officiers que l'arrivée de l'armée française dans une contrée épargnée par la guerre ressemble plus à une visite amie qu'à une invasion

[12] ibid. p. 2.
[13] ibid. p.-4.
[14] *Appel aux officiers*…, op.cit. p. 7.
[15] ibid.
[16] ibid.

hostile. Il leur recommande surtout de s'adapter au pays où ils séjournent, de ne pas traiter ses habitants en conquérants mais en amis.

> « Livrez-vous à ces nobles travaux; vivez avec gravité et modestie au milieu d'un peuple sérieux et modeste: parmi ses simples mœurs, n'apportez pas le mélange d'autres mœurs: cueillez la palme des sciences qui s'offre à vous; elle sied mieux à côté des lauriers, qu'une branche de myrthe arrosée de trop de larmes; et faites qu'une estime sans tache vous accompagne à votre départ. »[17]

Il est étrange de voir combien cet officier de formation avait peu l'esprit militaire. Alors que la nouvelle France fonde sa valeur sur la conquête et laisse parler les armes, Villers s'adresse aux officiers en citoyen de l'humanité. Peu à .peu, sous le poids des circonstances, il prendra une attitude résolument pacifiste et antimilitariste.

b) Bibliothèque germanique

Villers sentait très bien que seul, il ne réussirait pas dans sa tâche, et comptait trouver l'appui d'un petit groupe de personnes animées du même esprit, qui s'exprimeraient par des journaux[18]. Dès le début de son séjour en Allemagne, Villers avait songé à créer un organe qui plus que le *Spectateur du Nord*, servirait de lien entre la France et l'Allemagne. Dans ce même journal, en 1799, il écrivit en note de son article sur la littérature allemande:

> « L'Auteur de cet article a formé depuis long-tems une entreprise qui subviendroit à cette ignorance et ouvriroit un canal de communication, par où les richesses littéraires de l'Allemagne s'écouleroient avec choix au sein de la France; entreprise qui serviroit de lien aux savans des deux pays. Ce seroit un écrit périodique sous le titre d'Encyclopédie ou de Bibliothèque allemande, ou d'Esprit des journaux de l'Allemagne, ou tout autre. Une association de plusieurs hommes instruits, sachant lire l'Allemand et écrire le français, le rédigeroit en commun… »[19]

Villers priait les intéressés de s'adresser à lui. Le libraire Collignon s'était déjà engagé à faire toutes les avances et tous les frais. Ce projet ne devait malheureusement pas voir le jour. On le regrette d'autant plus que Villers semblait prédestiné, par ses origines lorraines et sa situation en Allemagne, à jouer ce rôle de médiateur. Porteur de l'héritage culturel français,

---

[17] ibid.
[18] Voir sa lettre à J.de Müller, Eggli, op.cit. p. 453.
[19] *Spectateur du nord*, T.XII, oct. 1799, p. 28-29.

émerveillé par les richesses qu'il découvrait en Allemagne, il avait rêvé d'échanges fructueux entre les deux pays.

Au retour de son premier voyage en France, Villers pensait avoir posé la première pièce de son édifice et prévoyait des « Lettres sur les Allemands et les Français »[20]. Dans une lettre à Schütz, de 1802, il parlait de fonder une association d'hommes partageant les mêmes idées, tant Français qu'Allemands, dans le but de faire connaître en France la littérature et l'esprit allemands. Il avait même eu l'idée un moment de faire un recueil de pièces du théâtre allemand, et envisageait de commencer par la traduction en vers français de la *Jungfrau von Orleans* de Schiller, et du *Tasso* de Goethe, comme l'annonçait l'*Intelligenzblatt der Allgemeinen Litteratur Zeitung* du 2 janvier 1802.

Après l'échec relatif des deux grands coups qu'il avait voulu porter dans le mur de l'indifférence française[21], il profite de son second séjour à Paris pour relancer l'idée de *Bibliothèque germanique*. Il parle de son projet à Stapfer, en la personne de qui il a maintenant un allié. Comme Villers, Stapfer collaborait occasionnellement aux *Archives littéraires de l'Europe* de Vanderbourg; comme lui, ses origines le prédestinaient à jouer un rôie d'intermédiaire désintéressé. Mais les archives littéraires ne leur semblaient pas assez favorables à la littérature allemande. Vanderbourg avait écrit à propos de Suard qui devait diriger le journal: « Il m'a paru… un peu pédant, un peu vain, et je l'ai trouvé de plus fidèle à l'excès aux préjugés français contre la philosophie allemande »[22]. Stapfer accepta la proposition de Villers de publier avec lui des *Mélanges de littérature étrangère*, dont il formule le but dans une lettre à Usteri:

> «Unser Zweck ist, dem französischen Publikum wo möglich, eine Idee von dem charakteristischen Verdienst der Deutschen in Behandlung der Culturgeschichte, der alten klassischen Litteratur, der Theorie der Aesthetik und der spekulativen Philosophie in ihren Anwendungen auf die grossen Interessen der Menschheit zu geben »[23].

Stapfer devait se charger de la rédaction de la *Bibliothèque germanique*. Dans les papiers de Villers se trouve une liste de 86 personnes susceptibles d'y collaborer. Elle avait

---

[20] Cf. Braubach.

[21] Villers avait écrit dans le *Spectateur* de nov. 99: « le Français, cet esclave de la mode, est inflexible, dès qu'il s'agit d'adopter quelques idées étrangères », p.247.

[22] A Jacobi, qui l'écrit à Villers, Isler, op.cit. p.168 Voir aussi sur ce journal: Roland Mortier, « Une revue germanisante sous l'Empire, les Archives littéraires de l'Europe, 1804-1808 », *Revue de littérature comparée*, 1er trimestre 1951, p. 43-64.

[23] 14 oct. 1804, cité d'après Wittmer, *Villers*…, p. 263.

été établie par Stapfer et Villers et se terminait par ces mots:

> « Arrêté à Paris, le 1er Mai, 1805, entre deux amis, et coopérateurs à un seul et grand but, le perfectionnement de la pensée et de la Morale. »[24]

Parmi les collaborateurs pressentis, les enthousiastes de la première heure, on peut citer les noms de Benjamin Constant[25], Cuvier, Dalberg; de certains membres de l'Institut comme Laplace, Lebreton, Lasteyrie, Coquebert de Montbret; et d'Allemands de Paris comme Cramer, Riccius, Burkhard, et Friedrich Schlegel alors à Paris. La liste prévoyait la coopération d'Ancillon, Baggesen, Bitaubé, Degérando, Fauriel, Görres, Grégoire, C. Jordan, Millin, Quatremère de Quincy, Reinhard, Mme de Staël, Suard, Usteri, Vanderbourg, etc. Il s'agissait de lettrés habitant soit la France, soit l'Allemagne et les pays du nord. Pour assurer le succès de l'entreprise, on faisait des concessions à l'esprit français en plaçant ses représentants à côté de germanistes convaincus, tout en sachant qu'on ne pourrait pas attendre d'eux grand-chose. Constant écrivait par exemple à propos de Degérando: « C'est bien véritablement un esprit français, vif, perçant, gai, circonscrit dans les idées habituelles de sa nation, les saisissant très bien, mais insusceptible de saisir de même les idées des littératures et des philosophies étrangères »[26]. Villers s'était donné beaucoup de mal pour rassembler des collaborateurs et assurer le succès du journal. Nous avons trouvé dans ses papiers le modèle de la couverture: *Bibliothèque germanique, ou Analyse des principaux ouvrages publiés en Allemagne, Sur les Sciences, les arts utiles et les belles-Lettres. Rédigée sous les auspices de l'Institut national par M.M. Burckhard, Cuvier, Coquebert, Lasteyrie, Stapfer, Villers*[27].On trouve aussi dans les papiers de Villers des « morceaux de choix à extraire de quelques journaux allemans », destinés à la *Bibliothèque germanique*.

Mais devant l'hostilité croissante du gouvernement, qui voyait d'un mauvais œil se grouper autour de cette entreprise l'opposition libérale, les rangs des partisans s'éclaircirent, bientôt il ne resta plus que Villers, Stapfer et Lasteyrie. Bonaparte fit tout pour empêcher la *Bibliothèque germanique* de voir le jour après le départ de Dalberg[28]. Tous les

---

[24] Villers 'Nachlaß, M. 2 (11).

[25] Constant écrit dans son journal intime vers le 10 janvier 1805: « J'ai eu la visite de Villers. Je l'ai trouvé plein de zèle pour les lumières, de force physique et d'activité. Il m'a proposé de coopérer à la Bibliothèque Germanique que l'Institut veut encourager. J'y consens », et il proposait un certain nombre d'articles, op.cit. p. 225.

[26] ibid. p. 225, après le 10 janvier. C'est Constant qui souligne.

[27] Villers' Nachlaß, M. 2 (11).

[28] voir Wittmer, op.cit. p. 267; et *Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte*, Weimar, 1896.

essais de relancer le projet échouèrent par la suite, tout comme avaient plus ou moins échoué ceux de ses prédécesseurs. Dans la préface du *Rapport à l'Institut*, dédiée à Stapfer, Villers écrit à propos du projet avorté de *Bibliothèque germanique*:

> « je ne sais quel mauvais génie nous a constamment traversés? Le même peut-être, qui creuse entre l'esprit des deux nations un abyme qui semble devenir tous les jours plus infranchissable. J'avais dès long-tems conçu le projet de jeter un pont sur cet abyme. Mais après tant d'efforts et de tentatives dans tous les sens et sous toutes les formes, je ne sais encore si j'ai réussi à asseoir la base d'une seule de mes piles; et je ne sais même si l'abyme n'est pas sans fond, et s'il ne dévore pas sans fruit tout ce qu'on y lance pour le combler. »[29]

Villers ne désespéra pas pour autant. Il s'est sans cesse préoccupé de traduire, divulguer, semer des idées. En 1809, dans son *Rapport à l'Institut*, il espère encore qu'il s'établira un moyen de communication littéraire pour faire connaître en France les productions et travaux d'outre-Rhin.

c) Rapport à l'Institut

En attendant de trouver les moyens qui lui permettront de s'adresser au plus grand nombre, Villers se contente d'initier un petit choix d'élus. Dès 1802, informant Cuvier d'une des dernières productions de la science allemande, la théorie du Docteur Gall[30], il écrivait:

> « Quand à la fin de vendémiaire dernier je vous quittai pour venir faire encore quelque séjour parmi les lettrés de la Germanie, .observer leurs progrès, étudier leur esprit et m'enrichir de leurs travaux, je vous promis, mon cher Cuvier, de vous informer des productions littéraires les plus récentes de ce pays. J'arrive à peine, et je n'ai pu encore me mettre au courant de tout ce qui s'est passé pendant mon absence. Plus tard, je remplirai de grand cœur la tâche que je me suis imposée. »[31]

Devenu membre correspondant de l'Institut, Villers se trouve confirmé dans son rôle de médiateur et d'informateur de la France sur ce qui se passe outre-Rhin. C'est une mission qu'il prend très au sérieux et remplit avec fierté, d'autant plus qu'il est sûr à présent de trouver parmi les membres de l'Institut un public attentif et reconnaissant. C'est dans le cadre de cette mission qu'il adresse en 1809 un rapport à la troisième classe de l'Institut, qui

---

[29] *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne. Rapport fait à la troisième classe de l'Institut de France*, Amsterdam et Paris, 1809. Voir sous-chapite suivant.
[30] Lettre de Charles Villers à Georges Cuvier, op.cit.
[31] *Lettre à Cuvier*, op.cit. p. 3.

parut en librairie sous le titre: *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne. Rapport fait à la troisième classe de l'Institut de France.*[32]

Il y présente les différentes branches des lettres, et les ouvrages qu'elles suscitent parmi l'Allemagne savante, en mettant l'accent sur le caractère spécifique des « lettres allemandes », qu'il distingue des belles-lettres. Il entend par « littérature » les matières rangées sous les 13 rubriques suivantes: 1. Encyclopédie et méthode des études classiques; 2. Littérature latine; 3. Littérature grecque; 4. Traductions; 5. Littérature orientale; 6. Littérature biblique de l'Ancien et du Nouveau Testament; 7. Paléographie; 8. Archéologie et mythologie; 9. Géographie ancienne; 10. Histoire; 11. Histoire de la Religion et de l'Eglise; 12. Histoire littéraire; 13. Programmes, thèses. Villers veut montrer ainsi l'étendue et la profondeur des études en Allemagne. On dirait qu'il prend plaisir à accabler ses compatriotes des preuves de la science de leurs voisins, en leur présentant un catalogue sans fin qui ne concerne que le seul domaine des lettres. Il répondait à Dacier qui s'était plaint de l'abandon où étaient tombées les sciences en France, en lui montrant que l'Allemagne offre un tableau contraire[33]. L'ouvrage fut d'ailleurs loué en France par Dacier, Koch, Grégoire, Millin et Guizot.

Pourtant la rédaction de cet écrit fastidieux ne semble pas l'avoir particulièrement passionné. Il avoue à Jean de Müller que la rédaction de ce « froid catalogue » l'a « excessivement ennuyé »[34], et écrit à Jean Paul:

> « je travaille maintenant à un fatal catalogue de livres qui me cause beaucoup d'ennui - aber Amtsberuf! - C'est un Rapport à ma Classe de l'Institut de France… »[35]

d) Articles pour la Biographie Michaud[36]

A peine Villers avait-il terminé cet ennuyeux rapport qu'il se lança à contrecœur dans une autre entreprise où il pouvait mettre à profit sa connaissance de l'Allemagne. A la prière de Stapfer, il avait accepté de collaborer à la *Biographie universelle* de Michaud. Stapfer,

---

[32] 1809, op.cit.

[33] Villers relève cette critique de Dacier dans son livre sur les universités, p. 85-86, dont le *Rapport* « n'est guère qu'une pièce justificative » (lettre à J. de Müller, op. cit. p.617).

[34] Lettre à Müller, Eggli, op.cit. p. 617.

[35] Lettre à Jean Paul, 28 janvier 1809, Pichois, op.cit. p. 463.

[36] Cette partie de l'activité de Villers n'a été traitée à fond que par Braubach dans sa thèse, Wittmer lui consacre une note à la page 135. Nous revenons sur le sujet en nous appuyant sur la thèse de Braubach qui est pratiquement inconnue.

Usteri, de Zurich, et Villers s'étaient chargés d'écrire les articles pour les parties Allemagne, Suisse, Hollande, Belgique. Mais Villers qui était malade et déjà suffisamment occupé par la défense des villes hanséatiques, et qui n'avait accepté que par amitié pour Stapfer, demanda ensuite à être déchargé d'un certain nombre d'articles et à en n'écrire que cinquante. Les manuscrits de Hambourg renferment deux listes des articles de Villers, au nombre de 45. L'une est la liste des articles effectivement envoyés à Stapfer. Ce sont: *Abt, Achenwall, Adelung, Alkmar, Asch, Beireis, Brandes, Brunet (Claude), Henke, Kant, Kaestner, Luther, Mayer (Tobias), Meiners, Roederer, Rothe, Schloezer, Schwaechte, Spittler.* Villers avait aussi écrit l'article *Caffarelli*, bien qu'il ne figure pas sur cette liste.

On sait que les articles étaient soumis à un jury très sévère qui les sélectionnait. Les articles de Villers en sortirent mutilés, ou réécrits par d'autres. A la mort de Villers, aucun article ne parut plus sous son nom. Stapfer qui avait remanié quelques articles de Villers - entre autres l'article *Kant* dont Villers n'était pas satisfait - finit par se retirer des collaborateurs, sans même signer l'article de Villers sur *Luther*, qui fut modifié ou réécrit par un autre.

Villers avait écrit les articles de la biographie alors qu'il était malade, et en même temps qu'il s'occupait des problèmes juridiques de ses amis, des négociations de Hambourg, etc.[37], ce qui suppose une grande familiarité avec les sujets traités. Mais ce n'était pas là une activité qui pouvait satisfaire l'apôtre infatigable de la Germanie, et il se trouvait plus à l'aise quand il pouvait jouer un rôle d'intermédiaire direct entre ses amis des deux côtés du Rhin.

3. Villers intermédiaire et traducteur

Les Allemands comme les Français avaient pris l'habitude de s'adresser à Villers chaque fois qu'ils avaient besoin d'un intermédiaire. Il avait rempli cette fonction entre Klopstock et l'Institut, entre Heyne et Dacier, il avait permis à Heeren de présenter en 1808 au concours de l'Institut son *Essai sur l'influence des croisades*[38]. Guizot s'adresse à Villers lorsqu'il veut publier les *Annales de l'éducation*. Il lui demande de les faire annoncer dans les

[37] voir plus loin, parties 3 (fin) et 4 de ce chapitre.
[38] Essai sur l'influence des croisades, Paris 1808; op.cit., voir plus haut notes 122 et 123 p.121. Voir lettre de Villers à Jean de Müller, Eggli p. 459.

journaux allemands et de les répandre, de l'informer et de l'aider de ses lumières[39]. Mme de Staël aussi s'adresse à Villers en 1814, pour lui demander d'employer son crédit à la réimpression de son livre en Allemagne[40]. Villers, oubliant un instant ses propres travaux, s'entremettait pour ses amis, mettant toutes ses forces et son influence au service de la grande cause à laquelle il avait consacré sa vie. Il sait s'effacer devant les œuvres des autres, se contentant de les traduire ou de les présenter, si elles tendent au même but.

Il n'est donc pas étonnant que Goethe, voulant faire connaître en France sa théorie des couleurs, ait eu recours aux bons offices de Villers. Celui-ci, qui avait une admiration sans borne pour le « génie le plus caractéristique » de l'Allemagne, lui avait écrit dès 1803, juste avant de partir pour la France, pour se présenter à lui. Il lui envoya à cette occasion son extrait de la *Philosophie de Kant*, et plus tard l'*Erotique comparée*. Dans une lettre datée du 11 novembre 1806, conservée à Hambourg et publiée par Isler, Goethe, qui jusque-là semblait avoir gardé le silence, lui écrit:

> « Ihnen also, mein werthester Herr Villers, bin ich ausserdem dass Sie mich im aesthetischen Sinne bey Ihren Landsleu en eingeführt haben, auch noch eine Einführung ganz anderer Art schuldig ».[41]

Il raconte comment les soldats français, faisant irruption chez lui, et découvrant sur sa table la lettre de Villers qu'il venait de recevoir, épargnèrent sa maison et le traitèrent avec déférence. Villers, à cette époque, était plus connu des Français que Goethe !

En 1807, Goethe fit à Carlsbad la connaissance de Reinhard, et lui parla de répandre en France la théorie des couleurs. Reinhard proposa aussitôt Villers comme traducteur et écrivit dans ce sens à ce dernier le 28 juin[42]. Il lui présente la théorie des couleurs, remontant à une loi générale « qui la coordonnerait avec celle des plus importans phénomènes de la nature […] produits d'après un principe uniforme […] Ce principe se rencontre dans le magnétisme, dans l'électricité, dans le Galvanisme, dans la chimie entière »[43]. Mais ajoute- t-il, comment transmettre ces idées aux Français « qui, dans aucun sens, ne consentent à se laisser conquérir »?[44] Surtout que Villers ne s'adresse pas à Sébastien Mercier; « il ne demanderait pas mieux qu'à plaider notre cause sans la

---

[39] 26 mars 181'1, Isler, op.cit. p. 122 et suivantes.
[40] *De l'Allemagne*. voir Isler, op.cit. p. 301.
[41] Isler, op.cit. p. 98.
[42] lettre datée du 30 juin, date à laquelle Reinhard lut le brouillon à Goethe. Isler, Sep - Abdruck, p.27- 31. Voir aussi *Goethes Jahrbuch*, XX, 1899, p. 117-119.
[43] Isler, op.cit. p. 29.
[44] ibid. p. 30.

comprendre »[45]. C'est à Villers, « l'Apôtre des réformes de la métaphysique et du Christianisme »[46], de remplir cette tâche. Reinhard, craignant de n'être pas assez éloquent, ajoute: « Si c'était la voix vivante [de Goethe], telle que je l'ai entendue, vous seriés déjà converti; vous seriés déjà Apôtre »[47]. Reinhard pense que dans l'image de l'Allemagne que Villers donne aux Fran ais, le nom de Goethe ne serait pas déplacé à côté de ceux de Kant et de Luther.

Goethe est impatient de connaître la réponse de Villers. Reinhard lui communique un passage de la lettre, dans laquelle Villers annonce son projet d'en parler d'abord dans un journal français, « puis je verrai si je peux me livrer au nouvel apostolat que vous et l'auteur me proposez »[48]. Villers assista chez Reinhard à des expériences sur les couleurs. Mais, occupé par d'autres travaux que lui dictait l'actualité politique, il ne put se consacrer tout de suite au travail de vulgarisation.

En 1810 Goethe en demanda des nouvelles à Reinhard:

> « Können Sie mir gelegentlich sagen, ob Villers mit meiner chromatischen Arbeit sich befreunden mag. Er ist eine wichtige Person durch seinen Standpunct zwischen den Franzosen und Deutschen, und es wäre mir bedeutend, zu erfahren, wie er die Sache nimmt, da er wie eine Art von Janus Bifrons herüber und hinüber sieht.»[49]

Reinhard répond à Goethe le 3 août:

> « Im Grunde liegt die Farbenlehre zu sehr aus seinem Wege. Ich werde nicht ruhen, bis er Ihr Werk gelesen hat, und dann wollen wir sehen. »[50]

Villers n'avait donc pas encore lu l'œuvre en question, du moins il ne l'avait pas approfondie. Reinhard envoyait en même temps à Goethe la réponse du « Bifrons aus dem Vogesischen Gebürge, an den Pythier in Weimar »[51]. En post-scriptum seulement, Villers parle de ce qui intéresse Goethe:

> « Übrigens werde ich mich bemühen die hohe Lehre der Colorisation zu fassen welche mir abhangig scheint: 1. von der Natur des Lichts - 2. von der der colorirten Gegenstande - und 3. von der eignen Kraft und Beschaffenheit unseres Seheorgans. »[52]

---

[45] ibid.
[46] ibid. p. 28.
[47] Isler, *Sep.-Abdruck*, p. 31.
[48] Goethes Jahrbuch, op.cit. p. 118. Voir aussi: *Briefwechsel zwischen Goethe und Reinhard in den Jahren 1807 bis 1832.*
[49] ibid.
[50] ibid.
[51] *Goethes Jahrbuch*, p. 115.
[52] ibid. p. 117.

Goethe ne semble pas satisfait de l'interprétation que Villers a faite de son œuvre. Il répond à Reinhard le 7 octobre:

> « Janus bifrons ist schon auf einem schlimmen Wege: denn indem er sagt: die Colorisation scheine ihm abhängig [… etc.] so versetzt er schon die Abtheilungen die ich so notwendig gefunden habe, und sein Nr. 1 schiebt die Untersuchung in die Ewigkeit […] Auf alle Fälle bin ich neugierig, was er zu der Sache sagt, wenn er weiter hineinkommt; besonders aber, ob er sich mit der Darstellung befreundet ».[53]

Comme le pressentait Reinhard, la théorie des couleurs était sans doute trop éloignée des préoccupations de Villers pour qu'il pût mener à bien l'œuvre de vulgarisation. Goethe ne lui en tint pas rigueur. Quant au désir réciproque qu'avaient les deux hommes de se rencontrer, il ne put pas davantage se réaliser. Pourtant Villers continua à s'intéresser de loin au sujet, et fit participer Constant à ses travaux, comme en témoigne la lettre suivante:

> « Il a fallu un malheur particulier pour nous séparer, précisément quand la théorie des couleurs qui nous a occupés si long-tems prend une nouvelle forme par vos découvertes sur les bulles ou boules de savon. »[54]

Si Villers n'avait pas traduit la théorie des couleurs, ce n'était pas qu'il considérât le rôle de traducteur comme indigne de lui. Outre que la théorie des couleurs l'aurait trop éloigné de tâches qu'il jugeait plus essentielles à ce moment-là, il ne se sentait pas capable de bien la présenter. Mais il aurait été fier d'être l'interprète de Goethe. Il sait que sa situation en Allemagne ne lui permettra jamais de devenir un grand écrivain dans son pays. Parlant des hommes de lettres émigrés, il écrivait déjà:

> « …privés des bibliothèques françoises, du commerce des François, isolés étrangers à l'esprit nouveau, aux découvertes nouvelles de leur patrie, ils perdent peu-à-peu sur un autre sol ces connoissances et ces idées locales, cette fleur d'agrément que, même en France, on trouvoit rarement hors de la capitale »[55].

Mais il voit dans la traduction un moyen d'agir efficacement. Il ajoutait dans ce même article:

> « Traduisons, comparons; apprenons aux Allemands et aux François quelle est leur valeur réciproque; renonçons à ce préjugé national que l'emploi du traducteur n'est que celui d'un copiste et nous place dans les rangs inférieurs de la littérature. »[56]

---

[53] *Goethes Jahrbuch*, op.oit. p. 118-119.
[54] Constant à Villers, 26 oct. 1813, Isler, op.cit.p.21.
[55] *Spectateur du Nord*, T.VJI, juillet 98, p. 9.
[56] *Spectateur du Nord*, T.VJI, juillet 98, p. 10.

Villers n'avait pas attendu que les écrivains allemands s'adressent à lui pour s'atteler à la tâche. Un de ses premiers soins, dès qu'il les avait connus, avait été de mettre en français Klopstock, Voß, Jacobi. Par reconnaissance pour Heeren, il traduisit son *Essai sur l'influence des croisades*, par admiration pour Schlözer son *Histoire abrégée de la Corse*, par amitié pour Tischbein et Heyne le texte de ce dernier comme commentaire aux planches du premier[57]; par désir de soulager des misères il traduira en 1809 l'opuscule de Reimarus *Doléances des peuples du continent*[58]. Qu'il écrive lui- même ou qu'il traduise, c'est toujours la même idée qui guide sa plume: rapprocher ses deux patries. Souvent ses interventions manquent leur but: ses premières traductions lui attirent, non la reconnaissance, mais la grogne d'écrivains comme Klopstock et Voß. Sa traduction de l'écrit de Reimarus risque de nuire encore davantage aux villes qu'il voulait servir, comme le lui laisse entendre Reinhard[59]. Villers expose sans précautions des problèmes que Reinhard s'efforçait de régler par la voie de la diplomatie. Ces échecs, ces reproches ne découragent pas Villers. Il reconnaît ses torts et se remet à la tâche.

Petit à petit, pourtant, Villers devint en Allemagne une autorité en la matière. Fr. Aug. Wolf, ayant des difficultés à traduire en français un article, s'adresse à Villers en tant que connaisseur de l'esprit des deux langues, et sollicite son aide[60]. Feuerbach, dont Villers s'apprêtait à traduire les *Betrachtungen über das Geschwornengericht*, lui écrit: «Es ist in der That keine geringe Belohnung, den Beifall eines Villers zu gewinnen »[61].

Quelle joie Villers ne dut-il pas éprouver lorsque son cher Jean Paul lui demanda de l'introduire auprès de ses compatriotes. Mais autant Villers s'engage courageusement sur le terrain politique, autant il est maintenant devenu prudent lorsqu'il s'agit de littérature. Depuis un article de Villers sur la littérature allemande paru en mai 1808 dans le *Conservateur* d'Amsterdam, et dans lequel il faisait un éloge de Jean Paul et de sa dernière œuvre *Friedenspredigt an Deutschland*, une correspondance s'était engagée entre eux[62]. Jean Paul demande à Villers d'être son ambassadeur auprès des Français, pour leur donner

---

[57] *Figures d'Homère, dessinées d'après l'antique par Henri-Guillaume Tischebein, avec les explications de Chrétien Gottlob Heyne, mises en français par Charles Villers*, Metz, Collignon 1802 à 1806.
[58] *Doleances des peuples du continent au sujet de l'interruption du commerce*, Amsterdam et Paris 1809.
[59] 8 fév. 1810, Isler *Sep.-Abdruck*, op.cit. p. 46-47.
[60] Isler, 1879, op.cit. p. 319.
[61] ibid. p. 62.
[62] voir Isler, „Ungedruckte Briefe von Jean Paul", in *das Magazin für die Literatur des In- und Auslandes*, Jahrgang 53, Bd.106, 1884; Cl .Pichois, *L'image de Jean Paul*..., op.cit.; et Wühr, „Jean Paul und die französische Emigration", *Jean Paul Blätter*, Bayreuth, Juni 1940, S.40.

une autre image de lui que la caricature qu'ils en ont reçue. Il considère que Villers, par sa place entre deux cultures, est le plus à même de le faire. Villers, à part une mention et une citation dans *l'Erotique comparée* n'a encore rien publié à cette époque sur son auteur favori. Il s'excuse auprès de Jean Paul de n'avoir pas encore tenté l'aventure. Téméraire lorsqu'il s'agissait simplement de répandre des idées, Villers craint de livrer aux sarcasmes de ses compatriotes l'auteur le plus cher à son cœur. Ses tentatives dans d'autres domaines l'ont renseigné sur l'accueil qu'il pourrait recevoir.

Il répond donc à Jean Paul le 28 janvier 1809:

> « Je n'ai encore osé risquer de rien faire imprimer en Fr[ance], de vous, ni sur vous.- J'ose certifier que le public françois (et vous savez que ce public est un gentilhomme de haut parage! - ou plutôt, c'est un castrat intellectuel, qui a la plus belle éducation du monde, mais à qui il manque les hautes puissances de l'âme) - que ce Seigneur-public donc, ne verrait en vous, mon Jean Paul, tel qu'il est disposé aujourd'hui, 1) qu'un bouffon et 2) qu'un extravagant tout comme en Shakespear ! […] Mais j'ai parlé de vous mille fois, mille fois j'ai communiqué a des ames élues quelques traductions hazardées de vos écrits - j'ai fait fondre en larmes Md. de Staël en lui montrant quelques copies de vos tableaux… »[63]

Villers avait donc déjà commencé à traduire pour lui-même quelques fragments de Jean Paul. Malgré les réticences de Villers, Jean Paul qui n'a pas perdu espoir lui écrit le 13 février 1810:

> «Noch immer hege ich den schönen Traum und Wunsch, daß Sie mich Ihrer Nation in einer Auswahl von Einfällen, Reflexionen, Herzensergüssen darstellen; denn nur Sie als Kenner zweier Nationen und Sprachen zugleich vermögen dies am besten. »[64]

Villers tenta de répondre au désir de Jean Paul. Les fragments conservés à Hambourg sous le titre *Anthologie de Jean Paul*[65], témoignent de ses efforts dans ce sens. Ravi, Jean Paul insiste:

> «ich weiss, dass wenn es für mich einen Übersetzer ins Französische gibt (oder auch einen Rezensenten)r dass Sie es sind. »[66]

Ce qui n'est pas un maigre compliment, si l'on considère que selon Jean Paul ce n'était pas un bon signe pour un écrivain allemand, de se laisser traduire facilement en français[67].

---

[63] Lettre publiée par Pichois, op.cit. p. 462. C'est Villers qui souligne.
[64] Wühr, W., op.cit. p. 44.
[65] Villers' Nachlaß, M.2(11).
[66] Pichois, op.cit. p. 42.
[67] Dans *Vorschule der Ästhetik*, 2. Abteilung § 73, Cité aussi par Wühr, op.cit. p.41

Les traductions de Villers restèrent toutefois au stade de fragments. Il y a plusieurs raisons à cela. Villers fut d'abord détourné de cette tâche par les bouleversements des années suivantes. Il en fait le récit à Jean Paul dans la dernière lettre conservée qu'il lui écrivit[68]. Mais il y a une autre cause à son silence. Les temps ne lui semblent pas favorables, le livre de Mme de Staël a été censuré, etc. Villers s'en explique à Jean Paul dans cette même lettre:

> «Zu dem was ich meinen Landsleuten von Deutschlands Geist zu sagen mir vorgenommen hatte, trafen sich noch keine günstigen Zeiten und Umstände. Wenn ich merke, dass die Ohren sich etwas von dem allbetäubenden Kanonendonner erholt haben, und die dadurch sich erregende augenblickliche Surdität sich wieder verloren, so will ich's wagen zu reden. - Es hatte es gewagt die gute Sybilla an Leman; schwer verpönt ward es. Mehrere Stücke von Ihnen, u.a. die o[ben] gedachte Rede des todten Christus, die ich ihr mitgetheilt hatte, waren in ihre Arbeit mit eingeflochten. Es ist hin! - Sie hatte schöne Worte gesagt; und wo nicht alles, doch viel! Das Vernichten dessen hat mir wehe gethan. »[69].

Mais Pichois a vu une autre difficulté à laquelle s'est heurtée Villers: Jean Paul lui-même, en bon écrivain allemand qu'il est, ne se laisse pas traduire facilement. « C'est un fait singulier, écrit Pichois, explicable seulement par la 'mentalité' du XVIIIe siècle, que la contradiction entre l'admiration chaleureuse que Villers a pour Jean Paul et l'impossibilité où il est de traduire l'œuvre de celui-ci. »[70] Tandis qu'en allemand, par effet de mimétisme, il va jusqu'à s'approprier le style de Jean Paul quand il lui écrit, l'instrument lui manque en français pour rendre sensibles à d'autres les « hautes puissances de l'âme » qu'il sent plus que n'importe lequel de ses compatriotes. Dans la lettre du 2 janvier 1813 citée plus haut, Villers envoie à Jean Paul un passage du *Fibel* qu'il vient de traduire, et demande: « Ist der Sinn richtig getroffen? »[71]. Jean Paul répond: «Richtig etwas, aber so wie man durch ein Vergrösserglas eine zarte Haut erblickt »[72].

Villers n'a jamais été un grand traducteur. Il est probable qu'il s'est rendu compte de la quasi impossibilité de sa tâche, et qu'il n'osa aller plus loin, de crainte de nuire à son « Platon-Dante-Sterne », comme il se plaisait à appeler Jean Paul, et que ce dernier, découvrant enfin les défauts du traducteur, n'insista plus. Mais il nous reste quelque chose

---

[68] 2 janvier 1813, publiée par Pichois, op.cit. p. 465-466.
[69] ibid
[70] Pichois, op.cit. p.44.
[71] ibid. p. 466.
[72] ibid. p. 45.

de ces efforts: la traduction du fameux *Discours du Christ mort*, plus connu sous le nom du *Songe*, que Villers communiqua à Mme de Staël et que celle-ci intégra avec quelques modifications dans *De l'Allemagne*[73]. On connaît le succès de ce morceau parmi les Romantiques français malgré la traduction regrettable due à Villers et retouchée, plutôt mal que bien, par Mme de Staël.[74]. « Nodier, Hugo, Musset, Vigny, Balzac, Nerval, Baudelaire, Gautier, Michelet, Renan, plus tard encore Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Barbey d'Aurevilly, Gobineau, Villiers de l'Isle-Adam et d'autres furent bouleversés par ces pages hallucinantes »[75].

L'intermédiaire qu'il était sur le plan littéraire, Villers le fut encore davantage dans la vie privée. On le dirait prédestiné à jouer ce rôle. En Allemagne, sans famille, il est toujours disponible; tous, que ce soient ses amis ou de vagues connaissances, s'adressent à lui dès qu'ils pensent avoir besoin de son aide. Tous le supplient, qui d'aider un parent ou un ami, qui de lui rendre un petit service, qui de lui trouver une situation, qui d'intercéder en sa faveur auprès d'une autorité. Il semble que certains en aient même largement profité, voire abusé. Mais il s'offrait lui-même de si bon cœur à remplir cette fonction. « Warum sind Sie aber so hilfreich? », lui écrit J.Grimm qui s'excuse de le solliciter sans cesse[76]. A Grimm, Görres, Constant, Villers rend surtout des services de bibliothécaire, mais les deux premiers le .prient encore d'user de ses relations pour leur rendre des services personnels. Quant à Constant, il dut à Villers d'être nommé membre correspondant de la Société royale des Sciences de Göttingen. A Jacobi, Villers avait rendu des services de commissionnaire, et il avait réglé un différend entre Voß et son éditeur. Lorsque Tydemann, Ch. Eichhorn veulent obtenir une chaire de professeur, c'est à Villers qu'ils s'adressent. Lorsque Smidt, de Brême, veut être nommé député pour défendre le sort de sa ville, il demande à Villers de le recommander au ministre. Villers en a aidé bien d'autres. Il est tellement disposer à sacrifier son repos à ses amis, que Reinhard est obligé de le gronder de ses imprudences:

---

[73] *De l'Allemagne*, 2e partie, Ch.XXVIII. Voir lettre de Villers citée page précedente.

[74] Villers écrit dans ses notes sur *De l'Allemagne*: « Trois épisodes de Jean Paul, le dernier, du Christ mort, de ma traduction un peu retouchée », Cf. Wittmer, p.393, note 2. Pichois fait l'analyse de cette traduction, p. 256-262.

[75] Minder, R., « Quelques remarques sur Madame de Staël et la circulation des thèmes littéraires entre l'Allemagne et la France », dans: *La nouvelle Clio*, Bruxelles, T.X, fasc. 3, 1958-1960, p. 106. Sur le *Songe* dans le Romantisme français voir aussi: Baldensperger, *Alfred de Vigny, Contribution à sa biographie intellectuelle*, Paris 1922, p. 159-176 « Le Songe de Jean Paul dans le romantisme français » et: Béguin, A. « Le songe de Jean Paul et Victor Hugo », *Revue de littérature comparée*, 1934, p. 703.

[76] Isler, lettres, op.cit. p. 111.

> « Vous ferés des jaloux sans obtenir une grande reconnaissance des préférés […] En général, mon cher Villers, je vois dans ceci encore cette bonne intention qui vous a si bien réussi dans votre lettre sur Lubec[77]. Au nom de Dieu tenés vous tranquille. Vous allés fourrer vôtre plume dans un guêpier. »[78]

Sa plume, il avait eu l'occasion de la mettre au service d'une cause qui lui tenait plus à cœur que toute autre. En 1810, à la suite d'une mauvaise gestion des affaires, à laquelle l'occupation française et le blocus continental avaient donné le coup de grâce, la maison de commerce de Rodde fut déclarée en faillite. C'était l'occasion pour Villers de prouver sa reconnaissance à une famille à laquelle il devait tout. Pour sauver au moins de la ruine le petit héritage que Dorothea avait reçu de son père, Villers se fit juriste, étudia le droit des villes hanséatiques, fouilla dans les archives à la recherche d'un paragraphe oublié, et réussit à prouver l'erreur.

Il raconte lui-même à Jean Paul cet événement:

> «Schlözers geringer, heiliger Nachlass, sollte noch (das Sandkörnchen!) helfen den Abgrund zu füllen; und Schlözers Tochter und Enkeln ihres letzten Bissen Brods beraubt werden, zufolge eines stupiden Versehens, nicht in der Interpretation, nein, in der Lesung des Gesetzes. Ich ward auf einmal Jurist, u. erkannte den Irrthum, gerade weil ich vorher keiner war, weil ich in dem Irrthum nicht aufgewachsen u. die lübeckisch=abderitische schwere Schlendriansatmosphere nicht von jeher eingesogen hatte. Ich schrieb eine Abhandlung - Ein trefflicher Jurist, der Archivar Binder, schrieb auch in meinem Sinne, u. ich hoffe, dass [sic] wird fruchten.»[79]

Une fois de plus Villers travailla très vite. Il mentionne dans son agenda à la date du 28 octobre 1810: « au matin l'idée me survient relativement au droit lubéquois, à l'égard des femmes des faillis »; et le 2 novembre: « envoyé ma thèse au bourg. Lindenb. et au Sénat »[80]. L'année suivante il présenta aux juges deux traités, en français et en allemand:

- *Exposition de la nature et des effets limités de la communauté des biens entre époux suivant le droit de Lubeck.* Cassel 1811

- *Mémoire sur cette question, savoir: si la femme d'un failli est tenue, généralement et dans tous les cas de payer les dettes de son mari, d'après le droit de Lubeck*. Cassel 1811.

Toutefois Dorothea ne put conserver qu'une petite partie de sa fortune. A partir de ce moment-là Villers se sentit moralement obligé d'assurer la subsistance de la famille Rodde -

---

[77] voir plus loin, pages suivantes.
[78] Isler, *Sep.-Abdruck*, op.cit. p. 55.
[79] Pichois, o .cit. p. 464.
[80] cité d'apres Wurm, op.cit. p.25.

Schlözer lui avait confié avant de mourir Dorothea et ses petits-enfants - comme celle-ci avait assuré la sienne au début de son séjour. Cet événement fut, entre autres, une des raisons de son changement de résidence.

4. Villers défenseur des villes hanséatiques

A partir de son Essai sur la Réformation, l'œuvre de Villers - à quelques exceptions près comme *l'Erotique comparée* - est teintée de politique. Il ne pouvait se contenter de faire connaître à la France ces « deux piliers de la culture germanique » que sont Kant et Luther, alors que l'Allemagne menaçait d'être anéantie. A l'action théorique il joint désormais l'action pratique. S'il met encore sa plume au service de l'Allemagne, c'est pour défendre ses intérêts, ses libertés, ses établissements, et dans ce domaine-là il obtint sans doute davantage par ses paroles que par ses écrits. Défendre la cause de l'Allemagne sur le terrain de la politique, cela signifiait évidemment s'opposer à celle de l'empereur. On a déjà vu Villers en France, en 1805, s'attaquer au gouvernement. Mais il engagea bien davantage sa propre personne au service de l'Allemagne qu'il cherchera désormais à protéger de la rage de ses compatriotes.

Très vite les Allemands le choisirent comme ambassadeur pour défendre leurs intérêts; et c'est un peu malgré lui, peut-être, que Villers s'engagea tout d'abord dans cette aventure[81].

Dès 1802 Reinhard, dont Villers venait de faire la connaissance, le tire de ses travaux littéraires pour lui confier une mission diplomatique auprès des autorités de Lübeck[82]. Le Danemark avait élevé des prétentions sur Hambourg et Lübeck, et il s'agissait d'y répondre en montrant l'importance de l'indépendance de ces villes. Villers écrit un rapport sur le commerce de Lübeck. Le 2 mars 1803 Reinhard demande à nouveau à Villers de faire une démarche en faveur de Lübeck, « comme vous êtes, Monsieur, le confident bénévole des intérêts de la ville où vous résidés »[83]. Quand il ne s'agit pas d'intervenir, Villers est

[81] Pour plus de détails sur les événements relatés ci- dessous, consulter Wurm, *Beitrage…*, op.cit, et Bippen, *Briefe von Carl v. Villers an Johann Smidt* …, op. cit. sur lesquels nous nous appuyons.
[82] 25 nov. 1802, Isler, Sep.-Abdruck, op.cit. p.11.
[83] Isler, op.cit. p.17. La question de Lübeck fut réglée au Reichstagd de Ratisbonne le 6 avril 1803, Cf., Braubach.

simplement l'informateur de Reinhard sur ce qui se dit et se fait dans la ville. Trois ans plus tard Villers allait avoir l'occasion de rendre à sa ville d'adoption un service plus important.

Le 5 novembre 1806, après la bataille d'Iéna, l'armée prussienne de Blücher, violant la neutralité de Lübeck, vint se mettre à l'abri sur son territoire. Le 6, les trois armées françaises qui la poursuivaient, dirigées par le Grand-Duc de Berg (Murat), le Maréchal Soult, et le Prince de Ponte-Corvo (Bernadotte), assiégèrent la ville que l'empereur avait pourtant assurée de sa protection, y pénétrèrent à leur tour et, après une bataille de rues acharnée, en chassèrent les Prussiens qui capitulèrent le 7 novembre deux lieues derrière la ville. Dans le *Combat de Lübeck*[84], petite brochure de 3 pages illustrée d'une remarquable carte topographique, Villers fait le récit des opérations strictement militaires, et fait retomber sur Blücher la responsabilité première des malheurs de Lübeck.

> « Ainsi, pour retarder de quelques heures une défaite inévitable, le général Blücher causa la ruine d'un état neutre, plongea dans la désolation une cité paisible et florissante, dont le droit des gens et l'humanité même lui interdisait l'entrée. »

Mais « tout fatigués qu'ils étaient, les Prussiens ne commirent aucun excès, et observèrent une très exacte discipline »[85]. Les véritables malheurs de Lübeck commencèrent lorsque les Français occupèrent à leur tour la ville, Elle dut livrer des vivres et payer une rançon, mais elle souffrit surtout des violences que lui firent subir les soldats. Le 9 novembre, sur la prière du Sénat, Villers écrivit une adresse à Napoléon pour lui demander son appui. Mais en raison du ton émotif de la lettre, Bourrienne chargé d'affaires à Hambourg, ne la fit pas passer plus loin. Le 12 novembre une délégation de la ville fut reçue à Berlin et renvoyée avec de belles paroles. Le blocus continental acheva de ruiner la ville commerçante. Rempli d'indignation et de tristesse à la vue de tant de misères causées par ses compatriotes, Villers écrivit le 15 décembre 1806 une lettre à la tante de l'empereur, la comtesse Fanny de Beauharnais, qu'il avait eu l'occasion de rencontrer à Paris. Elle-même lui avait fait demander des nouvelles de Lübeck. Villers s'empressa de lui faire le récit de ces tragiques événements, espérant qu'elle pourrait obtenir de Napoléon quelques dédommagements pour la ville touchée par le malheur.

Villers s'attache dans cette lettre à montrer les brutalités et les excès commis par la soldatesque française au nom de « prétendues lois de la guerre » qui « attribuent au soldat

---

[84] *Combat de Lubeck le 6 novembre 1806*, Lubeck 1er déc. 1806, chez F.J. Bohn.
[85] *Lettre à F. de B.*, p. 17. voir note suivante

un droit illimité sur ce qu'il a défendu, ou conquis à la pointe de son épée »[86]. Il a, lui, une autre conception de la gloire des armes.

> « Personne assurément ne prise plus que moi la gloire attachée aux travaux guerriers et le noble dévouement des armes. Mon cœur en fut longtemps échauffé. Il est grand et beau de faire le sacrifice de soi-même […] à un Devoir, à une obligation envers sa patrie […] Mais cette vertu guerrière si généreuse, si digne d'estime, ne doit pas rendre farouche l'âme qu'elle trempe et raffermit. Il n'existe aucune profession qui doive faire oublier tout-à-fait qu'on est homme »[87].

On se battit jusqu'à l'intérieur des maisons, et quand les Français furent maîtres de la ville, le pillage et le meurtre commencèrent. Dès qu'il vit le danger, Villers ne pensa qu'à une chose: défendre au moins la maison des Rodde, attenante à celle où il habitait, puisqu'il ne pouvait se trouver partout à la fois.

> « Je jetai mon chapeau rond, en pris un retapé et muni de la cocarde nationale, mon ancien sabre d'aide-de-camp sous le bras, mon manteau bleu sur les épaules, et je me postai ainsi à la grande porte de la maison »[88].

Ce chapeau qui ressemblait à celui de l'empereur, la rudesse du langage soldatesque que Villers reprit, l'assurance avec laquelle il était posté devant la maison, firent qu'il réussit à défendre la porte de ses bienfaiteurs des « pillards et maraudeurs ».

> « Tout cela est aisé, Madame, à un Français animé de quelque zèle pour ses amis, qui savait prendre le ton convenable à l'instant, et qui restait calme. »[89]

La famille Rodde eut la chance de loger chez elle le Maréchal Bernadotte qui fut accueilli en libérateur, et dont la garde releva Villers de son poste.

> « Il me témoigna infiniment de bienveillance et de bonté. J'eus assez d'occasions par la suite de connaître toute la noblesse et l'élévation de son âme. Il a fait naître pour lui dans la mienne une vénération et un dévouement qui ne s'y éteindront jamais, quelle que puisse être notre destinée à l'un et à l'autre »[90].

Bernadotte autorisa Villers à porter le titre de son secrétaire et d'user de la considération que lui donnait cette fonction pour s'employer à soulager les misères de son entourage. Villers décrit dans sa *Lettre à F... de B...* les horreurs de cette nuit du 6 au 7 novembre 1806:

---

[86] *Lettre à Madame la Comtesse F… de B…, contenant un récit des événements qui se sont passés à Lubeck dans la journée du Jeudi 6 Novembre 1806, et les suivantes*. Amsterdam 1807, p. 23-24.
[87] ibid. p. 24-25.
[88] *Lettre à F. de B.*, op.cit. p. 29.
[89] ibid. p. 30.
[90] ibid. p. 33.

> « Dès qu'il fut connu que le maréchal Bernadotte logeait chez Mr. R… la porte fut assiégée par une foule empressée de femmes en pleurs, d'hommes pâles et en désordre, qui invoquaient du secours. Je suivais au hazard les premiers qui m'entraînaient. Je n'avais ni assez d'oreilles, ni assez de voix pour toutes ces personnes connues et inconnues, qui m'imploraient, qui me tiraient, qui me déchiraient les habits (et le cœur!) pour que j'aille à leur aide. Quelle nuit! La plupart des maisons ouvertes, remplies de flambeaux, de tumulte, d'allans et de venans; quelques-unes fermées, d'où partaient des sons confus, et même le bruit de l'explosions d'armes à feu. Je marchais ainsi au milieu des larmes, des coups qui enfonçaient les portes, des cris de désespoir, des hurlements féroces, des vitres qui se précipitaient, des meubles qu'on fracassait; au milieu de troupes à cheval et à pié qui se croisaient, des trains d'artillerie et des chariots, sur un pavé couvert d'une boue infecte, délayée de sang, trébuchant dans les cadavres d'hommes et de chevaux dont les rues étaient jonchées, et sur lesquels je tombai une fois; ce qui me remplit d'une horreur inexprimable. Je me relévais, et je cherchais à ressaisir mon chapeau parmi tant d'objets de dégoût, quand j'entendis venir du bout de la rue un régiment qui avançait au son de sa musique. Cette musique militaire, fort brillante, jouait un air vif et gai. Je ne puis vous peindre, Madame, l'impression foudroyante et tout-à-fait inattendue que fit sur moi cette musique. Le contraste déchirant, qui devait monter jusqu'au ciel, de ces accens de joie avec les lugubres éclats de la douleur, sembla se concentrer tout entier dans mon être, et menacer de le dissoudre, comme on voit un verre frémir et se casser au son d'un cor. J'étais immobile, je ne voyais plus. Quand. Je revins à moi, je sentis mes yeux humides; une de mes mains était engagée dans mes cheveux qu'elle s'efforçait machinalement d'arracher; je n'en pouvais plus, et il me fallut employer toutes mes forces pour ne pas retomber sur ce même pavé d'où je venais de me reléver. En cet état, je pleurais abondamment, en m'écriant, sans savoir ce que je disais: « Oh! ils font de la musique! les cruels! ils font de la musique! » - Ce moment est, je crois, le plus horrible que j'ai éprouvé de ma vie. Vous m'en croirez, Madame, vous qui savez sentir; qui savez quelle est la sévère signification des larmes d'un homme qui ne pleure pas facilement. »[91]

Il se trouvait alors à Lübeck 50 000 soldats français et 20 000 Prussiens prisonniers, c'est-à-dire « bien plus que le double en soldats de tous les habitants, femmes, enfans, vieillards, y compris »[92]. Les jours suivants Villers fut invité à se rendre au Sénat, qui siégeait jour et nuit, pour servir d'interprète et de négociateur auprès des autorités militaires françaises.

> « Presque tous les hommes qui le composent sont en particulier de mes amis. Ils connaissent mon attachement sincère à leur ville, et ma bonne volonté. Je savais mieux qu'eux l'organisation d'une armée, et la manière de traiter avec les militaires. Le langage d'ailleurs les embarrassait dans les communications verbales qui avaient lieu sans cesse. J'étais animé du plus pur désir de leur être utile, de leur payer la dette d'une longue hospitalité, et de les tirer, autant qu'il était en moi, de l'embarras où je les voyais. Passager dans le navire au moment

[91] *Lettre à F. de B.*, p. 34-36.
[92] ibid. p. 40.

> de la tempête, je crus devoir saisir la rame et la manœuvre pour aider à l'équipage. »[93]

> « La nature des choses et les bontés du prince Bernadotte m'y rendirent fréquemment l'intermédiaire entre lui et le Sénat. »[94]

Sur la prière de Villers, Bernadotte fit afficher un ordre du jour sévère, punissant les auteurs des meurtres, pillages et autres horreurs. Le 9 novembre, l'ordre était à peu près rétabli dans la ville.

Villers insiste dans sa lettre sur les exactions commises, qui déshonorent l'honneur français et la civilisation dont le XIXe siècle se glorifie. Il s'indigne surtout des « horreurs d'un libertinage si féroce »[95].

> « La légèreté de notre nation accueille quelquefois d'un rire peu décent et peu humain, le récit de pareilles infortunes. J'en ai été témoin. […] Il y a dans les pitoyables sarcasmes qu'on se permet à cet égard, une irréflexion et une indignité avilissantes pour l'espèce humaine. »[96]

Mais le pire, c'est que le « délire des rois » est payé par les peuples, non seulement par leur sang et par leurs larmes, mais aussi par leur démoralisation.

> « Que toute la fleur d'une nation que sa vigoureuse jeunesse, la génération qui s'élève, celle où réside la vie et la force du corps social, soit arrachée à toute culture des arts de la paix, pour s'habituer à l'activité farouche des armes, pour s'imprégner de telles maximes: <u>que tout appartient au plus fort; que la victoire donne un droit sur toutes les propriétés!</u>- Voilà, Madame, de ces fatales semences qui remplissent pour long-tems de ronces le champ ou la société s'efforce de faire naître de bons fruits. »[97]

Après avoir exprimé l'espoir que l'empereur, lorsqu'il connaîtrait le récit de ce qui s'était passé à Lübeck, ordonnerait une réparation, Villers terminait sa lettre ainsi:

> « Quant à moi, tiré quelques instants de ma solitude et de mes livres par ce terrible ébranlement; ayant acquis quelqu'experience nouvelle et de la plus excessive dépravation, et de la plus haute noblesse du cœur humain, je vais reprendre la vie contemplative et isolée qu'exige mon genre d'études; sans autre ambition que de voir, la paix, la religion épurée, la culture des lettres régner sur l'Europe; sans autre désir que de conserver l'estime de mes amis et du petit nombre d'êtres qui vous ressemblent. »[98]

---

[93] *Lettre à F. de B.*, p. 43.
[94] ibid. p. 43-44.
[95] ibid. p. 59.
[96] ibid.
[97] ibid. p. 64-65.
[98] *Lettre à F. de B.*, p. 77.

Il n'est pas exact, comme on le lui a reproché, que Villers a calomnié la France dans cette lettre. Outre l'éloge qu'il fait de Bernadotte, il reconnaît la noblesse du comportement de certains corps d'armée, comme le 32e, qui refusèrent de se livrer au pillage: « Honneur à l'humanité des vaillants soldats du 32me »[99] Il montre comment des généraux et de nombreux officiers, ainsi que d'autres Français établis ou de passage à Lübeck, surent défendre la maison de leurs hôtes. Wurm, qui a connu des témoins de ces événements, affirme l'authenticité des faits rapportés par Villers. Dorothea von Rodde écrit elle-même à Fanny de Beauharnais: « Croyez qu'il vous a dit la vérité sans exagération. S'il y en a, c'est dans les sentiments, et non dans les faits »[100].

Pourtant il était à prévoir que la lettre qui circula de main en main dans le proche entourage de l'empereur, ne fut pas accueillie comme son auteur l'avait espéré. Ce n'était pas la faute de la destinataire. Fanny de Beauharnais avait offert de la transmettre à l'empereur et avait tout fait pour qu'elle soit bien accueillie. Courchamps, un ami commun qui avait servi d'intermédiaire, écrit à Villers:

> « Mme de Beauharnais vous prie d'envoyer votre récit à toute la terre plutôt qu'au quartier-général de la grande armée. Il ne manquerait pas de se trouver mille diables intéressés à vous démentir. Je crois qu'il sera plus sûr et plus prudent de ne le faire qu'après avoir la certitude que votre récit est parvenu jusqu'au maître. »[101]

Le 12 février 1807, Villers avait envoyé sa lettre manuscrite à Fanny de Beauharnais. Puis il la fit imprimer. Le 5 mars il envoie 4 exemplaires à Paris, le 7 un cinquième à Dalberg (« pièce vouée au secret »), un à Bernadotte, un à Daru, donc au quartier général quand même.

Ce dernier lui répond le 18 juin de Königsberg:

> « …Je vous dois des remerciements très-sincères pour m'avoir compris dans le petit nombre de personnes à qui vous avez envoyé cet ouvrage. Cette lettre […] contient à la fois un éloquent plaidoyer et des matériaux précieux pour l'histoire. »[102]

Elle atteignit cependant le grand public à qui elle n'était pas destinée, bien qu'elle fût confisquée à Paris, et peut-être à cause de cela. J.H. Besser écrit à Baggesen: «einige tausend Exemplare sind in ganz Europa zerstreut…»[103]. Baggesen considère cette saisie

---

[99] ibd. p. 37.
[100] Wurm, *Beiträge*…, op.cit. p. 23.
[101] ibid. p. 23, n. 2.
[102] Wurm , op.cit. p 23, n.6.
[103] ibid. p. 24, n.11.

comme la plus grande bêtise qu'ait pu commettre la police française, puisqu'elle confirme la véracité des affirmations de Villers, et qu'elle donne à la lettre un intérêt supplémentaire, le charme du fruit défendu. La lettre de Villers connut deux nouvelles éditions - une le 1er octobre 1807, l'autre en 1808 à Amsterdam[104]. Elle fut aussi publiée dans le *Conservateur*[105] et connut une traduction allemande et hollandaise.

Si Bernadotte se montra un peu mécontent de la franchise de Villers, il ne lui en tint pas rigueur. Quant aux chefs de la grande armée, ils devaient s'en souvenir, et quatre ans plus tard le maréchal Davoust prit prétexte des sentiments anti-français de Villers pour le poursuivre de sa haine.

Les évènements n'allaient laisser à Villers que très peu de temps pour retourner à ses paisibles études. Jusqu'à sa mort il lutta pour l'intégrité de ses chères villes hanséatiques. Dans les mois qui suivirent l'occupation et le pillage de Lübeck, il s'était préoccupé d'intercéder en faveur des 3 villes[106], d'alléger les réquisitions, d'obtenir des réparations[107]. Mais il y avait plus grave. Il était de plus en plus question d:'intégrer les villes hanséatiques à l'empire. L'idée, soulevée en 1806, n'avait pas eu de suite. Mais en 1809, Villers dut voler de nouveau au secours de « cette pauvre Allemagne »[108]. Il était question cette fois de maintenir les villes hanséatiques dans leur statut de villes d'empire, mais en transposant sur le plan de l'empire français les relations qu'elles avaient avec l'Empire romain germanique. Reinhard, alors ministre plénipotentiaire auprès de Jérôme à la cour de Cassel, avait été choisi pour élaborer une constitution des trois villes. Il écrit à Villers le 21 octobre 1809 pour l'inviter à venir le retrouver à Hambourg, où devaient se dérouler des conférences avec les délégués des trois villes. Il cherche un précis de la Constitution de Lübeck. « Ce précis est dans votre tête, je le sais »[109]. Comme le prévoyait Reinhard, Villers ne se fit pas prier pour « coopérer à un grand bien »[110]. Son agenda atteste qu'il se trouva du 29 octobre au 8 novembre 1809 à Hambourg. Le 2 novembre il note: « lecture des 3 constitutions à la conférence »[111]. Les conférences se déroulèrent dans le plus grand secret. Kerner qui

---

[104] Chez Brockhaus, avec postface de Villers sur les progrès de la civilisation.
[105] 1807, II.
[106] Hambourg avait été occupée à son tour le 19 nov.1806.
[107] A la suite du pillage de Lübeck Villers écrivit des articles dans de nombreux journaux, et pour réparer les torts causés par ses compatriotes, il chercha à aider ses amis par des traductions, par ex. le discours prononcé par Henke le 2 déc. 1806, pour l'anniversaire du couronnement.
[108] Reinhard à Villers, 8 mai 1809, Isler, *Sep.Abd*. p.36.
[109] Isler, *Sep. Ab*. p. 41.
[110] ibid. p. 40.
[111] Cité d'après Wurm p. 36, voir manuscrits de Hambourg.

défendait les intérêts de Brême était un ami de Reinhard. Pour plus de discrétion les participants se retrouvaient parfois dans la maison du professeur Reimarus, beau-père de Reinhard. Le plénipotentiaire français à Hambourg, Bourrienne, que l'empereur avait à dessein tenu à l'écart de l'affaire, ne put rien apprendre de ce qui s'y passait. Villers, à qui les membres des trois Sénats avaient fourni des matériaux sur leur constitution respective, écrivit l'esquisse d'une constitution, qu'il fit précéder d'une introduction sous le titre *Observations générales sur les constitutions des trois villes libres hanséatiques Lubeck, Brème et Hambourg*[112]. Il y défendait la conviction que les villes hanséatiques seraient plus utiles à la France dans leur organisation traditionnelle que dans le cadre d'un département français.

Il ne ressortit pas grand-chose de ces conférences. Tandis que tous les Allemands désespéraient, Villers seul, avec son optimisme à toute épreuve, continuait à croire au miracle et à rêver. Reinhard lui écrit le 10 décembre 1809:

> « C'est à vous que nous devons d'avoir pû compléter notre travail et dans cette circonstance comme en tant d'autres vous avés été le digne intermédiaire entre la France et l'Allemagne »[113]

et le 29 du même mois:

> « Vous, mon excellent ami, dont le zèle pur et infatigable est devenu une puissance, ne vous lassés point; continués à joindre la prudence à l'énergie, vous ferés le bien parceque vous n'en désespérés jamais. »[114]

Le 22 décembre 1809, sur proposition de son président Heineken, le Sénat de Brême décerna à Villers, pour ses efforts à défendre les villes hanséatiques et à propager la culture germanique, le titre de citoyen d'honneur. Villers remercia le Sénat par une lettre datée du 18 janvier 1810, et adressée à Smidt qui lui avait envoyé l'acte au nom du Sénat:

> « …j'avoue qu'il est beau, noble et consolant dans nos jours, de voir le Sénat d'une République allemande diriger son regard avec intérêt et bonté sur un particulier obscur, qui lui est tout-à-fait étranger, le revêtir d'illustration, l'inscrire au nombre de ses citoyens, parce qu'on croit apercevoir en lui quelqu'esprit de justice et d'humanité, parce qu'il a le courage de rendre tout haut hommage à la vérité, et au génie qui caractérise la race Germanique, au milieu des autres nations de l'Europe ».[115]

---

[112] Remanié et publié en 1814 pour le Congrès de Vienne, sous le titre: *Constitutions des trois villes libres anséatiques Lubeck, Brêmen, Hambourg; Avec un mémoire sur le rang que doivent occuper ces villes dans l'organisation commerciale de l'Europe*, 1814.
[113] Isler, *Sep .-Abdruck*, p. L 4.
[114] ibid. p. 46.
[115] Bippen, *Briefe von Villers an Smidt*, op.cit. p.6L.

Il assure que, bien qu'on l'ait dispensé de prêter serment, son cœur le lie à la ville, et qu'il sera toujours disposé à agir pour elle :

> « Mais ma qualité d'Etranger cesse à l'égard de Brème. Cette ville devient ma seconde patrie, celle qui m'a choisi et adopté, qui m'a donné en Allemagne le Droit de Cité, et à qui par-là je dois plus qu'au hasard de la naissance. »[116]

Villers allait bientôt avoir l'occasion de prouver sa reconnaissance envers la ville qui venait de lui décerner cet honneur. Pendant toute l'année 1810, le sort des villes hanséatiques fut incertain. Mais Villers continua à espérer et prononça même le 4 décembre 1810 un discours devant la « Gesellschaft zur Beförderung gemeinnütziger Thätigkeit »[117], où il rappelait la nécessité de maintenir l'autonomie des villes:

> «Die drei Städte existiren eigentlich nicht oder nicht Ganz auf dem Fleck, wo die Häuser und Speicher gebaut sind, ihre wahre Existenz ist auf den Meeren. Es sind geflügelte kleine Staaten, die keine Landmacht zu ihrem Nutzen fassen kann. - Wer den Körper des Schmetterlings zertritt, vernichtet auch seine Flügel, die alsdann keinem andern Wesen zum Fliegen dienen können.»[118]

Villers propose, au lieu d'anéantir les trois villes de la Hanse, d'en fonder trois autres sur la Méditerranée pour redonner de l'impulsion au commerce[119]. Mais le 13 décembre 1810, le sort des villes était décrété autrement que ne l'avait rêvé Villers. Les lettres de Villers à Smidt nous permettent de suivre les efforts de Villers pour sauver ce qu'on pouvait encore sauver. Smidt se hâta de se rendre à Hambourg pour y conférer avec ses collègues de Hambourg et de Lübeck, et invita Villers à participer aux discussions. Mais ce dernier était alors cloué au lit par une maladie et dut se contenter de donner des consultations par lettre. Surmontant ses douleurs il se traînait à sa table de travail pour jeter sur le papier quelques conseils, écrire une lettre de recommandation au ministre, etc. Oubliant ses propres misères, il mettait toutes ses forces au service de ses villes d'adoption. Reinhard écrit à Oelsner le 15 février 1811:

> «Seit zwei Monaten halt ihn ein Rheumatismus in Lübeck zurück, was mir Leid thut, weil er eben um seiner Protectionen und seiner unabhängigen Lage willen in Hamburg im Vorbeigehen Gutes hätte wirken können.»[120]

---

[116] ibid. p. 65. Les manuscrits de ces lettres étaient conservés jusqu'en 1945 aux archives de Brême, ils se trouvent à présent à Potsdam, Staatliche Archivverwaltung.
[117] Société pour le développement des activités d'utilité publique.
[118] Bippen, *Briefe*…, op.cit. p. 66.
[119] ibid. p. 66-67.
[120] Isler, *Sep.-Abdruck*, p. 48. Villers était si connu dans le nord de l'Allemagne que ses amis lointains apprirent sa maladie par les journaux de Hambourg.

Il s'agissait, maintenant qu'on ne pouvait plus empêcher le rattachement à la France, de maintenir le plus de liberté possible dans la nouvelle administration des villes hanséatiques:

> «Erreicht man nicht, dass die drei Städte gänzlich abgetrennt bleiben von der Präfectural-Organisation, ihre Municipal-Verfassung behalten und als Kaiserl. Reichsfreie Städte constituirt werden, so ist Alles verloren!»[121]

Villers ne se faisait guère d'illusions sur le sort qui attendait les villes sous un régime départemental à la française. Il sait qu'on enverra un préfet, habitué à faire marcher la machine, mais sans aucune compréhension des particularités de son département. Aussi se désespère-il de ne pas être sur place pour aider ses amis.

Il écrit le 25 janvier 1811 à Smidt qui doit faire partie de la délégation envoyée à Paris:

> « Vous avez toutes les vues, tout l'ensemble de forces nécessaires et il n'y a que vous seul, autant que je sache, qui les ayez. - Tout ce qui vous manque, c'est la facilité de vous exprimer dans la langue de ceux qu'il s'agit de convaincre. - Avec quel dévouement et quel plaisir, mon cher Smidt, je vous aurais accompagné à Paris pour penser, agir, travailler de concert avec vous! - J'aurais été avec zèle votre organe, et celui des intérêts des 3 villes. Et vous devez partir dans 2 ou 3 jours! et je ne vois pas encore clair dans ce que vous désirez de moi. Il ne se présente à mon esprit […] ni une forme, ni un commencement […] ni rien enfin de ce qu'il faut pour jeter sur le papier les premiers traits d'un ouvrage. - Je crois que dans cette incapacité je vous traduirai seulement vos matériaux, pour que vous ayez les formules principales au moins en français; les expressions les plus techniques et les plus prégnantes, dont vous ferez l'usage convenable. »[122]

Villers a recommandé Smidt, ainsi que les autres députés de .la délégation, au ministre de l'intérieur, Montalivet, son ami de jeunesse, avec qui il a renoué des relations. Le 28 janvier il envoie ses dernières recommandations « von meinem Krankenlager ». La dernière chance des villes est, à son avis, qu'elles restent unies.

> «Hier mein Codicil. Man konnte bitten, dass, wenn die Städte als kaiserl. Reichsfreie Städte angesehen und organisirt, zugleich auch die zwei Departementen, Bouches du Wéser et Bouches de l'Elbe als eine einzige Provinz: la Province hanséatique (so wie man im Süden les provinces illyriennes hat) anzusehen und unter einem einzigen franz. hohen Beamten ständen, etwa ein gouverneur général oder intendant oder sonst wie. Es kommt gar zu sehr darauf an, nach meiner Einsicht, 1) Nicht gewöhnliche départements zu werden, unter zwei gewöhnlichen Präfekten, 2) Nicht getrennt! und nur einen Beamten für die drei Städte zu haben. Zu diesem letzten Behuf, konnte man noch, falls alles übrige fehlschlägt, bitten, abgesehen von den umgebenen Ländern, und getrennt von ihnen, ein département aus den drei Städten zu machen, unter einem einzigen Präfekten in Hamburg. Départ. des villes anséatiques oder Dépt.

[121] Villers à Smidt, *Briefe*…, op.cit. p. 68.
[122] ibid. p. 69.

> de la Hanse oder Dépt. des deux Mers. Dazu sind die Gründe stark und zahlreich genug.»[123]

Le 30 janvier Villers écrit encore à Smidt que, malgré sa maladie, il aurait fait l'effort d'esquisser une lettre à l'empereur, mais qu'il ignore quelles sont les intentions du Sénat, comment il faudrait présenter la chose:

> «Will der Senat aus dem Tone der Unterwürfigkeit, die Unterthanen ziemt, sprechen? oder sonst? und wie? welche Nuance? Das sind Sachen, die ich seit gestern auf zehnerlei Art in meinem Kopfe gedreht, ohne mit mir einig werden zu können.»[124]

Tous ces efforts avaient été vains. Les départements des Bouches de l'Elbe, des Bouches du Wéser et de l'Ems supérieur virent le jour. Le 16 février le Sénat de Lübeck cessait ses fonctions. Villers, heureusement, n'eut pas la douleur de voir de près les conséquences de ce rattachement. Mais à quel prix y échappa-t-il!

Tandis que Villers s'efforçait de sauver Lübeck et les deux villes-sœurs, Montalivet, ayant mal interprété une de ses lettres et croyant lui faire plaisir, lui écrit le 3 janvier 1811:

> « J'ai reçu, mon cher Villers, ta lettre du 18 décembre dernier. Je m'empresse de t'annoncer, que j'ai écrit en ta faveur à M. le comte Chaban[125] (123) et à M. Faure, conseiller d'état, chargés par S.M. de l'organisation administrative et judiciaire des nouveaux départements qui vont être formé des villes anséatiques. Je suis bien aise que tu m'aies procuré cette occasion de te donner une preuve de mon ancien attachement… »[126].

Chaban écrivit en effet dans ce sens à Villers le 12 janvier pour lui demander quel genre de fonctions il désirait remplir dans l'organisation des nouveaux départements. C'était sous-estimer le désintéressement de Villers, qui ne voulait qu'aider les villes dans la mesure du possible. Il a noté en marge de cette lettre:

> « Le ministre et M. de Chaban se trompaient fort. J'avais seulement demandé à être consulté et entendu dans ce qui concernait les mesures à prendre sur un pays que je connaissais, et auquel j'aurais pu être utile ».[127]

Il aurait été difficile, même à Montalivet, d'arrêter la catastrophe qui se préparait au-dessus de la tête de Villers. Le premier soin de Davoust, lorsqu'il prit le commandement

---

[123] Bippen, *Lettres* …, op.cit. p. 70-71.
[124] ibid. p. 71.
[125] Gouverneur général des 3 nouveaux départements.
[126] Wurm, Beitrage…, op.cit. p. 38.
[127] Wurm, op.cit. p. 38.

suprême des départements hanséatiques le 9 février 1811, fut d'ordonner une perquisition chez Villers et de faire saisir ses papiers. Il avait vu dans la *Lettre à F. de B…* un crime de lèse-majesté, et était irrité de l'influence considérable que Villers exerçait et de la considération dont il jouissait dans tout le nord de l'Allemagne.

> « Les faits qu'il rapporte fussent-ils vrais, il aurait dû, comme militaire et comme Français, les laisser ensevelis dans l'oubli, et il s'est plu à en faire ressortir toute l'horreur. »[128]

Le dernier discours prononcé par Villers à Lübeck, *Lübecks Aussichten bei der neuen Ordnung der Dinge*[129], écrit dans le même esprit que celui du 4 décembre[130], avait aggravé son cas. Le prince d'Eckmühl y vit la preuve d'un « mauvais esprit » et sa colère ne fit que croître quand il apprit que Villers « s'était fait le champion de la littérature allemande, qu'il n'accordait de mérite qu'à ce qui émanait de cette nation. »[131] Mais ce qui gênait surtout Davoust, c'était le rôle politique que Villers avait joué dans les villes hanséatiques et l'influence qu'il exerçait sur les esprits, comme il l'écrivait lui-même au duc de Rovigo[132]. Saunier écrivait dans son rapport:

> « On consulte en tout M. de Villers, on le prie de donner son avis […] on le croit capable de faire déterminer quelque chose de plus favorable aux villes […] On ne peut se refuser à conclure que M. Villers ne soit un homme d'esprit, mais il ne détruit pas les mauvaises impressions qu'ont laissées contre lui: ses écrits de circonstance, ses opinions et sa partialité connue en faveur des Allemands. Je pense qu'il est mieux parmi eux qu'avec nous […] il ne sera jamais l'ami des Français »[133].

Comme on n'avait trouvé parmi les papiers de Villers aucune pièce à conviction permettant de l'arrêter[134], le chef d'escadron Charlot lui signifia sur l'ordre de Davoust, qu'il devait quitter

---

[128] Rapport du baron Saunier, 6 mars 1811, cité par Wittmer, *Quelques mots*…, op. cit. p. 109.
[129] Daté du 25 décembre 1810, imprimé à 250 exemplaires.
[130] A propos de la fondation de villes hanséatiquest sur la Méditerranée que Villers proposait dans son discours du 4 décembre, il écrira en 1814: « J'ai proclamé publiquement cette idée en 1810 et elle m'a valu une persécution assez violente, pour que la priorité du moins m'en reste assurée »; dans: *Constitutions des trois villes libres…*, p. 131 en note.
[131] Rapport Saunier, Wittmer, *Quelques mots*…p. 110.
[132] Wittmer, *Quelques mots*…, p. 113.
[133] ibid. p. 111-112.
[134] On avait trouvé parmi les papiers de Villers des lettres de son ami Meyer, et de Smidt, qui exprimaient le mécontentement des hanséates sur la nouvelle organisation de leurs villes, et quelques feuilles du journal *Erhebungen, eine Schrift für das Vaterland*, qui proclamait des sentiments nationalistes et anti-français. Le journal était publié par un ami de Villers, Fr. Wilh. Hermann, professeur au gymnase de Lübeck. Il parut en 1809 seulement.

> « …le territoire du gouvernement de S.E. et celui occupé par l'armée, aussitôt que sa santé le lui permettra, attendu que le prince-gouverneur pense, qu'il ne doit point souffrir dans les pays occupés par les troupes françaises un individu, qui a si calomnieusement insulté le militaire français »[135].

Le 8 mars Villers quitta la ville. « Parti pour jamais de Lubeck », a-t-il écrit dans son agenda à cette date.

Villers n'avait pas fini pour autant de servir la cause des villes hanséatiques. Son dernier travail avant sa mort devait encore leur être consacré. A la prière de Smidt et de Sieveking, il rassembla les 3 constitutions des villes dans un essai, l'enrichit des idées qui avaient été développées dans les conférences de 1809, l'adapta à la situation présente et l'envoya comme plaidoyer en faveur des villes pour le congrès de Vienne, le 30 octobre 1814[136]. Le 14 janvier 1815, quelques semaines avant sa mort, une lettre de Vienne lui annonça qu'il n'avait plus rien à craindre pour la liberté et l'autonomie de Hambourg et de Lübeck.

5. Villers et Göttingen

Même s'il n'en avait pas été expulsé par Davoust, Villers aurait quitté Lübeck. Depuis quelque temps déjà il avait cherché une situation qui lui donnât plus d'indépendance. La faillite de la maison de Rodde sembla le décider tout à fait à accomplir une démarche qu'il avait repoussée jusque-là. Le 3 novembre 1810, profitant des appuis dont il jouissait à la cour de Jérôme[137], il écrivit à Cassel pour solliciter un poste de professeur à l'université de Göttingen. Il fut nommé le 6 janvier 1811, sur la recommandation de Heyne[138]. Ses amis, Grimm, Reinhard, le félicitent de sa nomination:

> « Je suis bien heureux, mon cher Villers, de voir que vous préférés le thrône littéraire où vous venés d'être appelé, à toutes les autres grandeurs de ce

[135] Rapport Charlot, 20 fév. 1811, cité par Wurm p. 27.
[136] Voir plus haut p 175, note 112.
[137] Villers y était connu par ses écrits, surtout celui sur les universités qu'il avait dédié au roi Jérôme, frère de Napoléon (voir plus loin), il y entretenait des relations d'amitié avec le ministre de France, Reinhard, et le 29 juillet 1810 il avait même été présenté au roi.
[138] Voir détails chez Braubach, et *Kuratorial-Urkunden* de l'université de Gottingen.

> monde.[139]Si G[öttingen] vous convient, vous convenez encore davantage à G[öttingen], et c'est à nous à vous remercier »[140].

Aucune université ne pouvait en effet mieux convenir à Villers que Göttingen, avec laquelle il avait déjà tant de liens. Mais Göttingen pouvait aussi être reconnaissante à Villers d'être restée la même, voire d'exister encore, et elle le lui prouvait en lui faisant une place dans les rangs de ses maîtres.

En 1808 il avait été question de réorganiser les universités du royaume de Westphalie sur le modèle français et, pour des raisons d'économie, d'en supprimer la plupart. On imagine ce que dut ressentir Villers à cette nouvelle. Lui qui voyait la supériorité de l'Allemagne - supériorité par laquelle il pensait qu'elle triompherait finalement de la France en dépit des victoires militaires - dans sa culture intellectuelle, ne pouvait supporter de la voir mutilée dans ce qu'elle avait de plus précieux, rabaissée au niveau français. Laplace à Paris, Reinhard à Cassel essayaient déjà de sauver Göttingen. Jean de Müller, alors conseiller privé et directeur général de l'instruction publique à Cassel, voulant prévenir le pire, eut l'idée de demander l'appui de Villers, qui lui avait été recommandé par Heeren[141], et s'adressa à ce dernier dans ce sens:

> «Hauptsachlich bitte ich Sie sehr, an Ihrem Freunde Villers zu sein, dass er Etwas schreibe, wodurch die Wichtigkeit unseres Universitätswesens für Literatur und Menschheit so ins Licht gesetzt werde, dass mit dem Gedanken von irgend einem Abbruch eine Schande verbunden scheine.»[142]

Heeren communiqua cette lettre à Villers, qui ne se fit pas prier pour mettre sa plume au service de cette grande cause, d'autant plus qu'elle correspondait à ses préoccupations, et que Heyne avait montré la nécessité de lutter coûte que coûte, même sans grand espoir de succès. Villers se mit aussitôt en relations avec Jean de Müller[143]. Pour donner plus de poids à l'ouvrage qu'il envisageait, il avait eu l'idée de le dédier à Jérôme, et dans la première lettre, datée du 25 mars, il prie Jean de Müller d'intercéder auprès du roi pour qu'il accepte cette dédicace. Müller remercie de l'aide spontanée que Villers lui apporte: « La nation

---

[139] Allusion aux offres de Montalivet (voir plus haut p. 209-210) et à d'autres postes avantageux à Cassel, que Villers avait refusés.
[140] lettre de Reinhard, Isler *Sep-Abdruck*. p.47-48.
[141] Villers venait de traduire pour lui l'*Essai sur l'influence des croisades*.
[142] Cité par Wurm, op.cit. p. 25; Heeren envoie la lettre à Villers le 14 mars 1808.
[143] Lettres de J. de Müller dans Isler, celles de Villers dans Eggli, *Revue de lit. comp*. op.cit.

allemande, la république des lettres, l'humanité, Monsieur, vous en auront une reconnaissance éternelle »[144].

Villers travailla très vite. Il écrivit la première esquisse de son essai en quatre semaines. Le 6 mai Müller se dit charmé des passages du livre que Villers lui a envoyés[145] (143), en particulier de ceux où il parle du roi et de l'empereur. La prudence étant particulièrement recommandée, Müller corrige certaines phrases de Villers. Ensemble, ces deux hommes qui partagent les mêmes idées, vont lutter de toutes leurs forces pour le maintien des universités westphaliennes sous leur forme présente, et y ruiner leur santé l'un et l'autre, comme en témoignent leurs lettres[146]. Ils veulent à tout prix éviter le nivellement qui nuit à la vie de l'esprit et menace la culture allemande d'anéantissement; il faut la sauver, en dépit de l'expansion française. Ils pensent, comme l'écrit un ami de Villers, que le seul espoir qu'il leur reste « est que l'Allemagne réunie sous un seul chef conserve pour des tems plus heureux sa langue et sa littérature »[147].

Villers, désabusé par l'accueil de ses premiers écrits en France, n'attend pas trop de son livre. Il est persuadé qu'on ne le lira pas.

> « S'ils me lisent, ce sera pour rejeter, avec un stupide orgueil, ces choses nouvelles qui blesseront leur vainissime vanité […] J'ai une connaissance assez complette et distincte de l'esprit français et de sa manière de traiter et de considérer les sciences pour savoir que cet esprit ne peut vouloir une université allemande. »[148]

Comme si son sujet lui faisait sentir plus amèrement ce que l'Allemagne risque de perdre, Villers devient de plus en plus dur et méprisant à l'égard de ses compatriotes; la rancœur se mêle au désespoir. Müller semble partager peu à peu ce pessimisme. Le 2 juin il écrit encore à Villers:

> « Toute l'Allemagne est attentive à ce que vous direz de ce qu'elle a de plus cher; bien des plumes sont taillées pour vous traduire, vous commenter. A Heidelberg Creuzer, Goerres, le jeune Arnim, plein d'esprit et de patriotisme[149], plusieurs à Goettingue, Helmstedt, Halle, dévorent d'avance le beau plaidoyer

---

[144] 29 avril, Isler p. 219.
[145] ibid. p. 223.
[146] Eggli p. 462, Isler p. 222 et 233. Müller en mourra l'année suivante, l'aggravation de l'état de santé de Villers date de cette époque.
[147] P. Poel à Villers, Isler p. 240.
[148] Eggli, p. 105-106.
[149] Une lettre de Görres du 23 Juin 1808 apprend à Villers que J. de Müller a proposé à M. von Arnim de traduire l'écrit de Villers sur les universités. Görres et Creuzer ont décidé de s'en charger. Mais dans la lettre suivante Görres annonce qu'il a abandonné le projet. Le livre fut traduit par F.H. Hagena à Oldenburg, et Prof. Niemeyer de Marburg. Discussion du livre par Görres dans *Heidelberger Jahrbücher*, en extraits dans *Görres Werke und Briefe*, hgg.von W. Schellberg, Kempten und München 1911, B. I, S. 342-347

> pour la grande et belle cause.[…] Je fais mon possible, en ruse, et en force. La dernière est surtout dans mon fidèle allié Charles de Villers, qui vient m'amener son grand parc d'artillerie. »[150]

Mais la lettre suivante trahit un désespoir croissant:

> « Le roi est excellent, admirable; à une grande pénétration il joint une ame magnanime et généreuse; il a un sens droit et juste. Cela ne m'a pas empêché d'avoir de grands chagrins depuis ma dernière [lettre], au point d'être tenté quelquefois d'abdiquer la direction générale. Que vous aviez raison! Je croyais qu'à force de déférence, de confiance, d'attention, on pouvait gagner quelque chose sur l'âme froide et sèche, même d'un Sn![151] (149) […] Ainsi ces instituts tomberont, s'éteindront peu à peu. Déjà Gottingue a perdu un 6me de sa fréquence, Halle ne reprend pas, les autres tremblent comme sous les coups de hache. Heidelberg augmente, il n'y a pas là de Sn. J'attends avec impatience votre ouvrage, c'est leur épitaphe pour apprendre à la postérité ce qu'ils furent. C'est dommage; ils ne devraient pas périr sous un bon roi. »[152]

A propos de Jérôme, Villers écrivait le même jour:

> « Il a sucé la culture française, et de là il ne peut sortir rien de foncièrement et durablement bon »[153].

Le *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante, en particulier du royaume de Westphalie*[154] parut en 1808. La dédicace au roi est datée du 1er juin.

Puisqu'il ne pouvait être question de conserver toutes les universités dans les circonstances présentes, Villers avait suggéré d'en supprimer quelques-unes afin que les plus importantes (Göttingen, Marburg, Halle) prospèrent mieux. Mais à condition de maintenir ces universités dans leur structure actuelle. Il s'en était ouvert à Jean de Müller[155]. Le livre de Villers s'attache donc à montrer l'importance des universités et le rôle qu'elles jouent dans la vie culturelle allemande. Mais il offre aussi un modèle pour la réorganisation des universités françaises.

Après quelques remarques préliminaires sur la nécessité pour chaque pays d'avoir les institutions qui lui conviennent, Villers montre en quoi les universités allemandes, et en particulier celles de l'Allemagne protestante, correspondent à un besoin profondément

---

[150] Isler p. 226-227.
[151] Siméon, ministre de l'intérieur, puis de la justice, du royaume de Westphalie.
[152] 2 juin 1808, Isler p. 228.
[153] Eggli p. 454.
[154] chez Collignon, imprimerie royale de Cassel.
[155] Eggli p.455.

ancré dans le tempérament national[156]. Les universités d'Allemagne, prospères, sont secondées par les princes et l'esprit public, ce sont des asiles de science, de paix et de fraternité internationale.

> « Les sciences […] ne sont d'aucune nation; elles sont le patrimoine de l'humanité entière; et nulle part, sans doute, ce lien moral de tous les peuples civilisés ne contribue autant à leur union réelle, que dans les grandes Universités de l'Allemagne protestante. »[157]

Puis il décrit le fonctionnement des universités, prouvant qu'elles méritent ce nom, et montrant en quoi elles diffèrent des facultés françaises. Il vendrait aussi conserver aux universités allemandes leurs particularités, et même leur législation propre, attendu que, quoi qu'on en dise, elles ne constituent pas un état dans l'Etat.

> « C'est quand on veut, bon gré, malgré, rendre tout uniforme, que l'on confond tout »[158].

Villers énumère ensuite les avantages qu'offrent les universités pour la gloire du prince, l'intérêt du pays, et l'avancement des sciences. Ces dernières étant avec les arts « la propriété de tous les hommes et de tous les pays personne n'a le droit d'éteindre les foyers de lumière qui brillent pour toute l'humanité. Et pour que les universités continuent à remplir leur destination, « il faut leur laisser leur existence tout entière, leurs moyens physiques, leur autorité, leur liberté et leur considération »[159]. Dans les dernières pages du livre, Villers avait expliqué, à l'exemple de Göttingen qu'il connaît le mieux, le fonctionnement d'une université allemande et de ses diverses institutions.

Villers avait formulé l'espoir que les universités westphaliennes acquerraient un nouveau lustre sous les auspices d'un prince ami du noble et de l'utile, qui verrait rejaillir sur lui leur gloire. Jérôme fut-il convaincu ou simplement flatté? Le but en tout cas fut atteint Les trois grandes universités, Göttingen, Halle, Marburg, furent maintenues et leur structure conservée. Helmstedt et Rinteln furent supprimées à la fin de l'année 1809.

Le livre de Villers trouva un grand écho à Cassel et à Göttingen, et apporta à son auteur des félicitations de tous les horizons, en particulier de Hollande et d'Alsace. Villers pouvait être fier de sa médiation! Brandis lui écrit:

---

[156] C'est une idée chère à Villers. Il la défend à propos des institutions des villes hanséatiques, « qui sont nées de la nature même des choses », *Constitutions des 3 villes*…p.86, *Coup d'œil sur les universités* p. 19-22.
[157] *Coup d'œil sur les universités…*, p. 49.
[158] ibid. p. 65, en note.
[159] ibid. p. 110.

> «Das ist mein alter Villers, der seit langen Jahren sich zum Vermittler zwischen zwei grossen Nationen bestimmte, der in einer der gefahrvollsten Zeitperioden für die deutsche Literatur mit Kraft und Herzlichkeit spricht»[160].

Millin en fit l'éloge dans le *Magasin encyclopédique*:

> « Cet ouvrage est d'un style précis, fort de raisonnements et de preuves; il est semé d'anecdotes piquantes, de traits intéressants et curieux. Il fait honneur à l'esprit, au savoir et surtout au cœur de M. Charles de Villers, qui a déjà employé un beau talent à défendre de belles causes et qui est toujours prêt à écrire toutes les fois qu'il est question de servir la raison, la justice et l'humanité ».[161]

Jean de Müller lui avait écrit le 6 juin:

> « J'ai insinué qu'à l'occasion de votre nouvel ouvrage la Société des Sciences [de Göttingen] dans une assemblée extraordinaire devait vous décerner sa couronne civique, vous déclarer membre, pour votre mérite incomparable »[162].

Göttingen ne se montra pas ingrate. Le 17 juillet 1808, Villers était nommé membre ordinaire de la Société des Sciences. En même temps, sur la recommandation de Jacobi, il devenait membre de l'Académie des Sciences de Munich. Celle de Moscou, et de nombreuses petites sociétés lui ouvrirent aussi leurs portes à cette occasion.

Quand Villers arriva à Göttingen le 12 mars 1811 pour entrer dans ses nouvelles fonctions, il n'était donc plus un étranger. « Göttingue est une ville où vous avés acquis à tant de titres celui de Citoyen », lui écrivait Reinhard le 31 décembre 1808[163]. Villers y avait été étudiant en 1796/97; en 1803, dans son *Appel aux Officiers*, il avait attiré leur attention sur elle, puis l'université lui avait décerné en 1805, pour son ouvrage sur Luther, le titre de Docteur en philosophie; en 1800 il avait été nommé membre correspondant de sa Société royale des Sciences, puis en 1808 membre à part entière; en 1811, avec le professorat, on venait de lui confier le secrétariat de cette même société. Villers avait encore de nombreux amis à Göttingen dans les rangs des professeurs. Il pouvait espérer y mener une existence paisible après l'épreuve qu'il venait de subir. Mais la persécution allait continuer. Davoust avait écrit le 7 mars 1811 au duc de Rovigo:

> « je pense, Monsieur le duc, qu'il serait peut-être bon de signaler ce nommé Villers et ses calomnies pour l'empêcher d'être accueilli dans des Etats alliés de

---

[160] Lettre de Brandis, Isler, p. 1.
[161] 1808, T.VI, p.80, cité d'après Wittmer, p. 326.
[162] Isler, p. 231.
[163] Isler, *Sep.-Abdruck* p. 33.

> notre souverain. Il va partir pour Goettingue où il est nommé professeur à l'université; il n'y prêchera certainement pas l'amour des Français ».[164]

Pour ces raisons il crut bon de le poursuivre dans son nouvel asile. Le Moniteur ayant annoncé le 17 avril l'arrestation de Villers, Davoust répondit par un article inséré dans le journal de Hambourg *Neue Zeitung*[165] et dans le *Staats- und Gelehrte Zeitung des Hamburgischen unparteyischen Correspondenten*[166], dans lequel il démentait la nouvelle mais calomniait odieusement Villers. Le 3 mai cet article tomba dans les mains de Villers qui nota dans son agenda: « Mai 3 au matin, le coup de foudre de la calomnie ». Une copie de cet article, de sa main, se trouve dans ses papiers à Hambourg. Il a souligné certains passages et écrit en regard dans la marge « mensonge », « infâme calomnie ».

> «Es ist bekannt, daß dieser Mensch sich strafbar gemacht hat durch ausgezeichnete Verläumdungen gegen seine Landsleute, daß er sich in Lübeck und in den anderen Hansestädten ein Ansehn der Wichtigkeit gab, daß er Retributionen für sehr übele Rathschläge annahm, und daß er aus Lübeck, woselbst seine unmoralische Lebensart Aufsehen erregte, verwiesen ist. In der That hat man viele Mässigung bewiesen, indem man einen Mann bloß durch Verachtung bestrafte, der verdient hätte für seine Schmähungen und seine Libelle den Gerichten überliefert zu werden. Man versichert, daß dieser Mensch den Platz eines Professors auf einer berühmten Universität erhalten hat. Es ist zu vermuthen, daß, wenn seine Conduite bekannt seyn wird, man einem solchen Mann nicht langer die Bildung junger Leute anvertrauen wird».[167]

Le prorecteur de l'université, Pott, éleva une plainte auprès du gouvernement westphalien pour l'outrage qui touchait un de ses membres. Un extrait de la lettre que le prorecteur écrivit fin avril au baron de Leist, conseiller d'Etat, Directeur général de l'Instruction publique et successeur de Jean de Müller, est également conservé dans les papiers de Villers. On peut y lire:

> « Un homme qui honore le titre de lettré dans le sens le plus noble du terme, qui suivant jusqu'à leur source les traces cachées de la vérité, a exposé au grand jour tant de choses utiles et excellentes, dont le nom ne se prononce par tout ami des Sciences, non seulement en Allemagne et en France, mais dans toute l'Europe, qu'avec la plus haute estime, parce qu'il est considéré comme un ornement du monde littéraire et qu'on n'a pu regarder sa nomination à notre Université que comme une preuve nouvelle de votre louable sollicitude pour la célébrité de cet Institut; un homme, ajouterons-nous, dont la probité non équivoque est garantie par quiconque le connaît de près, et qui sans doute

---

[164] Wittmer, *Quelques mots* ..., p. 114.
[165] N° 68 du 27 avril
[166] N° 69 du 30 avril
[167] Nachlaß, M. 17. Le passage cité par Wurm, p. 27, diffère légèrement de la copie de Villers.

> jouiroit d'une fortune autre et plus brillante, s'il eut accepté les rétributions qui lui étoient dües justement (car avec lui il ne peut être question d'autres) pour des soins et des travaux généreux que tout le monde connaît… »[168]

Villers, craignant d'être encore chassé de Göttingen, se rendit à Cassel pour solliciter de Reinhard la protection du roi Jérôme. Mais le gouvernement westphalien n'était pas en mesure de le protéger, Davoust ayant exigé l'extradition de Villers et étant décidé à le chasser par la force si besoin, Reinhard lui conseilla d'aller à Paris s'assurer de la protection suprême. En mai il obtint deux mois de congé et se rendit dans la capitale[169]. Reinhard qui connaissait la franchise du caractère de Villers, n'était pas sans se faire quelque souci sur cette démarche: « Je crains son extrême bonhommie et son inexpérience », écrivait-il à Oelsner. « Du reste il se conduit avec prudence; je suis persuadé qu'il pourra revenir dans dans l'asyle qu'il avait trouvé »[170].

A Paris Villers rencontra Montalivet, Daru, et s'assura suffisamment de protections haut placées pour rentrer en Allemagne sans crainte de « la bête féroce de Davoust », comme Villers et Constant le nommaient[171]. Le 6 août il était de retour à Göttingen. Relatant cet événement à Jean Paul, il écrit:

> «Eine wilde Bestie wollte mich zerreissen. Eine der Bestie unbekannte Macht stieg unsichtbar aus der Erde und stellte sich zwischen ihr und mir zu meiner Rettung: das war die Macht der öffentlichen Meinung, der Achtung und der Liebe. Ich näherte mich offen dem Kaiserthrone und erhielt da Schutz und Satisfaction.»[172]

Pour Villers commença alors une nouvelle existence à laquelle il n'était pas spécialement préparé. Au semestre d'hiver 1811/12 il fit ses premiers cours qui portaient sur la science et la culture des Allemands, puis il traita de la littérature française, et au semestre d'hiver, après la bataille de Leipzig, il fit un cours de 4 heures sur l'histoire moderne. Il fit aussi des cours de diplomatie. Villers était en contact avec Koch qui enseignait la même matière à Strasbourg[173]. Ce n'est pas sans appréhension qu'il embrassa cette nouvelle carrière; il craignait de ne pas trouver les mots pour faire vibrer son auditoire et s'en ouvrit à Reinhard qui lui répondit:

---

[168] Villers' Nachlaß, M. 17.
[169] il partit le 20 mai dans la suite de Jerôme qui s'y rendait pour le baptême .du roi de Rome.
[170] Isler, *Sep.-Ab*. p. 48.
[171] lettre de Constant, 29 déc. 1813, Isler, p. 34.
[172] lettre publiée par Pichois, op.cit. p. 464.
[173] Wittmer, *Quelques mots*, p. 81, lettre de Koch.

> « Avec votre crainte de n'être pas assez éloquent, vous ressemblés un peu à l'homme qui ne voulait pas entrer dans l'eau avant d'avoir appris à nager. Maître comme vous l'êtes, de vôtre sujet vous trouverés facilement les paroles, quoique d'un autre côté, je convienne que dans la situation où vous êtes et avec vôtre abandon toujours aimable mais non toujours prudent le choix des paroles ne saurait être regardé comme indifférent. »[174]

Les recherches entreprises par Villers pour ses cours de littérature lui avaient donné l'idée d'entreprendre une œuvre plus vaste *Sur le développement de l'esprit français*, dans laquelle il offrirait aux Français une image de leur propre culture: histoire, littérature, religion, vie publique et privée. Il y aurait montré ce que cet esprit avait de spécifique, et en quoi il se distingue de celui des autres nations. Dans la préface du livre de Mme de Staël, Villers rappelle qu'il a eu l'occasion de traiter verbalement le sujet des divergences entre l'Allemagne et la France dans ses cours de littérature française[175]. La préface de *De l'Allemagne* est d'ailleurs elle-même une esquisse de ce grand ouvrage prévu, qui aurait été la contrepartie de ses travaux sur l'Allemagne. Le sujet l'intéressait d'ailleurs depuis plusieurs années, seul le temps lui avait manqué pour le traiter. Les différentes pièces conservées dans ses papiers, et qu'il avait rassemblées en vue d'un grand ouvrage, en sont la preuve[176]. Cet intérêt devait remonter concrètement au concours proposé par l'académie de Dijon en 1808, et dont le sujet était formulé ainsi:

> *-La nation française mérite-t-elle le reproche de Légèreté que lui font les nations étrangères?*
> *-Trouve-t-on des preuves de cette Légèreté dans le caractère et les mœurs des Français, dans le genre et l'état des sciences, des arts et de la littérature cultivée en France?*
> *-Appliquer ces considérations aux Français des siècles passés, et, par un examen comparatif, leur opposer sous ces différens rapports les Français du siècle présent.*

Le *Morgenblatt für gebildete Stände* qui annonçait l'ouvrage médiocre mais couronné d'un certain Lemoine, ayant demandé pourquoi Villers ne s'était pas chargé de traiter la question du concours, ce dernier répondit par la voie du même journal, alléguant pour son silence une maladie et la date tardive à laquelle il avait eu connaissance du sujet[177], et y fit insérer la lettre qu'il avait écrite à l'époque au Secrétaire de l'Académie de Dijon. Il y esquissait les grandes lignes du sujet, et se promettait de le traiter ultérieurement, au cas où l'Académie

---

[174] Reinhard à Villers, 22 sept. 1811, Isler p. 54.
[175] *De l'Allemagne*, 1814, Leipsic, p. XXXIV.
[176] Nachlaß M.3 (1), *Caractéristique des Français*, 1809.
[177] Il avait été occupé au printemps 1808 par son ouvrage sur les universités, et pendant l'été 1808 il avait fait une cure à Bad Pyrmont.

ne décernerait pas le prix cette année-là. Bien que ce sujet nous éloigne un peu de Göttingen, il n'est pas superflu d'y jeter un coup d'œil, vu l'intérêt que Villers ne cessa d'y porter[178].

Il constate donc dans cette lettre que le délai fixé par l'Académie pour répondre à une question aussi vaste est trop court et commente:

> « …pardonnez-moi cette observation qui m'échappe: il me semble qu'il y avait un peu de Légèreté à fixer un terme aussi prochain à un tel travail… »[179]

Dans son esquisse Villers distingue la légèreté, qualité négative qui pousse l'homme à agir sans réfléchir, de la frivolité, « goût positif », qui est

> « …devenue chez les Français une aimable habitude, par leur longue condescendance pour un sexe qu'ils aiment, qu'ils flattent à l'excès, et à qui ils laissent prendre un ascendant marqué sur leurs goûts et leurs occupations… »

Il explique par la frivolité

> « …ce penchant de traiter certaines bagatelles avec une importance extrême, de rire au contraire et de chercher l'aspect ridicule des choses les plus sérieuses… »

Cela mènerait à des « considérations sur l'individualité des diverses races d'hommes »:

> « Il faudrait faire au moral, ce que l'habile et ingénieux Blumenbach[180] a fait pour le physique, un traité de l'Unité et de la diversité de l'espèce humaine. »[181]

Quant aux preuves de cette légèreté, qu'il considère comme le propre de la race gallique, Villers les chercherait dans le domaine des belles-lettres et des beaux-arts, mais aussi dans les opinions philosophiques, l'esprit religieux, et le mode d'instruction publique en France.

Ces points devaient donc faire l'objet d'études ultérieures; ils auraient été traités dans les cours que Villers se proposait de donner à Göttingen à partir de 1814 et auraient fourni la matière d'un gros livre[182]. La mort empêcha Villers de mener ce travail à terme.

---

[178] Dans sa réponse au Morgenblatt, Villers dit que lorsqu'il apprit la question il fut «von ihr stark elektrisirt, und dachte die Gelegenheit nicht vorüber zu lassen, lange in mir im Verborgenen gebrütete Wahrheiten ans Tageslicht zu befördern».

[179] *Extra-Beylage zum Morgenblatt*, 1810, N° 6, p. 26.

[180] Professeur de Göttingen spécialisé dans la classification des races humaines à partir de l'étude des crânes.

[181] Extra-Beylage zum *Morgenblatt*, p. 26.

[182] Les notes de Villers pour ses cours de littérature françaises se trouvaient parmi les manuscrits laissés par son neveu Alexander, dans les mains de Karl Graf Lanckoronski à Vienne; ce dernier serait mort le 4.XI.1918 selon Braubach. Nous ignorons où se trouvent depuis ces manuscrits (k), plusieurs centaines de pages selon son neveu, voir *Briefe eines Unbekannten* d'Alexander von Villers, p.165.

A part l'honneur d'appartenir au corps enseignant de sa chère « Georgia Augusta », Villers ne semble guère avoir goûté ses nouvelles fonctions qui l'éloignaient trop de ses études favorites

> «Ich kehrte dann hierher wieder zurück, und zwar nicht mehr wie ehemals als Gast, sondern bestellt als einer der Lehrer der Georgia Augusta. Ein neues Leben musste anfangen; meine Lieblingsstudia musste ich aufgeben, um mich mit Lehrgegenstanden vertraut zu machen, (welches mir nicht so recht schmecken will.) - Doch stehe ich da, wie ein freyer Mann, unter den Fahnen, wo ich ziemlich gehöre.»[183]

Tandis que d'autres professeurs de l'université essayaient de s'adapter à l'état des choses, voire d'en tirer profit, Villers, méprisant les postes lucratifs et les honneurs à la cour de Cassel, croyait avec une ferme conviction en la victoire de l'esprit allemand sur les éléments étrangers. Par sa force de persuasion, la franchise de ses opinions, et son habituelle bonté, il devint très populaire parmi les étudiants qui s'assemblèrent autour de lui et le prirent comme conseiller. On trouve parmi eux Ch. A. Brandis, le fils de son ami, futur historien de la philosophie grecque, le philologue Lachmann, Lücke, futur professeur de théologie, le poète Ernst Schulze, et le fils du professeur Heyne, que Villers réussit à soustraire à la conscription. Mais tout en défendant avec plus de patriotisme que certains Allemands la cause de l'Allemagne, il n'arrivait pas à être lui-même tout à fait allemand:

> « il n'est parvenu à se faire Allemand qu'aux yeux des Français: et jamais il ne franchira la barrière qui le sépare de ceux dont il est le collègue et avec lesquels il paraît destiné à passer sa vie »

écrivait Constant à Hochet[184]. De plus, Villers se rendait compte que son travail à Göttingen était le contraire de ce pour quoi il était fait.

D'une façon générale les dernières années de Villers à Göttingen ne furent pas très heureuses. Il avait retrouvé Constant qu'il voyait souvent, et qui partage ses idées sur la France et l'Allemagne[185]. Dans ses lettres, Constant fera souvent allusion à Villers. Ce dernier se trouvait empêtré dans une situation fausse sous tous les rapports. Mme de Rodde, après la faillite de son mari, était revenue elle aussi s'installer dans la ville de sa jeunesse, et Villers était obligé de subvenir aux besoins de ses amis. Constant plaignait de tout son cœur le pauvre Villers:

---

[183] Lettre à Jean Paul, 2.1.1813, Pichois op.cit.p.464.
[184] 7 avril 1812, *Lettres à un ami*, op.cit. p 225.
[185] « Nos opinions, nos pensées […] sont tellement identiques que nous avons à peine besoin de nous parler pour nous entendre », Constant à Hochet, ibid.

> « Villers est en tout cas dans une situation assez pénible. D'abord il s'ennuie prodigieusement. Il s'est cru beaucoup plus allemand qu'il ne l'est; et, comme il le dit lui-même, il était fait pour expliquer l'Allemagne aux Français, et il se trouve que c'est à présent aux Allemands qu'il explique la France […] il trouve sa carrière peu convenable pour lui, sa fortune est très réduite et très incertaine, sa santé est mauvaise. Son sentiment auquel il a fait tant de sacrifices et qui lui impose encore une conduite très belle, mais qui n'est plus je crois un plaisir de mouvement, enlace sa vie sans la remplir. Il est mécontent du climat, du genre de vie, de son logement, de sa nourriture, de la conversation, du présent, de l'avenir. Vous ne le reconnaîtriez presque plus et c'est encore une triste preuve de cette fatalité attachée de nos jours à tout ce qui est noble et bon. »[186]

Villers devait peu à peu s'apercevoir qu'il s'était trompé sur le compte des Allemands, et que pas plus que les Français, ils n'étaient absolument libres de préjugés[187]. C'est pourquoi, comme il l'avait fait auparavant dans l'autre sens, il combattait maintenant ces préjugés et éclairait les Allemands sur la France.

A plus d'un égard Villers eut encore l'occasion de rendre service à Göttingen et d'y jouer son rôle de médiateur. Jérôme, qui lui témoignait de l'intérêt, avait essayé de l'attirer à Cassel[188]. On lui avait offert un poste de conseiller d'Etat, et la rédaction du *Moniteur westphalien* avec des conditions très brillantes[189] Villers avait refusé, mais, pensant qu'il pourrait servir la cause de Göttingen en attirant sur l'université l'attention du roi, il écrivit des articles dans ce journal. Il s'efforça, malgré la censure, de répandre les *Annales littéraires de Göttingen*, auxquelles il collaborait, dans les départements français du nord de l'Allemagne et en France[190]. Mais il rendit à Gottingen un service encore plus important. A la fin de 1813 le royaume de Westphalie vit sa fin. Jérôme s'enfuit définitivement en octobre. Villers, qui s'était réjoui avec ses amis de la délivrance de l'Allemagne, s'engagea dans la garde nationale de Göttingen. Dans les troubles qui accompagnèrent la libération, et la dissolution du royaume de Westphalie, Villers trouva encore le moyen de sauver la vie au préfet Bolius, que sans lui la foule aurait déchiré. Le 29 octobre 1813, Villers fut envoyé par Göttingen en délégation à Heiligenstadt, dans le quartier général du prince héritier de

---

[186] Les lettres de B.Constant à Prosper de Barante, *Revue des deux Mondes*, 15 juillet 1906, p. 553-554. Voir aussi *Lettres à un ami*, op.cit. p. 208, 225, 230.
[187] Il le constatait déjà dans le *Spectateur du nord*, mars 1799 p. 390, et déc. 1799 p. 412
[188] Cf. son agenda, 27 novembre 1812.
[189] Cf. lettre de Constant à Villers, Isler, op.cit. 56.
[190] Voir F. Wüstenfeld, *Die Mitarbeiter an der Göttingischen gelehrten Anzeige in den Jahren 1801-1830, Beilage zu den Nachrichten der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften*, Göttingen 1887.

Suède, avec deux autres de ses collègues, Sartorius et Blumenbach. Grâce à l'intervention de Villers, Bernadotte fit grâce à la ville de réquisitions écrasantes, et prit l'université sous sa protection. Le prince héritier de Suède fut ensuite reçu le 2 novembre à Göttingen par Mme de Rodde et lui témoigna ainsi qu'à Villers, beau- coup d'égards[191]. Ils évoquèrent les souvenirs de leur rencontre à Lübeck. Le 8 décembre, Bernadotte fit parvenir à Villers, de Lübeck, l'ordre de l'étoile polaire avec les mots suivants:

> « Karl Johann an Villers (à mon quartier général de Lubeck, le 8 Déc. 1813) Monsieur de Villers - Vous êtes avantageusement connu en Suède; votre ouvrage sur l'influence de la réformation y a été lu avec tout l'intérêt qu'il ne pouvait manquer d'inspirer à un peuple, qui doit sa liberté à la réformation, et dont les armes ont contribué à répandre les bienfaits en Allemagne… »[192]

Villers fut très flatté de cet honneur. Constant l'en félicite. Villers est alors universellement connu en Allemagne. Mais son calvaire n'était pas fini. Alors qu'il touchait apparemment aux plus grands honneurs et qu'il se croyait en sécurité, il lui restait encore une dernière épreuve à endurer.

Déjà il n'a plus le même enthousiasme. Constant aurait souhaité à Villers l'ardeur qu'il mettait lui-même à écrire *Sur l'esprit d'usurpation et de conquête*. Il aurait voulu voir Villers s'engager davantage politiquement. Il le gronde de n'avoir pas encore commencé sa « croisade européenne du 19e siècle » et le taquine gentiment:

> « Rougissez donc de votre inaction, laissez là vos recensions, qui ne font rien à la France; écrivez le plus vite possible, il n'y a pas de temps à perdre. Chevalier de l'étoile polaire, sic itur ad astra. Je vous donne un assez bel exemple. »[193]

Mais Villers a perdu son élan. Il écrit encore au début de 1814 un article sur le système continental[194] et publie avec Saalfeld, anonymement, *Hundert und etliche Fanfaronaden des corsicanischen Abentheurers Napoleon Buona-Parte, Ex-Kaisers der Franzosen*[195], un recueil de paroles de Napoléon qui le tournent en ridicule, tout en faisant voir le danger de sa politique[196].

---

[191] Constant écrit le 13 novembre: « J'ai su que Mme Rodde avait fait les honneurs de Gottingue à son libérateur. Je l'en félicite. Gottingue ne pouvait être mieux représenté », Isler p. 22, et Wurm, op.cit. p. 45.
[192] Wurm, op.cit. p. 45.
[193] 27 janvier 1814, Isler, op.cit. p. 42.
[194] Cf. lettre de Constant, 9 janv. 1814, Isler p. 37.
[195] Leipzig und Altenburg, 1814.
[196] L'éditeur Brockhaus lui écrit: «Von den Fanfaronaden lasse ich, Ihrem Wunsche gernass, Ihren und Saalfelds Namen weg. Ob die Fanfaronaden gleich 4 Monate zu spät kommen, freue ich mich doch der Zusammenstellung.»(22.6.1814, cité par Wurm, op.cit.-47).

La situation de Villers ne faisait qu'empirer. Les douleurs conséquentes à une maladie nerveuse dont il souffrait depuis plusieurs années ne le lâchent plus, les maux de tête l'accablent. Son manque de fortune ne lui permet pas de se soigner comme il conviendrait. A part Eichhorn, il a peu de contacts avec ses collègues; il rencontre souvent Constant, et Reinhard quand il va à Cassel. Bien que ses cours soient vantés, il a peu d'auditeurs, car il les fait en français, et sur la littérature, comme son collègue français Artaud[197], un autre émigré (I). Le souci que Villers se fait pour nourrir les siens le ronge physiquement et moralement. B.Constant écrit à son sujet:

> « Depuis quelque temps il n'est plus reconnaissable. Souffrant, distrait, détaché de tout, sans intérêt pour ce qu'on lui dit, il a l'air de ne plus tenir à ce monde que par l'ennui qu'il en éprouve. Le malheur de son frère, qui, au reste, est retrouvé, lui a porté un coup, dont les suites ne se font remarquer qu'actuellement[198] […] je suis tout triste de voir cette métamorphose ou plutôt ce dépérissement… »[199]

De plus, depuis quelque temps Villers commence à se faire du souci pour sa situation. Il avait peur de ne plus conserver son poste, le nouveau gouvernement de Hanovre écartant les gens qui avaient été en contact avec l'ancien royaume de Westphalie. Constant, à qui le duc de Cambridge lui-même a parlé favorablement de Villers, lui écrit pour le tranquilliser, l'assurant « que c'était un honneur pour Gottingue de vous posséder, que vous étiez devenu un nom national en Allemagne, que si l'on ne vous traitait pas très-bien, il y aurait un concert de blâme dans toute l'Europe… »[200]. Pourtant les craintes de Villers, qui avait négligé d'entreprendre lui-même une démarche auprès des autorités de Hanovre, devaient se justifier. Grimm avait redouté autrefois pour Villers que la France ne lui reprochât ce poste. Mais cette fois-ci le coup vint de l'Allemagne, et le frappa ainsi doublement. Malgré l'entremise du Kurator Arnswaldt et du ministre von der Decken, qui le recommandaient au comte Münster, Villers ne fut pas maintenu dans ses fonctions. Certains ont vu dans la destitution de Villers, plutôt que la gallophobie du Prince-Régent, une intrigue menée de Göttingen par certains de ses collègues, contre celui qui « keine einzige Fachwissenschaft zunftmäßig erlernt hatte »[201], mais à qui ils étaient conscients de devoir tant; et par

---

[197] Il était lecteur à l'époque où a enseigné Villers

[198] Frédéric Villers avait dû quitter Moscou avec sa famille en 1812, à la suite des Français. On avait perdu sa trace et on racontait que 3 de ses enfants étaient morts de froid.

[199] 5 juin 1813, lettres à un ami, p. 241.

[200] Constant rapporte les paroles du Kurator Arnswaldt au comte Münster.

[201] Lehmann, *Ch. de Villers*, op.cit.

quelques femmes ambitieuses et jalouses qui se seraient vengées sur Villers des honneurs que Bernadotte avait témoignés à Mme de Rodde. Peut-être aussi voulait-on mettre fin aux faveurs dont avait bénéficié Villers, qui avait à son tour distribué un peu trop généreusement à ses amis les brevets de membres de la Société des Sciences[202]. La façon dont les choses se passèrent semble confirmer qu'il s'agissait d'intrigues.

Villers apprit sa destitution par le couvert d'une lettre du ministère qui omettait son titre, et quelques jours plus tard par le journal qui ne mentionnait pas son nom dans la liste des professeurs maintenus à leur poste par le nouveau gouvernement[203]. Le pire était qu'on ne lui donnait pas les raisons de cette décision:

> « Ainsi une simple adresse de lettre et l'omission dans une liste, c'est sous cette forme que me fut annoncé le traitement le plus inattendu et le plus douloureux que j'aie éprouvé de ma vie, sans daigner m'en donner aucun motif, sans en adoucir le coup. »[204]

Cette lettre lui annonçait qu'on lui laissait comme pension ses appointements de 3000 francs, mais lui laissait entendre qu'il devrait quitter Göttingen et retourner en France[205]. Villers ne pouvait se satisfaire de cet accommodement:

> « Cependant après avoir combiné tout l'ensemble de ma situation, je vois qu'en me laissant du pain on m'ôte l'honneur; et pour un honnête homme, qu'est-ce que la subsistance physique mise en balance avec l'honneur? »

Quant à l'invitation à quitter Göttingen, elle a tiré de ses yeux « quelques larmes très-amères ».

> « Moi, chassé de Goettingue, de cette métropole des lettres d'où nul de mes amis n'est exclus! de ce Goettingue que j'avais choisi pour mon dernier asyle, que mes écrits, ma voix, mes démarches avaient si souvent défendu contre les ennemis de la culture intellectuelle des Allemans! Auquel, depuis quinze ans, j'ai cherché constamment à donner en France cette renommée conservatrice, qui peut-être ne lui a pas été inutile, au milieu de la génération si rude et si incultivée des français actuels. Je croyais pouvoir y vivre tranquille, après avoir été chasse de Lübeck, mon premier asyle, par le Mal Davoust. Je ne m'attendais pas certes à être aussi quelque jour chassé de Goettingue et au nom d'un gouvernement allemand que je respecte. »

---

[202] Montalivet, Stapfer, Constant par exemple avaient été nommés membres correspondants grâce à Villers.
[203] 1er avril 1814.
[204] *Très-humble Représentation de Charles de Villers ...* manuscrit, Villers' Nachlaß, M. 17 datée du 2 avril 1814.
[205] Villers n'avait pas compris tout de suite qu'on le chassait du pays. Croyant qu'on le mettait à la retraite en lui permettant de dépenser cet argent à l'étranger, il avait vu dans ce geste un cadeau et avait répondu le 28 mars pour remercier.

Villers avait appris que son nouveau Davoust se nommait Rehberg, secrétaire de chancellerie à Hanovre d'où il avait dirigé l'intrigue[206]. Villers qui avait écrit au gouvernement la lettre dont nous venons de citer des extraits[207], pour demander les raisons de sa disgrâce, reçut l'arrêt définitif le 28 mai.

Comme on pouvait s'y attendre, la destitution de Villers suscita un concert de protestations dans toute l'Europe. Benjamin Constant, de Paris, Mme de Staël, de Londres, remuèrent ciel et terre pour lui. Tous deux parlèrent en sa faveur au comte Münster. Le baron de Stein, le roi de Prusse et le tsar de Russie s'en mêlèrent, les journaux prirent sa défense.[208] Finalement l'opinion publique eut gain de cause; le 9 août Villers obtint satisfaction. En même temps qu'on élevait à 4000 francs sa pension, on l'autorisait à rester où bon lui semblerait. Entre temps plusieurs universités lui avaient ouvert leurs portes. Dabelow lui écrit de Halle le 21 septembre 1814:

> «Dass man Sie hier nach Halle zu ziehen wünscht, darf ich Ihnen unverholen gestehen […] Sie haben die Veränderung Ihrer Lage vorzugsweise Stein zu verdanken, der nicht nur den Grafen Münster derbe zu Leibe gegangen ist, sondern auch oben drein dem König von Preussen und dem russischen Kaiser die Sache als eine solche vorgestellt, wodurch die deutsche Nation beschimpft würde. Im engsten Vertrauen gesagt, ich weiss, dass man Sie nach Jahr und Tag auch als Professor wiederherstellen wird, und nur die Regierung für den Moment schonen will.»[209]

Mais le coup était porté. Toutes les démonstrations d'amitié n'auraient pu rendre à Villers la santé que le chagrin avait achevé de ruiner. « Ich genese kaum von einer schweren Krankheit, die der Kummer mir offenbar zugezogen», écrivait-il à Görres le 18 septembre 1814[210]. Il consacra les derniers mois de l'année 1814 à la rédaction de la *Constitution des villes hanséatiques* et à l'avant-propos pour l'édition française de la *Confession d'Augsbourg*. Avait-il l'intention de rentrer en France? Madame de Staël et Benjamin Constant l'y appelaient. Mais il disait être désormais trop étranger à la France pour s'y sentir chez lui[211]. Tout au plus parlait-il à Görres d'un tour qu'il voulait faire en Lorraine. Il semble pourtant que, passé le choc de la déception, Villers ait songé un moment à se refaire une existence en

---

[206] Wurm prétend que le comte Münster démentit ces soupçons, p. 48, note 29. Pour plus de détails sur cette af faire très complexe, et les derniers mois de Villers à Gottingen, voir Braubach.
[207] Braubach pense que cette lettre ne fut pas envoyée.
[208] Le *Rheinischer Merkur* de Görres, et *Der Europäische Aufseher* du 5 mai 1814.
[209] Cité d'après Wurm, op.cit. p. 48-49.
[210] Wurm. p. 49.
[211] *Très-humble Représentation*, voir chapitre suivant.

Allemagne. Satisfait au fond d'avoir retrouvé sa liberté, il aurait eu l'intention de quitter Göttingen, ne pouvant se décider à quitter son pays d'adoption.

Bien des portes lui étaient encore ouvertes. En 1810 il avait décliné une offre de Berlin pour aller à Göttingen; maintenant Halle l'appelait, Heidelberg aussi[212]. En 1812 Villers avait déjà songé à s'établir à Brême; en 1814 il se recommande à Görres[213] pour la nouvelle université rhénane qui devait être fondée à Coblence; en même temps il essaie d'avoir une chaire à Dresden, au cas où une université y serait fondée. En même temps Villers a repris courage. Il veut prendre part à la nouvelle organisation des choses en France[214], et écrit *De la fausse gloire et de la fausse liberté*, qu'il envoie en France mais qui fut censuré[215]. Il a fini par s'apaiser et forme de grands projets pour 1815. Il attend la visite de Constant et de Mme de Staël, et prévoit de rendre visite à son frère qui s'est réfugié à Dresden[216]. Mais les événements devaient en décider autrement.

La santé de Villers, déjà très ébranlée, déclina rapidement à la suite de ces épreuves. Les étudiants et quelques amis fidèles adoucirent ses derniers jours. Villers qui se disait déchiré et ébranlé au moral[217] s'éteignit le 26 février 1815 à la suite de deux congestions cérébrales. Dans son agenda les jours ne sont plus barrés à partir du 11 février, date à laquelle il eut la première attaque et perdit connaissance, et une main étrangère (Dorothea?) a écrit en face du 26 l'heure de sa mort: 10 h 1/4. Il avait eu du moins le bonheur d'assister avant sa mort à la renaissance de l'Allemagne délivrée, et celui de mourir assez tôt pour ne pas vivre les Cent jours. Il fut enterré le 2 mars au Albani-Kirchhof de Göttingen. Le journal du jour raconte la cérémonie:

> «Karl von Villers Leichenfeyer ward in den Mittagsstunden des 2ten März in Göttingen gehalten und war seiner würdig. Auf dem einfachen Sarge lag sein Huth mit dem weißen Feldzeichen der Könige von Frankreich, das er einst gegen die Waffen der Thronrauber vertheidigt hatte, und darunter eben das Schwerdt, womit er an jenem furchtbaren Tage Lübecks, mehrere Häuser gegen die Stürmenden schützte, bis Bernadotte in die Stadt kam, an Villers Arm die Gassen durcheilte und der Plünderung Einhalt that. Auf Sammetpolstern lagen, sein aus den Händen eben dieses Helden empfangener Nordstern-Orden, das

[212] L'offre d'une chaire lui arriva après sa mort.
[213] lettre à Görres du 15 novembre 1814 dans *Görres gesammelte Schriften in 8 Bänden*, Abt. 2- Gesammelte Briefe herausgegeben von Franz Binder, 1874, Bd. 8 p.441.
[214] Louis XVIII lui avait envoyé l'ordre du Lys de St. Louis.
[215] Voir lettre inédite à Dohm, 27 sept. 1814, manuscrit de la bibliothèque de Göttingen. Le début de l'écrit en question, qui ne lui fut pas renvoyé, est conservé à Hambourg, Villers' Nachlaß M. 4 (6).
[216] Les 2 lettres inédites de Villers à Dohm nous éclairent sur les derniers mois de la vie de Villers et les projets qu'il formait.
[217] voir lettre à Görres, Wurm p. 49.

Ehrenzeichen der Treue die Königliche Lilie, und drey von den Händen edler Jungfrauen gewundene Kränze, Myrthe, Lorbeer und Eichenlaub. Ein zahlreicher Zug seiner vormaligen Collegen und einiger hundert Studierenden mit ihren Anführern und Marschällen, geleiteten unter Trauermusik den verehrten und geliebten Todten zu seinem Grabe auf dem Todte-Acker der Albaner-Kirche, wo einer der letztern[218] eine gehaltvolle Rede hielt…»

[218] Il s'agit de Lücke, ancien étudiant et ami de Villers (m). Cet extrait de journal est conservé Hambourg.

Chapitre VI

JANUS BIFRONS

1. L'évolution des sentiments de Villers à l'égard de la France et de l'Allemagne

Dans une lettre à Reinhard, Goethe, on s'en souvient, appelait Villers « Janus bifrons ». A une époque où la mythologie était familière à tout homme cultivé, l'image était courante et semblait même à la mode. On la trouve sous la plume de Klopstock à propos de Delille, à la fois imitateur et traducteur: « Er hat, wie Janus, zwey Gesichter »[1]. Villers lui-même se servira de cette image pour parler du rôle des villes hanséatiques: « Also doppelte Existenz der Hansestadte - doppeltes Janusgesicht: 1. als deutsche, 2. als europaische Marktplatze »[2]. Malgré la banalité de l'image, Villers se déclara flatté de la comparaison, et il faut reconnaître qu'elle est plus exacte, appliquée à lui, qu'à Delille ou aux villes de la Hanse. Il ne s'agit pas en effet de deux aspects, parmi d'autre sous lesquels peuvent se présenter une personne ou une chose, non pas de deux facettes, mais de deux faces, des deux moitiés d'une personnalité déchirée tout en étant une. Villers répondit à Goethe par ces lignes où il analyse avec beaucoup de lucidité l'ambiguïté de sa personnalité:

> «Wahrlich, ist der schöne Nahme, aus Zeitigen Verhältnissen entlehnt, und auf Raumverhältnisse angewandt, nicht ganz unpassend, und sehr ehrenvoll! - Doch muß ich noch hinzumerken, daß der Vogesische Bifrons, indem er nach teutoburgischen Gefilden hinsieht, ein jugendlich-frommes Gesicht zeigt, wie es sich einem Lehrlinge ziemt, dessen Ausdruck Andacht, Ehrfurcht und Wißgier ist; - da sein anderes, nach Westen gekehrtes, ein grämlich, altkluges Gesicht ist, voll Runzeln und Ekel, und das sich selbst gern vernichten wollte, - ein wahres Selbstmörder Gesicht! - Sein Mund ist verschlossen gegen Teutoburgien hin; Augen und Ohren desto weiter aufgesperrt; gegen Gallien hingegen ist das alte Maul in continuirlicher Bewegung und mit Schimpf und Spott beschäftigt, so mehr dem Donner des Zornes ähnlich, als einem brüderlichen Mahnen. Unterdeß mag sich denn der Pythier denken, wie das arme, zwischen beyden Gesichtern einfach liegendes Gehirn, das mit Empfangen, verdauen, brüten, emittiren unaufhörlich beschäftigt ist, bey der ryhthmisch-schlagenden Vorrichtung seiner doppelten Funktion oft gezerrt und contrahirt wird.»[3]

---

[1] Lettre de Klopstock à Villers, 19 oct.99, Isler p.204.
[2] Notes pour son discours du 4 décembre 1810. Wurm, op. cit. p. 37.
[3] *Goethes Jahrbuch*, 1899, p. 115-116.

Villers est un bifrons et non une girouette. Il a deux visages, certes très différents, mais il n'en a « que » deux. Et c'est pourquoi il ne peut faire de compromis, il ne peut montrer qu'une face à la fois. C'est ce que Reinhard explique à Goethe[4]. En cela Villers prend soin de se distinguer de son compatriote Degérando en qui Goethe voyait aussi un intermédiaire entre la pensée allemande et française. Dans cette même lettre Villers répond à Goethe à propos de Degérando:

> «Was den anderen Janus betrifft […], der ist kein bloßer Bifrons, sondern wohl ein Multifrons, der nach vielen Gegenden sich umsieht. - Und noch ist zu merken, daß alle seine Gesichter lachend und süß, zur Eintracht und liebevollem Syncretismus einladend. - Nur gegen den Bifrons hat er einmal eine häßliche Fratze gezogen[5] - Es dauerte aber nicht lange, und wurde bald wieder ganz honigmild.»

Lui, Villers, accepte sa face grincheuse tournée vers la France, il s'en glorifie même; pourquoi dissimulerait il ses sentiments de colère et d'aversion? L'autre face sourit, et le sourire n'est pas feint. Cette double personnalité se retrouve dans la langue que Janus emploie, chaque bouche à la sienne. Reinhard envoyait à Goethe la lettre d'un Janus «der Ihnen die lächelnde Seite zukehrt und deutsch schreibt»[6]. Mais les deux langues ne traduisent pas seulement la sympathie et l'antipathie, elles expriment aussi des états d'âme. A Jean Paul, Villers expliquera:

> «Deutsch schreibe ich gerne, wenn das Gefühl sich meiner bemeistert, wenn ich dithyrambisch werde - denn das ist das ungewöhnliche Organ: französisch brauche ich lieber zum ruhigen Erzählen -»[7]

Il est intéressant de remarquer que cette image de Janus bifrons peut s'appliquer aussi à Villers dans le temps. Ne dit-il pas lui-même que le visage tourné vers la France est usé, renfrogné, que le dégoût l'a couvert de rides, tandis que celui qu'il tourne vers l'Allemagne est un visage souriant de jeune homme avide de s'instruire. La France, c'est le passé, son propre passé qu'il voudrait tant détruire, abolir; mais c'est peut-être aussi un passé dans l'histoire culturelle de l'Europe. L'avenir, la jeunesse, les forces vives se trouvent à présent dans l'Allemagne qui l'a régénéré, c'est de ce côté qu'il importe de tourner les yeux, de tendre l'oreille.

---

[4] ibid. p. 118.
[5] il avait combattu la philosophie de Kant.
[6] *Goethes Jahrbuch*, p. 118.
[7] lettre citée par Pichois, op.cit. p. 462.

Villers, pour changer d'image, était donc devenu ce que son ami Chr. Fr. Cramer, qui se qualifiait lui-même de « *Germano-Gallier* », appelait un « *Gallo-Germanier* ». Mais plutôt qu'un « *Doppelmensch* », qui exprime une double appartenance, il était un « *Zwiemensch* »[8], une sorte d'hermaphrodite moral, portant les attributs de deux nations, mais ne pouvant s'assimiler entièrement ni à l'une ni à l'autre.

Etait-il plus allemand que français? Dans des circonstances analogues, il protestera de son appartenance à l'une ou l'autre nation. Opportunisme mis à part, il lui aurait peut-être été difficile de se dire plus proche de l'une que de l'autre. Et qui ne profiterait de cette situation pour être un tant soit-peu opportuniste, lorsqu'il s'agit de défendre sa vie et son honneur? Se justifiant auprès de Davoust, Villers se dit « bon Français » qui n'a agi que dans l'intérêt de la France[9] - et c'est bien ce motif qui a guidé ses premières démarches. Cherchant à défendre son honneur auprès du gouvernement hanovrien, il se dira « tout allemand » de cœur, et prouvera qu'il peut prétendre à cette nationalité:

> « …je suis naturalisé allemand par le droit, étant bourgeois de Brêmen; tandis que par le fait aussi mon cœur est tout allemand; et il parait, qu'un français qui devient allemand dans son cœur, est à tout prendre préférable à un allemand qui devient français. »[10]

Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à la fin de sa vie son cœur était en effet beaucoup plus proche de l'Allemagne, mais qu'il n'a jamais pu se débarrasser tout à fait de son écorce française. Les Allemands l'ont reconnu pour l'un des leurs, et c'était le plus bel éloge qu'ils pouvaient lui faire: « Unser Villers zu Göttingen (denn wir Deutsche können ihn mit Recht den Unsrigen nennen)… »[11], écrit-on dans un éloge posthume; et Görres l'apostrophe: « mein werther Herr Landsmann am Brocken »[12]. Ses amis français au contraire, en particulier Mme de Staël, n'ont pas cessé de lui rappeler que sa vraie patrie était ailleurs, qu'il le veuille ou non: « Mais pourquoi ne venez-vous pas à Paris? », lui écrit-elle le 30 avril 1814. « Vous avez beau dire, c'est votre patrie. »[13] Seuls ses ennemis ont pensé différemment. En Allemagne ils ont pris prétexte de sa nationalité française pour le chasser, en France ils ont mis en avant ses écrits pour la lui contester.

---

[8] Les deux expressions sont de Cramer qui dit aussi « Rossmensch », « Centaur », voir Wittmer p. 110 et 172.
[9] Wittmer, *Quelques mots* ..., p. 100.
[10] Très-humble Représentation ..., Mannscrit, Hambourg.
[11] Hamburger Correspondent, Beylage zu N- 36, 4 mars 15.
[12] Isler, p. 91. Le Brocken est une montagne du Harz, donc assez proche de Göttingen. Elle est chargée d'un haut potentiel imaginaire car elle évoque le lieu du sabbat des sorcières.
[13] ibid. p. 302.

Mais à quel moment Villers est-il devenu l'homme aux deux visages? Il serait aussi difficile de fixer le moment de cette mutation que celui de sa conversion au germanisme. Petit à petit sa personnalité allemande s'est greffée sur sa personnalité française, la laissant subsister en dessous. Peu à peu deux personnes coexistent en lui, et se manifestent tour à tour. Il est peut-être plus aisé - bien que dans ce domaine on ne puisse rien prouver - de chercher les raisons de la transformation.

Il est bien certain que l'émigration produit une certaine désaffection à l'égard du pays qu'on a été obligé de quitter. On peut constater ce phénomène chez d'autres écrivains qu'on n'a pas accusés d'être de mauvais Français. Chateaubriand écrivait en 1805 à Mme de Staël:

> « Nous autres, Français, pourquoi serions-nous si attachés à notre sol paternel? On m'y a pris tout ce que j'avais. On m'aurait arraché la vie comme à tant d'autres si on m'y avait trouvé à une certaine époque ! »[14]

Par ailleurs nous avons montré plus haut que l'évolution de Villers et sa conversion au germanisme étaient parallèles à sa découverte de l'Allemagne. On pourrait préciser que c'est en écrivant son ouvrage sur Kant qu'il a achevé de se trouver lui-même en trouvant sa voie. Bippen pense[15] que c'est en travaillant à une des grandes gloires de l'esprit allemand qu'il devint allemand. C'est peut-être aller un peu trop loin. P. Gautier écrit pour sa part: « Si l'influence de l'Allemagne a déterminé chez l'émigré une évolution complète des idées et des sentiments, on peut dire que la crise définitive lui est venue de Kant »[16]. A l'époque où il commençait à s'intéresser à Kant, Villers était sans doute converti au germanisme, mais il n'était pas devenu allemand. Le ton de ses articles dans le *Spectateur du Nord* montre qu'il se considère comme Français. Il s'indigne même lorsqu'on le traite de « soi-disant français », proclame son appartenance à sa patrie française. Ce n'est que peu à peu qu'il s'identifiera à un pays, à une religion, à une forme de pensée dans lesquels il n'a pas été élevé. « Nos climats », écrit-il dans le *Spectateur*[17], mais quiconque vivant à l'étranger pourrait le dire; plus tard, parlant des villes hanséatiques « nos villes », « nos braves hanséates »[18], et Reinhard, lui parlant de Lübeck, écrit « votre République »[19]. A Mme de Staël, Villers n'avait

---

[14] Gautier, *Chateaubriand et Mme de Staël* ..., op.cit. p. 670.
[15] Bippen, *Carl von Villers* .., op.cit. p. 293.
[16] Gautier, *Un idéologue* ..., op.cit.p.136.
[17] *Spectateur du nord*, T.X, mai 1799, p. 232.
[18] Wittmer, *Quelques mots* .., op.cit. p. 115.
[19] Isler, *Sep.-Abdruck*, p. 16.

pas hésité à parler de « notre réformation »[20], appropriation étrange sous la plume d'un catholique (car Villers ne fait pas allusion à son livre), et qui s'explique par une conversion sinon religieuse, du moins intellectuelle et sentimentale. C'est dans son travail sur la Réforme qu'il trouva de nouvelles forces pour poursuivre son œuvre, et qu'il s'identifia à un mode de vie et de pensée qui lui convenait. A la fin de sa vie, il ne fait qu'un avec l'Allemagne, juge d'un point de vue allemand. Annonçant l'ouvrage de Mme de Staël dans les *Feuilles littéraires de Göttingen*, il parlera de systèmes philosophiques allemands « bei uns einheimisch »[21].

On peut distinguer en gros deux périodes dans la vie de Villers, comme nous avons essayé de le faire ressortir en divisant son activité en celle d'apôtre et de médiateur. Pendant la première période, qui s'étend jusqu'en 1806 environ, et qui recouvre donc la moitié de son séjour en Allemagne, il est plus français qu'allemand; pendant la deuxième, qui recouvre le reste de sa vie, il est plus allemand que français. Pendant la première il découvre l'Allemagne et cherche à la faire connaitre à ses compatriotes; pendant la deuxième il défend surtout contre ses compatriotes ce qui fait la valeur de sa patrie d'adoption. Ce rôle lui fut imposé par la situation politique, mais aussi par son évolution personnelle. Pendant la première moitié de son séjour en Allemagne, il comptait encore rentrer un jour en France et cherchait à enrichir son pays. Pendant la deuxième moitié, décidé à rester dans la nouvelle patrie qu'il s'est choisie, il cherchera à lui conserver ses richesses et son identité. La charnière qui fait le lien entre ces deux périodes, c'est le retour de Villers en France et la désillusion qui s'en suivit. Pichois a rapproché le « cas » de Villers de celui de Bernadotte - et le cas de Constant, bien que différent, n'en est pas très éloigné-, voyant dans l'un comme dans l'autre de ces « amants déçus », dont les « sympathies étrangères avaient pour cause l'impossibilité de chérir un certain visage de la France. »[22]

Mais quel visage de la France Villers connaissait-il? Jusqu'en 1792, Villers était surtout lorrain, et on comprend mieux sa personnalité si on voit en lui le Lorrain avant d'y voir le Français. Même à la fin de sa vie, alors que l'Allemagne l'a déçu et que la France ne lui est plus rien, il exprime encore le désir de revoir la Lorraine[23]. C'est là qu'il est né, qu'il a ses attaches, ses racines. Et, remarquons-le au passage, il est moins étrange de voir un Lorrain

[20] Isler, p. 274, 1er octobre 1802.
[21] Annonce des Feuilles littéraires, *De l'Allemagne*, éd. 1814, T.IV p.377.
[22] Pichois, op.cit. p. 40-41.
[23] Voir plus haut, p. 229, sa lettre à Görres.

devenir allemand, qu'un Breton, un Auvergnat ou un Provençal. Un habitant des régions frontières est peut-être plus prédestiné que d'autres à trouver ailleurs une nouvelle patrie. G.D. Arnold, un Alsacien, trouve qu'on pourrait « aisément s'attacher à un endroit autre que notre lieu natal ». Lui aussi regarde Göttingen « comme une seconde patrie puisque je lui dois une partie de ce qui est plus précieux que la vie même, des lumières et le perfectionnement de mes facultés intellectuelles »[24]. Ajoutons encore que la Lorraine n'était pas française depuis bien longtemps (elle le devint un an après la naissance de Villers, comme il l'a rappelé lui-même), et que, comme le remarque Jean Schneider dans son histoire de la Lorraine, le souvenir des anciennes libertés provinciales était resté vivant à Metz, Toul, Nancy.[25]

Ceci dit, Villers ne s'était guère éloigné de sa région d'origine; même les pérégrinations de sa vie militaire ne l'avaient pas amené plus loin que Strasbourg, Besançon - et ce sont encore des Lorrains qu'il fréquente à Lons-le-Saunier dans le cercle des Lezay-Marnésia - et, plus à l'ouest, La Fère. C'est tout juste s'il connaissait Paris, et dans un pays où Paris incarne la France, c'était être très peu français que d'ignorer la capitale. Il n'est donc pas étonnant que, plus tard, déçu par une certaine France, il assimile Paris à cette image de la France qu'il déteste, et emploie l'adjectif « parisien » pour « français », gardant au fond du cœur l'image d'une France plus provinciale, patrie regrettée, qu'il a emportée dans son exil.

C'est d'ailleurs au cours de cet exil qu'il devint français, qu'il prit conscience de sa nationalité. Emporté dans le courant de l'émigration, il se sentit solidaire de ses compagnons d'infortune. Aux yeux des étrangers, évidemment, il représente la France. C'est à l'étranger seulement Villers découvrit la France pour constater qu'elle s'étendait au-delà de la région de l'est. Il rencontra des représentants de provinces plus méridionales, dont le tempérament différait beaucoup du sien, et qui se sentaient encore plus « dépaysés » que lui en Allemagne, si bien qu'il finit par s'y sentir chez lui. Il rencontra surtout des représentants des salons parisiens, qui faisaient étalage de leur arrogance et de leur étroitesse d'esprit, et il eut l'occasion d'observer leur comportement vis-à-vis de leur pays d'accueil. Il fit connaissance de l'esprit « à la Rivarol », et ce fut le début de son aversion. Enfin plus tard, au cours de la bataille et du pillage de Lübeck, il sut à quoi s'en tenir sur la gloire militaire de la France, sur l'honneur d'être français et en bon Français qui connait ses

[24] Lettre d'Arnold à Villers, 28 déc. 1802, citée par Wittmer, *Quelques mots ...,* p. 53-54.
[25] J. Schneider, *Histoire de la Lorraine*, P.U.F. 1951, p. 87.

classiques, il put, dans sa Lettre à Fanny de Beauharnais, citer avec fierté les vers de Corneille:

> « Je rends grâces aux dieux de n'être plus Romain
> Pour conserver encore quelque-chose d'humain »[26]

Cette image de la France qu'il rencontra en Allemagne ne pouvait en rien lui rappeler celle qu'il avait emportée d'elle en émigrant, image un peu « vieille France » provinciale, auréolée de la douceur de vivre, à laquelle les baïonnettes étaient venues mettre fin. L'accueil de ses premiers écrits l'avait déjà éclairé sur l'attitude d'esprit des Français, avait contribué à le détacher d'un peuple avec lequel il se sentait de moins en moins de traits communs. La désillusion fut complète lorsqu'il se retrouva en France, ou .plus précisément à Paris.

Ayant connu d'autres formes de vie, il était devenu plus critique envers ce qu'il avait accepté, et même partagé sans difficulté autrefois. Ce qui l'avait séduit dans sa jeunesse ne l'intéressait plus: les réunions mondaines, le brillant de la conversation, les raffinements de la politesse lui apparaissaient comme des formes vides et insignifiantes à côté de la profondeur des études auxquelles il s'était consacré en Allemagne, et de la vie simple qu'on y menait. Il ne peut s'empêcher de comparer et écrit à Mme de Staël:

> « Les Allemands sont essentiellement bons, humains, hospitaliers dans le plus noble sens de ce mot. Ils n'ont pas raffiné l'art des jouissances de la vie autant qu'à Paris. Ils n'ont pas ces soi-disant grâces, cette soi-disante amabilité, ces formes, cette élégance de manières auxquelles vous attachez un très haut prix, contre lesquelles mon humeur croît à chaque instant. Mais ils ont de la vérité, de la nature, du calme et de la bonté. On ne trouve ici que des révérences, derrière lesquelles est la rebutante indifférence de gens blasés et insouciants. »[27]

Ce qui le choquait le plus, c'était les préjugés de ses compatriotes. Ayant été lui-même si facilement converti à d'autres formes de pensée en dépit de son éducation française et de son admiration sincère pour la littérature de son pays, il ne comprenait pas que les autres pussent y rester insensibles, refusant même de les voir alors qu'on prenait la peine de les leur révéler. Ce qu'il oublie, c'est qu'il a été comme eux, qu'il a partagé les mêmes idées, et qu'il a fallu un bouleversement de ses habitudes pour l'amener à une conversion. Ce qu'il a mis des années à découvrir et à assimiler, il voudrait l'imposer en bloc, comme une vérité

---

[26] Lettre à F. de B., p. 25. Corneille, *Horace*. Villers fait une erreur de citation: il écrit « plus » au lieu de « pas ». Oubli, erreur volontaire ou lapsus? Voulait-il dire « de n'être plus militaire » ou » de n'être plus français »?

[27] 12 décembre 1803, cité par Mme de Pange, op.cit. p. 27; voir aussi plus haut p. 144 un extrait de cette même lettre.

supérieure devant laquelle on ne peut que s'incliner, et il s'offusque du refus qu'on lui oppose. Ayant lui-même l'esprit ouvert, il se heurte à un mur d'autosatisfaction et de vanité nationale qu'il ne comprend pas. Il se défend du reproche de partialité que les autres lui adressent dans une lettre à Fauriel:

> « Ce n'est pas, comme vous le dites, une partialité peu philosophique qui me fait incliner pour la culture morale et intellectuelle de l'Allemagne protestante; c'est, j'ose le dire, un sentiment de préférence très motivé, fondé sur dix ans d'études et d'observations »[28].

Les autres, ceux qui n'ont pas traversé les mêmes circonstances, ne peuvent pas davantage comprendre son évolution; de là ces portes qui se ferment, ce dialogue devenu impossible. Villers en France n'est plus reconnu comme un des leurs par ceux qui se disaient autrefois ses amis. Ces derniers n'admettent pas qu'il ait changé, alors qu'ils sont restés les mêmes. Ses idées semblent incompréhensibles à qui n'a pas assisté à la transformation. Puységur offre un exemple frappant d'obstination aveugle. Il se sent trahi par Villers et l'ignore. Même lorsque par fidélité à une promesse faite autrefois, il publiera en 1824 le *Magnétiseur amoureux*, il montrera dans sa postface qu'il est très mal informé de ce qu'est devenu Villers. Puységur, catholique et royaliste inconditionnel, ne se donne pas la peine de comprendre les motifs de Villers, du moment que les idées de celui-ci s'éloignent de ses convictions personnelles. Sans connaître Kant, et parce qu'il le croit ennemi de la religion, il cite quelques extraits décousus du livre de Villers pour prouver à ses lecteurs l'absurdité de la philosophie critique.

> « Imbu de cette maxime fondamentale de toutes les sociétés éclectiques et secrètes de la Haute-Allemagne que chaque individu a le droit de former lui-même ses croyances […] Charles Villers […] en devenant l'apôtre de Kant […] ne me semblait plus qu'un malheureux jeune homme entraîné par les sophismes de cette vaine et orgueilleuse Philosophie, dans les abîmes de cette secte infernale dite des illuminés, aux forfaits de laquelle, sans s'en douter et sans que sa belle âme et son bon cœur pussent l'en garantir, il allait se trouver innocemment coopérer. »[29]

C'était bien mal servir la mémoire de Villers que de publier sur lui de telles inepties. L'ouvrage de Villers sur la Réformation mit le comble à la colère de Puységur. Il lui suffisait de savoir que l'Institut, qui venait de couronner l'ouvrage, professait à l'époque des

[28] Wittmer, *Villers*…, p. 225. Souligné par Villers.
[29] Postface du *Magnétiseur amoureux*, éd. 1824, p. 250.

« philosophies anti-chrétiennes », pour que cela déconsidérât à ses yeux ce même ouvrage, avant même de l'avoir lu[30]. Puységur tenta cependant de revoir Villers à Paris:

> « Aussitôt que je le sus à Paris, je courus l'y embrasser; mais ayant bientôt appris par lui-même le but de son voyage, et nos rapports de société ne pouvant plus de ce moment être les mêmes, je ne tardai pas longtemps à m'en trouver tout à fait séparé […] je l'aimais toujours beaucoup. Mais ne croyant et ne voulant plus de même, […] je lui fis […] mes bien tristes et derniers adieux. »'[31]

On comprend l'amertume de Villers retrouvant de tels compatriotes, que même une amitié ancienne ne pouvait plus rapprocher de lui. On devine tout ce qu'il a gagné en allant en Allemagne, et lui-même est conscient d'avoir une dette de reconnaissance envers ce pays qui a tant apporté à l'épanouissement de sa personnalité. Il est permis de se demander ce qu'il serait devenu en France. Pour Bégin, le séjour en Allemagne a gâché sa carrière d'homme de lettres:

> « Villers, en France, n'eût sans doute pas cessé d'être un littérateur aimable et de bonne compagnie; il eût mis au jour la traduction des odes d'Anacréon, composée dans sa jeunesse, terminé ses tragédies et pris une direction toute poétique; en Allemagne, il perdit une partie de son originalité, et vécut des idées d'autrui plus que des siennes propres… »[32]

Tout le monde ne partage pas cet avis. Gautier écrit:

> « S'il fût resté en France, il eût probablement péri sur l'échafaud, ou, caché en quelque coin de province, attendant la fin de la tourmente, il se fût confiné dans un royalisme étroit et chagrin. »[33]

En Allemagne, au contraire, il s'était épanoui, il est indubitable que sa personnalité y a gagné à tout point de vue, et les Belles Lettres ne regretteront pas trop les tragédies dont il aurait pu les gratifier. Villers, retrouvant les Français, s'est peut-être demandé s'il serait devenu ce qu'ils sont restés: légers, bornés, infatués, intolérants, car c'est ainsi qu'il les juge. Aurait-il adopté comme eux le nouvel esprit de la capitale? Alors, s'il se détache progressivement de la France, c'est par refus de s'identifier à ce qu'il désapprouve.[34]

Mais la France aussi avait changé. S'il n'avait pas été aussi amèrement déçu, Villers aurait pu sourire du renversement des choses. Ce peuple qui l'avait chassé autrefois pour

---

[30] ibid. p. 257-258.
[31] *LeMagnétiseur*…, éd. 1824, p. 255-256. Souligné par Puységur.
[32] Bégin, op.cit. p. 66.
[33] Gautier, *Un idéologue*…, op .cit. p.130.
[34] Villers l'avait pressenti dès le début de son séjour en Allemagne. Craignant de retomber dans les défauts de ses compatriotes, il avait expliqué à son frère la nécessité où il était de rester en Allemagne. Voir les lettres à son frère citées par Braubach.

n'être pas assez républicain, ce peuple qui avait décapité son roi et qui forçait à l'exil quiconque avait des scrupules à prononcer le mot « liberté » voilà qu'il le retrouvait à présent prosterné devant un despote qui se permettait de bafouer impunément la liberté de son peuple et des autres, et dont la puissance augmentait chaque jour. A lui que ses rancunes d'émigré n'avaient pu empêcher de se rapprocher des formes républicaines de gouvernement, ce changement ne pouvait paraître qu'absurde. Il y vit la marque d'un esprit instable, de ce qu'il appelle la « légèreté ».

A Paris Villers découvrit surtout la monstruosité de la ville géante qui attire tout à elle et dévore tout, imposant son goût et sa loi au reste du pays, étouffant tous les germes de vie intellectuelle dans les provinces. Le centralisme croissant qui étendait ses tentacules sur toute la France et déjà sur l'Europe pour les couler dans le moule de l'uniformité administrative et culturelle, l'obligeait à faire, consciemment ou non, la comparaison avec l'Allemagne, et de conclure à l'avantage de cette dernière, dans le domaine politique comme dans les autres. A la différence de Mme de Staël qui, dans son exil, garde l'amour de la France, espérant la voir libérée un jour des griffes du dictateur, Villers finit par assimiler la France à son gouvernement[35], le régime à la nation. On peut voir encore dans ce phénomène une cause du détachement de Villers à l'égard de la France. Tout en essayant de transformer la France à son idée, il refuse d'assumer en tant que membre de cette nation certains des aspects qu'elle représente et qui lui déplaisent, ou dont il a honte. Et comment pourrait-il être fier de sa nationalité lorsque, partageant la vie des Allemands, il voit ses compatriotes envahir, occuper, piller, dépecer le pays qui l'a accueilli? N'est-ce pas au contraire prendre la défense de l'image qu'il se fait de l'honneur français que d'essayer de faire cesser ces scènes de barbarie? Il voudrait une France généreuse, libérale, éclairée; il la trouve conquérante, autoritaire, étriquée. Il ne peut l'accepter. Il écrit à Fanny de Beauharnais:

> « …jugez de ce que moi, Français, à qui l'honneur français est précieux, qui aime les hommes en général, qui aime et qui vénère beaucoup l'Allemagne, je devais souffrir d'afflictions et d'humiliations diverses; de quelle indignation profonde je devais être saisi! Moi qui voudrais que la gloire de ma patrie fut si pure… »[36]

---

[35] Cela ne se fit pas tout de suite; dans le *Spectateur*, encore, Villers plaçait la France au-dessus de son gouvernement, voir plus haut, p. 103.

[36] *Lettre à F… de B…,* p. 63.

C'est de cette France, de cette nation qu'il parle quand il écrit à Jean Paul: »Ich habe das Unglück, sie zu verachten »[37].

La honte qu'un citoyen éprouve à propos d'une action de son gouvernement qu'il juge indigne, se traduit dans le pays même par une opposition au régime, et le citoyen est au-dessus de tout soupçon; mais si cette opposition provient d'un citoyen qui se trouve à l'étranger, elle est interprétée comme un crime de lèse-patrie. S'il était resté en France Villers aurait - peut-être - rejoint les rangs de l'opposition pour marquer sa désapprobation; étant à l'étranger il avait le choix entre trahir ses convictions ou renier malgré lui sa patrie. Trop droit, trop ennemi des compromis pour agir contre les premières, il attaque la France qui ne les partage pas, et ce faisant s'en éloigne encore davantage.

Les Français eux-mêmes, par leur intransigeance, l'ont poussé dans ce rôle de renégat. Ils ont été sourds à ses paroles, ils n'ont repoussé ses conseil que parce qu'ils venaient de l'étranger. Villers ne se contentait pas d'attaquer, il osait proposer un modèle. On croirait entendre la *Chanson du Bon Français* de Béranger lui répondre:

« Redoutons l'anglomanie
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du bon goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins. »[38]

Le ton des écrits de Villers se fait de plus en plus acerbe. Il suffit de comparer les *Idées sur la destination des hommes de lettres…* aux derniers articles du *Spectateur*, pour se rendre compte de l'évolution de ses sentiments envers la France en si peu de temps. Ajoutons encore que certains amis allemands de Villers un tant soit peu gallophobes (Grimm, Görres, Perthes, Poel) étaient ravis d'avoir trouvé un défenseur, et que leurs opinions confirmèrent Villers dans les siennes. Il a peut-être même exagéré un peu ses sentiments dans les lettres qu'il leur adresse, ainsi que dans celles à Jean Paul. Il était d'ailleurs trop assimilé par son milieu allemand pour être objectif.

Villers ne peut s'empêcher de comparer tout ce qui se fait en France à ce qu'il trouverait d'équivalent en Allemagne. La découverte de l'Allemagne lui avait révélé une partie de lui-même. Retrouvant la France, il comprendra à quel point il s'en est éloigné sans le vouloir. Militaire promis à une brillante carrière, le contact avec les soldats français

[37] Pichois, op.cit. p. 462.
[38] cité d'après J. Texte, *Les origines de l'influence allemande*…, op.cit. p. 7.

d'occupation lui fait découvrir l'aspect sordide du métier des armes derrière l'uniforme de parade; catholique par tradition, plutôt indifférent en matière de religion, la rencontre avec le protestantisme fixe son attention sur ce sujet et lui fait voir d'un tout autre œil la religion romaine; élève peu appliqué pendant sa scolarité, le culte de la science rencontré en Allemagne et la découverte de ses instituts d'éducation l'obligent à se pencher sur le problème de l'enseignement et lui révèlent la carence du système français. A côté des richesses intellectuelles de l'Allemagne, qu'est-ce que la France lui avait donné qu'il pût mettre en balance? De médiocres études, une fausse conception de l'honneur et de la gloire, une religion qui ressemblait à de la superstition, une vie mondaine superficielle, une poésie impersonnelle, et une philosophie basée sur le sensualisme. Tandis que la France dédaigne l'aide qu'il lui apporte et le désavoue, l'Allemagne le fait citoyen d'honneur d'une de ses plus grandes cités. Dans tous les domaines, la comparaison le détermine en faveur de l'Allemagne et le détache un peu plus de la France.

Mettant en parallèle le caractère des Français et des Allemands, il se retrouve aussi plus proche de ces derniers. En même temps, il se transforme, s'imprègne des traits de leur caractère qu'il admire le plus, et finit par les faire siens. Les Français au contraire lui apparaissent de plus en plus comme des êtres différents de lui, en qui il ne peut se reconnaître. Il ne retrouve plus dans ces Français du Consulat et de l'Empire les gens aimables et cultivés dont il a emporté le souvenir. Il refuse surtout d'être le compatriote de ces pédants de Parisiens qui incarnent tout ce qu'il abhorre. Ainsi, tout en déplorant l'emprise de la capitale sur la province, il commet l'erreur de tout ramener à Paris, de juger le pays à travers la capitale et les Français à travers les Parisiens. Paris, capitale de la stérilité intellectuelle! Villers ne mâche pas ses mots: « catacombe », « épidémie morale », « putréfaction », « tourbe », « barbarie », « peuple dégradé », « castrats intellectuels », « vils cafards »[39]. Ses lettres, derrière les termes injurieux pour ses compatriotes, trahissent son amertume, sa tristesse, sa déception, son désarroi. A Görres, par exemple, il écrit de Paris:

> « …gardez-vous de me croire mort et victime de la putréfaction universelle qui m'environne ici. Au milieu de ce tumultueux néant, parmi la foule des castrats intellectuels qui sont réduits aux facultés inférieures des sens et de l'entend[ement] le plus étroit, je me promène silencieusement, plein de vie intérieure, plein d'agitation et de douleur. […] Quand dans cette immense catacombe, je rencontre un vivant mes yeux chargés d'indignation se fixent, puis

[39] On trouve toutes ces expressions dans ses lettres à Görres, Cuvier, Jean Paul, Mme de Staël.

> s'élèvent vers le ciel, et semblent se demande quels sont les remèdes à tant de maux, à une épidémie morale, qui pour comble de misère, est devenue la santé et la vie de tout ce peuple dégradé? S'il n'était que malade on pourrait le médicamenter - mais il est vivant et sain, d'une fausse vie et d'une fausse santé. Il vit de la vie des sens, et est sain de la santé des brutes. »[40]

Dorothea qui partage les jugements de Villers sur ses compatriotes (et peut-être les consolide), sans comprendre le déchirement qui se produit en lui, écrit au cours du second séjour à Paris:

> «Hier […] herrscht der Schein: Le roi soleil. Warum nicht auch: la France soleil - Paris soleil – le Français soleil? […] Villers stimmt in der Beurteilung seiner Landsleute mit mir überein. Er betrachtet sie schmerzlich wie einen mißratenen Bruder. Sein Vaterland ist ihm entfremdet, wo die Wahrheit mit Füßen getreten wird.»[41]

Villers ne peut tout simplement plus vivre en France.

2. Villers et l'Institut

Dans cet enfer parisien- il lui reste un petit asile, comme un reste de la patrie perdue, un groupe d'amis sincères et de gens qui pensent comme lui: l'Institut de France. C'est la meilleure France, la France idéale, chère à son cœur, celle avec qui il peut dialoguer, celle aussi où il retrouve des qualités admirées en Allemagne. Pourtant le chemin qui l'avait conduit à l'Institut n'était pas le plus direct et passait par l'Allemagne. Villers n'aurait pas cru en quittant la France qu'un jour il se trouverait dans le même camp que les « Idéologues ».

Paul Gautier a intitulé son étude sur Villers *Un idéologue sous le Consulat et le Premier Empire*. Il a relevé chez Villers trois signes essentiels qui permettent de le ranger dans la catégorie des idéologues: 1. Cosmopolitisme le plus absolu et dédain souvent injuste de la France et des Français; 2. Opposition au catholicisme et à ses conséquences politiques et sociales; 3. Horreur de la guerre et de la conquête. C'est chez Villers, ajoute Gautier, une « idéologie teintée de germanisme, dégagée de préjugés purement français, élargie par l'expérience d'une grande Révolution, le spectacle d'une nation étrangère, la connaissance approfondie de ses mœurs et de sa littérature »[42]. Cependant, malgré toute la sympathie

---

[40] 22 niv [ose] 13 (1805), Isler, p. 75.
[41] Schlözer, op.cit. p. 234.
[42] Gautier, *Un idéologue*…, op.cit. p. 129.

qui se dégage de cette étude qui tend à montrer Villers sous son plus beau jour (c'est une des plus positives qui ait été écrite par un Français), nous ne pouvons souscrire tout à fait à l'opinion de Gautier et mettre Villers sur le même plan que les idéologues.

On ne peut nier qu'on retrouve chez Villers certaines des grandes idées de l'idéologie; il croit à la religion de la science et de l'humanité, à la perfectibilité de l'homme : idées chères aux philosophes du XVIIIe siècle, mais que Villers, comme le remarque très justement P. Gautier, découvre chez Kant. C'est en étudiant Kant (que combat l'Institut) qu'il prend pleinement conscience de son cosmopolitisme[43], qu'il affermit sa croyance en la perfectibilité, qu'il puise des idées sur la guerre et la civilisation. Villers aurait-il ignoré que ces idées se trouvaient aussi dans les œuvres des philosophes français? Certainement pas. Dans ses *Lettres westphaliennes*, Villers se montrait l'héritier du rationalisme du XVIIIe siècle. Mais le dix-huitième siècle a aussi produit l'empirisme qu'il condamne de plus en plus à mesure qu'il découvre Kant, et il a bientôt tendance à ne voir que la philosophie sensualiste dans le XVIIIe siècle français. De plus il a fait à ses dépens l'expérience de la Révolution, et s'il affirme d'un côté que la vraie philosophie n'est pas source de désordres, il a tendance, comme bien d'autres à son époque, à faire retomber sur la philosophie du XVIIIe siècle tous les maux dont la France a souffert. « Le vandalisme, enfant athée de l'athée encyclopédisme », écrit-il à Cuvier[44]. Toute la première partie de son livre sur Kant est une condamnation de l'encyclopédisme et de l'empirisme qu'on osa appeler philosophie[45].

> « Le nom de la philosophie se rencontra partout, et la chose nulle part. On osa même donner à cette période de bavardage le titre de siècle philosophique, et dans aucun tems la vraie philosophie n'avait été aussi méconnue. »[46]

Son besoin de clarté ne trouve pas dans le dix-huitième siècle des bases assez solides. L'Encyclopédie, ce pur produit du siècle philosophique, n'a même pas su définir la philosophie:

---

[43] N'oublions pas qu'un des premiers articles de Villers dans le *Spectateur du Nord* avait été une traduction d'un écrit de Kant présentée sous le titre *Idée de ce que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde par Mr. Kant*, T. VI, avril 1798. Voir plus haut p. 111

[44] *Lettre à Cuvier*…, op.cit. p.71.

[45] Villers fait cependant quelques réserves. Il précise dans une note: « C'est dire assez que par le nom d'encyclopédistes, j'entendrai toujours désigner les adhérens d'une certaine secte, et non pas le grand nombre d'écrivains estimables qui travaillèrent a l'Encyclopédie, et dont la plupart ne furent pas des encyclopédistes », *Philosophie de Kant*, p. 152.

[46] *Philosophie de Kant* p. 153-154.

> « L'encyclopédie offre sur ce point, comme sur bien d'autres, une bigarrure de doctrine, et une vacillation de plan qui confond et afflige celui qui y cherche une instruction solide. »[47]

Villers voit dans l'encyclopédisme la source de toutes les ordures littéraires[48]. « La métaphysique des sens » et « la morale des passions » ont apporté des maux incalculables aux nations européennes qui les ont adoptées; le dernier de ces maux fut le jacobinisme[49].

Il reproche surtout à cette philosophie de s'être implantée aux dépens de la religion; ce qui est d'ailleurs logique, reconnaît-il lui-même, l'empirisme ne pouvant par définition s'allier avec la croyance en un Dieu.

> « Si les matérialistes étaient conséquens, ils seraient tous athées; mais s'ils étaient conséquens, seraient-ils matérialistes? »[50]

Pour Villers, philosophie véritable et religion ne sont pas incompatibles. Au contraire, elles doivent marcher main dans la main; il n'y a qu'en France qu'on en a fait des ennemies irréductibles.

Malgré ces divergences essentielles entre ses idées et celles des idéologues, adeptes de l'encyclopédisme, Villers, comme on l'a vu plus haut, dédia sa *Philosophie de Kant* à l'Institut. Voyait-il dans cette institution illustre le seul public capable de le comprendre? Croyait-il que ses lumières lui permettraient de se dégager de certains préjugés français? Son but était-il simplement de provoquer une discussion autour de son livre?

L'accueil de la *Philosophie de Kant* ne fit qu'élargir le fossé qui séparait Villers des idéologues, pour lesquels il éprouve alors un certain mépris. Seul Cuvier, qui a compris la philosophie de Kant, trouve grâce à ses yeux. Lui exposant la théorie du cerveau du Dr. Gall, qui plaçait l'organe de la métaphysique sur le sommet du crâne, Villers écrit avec ironie à Cuvier:

> « Vos confrères de l'Institut, Messieurs les <u>idéologues</u>, ont ici, à coup sûr une furieuse cavité; je gage, entre autres, qu'on mettrait un œuf de poule dans celle du cit. Naigeon. Le profil de Kant […] présente vraiment à cet endroit une convexité frappante… »[51]

L'*Essai sur la Réformation* devait réconcilier Villers avec les idéologues, dont il s'était d'ailleurs rapproché à son insu. « Kant a dominé, hanté sa vie, a donné à son idéologie des

---

[47] *Philosophie de Kant*, p 26.
[48] ibid. p. 165, note.
[49] ibid. p. 163-165.
[50] *Lettre à Cuvier…*, p.82.
[51] *Lettre à Cuvier*, p. 63-64.

tendances et des formes différentes de celles des idéologues français, héritiers de Locke et de Condillac », écrit P. Gautier[52]. Nous irons même plus loin. Ce n'est pas en ce qu'il adopte les principes du kantisme que Villers se distingue de l'idéologie. C'est au contraire en étudiant Kant et en luttant par-là contre l'idéologie qu'il s'en est rapproché. Il condamnait en bloc l'encyclopédisme comme faisant partie d'un contexte incompatible avec ses propres convictions; par ailleurs il avait retrouvé chez Kant certaines des idées maîtresses de l'encyclopédisme, mais intégrées dans une philosophie qui s'élevait sur les ruines du sensualisme et édifiait la morale en principe de vie. Son amour pour l'Allemagne et son admiration pour Kant l'avaient empêché de voir qu'il reprenait à son compte et défendait quelques-unes des idées professées dans les milieux de l'Encyclopédie. Propageant ces idées il avait retrouvé malgré lui, par le biais de l'Allemagne, la pensée des lumières - que son parti-pris originel l'empêchait d'apprécier - dans son aspect le plus positif. C'est par le même détour qu'il deviendra républicain; après avoir trouvé les principes de la liberté - entre autres - dans la religion de Luther, il se rallie au principe de la Révolution, identique à l'idée de progrès. De même les idéologues, faisant l'évolution inverse, embrasseront la cause du germanisme qu'ils avaient d'abord combattu, par opposition au régime impérial, comme une force capable de lui faire face.

On pourrait donc dire que Villers est plutôt un idéologue par hasard, un homme qui a quelques idées communes avec les idéologues. Ceux-ci le reconnaissent pour un des leurs, et on a vu qu'il servit leur cause en écrivant l'*Essai sur la Réformation*. Pourtant s'ils penchent en faveur du protestantisme, c'est pour des raisons politiques plutôt que religieuses ou morales. L'opposition de Villers à la politique de l'Empire, à l'esprit de conquête, sa lutte pour la liberté de pensée le rapprochèrent d'eux davantage[53], au point que Napoléon vit en lui un « idéologue allemand ».

C'est en tout cas parmi les idéologues que Villers trouva un certain soutien; l'Institut fut sa seule patrie véritable en France - la seule dont il fût fier de se proclamer citoyen -, et son appartenance à ce corps savant un de ses titres de gloire. Allant trouver Murat pendant l'occupation de Lübeck pour plaider la cause de ses habitants, il lui dira:

> « Nous autres gens de l'Institut […] nous nous croyons appelés à être les prêtres de la vérité et à la faire parvenir jusqu'aux Princes. »[54]

---

[52] Gautier, *Un idéologue*…, p.136.
[53] Dans ce domaine il était encore plus proche de Mme de Staël.
[54] *Lettre à F…de B*…, p. 74.

Sa nomination comme membre correspondant lui avait-elle fait oublier les divergences derrière la communauté d'idées? Il accepta cet honneur avec une grande fierté, et joua son rôle avec sérieux. L'estime qu'il avait toujours portée à l'Institut l'avait engagé à lui dédier son ouvrage sur Kant. Désormais il voit dans l'Institut, face à la légèreté du reste de la France, le temple de la science et de la raison, l'asile, dans ce pays corrompu, de l'humanité et de la vérité. Lui-même se considère comme un des grands prêtres de cette religion supérieure qu'il faut faire partager aux autres, sa mission est un sacerdoce, et comme tout prosélyte il fait passer son dieu avant sa patrie.

3. Villers à mi-chemin entre la France et l'Allemagne

Comme le fait remarquer Baldensperger, Villers n'était pas fait pour ronger son frein en silence comme les idéologues[55]. Son tempérament impulsif et communicatif le portait à agir et à réagir. En cela il était resté français. Mais par l'idéalisme naïf qu'il mettait dans tous ses actes, il se rapprochait davantage des Allemands. Sans vouloir reconnaître dans chaque trait de son caractère le signe de l'un des deux pays, nous pouvons essayer de tracer son portrait moral.

Commençons par les qualités. La première est sans doute son enthousiasme (et on ne peut s'empêcher de penser à certaines pages de *De l'Allemagne*), son engagement total au service d'une idée, d'une cause qu'il défend de toutes ses forces. Cet engagement se manifeste dans tous les domaines: politique, littéraire, personnel; et il est désintéressé: même ceux qui lui ont tenu grief de ses idées ont rendu hommage à son désintéressement. Villers n'attend aucune récompense, refuse les postes alléchants qu'on lui offre pour mieux servir sa cause ailleurs; il ne vise à d'autre but qu'à apporter la vérité qu'il a découverte; on ne trouve pas dans son œuvre l'intention polémique qui se fait jour dans le livre de Mme de Staël. Villers, avec beaucoup d'abnégation, sait même s'effacer, en littérature, devant ceux qui savent mieux défendre la même cause.

Il a comme une disposition naturelle à rendre service à qui a besoin de lui, allant jusqu'à oublier ses propres malheurs pour aider les autres. Il est médiateur par

[55] Baldensperger, *Un déraciné*..., p. 506.

tempérament. Son optimisme le fait agir là même où la cause semble désespérée; ses échecs ne le découragent pas. Rien ne peut l'arrêter dans sa lutte pour la justice, la vérité et la liberté, pas même la crainte du ridicule ou celle d'être insulté. Il persiste, en dépit de tout, à croire en la bonté de l'homme, en la perfectibilité de l'espèce, au triomphe de la civilisation. Sa devise est de croire les hommes meilleurs qu'ils ne sont pour se rendre meilleur lui-même. On l'a appelé « le chevalier sans peur et sans reproche », et il avait plus de courage que les Allemands pour défendre leur cause et oser prendre la parole à une époque où la peur clouait la bouche à tous. Ses amis ont reconnu son courage et l'en ont remercié.

Son engagement pour une idée n'a rien de l'obstination bornée. Villers sait reconnaitre ses torts, et son ouverture d'esprit lui permet d'adopter toutes les grandes idées qu'il rencontre sur son chemin, qu'elles s'accordent ou non avec ses conceptions initiales. Ainsi s'explique l'évolution de sa façon de penser et la transformation de sa personnalité. Son amour de la vérité à tout prix peut rendre compte de son désir de communiquer aux autres, sans plus attendre, ce qu'il a découvert et expérimenté lui-même, de son refus du compromis, de son caractère entier.

Son action fut toujours guidée par les sentiments les plus nobles: « Je n'ai nul penchant horizontal », écrit-il à Jean de Müller dans une de ces lettres où il livre le plus de lui-même[56]. « Je suis un bon diable, susceptible de quelque indignation contre le mal et contre l'injustice. - Voilà tout mon talent et toutes mes qualités »[57]. A Müller, il parle aussi de ses deux passions, l'amitié et l'ardeur immodérée du bien[58]. Reinhard a reconnu en lui des qualités éminemment allemandes, si allemandes qu'il ne prend pas la peine de les traduire: « Glauben, Hofnung und Liebe »[59]. D'une façon générale la correspondance de Villers montre à quel point il était « aimé » et « estimé ». Ces deux mots reviennent plusieurs fois sous la plume de Mme de Staël et de Reinhard, parfois les termes sont encore plus élogieux. Son naturel aimable, direct, confiant lui ouvrait toutes les portes et tous les cœurs. Cet homme non marié qui adorait les enfants partagea les joies de la famille avec les Rodde, mais aussi avec ses amis Brandis et Reinhard. A Göttingen, à la fin de sa vie, c'est la

[56] Lettres à Jean de Müller, in Eggli, op.cit. p.102.
[57] ibid. p. 464.
[58] ibid. p. 102.
[59] Isler, *Sep.-Abdruck*, p. 35.

jeunesse qui lui fut le plus fidèle, tant il avait su rester proche d'elle, malgré les malheurs qui l'avaient vieilli physiquement prématurément.

Il n'avait pas que des qualités, mais elles font plus qu'équilibre ses défauts, elles réussissent à les faire oublier. Nous avons vu Villers susceptible, irritable, irascible. S'il s'exalte facilement, il est aussi facilement blessé, réagit mal à toute attaque personnelle, même s'il la devine sous la plume d'un ami sincère comme l'est Jacobi. Il accepte encore moins qu'on attaque la cause dont il s'est fait l'avocat, même si on l'attaque à travers sa personne. A Paris, il provoqua en duel l'auteur d'un article injurieux du *Mercure de France*[60].

Sa modestie véritable ne l'empêche pas toujours de tirer de son rôle une petite gloriole, comme le prouvent certains passages de ses lettres à sa famille, ou la *Lettre à Fanny de Beauharnais.* Quand il avoue à Goethe son tempérament colérique, c'est avec une sorte d'autosatisfaction, puisqu'il ne manifeste sa colère qu'envers la France. Et c'est là le côté surprenant de son caractère: les Allemands n'ont relevé chez lui que des qualités, tant il prend soin de réserver ses humeurs aux Français; il leur montre la face souriante de Janus. Quand ils ont quelque chose à lui reprocher, ils le font sur le ton de l'indulgence, et les défauts qu'ils lui trouvent ne sont que l'exagération de ses qualités. Il est trop franc, pas assez diplomate, inexpérimenté en politique, il brusque les choses par son besoin de dire la vérité. Sa « force de bonhommie » fait rire Reinhard malgré la gravité de la situation[61]. Goethe le trouve « sehr brav […] doch etwas leidenschaftlich verworren »[62]. Jacobi reproche à Villers la trop grande franchise de ses paroles, le ton provocateur dont il ne semble pas toujours être conscient. Il lui écrit à propos de son *Essai sur la Réformation* dont il faisait par ailleurs l'éloge:

> « Mon seul regret et ma seule critique était que vous faisiez souvent violence à la langue dans laquelle vous écriviez, non par ignorance, mais puisque tel était votre bon plaisir, et que ce goût de violence, que j'appelais votre courage, se faisait remarquer plus ou moins dans tout votre faire comme auteur. »[63]

Mais le défaut le plus grave de Villers, et que n'ont pas vu ses amis, est à nos yeux celui d'être lui-même ce qu'il reproche à ses compatriotes d'être. Avec la même autorité qu'eux, lorsqu'ils proclament la supériorité du goût français, Villers veut imposer sans discussion sa propre vérité. Il ne cherche pas à séduire, ne fait pas place au compromis, et

---

[60] voir plus haut, p. 125.
[61] Isler, *Sep.-Abdruck*, p. 47.
[62] *Goethes Jahrbuch*, op.cit. p. 119.
[63] Isler, p. 179.

dans cette démarche devient aussi intolérant qu'eux Et il partage avec les Français la plus totalitaire des attitudes de l'esprit qu'est la certitude d'être dans le vrai.

Villers reconnaît certains de ses défauts, mais c'est pour s'en vanter. A Mme de Staël il se plait à avouer son « genre de folie […] difficile à guérir », qui consiste à proclamer la misère de ses contemporains[64], ou sa « Donquichoterie »[65].

> « J'ai beau me vouloir faire historien, le raisonneur perce à chaque instant. C'est un défaut qu'on m'a déjà assez reproché et dont je ne me déferai jamais »[66]

écrit-il à Fanny .de Beauharnais pour s'excuser de se perdre en digressions sur la raison humaine. Mais il est évident qu'il y trouve plaisir.

De même que les Français l'avaient poussé dans son rôle d'imprécateur, les Allemands le confirment dans celui de médiateur. Dorothea l'y avait engagé, Jacobi et Reinhard le lui rappellent sans cesse, Müller, Brandis et bien d'autres l'en félicitent.

Nous avons vu plus haut le penchant de Villers pour les études abstraites, son goût pour la spéculation, le mystérieux, l'impénétrable, qui pouvaient s'expliquer par ses origines lorraines et son tempérament d'homme de l'est, et qui devaient lui permettre de se sentir plus facilement à l'aise en Allemagne; mieux, d'y trouver un pays répondant à ses aspirations les plus profondes. Si, aux yeux de certains, Villers devint totalement allemand dans sa façon de penser et de sentir, il resta en tout cas français dans ses manières. Les témoignages sont unanimes sur ce point. « Alors qu'il ne peut absolument plus comprendre et apprécier les Français, le Français, en lui, sort par tous les pores »[67]. Mme de Staël écrit à son sujet:

> « Villers est allemand de système, d'entêtement, mais il a la plaisanterie française la plus aimable du monde quand il le veut et s'il ne mettait pas quelquefois sur sa tête le bonnet de docteur de Mme Rodde, il serait bien plus distingué encore qu'il ne l'est. »[68]

Sa conversation est agréable, il sait lire les vers avec beaucoup de talent, il a des dons pour jouer la comédie. Le charme de sa personne a frappé tous ceux qui l'ont connu. « Tous ceux qui vous ont vu disent, que vous êtes encore supérieur en conversation à vos écrits mêmes »[69], lui écrit Mme de Staël avant de le connaître.

---

[64] ibid. p.273.
[65] ibid. p.285.
[66] *Lettre à F… de B…*, p. 66.
[67] Témoignage d'un ami de Villers, cité par Baldensperger, *Un déraciné…*, op. cit. p. 505.
[68] 26 déc. 1803, Lettres à un ami, op.cit. p. 60.
[69] Isler, op. cit. p. 270.

Villers se défendra de ses talents qui trahissent un peu trop ses origines, et lui rappellent le fringant jeune homme de Boulay. Mme de Staël lui écrit encore à ce sujet:

> « …il faut nous pardonner d'attacher quelque prix en société à ce qu'on soit aimable en société, et vous qui l'êtes extrêmement, je ne conçois pas pourquoi vous voulez qu'on méprise les agréments que vous avez, quand vous y consentez autant et plus que personne. »[70]

Nous disions plus haut que les Allemands ont surtout retenu les qualités de Villers (et les études qui lui sont consacrées confirment l'attitude de ses contemporains). Mais les Français l'ont peut-être vu sous un jour différent. Villers, lorsqu'il revient séjourner en France, semble être un autre homme qu'en Allemagne, comme si sa moitié française, libérée par l'air du pays natal, remontait à la surface pour cacher l'autre. Et - un Français ne pourra le constater qu'avec tristesse – ce n'est pas sa plus belle moitié.

Nous avons eu l'occasion de voir Villers réagir contre les qualités françaises de Mme de Staël, son goût de briller, sa sociabilité qui lui semble aller à l'encontre de la vérité. Sa conduite envers elle, après l'entrevue de Metz, n'avait été « point du bon genre, ni f:rançais ni allemand », comme elle le lui rappelait[71]. Elle semble avoir été déçue et blessée par le refus de Villers (qui était peut-être de la négligence), d'entreprendre à Paris une démarche en sa faveur:

> « Je ne crois point être injuste, Monsieur, en vous disant que je suis blessée de votre conduite envers moi; je vous demandai un service dans une situation malheureuse. Il était peut-être présomptueux à moi de compter à ce point sur votre amitié […] lorsque ce voyage pouvait contribuer à la fin de mon exil, n'en parlons plus […] Depuis que je vis, un ami exilé, malheureux, absent a toujours été ma première affaire, mais encore une fois, j'avais tort de vous avoir traité en Kantiste et de prendre vos promesses d'amitié à la lettre. »[72]

On ne saurait expliquer l'attitude de Villers dans cette circonstance par « le caractère égoïste de ce personnage si peu sympathique et si peu disposé à se compromettre pour ses amis »[73], comme le fait un peu trop rapidement Mme de Pange, si pressée de le condamner pour parer Mme de Staël de toutes les qualités et l'ériger en victime. Quand on connaît le caractère de Villers, d'ordinaire si disposé à s'entremettre, on ne peut qu'être étonné de sa façon d'agir dans ce cas précis. Elle est unique dans sa vie et ne peut s'expliquer que par des

---

[70] ibid. p. 297.
[71] 28 déc. 1803, Isler, op.cit. p. 296.
[72] 15 déc. 1803, ibid. p. 295.
[73] Mme de Pange, op.cit. p. 29.

circonstances exceptionnelles. N'y aurait-il pas aussi un peu de la faute de Mme de Staël? Après s'être séparé d'elle à Metz, Villers voulait sans doute briser tous les liens entre eux, pour n'avoir même pas droit à sa reconnaissance. Il est intéressant de lire ce que Jacobi, seul au courant du secret de la rencontre[74], répondit à Villers après que celui-ci le lui eut confié:

> « J'ai couvert d'un triple trait d'encre le passage de votre première lettre que vous m'avez ordonné de traiter ainsi d'abord après l'avoir lu, et je n'ai confié cette anecdote à personne. Elle est bien remarquable. La Dame en question m'avait écrit sur votre sujet après qu'elle se fut séparé[sic) de vous à Metz, avec un intérêt et une jalousie qui m'a fait deviner l'état de son âme et une partie de ses projets; mais j'étais loin de m'imaginer tout ce que vous me racontez. »[75]

Ce n'est donc pas « la crainte de déplaire au Premier Consul », qui a empêché Villers d'écrire à Mme de Staël, comme celle-ci semblait le supposer[76], mais sans doute des raisons plus personnelles, qu'elle ne voulait peut-être pas s'avouer, se faisant encore illusion sur les véritables motifs de Villers.

Toutefois à Paris Villers est un autre homme. Bien qu'il ne cesse de faire leur éloge à qui veut l'entendre, il semble négliger ses amis allemands, au point que ceux- ci désespèrent de le voir revenir parmi eux. Jacobi lui écrivit plus tard de Munich:

> « Je n'ai pas cessé pendant tout le temps de votre absence de penser à vous avec le plus vif intérêt, et de désirer votre retour avec passion. Je sollicitais de tous côtés des informations à votre sujet, mais j'y perdais mes peines; personne ne sut jamais m'apprendre rien de direct et de précis; l'opinion générale était que vous ne retourneriez pas en Allemagne; elle reçut toutes sortes d'appui, gagna Koeppen, et me gagna moi-même. »[77]

S'il oubliait apparemment les Allemands, ce n'était pourtant pas pour se rapprocher des Français. Parmi eux il devient « misanthrope à l'excès »[78]. Il se sent mal à l'aise dans le milieu français, il étouffe.

> « Il me tarde d'aller respirer de nouveau un air pur et libre, de dilater ma poitrine et de vivre au milieu du savoir sérieux, au milieu de gens qui réunissent la simplicité des mœurs, à la sublimité de la pensée, au milieu d'amis véritables et chauds. »[79]

---

[74] voir plus haut, p. 138.

[75] Elle avait écrit à Jacobi le1er janvier 1804:« Villers qui est très aimable et très spirituelle [sic] passe sa vie avec une grosse allemande Mad. Rodde qui a pour lui une admiration sans perspective et quand on veut nuancer des observations il croit qu'on est une frivole française tout lui parait léger à côté de sa bonne petite lapinne », Aus dem Nachlaß Jacobi's, hgg. von R. Zoeppritz, Leipzig 1869, B.I, S.316. Jacobi qui était également un ami de Dorothea avait dû apprécier avec modération !

[76] lettre à Jacobi, Zoeppritz, B.I, S. 321.

[77] Isler, op.cit. p.'178. A cette époque B.Constant s'étonnait aussi de son silence.

[78] lettre citée par Mme de Pange, op.cit. p. 28.

[79] Ibid.

Pourtant, sous l'influence de la France, il retrouve un peu de sa légèreté première qu'il refuse d'avouer et réserve à ses amis intimes. Mme de Staël écrit à Suard pour lui recommander Villers « homme d'esprit » et « homme de talent »:

> « Villers est tout cela si l'on peut le tirer de son Allemagne. Comme il a de la grâce dans l'esprit je l'ai fait rire de son sérieux, mais il y retombe et nous croit tous plus ou moins frivoles. »[80]

On dirait qu'il se croit obligé de jouer le rôle qu'il s'est lui-même, et que les autres lui ont imposé. De son séjour à Paris il gardera le souvenir de dîners intimes avec quelques amis choisis: Constant (dont il était devenu l'ami en 1803 à Metz, après l'avoir critiqué dans le *Spectateur*)[81], Hochet, Barante, Cuvier; et de l'accueil reçu entre autres dans la maison de la comtesse Fanny de Beauharnais. Autrement dit, Villers n'accepte d'être français que lorsqu'il se trouve en compagnie d'amis dévoués dont il est sûr d'être compris, et qui ne retourneront pas ses grâces contre lui.

Car au fond ce sont plutôt les Français que la France qu'il déteste. Si la France n'était peuplée que de ses semblables il s'y trouverait très bien. Mais il a peu d'amis véritablement français. Stapfer, Constant, Mme de Staël, Jean de Müller, qui sont comme lui des intermédiaires, lui viennent de Suisse. Les autres sont habitants de provinces frontières souvent déchirées au cours de leur histoire entre la France et l'Allemagne: Montalivet, M.Berr, Grégoire, sont Lorrains comme lui; Arnold, Haffner, Koch, les rares Français qui comprennent et estiment ses efforts, sont Alsaciens. Parmi les amis allemands de Villers, on trouve aussi de ces habitants des régions frontières: Reinhard, Allemand au service de la France, Jacobi, Görres sont des Rhénans. D'autres vivent en France, comme Cramer. Certains de ces amis jouent un rôle politique ailleurs que dans leur pays d'origine: en France nous trouvons B. Constant et Mme de Staël dans les rangs de l'opposition à l'Empire; le Suisse Stapfer y est ambassadeur de son pays; son compatriote Jean de Müller est ministre d'un roi français en Westphalie; Reinhard, Allemand de naissance, est ministre de France dans son pays. Ces cas n'étaient pas rares à l'époque. C'est comme une nation qui s'est formée entre les autres, une nation d'hommes faits pour les réunir. Quoi d'étonnant à ce qu'elle soit la patrie par excellence de Villers?

---

[80] *Mme de Staël et J.B.A. Suard*, éd. de Luppé, p. 450.

[81] *Spectateur*, T.XIII, janv. 1800, p. 121. Sur les souvenirs de Paris voir Constant, *Journal intime*, et lettres à Prosper de Barante.

Mais cette -nation n'a pas de territoire, elle est dans l'esprit; c'est l'Europe de la pensée et de l'idéal. Placés dans des situations souvent fausses, coupés de leurs racines, ses membres ne peuvent trouver asile nulle part et voient leur vraie patrie dans la compagnie de leurs semblables. Villers se sent allemand en France, ne pouvant se reconnaitre parmi ses compatriotes, mais Mme de Staël ne voit en lui que le Français. Constant, qui ne se trouve bien nulle part, s'ennuie à Göttingen[82], malgré son admiration pour l'Allemagne, mais de Paris il écrit à Villers:

> « Paris me déplait, l'Allemagne m'a gâté. J'y trouvais moins de conversation, mais plus de réalité. Ici je me sens au milieu de gens qui n'ont que des apparences de vie, et cette absence de nature devient fatigante à la longue. »[83]

En Allemagne, c'est Villers qui lui sert de patrie, il se plait à le lui rappeler:

> « Je vous dois deux annéee paisibles et douces à Göttingue […] sans vous je n'y aurais pu rester deux mois, vous m'y teniez lieu de souvenirs et de patrie. »[84]

> « Je regardais Göttingue comme ma patrie, tant que vous y étiez »[85]

Mais Villers ne trouva même pas à Göttingen sa patrie. On devait lui rappeler brutalement qu'elle était ailleurs. A force de vouloir rapprocher les sommets des deux cultures, il était tombé lui-même dans l'abîme qui les séparait, n'ayant pas réussi à y jeter son pont. Il se retrouvait à la fin de sa vie à mi-chemin entre deux cultures, deux pays, rejeté ingratement par celui pour l'amour duquel il s'était éloigné de l'autre. A ceux qui lui conseillaient poliment mais fermement de retourner en France, il répondit par ces lignes désespérées:

> « … le même Rédacteur ajoute le conseil outrageant de m'en retourner dans ma patrie, en France. Il me rejetait ainsi sur les bayonnettes françaises, que mon enthousiasme pour l'esprit et le caractère allemand avait aiguisées contre moi. Et qu'irais-je faire en France? Mes parens ne sont plus, mes liaisons sont interrompues, et la culture allemande, dont je suis imprégné, m'y rend encore plus étranger que vingt-deux années d'absence. Je l'ai assez éprouvé dans quelques voyages, que j'y ai faits depuis. Irai-je m'y exposer au rire sardonique et moqueur de ceux qui ne seraient que trop fondés, en apparence, à persiffler alors ma prédilection pour les Allemans et mon zèle à les vanter. Car en me traitant avec cette injustice, c'est à l'ironie cruelle des français que l'on prépare une douce vengeance, et un beau champ à s'exercer!

---

[82] voir lettres à Barante, à Hochet.
[83] 15 mai 1814, Isler p. 49.
[84] 11 oct. 1813, Isler p. 19.
[85] 15 mai 1814, Isler p.50.

> Je n'irai donc point en France. Mais où irai-je? Je l'ignore, je ne sais où tourner mes pas, ou aller reposer ma tête… »[86]

Villers devient le type même de l'apatride: obligé de s'exiler, puis de quitter la Hollande et la Belgique, fuyant devant les armées françaises, chassé de Lübeck par Davoust, puis de Göttingen par le nouveau gouvernement hanovrien; la Révolution et les guerres, autant que son engagement personnel, avaient fait de lui un éternel errant. N'étant pas homme à porter sa patrie morale en lui indépendamment du sol que ses pieds foulent, il ne peut que rêver au territoire imaginaire où les hommes comme lui pourraient se sentir chez eux.

Pas plus en France qu'en Allemagne il n'a trouvé sa patrie. Il s'est obstiné dans l'accomplissement d'une mission dont il avait peu à peu compris l'impossibilité: les préjugés d'un côté comme de l'autre, les différences naturelles entre un peuple latin et germanique, lui ont semblé être des obstacles insurmontables On n'imagine guère ce que Villers serait devenu après 1815; il est mort alors qu'il était au fond trop déçu pour recommencer une nouvelle existence, persuadé qu'il n'obtiendrait rien de plus par les nouvelles fonctions qu'il pourrait exercer, que par les efforts de toute une vie, laissant au talent de Mme de Staël le soin de triompher des obstacles e de défendre après lui la « grande cause »[87], consolé à l'idée de pouvoir reposer enfin sur la terre qu'il avait choisie.

---

[86] *Très-humble Représentation de Charles de Villers*…, manuscrit Hambourg

[87] L'expression se trouve dans une lettre de Villers à Jean Paul, Pichois p. 462.

DEUXIEME PARTIE

L'ALLEMAGNE DE CHARLES DE VILLERS

On dirait qu'en littérature, le sort de l'Allemagne est toujours d'être oubliée par ses voisins de l'Ouest et du Sud. Son tems viendra peut-être; chaque peuple à son tour a brillé sur la terre.

Cet intérêt nouveau, pris à des objets et des peuples étrangers, aide à dissiper beaucoup de préjugés nationaux; écarte cette ridicule ignorance qui persuade que tout ce qu'il y a de bon parmi les hommes, est renfermé dans les bornes d'un seul pays et d'un seul siècle; enfin il resserre le lien naturel qui doit unir toutes les têtes pensantes du Septentrion et du Midi.

Villers dans le *Spectateur du Nord*, Octobre 1799

Chapitre VII

LA TERRE PROMISE

1. Le regard porté sur le pays

L'image que les Français se sont faite de l'Allemagne a souvent changé au cours des siècles. Pays de barbarie ou terre d'élection de la science, asile de la poésie ou berceau du militarisme, ses visages sont multiples, ils varient avec les événements et les sentiments de l'observateur: l'Allemagne des contes de Grimm et des légendes rhénanes, celle de Bismarck et de Hitler, l'Allemagne de Goethe et celle de Wagner, l'Allemagne de Marx et celle du miracle économique, l'Allemagne de la fleur bleue et des montagnes magiques, l'Allemagne des autoroutes et de l'industrie, l'Allemagne des culottes de cuir et celle des bottes vernies, l'Allemagne des buveurs de bière et des mangeurs de choucroute, des filles aux nattes blondes et des géants aux yeux bleus, l'Allemagne des églises baroques et des maisons à colombage, l'Allemagne des musiciens et des philosophes, des poètes et des penseurs… L'Allemagne n'a pas fini de nous étonner, et ceux qui ont cru le mieux la connaître ont souvent fini par avouer combien ils s'étaient trompés sur son compte. Il n'est guère de pays qui ait été aussi chargé de clichés que l'Allemagne, et surtout de clichés aussi opposés. Depuis deux siècles elle n'a pas cessé d'exercer sur la France l'attrait ou la répulsion, de susciter la curiosité ou le mépris, l'amour passionné ou la haine la plus féroce. Malgré sa proximité elle a toujours fait figure de terre lointaine, mystérieuse ou terrifiante.

Villers ne s'y trompait pas lorsqu'il la comparait à un Orient[1]. Cette image n'a rien de poétique, elle n'est pas encore chargée du potentiel qu'y placera le regard enivré des romantiques. L'Allemagne est tout d'abord un orient par sa situation à l'est de la France, de même que la loge d'Orient, comme l'explique Villers, a tiré son nom du pays où elle a pris naissance, la Saxe, province orientale. Mais l'orient, c'est aussi tout simplement l'inconnu, le néant:

> « C'est pour nous autres français une sorte d'Orient où tout nous est d'abord étranger et inintelligible aussi bien dans la pensée que dans l'expression. »[2]

---

[1] Lettre à J. de Müller, Eggli, p. 107, et *Coup d'œil sur les Universités*, p. 12.
[2] *Coup d'œil sur les universités…,* p. 12.

Les Français du dix-huitième siècle et du début du dix-neuvième ignorent l'Allemagne encore plus qu'ils n'ignorent le véritable Orient. L'Allemagne est « presque aussi étrangère à ses voisins que la Chine ou que l'Inde »[3], et elle n'a même pas eu ses *Lettres persanes*. C'est pourquoi sa découverte subite provoqua un tel engouement. Tandis que Friedrich Schlegel ira chercher le suprême romantisme en Orient - le vrai -, les Français le trouveront d'abord en Allemagne. Michelet et Hugo y verront « l'Inde de l'Occident »[4]. L'Allemagne devait devenir la terre mystérieuse de toute une génération, la terre promise débordante de richesses cachées et inépuisables, source éternelle de jouvence, avant de devenir la terre maudite des générations suivantes. Mais cette image des romantiques français repose, comme on le sait, plutôt sur une vision idéalisée de quelques éléments choisis que sur une connaissance profonde du pays sous tous ses aspects.

A l'époque où Villers émigra, l'Allemagne n'était guère connue des Français, malgré les efforts entrepris depuis quelques dizaines d'années par des intermédiaires aussi bien français qu'allemands[5]. C'est le mépris qui prédomine alors, le mépris qui a sa source dans l'ignorance. Le seul mot « allemand » fait venir un sourire dédaigneux ou un bon mot sur les lèvres du Français qui l'entend. Le père Bouhours ouvre un débat pour savoir si un Allemand peut être un bel esprit; Voltaire dit: « N'allez pas en Allemagne… ». La popularité dont la littérature allemande avait joui entre 1760 et 1770 - grâce à des initiateurs comme Dorat, Michel Huber, Fréron, Mercier, Melchior Grimm et Diderot - avait fini par céder devant les tendances néo-classiques que le Premier Empire ne fera qu'accentuer. La France littéraire appauvrie s'attache à des formes autrefois glorieuses mais désormais épuisées, se renferme dans sa coquille, refuse les contacts avec ses voisins, rompt avec la tradition de cosmopolitisme du 18e siècle. A la vague de sympathie succède l'indifférence à l'égard de l'Allemagne.

Et quelle image en avait-on? Quels auteurs connaissait-on? Haller, Geßner, Gellert, la nature et la vertu plus ou moins conventionnelles, l'Allemagne des idylles, *Werther*, l'Allemagne du sentiment. On ne connaît de l'Allemagne - et encore par des traductions et des extraits - que sa littérature, dans laquelle la « sensibilité » naissante se complait. C'était toutefois la première brèche faite dans l'esprit français du classicisme.

---

[3] *Spectateur du nord*, T.VII, juillet 1798, p. 10.

[4] Cf. Hugo: «Quelle ombre que cette Allemagne, c'est l'Inde de l'Occident »", *W. Shakespeare*, Livre I, Ch.II, et Michelet : « Oui, l'Allemagne, c'est l'Inde en Europe », *Introduction à l'histoire universelle*, Paris Hachette 1831, p.32.

[5] Sur toute cette période voir Süpfle, Rossel, Reynaud, Rosières, Texte.

A cette époque on ignore encore la philosophie et la science de l'Allemagne. Bien plus, on voit dans la philosophie un obstacle au naturel, érigé désormais en critère de jugement, et on imagine les Allemands comme des êtres uniquement sensibles. « Pendant que la philosophie, l'esprit et l'affectation corrompent la poésie parmi nous, elle respire la simplicité, la noblesse, le naturel et la vérité parmi les Allemands. Nous ne peignons que nos idées et nos caprices; ils peignent la nature … »[6] On pouvait donc parler d'engouement, d'enthousiasme, mais non de germanisation de l'esprit français. « Le véritable terrain sur lequel s'est opéré la germanisation de l'esprit français est celui des idées abstraites, philosophiques, morales, politiques même, et celui des méthodes de l'érudition et de la science »[7]. Or ce terrain était encore vierge. Villers a sans doute été le premier à révéler à la France ce visage de l'Allemagne.

Pourtant, en arrivant en Allemagne, il ne connaissait rien du pays. Bien plus, il était imprégné de culture classique française. Dans ses tragédies de jeunesse et ses poésies légères, il ne s'élevait pas plus que ses compatriotes beaux esprits au-dessus de la stérilité du temps. Il serait difficile de savoir si les traductions d'œuvres allemandes l'avaient effleuré. Quoi qu'il en soit; Villers avoue avoir été très français dans ses goûts littéraires à son arrivée en Allemagne:

> « Né Français, j'ai été nourri de lectures françaises, et longtemps je fus passionné pour la littérature de mon pays. Quand je commençai à pénétrer dans le sanctuaire des muses teutoniques, je fus frappé d'étonnement de tout ce qui s'offrait à ma vue. Heureusement que je n'étais pas encore pétrifié dans les formes françaises, qu'il me restait quelque réceptivité, et que j'étais encore susceptible de fusion. Je me sentis donc bientôt saisi de respect et d'admiration pour ce qui, avant de le connaître, m'avait semblé comme à tant d'autres, mériter assez peu d'attention. »[8]

Dorothea dira plus tard que, comme beaucoup de ses compatriotes, Villers avait d'abord été injuste envers la littérature allemande.[9]

Il partagea avec les plus réceptifs des Français émigrés dans le nord de l'Allemagne l'enthousiasme pour Klopstock dont la poésie religieuse, la sentimentalité, l'exaltation mystique offraient un contraste surprenant avec les productions de la littérature française. Mais ce n'est qu'en découvrant et en propageant les idées de Kant et de Luther, en

---

[6] Abbé Arnaud dans le *Journal étranger*, 1760, cité d'après Süpfle, op.cit. p. 175.
[7] Reynaud, *Histoire de l'influence française en Allemagne*, 1915, p. 400.
[8] *Erotique comparée*, publiée par Eggli, op.cit. p.173 Mme de Staël, longtemps indifférente à l'Allemagne, raconte sa conversion en termes semblables, *De l'Allemagne* 2e partie, Ch.XXXI, voir plus loin p. 335.
[9] Voir plus haut p. 73

montrant le caractère scientifique de la culture allemande et l'excellence des universités de ce pays, qu'il s'engagea dans des voies nouvelles.

Schlözer imprima dans son esprit l'image d'une Allemagne savante, probe, laborieuse, fière de sa valeur. Nous avons vu l'influence de Gerstenberg, de Voß, ainsi que des autres bardes du « *Göttinger Hain* » sur la formation des goûts littéraires de Villers. L'air qu'il respira en leur compagnie était déjà suranné, c'était celui des années 1771 et suivantes. Il est certain qu'il partagea la plupart de leurs opinions; ses conceptions éthérées de l'amour lui viennent plus probablement d'eux que de Friedrich Schlegel.

Cependant Villers ne resta pas cantonné dans ses premières impressions. Son image de l'Allemagne évolua et se transforma. Contrairement à Voß qui resta l'adversaire farouche des romantiques, Villers franchit la distance qui le séparait d'eux, et en 1810 on le vit chercher en compagnie de Jacob Grimm les sources de la culture nationale dans le Moyen-Age chrétien. Mais il avait puisé dans le fonds culturel du « Göttinger Hain » l'image de la pureté germanique et de la corruption française, image qui s'était fortement marquée en lui et qu'il conservera toute sa vie[10]. Plus que sa vision de l'Allemagne, Villers emprunte au « Göttinger Hain », à Klopstock, et à ses amis Stolberg, Cramer, Voß, Overbeck, son mépris de la superficialité française. Il lui arrive de penser dans les mêmes catégories qu'eux. Loin de le blesser, les critiques de Klopstock - qui voit en lui le Français - consolident son aversion pour la France en lui prouvant la vérité de ses théories, que ses expériences personnelles viennent encore étayer. Ce mépris s'ajoutant plus tard aux sentiments nationalistes qu'il trouvera chez des amis allemands tels que Görres[11], lui fera prendre des distances vis à vis de sa patrie d'origine et l'amènera à la désavouer.

L'image que Villers a de l'Allemagne n'est donc pas une: c'est plutôt une mosaïque qui emprunte les éléments qui la composent à différents mouvements littéraires ou politiques, à divers auteurs: Goethe, Jean Paul y ajouteront leur nuance. Mais elle est surtout marquée du sceau de la philosophie et de la religiosité. Jacobi et ses amis philosophes y avaient contribué dès le début du séjour de Villers à Lübeck, qui avait découvert cette facette de l'Allemagne et celle du « Hainbund »[12] presque simultanément. La synthèse s'effectuera peu à peu dans l'esprit de Villers : religion, philosophie, science, poésie, tout se tient; ces

[10] Il écrit à Goethe: « Puisse le noble esprit de la sagesse et de la poésie germanique vaincre le pernicieux démon de l'immoralité et de la superficialité française », in *Goethes Jahrbuch* p. 115.
[11] Il parle de travailler avec Görres à « eine Repression des eindrohenden Gallicismus… », dans *Görres Gesammelte Briefe*, hgg.Binder, Bd.8 p. 441 (15 nov. 1814).
[12] Voir plus haut, p. 87 et 94.

éléments s'engendrent l'un l'autre, se soutiennent mutuellement, s'expliquent l'un par l'autre. Les différents visages de l'Allemagne empruntés par Villers à ses amis, ou inspirés par eux, se rejoignent, se fondent pour former dans son esprit le tableau d'une Allemagne idéale.

A ce portrait culturel il faudrait ajouter l'organisation politique, la vie sociale, l'aspect physique du pays, qui complètent le tableau et l'éclairent d'une lumière particulière. Villers a passé la plus grande partie de son exil à Lübeck. L'Allemagne qu'il connaît est républicaine et laborieuse. Elle ne ressemble en rien à celle de la cour de Weimar qui fascina Mme de Staël. Pas de grandes fêtes, pas de grands foyers culturels d'où rayonne la lumière. Le cercle familial y est la cellule naturelle de l'homme; de temps à autre on se réunit entre amis choisis pour discuter de littérature ou de philosophie, on cultive les vertus patriarcales; l'âpreté du climat invite les habitants à rester chez eux, à méditer, à s'adonner à l'étude. C'est la vie dans l'Allemagne du nord, et en particulier dans l'Allemagne hanséatique, que Villers décrit quand il brosse le portrait des Allemands:

> « Sous une apparence calme et simple, l'allemand, en général, possède un esprit cultivé, qu'il cherche peu à faire valoir au dehors; une réflexion profonde; une faculté d'abstraction, qui, chez plusieurs, tient du prodige; une disposition religieuse qui adoucit l'âme; un ferme attachement aux principes du juste et de l'honnête, à ses devoirs d'homme et de citoyen, à ses usages, à ses lois, à son gouvernement. »[13]
>
> « Semblable encore en tant de choses à l'ancien germain, l'habitant de ce vieux sol décrit par Tacite a, en effet, des besoins domestiques et intérieurs que nous n'avons pas. Fait sans doute pour l'état social, par son amour de l'ordre, par celui de ses lois et de ses chefs, il est moins fait pour ce que, par une assez remarquable singularité, nous appelons la société. L'allemand vit seul avec sa famille, et n'est jamais oisif chez lui. Comme le germain, il n'aime pas à bâtir sa maison tout près d'une autre[14]. Cela est vrai à la lettre dans les campagnes. Au figuré, l'allemand n'a aucun sentiment de préférence pour les grandes villes; en somme, il paraît plutôt s'en éloigner par choix. Il reçoit quelquefois ses amis avec solennité; mais il ne recherche pas ces assemblées journalières, où plusieurs heures se perdent, et dont le souvenir ou les aventures portent la distraction dans les autres. Il ne consume nulle partie de son temps en visites oiseuses, qui n'ont pour but que de remplir des jours inoccupés. Il ne sait pas se passionner pour de petits intérêts de salon. Quel vide dans sa vie, s'il n'était rempli par autre chose!
>
> Qu'on y ajoute le calme réfléchi, ou si l'on veut le flegme de l'allemand, qui le rend plus sédentaire; l'âpreté de son climat, qui le renferme chez lui une partie considérable de l'année, l'absence de mille plaisirs qui charment les jours du

[13] *Coup d'œil sur les universités*..., p. 13.

[14] Dans la campagne du nord de l'Allemagne, les fermes sont effectivement assez isolées, ce qui n'est pas toujours le cas dans d'autres régions d'Allemagne.

> français dans sa capitale, dans ses grandes cités, sur tous les points de son beau et fertile pays, où le feu des vins, que boivent même les basses classes du peuple, semble avoir passé dans le sang de la nation. En Allemagne, non-seulement la nature offre moins de ces jouissances à l'homme, mais les arts qui les diversifient et les multiplient, ces arts d'un luxe journalier et sensuel y sont moins connus et moins estimés. La table y est frugale; les théâtres y sont rares et peu perfectionnés. - A tant de privations, il faut des dédommagemens. Beaucoup de distractions de moins laissent à l'allemand beaucoup plus de loisirs de plus; et comme son caractère est d'employer le tems, non avec une pétulante activité mais avec une assiduité constante, il le consume à beaucoup lire, à beaucoup méditer. Toutes ces circonstances réunies, et d'autres […] ont toujours entretenu en Allemagne l'amour de l'étude, et celui-ci l'amour de la science et de la vérité. »[15]

L'aspect extérieur de l'Allemagne, la frugalité de ses mœurs, n'est pas particulièrement attrayant comparé à la France, « beau et fertile pays » que le vin arrose. On a du mal à s'imaginer que Villers, qui aimait tant les fêtes, le théâtre, les réunions mondaines et la vie insouciante, fut séduit tout de suite[16]. Mme de Staël pour sa part, fut rebutée par les premières impressions d'un pays découvert en hiver, et il fallut les fastes et les fêtes de la cour de Weimar pour la réconcilier avec lui. Mais il ne faut pas oublier que Villers avait quitté depuis longtemps la France lorsqu'il arriva en Allemagne. Il avait derrière lui des années de tourmente, d'exil, d'errances, qui devaient lui permettre de trouver facilement un havre dans ce pays recueilli sur lui-même, qui exploitait paisiblement ses richesses, sans se soucier des tempêtes qui ébranlaient le monde.

L'image de l'Allemagne que Villers nous a donnée n'est pas née seulement de sa découverte personnelle du pays et des opinions de ses amis. Par ce que nous appellerions un phénomène de « cristallisation » stendhalienne, Villers a reporté sur l'Allemagne toutes les aspirations qu'il portait en lui. Déjà on peut trouver dans un écrit comme *De la liberté* une condamnation de certains aspects du caractère français: tendance à l'extériorité, formes vides, formules creuses. Mais il n'avait rien pour remplacer cela. Dans ses premières études, ses travaux sur le magnétisme, on sentait le besoin d'aller plus loin, de remonter jusqu'à la source de la vérité. L'Allemagne, en lui révélant ses trésors, semble lui avoir apporté ce qu'il avait toujours cherché confusément en France derrière une adaptation apparente à la vie sociale et aux formes de culture. C'est une moitié de lui-même, celle qu'il

---

[15] *Coup d'œil sur les universités*…, p. 15-17.

[16] Il est probable que Villers n'aurait pas brossé ce portrait physique de l'Allemagne dont l'âpre climat se répercute sur les sentiments et la vie quotidienne de ses habitants s'il avait vécu dans une région plus méridionale du pays.

juge la meilleure, qui trouve en Allemagne à s'exprimer. Dès lors il s'efforcera de rendre l'image de l'Allemagne la plus parfaite .possible pour y puiser des exemples et chercher à lui ressembler. Et de même que Mme de Staël, écrivant son livre, a retouché pour l'embellir et mieux l'opposer à la France, l'image de l'Allemagne qu'elle avait rapportée de ses voyages[17], Villers généralise chacune de ses découvertes, interprète chacune de ses impressions dans le sens le plus favorable, les laisse se décanter pour en garder la substance, et ainsi dépouillées de leur contexte, les rapproche pour faire de l'Allemagne le pays idéal qu'il voulait y voir. Il la modèle selon son rêve.

Alors, pourrait-on se demander, en jetant l'anathème sur la France, Villers ne le jette-t-il pas en même temps sur sa vie passée? Il a découvert en Allemagne un nouveau style de vie, il y a trouvé son propre caractère, il s'est reconnu dans ce pays où il a commencé à vivre une vie plus profonde. Il voudrait alors pouvoir effacer d'un trait de plume les premières années de sa vie et regrette les « fredaines » de sa jeunesse, qui lui ont coûté « une grande dépense de temps et de forces »[18]. Il déteste le personnage qu'il a été, son double, son ombre qui s'accroche encore à lui, qui l'encombre dans son désir de ressembler le plus possible à ces Allemands dont il admire les qualités. Reniant son propre passé, il renie aussi la France qui le lui rappelle. Il n'a tellement opposé la France et l'Allemagne, nous semble-t-il, que parce qu'elles représentaient les deux moitiés de sa vie, les deux aspects de sa personne, celui qu'il refusait et celui qu'il désirait.

Société, bel esprit, conversation, culture classique, éducation catholique, tout ce dont il s'était nourri en France ne lui avait rien apporté de solide. L'Allemagne au contraire lui avait donné les moyens de devenir un homme nouveau: il y avait trouvé un idéal et une vocation. Après la tourmente révolutionnaire il voit en elle le pays du repos, de la paix, de la douceur des mœurs et de la véritable humanité, le berceau de la philosophie et des pensées profondes, la terre où fleurit la science, sœur de la vérité, et où règne la liberté dans son sens le plus pur. La France qui à ses yeux est tout le contraire de ce tableau ne recueillera que son mépris. L'Allemand, à l'image de son pays, est essentiellement bon, humain, hospitalier, son caractère est doux, grave et paisible, il devient une créature éthérée, presque angélique, tandis que le Français, chargé de tous les défauts, reste frivole,superficiel, léger, infatué, et enlisé dans les bourbes de la sensualité.

---

[17] Voir plus loin, p. 278
[18] Voir plus haut, p. 29 note 46

2. France et Allemagne – L'Allemagne idéale

> « Sur le sol resserré de notre petite Europe, la nature, dans un de ses caprices, s'est plûe à rapprocher, par les limites de leur territoire, deux nations qu'elle a placées par leur génie et leur caractère aux deux extrémités de la ligne intellectuelle qu'il est donné aux hommes de parcourir. Ce sont les français et les allemans. »[19]

C'est en ces termes que Villers faisait commencer l'étude de psychologie - ou d'anthropologie - comparée, qu'il esquisse dans l'introduction à *De l'Allemagne*. Il ajoutait - et c'était en 1814, quelques mois avant sa mort, au terme d'une vie consacrée au rapprochement de ces deux nations - cette phrase qui est presque une constatation d'échec:

> « Malgré une certaine nuance qui leur est commune à toutes deux; dans la modification actuelle du caractère général européen, elles offrent dans leurs vues principales, dans l'aspect qu'elles ont l'une et l'autre de la vie, dans leurs tendances déterminantes, de telles divergences et de telles oppositions, qu'il parait que tout moyen de s'entendre est impossible, et tout effort pour y parvenir superflu. »[20]

Cette introduction à *De l'Allemagne*, qui n'est pas sans présenter des analogies avec les « *Observations générales »* de Mme de Staël au début de son livre, peut être considérée comme l'aboutissement des travaux comparatifs de Villers sur la France et l'Allemagne. Nous y avons vu l'esquisse du grand ouvrage qu'il prévoyait et qui aurait couronné ces travaux. Dans chacune de ses œuvres, si son .but avoué est de révéler l'Allemagne aux Français, il ne peut s'empêcher cependant de faire la comparaison avec la France, comparaison qui tourne le plus souvent au profit de l'Allemagne. Villers détruit ce qu'il trouve d'un côté pour le remplacer par ce qu'il a découvert de l'autre. L'exemple le plus frappant de cette façon de présenter les choses est sa *Philosophie de Kant*, dont la partie destructive est plus importante que la partie constructive. L'*Essai sur la Réformation* est plus modéré sous cet aspect, sans doute parce que les effets du catholicisme se font fait moins fortement ressentir en France qu'en Italie ou dans les pays soumis à la dynastie habsbourgeoise. Dans tous les domaines : philosophie, religion, littérature, éducation, Villers propose de nouvelles formes en remplacement des anciennes. Cette méthode

---

[19] Introduction à *De l'Allemagne*, 1814, p. XXXIII.
[20] ibid. p. XXXIII-XXXIV.

comparative qui faisait ressortir les défauts français, n'était pas forcément la bonne, comme l'a prouvé l'accueil réservé à ses ouvrages.

Depuis ses premiers articles dans le *Spectateur*, Villers n'a pas cessé de comparer et d'opposer les caractères des deux nations auxquelles il appartient également. Après avoir constaté les divergences qui se manifestent entre la France et l'Allemagne dans les façons d'agir, de penser, de sentir, ainsi que dans la littérature et l'histoire de chaque peuple, Villers en arrive peu à peu à formuler une théorie du caractère des nations, qui trouve son expression dans l'introduction à *De l'Allemagne*.

De même qu'il existe des différences physiques entre les hommes, il existe aussi des signes particuliers qui distinguent les nations.

> « Cela ne veut pas dire que les hommes diffèrent en entier les uns des autres par pays, ou par peuples. Assurément, le genre humain offre aussi dans son intégrité de grands traits communs, des affections, des passions, des qualités universelles qui constituent l'humanité dans chaque individu […] Mais ceci ne signifie pas non plus qu'il n'y ait aucune différence dans les qualités secondaires, aussi bien que dans l'emploi, l'application, la combinaison des qualités de premier ordre. »[21]

L'ensemble de ces signes distinctifs forme ce que Villers appelle des « individualités nationales », qui « impriment un caractère commun et homogène à l'infinie diversité de tous les membres d'une même nation »“[22]. Le climat ne peut tout expliquer; on ne peut pas davantage dire que la physionomie intellectuelle d'une nation procède de ses mœurs, de ses goûts, de ses habitudes.

> « C'est bien plutôt ces habitudes, ces mœurs, ces goûts, ces idées qui résultent de son esprit, de son caractère primitif et fondamental, au moyen duquel il modifie à sa manière et la vie et le monde qui lui est donné. »[23]

Il a suffi d'une différence légère à l'origine dans les principes des institutions de deux nations pour produire à la longue une divergence énorme dans leur esprit et leur point de vue moral[24]. La réalité des différences une fois admise, il en résulte pour chaque nation « sa manière d'être particulière, sa manière d'envisager les choses, de penser, d'agir, qui correspond à son génie, et qui en est la manifestation »[25]. Le génie d'un peuple se manifeste à travers son histoire et sa littérature, et dans le cas particulier de cette dernière « le

---

[21] Introduction à *De l'Allemagne*, p. XXVIII-XXIX.
[22] ibid. p. XXX.
[23] Introduction…, p. XXXI-XXXII.
[24] *Coup d'œil sur les universités*, p. 4.
[25] Introduction, p. XXXII.

problème à résoudre doit toujours être, d'expliquer la littérature par la nation, et la nation par la littérature »[26].

Les Allemands et les Français étant placés aux deux extrémités de la ligne intellectuelle de l'homme, quelles sont les différences les plus évidentes dans leur caractère? Villers résume dans l'*Introduction*, pour en faire la synthèse, ce qu'il a déjà exprimé et étayé ailleurs par des exemples. Il en était arrivé à distinguer en Europe deux « races » [27] principales, et à attribuer à chacune d'elles des qualités absolument opposées, qui en se mêlant et en s'influençant réciproquement auraient imprimé leur caractère aux deux nations que sont devenues la France et l'Allemagne.

> « Il existe sur le sol de l'Europe deux Races, antipodes l'une de l'autre. Les Alpes et le cours du Rhin les séparent: la race gallo-romaine et la race germanique[28]. Ce sont deux mondes, ou plutôt deux pôles opposés. Dans l'un (depuis quelques siècles), toute culture s'établit à rebours; les pas qu'on fait sont en effet pour reculer, mais comme on en fait beaucoup, on s'imagine qu'on est avancé; de là prétentions, insolence, pédantisme des fausses idées, etc. Dans l'autre, la culture a fait tous ses pas sur une bonne direction. Elle n'a pas dépravé l'homme, et s'il y a eu ça et là quelques erreurs, c'étaient les déviations d'une bonne voie. Les Germains sont sur le chemin de la vraie lumière, les autres sont sur celui des ténèbres […] Plus ils marcheront sur cette route, plus ils s'égareront. Au contraire, les Germains n'ont qu'à poursuivre, et arriveront à un bon et noble but. Leur culture est ingénue, naturelle, et entretient dans l'homme sa dignité. Celle des autres efface de l'homme les traits les plus dignes, et jusqu'à toute trace de sa céleste origine. »[29]

Ce que Villers pouvait écrire avec autant de franchise à un ami qui partageait ses opinions, il l'avait exprimé avec plus de modération dans son Rapport à l'Institut. Le caractère de la littérature germanique, écrivait-il, se ressent en général du caractère de cette nation,

> « plus calme, plus patient, plus méditatif, plus enclin à se soumettre à l'empire des idées, que le caractère gallique, lequel à son tour est plus vif, plus disposé à embrasser l'empire des réalités, et à s'y fixer des buts qu'il poursuit avec chaleur »[30].

Dans l'*Erotique comparée* il avait écrit:

> « Passez un fleuve et vous trouvez deux mondes différents. Le Germain est à l'extérieur plus réservé, plus calme, plus sérieux ; au dedans plus réfléchi, plus

[26] ibid. p. XXXIII.
[27] Voir note 6 p. 151
[28] Dans son *Rapport à l'Institut* Villers les appelle gallique et germanique, p. 3.
[29] Lettre à Jean de Müller, dans Eggli, op.cit. p.451- 452.
[30] *Rapport à l'Institut*, p. 4.

> idéal, plus enclin à la jouissance intérieure du sentiment. Son voisin plus ouvert, plus vif, plus sémillant, craignant le travail abstrait de la réflexion, est plus porté à la contemplation de choses réelles, à la jouissance du monde et des objets extérieurs. »[31]

Du côté de l'Allemagne Villers distingue donc une tendance à l'intériorité, du côté de la France à l'extériorité; d'un côté l'idéal, de l'autre les réalités. Pour rendre plus sensible cette opposition, Villers se sert dans son *Introduction* d'une comparaison empruntée au domaine des sciences physiques. Il présente ces traits dominants du caractère comme issus de deux forces opposées exerçant leur influence sur toute la création, et qu'il appelle la force « astrale » et la force « planétaire », ou encore la force « solaire » et la force « terrestre ».

> « Comme dans la Genèse, l'homme est donc ici le souffle de Dieu, l'étincelle divine renfermée dans le limon. Mais pour former la nature française, nous supposerons que la substance ignée, l'élément solaire a été complettement paîtri avec l'élément terrestre, et également réparti dans tout ce dernier. De là l'extrême mobilité et irritabilité de toute la masse chez celui-ci, la vivacité de ses communications avec le monde extérieur, la perfection exquise de ses sens; on peut dire que son esprit est aux avant-postes de l'être, et qu'en effet, suivant la locution vulgaire, il en a jusqu'au bout des doigts. Au contraire, par le procédé organique de la nature allemande, le feu céleste n'a pas été répandu avec autant de profusion parmi l'élément terrestre ; le mélange est moins complet; mais il est reste du premier une étincelle surabondante, une légère flamme, qui forme dans l'intérieur de l'être un foyer pur, une lampe de vie astrale, qui illumine le lieu le plus profond du sanctuaire intellectuel. »[32]

Ces deux natures différentes se manifestent dans la vie active par des phénomènes divers. Les passions, les appétits, les habitudes de penser et d'agir ne seront donc pas les mêmes. C'est ainsi que la religion, conformément à la nature de chacun des peuples, est plus dans les sens pour le Français, plus dans l'âme pour l'Allemand: d'un côté culte sensuel, de l'autre adoration mystique. Si la pompe des cérémonies de l'Eglise romaine convient aux Français, la simplicité du culte protestant convient mieux aux Allemands.

> « C'est en Allemagne que devait naître la réformation. Cet événement est tout-à-fait dans le génie de la nation, et Luther lui-même est un exemplaire parfait du caractère germanique. »[33]

De même l'amour, qui est une religion, est plus intellectuel et plus mystique en Allemagne,

---

[31] *Erotique comparée*, dans Eggli, op.cit.p. 167.
[32] Introduction…, p. XXXV-XXXVII.
[33] Ibid. p. XXXIX-XL.

ce qui se manifeste clairement dans la poésie des deux nations.

> « L'amour chez les poëtes français est le plus souvent furtif et sensuel; même quand il s'y montre avec pureté, il ne s'élève jamais à une certaine hauteur toute éthérée et céleste. Chez les poëtes de la Germanie, il ne descend presque jamais jusqu'aux sens; il est plus grave, plus moral; il se traite à-peu-près comme il se traiterait entre des anges, s'ils étaient de sexes différens. »[34]

Dans l'*Erotique comparée* qui traite précisément ce sujet, Villers plaçait l'homme sur un échelon entre la terre et le ciel, selon l'importance du souffle divin qui l'anime[35]; dans les *Fragments supplémentaires* il attribuait à la poésie érotique de l'une et de l'autre nation une place sur cette échelle ayant ses plus bas échelons dans la tourbe des marais, et dont les derniers atteignaient les régions de l'éther, et il plaçait naturellement la poésie allemande bien au-dessus de sa voisine, jusqu'au plus haut de la région « Empyrée », tandis que cette dernière était enfoncée profondément dans le domaine de la bête.[36]

L'amitié, elle, qui naît du besoin de se communiquer, est par contre ressentie très intensément par les Français, et s'établit facilement entre eux. Car chez ces derniers, où domine l'extériorité,

> « le goût et le besoin de se communiquer, de se rapprocher, de vivre dans les autres plus que dans soi, sera plus général et plus pressant que chez la nation où l'intériorité domine, et qui sera bien plus encline à la solitude, à la vie casanière et de famille »[37].

Cela peut expliquer aussi les formes et les structures d'un Etat:

> « L'allemand aime à vivre retiré, et chez soi; il aime, il a maintenu longtems, et il maintiendra encore les petits états […] Le Français se plait aux grandes villes, au tumulte, à la vie sociale, aux salons, aux cours brillantes. »[38]

Inversement l'histoire d'un pays révèle les traces du tempérament national et des modifications qu'il a subies :

> « La France, dans le temps où sa noblesse était encore germanique, avait aussi une foule de petits états. A mesure que le génie propre au terroir, le gallique, ou français, reprit le dessus, cette noblesse se laissa aller davantage au goût des grands cercles, des appareils brillans et frivoles, et facilita par-là la réunion des

---

[34] Ibid. p. XLI-XLII.
[35] *Erotique comparée*, Eggli p. 165.
[36] ibid. p. 198.
[37] Introduction …, p. XLIII-XLIV.
[38] ibid. p. XLIV.

seigneuries particulières à la couronne, et la fusion de tout le territoire jadis morcelé de la France en une seule masse, en un royaume puissant. »[39]

Parmi les manuscrits de Villers se trouve un petit tableau comparatif, datant de 1809, dans lequel il fixait « les quatre résultats ou grandes colonnes angulaires de la culture française et de la culture allemande »:[40]

Culture française

Salon	Cuisine	Bordel	Moulin à poudre
(Conversation de Delille)	(Almanach des gourmands)	(Justine)	(Ecole polytechnique)

Culture allemande

Famille	Eglise	Auditoire	Arsenal
–	–	–	–

Les traces du tempérament national se font également jour aussi dans la vie intellectuelle de la France et de l'Allemagne. La culture française a commencé par les belles-lettres, la culture allemande par les sciences. La culture des Allemands repose par conséquent sur une solide et profonde instruction, tandis que la France a atteint une culture littéraire très raffinée, sans s'inquiéter des sciences exactes ou spéculatives.

> « Si bien que la tendance dominante dans la culture des uns est devenue sensualité, et dans celle des autres idéalité; que le persiflage, la légèreté et la dissipation sont devenus familiers aux uns; la gravité et le recueillement aux autres. Delà vient encore que chez nous le bel-esprit, en vertu de son droit d'aînesse, a acquis une certaine prescription, une primauté dans le goût et dans l'opinion publique, qu'on le regarde comme la base de la gloire nationale dans l'ordre intellectuel; tandis que chez les allemans, on est accoutumé à voir cette même gloire dans les sciences exactes, la philosophie et l'érudition. Ici le bel-esprit exerce une sorte d'influence despotique sur les sciences, il tend continuellement à les attirer vers le superficiel: là ce sont les sciences qui exercent leur influence sur le bel-esprit, et qui tendent à lui donner de la consistance et de la profondeur. Ici la science ne peut plaire au public qu'en revêtant les formes du bel-esprit: là le bel-esprit ne peut plaire qu'en se conformant à l'esprit sévère et systématique de la science. Ici plus d'un auteur a été obligé de s'excuser d'être trop abstrait et trop scientifique: là un auteur paraîtrait inexcusable, s'il n'était point scientifique. Ici enfin l'impulsion donnée primitivement a été de plaire; tandis que là l'impulsion primitive a été d'instruire. »[41]

[39] ibid. p. XLIV-XLV.
[40] Nous reproduisons ce tableau d'après Wittmer, op.cit. p. 338.
[41] *Philosophie de Kant*, préface, p. XLIX-LI.

Ainsi le tempérament national explique l'orientation prise par la culture, mais celle-ci imprime à son tour sa marque au génie d'un peuple. Il en va de même en matière de religion. Les Allemands ont adopté le protestantisme parce qu'ils y étaient prédisposés, mais l'état d'esprit qui règne en Allemagne a sa source en partie dans la religion réformée. Ceci dit, il n'est pas étonnant que la littérature de l'un et de l'autre pays, reposant sur des données aussi opposées, présente des caractères différents. L'histoire aussi joue un rôle.

Tandis que la noblesse franque devenait française à mesure que l'ancien élément gallique reprenait le dessus, la noblesse allemande se séparait volontairement du reste de la nation en se francisant, en imitant la littérature, en adoptant le langage et les mœurs des Français. Et il est vrai, constate Villers, que la littérature française qui est la littérature classique des cours et du grand monde dans toute l'Europe, convient parfaitement à cette partie de la société. C'est une littérature de classe, « nobiliaire et cavalière »[42] Et de même que les cours et les salons conviennent aux Français, inversement « les gens de cour de l'Europe forment, pour ainsi dire, une colonie française, étrangère à leur propre pays, adoptant la langue, les mœurs, la littérature françaises »[43]. C'est contre cette nourriture étrangère qui lui venait des cours, et qui ne correspondait pas à ses besoins, que l'esprit national allemand se rebella, et que vit le jour la période de littérature vraiment nationale. Littérature récente, donc moins polie, moins raffinée, moins conventionnelle que la littérature française soumise à des règles héritées d'une longue tradition, mais plus profonde parce qu'ayant des assises scientifiques, plus naturelle et plus sincère aussi, parce que reposant sur les données du tempérament national.

Enfin, le dernier point essentiel de divergence entre les Français et les Allemands (et qui se manifeste tout autant dans le domaine littéraire que politique, et même religieux), est la tendance chez les uns à l'uniformité, chez les autres à la diversité. Centralisme, emprise de la capitale qui impose ses opinions à tout le pays, nivellement de la pensée, tyrannie du bel esprit et du « bon goût », autant de choses abhorrées que Villers ne cesse d'opposer à ce qu'il trouve en Allemagne: particularisme des Etats et des hommes, multiplicité des centres de lumière, des écoles, des cénacles, qui donnent le jour à un foisonnement d'idées , profondeur et richesse de la pensée libre.

---

[42] Introduction, p. LIII.
[43] ibid. p.XLIV, en note.

> « La lumière n'y est pas comme en France réunie en une masse exagérée dans un foyer unique; elle est répandue à peu près également et comme disséminée sur tout le pays. Là, elle part du centre, tout est divergent: ici la circonférence entière fournit des rayons; tout est convergent. »[44]

En France

> « nous sommes tourmentés de cette manie d'unité et de conformité géométrique, contre laquelle réclame tout ce qui est vivant et organique »[45].

C'est ce que Villers appelle le « gallicisme », et il entend par là

> « la sécheresse et le despotisme du mécanisme mathématique, qui traite les hommes en choses, les sociétés humaines en moulins à règlements, et ne voit le parfait bonheur et but de l'Etat civil que dans la simplification et l'uniformité de quelques rouages. »[46]

Mais le plus grave, c'est que la France veut imposer à tous cette uniformité contre nature, alors que

> « l'ordre consiste. à ce que chaque chose soit ce qu'elle doit être. C'est une vue inférieure et bornée que celle qui prescrit à toutes choses une même forme; l'ordre apparent qui en résulte, est un véritable désordre des principes. »[47]

Par-là Villers retrouvait le plan de la politique, car c'est cette même idée qui a selon lui commandé le lit de Procuste et le nivellement de la Révolution, et aussi - mais il faut le lire entre les lignes, car Villers avait dédié son ouvrage sur les Universités au frère de l'empereur - la réorganisation de l'Europe sur le modèle français.

Ajoutons à cela que le tableau qu'offre la France impériale confirme de façon presque caricaturale celui que Villers a brossé de la France en général. Il ne faut donc pas s'étonner de voir ce dernier, par réaction, embellir avec exagération l'image de l'Allemagne qu'il lui oppose. Et si d'un côté Napoléon a fait de la France de son époque la caricature qu'y voit Villers, celui-ci pour sa part nous a montré de l'Allemagne une image d'Epinal.

Nous avons eu l'occasion de signaler l'aversion que Villers, homme de l'est, ne pouvait manquer d'éprouver pour le tempérament des gens du midi. Par une simplification abusive, il oppose l'esprit du nord, qui trouve son expression la plus parfaite en Allemagne, à celui du midi, incarné par la France. Toutefois l'esprit que représente l'Allemagne de Villers ne concorde pas exactement avec les frontières politiques du pays. Villers remarquait déjà dans le *Spectateur du Nord* qu'il « existe pour les sciences et la culture morale une ligne de dé-

---

[44] *Spectateur du nord*, T.XII, oct. 1799, p. 5.
[45] *Coup d'œil sur les universités*, p. 11.
[46] Lettre à Jean de Müller, Eggli, p. 461.

marcation réelle entre la partie méridionale et la septentrionale » de l'Allemagne[48]. Sans chercher d'abord à s'en expliquer les causes, il constatait dès 1799 la supériorité de l'Allemagne du nord sur celle du sud dans le domaine des lumières.

> « C'est dans ce coin de la terre, au nord de l'Empire allemand, que se sont réfugiées, pendant ces années de tempêtes civiles, les connaissances humaines; c'est là que s'en conserve le dépôt, que s'alimente le feu sacré. C'est à l'abri de la paix qui y règne, que les Muses respirent encore sur le sol de l'Europe. »[49]

L'esprit né de la Réforme n'est pas indifférent au genre de culture intellectuelle adopté dans le sud et le nord de l'Allemagne; cette constatation s'imposera de plus en plus à Villers.

> « Les Allemans du midi diffèrent de ceux du nord, surtout depuis trois siècles que la réformation a donné à ces derniers un autre culte et un autre intérêt politique et intellectuel. »[50]

C'est l'Allemagne du nord seulement que Villers prend en considération dans le portrait qu'il dresse de l'Allemagne. Par ailleurs, l'esprit du nord dépasse les frontières de l'Allemagne et s'étend à une grande partie du nord de l'Europe. Le domaine géographique des lettres allemandes comprend aussi la Suisse, la Hongrie, la Pologne, la Russie, la Courlande, la Livonie, et en partie la Suède et le Danemark, régions qui diffèrent profondément de celles de l'Occident et du Sud[51].

Ainsi Villers oppose deux formes de pensée et de culture: le midi est le domaine de la poésie, le nord celui de la métaphysique[52]; la sensualité est plus développée chez les peuples du midi, tandis que chez les peuples du nord les facultés intellectuelles sont cultivées de préférence à celles des sens. Toutefois la comparaison entre le nord et le midi se réduit le plus souvent à un parallèle entre l'Allemagne et la France. Villers oppose dans son esprit les « sages du nord de l'Europe »[53], les « descendants des Bardes »[54] aux « petits juges littéraires » parisiens[55]. Cela est très caractéristique de sa façon de juger les choses. Il oppose sans nuance les deux images qu'il s'est faites respectivement de la France et de l'Allemagne: une France réduite à Paris, aux salons, aux cercles frivoles de la société

---

[47] *Coup d'œil sur les universités*, p. 12.
[48] *Spectateur*, octobre 1799, p. 29.
[49] ibid. p. 30.
[50] *Coup d'œil sur les universités*, p. 5.
[51] *Spectateur du nord*, T.XII, oct. 1799, p. 28.
[52] *Spectateur,* T.V, mars 1798, p. 363.
[53] *Philosophie de Kant*, p. LXVII.
[54] *Spectateur*, T.XII, oct. 1799, p. 16.
[55] *Philosophie de Kant*, p. 144.

impériale, et une Allemagne réduite à sa partie septentrionale, que la religion réformée a marquée de son empreinte. Quoi d'étonnant à ce que l'Allemagne l'emporte?

> « J'ai cette idée, qui certes n'est pas dénuée de fondement, qu'un jour la philosophie calme et froide du nord vaincra le sophisme enflammé du midi »[56],

écrivait-il en 1798 dans le *Spectateur*, comme prophétisant la vague de culture germanique qui allait déferler sur la France au cours du XIXe siècle, jusqu'à la désillusion finale de 1870.

L'image de l'Allemagne terre de la science, refuge de la haute poésie, pays d'élection de la philosophie, institutrice des autres nations, prédomine chez Villers. C'est celle qu'il a faite sienne et qu'il veut donner à la France. Il montre aux Français qui ne connaissaient d'elle que quelques morceaux choisis de poésie idyllique et descriptive, l'image d'une Allemagne érudite et paisible, religieuse et libérale, humanitaire et vertueuse. Il partage cette vision (ainsi d'ailleurs que sa condamnation de la France du temps) avec Benjamin Constant qui voit dans l'Allemagne « le seul pays où la vérité soit un but et où la littérature soit autre chose qu'un moyen, chez les meilleurs de briller, et chez le reste de plaire »[57]. C'est d'ailleurs cet aspect de l'Allemagne qui fascinera le plus les générations suivantes.

[56] *Spectateur*, T.VII, juillet 1798, p. 14.
[57] Lettre à Villers, 26 mai 1804, Isler p. 6.

Chapitre VIII

LES QUATRE ELEMENTS DU TABLEAU

L'Allemagne idéale que nous présente Villers a quatre visages: celui de la philosophie, de la religion, de la littérature et de la science. A chacun de ces thèmes il a consacré un de ses ouvrages essentiels: La *Philosophie de Kant*, l'*Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, l'*Erotique comparée*, et le *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante,* mais il a développé les mêmes idées dans d'autres écrits de moindre importance ainsi que dans ses lettres[1]. Ensemble ces quatre visages forment un portrait complet de l'Allemagne telle que l'a vue, ou rêvée, Villers. Ce que Mme de Staël a dit dans un seul livre sous des rubriques différentes, Villers l'a dispersé dans plusieurs.

Cette répartition des idées sur ces quatre ouvrages principaux et une multitude d'autres n'établit pas pour autant un cloisonnement entre les différents thèmes. Ce n'est qu'une façon de considérer les choses, correspondant à la nécessité où se trouvait Villers de présenter ces aspects successivement, lorsque les circonstances lui en donnaient l'occasion ou rendaient nécessaire son intervention; mais ces quatre faces de l'Allemagne sont quatre produits du même sol, quatre produits dont les racines s'entremêlent, qui par conséquent sont indissociables l'un de l'autre, et qui s'expliquent l'un par l'autre.

Si Luther est un exemple parfait du caractère germanique, Kant est un des plus beaux

---

[1] Comme par la suite nous citerons fréquemment les ouvrages de Villers, nous avons adopté les abréviations suivantes:
Phil.: *Philosophie de Kant*, 1801
Réform.:*Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, 1804
Univ. : *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante*…1808
Erot.:*Essai sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et les Allemands traitent l'Amour*, ou *Erotique comparée*) éd. Eggli.
Rapport: *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne, Rapport à l'Institut*, 1809
Idées: *Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France, et qui séjournent en Allemagne*, *Spectateur du nord*, T.VII, juillet 1798
Consid.:*Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande, par un Français, Spectateur du nord*, T.XII, octobre 1799
Millin: *Lettre de M. Charles Villers…à M. Millin… sur un Recueil d'anciennes Poésies allemandes, Magasin encyclopédique*, T.V, septembre 1810.

produits de la Réforme. Celle-ci entraîna un état d'esprit qui imprima une direction à la culture intellectuelle de l'Allemagne et souffla un vent de liberté, mais elle avait reçu elle-même son impulsion de la science, et trouvé en Allemagne le sol où elle pouvait s'épanouir. Le système d'éducation, les méthodes d'études approfondies résultent en grande partie de l'esprit protestant, mais c'est le caractère méditatif et studieux de Luther qui l'a amené à remettre en question une religion qui ne lui convenait pas. La philosophie, qui peut modeler les mentalités, est déjà elle-même un produit du sol national, modifié par l'influence de la religion, elle ne peut fleurir que sur un terrain favorable. Quant à la littérature, qui révèle les tendances profondes d'un peuple, qui peut même orienter ses dispositions d'esprit, elle porte la marque des courants philosophiques et religieux qui irriguent son lieu de naissance[2].

Dans chacun de ses ouvrages consacrés à ces différents aspects d'un tout, Villers se réfère aux autres; si bien que s'il manquait un de ces éléments, c'est tout l'édifice qui en serait ébranlé. Ensemble ils composent un portrait de son Allemagne. Dans la présentation qui suit nous avons adopté pour plus de clarté la division de Villers selon ses quatre ouvrages principaux, tout en essayant de regrouper, dans un esprit de synthèse, des idées éparpillées dans plusieurs autres[3] ; mais nous nous garderons de perdre de vue que ces quatre points forment un tout, et qu'on ne peut les comprendre dans toute leur étendue qu'en les considérant dans le contexte global et dans leurs rapports réciproques.

1. Religion (et liberté)

Le christianisme, tel qu'il se présentait avant la Réforme, avait reçu des nations des modifications locales, et il n'était pas en Allemagne le même qu'en Italie. Tandis que chez les Italiens il était culte, chez les peuples de la Saxe il était religion. [4]

---

[2] Mme de Staël verra aussi cette interdépendance des éléments: « Le caractère national influe sur la littérature; la littérature et la philosophie sur la religion; et l'ensemble peut faire connaître en entier chaque partie », *De l'Allemagne*, Observations générales, éd. Garnier Flammarion, 1968, p. 47.

[3] Il n'y a pas non plus d'ordre réellement chronologique dans cette présentation puisque les mêmes idées ont pu être formulées à des époques différentes et qu'en se penchant sur les ouvrages de Villers on a souvent une impression de « déjà-lu ».

[4] *Réform*., p. 74.

> « Ses peuples n'avaient jamais été amollis, ni par le luxe et l'opulence, ni par un climat trop doux. Là résidait une nation indigène, énergique, franche, qui, jusqu'au neuvième siècle de notre ère n'avait jamais été subjuguée. »[5]

Chez les Saxons le christianisme « enchanta moins les yeux, il y toucha plus les cœurs »[6].

Villers, dans l'Essai sur la Réformation, oppose deux formes de pensée et de culture, l'esprit latin et l'esprit germanique.

> « Les beaux-arts, tout ce qui apprête des jouissances au goût, tout ce qui flatte la sensibilité, physique ou morale, était devenu l'objet de l'activité italienne. L'activité calme, égale, durable des Saxons s'était tournée vers les sciences abstraites, vers la philosophie, les recherches historiques. »[7]

Ainsi la Réformation ne pouvait se produire qu'en Allemagne. Les particularités du caractère allemand et la forme qu'avait prise le christianisme en Allemagne du nord ayant .fourni à la Réforme un terrain favorable, celle-ci modela à son tour le tempérament national et imprima à la culture une certaine direction.

Si l'on oppose l'état politique, religieux, littéraire dans les anciens Etats de la maison d'Autriche en Allemagne, Espagne, Italie, Belgique d'une part, et dans l'Allemagne saxonne, la Hollande, l'Angleterre d'autre part, on trouve d'un côté: réaction, bigoterie, superstition, ignorance et préjugés, sensualité, etc.; et de l'autre: religion et moralité, saine et solide instruction, nobles penchants, culture plus élevée et plus libérale[8]. La France fait exception en partie: bien que catholique, elle est aussi éclairée que certains pays protestants[9]. Par ailleurs, tandis que d'habitude catholicisme et absolutisme marchent de pair, la France s'était rangée politiquement dans le camp des princes protestants qu'elle soutenait contre les ambitions de la maison d'Autriche, qui défendait elle-même les intérêts de la papauté. Mais cette réserve concédée par Villers ne lave pas la France de l'accusation de sensualité qu'il lance contre les pays catholiques.

Villers constate une disposition de l'esprit public des protestants, qui les porte à adopter facilement des formes républicaines de gouvernement. La Réforme n'a été qu'une application positive de l'esprit républicain des peuples du nord, en même temps qu'un retour à un système religieux conforme à leur nature. Les âmes droites et désintéressées

---

[5] Ibid. p.73. La guerre contre les Saxons s'est terminée par leur christianisation forcée au début du IXe siècle.
[6] ibid. p.74.
[7] ibid. p.75.
[8] ibid. p.95.
[9] Voir plus haut, p. 123-124

éprouvent de même le besoin de réformation dans les grands établissements humains[10]. Réformation et révolution proviennent de la même source. La liberté de l'homme en matière politique ne peut pas être dissociée de sa liberté en matière religieuse[11]. Dès sa naissance la Réformation a été en contact avec la politique. En même temps qu'un retour à la liberté religieuse, la Réformation devint aussi un retour à la liberté dans le domaine politique[12]. Le prince d'un Etat protestant, « nourri et élevé dans l'esprit qui anime la nation »[13], partage les dispositions patriotiques et républicaines de son peuple. Les souverains des Etats protestants parlent à leur peuple un langage différent, visible par exemple dans le Code prussien, « le plus beau système de lois dont puisse se glorifier une nation moderne ».

> « On trouve dans ce Code la substance et les principes de ces fameux Droits de l'homme, qui en 1789 ont paru en France une si grande nouveauté et y ont excité une telle explosion. Les peuples réformés sont dès longtems familiarisés avec ce langage et avec ces principes. »[14]

Libéralité, humanité, liberté de penser et d'écrire, leur sont aussi naturels que l'air qu'ils respirent. Il s'ensuit qu'une révolution politique ne peut avoir lieu dans les Etats protestants. La Prusse offre un tableau caractéristique de ce que peut être un de ces Etats: « Un esprit public très-prononcé, un patriotisme fervent, beaucoup d'attachement réciproque du prince et des sujets, un esprit de liberté et de vrai républicanisme qui s'étend du trône jusqu'au peuple »[15].

En France au contraire on peut voir un rapport entre l'asservissement définitif de l'opposition religieuse sous Louis XIII, et le despotisme des trois règnes suivants, qui a fini par la catastrophe de la Révolution[16]. Villers en arrive ainsi à accepter les principes fondamentaux de la Révolution française, en ce qu'il les considère comme issus de l'esprit de la Réforme. Mais s'il admet l'esprit démocratique dans son principe, il condamne dans la pratique les excès d'où qu'ils viennent : ceux par exemple de certaines sectes protestantes chez qui on retrouve « les mêmes prétentions à l'égalité et à la liberté absolues, qui ont

---

[10] *Réform*. p. 28.
[11] ibid. p. 131.
[12] ibid. p. 134.
[13] ibid. p. 130
[14] ibid. p. 135.
[15] *Réform*. p. 151.
[16] ibid. p. 196.

causé tous les excès des jacobins de France »[17]. Seule une liberté mal comprise peut entraîner des conséquences néfastes. Cela permet à Villers de concilier sa haine du jacobinisme et son amour de la liberté, la Réforme donnant la possibilité de la mettre raisonnablement en pratique.

La république américaine est née aussi du sein de la Réforme. Si les Français combattant en Amérique « virent, pour la première fois, ce spectacle si surprenant pour eux, de la simplicité de mœurs, de la paix évangélique parmi des hommes qui soutenaient leurs droits »[18], ils eurent le tort de croire qu'ils pourraient réaliser un idéal de liberté sans adopter les principes sur lesquels elle doit reposer. Villers rejoint par-là certaines des théories développées par lui dans *De la liberté*[19].

On voit l'unité de sa pensée malgré des contradictions apparentes. S'il a épousé aussi facilement les idées démocratiques en Allemagne, c'est parce qu'il les a trouvées ancrées dans la nature de la nation, et dans l'esprit né de la Réforme.

Remarquons au passage que le républicanisme cher à Villers est indépendant de la forme politique d'un Etat. Il est dans le cœur des citoyens et dans les conceptions du gouvernement. C'est ainsi que Villers cherche ses modèles aussi bien dans un royaume comme la Prusse, que dans des républiques indépendantes comme les villes hanséatiques.

Le lien qui unit la Réformation aux lumières est selon lui évident. « L'ancien système du catholicisme romain était diamétralement opposé au progrès des lumières »[20] Il suffit de songer à Galilée. Donc « un événement qui a contribué à délivrer l'esprit humain d'un tel adversaire, doit être compté pour une des plus heureuses époques de la culture intellectuelle des peuples modernes »[21]. C'est dans « le système opposé de libéralité, d'examen, de critique franche » que les savants des siècles suivants ont pu développer leurs hautes conceptions. La Réformation n'a été qu'un premier effet du retour des lumières après la période obscure du Moyen-Âge, mais cet effet est devenu cause à son tour. A la place des censures, de l'inquisition, etc., qui faisaient courir un danger à l'humanité, à la place du système d'obscurantisme adopté par la cour de Rome, elle introduisit la liberté de penser qui est la base de la liberté civile[22].

---

[17] ibid. p. 138.
[18] ibid. p. 185.
[19] voir plus haut, p. 41-42
[20] *Réform*. p. 231.
[21] ibid. p. 232.
[22] ibid. p. 235.

Cependant,

> « du côté catholique on n'a pas négligé jusqu'ici les précautions pour repousser, comme une dangereuse épidémie, les idées libérales du protestantisme dans les limites de leur territoire »[23].

La France, malgré les lumières qui la distinguent des autres pays catholiques, « n'a pas été tout-à-fait à l'abri de ce système d'étouffement »[24]. Peut-être est-ce encore par un geste de défense contre cet esprit étranger qu'elle se ferme aussi hermétiquement aux influences étrangères. Sans formuler explicitement cette hypothèse, Villers oppose cette façon d'agir à la vague de liberté qu'entraîna la Réforme dans les Etats protestants:

> « La réformation brisa toutes ces chaînes imposées à l'esprit humain renversa toutes les barrières qui s'opposaient à la libre communication des pensées. »[25]

> « Dès que par elle en effet la carrière eût été ouverte, on osa discuter publiquement les intérêts les plus précieux de l'humanité, et parler humainement de toutes les choses humaines. »[26]

> « Le principe d'examen provoqua la lumière dont il est ami, comme celui de soumission aveugle est le fauteur des ténèbres. »[27]

Cette nouvelle façon de voir, de réfléchir, d'examiner, ne pouvait manquer d'avoir une influence sur l'instruction morale d'une nation[28]. Les protestants se consacrèrent à l'étude de la religion, des langues anciennes, de l'orientalisme, des antiquités sacrées, genre d'études qui « exige l'assiduité et le flegme du nord »[29]. La critique historique et la philosophie se développèrent, et l'éducation publique fut organisée en conséquence. Parmi les nations séparées de Rome « on se livrait à ces sciences avec l'ardeur du besoin et de l'enthousiasme, on les révérait comme les protectrices de la chose publique, comme les sources de l'indépendance religieuse et politique »; chez les autres « on ne les maniait que comme des armes dangereuses… »[30]. Toute cette forme de culture vient de ce que la théologie protestante repose sur l'usage illimité de la raison, tandis que la théologie catholique interdit l'usage libre de la raison. Même l'histoire littéraire dut une vie nouvelle à

---

[23] ibid. p. 237.
[24] ibid. p. 238.
[25] *Réform*. p. 241.
[26] ibid. p. 242.
[27] ibid. p. 243.
[28] ibid. p. 243.
[29] ibid. p. 246.
[30] ibid. p. 249.

cette impulsion. Les journaux, feuilles périodiques se ressentent de ces dispositions générales. Ils ont l'objet d'une attention plus universelle et plus sérieuse[31].

Le renouveau philosophique a été une conséquence de la Réforme. La philosophie devint une branche distincte de la théologie, et se préoccupa d'enseigner une morale utile à la société humaine. Ce mouvement ne prit une pleine expansion que dans les pays protestants, car dans les Etats catholiques on considère la philosophie comme une sorte de perturbatrice du repos public[32]. Tandis que Locke et Hume devenaient les maitres à penser des Français, la philosophie en Allemagne dut à Kant un nouvel essor[33].

« L'influence de la réformation sur l'étude de la morale n'a pas été moins décisive que sur celle des autres branches de la philosophie »[34]. La morale de l'Evangile reprit ses droits.

> « On sait assez quel nombre de bons écrits ont produit les diverses églises protestantes; quel esprit de pureté, d'humanité et de religion à la-fois s'y fait sentir; aussi éloignée du fanatisme ascétique des siècles d'ignorance, que de l'égoïsme dur et cyrénaïque des siècles plus éclaires. »[35]

La morale des Etats s'en ressentit à son tour. La Réformation, en contact dès sa naissance avec la politique, tourna les esprits vers les sciences qui tiennent à l'économie et à l'administration des Etats[36]. Les sciences d'intérêt public se développèrent. Dans les pays où le clergé est puissant, possède les plus beaux domaines, prélève la dîme, les hommes deviennent incapables de tout élan généreux; ils n'ont aucun intérêt à cultiver le sol natal:

> « D'ailleurs les membres de ce même clergé étaient les pasteurs, les instituteurs, les dépositaires de tout savoir, les maîtres de toutes les âmes. Occupés des pratiques extérieures de la dévotion, du maintien des droits de l'église, tels étaient aussi presque les seuls objets dont ils entretinssent les peuples. Il en résultait une ignorance et une indolence profondes sur les plus précieux intérêts des hommes en société. L'agriculture, l'économie et ses branches diverses étaient dans une dégradation déplorable […] la misère, la fainéantise, l'immoralité, tous les vices naissent; parmi les peuples, de semblables dispositions: l'état reste faible et mal administré. Quelle activité au contraire, quels perfectionnemens dans l'agriculture, dans l'économie champêtre, dans l'administration, ne frappe pas les regards de l'observateur au milieu des froids et infertiles champs de l'Ecosse, dans la Grande-Bretagne, dans la Hollande! La main de l'homme y crée tout, parce qu'elle y travaille pour lui: elle y est toute-

---

[31] ibid. p. 279.
[32] *Réform*., p. 266.
[33] Locke et Hume étaient anglais, pourrait-on objecter, issus d'un pays que Villers considère comme protestant; comment ont-ils pu élaborer une philosophie qui n'en a que le nom selon lui? Il oublie de se poser la question, tant dans son esprit - et malgré ses affirmations - il assimile l'esprit protestant à l'Allemagne.
[34] *Réform*., p. 268.
[35] ibid. p. 270.
[36] ibid. p. 275.

> puissante, parce qu'elle y est libre, et qu'une instruction convenable l'y dirige. Le contraste de ces effets indubitables des deux religions se fait surtout sentir en Allemagne, où les divers territoires qui se croisent font à chaque moment passer le voyageur d'une contrée catholique à une contrée protestante."[37]

Enfin le système d'éducation fut renouvelé, le bon esprit introduit par la Réforme chassa peu à peu des universités et écoles secondaires les « vices de la période monacale et scholastique »[38]. La pédagogie se développa[39]. Toutes les sciences profitèrent de l'impulsion donnée: la philosophie de l'histoire, l'histoire de la culture, etc., mais aussi les sciences mathématiques et physiques, car sous l'égide de la Réforme, les Galilée n'ont plus à redouter les fers ni la honte des rétractations[40], la philosophie de la nature, la science militaire, et les belles-lettres grâce à une meilleure connaissance de l'Antiquité. La langue et la littérature nationale se développèrent et se substituèrent au jargon latin qui n'était que la langue d'un petit nombre d'individus. Désormais les auteurs écrivent pour le peuple, et les langues modernes se perfectionnent.

Villers concède toutefois que l'influence de la Réforme sur les belles-lettres est difficile à préciser.

> « Les nations protestantes, qu'on pourrait appeler de race germanique, ont entr'elles tant de traits de ressemblance dans les mœurs, dans le langage, le climat, qu'il faut bien se garder de prendre quelques conformités dans le caractère et le génie de leurs productions littéraires, pour des effets immédiats de la grande révolution qui leur fut commune. […] sans doute que l'unanimité avec laquelle les nations aujourd'hui protestantes ont adopté la réforme […] n'était qu'un résultat de cette conformité d'esprit entr'elles. »[41]

Leurs mœurs sont plus sévères et meilleures que celles des nations catholiques, leur religion plus austère et plus intellectuelle. Se gardant bien de décider si ces nations ont acquis ce caractère parce qu'elles sont protestantes, ou si, comme il vient de l'expliquer à propos des productions littéraires, c'est parce qu'elles avaient ce caractère qu'elles sont devenues protestantes[42], Villers indique l'influence des mœurs et de la religion sur les belles-lettres. Nous retrouvons ici sa théorie sur le caractère de la culture chez les peuples du nord et du

---

[37] *Réform*. p. 276-277. Villers concède que l'Allemagne n'est pas partout parfaite et que le territoire seul n'a pas une influence suffisante sur les façons de penser et d'agir des hommes qui l'habitent.
[38] ibid. p. 280.
[39] ibid. p. 283. Nous verrons plus loin la comparaison établie par Villers entre les méthodes d'éducation des Jésuites et celles des écoles protestantes.
[40] *Réform*. p. 287.
[41] *Réform.*, p. 299.
[42] ibid. p. 300.

midi, et sur la façon dont est traité l'amour dans les littératures allemande (ainsi qu'anglaise) et française (ainsi qu'italienne). Villers voit dans ce phénomène, sinon une suite de la Réformation, du moins une de ses coïncidences.

« Enfin l'esprit scrutateur et raisonneur à qui la réformation a ouvert une libre carrière […] s'est introduit aussi dans le domaine de l'imagination »[43]. Il s'est établi dans la partie théorique des belles- lettres, dans les systèmes sur le sentiment, le goût, le beau, le sublime, etc. matières sur lesquelles les littérateurs protestants ont beaucoup travaillé et dans lesquelles ils ont profondément pénétré. La partie rationnelle de la critique littéraire devint chez les Allemands une science sous le nom d'« *Estétique* » [sic][44]

Dans le domaine des beaux-arts le rôle de la Réforme a été semblable. Tandis qu'un culte pompeux entraîne la perfection des arts, le culte « qui peut élever le cœur, tend à désenchanter l'imagination »[45]. Les peuples qui ont embrassé la Réforme ont à l'égard des beaux-arts des dispositions particulières qui tiennent surtout au fait qu'ils habitent pour la plus grande partie sous le climat le plus dur de l'Europe:

> « Ils sont plus flegmatiques, plus froids, plus méditatifs que ceux du Midi; ils n'ont pas sous les yeux une nature aussi belle; ils ne respirent pas cet air voluptueux, suave, enivrant de l'atmosphère italique. Réformation à part, ils ne sont donc pas aussi bien placés, ni aussi bien constitués pour la pratique des arts, que les Italiens, par exemple. Sans doute qu'ils ont eu, et ont encore d'estimables artistes; mais non de sorte à l'emporter sur ceux de l'Italie, ni même à les contrebalancer. Leur mérite réel dans les arts, et qui procède de leur esprit réfléchi, scrutateur, c'est d'en traiter la théorie avec plus de profondeur; d'observer, de rechercher les principes qui guident à leur insu les grands artistes; d'épier la marche de l'imagination et de l'entendement dans leurs productions; de dévoiler les rapports entre la nature idéale des arts et la nature réelle; en un mot, de développer les principes de la philosophie des arts. »[46]

Le domaine des beaux-arts est donc le seul où Villers concède au sud la prééminence sur le nord. Et encore fait-il venir le génie artistique de l'instinct, laissant à l'intelligence le soin de le juger[47].

Le temps a calmé les querelles religieuses et les troubles politiques qui ont accompagné la Réforme. Il en est resté « le véritable esprit de la réforme, qui n'est autre que celui de l'évangile; et […] celui de la science et de la philosophie, qui n'est autre que

---

[43] ibid. p. 301.
[44] ibid. p. 302.
[45] ibid. p. 305.
[46] *Réform*. p. 306.
[47] ibid. p. 307.

celui de l'humanité »[48]. Le cosmopolitisme des peuples protestants provient peut-être aussi de ce que la conformité d'opinions est devenue plus importante que la conformité de patrie. La religion a créé un internationalisme parmi ceux qui se reconnaissaient en elle. Ainsi les Français protestants chassés de leur pays se sentirent les frères des Allemands aux côtés desquels ils combattaient pour leur foi.

A l'esprit bienfaisant et émancipateur de la Réforme, Villers oppose l'esprit réactionnaire des jésuites qui s'emparèrent de la science pour l'empêcher de devenir nuisible, et qui devinrent les « nouveaux précepteurs de l'humanité »[49]. Ils modelèrent à leur volonté les branches du savoir, étouffant l'esprit philosophique et examinateur, dans le but de « consolider un système ennemi de la raison et des lumières »[50]. Ces méthodes eurent des répercussions sur la morale des peuples sur lesquels ils exerçaient leur influence:

> « rien n'est plus propre à dépraver radicalement l'esprit des hommes, que de savoir à force d'art leur rendre le mensonge vrai, la déraison raisonnable ».[51]

Seuls les jansénistes, qui ont la sympathie de Villers, étaient capables de leur tenir tête.

Villers qui partage avec les protestants la croyance en la perfectibilité de l'espèce[52], rend hommage à une religion favorable à l'étude et au savoir, « qui dirigent les efforts des hommes dans le perfectionnement et l'anoblissement de tout ce qui constitue leur nature »[53]. La Réforme a puissamment contribué aux progrès de la civilisation et des lumières. L'Allemagne de Villers en est le témoignage vivant. C'est là qu'il faut chercher les bases d'un esprit libérateur, la source d'une vie nouvelle convenant mieux à l'homme moderne et éclairé. La Réforme est la « manifestation du nouvel esprit »[54] qui doit régner sur le monde.

Mais il ne faut pas perdre de vue les circonstances dans lesquelles l'essai de Villers a été écrit: l'esprit romain, source d'obscurantisme, l'esprit qui censure, étouffe les lumières, impose sa loi à tous, et auquel Villers oppose l'esprit de la Réformation de Luther, l'esprit libérateur germé sur le sol germanique, cet esprit romain est celui que Napoléon veut imposer à la France. La lutte séculaire entre les forces du nord et du midi, entre Varus et

---

[48] ibid. p. 320.
[49] *Réform*. p. 339.
[50] ibid. p. 346.
[51] ibid. p. 346.
[52] ibid. p. 285.
[53] ibid. p. 354.
[54] ibid. p. 366.

Hermann, entre la latinité et la germanicité, devient la lutte de la liberté contre le despotisme.

Et cela est si vrai qu'en 1817, sur la Wartburg[55], les étudiants nationalistes à la recherche de leur identité trouveront en Luther les traces du vieil esprit germanique, le revaloriseront en faisant de lui le symbole de cet esprit en rébellion contre les intrusions latines, ou romanes (les Allemands diraient « *welsch* »), et tenteront de reprendre au compte de l'Allemagne les conquêtes révolutionnaires. N'est-il pas surprenant qu'un Français ait senti tout cela bien avant eux?

2. Philosophie

Le caractère allemand, auquel la Réforme avait imprimé sa marque, devait recevoir une impulsion décisive d'une autre révolution dans le domaine des idées: la philosophie de Kant. On ne soulignera jamais assez l'importance prise par la philosophie de Kant dans l'image de l'Allemagne que nous présente Villers. Nous nous contenterons de rappeler ici qu'elle a été la grande révélation de sa vie, qu'elle a marqué le pas décisif dans sa conversion au germanisme, et qu'il voit en elle les moyens de régénérer la France. En analysant l'œuvre de Villers consacrée à Kant, nous ne nous demanderons pas dans quelle mesure Villers a correctement ou non interprété cette philosophie (une analyse de ce genre dépasserait le cadre de cette étude); il nous importe davantage de rechercher la façon dont Villers a vu cette philosophie - puisque c'est cette vision qu'il en a donnée à la France -, la substance qu'il en a tirée, les traits qu'il lui a empruntés pour en parer l'Allemagne de ses rêves: autrement dit l'interprétation subjective de cette philosophie par Villers.

Le caractère essentiellement méditatif des Allemands les prédestinait plus que d'autres aux études philosophiques. Mais c'est Kant seulement qui a donné à la philosophie ses lettres de noblesse. A cette philosophie digne de l'homme, qui domine la vie intellectuelle de l'Allemagne, Villers oppose en France l'influence de l'empirisme de Locke, dont l'adoption par l'encyclopédisme a été la source de tous les maux dont souffrent ses compatriotes. Villers veut leur apporter comme une panacée la philosophie de Kant. Il va

[55] Château de Thuringe où séjourna Luther.

donc tout d'abord s'ingénier à montrer que l'empirisme est une doctrine erronée. La première partie de son livre sur Kant est à la fois une réfutation de l'empirisme, et une condamnation de l'esprit encyclopédique qui l'a adopté. Villers pense qu'il est temps « de briser la chaîne de cet empirisme absolu qui […] ne nous donne pour principes que des expériences »[56].

Montrant que l'empirisme a été incapable de définir la philosophie, Villers adopte pour définition de cette science celle que propose Reinhold: « La philosophie est la science de la liaison déterminée des choses, indépendamment de l'expérience »[57], définition qui exclut l'empirisme du domaine de la philosophie. La philosophie est une science rationnelle, « reposant uniquement sur des conceptions de l'entendement dont l'objet ne saurait être saisi dans aucune représentation sensible »[58]. Villers présente la philosophie rationnelle non pas comme l'ennemie de l'empirisme, mais comme son complément indispensable à un niveau supérieur: l'empirisme ne peut pas plus se passer de la philosophie rationnelle que les mathématiques appliquées des mathématiques pures[59]. Mais l'ignorance et les préjugés ont empêché jusque-là les Français de juger équitablement cette philosophie. « La stupidité se moque et ricane, tandis que l'homme qui pense se tait et médite »[60]. Villers veut leur apprendre, en leur donnant les explications et les bases nécessaires, à aller au-delà de ces préjugés, à ne pas s'en tenir aux sensations, à chercher plus loin et plus profondément les sources des connaissances humaines, en un mot à philosopher.

Les théories faciles de la sensation sont insatisfaisantes pour l'esprit, elles rabaissent l'homme.

Villers ne juge pas à priori les Français inaptes à la philosophie:

> « Ceux qui croiraient l'esprit de la nation incompatible avec les arduosités de la plus subtile dialectique, auraient contre eux l'histoire de la philosophie pendant les cinq siècles qui suivirent le 10e »[61].

La scholastique, malgré tous ses défauts, était au moins une philosophie. Mais depuis l'époque vraiment philosophique de la France avec Descartes, les « petits philosophes à la

---

[56] *Spectateur*, T.XIII, fév. 1800, p. 222.
[57] *Phil.*, p. 29.
[58] ibid. p. 40.
[59] ibid. p. 45. C'est peut-être ce que voulait dire Mme de Staël, quand elle croyait la philosophie de Locke conciliable avec celle de Kant, voir plus haut p.136
[60] *Phil.*, p. 79.
[61] *Phil.*, p. 131-132.

mode »[62] se sont emparés de la philosophie et, ne comprenant pas la spéculation, tentent de la discréditer. Le goût de la méditation déclina de jour en jour, et l'on en arriva au siècle de bavardage qui n'avait de philosophique que le nom[63]. Le centralisme de la France, et la politique culturelle qui en découle, est une fois de plus responsable de cet état de choses:

> « L'immense population de Paris, les richesses qui s'y concentraient pour alimenter le luxe et les plaisirs, la sorte d'oisiveté qui règne toujours plus ou moins dans une grande ville qui n'est pas commerçante, le voisinage d'une cour brillante, le séjour de presque tous les grands du royaume, avaient fait de cette capitale le centre unique où la renommée et les récompenses les plus flatteuses se distribuaient aux gens de lettres. Paris décidait en dernier ressort, et l'influence qu'il a exercé [sic] sur la culture intellectuelle de la nation est incalculable[64]. La république des lettres françaises s'était peu-à-peu concentrée dans ses murs, et hors d'eux il n'y avait, il n'y a plus encore de salut pour ses membres. Les princes chefs de la nation, et leurs ministres accordaient une protection signalée aux belles-lettres et aux arts qui flattaient leur orgueil en promettant de les immortaliser, ainsi qu'aux sciences utiles qui devaient accroître les forces et les ressources de l'état. Comment serait-il entré dans leur plan d'encourager la science de l'homme intérieur? et à quel titre la méditation, la vraie philosophie auraient-elles pu avoir part à leur faveur? être amusés, chantés par les beaux-arts, enrichis par les découvertes de l'astronomie, de la chimie de la physique, que leur fallait-il de plus? à quoi bon raisonner? à quoi bon des sciences dont le profit net ne va pas à la trésorerie? à quoi bon, surtout, la plus élevée, la plus noble, mais dont l'empire n'est pas de ce monde? La philosophie qui d'ailleurs n'offrait pas encore de résultats bien satisfaisants, tomba de plus en plus dans un discrédit politique, qui devint bientôt un discrédit littéraire […] toutes les forces intellectuelles se dirigèrent vers le bel-esprit, et la philosophie fut négligée […] Le plaisir ou le gain, voilà les deux mobiles de nos facultés intellectuelles, les deux buts offerts au génie! C'est ce qu'on appelle <u>progrès des lumières</u>, <u>perfectionnement des sciences</u>, <u>conquêtes de l'esprit humain</u>; et de tant de belles phrases faites sur cet objet, la plupart ne signifient que cela. Il n'existe nulle part cet intérêt pur de la science pour la science, du perfectionnement de l'ennoblissement de l'homme en lui-même, il a été étouffé par celui de la dissipation et du lucre »[65].

C'est ainsi que s'acheva la période des cartésiens, qui avait duré jusqu'au début du dix-huitième siècle, et que commença

> « cette période inphilosophique, que par rapport à la raison spéculative et aux sciences on pourrait nommer la barbarie du bel-esprit »[66].

---

[62] ibid. p. 59.
[63] ibid. 154.
[64] voir là-dessus l'article *Considérations sur la littérature allemande*, dans le *Spectateur du nord*.
[65] *Phil.*, p. 141-146. Les mots soulignés le sont par Villers.
[66] ibid. p.147.

Le sensualisme étroit fait désormais tout le fond de la nouvelle métaphysique française[67]. L'esprit philosophique s'est perdu.

> « Un des caractères les plus distinctifs de la nouvelle philosophie française, est cette manie de transformer toutes les difficultés théoriques en simples disputes de mots, et de prétendre résoudre tous les problèmes métaphysiques par des analyses grammaticales. »[68]

A une époque où les sciences ont progressé

> « il est tems de rendre son rang parmi elles à la philosophie, de la tirer des mains du bel-esprit et des amateurs, où elle était tombée en décadence, et de la rendre en dépôt à l'esprit méditatif […] et enfin de nous mettre au-dessus du reproche de niaiserie et de superficialité, que les étrangers, tout en nous rendant justice sur d'autres points, n'ont que trop de raison de nous faire sur tout ce qui concerne purement la pensée, sur la théorie de l'entendement humain, des lois de la nature, de la morale et des arts. »[69]

La philosophie empiriste a faussé les valeurs:

> « Dès qu'on eut placé les sens sur le trône de la métaphysique, l'analogie conduisit bientôt à placer l'intérêt sur celui de la morale. »[70]

Car, d'où naîtraient chez les empiristes les conceptions de devoir, de juste, de bien?

> « Quand cette fausse philosophie pratique est encore soutenue et renforcée par une métaphysique liberticide; qui ôte à l'homme le choix, la délibération libre de ses actions […] on a paralysé la conscience de l'homme; on a engourdi son sens moral […] on a levé la digue intérieure qui s'oppose immédiatement aux passions dévastatrices; on a dégradé l'homme… »[71]

Le jacobinisme, autre monstre abhorré de Villers, naît nécessairement de cette philosophie:

> « la soi-disant philosophie dut tendre constamment à établir l'empire des sens et des passions. Son dernier période ne put être que le jacobinisme, lequel en était un corollaire indispensable. Le jacobinisme naquit le jour où l'encyclopédisme osa se produire. »[72]

Villers ne désespère pas de la nation à laquelle il veut apporter la nouvelle philosophie. Sans doute que quelqu' ombre de vertu s'est conservée quelque part. C'est cette flamme que la philosophie de Kant devra ranimer.

> « Il sera facile enfin de réveiller le bon sens et l'humanité dans l'esprit de cette jeune génération, qui n'a reçu encore ni la doctrine sensualiste, ni les vices

---

[67] ibid. p. 154.
[68] ibid. p. 173, note.
[69] ibid. p. 175.
[70] *Phil*. p. 159.
[71] ibid. p. 163.
[72] ibid. p. 164-165.

> raisonnés des encyclopédistes. C'est sur elle, sur tout, que je compte en annonçant à ma nation la doctrine et la morale de la raison… »[73]

C'est un évangile qu'il va lui apporter.

L'empirisme, outre son caractère nocif, est selon Villers une doctrine absurde, qui est loin d'expliquer le phénomène de la connaissance. Si nos facultés intellectuelles et morales ne sont, selon les empiristes, que la sensation transformée, on est en droit de se demander: transformée par quoi, comment?[74] Personne ne s'est préoccupé de répondre à ces questions.

> « D'où vient que nous accordons une foi si entière à cette sensation? Et jusqu'où sommes-nous fondés à lui attribuer de la réalité? »[75]

se demande encore Villers. L'empirisme, qui veut donner la sensation pour l'unique et réelle base de nos connaissances, est insuffisant et superficiel, il est donc insatisfaisant pour l'esprit qui cherche une réponse aux questions fondamentales que l'homme se pose. Il ne peut tout expliquer. Villers concède que « l'empiriste, qui avec sa doctrine n'a pas la prétention d'être parvenu au dernier pourquoi des pourquoi, peut-être du meilleur accord avec le transcendentaliste »[76] La philosophie rationnelle et l'empirique peuvent vivre en paix, car elles ne traitent pas du même objet. La dernière apprend à quelle occasion nos idées se forment, et la philosophie rationnelle ce que sont nos idées. Elle doit rester suprême législatrice. L'erreur est dans cette suffisance qui fait adopter l'empirisme comme la fin de tout. L'empiriste « parle avec autorité de l'expérience, et ne sait pas comment l'expérience se fait »[77].

Il importe à l'homme du XIXe siècle d'adopter une métaphysique digne des conquêtes scientifiques du XVIIIe. Villers dit de la simplicité de l'empirisme:

> « C'est la métaphysique des enfans, c'est celle des peuples dans l'enfance, c'est celle des sauvages. »[78]

Ayant remis en question les croyances philosophiques des Français qui les ont menés à cet état de dépravation morale et politique, Villers leur trace un programme d'avenir :

> « C'est la science de l'entendement humain, si défigurée par les sensualistes, qu'il s'agit de refaire. Il faut une métaphysique nouvelle et scientifique à la patrie

[73] ibid. p. 171.
[74] ibid. p. 185.
[75] *Phil.*, p. 187.
[76] ibid. p. 199. Voir plus haut, note 59 p. 252
[77] ibid. p. 199.
[78] ibid. p. 202.

> de Lavoisier, à celle de Lalande et de Laplace, au pays qui a produit le génie de Descartes; il faut une nouvelle théorie des arts à ceux qui possèdent aujourd'hui les plus fameux chefs-d'œuvre dont s'honoraient jadis d'autres contrées; il faut enfin une nouvelle morale, pure comme celle de l'Evangile, sévère comme celle du Portique, à une nation qui tend sérieusement à jouir d'une liberté raisonnable, qui ne veut chez elle ni libertins, ni terroristes, ni la corruption des cours, ni la férocité des clubs. »[79]

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'exposition de la philosophie de Kant. Villers annonce qu'il se limite à la *Critique de la raison pure*. Toutefois il consacre quelques pages à la *raison pratique*. Il s'efforce d'expliquer le plus clairement possible la théorie de la cognition, de la sensibilité, de l'entendement, de la raison pure; il définit les termes, les notions d'espace et de temps, expose les catégories de l'entendement, montre les sources d'erreurs possibles, dues à la confusion de nos diverses facultés cognitives, et les philosophies auxquelles elles ont donné naissance: matérialisme, spiritualisme, fatalisme, etc., ainsi que les systèmes du réalisme empirique dont la source est dans le fait d'établir comme choses existantes en elles-mêmes nos propres manières de voir[80] Ayant expliqué les termes: schéma, image, objet, Villers les applique à la poésie:

> « La haute poësie qui s'intellectualise autant qu'il est donné à l'homme, et qui se dégage le plus possible de la sensualité, produit aussi de tels archétypes dépourvus d'objets réels: elle est schématique par essence; mais ses conceptions les plus intellectuelles s'appuient toujours légèrement, ne fût-ce que dans l'expression, sur quelqu'image individuelle, ce qui constitue particulièrement le schéma poétique. On en trouve de fréquens exemples chez les poètes grecs, chez quelques italiens, chez Milton et Shakespeare, chez Corneille, chez Klopstock, Goethe, Schiller, etc… Cette haute poésie qui plane dans la région du schématisme est peu goûtée des lecteurs sensualistes: elle doit surtout régner dans les pièces lyriques, et ne peut se montrer dans l'épopée et le drame que par éclairs passagers. Celle qui se tient dans la région des images, images d'objets sensibles, mais idéalisées par l'entendement, images puisées dans la nature visible, mais purifiées et élevées au-dessus de toute nature, celle-là, dis-je, est la vraie essence de l'épopée, de l'idylle, aussi bien que du drame. Telle est assez constamment la poésie d'Homère, de Virgile et de Racine. Quant à celle qui se traîne dans la région des objets empiriques et sensibles, elle mérite à peine le nom de poésie : son abus conduit au maniéré aux jeux de mots, à toute la niaiserie qui caractérise le bel-esprit français, dont la tendance sensuelle devient chaque jour plus marquée. »[81]

---

[79] *Phil.*, p. 206.
[80] ibid. p. 320.
[81] *Phil.*, p. 308-309. C'est Villers qui souligne. Remarquons au passage qu'il place ici Corneille et Racine dans le camp de ceux qui font honneur à la « *haute poësie* »

Le lien est ainsi fait entre la poésie et la philosophie. Plus la poésie sera intellectualisée, plus elle approchera de son essence. C'est cette thèse, légèrement modifiée, que Villers développera quelques années plus tard dans l'*Erotique comparée*.

La critique de la raison pure a coupé court « à toute fade logomachie du sensualisme, tant prôné dans le monde par les beaux-esprits »[82], elle a incité l'esprit « à s'étudier et à s'examiner à fond; ce qui inspire en général à l'homme un certain détachement des sens et lui imprime une tendance plus haute et plus pure »[83]. Dans la *raison pratique* Villers trouve la possibilité d'une morale, car l'homme est libre dans l'exercice de sa volonté[84]. La liberté de l'homme consiste dans la puissance pleine de se déterminer entre deux principes contraires: agir et vouloir en homme sensuel, et agir et vouloir en homme rationnel. La primatie morale appartient au principe désintéressé du juste et du bien, lequel commande et impose des limites au principe intéressé du bien-être et de l'amour de soi[85]. Ces deux principes sont dans l'homme comme deux tendances opposées qui lui font rechercher, l'une le bonheur, l'autre la vertu[86]. Villers insiste sur le fait que la législation morale est fondée sur la raison; il explique ce qu'est l'impératif catégorique, en quoi consistent la moralité et la dignité de l'homme; et il voit l'état de parfaite moralité dans une volonté toujours disposée à se conformer à l'impératif catégorique de la conscience. C'est « un état au-dessus de celui de l'homme que les penchans et les voluptés entraînent à chaque instant malgré lui »[87].

Il fallait mettre la morale à l'abri des atteintes de la spéculation. L'esprit et la tête n'ont rien à démêler avec les règles de nos actions empreintes dans l'âme et dans le cœur, « il n'y faut qu'une volonté pure, qu'un cœur droit, et que la sensualité et le sophisme n'aient point encore égaré »[88]. Enfin Villers montre comment, grâce à la raison pratique, on peut prouver l'existence de Dieu. La nécessité de récompense et de punition implique la nécessité d'un juge. La raison pratique étant la même chez tous, il y a une raison suprême qui énonce à tous les mêmes lois. La volonté de cette raison souveraine est la loi de l'ordre moral universel[89]. Le vrai athée, c'est l'homme corrompu, le vrai déiste l'homme de bien, indépendamment de leurs croyances.

---

[82] ibid. p. 357.
[83] ibid. p. 358.
[84] ibid. p. 357.
[85] ibid. p. 379.
[86] ibid. p. 375.
[87] ibid. p. 386.
[88] *Phil.*, p. 389.
[89] ibid. p. 394.

Nous portons en nous les principes de toute science conclut Villers. Ramenons l'attention sur nous-mêmes. Voilà toute la philosophie.[90]

Nul doute qu'une telle philosophie ne donne à l'esprit humain une tout autre direction que l'empirisme. Villers rappelait encore dans sa conclusion la nécessité d'adopter de nouveaux principes pour redonner à la nation une philosophie digne de l'homme, et une morale fondée sur autre chose que sur l'intérêt.

> « Quelqu'imparfait que soit mon travail, il suffira cependant, j'espère, pour faire sentir à ceux de mes lecteurs à qui l'intérêt de la science et celui d'une sévère moralité n'est pas indifférent, que la science et la moralité ne peuvent se rencontrer sur le chemin que suivent la plupart des philosophes français; que le principe du sensualisme pour la métaphysique, et celui de l'amour de soi pour la morale, sont incompatibles avec toute saine philosophie; qu'un seul axiome de la géométrie, que le sentiment de notre liberté, etc… ,sont inconciliables avec ces soi-disant principes.
> Il est donc indispensable, si l'on veut élever chez nous l'esprit philosophique à la hauteur où il est parvenu de notre tems chez nos voisins; si l'on veut le faire marcher de pair avec les sciences mathématiques, et physiques que les savans français ont portées à un si haut degré, si l'on ne veut pas tourner éternellement dans le cercle des vétilles empiriques, dont on dirait que nous ne pouvons sortir, il est indispensable de recourir à un point de vue transcendantal. - Il faut donner une direction nouvelle à l'esprit philosophique, en le ramenant à la réflexion profonde sur soi-même, en l'accoutumant à juger l'existence des choses par l'homme, et non celle de l'homme par les choses. »[91]

Cependant, telle que Villers nous l'a présentée, la philosophie de Kant tire davantage d'importance de la comparaison avec l'empirisme que de sa valeur propre. Si les maux dont souffre la France ont été causés par l'empirisme, la philosophie de Kant qui repose sur des données absolument opposées, ne pourra apporter que le bien.

Comme il l'avait déjà fait dans ses *Lettres westphaliennes*[92], Villers, par l'exposé de la philosophie de Kant, réhabilite la philosophie qui, loin de causer des révolutions, apprend aux peuples la modération. Villers veut prouver de même que la philosophie, contrairement à ce que la pratique montre en France, est tout à fait compatible avec la religion[93].

> « C'est un état de choses bien étrange, que celui où la philosophie et la religion sont en présence comme des ennemies acharnées, qui n'aspirent qu'à se détruire, où ces deux filles du ciel sont devenues des chefs de parti; l'une tonnant en chaire contre l'autre, et celle-ci répondant dans ses livres: Ecrasez l'infâme! Où chez les uns la science du théologien passe pour ridicule; chez les

[90] ibid. p. 408.
[91] *Phil.*, p. 401-402.
[92] voir plus haut, p. 57.
[93] *Phil.*, p. 155 et suivantes.

> autres, le titre de philosophe pour une injure […] cet état contre nature n'a pas lieu en Allemagne »[94],

où la philosophie comme la religion enseignent à l'homme ses devoirs. La critique de la raison pratique permet de trouver l'essence de la religiosité[95]. L'exemple de l'Allemagne prouve que philosophie et religion se soutiennent mutuellement:

> « La Réformation n'était autre chose, dans son principe, que l'acte par lequel la raison se déclarait elle-même émancipée et affranchie du joug de l'autorité arbitraire »[96],

et c'est grâce à la Réforme que la philosophie connut un nouvel essor.

En dehors de la philosophie transcendantale et de la morale, qu'est-ce que Villers a découvert chez Kant? Le seul passage qu'il ait traduit de lui est l'*Idée de ce que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde, par M. Kant*", inséré dans le *Spectateur du nord* d'avril 1798. Villers retient les quatre âges de l'humanité: l'état sauvage, la barbarie, la culture, qui est l'âge où nous sommes, et qui amènera l'époque de la moralité[97]. L'histoire devrait relater les progrès de l'humanité vers la grande union cosmopolite. Villers pense avec Kant que « l'homme le plus civilisé est aussi le meilleur », et que « le terme le plus élevé de la civilisation sera la parfaite moralité »[98]. Or cet état de parfaite moralité ne sera atteint, on l'a vu plus haut, que si l'homme se conforme à l'impératif catégorique. Villers emprunte aussi à Kant sa distinction entre l'école et le monde. Kant a considéré ce que la philosophie devait être pour l'une et l'autre[99]: Pour l'école elle reste science, pour le monde elle devient sagesse. Et Villers pense qu'il est temps « d'opposer le sérieux d'une école à la frivolité du monde »[100]. Il reprendra cette distinction dans l'*Introduction* à *De l'Allemagne*, pour montrer que la France a deux littératures: celle de l'école et celle du monde[101].

Villers a surtout puisé chez Kant le cosmopolitisme qui anime ses écrits, e qu'il a partagé avec les Allemands de cette époque en croyant que c'était une vertu allemande. Il s'est élevé au-dessus des frontières nationales, dans sa croyance au perfectionnement de

---

[94] *Univ*., p. 23.
[95] *Phil*., p. 397.
[96] *Réform*., p. 313.
[97] *Spectateur*, T.VI, avril 1798, p. 37-38.
[98] ibid. T.VIII, décembre 1798, p. 393.
[99] *Phil*., p. 29.
[100] ibid. p. 175.
[101] *Introduction*, p. LIII, voir plus loin Ch. IX.

l'humanité, étayée par la philosophie de Kant. Il a voulu partager entre tous le patrimoine commun.

Heureusement, il n'eut pas la tristesse de connaître les excès nationalistes des années qui suivirent la délivrance de l'Allemagne. Il ne vit pas jusqu'où pouvait aller la nation allemande « essentiellement méditative et réfléchie »[102]. Pourtant il aurait pu en distinguer les signes de son vivant. En 1813, Ernst Moritz Arndt écrivait ces paroles qui sont comme à l'antipode de l'esprit pacifique et cosmopolite de Villers:

> «…Ich will den Haß gegen die Franzosen, nicht bloß für diesen Krieg, ich will ihn für lange Zeit, ich will ihn für immer. Dann werden Deutschlands Grenzen auch ohne künstliche Wehren sicher sein, denn das Volk wird immer einen Vereinigungspunkt haben, sobald die unruhigen und räuberischen Nachbarn überlaufen wollen. Dieser Haß glühe als die Religion des deutschen Volkes, als ein heiliger Wahn in allen Herzen und erhalte uns immer in unsrer Treue, Redlichkeit und Tapferkeit. »[103]

Par un « décalage tragique », l'Allemagne se fermait à la France au moment où celle-ci allait s'ouvrir à l'Allemagne[104]. L'Allemagne de Villers s'effaçait au moment même où la France découvrait cette image dans le livre de Mme de Staël.

3. Science et éducation

Villers finira par faire de la « scientificité »[105] que les Allemands confèrent à toute chose un des traits caractéristiques de leur caractère. Mais ce n'est qu'à la suite des déceptions que ses compatriotes lui ont fait éprouver qu'il contestera l'existence chez eux de cette même qualité. Sur ce point encore il a beaucoup évolué. Au début de son séjour en Allemagne, il croyait que la science était l'apanage de toutes les nations éclairées. On se rappelle ses déclarations enthousiastes dans ses *Idées sur la destination des hommes de lettres*, sur la patrie commune qu'est la science pour tous ceux qui la servent: « mêmes études, mêmes idées, enthousiasme pareil pour des objets pareils… »[106]. Il défend à

---

[102] *Phil*., p. XXVI.
[103] H. Vogt, Hgb. Nationalismus gestern und heute, 1967.
[104] R.Minder, *Quelques remarques sur Mme de Staël*…, op.cit. p. 101.
[105] Villers n'emploie pas lui-même ce mot. Qu'on nous pardonne cette traduction du mot allemand « *Wissenschaftlichkeit* ». N'est-il pas étrange que le français n'ait pas de mot pour désigner cette notion ? (n)
[106] *Idées*., p. 8, voir plus haut, p. 122.

l'occasion ses compatriotes de l'accusation de superficialité que des préjugés ont fait porter contre eux:

> « …le préjugé, trop généralement établi parmi les savants d'Allemagne, que les Français traitent les sciences superficiellement et avec légèreté. Cette opinion ne peut être fondée que sur une petite gloriole nationale, dont les dépositaires du savoir humain devraient être exempts. »[107]

Villers voulait-il seulement ménager l'amour-propre de ses compatriotes? Ce n'est pas dans ses habitudes. Il semble plutôt que tout d'abord il n'ait pas vu de différences profondes dans les méthodes scientifiques des Français et des Allemands. L'assiduité, l'enthousiasme distinguaient surtout ces derniers. Villers reconnaitra encore dans sa *Philosophie de Kant* le rôle éminent qu'ont joué les sciences naturelles en France. Plus que la littérature légère ou le théâtre sur lesquels les Français font reposer leur orgueil, elles ont donné à la France « une gloire plus analogue à l'esprit de notre âge »[108]. Ce n'est donc pas des sciences naturelles qu'il s'agit lorsque Villers accuse à son tour la France de superficialité dans les sciences. Il a montré dans sa *Philosophie de Kant* que cette superficialité tenait de très près à toute la culture intellectuelle de la France, due elle-même au fond du caractère national, au développement historique, à l'absorption par la capitale des richesses de la nation entière, ainsi qu'à l'influence de la religion dominante. L'influence de la capitale se fait jour en particulier dans le domaine des sciences humaines. La tendance particulière de la littérature française, par exemple, est due au goût parisien qui cherche à tout rendre plus léger. Villers met l'accent sur la trop grande centralisation du pays, par laquelle Paris imposait son goût de convention à la province, étouffant toute profondeur qui n'aurait pu trouver grâce dans la capitale:

> « Pour que la science osât se montrer à Paris, il fallait qu'elle empruntât une parure si séduisante, tant de voiles brillans, qu'elle en fût presque méconnoissable. »[109]

Nous avons vu plus haut comment la religion réformée, née de l'émancipation de la raison, reposant sur la science humaniste, a elle-même encouragé les progrès des sciences, dans le but de s'affermir d'abord, mais aussi dans l'intérêt de la science pure. L'instruction est un produit de la Réforme, qui était elle-même « l'appel de la science contre l'ignorance

---

[107] *Spectateur*, T.IX, mars 1799, p. 390.
[108] *Phil*., p. LIV.
[109] *Consid*., p. 8.

au tribunal des rois et des peuples »[110]. Luther, Melanchthon, et d'autres purgèrent les universités et écoles secondaires « des vices de la période monacale et scholastique. Ce qu'ils ne purent effectuer eux-mêmes, le bon esprit qu'ils avaient introduit l'amena peu à peu et tout naturellement par la suite »[111]. Il n'est donc pas étonnant que les systèmes d'éducation de la France et de l'Allemagne, reposant sur des données totalement différentes, présentent des caractères diamétralement opposés. Dans l'esprit de Villers, chacun des deux pays incarne une conception différente de l'instruction: les méthodes d'éducation des jésuites s'opposent à celles qui sont pratiquées dans les écoles de l'Allemagne protestante; Luther est l'antithèse de Loyola. Ces deux hommes apparaissent en même temps sur la scène du monde,

> « l'un dans le nord, l'autre dans le midi de l'Europe: celui-ci, sorti de l'Espagne, semble être un produit naturel du sol et de l'esprit de cette contrée, comme Luther du sol et de l'esprit de la Saxe. »[112]

Mais que de différences dans l'esprit qu'ils propagèrent! Les jésuites, qui furent en situation d'exercer leur influence sur la meilleure partie de l'opinion publique dans les Etats catholiques, s'emparèrent de la science pour l'empêcher de devenir nuisible à leur cause, poussant à la perfection les connaissances dont il ne pouvait résulter aucun danger pour la puissance hiérarchique[113]. Leur suprématie dans l'opinion leur permit en revanche de paralyser « les branches du savoir qui pouvaient porter des fruits dangereux pour la papauté, ou de ployer, de diriger et greffer ces branches à leur volonté. »[114]

> « Ainsi en inspirant le goût des humanités, des classiques grecs et romains, de l'histoire profane, des mathématiques, ils savaient étouffer à propos celui des recherches sur les matières de religion et d'état, l'esprit philosophique et examinateur. »[115]

> « Leur grand mot de ralliement était, l'utilité des sciences et le lustre des belles-lettres. Quant à ce qui importe à l'amélioration morale et à l'anoblissement de l'homme, à ce qui concerne les sciences philosophiques et théologiques, les jésuites s'efforcèrent et parvinrent en effet à le faire totalement oublier; à rendre la théologie aussi bien que la philosophie barbares et épineuses, risibles même aux yeux des gens du monde. Qui peut déterminer combien ce mode jésuitique d'instruction […] a dû influer sur le genre de culture et la tournure particulière d'esprit chez les catholiques, si différente en général de ce qui se

[110] *Univ.*, p. 20.
[111] *Réform.*, p. 280.
[112] ibid. p. 334.
[113] ibid. p. 340.
[114] ibid. p. 341.
[115] *Réform.*, p. 341.

> voit chez les protestans? - Cependant il résulte de tout ceci […] que cette société a rendu d'immenses services à certaines parties de la littérature, où elle a porté la lumière; mais que d'un autre côté, elle a retenu à dessein certaines autres parties importantes dans l'obscurité, ou qu'elle en a tellement hérissé d'épines les avenues, qu'on n'était pas tenté de s'y engager; de telle sorte que prise en général, l'instruction donnée dans leurs écoles, très-brillante d'un côté, restait fort ténébreuse de l'autre, était une instruction partielle, incomplète, et qui mettait l'esprit sur une fausse voie; mais comme d'une part tout était clarté et lumière, de l'autre tout ombre et tout mystère, les yeux se tournaient naturellement du côté qui était le seul lumineux, et dédaignaient de s'arrêter sur l'autre, dont on s'était habitué à ne plus même soupçonner l'existence.
> Façonner la science suivant les intérêts du pouvoir pontifical, et la rendre elle-même ignorante là où il fallait qu'elle fût ignorante; produire certains objets au grand jour, en retenir d'autres dans une profonde nuit; féconder le règne de la mémoire et de l'imagination, en stérilisant celui de la pensée et de la raison; former des esprits éclairés, mais soumis, n'ignorant que ce qui aurait pu nuire à leur soumission […]: je ne puis craindre d'être démenti par tout homme impartial, en avançant que telle était la tactique d'instruction adoptée par les jésuites. Elle était profonde et souverainement convenable à leur but. Elle pouvait former des écrivains illustres et polis, des savans, des orateurs, de bons catholiques romains, des jésuites si l'on veut, mais non des hommes dans toute l'acception de ce terme: ce qui devenait homme sous leur régime, le devenait indépendamment de ce régime, et malgré ce régime. »[116]

> « Leur pernicieux travail, partout où on leur a confié le soin de façonner les esprits, a produit des fruits amers; combien d'idées ont été faussées par eux, qu'il faudra de longs siècles pour redresser! »[117]

L'effet pernicieux du système d'éducation pratiqué dans les collèges, atteignit à leur tour les universités, et peut-être est-ce une cause de leur décadence:

> « Il n'est nullement douteux que la puissante rivalité des jésuites, l'érection de leurs nouvelles écoles, leurs méthodes, leurs écrits, et plus encore leurs sourdes menées, ne soient le secret poison qui atteignit dès-lors les universités de France, qui les fit languir, décroître, et tomber enfin dans une nullité, qui les mit bien au-dessous de celles des pays protestants. »[118]

A l'opposé de ce système, que trouve-t-on dans l'Allemagne protestante? C'est l'image de la science, de l'instruction et de l'érudition germaniques que Villers entreprend de montrer aux Français dans son *Coup d'œil sur les universités* et son *Rapport à l'Institut*.

---

[116] ibid. p. 342-344.
[117] *Univ*., p. 23
[118] *Réform*., p. 347.

Le génie national a marqué aussi la façon dont les sciences et la littérature sont cultivées[119], car les institutions d'un peuple se modèlent sur sa vie, elles proviennent, comme des plantes, de la nature même du sol[120]. Depuis le renouveau des sciences après les ténèbres du Moyen-Âge - et même à cette époque on remarquait en Allemagne du goût pour les études – « les destinées de la science furent fixées en Allemagne. »

> « Les études, mais les études sérieuses, approfondies, abstraites devinrent l'objet d'une passion prononcée et constante de l'Allemagne, l'aliment nécessaire à la vigueur de son esprit. »[121]

C'est donc un besoin indispensable, qui agit sur la masse de la nation, et qu'on ne rencontre avec une telle intensité chez aucune autre nation de l'Europe.

> « La France possède, dans plusieurs genres, des génies du premier ordre, des savans et des lettrés qui honoreraient tous les pays; mais il faudrait bien peu connaître l'Allemagne pour ne pas avouer, que l'instruction solide y est beaucoup plus répandue que partout ailleurs, et que, proportion gardée, on y rencontre un plus grand nombre d'hommes éclairés. Les savans illustres des autres pays y sont même plus généralement connus et appréciés, que dans les provinces de leur propre patrie, éloignées du centre. »[122]

Les preuves de ce qu'avançait Villers étaient là, concrètes: Il s'imprime en Allemagne plus de livres, et surtout de livres scientifiques, plus de journaux littéraires et mieux faits, que dans tout le reste de l'Europe prise ensemble. Le besoin d'études fortes a été renforcé et rendu plus indispensable encore par la Réforme[123]. La science était devenue le « palladium » et le plus puissant auxiliaire des peuples protestants et de leurs princes[124].

> « Elle acquit donc, dans les Etats protestants, l'importance d'un ressort politique, d'une force conservatrice […] Le culte qu'on lui rendit approcha d'une religion; la noble passion qu'elle inspira, fut une sorte de fanatisme. »[125]

En conséquence le système d'instruction publique acquit « un haut degré de consistance et de considération nationale »[126].

> « L'instruction, solide et foncière, est plus générale parmi la nation allemande que parmi nulle autre […] Il est des Français aussi savans que les plus savans allemands; mais un Français qui n'aura reçu que l'éducation ordinaire, vis à vis

---

[119] *Univ.*, p. 8.
[120] ibid. p. 10.
[121] ibid. p. 15.
[122] ibid. p. 17.
[123] *Univ.*, p. 19.
[124] ibid. p. 20.
[125] ibid. p. 21.
[126] ibid.

> d'un Allemand élevé comme le vulgaire des gens de son pays, paraîtra communément d'une grande ignorance. »[127]

La pédagogie se perfectionna dans les pays germaniques[128], où les méthodes d'instruction sont plus douces et plus efficaces à la fois.

Les universités surtout furent l'objet de tous les soins. Les sciences en rapport avec la théologie et la philosophie - c'est-à-dire celles qui concernent l'homme intérieur - y tiennent un rang principal. Théologie et philosophie ne ressemblent en rien à ce qui porte ailleurs la même dénomination[129].

> « Les sciences spéculatives, nécessaires à des têtes qui méditent, sont donc enseignées avec le même soin que les sciences réelles, historiques et expérimentales dans les universités de l'Allemagne protestante. »[130]

On a pu voir que ces sciences ne présentaient aucun danger pour la société:

> « Habitué, depuis trois siècles, aux idées les plus libérales de droits des peuples et des souverains; habitué à les classer convenablement, à les voir sous leur vrai jour, le paisible allemand ne peut y voir des idées perturbatrices de l'ordre public »[131]

Comme en France, on trouve en Allemagne divers types d'écoles, mais à chaque niveau l'enseignement l'emporte sur celui qui est donné dans les écoles des autres pays; par exemple l'enseignement dispensé dans les gymnases allemands est plus fort et recouvre une plus grande sphère de connaissances que celui des lycées de France[132]. Les universités allemandes sont bien autre chose que ce qu'on désigne en France par ce mot:

> « Les universités de l'Allemagne protestante […] sont au-dessus de tout ce que l'Europe et le monde offrent d'instituts pour l'enseignement des hautes sciences. »[133]

Villers fait une réserve: excepté, ajoute-t-il, l'école parisienne pour les sciences mathématiques et physiques.

Les études universitaires sont en Allemagne le couronnement de la formation de tout homme qui se veut instruit.

---

[127] *Idées*, p. 46-47.
[128] *Réform*., p. 183. Villers se contente de nommer cette nouvelle science, mais Mme de Staël y consacrera un chapitre de son livre.
[129] *Univ*., p. 22.
[130] ibid. p. 24.
[131] *Univ.*, p. 24.
[132] Voir ce qu'Arnold écrit à Villers à propos des lycées français dans Wittmer, *Quelques mots* ..., p. 55.
[133] *Univ*., p. 75.

> « On sait assez qu'en France, au sortir du collège, l'on était autrefois lancé dans le monde. L'homme qui ne voulait devenir précisément ni ingénieur, ni médecin, ni prêtre, ni avocat, était privé de ce haut degré d'instruction, auquel la plupart des familles ne songeaient guère pour leur fils, et qui est un besoin si profondément enraciné dans les âmes allemandes. »[134]

Villers pensait sans doute à sa propre formation, et enviait celle de ses amis allemands.

Avec la Réforme, l'enseignement des universités gagna en profondeur, en étendue, en méthode et en liberté. Le but des universités, outre celui de propager les sciences, est aussi de former des hommes aux idées humaines et libérales. Vers ces « sanctuaires de la science » accourent des jeunes gens de tous les pays. Il y règne un esprit cosmopolite.

> « Les sciences, en effet, ne sont d'aucune nation; elles sont le patrimoine de l'humanité entière; et nulle part, sans doute, ce lien moral de tous les peuples civilisés ne contribue autant à leur union réelle, que dans les grandes Universités de l'Allemagne protestante. »[135]

Pour se faire une idée de ce que sont ces hautes écoles en Allemagne, il suffit de se rappeler les fameuses écoles d'Athènes, celle du « Portique » et de l'« Académie »[136]. Il faut se défaire de toute arrière-pensée d'école ordinaire, de régularité monastique, de cette discipline de collège qu'on impose à l'enfance. En Allemagne, comme en Grèce autrefois, ce sont « des hommes qui parlent à des hommes, et qui leur révèlent les plus hautes connaissances qu'il soit donné à l'esprit humain d'acquérir. » Les étudiants de tout âge y écoutent avec ce respect et cet enthousiasme pour la science qu'on trouve difficilement ailleurs, les cours des maîtres les plus distingués et des écrivains les plus célèbres de l'Allemagne, qui y professent avec liberté et émulation, et qui jouissent d'une grande considération[137].Ces instituts sont donc

> « des écoles supérieures et universelles, dont les maîtres sont des lettrés du premier ordre, et dont les élèves sont des hommes. »[138]

Ce sont des universités au sens étymologique du mot. Pas de barrière entre les diverses facultés. Elles « se donnent la main dans le système général de l'enseignement ».[139]

> « Les sciences s'appuient mutuellement, se tiennent par une chaîne étroite […] C'est par où sur-tout la forme des Universités qui embrassent tout le cycle de

---

[134] ibid. p. 40. On imagine aisément l'admiration qu'a dû éprouver Villers pour Dorothea, qui avait reçu cette éducation, et pour Schlözer qui l'avait donnée à sa fille.
[135] *Univ.*, p. 49.
[136] ibid. p. 50.
[137] ibid. p. 49.
[138] ibid. p. 51.
[139] ibid. p. 54.

> l'enseignement nous paraît préférable à celui des écoles spéciales, ou des *facultés* séparées qui en tiennent lieu en France. »[140]

Et à côté de chaque université se forme encore une Académie, ou Société des sciences, qui regroupe les professeurs et les savants[141].

> « Leur but est de travailler dans le silence et individuellement, de perfectionner, de creuser. Celui des universités est de rendre la science populaire, de la disséminer, de la répandre parmi la nation. »[142]

C'est pour pouvoir exercer pleinement leurs fonctions que les universités allemandes jouissent d'une sorte d'autonomie. Elles sont au nombre des institutions qui amenèrent l'état de civilisation au milieu des siècles de barbarie et d'ignorance[143]. Ce sont des foyers de lumière, et celles-ci s'importent par une libre communication. C'est pour cette raison que les étudiants séjournent pour leur formation dans plusieurs écoles:

> « Le jeune homme acquiert dans ces sanctuaires du savoir, où toutes les connaissances sont cultivées de front, une vue générale de leur ensemble, et y approfondit celles qui lui importent plus particulièrement. Il règne entre ces jeunes citoyens de la république lettrée, une émulation qui soutient et rehausse leur zèle pour l'étude. Il se forme entre eux, et avec leurs maîtres, des liaisons que cimentent les plus nobles motifs, l'estime réciproque, la gratitude et l'amour commun des sciences. »[144]

Au lieu de vouloir faire disparaître ces « sanctuaires du savoir », au lieu de chercher à les rabaisser en les alignant sur le modèle français, la France devrait prendre exemple sur les universités allemandes. Villers n'est pas le seul à avoir cette opinion. Jean de Müller la partage, ainsi que Guizot, Arnold, Koch.

Guizot, qui se vante de s'être formé à l'école de Lessing, tient à être informé de tout ce qui se fait en Allemagne dans le domaine de l'éducation; comme Villers il se propose

> « d'accréditer un peu en France beaucoup d'idées saines, de bonnes méthodes, d'utiles découvertes, que nos chers compatriotes ignoreraient toujours, si l'on ne prenait la trompette pour les crier aux quatre coins des rues. »[145]

Arnold et Koch sont Alsaciens. Le premier, qui avait fait de Göttingen sa seconde patrie[146], pensait que les bonnes études faites en Allemagne ne lui serviraient peut-être à

---

[140] ibid. p. 55.
[141] ibid. p. 58.
[142] *Idées*, p. 26-27.
[143] *Univ.*, p. 76.
[144] ibid. p. 85-87.
[145] 26 mars 1811, Isler, op.cit. p. 122.

rien « dans un pays où l'on a une manière de voir aussi différente et où l'on exige d'un jeune homme des choses infiniment moins essentielles ... »[147]. Koch, qui enseigne la diplomatique à Strasbourg, écrit à Villers:

> « Il n'y a pas si longtemps que nos Français étaient presque généralement dans la persuasion qu'ils tenaient, pour ainsi dire, la science exclusive […] Vous les désabusez ... »[148]

En France, pense-t-il avec Villers, seules les sciences mathématiques, physiques et naturelles sont appréciées.

> « Tout ce qui tient à l'érudition est mésestimé et la haute opinion qu'on a de la littérature nationale fait négliger l'étude de la belle antiquité. »[149]

Ce sont justement les préjugés qui empêchent les Français de juger équitablement la scientificité des études en Allemagne. Ne sont-ils pas allés jusqu'à traiter les savants allemands de pédants?

> « ... mais des manières différentes des nôtres des citations latines ou grecques dans un livre ou elles peuvent être nécessaires, et autres choses semblables, ne constituent pas la pédanterie, pas même la robe longue et le bonnet fourré: Erasme avait tout cela et n'était point un pédant. La vraie essence du pédant, c'est d'être ennemi de la raison et d'un examen libéral dans les sciences; de croire en esclave à l'autorité d'autrui, et de prétendre à son tour en despote faire valoir arbitrairement la sienne. Si tel est en effet le pédant, on conviendra que les savans protestans ne peuvent guère l'être; eux, dont la maxime principale est l'examen, le libre usage pour chaque être raisonnable de sa propre raison, et l'affranchissement de toute autorité. Cette disposition conduit plutôt à l'humanité littéraire, qu'on doit considérer précisément comme l'antipode du pédantisme. »[150]

Mais surtout la fatuité du Français l'empêche de chercher des modèles et de suivre des exemples. Arnold écrit à Villers à propos de la réorganisation des lycées en France:

> « On a voulu éviter tout ce qui pourrait ressembler, même de loin, aux établissements et au genre d'instruction des Allemands et on a préféré de garder les anciens préjugés que d'imiter. »[151]

Villers avait senti le danger qu'il y avait à célébrer trop haut les mérites intellectuels de l'Allemagne. N'allait-il pas, par son livre sur les universités, attirer un peu trop sur elles

---

[146] voir plus haut p. 203, note 24
[147] Wittmer, *Quelques mots* .., op.cit. p. 57.
[148] Wittmer, *Quelques mots*, op.cit. p. 79.
[149] ibid. p. 79-80.
[150] *Réform*., p. 282-283.
[151] Wittmer, *Quelques mots*, p. 55.

l'attention des autorités suprêmes? Non seulement les Français n'imiteraient pas les institutions de l'Allemagne, mais ils risquaient de vouloir détruire la culture propre de ce pays, s'ils venaient à connaître sa vraie nature. Il confie son inquiétude à Jean de Müller :

> « J'ai peur même que s'ils soupçonnent une fois quelque chose de la tendance de cet orient téodisque, s'ils comprennent une fois à demi ce sanscrit qui leur cache encore tant de choses hétérogènes à leur nature, j'ai peur qu'alors tout l'art de l'enfer ne soit employé à occidentaliser notre orient, ou à l'anéantir. »[152]

Il est vrai qu'à cette époque l'empereur faisait tout pour encaserner l'Allemagne à la manière française et faire disparaître les restes d'autonomie de ses universités, tant il sentait que le système allemand d'éducation, la liberté de pensée qui en est la base, étaient contraires à sa politique d'étouffement. N'était-ce pas pour la même raison qu'il avait restauré le catholicisme, au lieu de faire du protestantisme, comme certains l'espéraient, la nouvelle religion d'Etat?

S'élever contre les pratiques gouvernementales, aspirer à la liberté d'opinion, chercher ailleurs des modèles, c'était alors être mauvais Français. Il ne nous semble pas inutile de rappeler ici à ce sujet les termes par lesquels le duc de Rovigo expliquait à Mme de Staël les raisons de la saisie de son livre sur l'Allemagne: « nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre dernier ouvrage n'est point français ... »[153]

Villers, en dépit de ces signes inquiétants, n'a pas cessé de mettre son espoir dans cette internationale de l'esprit où certains l'ont suivi: Mme de Staël, Constant, Cuvier, Guizot, pour n'en .citer que quelques-uns, étaient comme Villers de ceux « dont l'esprit élevé sait franchir les bornes d'un pays, et vaincre les petites séductions de l'amour-propre national »[154]. Eux aussi ont rendu hommage à la science allemande. Il suffit de lire dans *De l'Allemagne* le chapitre consacré aux universités pour voir l'analogie de pensée[155]. Et n'oublions pas que ce visage de l'Allemagne, l'Allemagne des penseurs, a impressionné tout au moins autant, si ce n'est davantage, les générations du XIXe siècle qui liront l'ouvrage de Mme de Staël, que l'Allemagne des poètes.

---

[152] Lettre à J. de Müller, 6 mai 1808, Eggli, op.cit.107.
[153] Préface de Mme de Staël, dans *De l'Allemagne*.
[154] *Univ*., p. 19.
[155] 2e partie, Ch. XVIII.

4. Littérature – Villers et le mouvement romantique en Allemagne

Villers, nous l'avons vu plus haut, ne s'est pas comme Mme de Staël efforcé de présenter longuement aux Français les auteurs allemands, de leur faire connaître par des traductions les passages les plus remarquables de la littérature d'outre-Rhin. Ses trois écrits principaux sur la littérature: les *Considérations sur la littérature allemande* dans le *Spectateur du nord*, l'*Erotique comparée*, et la *Lettre à Millin* dans le *Magasin encyclopédique*, se bornent à indiquer des tendances générales. Comparés à ses études sur Kant et Luther ce sont des opuscules. Mais cela ne signifie pas que la littérature ne l'intéressait pas. C'est par la littérature qu'il pensait se faire un nom en France, il avait commencé en France à écrire des pièces de théâtre et de la poésie légère[156] et il connaissait bien les classiques français.

Pourtant Villers a mis plus longtemps à découvrir la littérature de l'Allemagne que sa religion, sa science, sa philosophie, et il pensait avec raison qu'on ne pouvait pas vraiment comprendre la littérature d'un pays sans connaître l'esprit qui y règne. Comme la philosophie, comme la religion, comme la science, la littérature est un produit du sol national, mais elle est capable à son tour d'imprimer une direction à toutes les autres institutions d'un pays. Cependant si la religion, la philosophie et la science s'unissent pour former un tout dans l'esprit de Villers, si elles ne sont pas possibles l'une sans l'autre, le rôle de la littérature est plus délicat à préciser. Les maladresses de Villers au début de son séjour, ses premiers essais de traduction, lui avaient montré combien il était difficile de faire apprécier aux Français une littérature étrangère. Cela explique qu'il parle peu de littérature à ses compatriotes. Dans ce domaine son évolution s'est faite plus lentement, elle ressemble moins à une conversion: Villers avait déjà senti la nécessité de renouveler la littérature française avant même d'être complètement germanisé[157]. Dans ses premiers écrits il constate des divergences dans les tendances de la littérature française et allemande. Seule la *Lettre à Millin* est véritablement un message, un appel au renouveau, au remplacement de formes usées par une littérature tirée du fond national. On pourrait presque dire que la littérature n'a intéressé Villers que dans la mesure où il voyait se refléter en elle les tendances d'esprit qu'il avait découvertes en Allemagne. Elle complète le tableau

[156] Voir plus haut, Ch I/6 p. 33-34
[157] voir par exemple *Idées*, p. 9.

de son Allemagne idéale. Comparant les tendances et les productions des deux pays, il tentera d'expliquer par l'histoire et les structures de la société leurs différences fondamentales.

La littérature allemande a pris son essor quand les troubles consécutifs à la Réforme se furent apaisés. Comme tout ce qui a sa source dans la Réforme, la littérature allemande présente un caractère scientifique. Cet aspect a frappé Villers avant même qu'il ne connaisse bien les productions de la littérature allemande. Remarquons au passage que lorsque Villers dit « *littérature* », il pense à toutes ses sciences annexes, il désigne par ce mot les activités intellectuelles d'un pays; quand il dit « *écrivain* », il ne pense pas seulement au poète créateur, mais aussi au théoricien de la littérature.

La littérature française pour sa part est née et s'est développée « pendant une période grossière, où toutes les idées sont indéterminées, souvent fausses »[158]. On a eu beau la polir, l'embellir, elle se ressent du vice de sa naissance.

> « Notre littérature a jailli immédiatement d'un ordre de choses très-informe; elle s'est comme entée sur la barbarie. »[159]

> « La nation allemande, au contraire, était depuis long-tems remplie de lumières solides, de philosophie et d'érudition quand elle a songé à se faire une littérature. Tel était le sol dans lequel le bel-esprit allemand devait germer. A peine la vraie littérature compte-t-elle dans ce pays un demi-siècle; mais née au milieu du dix-huitième, et posée sur de telles bases, on conçoit qu'elle a dû recevoir une constitution et une modification très différentes de celles qu'a reçu la nôtre. On ne peut donc, en aucune manière, comparer les premiers pas et les essais de la littérature allemande aux pas incertains et aux essais des pères de notre parnasse. »[160]

Mais l'état de la littérature d'un pays est aussi intimement lié à ses autres institutions.

> « Chez toute nation, l'état littéraire est une des sections de l'état politique ou du corps entier; et celui-ci, comme on le sait assez, imprime à chacune de ses divisions les caractères principaux qui dominent en lui. »[161]

Ainsi la France, malgré son territoire vaste et populeux, a toujours formé « un seul corps surmonté d'une seule tête »:

> « Cette tête est la ville de Paris. Là se distribuoient les richesses, les emplois, et la renommée, plus douce encore pour les enfans des Muses. Paris prononçoit, et trente provinces souscrivaient à l'arrêt d'une capitale, où l'on savait qu'une cour

---

[158] *Phil.* p. LI.
[159] ibid.
[160] ibid. p. LI-LII.
[161] *Consid*. p. 3.

> brillante, tant de cercles polis, les académies les plus illustres, une foule d'hommes exercés et spirituels, un peuple entier sans cesse électrisé, accoutumé aux chefs-d 'œuvres, avoient concouru au jugement. Le suffrage de Paris entraînait celui de la France, et par-là celui de l'Europe. Paris étoit donc tout, et tant d'académies provinciales, d'universités, de sociétés scientifiques, dont le royaume était parsemé, rien ou peu de choses. »[162]

Cette organisation permettait au talent médiocre de parvenir à quelque célébrité, tandis que le talent supérieur qui se tenait loin de la capitale restait ignoré. En Allemagne au contraire, la lumière est disséminée sur tout le pays. Le savant, l'écrivain, se fixe indifféremment dans un lieu ou l'autre, là où la fortune ou les affections l'entraînent.

> « De cette sorte, la pluralité des gens de lettres allemands n'habitent pas les grandes villes; ils n'ont pas à l'esprit, lorsqu'ils composent, ce public tumultueux, serré, qu'il importait en France de séduire; ce million de Parisiens dont les applaudissements n'étaient conquis que par les ouvrages où respiroit surtout ce ton de chaleur, d'élégance, de nature idéale, qui dominait à Paris. L'écrivain, en Allemagne, s'adresse à un public dispersé, plus à l'abri de l'enthousiasme, des séductions, des cabales; à un public par sa nature plus simple, plus examinateur: il cherchera donc plus à instruire qu'à plaire; plus à être qu'à paraître; il travaillera plus le fond et s'occupera moins de la forme; il fera plus d'estime des choses que des mots; plus de l'érudition que de la pompe du style; il citera enfin; car sans citer, il n'est point de vraie érudition: et l'on sent que ce caractère général de ses écrits naît de sa position personnelle et de l'auditoire à qui il a affaire. »[163]

La tyrannie du goût parisien devait même entraîner le poète loin du temple de son art, comme nous aurons l'occasion de le voir un peu plus loin.

Villers reproche encore à la littérature française ce qu'il appelle sa « *féminisation* », c'est-à dire l'importance accordée aux femmes dans les salons où se jugeait la littérature:

> « ...l'empire presque illimité du sexe s'étendoit jusques, sur les productions les plus graves de l'es- prit. Lès cercles étoient par tout mêlés d'hommes et de femmes; ces dernières y exerçoient un empire qu'on leur contestoit peu; elles étoient à la tête des bureaux d'esprit, de ces petits comités qui influençoient l'opinion publique. Pas un homme de lettres qui ne fût lié avec quelque femme, qui ne lui soumît ses idées, qui ne l'écoutât, et dont le ta- lent ne fût très-modifié par ses avis, par le désir de plaire à elle et à toutes. »[164]

Cet empire des femmes s'exerçait surtout dans la capitale, qui donnait le ton à la littérature.

> « Delà cette tendance universelle vers le bel-esprit, vers les formes aimables et gracieuses, qui poussa l'élégance et le poli de l'expression dans la littérature

[162] ibid. p. 3-4.
[163] ibid. p. 6-7.
[164] *Consid*. p. 10.

> française au plus haut point où elles pussent arriver. Plaire devint une condition sans laquelle instruire n'était rien. »[165]

> « Quiconque savait tant bien que mal ses classiques, tournait bien un alexandrin, et dissertait avec facilité sur la prose ou sur les vers, était un grand homme. Il savait décider sur ce qui plaisait et occupait uniquement, il savait décider sur tout; on lui accordait volontiers une censure suprême dans la république des livres, et tout ce qui était noir et blanc était de son ressort. Ainsi s'établit peu à peu, parmi le plus grand nombre des Français, cette double manie, qui fait encore un des traits principaux de leur caractère comme juges du mérite littéraire, premièrement: de croire que le degré de culture d'une nation doit s'estimer d'après le plus ou le moins d'élégance du style de ses écrivains, d'après le nombre et la perfection de ses ouvrages de bel-esprit, en un mot, que tout le mérite intellectuel d'une nation est dans sa manière de traiter les belles-lettres [..] Et secondement, de n'estimer les sciences qu'en tant qu'elles offrent un but matériel et profitable, un résultat usuel, immédiat et sensible. »[166]

Ce que Villers reproche à la littérature française, ce ne sont pas les femmes écrivains (il admirait Mme de Staël), ni les femmes savantes (comment l'aurait-il pu alors qu'il avait pour amie une des femmes les plus instruites de son temps?); mais c'est le fait que « la dévotion connue des Français pour le beau sexe avait assuré aux femmes un empire illimité sur le moral de la nation »[167], et qu'elles avaient orienté l'esprit de la nation vers des matières futiles, le détournant de plus nobles tâches. En Allemagne, bien évidemment, ce phénomène n'existe pas.

> « Le beau sexe en Allemagne ne jouit pas de privilèges aussi étendus; il mène une vie plus retirée, plus domestique; il a généralement de l'instruction, mais il est forcé de la taire, et a peu d'occasions de l'étaler […] Là, c'étaient donc les femmes, ici ce sont les hommes qui jugent en dernier ressort. »[168]

Ainsi il se peut que la grande ville, le goût fin et décent, donnent aux Parisiens une supériorité dans la forme, avantage dû plutôt aux lieux et aux circonstances qu'aux hommes; tandis que la littérature allemande aura le mérite du fond.[169]

C'est au théâtre surtout que l'opposition entre les deux littératures se fait le mieux sentir.

> « Le grand nombre de gens qu'il [le Parisien] aperçoit et dont il ne sait pas les noms, la multiplicité des tableaux journaliers, qui lui frappent les yeux, l'accoutument à généraliser ses idées et à n'y presque rien laisser d'individuel.

---

[165] *Phil*. p. 144.
[166] ibid. p. 144-145.
[167] *Phil*. p. 143.
[168] *Consid*. p. 10.
[169] ibid. p. 11.

> Quand on lui représente un vice ou un ridicule sur la scène, il s'intéresse plus à la peinture du ridicule en lui-même qu'au personnage réel. »[170]

D'où les Alceste, les Géronte, les Valère.

> « L'Allemand au contraire fait grand cas de l'individualité; il est habitué à connaître tout le monde dans sa ville d'une médiocre étendue, dans son duché, dans sa principauté; le personnel de l'homme l'intéresse. Aussi dans la société, chacun a-t-il son titre, son caractère civil. Sur la scène il lui faut des noms usuels... »[171]

L'Allemand aime voir sur le théâtre « les scènes domestiques, les tableaux de famille, tout ce qui lui retrace ses impressions quotidiennes »[172]. On retrouve ce même caractère dans les romans. Mais il faut dire, ajoute Villers, que la scène française n'exclut pas ce genre non plus, et qu'en outre elle possède d'autres genres inconnus sur le théâtre allemand. Par conséquent elle est incontestablement plus riche. Cette branche de la littérature est la plus maigre et la plus infertile en Allemagne. Villers reconnaît qu'elle aura du mal à s'élever à la perfection, car le théâtre surtout a besoin d'une grande capitale, d'un public nombreux et riche, d'un gouvernement qui le soutienne, d'une cour brillante[173].

Le théâtre est de tous les genres littéraires celui qui avait le plus fasciné Villers en France, et de ce fait celui pour lequel il était le moins susceptible de renouveler ses conceptions. Bien qu'on l'ait accusé du contraire[174], Villers n'a pas cessé d'admirer Racine toute sa vie. A l'époque où il écrivait ses *Considérations* dans le *Spectateur*, il ne voyait encore que peu de bonnes pièces dans le théâtre allemand. Il changea d'avis lorsqu'il connut mieux celles de Goethe de de Schiller et reconnut que l'Allemagne avait créé un théâtre vraiment national, conforme à sa nature, différent du théâtre français sans lui être inférieur. Villers se dit alors « admirateur tout à la fois de Corneille et de Goethe, de Racine et de Schiller »[175]. Il admirait aussi beaucoup Shakespeare, et ne pouvait surtout pas supporter de voir ses compatriotes attaquer, souvent sans les connaître, les chefs-d'œuvre des autres nations:

---

[170] ibid. p. 11-12.
[171] ibid. p. 12.
[172] ibid.
[173] Consid. p. 14.
[174] « Les auteurs de je ne sais quel fatras alphabétique appelé Biographie moderne ont dit à mon article, entre autres mensonges, que j'avais quitté Paris fatigué de la vieille admiration que j'y voyais prodiguer à Racine. Il n'est pas un de ces Messieurs que je ne défiasse volontiers à qui saurait le mieux son Racine par cœur, qui ressente autant d'admiration, qui ait une estime aussi raisonnée que moi pour ce grand poète », en note de sa *Lettre à Sevelinges* publiée par Wittmer, *Quelques mots* …op.cit. p. 95.
[175] *Lettre à Sévelinges*, Wittmer, *Quelques mots*, p. 93.

> « Il n'y a que la France […] où l'on insulte sans pudeur au goût de toute une nation éclairée »[176].

La publication du *Wallstein* de Constant, qui partageait avec Villers plus d'une idée sur le théâtre, lui donna l'occasion de prendre parti dans la polémique engagée sur les conceptions dramatiques allemandes et françaises, et de défendre dans une lettre adressée à Sévelinges[177] les Allemands, leur théâtre national, et celui de Shakespeare, sans toutefois recommander l'imitation de ces modèles En effet, ce que Villers admire chez Schiller, c'est davantage la poésie qui se dégage de ses pièces que ses talents d'auteur dramatique. Constant pour sa part était convaincu qu'il ne pouvait pas travailler pour le théâtre français qui manquait de naturel[178], mais par ailleurs il ne pensait pas

> « ..que les innovations préméditées réussissent; quand une littérature est jeune, elles se font d'elles-mêmes. Quand une littérature est vieille, on a beau les essayer, elles ne prennent pas plus qu'une branche verte qu'on voudrait enter sur un arbre mort. Tout ce qu'on peut faire en France, dans notre état de décrépitude, c'est du galvanisme et non de la vie. »[179]

C'est pourquoi il n'avait pas donné son *Wallstein* « comme un genre nouveau », mais « comme pouvant nous faire connaître le goût allemand »[180].

Villers pense que dans les autres domaines du champ littéraire l'Allemagne offre maint exemple à suivre. Les particularités politiques de l'Allemagne, la multiplicité des centres de culture, le goût pour les études sérieuses hérité de la Réforme, ont imprimé à la littérature allemande des caractères bien particuliers en ce qui concerne son organisation matérielle. Villers rappelle l'activité de cette foule de centres que sont les universités, les académies, les petites villes qui abritent une élite intellectuelle. C'est là que se composent ces livres « où l'on remarque constamment un travail, une persévérance, une méditation, un esprit d'ordre et de suite que l'on chercherait vainement dans tout ordre de choses »[181]. En France, au contraire, ni les universités, ni les académies provinciales ne constituaient le corps littéraire:

---

[176] *Lettre à Sévelinges*, p. 97.

[177] *Lettre à Monsieur L. de Sévelinges sur la tragédie allemande et quelques autres points de controverse; commentaire sur trois strophes de Schiller*. Wittmer pense que cette lettre ne fut pas publiée, Villers l'ayant écrite trop tard.

[178] voir sa correspondance avec Prosper de Barante.

[179] 23 nov. 1808, Lettres à P. de Barante, op.cit. p.269.

[180] *Lettres à un ami*, op.cit. p. 151. Bégin dans la *Biographie de la Moselle*, ainsi que l'auteur de l'article *Villers* dans *Zeitgenossen*, pensent que le mérite de l'avant-propos de Wallstein revient à Villers, bien que Constant ne le nomme jamais. Constant aurait utilisé les idées de Villers, comme Mme de Staël dans *De l'Allemagne*. Il y a en effet une grande conformité d'idées, mais seule une étude de détail pourrait dégager les emprunts éventuels.

[181] *Consid*. p. 23-24.

> « …réduites au rang de satellites, elles étoient effacées dans le système par l'astre démesuré qui brilloit seul au centre. »[182]

Les lois qui maintiennent un ensemble dans ce corps littéraire dispersé sur tout le territoire allemand se trouvent, selon Villers, dans certaines conventions généralement adoptées par le goût, et surtout « dans les mœurs douces et sérieuses de la nation »[183]. Les organes de ces lois tacites sont les journaux littéraires dont il existe un très grand nombre en Allemagne. « La rivalité, qui naît de la multiplicité, sauve des erreurs, des préventions, de l'esprit de parti »[184]. Journaux d'annonces et de critique; ou recueils de pièces détachées, de mémoires, de poésies, de dissertations consacrées à des branches diverses de la science, les uns comme les autres ont des feuilles appendices pour la bibliographie, les nouvelles du monde savant, les anti-critiques, les explications, et une sorte de correspondance entre les gens de lettres[185]. Ce corps littéraire a donc une vie, une âme active où la circulation est entretenue. Cette organisation est essentiellement différente de ce qu'on connait en France. Mais vie ne signifie pas pour autant désordre:

> « Au travers de tous ces objets, l'observation ne peut méconnaître les effets constans de l'esprit d'ordre et de système propre aux têtes allemandes. La multiplicité avec elles ne dégénère jamais en confusion. La littérature entière et ses diverses parties sont coordonnées, classées, étiquetées, de manière que quiconque en a le fil se retrouve aisément au milieu de ce labyrinthe. Les sciences sont divisées et limitées, de manière que l'une n'empiète guères sur le territoire d'aucune autre. Elles sont caractérisées et différenciées mieux qu'elles ne l'ont jamais été en France, il faut en convenir; chaque théorie scientifique a son nom et ses attributions à part. »[186]

Un autre mérite des « gens de lettres » de cette nation ...

> « consiste dans la distribution intérieure de chaque science, dans le point de vue sous lequel elle est saisie, l'esprit avec lequel elle est traitée. Ils discernent, ils classent avec netteté ce qui appartient aux différentes sous-divisions."[187]

Les Allemands par exemple ont les premiers traité à fond, d'une manière systématique et scientifique la théorie des arts, alors que Diderot n'a pu accréditer en France le mot « *Esthétique* », la chose n'existant pas[188].

---

[182] *Consid*. p. 27.
[183] ibid. p. 37.
[184] ibid. p. 38.
[185] ibid. p. 41.
[186] ibid. p. 41-42.
[187] ibid. p. 42-43.
[188] *Consid*. p. 42-43.

> « Ici, chaque branche des diverses connoissances est enrichie, 1 de l'histoire critique de sa naissance et de ses progrès; 2 d'un ou plusieurs tableaux raisonnés des livres que l'on peut étudier, consulter à son sujet. C'est là ce que les Allemands nomment la littérature d'une science. »[189]

> « Que la légèreté française sourie avec dédain à ces utiles produits de l'assiduité allemande, le littérateur, qui journellement s'oriente au milieu du dédale de nos livres modernes, au moyen de ces fils d'Ariane; qui sait quelles recherches et quelle perte de tems ils lui épargnent, payera toujours à leurs auteurs le tribut de reconnaissance et d'estime, en avouant que la perfection et la profusion de ces indispensables guides n'appartient qu'à l'esprit exact, systématique et patient des lettres allemandes. »[190]

Nous rejoignons déjà ici le chapitre de la science allemande. La profusion des ouvrages, pense Villers, le luxe de l'impression parfois, « ne peuvent avoir lieu que parmi une nation où la culture de l'esprit est traitée comme la plus importante affaire »[191]. L'instruction, les connaissances qui lient les individus, constituent « un vrai corps de république littéraire et une nation vraiment lettrée »:

> « On y apporte dans la culture des sciences l'importance, la gravité et la dignité qui leur conviennent. La puérile raillerie s'y montre rarement et s'évanouit bientôt, étouffée sous le dédain public. »[192]

Persiflage est un mot sans équivalent en allemand. Les écrivains sont jugés sévèrement, mais avec justice. On ne se sert pas de « l'acre stilet du ridicule » ou du « perfide masque de la politesse » qui rend la satire encore plus douloureuse.

> « Si quelques démêlés littéraires s'élèvent, les coups s'y portent à front ouvert et avec franchise; il est plutôt question de savoir qui a tort ou raison, que de jouter à qui fera le mieux rire aux dépens de son adversaire. »[193]

L'âpreté des propos, si elle se rencontre, « ne blesse pas aussi cruellement que les coups d'épingle du persiflage ». Et le « fond de gravité et de bonhomie, inhérente au terroir », amène l'indulgence parmi les gens de lettres.[194]

Ce monde des lettres allemandes, qui apparaît comme un idéal, a été souvent rapproché par Villers de la Grèce antique. Parmi les traits de ressemblance, Villers retient en dernier lieu l'hospitalité qui s'y exerce:

---

[189] ibid. p. 40-41.
[190] ibid. p. 45.
[191] ibid. p. 47.
[192] ibid. p. 48.
[193] ibid. p. 49.
[194] *Consid*. p. 49.

> « J'ai été quelquefois admis à ces banquets de sages, réunis pour un instant des diverses contrées du nord. La joie de se retrouver une fois rassemblés, le besoin de se communiquer, d'anciens nœuds à resserrer, des nouvelles littéraires, des projets pour l'avancement des sciences en rendoient les propos attachans pour le cœur, instructifs pour l'esprit. Il ne faudroit qu'un narrateur, tel que Plutarque, pour rendre tel de ces banquets aussi illustre que celui des sept Grecs. »[195]

A défaut d'un Plutarque, Villers s'est chargé de poétiser ces banquets. Chargées d'un potentiel affectif, ces réunions joyeuses de bons bourgeois cultivés, poètes ou philosophes à leurs heures, deviennent des assemblées de sages du nord. Transformées par le souvenir qui embellit, elles deviennent dignes d'occuper une place dans la littérature, auréolées du prestige que leur donne la comparaison avec l'Antiquité. Ce procédé, peut-être bien involontaire, n'est pas sans rappeler celui de Mme de Staël enjolivant pour son livre ses souvenirs de voyage, et chez qui le « piano sévissant dans une chambre enfumée où des vêtements de laine chauffaient sur un poêle de fer »[196], entendu dans l'auberge d'une petite ville de passage, devenait dans *De l'Allemagne* le clavecin qui a sa place dans chaque humble demeure, et sur lequel les maîtres du logis improvisent « comme les Italiens improvisent en vers »[197]. Villers poétise ce qu'il aime pour le rendre plus attachant, plus convaincant.

Face à ce tableau idéalisé, la littérature française fait bien maigre figure. Elle ne s'est pas renouvelée, croyant détenir la vérité absolue, la perfection en matière d'art. Ses principes sont restés les mêmes. La féminisation dont elle souffre en a fait une matière légère, un divertissement de bel-esprit. Elle a besoin de se transformer profondément, car elle ne correspond plus à l'esprit d'un siècle scientifique. L'heure n'est plus où la littérature légère, où le théâtre, tout excellent qu'il fût, faisaient la gloire de la France aux yeux des étrangers.

> « ..il s'élève un certain public qui tend avec énergie vers des institutions plus sévères, et qui ne reçoit plus avec le même enthousiasme une rime ou un alexandrin. »[198]

> « Révérons, lisons nos classiques, mais dédaignons l'inepte et prétentieux bel-esprit qui nous fait tort aux yeux des étrangers, (car les jalousies nationales épient les torts et les ridicules pour les grossir) ».[199]

---

[195] ibid. p. 51.
[196] Lettre à Villers, 19 nov. 1803, Isler, p. 292.
[197] *De l'Allemagne*, 1ère partie, Ch.II, éd. G.F. p.58.
[198] *Phil*. p. LIV-LV.
[199] ibid. p. LV-LVI.

On peut penser que les productions de la littérature allemande étaient à la hauteur du tableau que Villers a tracé de ses caractéristiques et de son organisation. Pourtant, dans son premier article sur Kant, constatant que le midi semblait fait pour la poésie et le nord pour la métaphysique[200], il croyait à une supériorité des pays du sud dans le domaine de la poésie pure:

> « Je doute que jamais les poètes méridionaux soient effacés par ceux de Russie, de Lithuanie, de Suède, de Norvège, ni même par ceux d'Allemagne, qui le plus souvent s'enrichissent d'emprunts et d'imitations. »[201]

Il réservait à la littérature allemande le domaine de l'esthétique et de la critique, par lesquels elle pouvait parvenir au vrai beau. Mais une littérature a tout à gagner lorsqu'elle repose sur des assises scientifiques; c'est à ce développement très poussé de la critique littéraire que la littérature allemande est redevable du revirement qui est en train de s'effectuer, et dont Villers constate un an plus tard les signes, dans le même *Spectateur du nord*. Après avoir traduit, imité les œuvres des Italiens, des Français et des Anglais, les écrivains allemands « commencent à prendre un caractère propre, et à soutenir la dignité nationale »[202].

> « Les modèles anciens mieux étudiés ont dégoûté des modèles modernes, et ont ramené à la nature. La critique profonde des Allemands, aidée d'une vaste et infatigable érudition, s'est emparée de l'antiquité; elle a pénétré dans son esprit plus avant que la critique d'aucune nation rivale; [...] Un goût pur et vrai, le goût du vrai beau, est résulté de cette étude en Allemagne, et pour les lettres et pour les arts. »[203]

Dans le domaine de la versification, par exemple, on avait vu longtemps la rime et le moderne alexandrin régner parmi les « descendants des Bardes »[204]. Désormais les poètes allemands ont renoncé aux règles poétiques françaises et, à l'exemple de Klopstock, ils ont adopté un système de versification qui correspond mieux au génie de la langue allemande.

Les tendances dominantes d'une nation se retrouvent principalement dans les productions de sa littérature. Dans la *Philosophie de Kant*, Villers montrait que la science avait incliné la littérature allemande vers l'idéalité, tandis que la littérature française suivait la tendance dominante de sa culture, qui est la sensualité[205], et il constatait « une

---

[200] *Spectateur* T.V, mars 1798, p. 363.
[201] ibid. p. 365.
[202] *Consid*. p. 15.
[203] *Consid*. p. 15-16.
[204] ibid. p. 16.
[205] voir plus haut, p. 236.

divergence totale dans les idées, les vues, la culture en un mot, d'un Français et d'un Allemand »[206].

Dans son *Essai sur la Réformation*, Villers va plus loin. Partant du caractère propre aux nations protestantes et montrant l'influence de ce caractère sur la culture des belles-lettres, il pense qu'on chercherait en vain chez les Anglais ou les Allemands ces « agréables productions » dont les littératures italienne et française sont riches, et où « l'amour est traité avec la délicatesse et la grâce la plus exquise ».

> « J'oserais même dire que le peu qu'ils en ont est de pure imitation, et que ce ne sont pas des plantes indigènes à leur sol. L'amour chez eux n'oserait se montrer excité par les désirs et compagnon de la volupté […] En un mot leurs chants, leurs romans, le monde idéal de leurs poètes, diffèrent entièrement de ce qui se voit chez leurs voisins. »[207]

Mais ce qu'ils perdent en grâce, ils le gagnent en profondeur, en idéalité, et atteignent par-là à une beauté supérieure. Villers s'efforcera de développer cette thèse et de l'étayer par des exemples pris dans les littératures allemande et française, dans l'*Erotique comparée*.

La poésie, dit-il, c'est

> « le besoin d'échapper au monde vulgaire qui nous entoure, qui gêne et oppresse ce que nous avons de meilleur en nous; de nous élever vers le beau et le sublime éternels; de trouver en nous, et au-dessus de nous, un monde idéal aussi épuré, aussi noble, aussi rayonnant de lumière et d'amour qu'il convient à l'âme humaine glorifiée par l'idée du Beau. »[208]

Par conséquent, plus les matériaux utilisés par le poète sont spiritueux, plus ils seront capables de « se reproduire dans la perspective poétique ».

> « Les matériaux qui s'allient le mieux au pur feu de la poésie sont donc ceux qui sont purs et nobles comme lui; tous ceux qui portent quelque conformité avec les choses divines; les sentiments religieux l'amour, la vie héroïque, le renoncement de soi-même, l'infini, le commerce des intelligences supérieures, et ainsi du reste. »[209]

Mais, ajoute-t-il,

> « ..chacun ne peut confier au creuset poétique que ce qu'il a, que les matériaux qui sont à sa portée et dans sa puissance. »[210]

---

[206] *Phil.*, p. LII, note.
[207] *Réform.*, p. 300.
[208] *Erot.* p. 169.
[209] Ibid. P 120.
[210] ibid. p. 171.

Par conséquent la poésie érotique[211] des Allemands, qui ont pris leurs matériaux « dans ce que l'amour a de plus saint, de plus idéal, de plus mystique », est supérieure à celle des Français qui ont confié à leur creuset poétique « des élémens pris dans le règne sensuel et matériel de l'amour, dans l'attrait passionné des plaisirs et de la jouissance ».[212] Elle lui est supérieure en ce qu'elle procède d'une tournure d'esprit plus élevée et atteint par-là plus facilement l'essence même de la poésie. Villers prouve ses assertions par des exemples tirés de la poésie des deux pays et remarque qu'on pourrait constater « le penchant décidé de l'un des deux peuples vers la réalité et celui du second vers l'idéalité » tout aussi bien dans « la manière dont leurs écrivains considèrent l'histoire, la philosophie, la religion, que dans le génie différent de leurs poètes érotiques »[213]. Mais c'est dans la poésie érotique, pense Villers, que ces tendances sont le plus évidentes.

> « Le genre de poésie érotique qui en est résulté chez les Allemands dénote, sans aucun doute, un esprit placé sur un plus haut échelon. L'amour, chez la plupart des poètes germains, n'a rien de sensuel, c'est un habitant de l'éther céleste; son but unique est d'enthousiasmer, de diviniser le cœur dont il s'empare; les faiblesses et les scories de l'humanité sont au-dessous de lui; et réunir deux âmes qu'il enivre est la suprême volupté à laquelle il tend. »[214]

> « L'amour, chez le poète érotique français, est presque toujours suppliant, occupé de demandes et de prières passionnées, de plaintes, de tourments, ou de désirs. Quand il a atteint son but, il ne chante plus guère et semble n'avoir plus rien à dire. - Le poète érotique allemand est, en général, moins occupé de suppliques; il chante l'amour, heureux ou malheureux, il peint un sentiment dont il paraît rempli; ce sentiment porte son but en lui-même; et aimer est déjà en soi une chose si noble, qu'elle absorbe toute l'âme du poète. Ce que le Français tire en lumière, et dont il fait son étoffe principale, l'autre le laisse dans les ténèbres d'où il ne devrait jamais sortir. »[215]

Des troubadours et Minnesänger jusqu'aux poètes du 18e siècle, l'amour a toujours eu des couleurs différentes dans les deux pays. Par ailleurs la France dépasse toutes les autres nations par le nombre d'écrits licencieux qu'elle publie. En revanche, ce que l'Allemagne offre de plus bas n'est guère que traduction ou imitation des Italiens ou des Français, et la France ne peut suivre la poésie allemande jusqu'au niveau où elle s'élève.

---

[211] Ce terme est bien entendu à prendre dans son sens premier, courant à l'époque de Villers, de « relatif à l'amour, qui chante l'amour ». Au sens où nous l'entendons actuellement on aurait alors plutôt parlé de « licencieux » ou « libertin ».
[212] *Erot.* P. 171
[213] Erot. p.192.
[214] ibid. p. 171.
[215] ibid. p. 172.

> « L'étage le plus inférieur de la poésie érotique des Français trempe, je dois le dire, dans la boue. Il s'en faut de beaucoup que l'étage inférieur de la poésie allemande descende aussi bas. Et combien son étage supérieur ne dépasse-t-il pas le faîte des poètes érotiques de la France? L'Allemagne n'a ni Bussis ni Grécourts, mais la France n'a ni Klopstocks ni Gleims. »[216]

Villers souligne qu'il n'est question de ces poètes que « sous le rapport de la pureté, de la sainteté et de l'idéalité qu'ils ont fait paraître dans leurs chants amoureux »[217], mais on a vu combien la forme dépend du fond et la qualité de la poésie des matériaux utilisés. Il rappelle ce qu'en disait Jean Paul qu'il se félicite de trouver du même avis que lui, et cite cette phrase de la *Vorschule der Aesthetik*:

> «Die grössten Dichter waren die keuchesten. Welches Volk gab denn bisher die frechsten Gedichte? Gerade das, welchem beinahe gar keine andere glücken, das Gallische. (Vorschule, III, 108) »[218].

Les poètes français peuvent émouvoir le cœur et les sens, mais ils laissent l'homme sur la terre, l'homme qui ne voit en eux, les poètes, « que passion, volupté, ou faiblesse ». Les poètes allemands au contraire « exercent sur l'âme tout un autre enchantement; ils l'entraînent vers le ciel et la remplissent d'une chaleur toute divine »[219].

En France, des essais venus du dehors, l'influence de « Jean-Jacques », de Gessner, de Goethe, de Milton, de Young, de Shakespeare ont provoqué ça et là quelques étincelles d'un beau feu. Mais le goût général a repris le dessus, l'autre genre « a fondé une faible secte, il n'est point devenu national », il a toujours paru sur le sol français une plante exotique. En Allemagne, c'est un phénomène contraire qui a eu lieu. Le langage léger adopté parfois dans la poésie érotique a amusé une certaine classe, mais il n'est pas devenu dominant, et ne le deviendra jamais, pense Villers[220].

La pauvreté des sentiments se répercute sur le langage, et qu'est-ce alors qu'une poésie privée de son instrument? De ce côté-ci la littérature française montre encore sa faiblesse:

> « Le langage érotique de la poésie française est borné, fade et matériel. Ce sont toujours des flammes, des charmes, des ardeurs, des langueurs, des yeux vainqueurs, des traits, des attraits, des blessures, des soupirs, des désirs, des plaisirs, les grâces, les ris, les jeux et autres babioles.

---

[216] ibid. p. 178. Souligné par Villers.
[217] ibid.
[218] *Erot*., p.178. Le passage tout entier est mis en exergue dans la traduction de Zimmermann, et on pourrait presque considérer l'*Erotique comparée* comme un commentaire de cette phrase.
[219] *Erot*. p. 180.
[220] ibid. p. 181.

> Le poète érotique allemand intéresse à son amour la nature sensible et le monde invisible; l'harmonie des sphères, le firmament, la terre, les eaux, tous les êtres animés célèbrent avec lui la solennité de son sentiment. C'est surtout en lui-même qu'il trouve une richesse de nuances, une source inépuisable d'affections délicates, vagues, mystiques. Termes ravissants de Sehnsucht, d'Ahndung, de Schwärmerei, vous n'existez pas dans l'idiome du poète français. On n'invente pas de mots pour ce qu'on ne connaît pas. »[221]

Aussi que de différences dans la peinture qu'ont faite de l'amour les poètes des deux nations. Certains auteurs dramatiques français, Campistron, Racine, Voltaire, ont traité un sujet semblable, pour la situation, au *Don Carlos* de Schiller. On peut les comparer à cette œuvre:

> « Quand après la lecture des scènes d'amour de ces trois pièces, on passe au Carlos de l'immortel Schiller, on croit entrer dans un magnifique paysage de la Sicile, en sortant d'un jardin guindé à la moderne, à plates-bandes au cordeau, à arbres taillés en boules. Surtout quelle autre qualité d'amour, quelle autre âme chez l'Allemand! »[222]

C'est en perfectionnant leur culture, en se libérant de l'empire des sens, que les Français pourront atteindre à leur tour la poésie suprême. Mais c'est surtout en abandonnant ce qu'il y a d'emprunté et d'artificiel dans leur littérature, pour en revenir à une littérature vraiment nationale. L'antiquité païenne nous a montré les beautés de certains ouvrages, « mais les beautés de notre sol sont encore plus douces et plus attrayantes »[223]. Comment alors revenir au naturel, au spontané? C'est toute la littérature française qui souffre d'un vice intérieur. L'influence parisienne qui s'exerce sur la littérature française lui a fait perdre le sens de la nature:

> « Le Parisien s'extasioit sur la nature; mais la nature étoit pour lui à l'opéra, tout au plus aux Champs Elysées, ou dans les parcs enchantés qui environnoient sa ville. Il chantoit la verdure et les bois sur la boue de son pavé, l'innocence des bergères dans les boudoirs, les charmes d'un repas champêtre devant une table raffinée. La nature et la poésie ne pouvoient donc, aussi bien que l'érudition, se présenter qu'en robe parisienne. »[224]

Villers voit dans le désaccord entre littérature et nature « l'un des vices radicaux de la culture morale de nos contemporains »[225]. Il est plus que temps d'abandonner cette « muse bâtarde drapée à l'antique ». Villers avait déjà présenté les différences dans l'esprit de la

---

[221] *Erot*. p. 182-183.
[222] ibid. p. 186.
[223] *Consid*. p. 15.
[224] ibid. p. 8-9.
[225] *Millin*. p. 12.

littérature allemande et française dans sa description allégorique des deux muses qui les inspirent respectivement:

> « La muse allemande ne se promène point ainsi dans les palais enchantés d'une nouvelle Babylone; elle ne court point, dans un leste équipage, d'un bal nocturne àa une partie de campagne, et de la maison de plaisance au spectacle. Elle erre dans les paysages, gravit les monts boisés, ne redoute ni la solitude, ni l'aspect du ciel, et des sites agrestes; elle est compagne de la nature dont elle vit rapprochée. Sa démarche est modeste, mais solennelle et fière; ses grâces ne sont pas si molles, ses sentimens point si analysés, si subtils; mais ses tons sont plus simples, ses touches sont plus naïves. Elle se plaît davantage aux tableaux qu'aux dissertations; plus à Homère et à Ossian qu'au Tasse et à Racine. »[226]

N'est-ce pas le portrait de ce qu'on pourrait appeler une muse « romantique », ou du moins « préromantique »?

L'invitation à retrouver une littérature nationale était le premier pas de Villers vers le romantisme: il l'a franchi, comme on l'a vu, en 1799, mais timidement, et personne n'entendit sa voix. En 1810 seulement il reprendra la parole sur ce sujet avec plus d'assurance dans le *Magasin encyclopédique* de Millin. En effet, si la littérature n'a pas été son souci principal, si elle a été souvent reléguée au second plan par des activités jugées plus urgentes, Villers ne s'en est jamais désintéressé, et une grande œuvre sur ce sujet aurait probablement vu le jour s'il lui avait été donné de vivre quelques années de plus. Il avait constaté dans son *Erotique comparée*, des divergences dans la tournure d'esprit des deux peuples, mais il s'en expliquait encore mal les raisons profondes:

> « D'où procède cette divergence de vues, de sentiments, de poésie dans la manière de traiter l'amour sur les deux Parnasses? »[227],

se demandait-il en conclusion de son opuscule. L'esclavage de l'esprit français soumis à celui d'une capitale ne pouvant tout expliquer, il supposait quelque cause cachée qu'on pourrait chercher dans le fond des dispositions nationales. Ce n'est que quelques années plus tard, sous l'influence des tendances romantiques qui s'imposaient, qu'il croira avoir trouvé une explication à ce phénomène, et il établira entre la beauté et l'identité nationale ce lien qu'il pressentait dès son article du *Spectateur*. Dans sa *Lettre à Millin* il constate que, depuis la Renaissance, la littérature a rompu les liens qui la rattachaient à la culture poétique de nos aïeux pour adopter sans choix un esprit étranger, celui des Grecs et des Romains. Dans ce culte fanatique elle perdit ce qui faisait son essence, devint imitatrice servile, « languit,

---

[226] *Consid*. p. 9.
[227] *Erot*. p.189.

dépérit, s'affaiblit, se décolora, et ne sembla se soutenir qu'à force de fard et d'ornemens empruntés »[228]. Et ce sang étranger que la littérature ne put assimiler, fut cause de bien d'autres maux:

> « L'abandon de la route ouverte primitivement, et l'adoption exagérée d'une littérature, d'une poésie, d'une philosophie, en un mot d'un esprit tout-à- fait étranger, n'a pas peu contribué à cette confusion de nos principes: et qui voudrait y regarder de près, trouverait peut-être qu'à la longue c'est de là qu'est né ce refroidissement des âmes pour la religion, pour la simplicité et la sainteté de l'Evangile, pour tout ce qui est vraiment grand, noble et humain, dont le gigantesque, l'ampoulé et le maniéré ont pris la place dans l'opinion. De là peut-être aussi cet éloignement marqué des esprits pour le haut idéal qui est de l'essence de la vraie poésie; éloignement qui donne à notre âge un caractère si singulièrement prosaïque, tourné exclusivement vers le palpable et l'utile. »[229]

Voilà donc enfin fait le lien entre la tendance particulière de l'esprit en France et sa littérature. Si le caractère national peut donner ses couleurs à la littérature d'un pays, l'orientation prise par la littérature peut inversement influencer l'évolution de ce caractère. La dénaturation dont souffre la littérature française permet à Villers d'expliquer le sensualisme, l'irréligiosité, le manque d'enthousiasme pour le beau idéal.

> « Non pas que ces défauts ayent en aucune manière appartenu aux anciens; mais parce qu'ils appartiennent à la fausse route que nous avons prise en voulant devenir autre chose que ce à quoi nous destinoit la sage nature dans le monde moderne et chrétien. »[230]

L'Allemagne au contraire n'a jamais rompu tout à fait ses attaches. Villers disait déjà dans l'*Erotique comparée* à propos de la poésie amoureuse des. Allemands: « On y retrouve les traces de cet antique sentiment national… »[231]. C'est pourquoi la littérature allemande a gardé son naturel, son caractère unitaire. Mais les Allemands sont allés encore plus loin. Ils ne se contentent pas de rechercher les restes de l'Antiquité pour en retrouver l'essence. Ils ont refait les premiers pas vers leur passé national et ont tiré de l'oubli les manuscrits de l'époque « romantique » - c'est-à-dire du Moyen-Âge - qui dormaient dans la poussière des bibliothèques.

> « Ils en publièrent des fragmens qui excitèrent de l'intérêt, réveillèrent la curiosité, et qui se montrèrent en rapport immédiat avec ces vieux contes

[228] *Millin,* p. 10.
[229] ibid. p. 13. Souligné par Villers.
[230] *Millin*, p. 13.
[231] *Erot*. p. 172.

> vulgaires, ces traditions orales, dont s'amusent [sic] encore le peuple, et dont on berce l'enfance. »[232]
>
> « Au milieu de l'immense et dévorante activité de la littérature allemande, il s'est même élevé une secte spirituelle qui s'est déclarée hautement pour la Romantique, et avec d'autant plus d'autorité qu'on ne peut la soupçonner d'ignorer ou de négliger la littérature classique. »[233]

Entre le premier article de Villers sur la littérature allemande dans le *Spectateur*, et cette profession de foi romantique qu'était la *Lettre à Millin* dans le *Magasin encyclopédique*, que de chemin parcouru! L'évolution des goûts littéraires de Villers s'est faite comme en marge de ses autres activités et il semble qu'il ne soit arrivé à un tournant décisif que vers la fin de sa vie. On peut s'étonner que l'histoire de cette évolution n'ait tenté aucun de ceux qui se sont intéressés à lui. On a vu souvent en Villers un Français reniant sa patrie, un royaliste devenu républicain, un catholique inclinant au protestantisme, un épicurien devenant kantien; et tout cela par amour de l'Allemagne, voire pour celui d'une femme. Mais où parle-t-on du joyeux rimeur d'alexandrins devenant théoricien du romantisme? Evolution d'autant plus intéressante que l'Allemagne romantique semble s'opposer parfois à l'Allemagne idéale de Villers, dont nous avons essayé de tracer le portrait.

Villers, par exemple, n'a pas toujours admiré les productions de la littérature médiévale. Dans son *Essai sur la Réformation*, il identifiait le Moyen-Âge à l'obscurantisme, et voyait dans la Renaissance l'époque où les esprits, s'élevant à la hauteur des modèles anciens, « secouaient la barbarie des tems gothiques »[234]. Les ouvrages classiques de l'Antiquité restaient « ces modèles éternels du beau, naïfs et sublimes comme la nature »[235], les lumières de la Renaissance l'antithèse des « ténèbres du Moyen-Age »[236]. Le gothique appartenait au passé comme les édifices de la même époque, et n'avait plus sa place à côté des nouvelles formes d'esprit.

Villers se moquait encore bien davantage des efforts entrepris par quelques-uns pour revaloriser le sentiment. Dans ses *Lettres westphaliennes* il fustige la « *secte des sentimentaux* », dans la lignée de Rousseau et Sterne[237]. Dans le sentimentalisme il ne voit

---

[232] *Millin*, p. 14.
[233] ibid. p. 15.
[234] *Réform*. p. 291.
[235] ibid. p. 290.
[236] ibid. p. 327.
[237] *Lettres westphaliennes*, p. 54, voir plus haut p. 56.

d'abord que des grimaces dont pourrait se moquer facilement un homme de la trempe de Molière. Les classiques français sont encore pour Villers des modèles absolus, Corneille et Racine sont indiscutables et insurpassables. Quand lui-même avait fait ses premiers pas d'auteur dramatique, il était resté sur les sentiers battus et avait brigué les suffrages de Laharpe. S'il condamne la littérature libertine, il ne la considère pas encore pour autant comme un produit du tempérament national, mais y voit simplement « un des fruits les plus odieux de la crise révolutionnaire »[238], donc un mal passager que le temps et de meilleures institutions sont susceptibles de guérir.

Dès que Villers connut un peu mieux la littérature allemande, ses opinions évoluèrent, et nous pensons que c'est en découvrant Jean Paul qu'il fit ses premiers pas vers le romantisme.

Pourtant on pourrait trouver les signes précurseurs de cette évolution dans les toutes premières œuvres de Villers. A côté de pièces dramatiques à sujet antique, comme il était d'usage, il avait situé l'action d'*Isulte et Lénoncourt* à Boulay, à la fin de Moyen-Âge. Même si ce n'était qu'une concession au style « *troubadour* », le fait mérite d'être signalé. Le héros du *Magnétiseur amoureux*, par contre, nous semble significatif d'une revalorisation du sentiment personnel face à l'esprit de convention. Il est attiré par les profondeurs de l'âme humaine, il rend hommage aux « élans de l'imagination »[239], et l'auteur regrette que le sentiment se soit effacé devant l'esprit. Mme de Sainville, parlant au nom des femmes, s'écrie: « N'avons-nous pas l'austère devoir et notre ridicule éducation qui nous défendent le sentiment? »[240] « On a grand soin d'étouffer chez nous le germe de la sensibilité, et c'est en dégénérant qu'elle laisse à sa place la coquetterie »[241]. Quant à l'anti- héros, le pédant, son ambition n'est-elle pas de transplanter à Paris les « dames du nord », chez qui le sentiment règne plus que l'esprit, dans le but de les franciser?[242] Ainsi, dans cette œuvre de jeunesse de Villers, la sensibilité et l'esprit s'opposent déjà, la première étant présentée comme le rempart du naturel, le second comme un produit de salon, un fruit élevé artificiellement dans la serre de la société. S'il s'en prend aux « *sentimentaux* » comme Rousseau ou Sterne c'est qu'il interprète leurs idées exagérées, nées d'imaginations en feu, comme quelque chose de tout aussi fabriqué et artificiel. Ils veulent « tout assaisonner au

[238] *Lettre sur Justine* dans le *Spectateur*, T.IV, décembre 1797, p. 408.
[239] *Le magnétiseur amoureux*, éd. 1824, p. 89.
[240] ibid. p. 151.
[241] ibid. p. 159.
[242] ibid. p. 236.

sentiment », et leur attitude ne correspond plus, aux yeux de Villers, à une impulsion naturelle.

A mesure que s'élaborera dans son esprit la théorie selon laquelle la littérature est le produit d'un pays et d'un peuple, Villers subira une double évolution. D'une part il prendra progressivement ses distances par rapport à la littérature française, conforme peut-être à une certaine forme d'esprit français, mais qu'il juge trop « fabriquée »; il ne verra plus en elle la seule littérature possible, le modèle enviable des autres nations. D'autre part il découvrira que la littérature allemande est à l'image qu'il s'est faite du pays; il sera prêt à reconnaître ses droits à une littérature plus personnelle, plus profonde, plus sentimentale parce que reposant sur des bases sincères, ancrée dans l'âme recueillie sur elle-même, conforme en un mot au tempérament de l'Allemand individualiste, sérieux, méditatif, idéaliste et imaginatif, et comme jaillie de sa nature: une littérature indigène et spontanée, où les sentiments ne sont pas feints, n'ont pas pris le relai des phrases bien polies dans les accessoires de l'artiste. Ayant compris qu'il était possible de « sentir » en littérature, Villers revient sur ses jugements d'autrefois, et ne trouve pas de plus grand compliment à faire à Jean Paul que de le placer au-dessus de tous les grands hommes, puisqu'il personnifie en un seul Platon, Dante et ...Sterne (!), en qui il voit désormais un modèle[243]. Toutefois, comme nous le verrons plus loin, Villers préfère la veine d'inspiration shakespearienne et dantesque à celle que Jean Paul tient de Sterne.

Si Villers place encore dans les œuvres de Corneille et de Racine le sommet de l'art tragique[244], Laharpe n'est déjà plus pour lui un modèle. Dans la critique qu'il fait pour le *Spectateur du nord* de son *Cours de littérature ancienne et moderne*, il ne voit en lui qu'un « bel-esprit justement célèbre », « placé par l'opinion à la tête de notre littérature », pouvant satisfaire les goûts des Français, mais dont les leçons ne sont que du verbiage[245]. Les auteurs français ne sont plus les seuls à servir à Villers de référence. Il choisit ses exemples dans diverses littératures. Villers connaît ses classiques comme tout Français qui se respecte, mais quand il les cite, c'est pour en donner une interprétation qui diffère de la version officielle, et qui peut servir ses intentions. De Molière il choisit une phrase qu'il répètera souvent pour caractériser ses compatriotes: « Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis... »; et s'il cite Corneille dans sa lettre à F. de Beauharnais, ce n'est pas pour

[243] Lettre à Jean Paul, dans Pichois, op.cit. p.463.
[244] *Consid*., p. 13.
[245] *Spectateur*, T.XIII, fév. 1800, p. 225.

admirer ces Romains remis à la mode et que l'empereur voudrait donner pour modèles, mais pour réprouver une action barbare en reprenant à son compte la célèbre réplique de Curiace[246]. L'homme, l'individu, passe toujours avant l'autorité aveugle, qu'elle soit d'ordre politique ou littéraire, il a le dernier mot face à l'esprit de coterie. Villers refuse d'admirer servilement un pays ou une littérature consacrée.

Dans la préface de sa *Philosophie de Kant*, Villers prenait ses distances à l'égard de la littérature française, coupable d'avoir amené en Allemagne, surtout depuis le règne de Frédéric, le goût du bel-esprit, et d'avoir étouffé l'intérêt pour la spéculation. Sous son influence, l'insouciance avait fini un moment par prendre le relai de la métaphysique[247]. La littérature française a cessé de n'avoir que du bon aux yeux de Villers, et surtout elle ne peut pas prétendre à l'universalité, ses principes ne pouvant pas être suivis avec profit par tous. A l'Allemagne, en particulier, il faut une littérature issue du terroir, car la littérature française a quelque chose d'artificiel, incompatible avec le tempérament allemand.

Mais cette prise de distance par rapport à une littérature autrefois admirée ne suffisait pas à faire de Villers un romantique. Nous avons dit qu'il s'était rapproché des idées romantiques par Jean Paul. Celui-ci est pour Villers la première manifestation du génie inspiré, le génie par excellence, l'incarnation de la poésie pure, ou, comme Villers le lui écrit, « eine beinahe nichtexistierende Person »[248]. Mais, comme l'a fait remarquer Cl. Pichois, Villers ne prend pas Jean Paul tel qu'il est, il attend de lui ce qu'il préfère dans ses œuvres. Ce qu'il aime en Jean Paul, ce n'est pas l'écrivain qui nous fait « rire, ou rougir de l'homme-bête », mais plutôt celui qui nous fait « prosterner devant l'homme-ange »[249]. Voici l'image qu'il se fait de son héros et ce qu'il en attend:

> «Ich erwarte auch von Ihnen sehnlich irgend ein grosses heroisches Poema, voll phantastischer Hoheit, und Aussichten in Himmel und Hölle.- Schon lange genug spielt Ihre Harmonica sanfte, niedere Töne; und lange genug hat Ihr Geist in der Rabelais= Swift= und Stern'schen Manier verweilt. Nun wieder eine Rede des todten Christus, den Tod eines Engels, u.a. aus Ihrer Dante-Shakespeare'schen Ader. - Ich mag verflucht gern sowas »[250]

Villers projette donc sur Jean Paul sa conception de la haute poésie allemande. Car Jean Paul est pour Villers avant tout celui qui a su « élever la terre jusqu'aux parvis du ciel et faire

---

[246] Voir plus haut, p. 204.
[247] *Phil.*, p. XXI-XXII.
[248] Lettre du 28 janvier 1809, dans Pichois, op.cit. p. 461
[249] Pichois, p. 463.
[250] 2 janvier 1813, Pichois p. 465. Souligné par Villers.

descendre le ciel sur la terre »[251]. Villers a toujours un peu tendance à ne voir chez les poètes allemands que ce qui vient confirmer ses théories. Ainsi dans une première ébauche[252] de son tableau comparatif de la poésie érotique allemande et française, il avait tout d'abord classé Tieck parmi les « purs », oubliant, ou semblant ignorer, qu'il avait aussi écrit *William Lovell*, un roman qui célèbre les jouissances matérielles. Corrigé peut-être sur ce point, il supprima son nom de la liste des « purs », sans le mettre pour autant sur celle des « impurs », ignorant tout simplement ce genre de littérature en Allemagne, se contentant d'évoquer Heinse « qui a traduit quelque chose de Grécourt ».

Villers avait trouvé chez Jean Paul le « *Feenland* », le pays féerique de l'imagination; mais il devait admirer la puissance du génie chez d'autres écrivains, et en particulier chez Goethe.

Nous avons vu ce que Villers pensait de l'imitation. Dès les premières années de son séjour en Allemagne, la révélation de Klopstock, ses rapports avec les bardes du nord, lui avaient montré l'importance d'une littérature puisant sa substance dans le sol national. Mais, à part la rencontre à Paris, en 1805, avec Friedrich Schlegel qui ne semble pas l'avoir beaucoup marqué, Villers n'avait pas eu de contacts avec les théoriciens du romantisme qui lançaient d'Iéna leur nouvel évangile. On ne peut le soupçonner, comme on l'a fait parfois pour Mme de Staël, de s'être laissé dicter ses leçons par A.W. Schlegel et ses amis. Villers ne les a d'ailleurs pas recherchées. S'il s'était laissé influencer d'une certaine façon, cela aurait été plutôt par l'hostilité de son entourage à l'égard de la nouvelle école littéraire: Voß ne cessait de lancer des diatribes contre eux, et Dorothea, trop différente de cette femme émancipée qui avait été son amie d'enfance, Caroline Michaelis[253], n'aurait pu encourager Villers à admirer ce qui provenait de son cercle. Avec Schelling dont Jacobi écrivait « nous sommes les meilleurs ennemis du monde »[254], Villers avait échangé quelques lettres aigres-douces à la suite d'une critique de la *Philosophie de Kant* qu'il avait ressentie comme une injure personnelle. Mais s'il s'était tenu à l'écart des personnes, il n'avait cessé de se tenir au courant des discussions littéraires, et il avait peu à peu assimilé les idées courantes de son temps. Ses propres réflexions sur la littérature l'avaient mené finalement plus loin que son entourage. Si bien qu'il se trouva en parfait accord avec Jacob Grimm lorsqu'il fit sa

[251] Article de Villers dans le *Conservateur*, cité par Pichois, p. 39.
[252] Diverses ébauches de ce tableau sont conservées dans les papiers de Villers à Hambourg. Le tableau définitif, intitulé « *Echelle* » a été publié par Eggli à la suite des *Fragments supplémentaires* p.198
[253] Voir plus haut p. 70 note 64
[254] Isler, p. 196.

connaissance. Leur correspondance date de 1810, date à laquelle Villers dut rencontrer Grimm à Cassel. Il y a entre eux une grande conformité d'idées, et certains passages de l'*Erotique comparée* pourraient sembler avoir été dictés par Grimm s'ils ne dataient pas de 1806. C'est d'ailleurs sous l'influence de Grimm que Villers intensifia ses recherches dans le domaine de la poésie des troubadours et Minnesänger. Un échange fructueux s'établit. Tandis que Villers facilite à Grimm l'accès aux manuscrits de la bibliothèque de Göttingen ou de Colmar, Grimm instruit son ami en lui envoyant des morceaux choisis des Minnesänger, en lui expliquant le sens de certains termes:

> «Minne heisst eigentlich Seele, Geist, Gemüth, Muth, Gedanke, Andenken, Andacht, herzinnige Liebe[…]mens und Minne sind ein Wort [....] weil die Liebe ein Sehnen, und Trachten und Andenken ist»[255].

Grimm place la vieille poésie allemande bien au-dessus de celle des troubadours chez qui l'on ne trouve pas de « Treue » ni de « Seele ». Sur ce point il trouve chez Villers un écho favorable, car ce dernier avait développé la même idée dans l'*Erotique comparée*[256].

Depuis 1805 au moins, date d'une première lettre, Villers était en contact avec Görres, et par celui-ci il le fut avec le groupe de Heidelberg: Arnim, Kreuzer, Brentano. Villers est désormais plus proche de ces derniers que des anciens membres du « Göttinger Hain », de Voß en particulier qui, de Heidelberg aussi, où il est installé depuis 1805, aiguise sa plume contre les romantiques. Görres raconte à Villers, qui l'avait chargé de donner le bonjour à Voß, comment il s'est fâché avec ce dernier: «Seine Feldzüge gegen die Romantiker sollen hauptsächlich mir gelten, was wieder so unendlich lächerlich ist, weil ich kein Dichter bin»[257]. Görres qui se dit un «Franzosennichtfreund »[258] partageait avec Villers son mépris pour l'esprit français et son amour pour les vieilles poésies allemandes. C'est l'époque où Villers est en train de remanier son *Erotique comparée* en l'élargissant dans le sens de Görres et de Grimm[259], où il travaille avec Perthes et Zimmermann à la traduction du même ouvrage, et où il écrit sa *Lettre à Millin*. Il est alors totalement converti au

[255] 11 juin 1813, Isler p. 115.
[256] *Erot*. P. 174- 175.
[257] 1er aout 1808, Isler p. 79.
[258] ibid. p. 81.
[259] Voir lettre de Grimm de 1810, Isler p. 103.

« romantisme »[260]. Les sources nationales sont plus importantes que les sources antiques, l'imagination de l'individu surpasse toutes les imitations de modèles, aussi parfaits soient-ils.

Dans ses cours à l'université de Göttingen, Villers prêche la nouvelle doctrine, comme le prouve ce passage d'une lettre de Benjamin Constant à Prosper de Barante:

> « Villers donne un cours de littérature française. Il y met beaucoup d'idées neuves et piquantes, dont quelques-unes ne seraient pas admises sans contestation par la Sorbonne littéraire de Paris. Je n'ai assisté qu'aux premières leçons. Il est à présent dans les troubadours que j'ai toujours détestés. »[261]

[260] Wittmer écrit à propos de la *Lettre à Millin*: « Ces quelques pages sont l'un des premiers et des plus clairs manifestes du romantisme, si l'on entend par ce mot l'influence des littératures du nord et de la philosophie allemande sur la littérature française, la lutte contre les théories classiques des deux derniers siècles, l'affirmation de l'individualisme, le culte du moyen âge, un retour à la plus ancienne tradition nationale », *Villers*…, p. 432-433

[261] Lettres à Barante, op.cit. p. 555.

Chapitre IX

LE MESSAGE

1. Critique destructive

Villers a trouvé en Allemagne un idéal qu'il a voulu faire partager à ses compatriotes. De ses divers écrits, c'est comme un message qui se dégage, message pas toujours accepté par ses récepteurs, mais souvent assimilé par eux inconsciemment, et qui a laissé des traces, quoique pas toujours visibles au premier abord. C'est la nature de ce message que nous allons essayer maintenant d'analyser.

Villers part d'un point de vue critique. Avant d'apporter du nouveau il remet en question les règles du jeu, acceptées depuis des siècles sans discussion. Une France qui a secoué un joug politique devrait être capable de regarder avec plus de sévérité ses autres institutions afin de faire une révolution dans d'autres domaines. Villers va donc jouer le rôle d'aiguillon pour inciter les Français à accomplir cette démarche.

Les Français ont le défaut de s'imaginer qu'ils ont tout inventé et que par conséquent ils n'ont rien à apprendre des autres peuples. C'est de leur ignorance que provient leur fatuité. Villers, au risque de blesser l'amour-propre national et de dresser ses compatriotes contre lui (ce qu'ils ne manquèrent pas de faire), entreprend de les désillusionner. Tout ce que la France croit nouveau existe depuis longtemps ailleurs. Aussi ne peut-on que sourire de la naïveté avec laquelle les Français veulent faire cadeau de leurs nouvelles conquêtes aux nations étrangères qui les possèdent depuis longtemps. C'est un défaut manifeste dans tous les domaines. Ainsi les démagogues de 93 s'imaginaient pouvoir offrir la liberté aux protestants qui depuis plus de deux siècles en avaient fait un de leurs principes[1]; car la liberté de l'homme « tient de bien près à la vraie culture de son esprit »[2]. Les écrits des premiers réformateurs montrent qu'ils avaient défini les droits des princes et des peuples, ceux des corps politiques entre eux. Quant aux « fameux Droits de l'homme », Villers montre qu'on en trouvait déjà la substance et les principes dans le Code prussien[3]. Les

[1] voir plus haut, p.45.
[2] *Réform*., p. 131.
[3] voir plus haut, p. 244.

peuples réformés étaient habitués depuis longtemps aux idées libérales de droits des peuples et des souverains[4]. Même ce qu'on admire le plus en France dans le domaine des sciences, le galvanisme par exemple, est expérimenté depuis des années en Allemagne[5]. Mais c'est surtout en littérature que l'orgueil français culmine. Laharpe, par exemple, prétendait être le premier à offrir une histoire littéraire, alors que l'Allemand Meusel, à la même époque, citait avec plus de modestie ceux qui avaient écrit cette histoire avant lui[6]. Dans la méthode même, l'ouvrage de Meusel est supérieur à celui de Laharpe. Mais en littérature, comme en philosophie, il est plus facile de traiter les autres d'obscurs en prétendant détenir soi-même la clarté, que de chercher à les comprendre. D'où il résulte que « les travaux des philosophes et des lettrés allemands sont tout aussi inconnus à la suffisance parisienne, que ceux des lettres chinois... »[7]

> « Nous traitons cavalièrement le produit de leurs longues études et de leurs méditations assidues; nous déclarons extravagant et absurde tout ce qui est au-delà du cercle étroit de nos idées ou de nos préjugés, et ces épithètes remplacent les arguments chez nos beaux esprits, à qui elles sont très familières. »[8]

Les Français qui possèdent une riche bibliothèque sont pourtant la nation la moins cosmopolite de toutes en littérature[9]. Le tribunal parisien tranche sur tout sans rien connaître[10]. L'indifférence des Français les prive de la connaissance de l'étranger qu'ils ne se donnent pas la peine de découvrir. Même l'Allemagne, proche voisine de la France, est aussi peu connue d'elle que n'importe quel pays d'Orient:

> « On aura peine à croire un jour, en lisant l'histoire du dix-huitième siècle, que de deux nations éclairées, voisines l'une de l'autre et séparées seulement par un fleuve, l'une ait ignoré avec tant de constance et pendant vingt années ce qui se passait chez l'autre. Le français si hospitalier, si liant, si ouvert, qui adopte de si bonne grâce les modes et les vêtements des étrangers, devient d'une inflexible roideur à la première proposition qu'on lui fait d'adopter quelque doctrine littéraire autre que celle dans laquelle il a été nourri, et de donner l'hospitalité à une pensée exotique. »[11]

---

[4] *Univ.*, p. 24.
[5] Lettre à Cuvier …, p. 7.
[6] *Rapport*, p. 119, et *Spectateur* T.XIII, mars 1800, p. 360.
[7] *Spectateur*, T.XIII, mars 1800, p. 378.
[8] *Phil.*, p. 102, note.
[9] *Consid.*, p. 247.
[10] Cf. réponse au *Mercure de France*, *Spectateur* T.XVI décembre 1800,
[11] *Phil.*, p. LVII-LVIII.

Les Français se sont le moins écartés des règles fixées par les Anciens, mais ils ont oublié l'esprit qui les dictait. Ils ont d'excellents écrits, « mais tous marqués du sceau français »[12]; ils ne veulent pas concevoir qu'il puisse exister autre chose. Les convenances, le bon goût, les mœurs, sont des raisons auxquelles il n'est pas possible de faire objection. Les Allemands, au contraire, essaient de s'adapter, de connaître ce qu'il y a autour d'eux. Ils ont étudié les Anciens en reconstituant l'esprit et les mœurs de leur époque, pour mieux les comprendre, et c'est de la même façon qu'ils essaient d'appréhender la littérature des modernes.

> « Les allemans nous connaissent mieux, en général, que nous ne les connaissons. Ils sont de tous les Européens ceux qui observent, qui étudient le mieux les peuples étrangers, et qui leur rendent le plus de justice. Nous les voyons souvent s'efforcer avec nous de prendre nos manières, de parler notre idiome, d'entrer dans nos vues, en un mot de se faire presque français pour nous donner plus de facilité de traiter avec eux. »[13]

Ils connaissent notre philosophie alors que nous ne savons rien de la leur[14]. C'est l'esprit de parti qui anime les Français, ce qui explique la ténacité des préjugés contre l'étranger:

> « C'est que l'égoïsme littéraire jette un voile épais sur la vue de ceux qui en sont possédés. L'on ne veut admettre pour mesure du beau et du bon que notre manière subjective de sentir et de penser, que nos idées, nos habitudes, nos préjugés. Il est si peu d'esprits qui sachent se détacher des chaînes de la prévention nationale, quand il s'agit de juger des productions étrangères, si peu qui sachent être cosmopolites en littérature! On est Chinois, chacun à sa manière; on se critique avec morgue et sans se comprendre, et l'on finit par se dire des injures pour éclaircir la matière... »[15]

Ce qu'il importe de faire pour remédier à cet état de fait, c'est donc de prendre conscience de la subjectivité du jugement, des préjugés qui viennent le fausser; et ensuite de prévenir les préjugés en élargissant son horizon et son esprit par la connaissance réciproque des richesses intellectuelles des nations.

Cela suppose une conversion dont Villers ne sous-estime pas la difficulté. Mais avant d'expliquer à ses compatriotes que le goût, dont ils ont fait un principe universel, n'est qu'une notion relative, il fait une critique en règle de leurs méthodes qui découlent des

---

[12] *Consid.*, p. 247.
[13] *Univ.* , p. 12-13.
[14] *Phil.*, p. 102.
[15] *Spectateur*, T.XVI, décembre 1800, p. 365.

défauts ci-dessus.

Villers, nous l'avons vu, déplorait chez les Français l'absence de sérieux scientifique qu'il trouvait dans les méthodes des Allemands. Les Français aiment toucher à tout, ils ont une prédilection pour l'instruction morcelée mais brillante, qui donne un certain vernis à leur conversation et à leurs écrits.

> « Ils aiment en général dans leurs études cette méthode fragmentaire qui sautant de branche en branche, favorise la paresse... »[16],

paresse qui entraine l'ignorance; en effet

> « notre nation est bien celle de toutes la p1us portée à croire sur parole et la moins inclinée à examiner »[17].

Mais surtout les Français aiment marquer de leur sceau tout ce qui passe entre leurs mains. Leur mépris pour les littératures étrangères ne permet pas à ces littératures de se présenter à eux en costume national. Pour plaire au public parisien, il leur faut enfiler une robe parisienne, d'où ces déguisements dont on les affuble, et qui trahissent l'esprit de l'original. Les Français jugeant tout selon leur point de vue, ne font pas l'effort de comprendre l'esprit de la langue de laquelle ils traduisent. Plutôt que de voir ce que le texte étranger a d'unique, ils prennent en considération le public pour lequel ils traduisent; plutôt que d'élargir les possibilités de leur langue, ils amputent le texte de son originalité pour le faire entrer dans le lit de Procuste d'une langue factice et d'un goût dit « classique ». Au contraire, l'Allemand qui traduit les Grecs, essaie de retrouver les Grecs. Villers insiste sur cette idée dans une lettre à Mme de Staël:

> « Je crois vous avoir déjà dit que jamais on n'avait pénétré chez les anciens aussi avant que nos lettres germains. La connaissance parfaite de leur esprit, du système de leurs idées, a donné de nouvelles mesures pour juger toutes les productions, a placé la critique à leur égard dans un nouveau point de vue, dont le pauvre Laharpe et consorts ne se doutent guère. »[18]

Le Français ramène tout à lui:

> « La plupart de nos traductions sont de pareils travestissements à la française. Quelques-unes sont de fort jolis ouvrages de littérature moderne: mais comme traductions, la plupart sont pitoyables. »[19]

---

[16] *Spectateur*, T.XIII, février 1800, p. 215.
[17] *Spectateur*, T.XIV, avril 1800, p. 21.
[18] 3 nov. 1802, cité par Mme de Pange, op.cit. p. 22.
[19] *Spectateur*, T.XIV, avril 1800, p. 43. Ce sont de « belles infidèles » pour reprendre l'expression consacrée (de Gilles Ménage, à propos des traductionsde Nicolas Perrot d'Ablancourt), dont parlera aussi Madame de Staël, (o) se souvenant sans doute de ce que lui avait dit Villers

S'il est impossible de traduire exactement le fonds culturel et social qu'une langue exprime, il faudrait du moins, pour faire entendre l'original, accompagner une traduction de notes, d'un commentaire nourri par une connaissance des mœurs et de l'esprit de la nation à laquelle appartient l'ouvrage. C'est de cette façon que Voß travaille Virgile[20]. Mais les Français ne s'en soucient guère, préoccupés qu'ils sont d'écrire de belles phrases assaisonnées au goût du jour. Et c'est ainsi qu' « on livre au public de jolis ouvrages avec une physionomie française et un titre étranger. On montre Achille en bas de soie et en escarpins. »[21]

Les Allemands aussi considéraient ce défaut comme bien français, et Villers lui-même n'a pas échappé aux critiques qu'ils adressaient généralement à ses compatriotes. Il a adapté Kant à son public, et on se rappelle les malentendus avec Voß et Klopstock. Villers avait d'abord voulu faire le contraire de ce qu'il reprochait à ses compatriotes: traduire le fond sans s'occuper de la forme, ce qui revenait à faire d'un poème vivant une plate dissertation. Klopstock reprocha à Villers son inaptitude à rendre le ton des mots composés, mais il se méfiait des talents d'imitateur de Delille et se réjouit au fond que ce dernier ne l'ait pas mis en français comme il avait adapté Virgile[22]. Avec Jean Paul, malgré son désir de bien faire, Villers retomba dans les défauts français: Il soigna particulièrement ses traductions, s'exerçant sur des phrases choisies, de courts passages, qu'il soumettait à l'approbation de l'auteur[23]. Nous ne connaissons la traduction que Villers fit du « Songe » de Jean Paul que par les passages, retouchés par elle, qu'en donne Mme de Staël dans *De l'Allemagne*. Pichois constate une platitude dans l'expression, Mme de Staël retrouvant encore plus facilement que Villers les clichés du vocabulaire standard. Jean Paul commenta ainsi la traduction d'un passage:

> «Wer Franzosen liebt, dem thut es wehe, dass man sie zu uns mit Reizen herüber angeln will, die man uns erst angeschminkt, und dass man vor Fremden nicht nur unser wildes Fleisch, sondern auch unsere ganze Dickleibigkeit in weite Gallische Hofkleider versteckt.»[24]

---

[20] ibid. p. 22.
[21] ibid.
[22] Klopstock écrit à Villers dans cette lettre, 19 oct. 1799: «es ist einmal ausgemacht, dass die übersetzenden Franzosen sich aus den tiefen Abgründe ihrer Treulosigkeit nicht heraus arbeiten können», Isler, p. 204.
[23] voir plus haut, p.164-165.
[24] cité d'après E.Sourian, *Mme de Staël et Henri Heine. Les 2 Allemagnes*, 1974, p. 58-59.

Ce passage barbare s'était, selon Jean Paul, transformé comme tout le reste en passage cultivé[25]. La traduction n'est pas une entreprise facile. Les accents « barbares » de la poésie jean-paulienne ne pouvaient être rendus dans le français choisi de Mme de Staël. Ne saisissant pas toujours exactement la pensée de l'auteur, elle a édulcoré le morceau pour le mettre au goût français. Villers qui constate les retouches, ne blâme pas la traduction de Mme de Staël. Lui-même ne maniait pas avec assez d'habileté sa langue maternelle pour lui faire exprimer toutes les nuances du texte allemand. Et surtout il ne l'aimait pas assez, la trouvant inférieure à la langue allemande. Jacobi a très bien saisi l'impossibilité dans laquelle se trouvait Villers de traduire de l'allemand en français: « Je pense », écrivait-il à Mme de Staël, « qu'il faut pour bien traduire être pour le moins aussi amoureux de la langue dans laquelle on traduit, que de celle hors de laquelle on traduit »[26].

Villers était conscient de cette difficulté, comme il l'était de ce qu'une traduction a quelque chose d'artificiel qui ne peut donner qu'une vague idée de l'esprit qui anime l'original. Surtout lorsque le Français traduit

> « il en résulte quelquefois un bel ouvrage de plus en français; mais aussi l'on a perdu l'esprit, les mœurs, le ton de l'original. Et c'est d'après cette manière de voir que le gros de la nation croit pouvoir connoître et juger les anciens et les étrangers »[27].

C'est ce que Villers veut éviter. Il n'utilise pas, comme Mme de Staël, la méthode fragmentaire des extraits, il a toujours refusé d'esquisser en quelques lignes le portrait d'un auteur. Plutôt que de rendre accessibles aux Français, par des traductions de morceaux choisis coupés de leur contexte, les richesses d'une littérature étrangère, il préfère leur faire connaître l'esprit qui préside à ses productions, et leur donner les moyens d'élargir par eux-mêmes leur horizon. S'il a choisi de donner ses leçons en s'appuyant sur l'exemple de l'Allemagne de préférence à un autre pays, cela n'est pas dû seulement aux circonstances qui lui ont permis de connaître ce pays aussi bien que sa patrie d'origine, mais surtout au fait que l'esprit allemand est à ses yeux l'antithèse de l'esprit français, et par là même un idéal absolu, donc peut-être impossible à atteindre, mais susceptible de canaliser vers lui toutes les aspirations.

---

[25] Cf. Pichois, op.cit. p. 259.
[26] cité par Mme de Pange, op.cit. p. 32.
[27] *Consid*., p. 247.

Villers commence donc par désillusionner ses compatriotes sur les valeurs qu'ils attribuent trop aveuglément à leur culture. Il s'attaque d'abord au point peut- être le plus délicat, celui sur lequel repose en grande partie leur fierté nationale, la langue. Et il entreprend de prouver scientifiquement la supériorité de la langue allemande sur la langue française. Dans un article inséré dans le *Spectateur du nord* d'avril 1800, Villers reconnaissait au français la prééminence de fait, c'est-à-dire l'universalité, mais il ajoutait que cet avantage, reposant sur des circonstances tenant à l'histoire comme l'importance d'une capitale, le nombre de lettrés qui écrivent dans cette langue, ne suffisait pas à en établir la valeur, d'autant plus que la situation pouvait changer. Pourtant les Français ont déduit de ces avantages que leur langue était supérieure aux autres. Villers, après avoir constaté que la grammaire et la syntaxe du français et de l'allemand sont également défectueuses[28], montrait que le français ne subsistait que d'emprunts faits à des langues encore connues, et que ses racines étaient perdues dans le celtique, le latin et le grec. C'est donc un « idiome superficiel » grammaticalement parlant. L'allemand par contre a dans son propre fonds toutes ses racines, on peut le placer au rang de langue mère[29]. Villers comparait l'allemand à un arbre, le français à une branche greffée sur un vieil arbre[30]. Le français ne possède pas cette faculté de s'enrichir par lui-même. C'est une langue timide, misérablement fertile en termes vides de sens, en équivoques, et la plupart des Français n'entendent que très imparfaitement la plupart des termes qu'ils emploient. La richesse de la langue française est purement empirique, elle la tient de l'autorité du peuple, des écrivains, du hasard[31] alors que l'allemand possède une

> « source indéfinie de nouveaux termes à venir, qui seront purement allemands et intelligibles dans toute leur valeur par tous les Allemands ».

Villers ajoutait:

> « Voilà ce qui donne l'idée d'un système complet de langage et qui mérite à l'allemand la prérogative d'être compté pour une vraie langue, titre auquel notre jargon ne peut prétendre. »[32]

Le français est inhabile à se reproduire. L'absence de force radicale frappe la langue de

---

[28] *Considérations sur la prééminence des deux langues allemande et française*, *Spectateur*, T.XIV, avril 1800, p.29. Nous résumons les détails qui dépasseraient le cadre de cette étude.
[29] ibid. p.30-31.
[30] ibid. p. 31.
[31] ibid. p. 40.
[32] *Spectateur*, avril 1800, p. 4.

stérilité.

> « Le français privé de ces organes génératifs, n'est parmi les langues que ce que le mulet est parmi les animaux: mulet superbe, plein de nerf et de grâce, apte à tous les travaux, d'un beau poil, étrillé avec soin, richement caparaçonné, paré de plumages et de pierreries, bien dressé par d'habiles cavaliers; mais il n'en reste pas moins mulet; bâtard, né de l'âne celtique et du noble coursier du midi, helléno-italique. L'allemand est un étalon, encore un peu sauvage, rebelle quelquefois à la main qui le conduit; un roussin vigoureux, au poil rude, pas aussi bien façonné peut-être encore aux divers travaux; mais il a la marche libre et indépendante d'un animal entier; il porte en lui les moyens de se reproduire; ou enfin, pour s'expliquer sans figures, convenons que l'allemand est une langue et que le français n'en est pas une. Telle est la différence extrême que met entre eux la possession d'un système radical. »[33]

Après cette comparaison peu flatteuse pour le français, toutes les concessions que pouvaient faire Villers à propos de l'euphonie par exemple, ne pouvaient le réconcilier avec ceux qui étaient sûrs de posséder la langue la plus belle et la plus riche du monde.

Ayant ainsi préparé le terrain, Villers s'en prend alors à ce tyran de la littérature appelé « le bon goût », au nom duquel on met tant d'entraves à l'imagination créatrice et au génie de l'auteur. Bien qu'élevé dans les convenances françaises, Villers a très vite compris que le goût était une question de relativité. Dans l'article sur les langues il en donnait déjà un exemple: L'image homérique « Junon aux yeux de bœuf » semble ridicule aux Français qui ont tendance à y voir une faute de goût. Peut-on accuser Homère d'en manquer? L'explication est simple: on s'est habitué à trouver dans l'œil du lynx ou du tigre - que d'autres pourraient trouver dégoûtant - plus de noblesse que dans celui du bœuf, « et il est juste que toutes les nations, tous les siècles passés et futurs se plient à notre bon plaisir »[34]. Les Allemands qui sont cosmopolites en littérature n'hésitent pas à accepter telles qu'elles sont les images des autres.

Villers attaque surtout le bon goût de convention qui règne en despote dans les salons parisiens, et qui prétend dicter ses règles à toute l'Europe, faire entrer de force les productions littéraires des autres pays dans son monde artificiel, étriqué et superficiel hors duquel il n'est point de salut. Villers, dans sa première lettre à Mme de Staël, lui écrit:

> « Je vis au milieu des littérateurs de l'Allemagne, Madame, sur le compte desquels vous avez dit tant de choses saillantes, si vraies, et si bien pensées, mais que vous avez accusés de manquer de goût. Permettez-moi de vous dire

[33] ibid. p. 45.
[34] *Spectateur*, avril 1800, p. 42-43.

> tout bas que les lettrés germains sont bien au-dessus de ce qu'on appelle le goût en France. Cette décrépite Déité de nos boudoirs avec son grêle archet, ses paniers et sa perruque à la Louis XIV n'est pas faite pour s'asseoir sur le pittoresque Parnasse de la Germanie. Il y a long-tems qu'un coup de pied de la Muse Teutone l'a précipitée dans le bourbier. Celle-ci tient à la main une lyre de bois de chêne, ses cheveux blonds couronnés de gui sont relevés en tresse, son vêtement est une simple draperie éthérée. Si quelque Dieu du goût la suit dans son vol et dans ses courses, du moins n'est-ce pas celui à bas de soie et à talons rouges! »[35]

Mme de Staël, que ses faibles connaissances en allemand empêchaient encore de juger équitablement la littérature de ce pays, lui répondra néanmoins:

> « Vous m'accusez, et l'Allemagne avec vous, d'avoir risqué ce reproche sur le gout qu'on est convenu de trouver frivole; le goût arbitraire, le goût de mode mérite tout ce que vous en dites, mais le bon goût est Grec, Romain, Français, quelquefois Allemand, Anglais, car il se trouve dans toutes les beautés de ces littératures, le bon goût est la vérité, la mesure et le choix, c'est quand les Allemands sont fleuris et affectés qu'ils sont de mauvais goût [...] Je crois avec vous que l'esprit humain qui semble voyager d'un pays à l'autre est à-présent en Allemagne. J'étudie l'Allemand avec soin, sure que c'est là seulement que je trouverai des pensées nouvelles et des sentiments profonds... »[36]

Mais les Français étaient loin d'avoir l'esprit aussi libre que Mme de Staël. Les préjugés, le refus de s'instruire ailleurs qu'aux sources héritées, la croyance en leur supériorité dans tous les domaines littéraires, les empêchaient de voir, comme l'ont fait Villers et Mme de Staël, que la France n'était pas seule à disposer du bon goût. Le romantisme croira avoir découvert la subjectivité. Mais c'est à Villers que revient le mérite d'avoir attiré l'attention sur elle. « Nos propres sensations ne sont pas des arrêts d'infaillibilité », écrivait-il dans le *Spectateur*[37]. Encore la sensation, cette source d'erreurs de jugement.

Mme de Staël a remarquablement exprimé dans son livre la propre pensée de Villers sur le goût et la convention.

> « En Allemagne il n'y a de goût fixe sur rien, tout est indépendant, tout est individuel. L'on juge d'un ouvrage par l'impression qu'on en reçoit, et jamais par les règles, puisqu'il n'y en a point de généralement admises: chaque auteur est libre de se créer une sphère nouvelle. En France, la plupart des lecteurs ne veulent jamais être émus, ni même s'amuser aux dépens de leur conscience

[35] 28 juin 1802, Isler p. 267-268.
[36] Isler, p. 270-271.
[37] T.XII, décembre 1799 p. 415.

> littéraire: le scrupule s'est réfugié là. Un auteur allemand forme son public; en France le public commande aux auteurs. »[38]

Villers concédait que les Allemands pouvaient être partiaux dans les jugements qu'ils portaient sur la littérature française, et qu'il leur était plus facile de se mettre dans la peau d'un Grec de l'Antiquité que dans celle d'un Français de leur temps[39]. Mais leur partialité est sans commune mesure avec celle des Français, qui repose sur l'ignorance de tout ce qui n'est pas de chez eux. En outre ce défaut n'est pas généralisé chez les Allemands, le contraire est plutôt la règle. Villers revenait sur ce sujet dans sa lettre à Sévelinges qui avait accusé les Allemands de méconnaître les classiques français:

> « J'oserai, Monsieur, avancer au contraire, sans crainte d'être démenti, que de tous les peuples de l'Europe, les Allemands sont ceux qui ont en littérature le moins de préventions nationales, qui sont les plus ingénus ou, si vous l'aimez mieux, les plus cosmopolites dans leurs jugements. Cela est d'une exacte vérité en général, sauf quelques exceptions qui peuvent bien avoir lieu dans un pays où les opinions littéraires sont très indépendantes et où il y a 12,000 écrivains qui, bon an mal an, confient les leurs au public. »[40]

Mme de Staël partageait cette opinion:

> « Les écrivains des deux pays sont injustes les uns envers les autres: les Français cependant se rendent plus coupables à cet égard que les Allemands; ils jugent sans connaître, ou n'examinent qu'avec un parti pris: les Allemands sont plus impartiaux. L'étendue des connaissances fait passer sous les yeux tant de manières de voir diverses, qu'elle donne à l'esprit la tolérance qui naît de l'universalité. »[41]

Sans se départir de sa modération habituelle, Mme de Staël ajoutait que l'imitation du voisin serait plus profitable aux Français qu'aux Allemands; elle associait en même temps les tendances romantiques à la forme de pensée germanique:

> « Les Français gagneraient plus néanmoins à concevoir le génie allemand, que les Allemands à se soumettre au bon goût français. Toutes les fois que, de nos jours, on a pu faire entrer dans la régularité française un peu de sève étrangère, les Français y ont applaudi avec transport. J.J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, etc., dans quelques-uns de leurs ouvrages, sont tous, même à leur insu, de l'école germanique, c'est-à-dire qu'ils ne puisent leur talent que dans le fond de leur âme. Mais si l'on voulait discipliner les écrivains allemands d'après les lois prohibitives de la littérature française, ils ne sauraient comment naviguer au milieu des écueils qu'on leur aurait indiqués; ils

---

[38] *De l'Allemagne*, 2e partie, ch. 1, éd.G.F. p.159-160.
[39] *Spectateur*, déc. 1799, p. 412.
[40] Wittmer, *Quelques mots*…, op.cit. p. 95.
[41] *De l'Allemagne*, op.cit. p. 162.

> regretteraient la pleine mer, et leur esprit serait plus troublé qu'éclairé. Il ne s'ensuit pas qu'ils doivent tout hasarder, et qu'ils ne feraient pas bien de s'imposer quelquefois des bornes; mais il leur importe de les placer d'après leur manière de voir. Il faut, pour leur faire adopter certaines restrictions nécessaires, remonter au principe de ces restrictions, sans jamais employer l'autorité du ridicule, contre laquelle ils sont tout à fait révoltés. »[42]

« Génie » et « bon goût »: ces deux termes expriment toute la distance qui sépare la littérature allemande de la littérature française, ou si l'on veut, la littérature romantique de la littérature classique. Etre ou paraître, dirait Villers, ou encore convention et liberté. La langue française, la littérature française, le goût français ont quelque chose de poli, de fabriqué, culminant dans la perfection stérile, comme le mulet harnaché d'or. La langue allemande, la Muse allemande, le génie allemand ressemblent au contraire à cet étalon indocile et fougueux issu des forêts profondes. Les images – comparaisons, métaphores et allégories - que choisit Villers pour opposer les deux littératures, sont toujours les mêmes. D'un côté le monde des salons, des perruques, des masques, des modes ridicules, des boudoirs et des alcôves, avec tout son côté élégant, raffiné, mais dépravé, dégénéré, vieillissant, abâtardi. De l'autre une nature vivace, infinie, éternelle source de jouvence, la grâce naïve d'une muse aux cheveux blonds couronnés de feuilles de chêne. La littérature ressemble d'un côté à un jardin à la française, tiré au cordeau, parfait dans son dessin, dans l'harmonie des couleurs, mais limité par des balustrades, des ifs, des buis, et où veille un jardinier sévère, impitoyable envers la moindre brindille rebelle; et de l'autre à la nature sauvage, livrée à elle-même, désordonnée, mais généreuse, riche de sève, et se perdant en de vastes horizons.

Les Français ne retrouveront la vraie nature qu'à condition de se dépouiller de leurs masques. Ce que Villers attend d'eux, c'est donc tout d'abord une conversion, un renouvellement de leurs manières de voir, de juger, de sentir, une régénération à partir des sources vives qu'il leur reste à découvrir. La transformation qu'ils ont commencé à faire subir à leurs jardins à la française pour en faire des parcs à l'anglaise plus proches de la vraie nature, il faut désormais qu'ils l'accomplissent jusqu'au bout dans leur esprit et leur sensibilité. Qu'ils détournent leur regard d'eux- mêmes pour le jeter sur les autres, qu'ils apprennent à apprendre: voilà l'essentiel du message de Villers.

---

[42] ibid. p. 162-163.

2. Sentiments nouveaux, sources nouvelles

a) Idéal politique

L'activité de Villers s'est déployée tout autant sur le terrain politique que littéraire. Dans ce qui deviendra son Allemagne idéale, politique et littérature sont liées de très près, et elles forment les deux composantes du message qu'il adresse aux Français. Ou plutôt qu'il adresse à la jeune génération sur laquelle il fonde son espoir: « C'est sur elle, sur tout, que je compte »[43], écrit-il dans sa *Philosophie de Kant*, et parmi les officiers, c'est vers les « jeunes guerriers » qu'il se tourne. Moins enfoncés dans les préjugés que leurs aînés, les jeunes Français seront peut-être capables d'accomplir la démarche que Villers attend d'eux. Mais cela suppose toute une éducation qu'il faut faire sur de nouvelles bases, et le modèle d'un idéal dont il faudra se rapprocher le plus possible. Villers a conscience du rôle qu'il doit remplir. En tant qu'homme de lettres, son devoir est d'éclairer les autres de ses lumières, de les guider dans le droit chemin, mais aussi de contribuer par son activité personnelle à transformer une société usée, à créer la société nouvelle des hommes pleinement libres. Cette conception du rôle du poète dans la cité n'est pas loin de rappeler celle des romantiques français comme Lamartine et Hugo.

On a reproché à Villers de s'être éloigné, dans la deuxième partie de son séjour en Allemagne, des chemins de la littérature pour s'engager dans ceux de la politique. Mais c'était oublier qu'ils ne font qu'un pour celui qui est convaincu d'une vérité à communiquer. Villers n'était pas homme à se morfondre en silence ou à échafauder pour lui seul rêves et théories. Apporter à la France les richesses culturelles de l'Allemagne, et prendre la défense de ces richesses lorsqu'elles sont menacées par les ambitions de la France, relève de la même démarche. Villers mène une même lutte contre une hydre à têtes multiples: despotisme, catholicisme, absolutisme, impérialisme, conventions, règles qui tyrannisent la littérature, tout se tient. C'est le règne de l'unité latine auquel Villers veut opposer celui de la diversité germanique, où domine l'esprit de tolérance et de critique. Il n'y a qu'une différence de degré entre la liberté politique, la liberté religieuse et la liberté de création, mais elles proviennent d'une source commune. L'Allemagne devient aux yeux de Villers le symbole de l'individualisme, de la liberté d'opinion, de la richesse créatrice; elle est

[43] *Phil.*, p. 171.

l'antithèse de la France impériale et classique, de l'uniformité stérile, du nivellement que tente d'imposer son gouvernement, par les armes s'il le faut, à toute l'Europe. C'est donc en Allemagne que Villers, qu'on pourrait qualifier de « libéral », trouva son idéal politique réalisé. Alors qu'à son arrivée dans ce pays, il parlait encore de combattre la démocratie[44], il prendra plus tard sa défense, ayant compris que son principe était bon. Le jeune homme était moins royaliste par conviction que par convention. Séduit un moment par les idées nouvelles, il avait combattu la démagogie des nouveaux maîtres de la France, dans laquelle il voyait un abus de la confiance populaire; puis les violences que la poursuite de leur but avait entraînées. La démocratie est un modèle à suivre, mais le pouvoir absolu, pense Villers, n'est pas mauvais en soi, s'il est employé « à la prospérité de l'état, et à la félicité de chaque particulier »[45]. La France en a eu un exemple sous un roi comme Henri IV, élevé dans le protestantisme. Sous son règne elle a connu une époque heureuse, paisible et prospère, elle a joui d'une grande liberté. Villers établit donc un rapport entre la politique et la religion:

> « C'est à l'asservissement définitif de l'opposition religieuse sous Louis XIII, qu'est dû le <u>despotisme légal</u> des trois règnes suivants, qui a fini par la terrible catastrophe de la dernière révolution. »[46]

La république est davantage dans l'esprit qui anime les gouvernants et les gouvernés, que dans les formes du gouvernement. C'est pourquoi Villers, ayant découvert l'esprit républicain dans les villes indépendantes, continuera à défendre les gouvernements des princes allemands animés de l'esprit du protestantisme, sages, éclairés, faisant régner dans leurs Etats la liberté et la tolérance, qualités qui tiennent à la culture de l'esprit. Vues sous cet angle, les républiques hanséatiques ne diffèrent guère des petits duchés comme Weimar, ou même d'Etats plus importants, comme la Prusse. A Mme de Staël qui doutait « que les idées puissent influer sur les institutions, et que la méditation puisse conduire à des résultats positifs »[47], Villers répondit:

> « Ne croyez donc pas que ces idées allemandes soient si purement méditatives, qu'elles n'aient jamais eu des résultats positifs! L'esprit de la vraie liberté est un résultat très-fréquent et très-positif parmi la nation. Le superbe Code prussien,

---

[44] *Idées*, p. 14. Villers écrivait: « la morale sensée des philosophes de cette nation doit faire au génie de la démocratie une guerre plus sûre que les armes des princes », mais il entendait par démocratie le nouveau régime en France, guidé par « la fougue des passions ». Plus tard au contraire il s'appuiera sur les philosophes allemands pour défendre l'idée de démocratie.
[45] *Réform*., p. 195.
[46] *Réform*. p. 196.
[47] Isler, p. 271.

> le plus humain et le plus républicain de ceux qui existent, le gouvernement d'un assez grand nombre de princes éclairés, les régences des villes libres, notre réformation, sont, je pense, d'assez beaux monumens et tels que la France n'en peut montrer malgré toute l'ostentation et la fanfaronnade de libertinisme des douze dernières années. »[48]

Il semble pourtant qu'en Allemagne les idées n'aient pas toujours influé sur les institutions. L'esprit du libéralisme, tel que le concevait Wilhelm von Humboldt lorsqu'il fonda l'université de Berlin, avait fait oublier à Villers la réalité politique de la Prusse où le servage existait jusqu'en 1810, où il ne fut aboli que sous l'influence des idées issues de la Révolution française, et où la notion d'Etat tout puissant était en train de se substituer à celle de nation et d'individus.

Villers croyait à l'époque où il écrivait *De la liberté*, que la France n'était pas faite pour la démocratie, non pas tant à cause de l'étendue de son territoire, qu'en raison du caractère et des mœurs de ses habitants.[49] Néanmoins c'est surtout dans les Etats de faible étendue que les principes libéraux et démocratiques peuvent être mis en pratique avec profit. Le système fédéral lui semble offrir les plus grandes chances de garantir la liberté individuelle, et d'encourager les progrès de la pensée, de la science et de la culture :

> « …en Allemagne […] on rencontre des villes libres, des principautés d'une médiocre étendue, qui toutes ont leur vie active, propre, indépendante. Chacun se pique de faire fleurir dans sa petite capitale, l'industrie, les arts, les sciences: les universités, les écoles se multiplient, et l'instruction en devient plus générale dans la nation. La vérité, si elle est poursuivie en quelqu'endroit par le fanatisme, n'a qu'à faire un pas, et trouve un asile assuré en passant la prochaine frontière. Enfin, chaque petit é tat de ce système confédéré se sent quelque chose par lui-même, et dès-lors il devient en effet quelque chose. Chaque ville d'une médiocre étendue n'est pas frappée de paralysie par l'idée qu'elle n'est rien, qu'à cent ou deux cents lieues d'elle, est une autre ville plus grande qui est tout, un gouffre où vont s'absorber ses labeurs, une ville où toute la gloire de l'empire brille en un seul point, et hors de laquelle il n'est pas de salut, hors de laquelle il n'est qu'ilotisme politique, moral et littéraire pour toute une immense contrée. »[50]

Il est vain de croire supérieur un système, simplement parce qu'on n'en connait point d'autre. Cet aveuglement ressemble à celui qui fait oublier les principes humanitaires au nom d'un patriotisme absolu rappelant étrangement la barbarie. Villers ne peut concevoir une forme de patriotisme qui serait incompatible avec les droits de tous les hommes:

---

[48] Isler, p. 274.
[49] *De la liberté* p. 166. Voir plus haut p. 42
[50] *Réform*., p. 166.

« l'amour de l'humanité et de la patrie » écrivait-il dans *De la liberté*[51], montrant bien auquel des deux, en cas de conflit, il fallait donner la priorité. Dans une lettre à Mme de Staël, il prenait ln défense des peuples contre les princes:

> « Que dites-vous des défiantes négociations de Ratisbonne où l'on indemnise des princes? - indemnise par des peuples des princes qui ont perdu des peuples! Les peuples sont donc toujours des troupeaux de bétail qui appartiennent aux princes - pauvre humanité, où en es-tu encore au XIXe siècle! - Oh! que tous nos héros ont bien raison de honnir les philosophes! Entre la philosophie et eux, il n'est pas de traité possible. »[52]

Certainement, si les politiciens étaient aussi des philosophes, ils agiraient autrement. Et que dire des soldats qui tuent des hommes, leurs semblables, au nom d'une gloire illusoire pour laquelle leur patrie les oblige à se battre? Que dire de ces guerres de conquête, de cet impérialisme agressif au mépris de tous les droits fondamentaux de l'homme? On a pu s'étonner de voir le militaire de carrière s'adresser en philosophe cosmopolite à ses anciens compagnons d'arme, ou condamner avec véhémence l'attitude inhumaine du soldat en pays conquis, usant sans ménagement du droit du plus fort. Là où le jeune homme n'avait vu que de la gloire et du panache, l'homme mûr découvrit les brutalités, les horreurs, le mépris de la vie qu'ils cachaient. Il découvrit cela parce qu'il avait pris ses distances à l'égard de son pays et de sa carrière, et surtout parce qu'il faisait passer la qualité d'homme avant celle de citoyen de tel ou de tel pays. Mais en France, constatait-il, « on dirait que l 'Homo sum […] est incompatible […] avec le Gallus sum »[53].

La vie militaire, la gloire qui s'y attache, font oublier trop facilement les valeurs profondes enfouies dans chaque homme. De même le côté brillant d'une vie mondaine, de la société des cours entraîne l'homme dans un univers factice où il néglige ce qu'il a de meilleur en lui. Villers rapproche la simplicité des mœurs de la vraie liberté, le meilleur exemple se trouvant selon lui aux Etats-Unis[54]. En effet, les Etats ayant embrassé la Réforme ont retrouvé par elle à la fois la liberté et la simplicité évangélique. Corruption et despotisme, au contraire, se retrouvent souvent ensemble dans le camp opposé. L'ancien royaliste n'hésite pas à écrire que « ce qui vient des cours est corruption, bassesse,

---

[51] *De la liberté*, p. 257.
[52] 3 nov. 1802, cité par Mme de Pange, p. 23.
[53] *Phil.*, p. LIX.
[54] *Réform.*, p. 185-186.

effronterie... »[55]. La cour, c'est un univers où l'individu abdique sa liberté, renonce à sa personnalité pour devenir un bel animal dressé, où l'intérêt guide les gestes de tous, où le désir de plaire étouffe la vérité. La cour est un microcosme de la société centralisme et absolutiste - dont la France offre l'exemple le plus évident. N'est-il pas étonnant que les cours d'Europe aient adopté la langue et les habitudes françaises? Face à cette nation arrogante, conquérante et envahissante, à « cette insolente et barbare race »[56], Villers prend la défense des libertés individuelles, se fait le champion des petits Etats menacés par son impérialisme. Et pas seulement en matière politique: l'impérialisme littéraire de la France est à l'image de l'impérialisme politique ou religieux. Villers ne se contente donc pas de combattre ce qu'il abhorre, il veut aussi redonner à la France la possibilité de se dégager de cette bourbe où elle s'enlise de plus en plus. Il lui propose une régénérescence qui lui permettra de retrouver, au-delà de la corruption, la simplicité première. C'est d'une véritable révolution morale qu'il s'agit, révolution qui pourra procéder d'une philosophie dégagée de l'empirisme, et de convictions profondément libérales; une révolution qui devra s'accomplir dans le domaine de la politique, de la culture, de la littérature; une révolution dont le premier pas sera l'apprentissage du cosmopolitisme. Villers aurait pu souscrire pleinement aux paroles de Mme de Staël: « Il faut, dans nos temps modernes, avoir l'esprit européen »[57].

Les idées de Villers ne sont pas sans rappeler celles de certains de ses contemporains. L'idée de « peuple corrompu » en particulier, était fréquente parmi ceux que la Révolution avait déçus. Baldensperger cite par exemple une phrase tirée d'une lettre de J. J. Mounier, émigré, ancien président de l'Assemblée nationale, au duc de Weimar: « La seule chose que l'expérience m'ait apprise, c'est à regretter d'avoir trop espéré d'un peuple corrompu »[58]. Goethe, et d'autres avec lui, voyaient une des causes principales de la Révolution dans « la corruption inconsciente des classes privilégiées »[59]. Villers avait déjà dénoncé la corruption de ses compatriotes dans laquelle il voyait un obstacle à la liberté, avant de venir en Allemagne. Chez ses amis allemands, Jacobi, Voß, Görres, entre autres, il avait retrouvé

---

[55] Première rédaction de l'*Erotique comparée* (Vgl. Eggli p. 190 en note), passage supprimé dans le texte définitif à la prière de Jacobi étant donné que l'écrit était dédié à la reine de Bavière. Villers avait déjà dénoncé la corruption des cours dans *De la liberté*.
[56] Lettre à J. de Müller, p. 450.
[57] *De l'Allemagne*, éd. G.F. T.2, p. 50.
[58] Baldensperger, « Goethe et les émigrés français à Weimar », *Revue germanique*, 1911, janvier-février, p. 1-28.
[59] Baldensperger, *Revue germanique* 1911, p. 12.

l'écho et la confirmation de ses propres idées. B. Constant partageait aussi sur ce point les idées de Villers. Il se dit « tout dégrisé » de la nation française[60]. Le 11 avril 1814, il écrit à Villers de Bruxelles:

> « Le monstre est vaincu, l'Europe est délivrée. Il en est d'elle comme des rues que l'on balaye. On y élève des grands tas de boue pour que le reste soit propre. Ce grand tas de boue c'est ... vous devinez quoi. Mais il reste l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, l'Espagne; et les Prussiens ont réhabilité la figure humaine »[61].

Quant aux remèdes, Villers les a trouvés en Allemagne, à la source même où viendront les puiser ses amis et successeurs. Kant, toujours cité comme un des plus beaux produits de la Réforme, avait comme bon nombre de ses contemporains - Klopstock, Fichte entre autres - admiré la Révolution qui révèle « une puissance de progrès »[62]. Mais il condamnait tout régime s'imposant par la violence et supposant la dictature d'une minorité. C'est chez Kant que Villers a puisé ses idées pacifistes et cosmopolites; son idéal humanitaire s'est nourri de sa pensée. Rappelons-nous que la première œuvre de Kant qu'il fit connaître aux Français était « Idée de ce que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde »[63]. Pour parvenir à cette société internationale, Kant montrait la nécessité de subordonner la politique à la morale[64] . Fichte, pour sa part, voyait dans Jésus et Luther des défenseurs de la liberté[65]. Philosophie, religion, enthousiasme, ce sont aussi les remèdes que Mme de Staël proposera à la France. Elle partage avec Villers « l'idée du cosmopolitisme éclairé, laquelle se trouve alors coïncider avec une défense des nationalités »[66]. Ils n'avaient pas prévu que la glorification par Fichte de l'individualité nationale, la défense des droits des peuples, la lutte pour la liberté, pour la « République des Allemands », seraient exploitées par les souverains qui renforceraient leur pouvoir, et qu'elles aboutiraient à la création de l'Etat nationaliste et pangermaniste.

---

[60] Wurm, op.cit. p. 47.
[61] Isler, p. 46.
[62] Voir *Der Streit der Fakultäten*.
[63] Spectateur du nord, T.VI, avril 1798.
[64] Voir Kant *Zum ewigen Frieden*.
[65] voir *Beiträge zur Berichtigung der Urteile des Publikums über die französische Revolution*.
[66] Pomeau, René, *L'Europe des lumières, cosmopolitisme et unité européenne au XVIIIe siècle*, Paris, Stock 1966, p. 218.

b) Idéal littéraire - Théories pour un renouvellement de la littérature française.

La démocratie dont Villers recommande les principes en politique doit être de règle en littérature. C'est la condition sine qua non d'une littérature authentique, nationale, riche et profonde. Dans le domaine littéraire comme dans les autres, l'idéal de Villers se heurte à la conception française de centralisme et d'uniformité, conception qui écrase les germes de renouvellement, bloque les tentatives d'enrichissement, et que Napoléon a faite sienne parce qu'elle correspond aux principes de sa politique.

A la littérature de cour rayonnant du foyer parisien sur l'Europe, imitée, adoptée à l'étranger, Villers oppose la littérature nationale qui répond aux dispositions et aux besoins de chaque peuple. La littérature de cour, qui par définition est la littérature d'une élite, ne saurait être la littérature de tout un peuple:

> « On sait que Lessing, discutant avec un français, lequel dans son enthousiasme assurait que « Racine était le prince des poètes », lui répondit finement: « Du moins est-il le poète des princes »[67]

Du besoin qu'elle avait, pour s'imposer et se maintenir, de plaire à ceux qui la soutiennent, la littérature française a pris ce ton de « bon goût », ce style emphatique, ce vocabulaire appauvri qui la caractérisent. Les auteurs ont pris l'habitude d'écrire pour un certain public, et le public a banni du monde littéraire ceux qui refusaient de se plier aux règles qu'il dictait. Or, pense Villers, il faut qu'un poète parle

> « la langue des cours et des tavernes, des boudoirs et des camps, des citadins et des campagnards ; il a affaire tous les esprits, à tous les cœurs, surtout aux plus ingénus, aux plus ouverts à toutes les impressions. »[68]

La littérature allemande présente un caractère éminemment démocratique: par son organisation décentralisée d'abord; par ses méthodes ensuite, où l'émulation et l'étude remplacent la tyrannie des règles et la solitude de l'auteur les suffrages d'un public tyrannique; enfin par la forme et les sujets choisis. Le mode de vie plus « populaire »- au sens relevé de l'expression, précise Villers- des lettrés allemands donne à la littérature allemande des formes plus républicaines que monarchiques, « plutôt l'air d'un forum que d'une cour »[69].

---

[67] Introduction à *De l'Allemagne*, p. LIII, voir plus haut, p. 237. Souligné par Villers.
[68] *Réform.*, p. 292.
[69] *Rapport*, p. 11.

> « Aucune prépondérance possible, dans cette république lettrée de la Germanie, d'un lieu sur les autres […] Si le goût, de la manière dont nous l'entendons y perd quelque règle et quelqu'assiète fixe, la liberté et l'originalité des opinions y gagne […]. On voit se prononcer opinion contre opinion, école contre école; et de ce choc naît quelquefois une lumière inattendue. »[70]

Dans la « République des lettres », le travail de chacun concourt à l'enrichissement de tous.

Et pourtant, malgré son organisation centralisée et autoritaire, la littérature française manque d'unité. La France a deux littératures: celle de l'école et celle du monde, « toujours en opposition, et souvent en inimitié active l'une contre l'autre »[71].

> « Cette scission de l'esprit littéraire en un pays où le latin était auparavant la langue de la science, de la littérature et de l'école, y eut lieu dès la naissance d'une langue vulgaire et date du douzième siècle. L'académie française est celle de la littérature du monde; celle des Inscriptions répond à la littérature de l'école. »[72]

> « Une telle scission est particulière à la littérature des français; elle est due aux scissions nationales qui se succèdent dans leur histoire. Rien de pareil n'existe en Allemagne; l'histoire de ce pays n'en présente aucune cause active; la même nation et la même langue y subsistent toujours sans interruption et sans mélange. La littérature allemande, comme cela doit être, forme donc un tout homogène, où l'esprit du monde et celui de l'école s'amalgament et se pénètrent dans une intimité assez parfaite. Aussi en Allemagne se trouve-t-il que le monde est plus instruit, et l'école plus spirituelle, plus élégante dans ses méthodes et ses doctrines que partout ailleurs; tandis qu'en France l'école est restée plus pédante, et le monde plus superficiel, précisément par l'effet de leur opiniâtre séparation. Là l'école et le monde s'entendent dans leurs vues, et l'une conduit à l'autre, conduit à la réalité de la vie sociale: ici, au contraire, l'école est l'antipode du monde; quand on entre dans celui-ci, on se voit presque soumis à l'obligation d'oublier la première et de se refaire à neuf. »[73]

En France c'est en effet le monde qui dicte sa loi à l'école, le monde qui juge sans connaitre[74], le monde superficiel et frivole. L'école n'a pas grand-chose à dire. Villers en est tellement convaincu que, dans le jugement qu'il porte sur la littérature française du 18e siècle, il a tendance à ne considérer que les belles lettres et à passer sous silence les lettres. Il ne voit que frivolité, contes badins, grivoiseries, et oublie trop facilement que ce siècle a produit aussi les *Lettres philosophiques*, l'*Esprit des lois*, la *Lettre sur les aveugles*, le *Discours*

---

[70] ibid. p. 12.
[71] Introduction à *De l'Allemagne*, p. LIII-LIV.
[72] ibid. p. LIV-LV. Souligné par Villers. Il pensait prouver que cette distinction était fondée dans l'ouvrage qu'il projetait *Sur le développement de l'esprit français*, que la mort l'empêcha d'achever.
[73] Introduction à *De l'Allemagne*, p. LIV-LVI.
[74] *Phil.*, p. 98.

sur l'origine de l'inégalité, etc. ainsi que le *Dictionnaire historique de Bayle* qu'on peut, malgré la date de rédaction, compter déjà comme une œuvre du 18e siècle. Lorsque Villers écrit l'*Erotique comparée* ou d'une façon générale des considérations sur la littérature, il néglige totalement cet aspect, malgré l'admiration qu'il professe pour Bayle dans d'autres écrits. Quand il cite les philosophes, c'est pour condamner l'empirisme et le sensualisme. On ne peut s'empêcher de relever dans cette attitude un certain parti-pris. Villers tombe dans les défauts qu'il reproche à ses compatriotes. Il abuse des antithèses pour donner plus de poids à sa thèse: la dégradation de la littérature française, son manque de substance, la nécessité où elle se trouve de renoncer à ses préjugés, d'accepter une autre doctrine littéraire, de puiser ses sources au plus profond d'elle- même, dans son propre terroir et dans le passé historique, de s'enrichir par des échanges réciproques avec les autres nations. Seule sa croyance en la perfectibilité de l'espèce humaine permet à Villers de supposer possible ce renouvellement:

> « Bien que le caractère et le génie de chaque race ou nation ait sa nature particulière, sa tendance propre, sa couleur dominante, et qu'il lui soit impossible de devenir une autre, ni de revêtir une existence étrangère; cependant il n'est peut-être pas impossible qu'au moyen de la révélation de quelques grands faits moraux, de l'introduction de quelques idées puissantes, on ne parvienne à opérer quelque modification salutaire, à rectifier quelques vues pernicieuses. Peut-être n'est-il pas hors du plan de celui qui dirige les destinées humaines, que les nations contribuent à leur perfectionnement réciproque, que celles qui sont sur une meilleure voie servent à y ramener les autres, et leur montrent de loin le point commun? »[75]

Mais quel est ce but commun auquel doit tendre la littérature de chaque nation? Peut-être d'abord un idéal plus élevé. Villers qui « croit avoir aperçu la vérité », considère comme son devoir de parler, d'en faire naître la conscience chez les autres,

> « car la conscience de la vérité doit produire tôt ou tard son effet: c'est une force bien active et presqu' irrésistible »[76].

Villers est un peu comme la conscience des Français à qui il rappelle qu'il existe autre chose que les bas intérêts, les calculs, les ambitions et la frivolité. Mais il n'est pas seul dans cette voie; il a été secondé dans sa tâche de révéler aux Français les trésors de l'Allemagne

[75] Introduction à *De l'Allemagne*, p. LVI-LVII.
[76] ibid. p. LVII.

intellectuelle par Mme de Staël qui s'est adressée au monde, où les préjugés étaient particulièrement tenaces, tandis que lui, Villers, avait écrit pour l'école.[77]

Il faut aussi que la littérature prenne conscience d'elle-même, que les Français cessent de considérer comme une trahison intellectuelle la constatation que les voies traditionnellement suivies jusque-là par la littérature ne sont pas les seules possibles, et que s'en écarter ne signifie pas forcément se renier. Bien au contraire. Villers ne dit pas aux Français: votre littérature ne vaut rien, imitez celle de l'Allemagne; mais: faites comme les Allemands, redevenez vous-mêmes, et votre littérature deviendra quelque chose. L'imitation n'a mené à rien. Il faut justement se garder d'imiter la littérature des Allemands comme on a imité celle des Anciens, car chaque littérature correspond au génie d'un peuple. Mais il s'agit, comme l'ont fait les Allemands, d'adopter des principes nouveaux. Villers veut faire passer ses compatriotes d'une vue nationaliste étroite (le respect inconditionnel de principes traditionnels considérés comme susceptibles d'être adoptés par tous et imposés par conséquent à tous comme la seule voie possible) à une vue nationale (la reconnaissance du fait que chaque nation, chaque peuple doit avoir une littérature conforme à ses tendances, adaptée à ses besoins qui ne sont pas les mêmes que ceux du voisin), vue qui nécessite un effort de réflexion, un retour sur soi. Tandis que la première attitude menait à une littérature figée et sclérosée, une littérature factice, imitée, impersonnelle, classique en un mot, la deuxième doit faire naître une littérature vivante, renouvelable à l'infini, puisqu'elle puise tout de sa propre substance, une littérature authentique, créatrice, bref romantique, plus apte que l'autre à exprimer la poésie.

Villers a essayé de définir ce qui fait l'essence de la poésie:

> « C'est la pure source de toute poésie qu'une inspiration intime et spontanée. Poésie veut dire création, et non arrangement. »[78]

En ce qui concerne le poète, il fait une distinction entre l'artiste et le créateur. « C'est la même différence qu'entre un jardin et un paysage »[79], écrit-il, donnant la préférence à ce dernier. Pris au charme de *Delphine* qu'il vient de lire, Villers écrit à Mme de Staël:

> « Non, ce n'est pas de l'art, ce n'est pas la main d'un maître que les règles seules et l'étude ont guidée - c'est une main créatrice, c'est inspiration et instinct - c'est vous toute entière qui jetez en mobiles reflets votre image sur le papier. »

---

[77] ibid. p. LIX, voir plus haut p 149
[78] Lettre à Mme de Staël sur Delphine, 4 mai 1803, Isler p. 278.
[79] ibid.

> « Je ne vous refuse donc, Madame, le titre d'une artiste que pour vous placer beaucoup plus haut, parmi les génies inspirés et créateurs. »[80]

Le sujet même de *Delphine* illustrait la lutte du naturel, du spontané, contre l'esprit de convention régnant dans la société.

> « L'idée fondamentale et créatrice de tout votre ouvrage a été: de montrer la nature primitive, inaltérable, naïve, passionnée, aux prises dans ses élans avec les barrières et les entraves du monde conventionnel. »[81]

C'est surtout la poésie, en tant que création de l'esprit et de la sensibilité, qui doit se détacher du réel au-dessus duquel la place sa nature même. C'est pourquoi Villers reproche à Mme de Staël, d'avoir dans *Delphine*, mêlé « l'inflexible nécessité des choses matérielles, le plomb de la réalité à l'éther de l'idéalité »[82]. La poésie a quelque chose de divin, et même de divinatoire. Villers revient sur ce point dans l'*Erotique comparée*:

> « …le talent poétique est dans l'homme un précieux reflet de la toute-puissance de son Créateur: c'est le besoin de créer aussi nous-mêmes, et que notre nature limitée tient de sa nature divine. »[83]

> « Voilà pourquoi l'esprit poétique a été mis par les anciens au même rang que l'esprit prophétique... »[84]

> « Le talent poétique de l'homme n'est qu'une simple forme, mais une forme de feu, un creuset embrasé qui résout en figures vaporeuses et aériennes les choses et les figures terrestres qu'on lui confie. C'est là le seul mode de création permis à l'homme. Cependant pour la réussite de ce grand, et bel œuvre tout dépendra de la nature des matériaux qu'on jettera dans le creuset. »[85]

Sans idéalisation il n'est pas de poésie.

> « Plus on descend dans l'ordre des choses grossières et matérielles, dans le mécanisme des objets physiques, plus l'étoffe devient aigre et récalcitrante à la forme poétique. C'est pourquoi la poésie dite descriptive et didactique, que les Français aiment avec une si tendre préférence, n'est point de la poésie. Dans le poème didactique, ce qui est poésie n'est, à coup sûr, point didactique. »[86]

Il est clair que, pour que le génie créateur puisse prendre son essor, il devra s'affranchir de toutes les entraves; et en particulier des barrières que lui opposent la langue

---

[80] Lettre sur Delphine, Isler, p. 278.
[81] ibid. p. 279.
[82] ibid. p. 286.
[83] *Erot*., p. 169.
[84] ibid. p. 169-170.
[85] ibid. p. 170.
[86] *Erot*., p. 170.

et le style. Le style, pas plus que la clarté tant prisée des Français, ne doit être une fin en soi. Villers s'est moqué dans l'*Erotique comparée* du vocabulaire stéréotypé de la langue classique[87]. C'est en lui-même, et dans sa communion avec la nature entière, que le poète doit trouver les mots qui expriment son sentiment. C'est aussi l'avis de Mme de Staël qui écrit:

> « Les sentiments vrais inspirent presque toujours les expressions les plus nobles et les plus justes… »[88]

Le despotisme des alexandrins est un obstacle à la véritable poésie, au déploiement libre de l'imagination;

> « les difficultés de la langue et de la versification françaises s'opposent presque toujours à l'abandon de l'enthousiasme […] De beaux vers ne sont pas de la poésie; l'inspiration dans les arts est une source inépuisable qui vivifie depuis la première parole jusqu'à la dernière […] il faut, pour concevoir la vraie grandeur de la poésie lyrique, errer par la rêverie dans les régions éthérées, oublier le bruit de la terre en écoutant l'harmonie céleste, et considérer l'univers entier comme un symbole des émotions de l'âme »[89],

écrit encore Mme de Staël, qui exprime souvent les idées de Villers avec plus de limpidité que lui. Mais la France aura du mal à secouer le jour d'une longue tradition littéraire:

> « Il est certain que l'ancienne route est trop frayée, décorée d'un trop grand nombre de beaux édifices, pour que nous osions songer à l'abandonner. Tous nos poètes ont porté le joug; il faudrait qu'un plus grand survint pour le faire secouer et en imposer un autre. »[90]

Avant de changer les structures, il faut donc renouveler l'esprit. Villers voyait avec satisfaction s'effectuer un changement; il ne suffit plus de savoir bien tourner les vers pour susciter l'enthousiasme.

> « En vain une secte niaise, prosternée devant l'autel d'un certain Phoebus qu'il lui plaît d'appeler le bon goût, prétend encore soutenir la primatie intellectuelle de sa déité, prononcer sur tout en ignorant tout; il est impossible que le public en soit désormais la dupe. »[91]

Tout compte fait, Villers était plus optimiste que Constant qui ne croyait pas à la réussite des innovations et pensait que la littérature française ne pourrait supporter la

---

[87] Voir plus haut p. 282
[88] *De l'Allemagne*, 2e partie, Ch.I, éd.G.F. p. 161.
[89] ibid. 2e partie, ch. X, p. 206.
[90] *Consid*., p. 20.
[91] *Phil*., p. LV.

greffe sur son tronc mort[92]. Villers emploie la même métaphore que son ami Constant, mais en lui donnant un autre sens[93]. Ce qu'on a voulu greffer sur le tronc de la vieille littérature française, c'est une branche arrachée à l'arbre des Grecs et des Romains, une branche qui a porté des fruits, mais que refusera de nourrir un jour la sève qui monte du tronc séculaire, car l'arbre ne peut porter que ses propres fruits. Villers pressent pour sa part, et désire, l'avènement d'une littérature nouvelle, la littérature nationale, ou romantique, qui réaliserait son idéal. Ou plutôt le retour à la littérature romantique, abandonnée depuis la Renaissance et la redécouverte de l'Antiquité. Pourquoi « romantique »? Tout simplement « à cause de la langue romane dans laquelle elle s'exprimoit le plus souvent »[94].

Mais il était dit que l'Allemagne devait être source de toute vie. Cette littérature « romantique », donc romane, avait toutefois une origine germanique, étant née parmi les conquérants germains de l'Europe occidentale:

> « …il s'éleva bientôt parmi eux de ces hommes divins, de ces chantres, jadis appelés prophètes, voyans, bardes, puis trovadori, chantres d'amour, etc., lesquels se servirent quelquefois du latin, plus souvent des jargons nouveaux qui se formoient de son mélange avec les divers dialectes germains. »[95]

Cette poésie exprimait la vie et les croyances des contemporains.

> « Toute l'Europe germanique, ou plutôt la noblesse de ses diverses contrées, occupée sans cesse de dévotion, de guerres et d'affections plus douces, prioit au pied des autels, se battoit, faisoit l'amour, et chantoit; et les chants, à leur tour, reproduisoient ces objets chéris, célébroient Dieu et ses Saints, les combats, les entreprises héroïques, les dames et la galanterie. On y voyoit figurer les anciens Paladins, les douze Pairs de France, les héros sarrasins, les sorciers, les enchanteurs, et tous les personnages d'une mythologie fondée sur les traditions et les opinions vulgaires »[96].

Ainsi, malgré son origine plutôt aristocratique, cette littérature pouvait être qualifiée de populaire, car elle se rattachait aux traditions orales et aux contes vulgaires.

> « Ce genre de poésie, tout informe qu'il pût être dans le principe, naissoit du fond même de l'esprit des nations modernes, étoit une production propre à elles, conforme à leur nature, à leur mode d'existence; ce genre, sans nul doute, se seroit à la longue développé et perfectionné sur des règles et sur des modèles adéquates [sic] et seroit devenu enfin un résultat libre et ingénu, une expression claire et naturelle du génie de ces nations […] Une poésie formée de la sorte, soutenue par la Mythologie de la religion nationale elle-même, nourrie par

---

[92] Voir plus haut, p.275.
[93] Villers se sert aussi de cette image de l'arbre et de la greffe à propos des langues, voir plus haut, p. 299.
[94] *Millin*, p. 7.
[95] *Millin*, p. 6.
[96] *Millin*. p. 7.

> l'esprit local et inhérent au terroir, peignant les maux, les aventures, les exploits, les héros indigènes, nous eût formé à la longue une littérature originale, native, qui seroit devenue la Romantique polie et perfectionnée, dont la couleur eût mieux convenu que celle de toute littérature étrangère à nous; qui eût influé avec plus d'efficacité sur la masse des peuples, et eût certainement imprimé à notre existence intellectuelle une autre tournure et un autre caractère. »[97]

Mais ce fut le contraire qui arriva. La Renaissance attira l'attention sur les Anciens, dans les ouvrages desquels on trouvait plus de perfection et de fini que dans les productions alors existantes de l'esprit moderne. On abandonna donc ces dernières. Le dévouement de l'esprit moderne à celui d'Athènes et de Rome toucha au fanatisme; il en oublia sa nature propre:

> « Non content d'étudier ce qu'ils avoient de bon, et qui pût nous convenir, afin de nous l'approprier, on en adopta exclusivement les formes et le fond, et l'on oublia le reste; on oublia ce qui nous convenoit mieux, ce qui procédoit de tout l'ensemble de notre manière d'être actuelle, on parvint même à le trouver tout-à-fait ridicule et insupportable. Ainsi fut tranché le fil qui attachoit notre culture poétique à la culture poétique de nos pères. Nous devînmes infidèles à leur esprit, pour nous livrer sans réserve à un esprit étranger, que nous entendions mal, qui n'avoit aucun rapport avec notre vie réelle, avec notre religion, nos mœurs, notre histoire. »[98]

Alors la Muse des modernes dépérit.

> « Le monde de la poésie devint un tout autre monde que le monde vulgaire. On n'y entendait parler que de Troie, ou de Thèbes, de Carthage, ou de Rome, de héros et de dieux étrangers. Les sentimens exprimés dans ce langage devinrent précieux, guindés et sans saveur comme les fruits exotiques élevés dans nos serres. Les législateurs de la poésie ancienne, à demi-compris, ou faussement interprétés, furent les oracles suprêmes de notre nouveau Parnasse. »[99]

> « De là cette marche incertaine, vague, ces doctrines fausses, outrées et pédantesques, ces disputes, ces contradictions et cette confusion dans notre poésie moderne et dans ses théories. Notre nature propre et originaire combat toujours sourdement cette vie artificielle qu'on nous a forcés de revêtir. »[100]

Villers précise qu'il est loin de méconnaitre les mérites de la littérature dite classique, ni ceux des Anciens.

---

[97] ibid. p. 7-8. Souligné par Villers
[98] Millin, p. 9-10.
[99] ibid. p. 10-11. Villers reprend ici, comme souvent d'ailleurs à son insu, ce vocabulaire (oracle, Parnasse) qu'il a lui-même parfaitement assimilé.
[100] ibid. p. 11.

> « Mais la ligne a été dépassée. Au lieu de devenir les émules des anciens, en restant ce que nous devions être, nous sommes devenus des troupeaux de serviles imitateurs. »[101]

Les peintres, ne sont pas tombés dans ces excès: ils ont su rester modernes et chrétiens en s'élevant à la perfection antique. Tandis qu'en matière de poésie, tous les efforts faits depuis par Dante, Shakespeare et d'autres pour soutenir ce que Villers appelle « la Romantique » ont été vains.

> « Quand elle eut entièrement succombé, les essais tentés pour en rappeler au moins quelqu'ombre, pour remettre la poésie en possession des elémens modernes, furent presque tous malheureux. Les formes étoient devenues roides et étrangères; les règles bizarres et despotiques; le ton maniéré et ampoulé; une muse bâtarde, drapée soi-disant à l'antique, étoit inhabile aux formes naïves et populaires du merveilleux moderne, de la piété tendre et des mœurs de nos pères. Le public même, par désaccoutumance, étoit devenu insensible aux tons de la Romantique. »[102]

Mais déjà en Allemagne une école s'est déclarée pour « la Romantique ». Elle se préoccupe de remettre en valeur les trésors de la littérature nationale qui dormaient dans la poussière des bibliothèques. Villers invite ses compatriotes à collaborer aux travaux des lettrés allemands, à chercher dans le même sens. Les recherches déjà entreprises en France par certains ont commencé à faire renaître le goût de l'ancienne poésie nationale. La curiosité réveillée pourrait susciter un renouveau d'enthousiasme.

Villers a donc, avant Mme de Staël, rattaché la poésie romantique à la civilisation chrétienne et chevaleresque. Il serait facile d'y retrouver, comme on l'a fait pour Mme de Staël, « l'écho direct des théories d'A. W. Schlegel sur le romantisme. C'est lui qui, dans le troisième cycle de ses conférences de Berlin (1801-1804), avait le plus systématiquement rapproché des littératures du moyen âge et des langues *romanes*, le terme de *romantique*, entraîné vers d'autres nuances de sens, jusque-là, par d'autres affinités et des analogies différentes »[103] Pourtant Villers voit encore dans ce mot autre chose. La poésie romantique est une poésie nationale, populaire, spontanée, dont le charme, puisqu'il ne peut être question d'art, résulte de l'harmonie parfaite du génie créateur avec la nature et le monde qui l'entourent.

---

[101] Ibid. p.11
[102] ibid. p. 12. Souligné par Villers
[103] Baldensper ger, *Une définition de la poésie romantique*, op.cit. p. 120-121.

Il est difficile de savoir exactement s'il y eut un échange d'idées à ce moment-là entre Villers et Mme de Staël. Il semble, d'après les lettres conservées, que leur correspondance avait repris quelques mois avant la parution de la *Lettre à Millin*. Mais Mme de Staël ne fait aucune allusion à ces préoccupations littéraires. La *Lettre à Millin* parut dans le *Magasin encyclopédique* de septembre 1810; à cette date *De l'Allemagne* est déjà imprimé et soumis à la censure. Mme de Staël n'a donc pu lire l'article de Villers avant d'écrire son livre. Villers pour sa part, n'a pu encore avoir connaissance du texte de *De l'Allemagne*. Et cependant on n'est pas étonné de trouver tant de ressemblances dans les idées exprimées : par l'un et l'autre. Schlegel serait-il le dénominateur commun? Peut-être. Mais nous pensons plutôt que cette communauté de pensée résulte d'une même recherche accomplie sur des voies parallèles, finissant comme il se doit par se rejoindre à l'infini.

Quoi qu'il en soit, Mme de Staël exprimait à la même époque les idées de Villers, mais tandis que celles-ci arrivaient cette fois en France sans soulever de tourbillons, celles de Mme de Staël, à défaut de pouvoir se faire connaître tout de suite, s'attiraient d'avance, par la censure dont le gouvernement les frappait, une publicité tapageuse qui laissait prévoir un grand retentissement. C'est donc par Mme de Staël que les idées de Villers sur la poésie romantique furent connues du grand public français. Comme Villers, elle rattachait la poésie romantique aux traditions chevaleresques, elle l'opposait à la poésie classique, sans avoir toutefois pour cette dernière la sévérité de Villers[104]. Elle voyait dans la littérature classique l'imitation, et dans la littérature romantique l'inspiration. Elle soulignait, comme Villers, les rapports entre le caractère national de la littérature et le naturel; elle rappelait, comme Villers, que les adeptes du romantisme en Allemagne connaissent les Anciens, et qu'ils ont opté pour une littérature nationale en toute connaissance de cause. Enfin, cette littérature, pour Villers comme pour Mme de Staël, est la littérature de l'avenir, car ayant retrouvé ses racines, elle pourra puiser dans son propre fonds:

> « La littérature romantique est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau. »[105]

Plus proche de nous, elle nous touche davantage, elle s'adresse au cœur en laissant parler le cœur. Mais Mme de Staël va plus loin que Villers en identifiant les adjectifs « romantique »

---

[104] Cf. *De l'Allemagne*, 2e partie, Ch. XI.
[105] ibid. éd. G.F. p. 214.

et « germanique ». En conclusion du chapitre XI, elle oppose la poésie classique à la poésie des Germains:

> « La poésie classique doit passer par les souvenirs du paganisme pour arriver jusqu'à nous: la poésie des Germains est l'ère chrétienne des beaux-arts: elle se sert de nos impressions personnelles pour nous émouvoir: le génie qui l'inspire s'adresse immédiatement à notre cœur ... »[106]

Dans le chapitre I de la seconde partie de son ouvrage, elle rattachait la spontanéité créatrice à « l'école germanique »[107]. Elle fait donc découler le romantisme de cette école. Villers malgré tous ses efforts pour faire connaître l'Allemagne aux Français, n'avait pas eu l'idée de leur présenter une Allemagne « romantique »; malgré tout ce qu'il laissait entendre et qu'on pouvait déduire de ses différents écrits, il n'avait pas exprimé aussi nettement cette relation entre les deux termes. Et cependant c'est parce que les Français virent dans l'Allemagne le pays romantique par excellence qu'ils se mirent à l'aimer.

---

[106] *De l'Allemagne*, éd. G.F. p. 214.
[107] Ibid. p. 162, voir plus haut, p. 302

CONCLUSION

Nous sommes parvenus à l'époque où la grande famille européenne doit s'efforcer plus que jamais de faire disparaître les barrières qui la divisent en peuplades rivales ou ennemies, où toute la somme de lumières et d'idées, tout ce qui peut être utile, perfectionner et ennoblir l'homme et l'état social, doit être mis en commun, et regardé comme le patrimoine de tous.

Villers, 1er janvier 1809 (*Rapport à l'Institut*)

Il serait vain, dans la conclusion d'une étude comme celle-ci, de vouloir à tout prix étiqueter Villers pour le faire entrer dans le cadre d'un mouvement littéraire ou idéologique. Il est pourtant facile - et certains ne s'en sont pas privés - de le « récupérer » de bien des manières[1]. Si l'image prédominante qu'ont gardée de lui la plupart de ses compatriotes, avant de l'oublier tout à fait, est celle du mauvais Français, certains Allemands ont vu en lui un prophète de la grandeur germanique; d'autres, qui l'ont mieux compris, indépendamment de leur nationalité, ont essayé de souligner son rôle de précurseur, d'intermédiaire sur le plan littéraire ou politique. Mais on pourrait voir aussi en lui l'apôtre de la vérité, l'annonciateur du romantisme, un combattant de la première heure du mouvement régionaliste et autonomiste, un des pères spirituels de l'Europe. C'est parce que Villers est un peu tout cela, mais avec beaucoup de nuances, et c'est parce qu'il est plus que cela, qu'il échappe à toute classification arbitraire.

Nous croyons avoir suffisamment expliqué, dans la première partie de notre travail, le « cas » Villers, pour mettre en lumière cette personnalité complexe. Villers nous semble représenter un cas type, bien qu'extrême, de conversion à un autre monde d'idées, à une autre forme de pensée, de culture, de civilisation. Ces cas sont nombreux dans l'histoire littéraire, et on pourrait en relever un certain nombre dans l'histoire des relations

[1] Cf. Tribout, op. cit.

culturelles entre la France et l'Allemagne (parmi les plus connus des contemporains de Villers: Chamisso, H. Heine, L. Börne). Mais le cas Villers nous a semblé particulièrement intéressant en ce sens qu'il se situe à la charnière de deux siècles qui représentent en même temps deux attitudes différentes envers la vie, et plus exactement à la charnière de deux mouvements littéraires qu'on a longtemps considérés comme opposés et incompatibles: les Lumières et le Romantisme. L'étude de ce cas permet d'imaginer les transformations qui s'effectuèrent dans l'esprit des contemporains, et dont l'impulsion leur vint souvent d'Allemagne. Dans ce domaine le cas de Villers est plus représentatif que celui de Mme de Staël. Celle- ci était allée en Allemagne avec des préjugés favorables, elle avait été préparée à cette découverte par Villers et d'autres amis. Avant même d'avoir franchi la frontière, par exemple, elle écrit: « …en Allemagne où rien ne séduit au dehors, on analyse ce qu'on pense et ce qu'on sent »[2]; et au fond elle attendait de l'Allemagne la confirmation de l'image qu'elle s'en était faite[3]. Pour Villers il en allait différemment: l'Allemagne était une terre vierge dont il n'attendait rien d'autre qu'un asile. La propagande entreprise depuis quelques décennies en faveur de l'Allemagne ne l'avait pas touché, mais la rencontre personnelle avec ce pays ressemble à un coup de foudre qui transforma sa vie. Ceux qui lui emboîtèrent le pas au début du XIXe siècle furent comme lui touchés subitement par la grâce. Longtemps insensibles aux infiltrations allemandes, entre autres aux efforts de Villers, le choc brutal d'une découverte subite du pays ou de l'image qu'on leur en donnait suffit à susciter leur enthousiasme. Ce choc fut produit en l'occurrence par le livre de Mme de Staël, dont le mérite intrinsèque fut encore secondé par les circonstances: l'auréole de la persécution qu'avait subie son auteur, la censure dont il avait été frappé, la désillusion que fut pour beaucoup la chute de l'Empire.

Nous avons essayé, dans la deuxième partie de cette étude, d'analyser l'image que Villers s'était faite de l'Allemagne à partir de ses découvertes personnelles, de ses lectures, de ses conversations, de l'influence de ses amis - image qui se fait jour dans ses œuvres, qui fut reprise en grande partie par Mme de Staël pour passer à la postérité, et dont les clichés, répandus par son livre dans le grand public, n'ont pas encore été tout à fait effacés par les expériences ultérieures. Pourtant la vision que Villers eut de l'Allemagne n'est pas tout à fait la même que celle des romantiques français, ni tout à fait celle de Mme de Staël. Et si Villers

---

[2] Lettre à Joseph Bonaparte, citée par d'Haussonville, *Revue des 2 mondes*, déc. 1913, p. 580.

[3] « Klopstock, Kant et Werther, un peu de lyrisme, un peu de piétisme, force passion c'est-à-dire précisément ce qu'elle porte en elle, voilà ce qu'elle sait de l'Allemagne », A.Dupouy, *France et Allemagne*, 1913, p. 42.

annonce par certains aspects de son œuvre le mouvement romantique, il se distingue sur plus d'un point de ceux qui en furent les représentants en Allemagne. Si par ailleurs Villers prend ses distances à l'égard du 18e siècle, s'il en critique certaines manifestations, comme la philosophie sensualiste, sa pensée rappelle qu'il est issu du Siècle des Lumières. Il concentre en lui des tendances diverses, souvent jugées contradictoires; mais nous pouvons voir à travers lui que l'Allemagne de Mme de Staël et celle de Heinrich Heine ne sont pas aussi opposées qu'on a bien voulu le croire[4]. Villers est là pour rappeler - au cas où l'on serait tenté de l'oublier - que la littérature est un organisme vivant, présentant le caractère de la vie même qu'est la diversité, et renfermant les germes de toutes les possibilités, plus ou moins développées et accentuées selon le temps et les circonstances. Si par esprit de classification on a divisé l'histoire littéraire en grandes périodes, il ne faut pas perdre de vue le fait que les représentants de ces mouvements, de par leur qualité d'êtres humains, débordent le cadre de toute classification systématique, et que s'ils appartiennent plus particulièrement à l'un d'eux, ils portent aussi en eux les souvenirs ou l'annonce des autres.

Villers, on l'a vu, fut marqué au début de son séjour en Allemagne par les contacts qu'il eut avec le cercle formé autour de Klopstock, et avec les anciens membres du « *Hainbund* » de Göttingen. L'image qu'il se fit de l'Allemagne porte les marques de ces premières rencontres: C'est celle d'une Allemagne religieuse et sentimentale, qui prend conscience d'elle-même et manifeste son patriotisme dans une réaction contre la tyrannie de l'influence française; c'est l'Allemagne de l'époque que les historiens de la littérature ont appelée « *Empfindsamkeit* », et qui a donné naissance au mouvement du « *Sturm und Drang* »; l'Allemagne qui cherche son identité dans son passé germanique, et ses modèles chez Homère, Ossian, Richardson, Rousseau, Sterne, Young, etc.; une Allemagne qui célèbre la vertu , la famille, l'amitié, les jeunes filles éthérées, les femmes simples et effacées, la nature proche de l'homme. Villers se laisse séduire par cette Allemagne, par son caractère éminemment « germanique », dans lequel il distingue des vertus supérieures à celles qui proviennent de l'esprit latin. Il est frappé par l'idée de race, de tempérament national se manifestant à travers les siècles, marquant la littérature et les mœurs, en rébellion constante, bien que parfois latente, contre les influences étrangères qui tentent de

[4] Cf. Caro, E., « Les deux Allemagnes, Madame de Staël et Heinrich Heine », *Revue des deux mondes*, T.XCVI, 1er nov. 1871. Eve Sourian, dans sa thèse de 1974, *Madame de Staël et Heinrich Heine. Les deux Allemagnes*, rectifie ce point de vue.

l'étouffer, et finissant toujours par en triompher. Villers a tellement ressenti cette lutte d'influences comme celle de deux esprits différents qu'il en a conservé la terminologie: « les laborieux Germains », « la race gallique », etc., terminologie qu'il emprunte d'ailleurs autant à Jean Paul qu'à Klopstock et Voß.

Le mouvement qui prendra en Allemagne le nom de « *Romantik »* a d'autres idéals que la vieille Allemagne. L'identité nationale se manifeste moins par une réaction à la dictature culturelle de l'étranger, que par une exploration systématique des richesses populaires et médiévales d'une part, et des profondeurs de l'homme moral: rêve, inconscient, irrationnel, nostalgie, etc., d'autre part. La nature s'anime, se remplit de forces et d'êtres mystérieux, mais elle s'obscurcit, l'idée de la mort s'empare du cœur de l'homme, la nuit devient sa confidente, les ruines envahissent tristement les paisibles bois de chênes, tandis que les nains et les génies s'affairent sous la terre. La pureté originelle a disparu, la femme s'émancipe, les poètes osent chanter les joies de l'amour physique. Face à l'image de vie saine et naturelle, et quelque peu angélique que répandait le « *Göttinger Hain »*, le mouvement romantique a quelque chose de dégénéré, de morbide. Heine a très bien vu ce que le mouvement romantique en Allemagne, au nom d'un retour aux sources, pouvait avoir d'exagéré et d'artificiel dans sa recherche du naïf, et avec l'ironie caustique qui lui est habituelle il a critiqué les poètes de la nouvelle école, les opposant au solide bon sens d'un homme de la vieille Allemagne, tel que Voß.

> «..die neuen romantischen Poeten zupften beständig an seinem Lorbeer und spöttelten viel über den altmodischen, ehrlichen Voß, der in treuherziger, manchmal sogar plattdeutscher Sprache das kleinbürgerliche Leben an der Niederelbe besungen, der keine mittelalterlichen Ritter und Madonnen, sondern einen schlichten protestantischen Pfarrer und seine tugendhafte Familie zu Helden seiner Dichtungen wählte, und der so kerngesund und bürgerlich und natürlich war, während sie, die neuen Troubadouren, so somnambülisch kranklich, so ritterlich vornehm und so genial unnatürlich waren.»[5]

Villers a peu connu cette Allemagne romantique, ou peut- être a-t-il voulu l'ignorer. Si l'on voulait représenter le mouvement romantique allemand par une femme, il aurait les traits de Caroline Michaelis-Schlegel-Schelling, libre de toutes contraintes morales et sociales, impulsive, rêveuse, imprévisible, revendiquant le droit de manifester en toute liberté ses sentiments à l'homme. La muse du « *Göttinger Hain »* pourrait avoir les traits de Dorothea:

---

[5] H.Heine, *Die romantische Schule*. 1. Buch, Heines Werke in fünf Bänden, Berlin.-und-Weimar, 1967, Bd.4, p. 211.

savante, pondérée, modeste, effacée, dévouée, fidèle, inébranlable dans son amitié. C'est celle que Villers a choisie. Du mouvement romantique allemand qu'il connut surtout à travers Jacob Grimm et Görres, il a retenu le retour à un moyen-âge chrétien longtemps oublié, la redécouverte des sources populaires. Mais il ne suivit pas ses adeptes jusqu'au bout de leur démarche. Dans son *Essai sur la Réformation*, Villers voyait dans le Moyen-Age une époque de barbarie, soumise à l'autorité de l'Eglise de Rome. Il identifiait le Moyen-Age aux ténèbres et au catholicisme, et l'opposait à la Renaissance, époque de lumières qui donna le jour à la Réforme. Les romantiques allemands associaient aussi le moyen-âge au catholicisme, mais dans leur admiration pour cette époque dont ils voulaient remettre à l'honneur la littérature, ils prétendirent en restaurer aussi la religion, et certains, pris d'un enthousiasme exagéré, allèrent même jusqu'à embrasser le catholicisme. La conversion de Friedrich Stolberg, qui pourtant se complaisait davantage dans le monde homérique que dans celui des troubadours, marque le début de ce courant qui devait emporter toute une génération de « *Schwärmer* » et que Heine a fustigé dans sa *Romantische Schule*[6].

Villers ne tomba pas dans cet excès, bien au contraire, et sur ce point on pourrait rapprocher davantage ses conceptions de celles de Heine, que de celles des romantiques allemands. Il resta conséquent dans sa démarche, logique avec lui-même. Sa foi en la raison et en la liberté le rapprocha du protestantisme, et le protestantisme fit de lui un républicain, un libéral. L'intérêt qu'il porta plus tard au Moyen-Age ne put ébranler cette conviction. R.Pomeau fait remarquer les liens qui unissent naturellement le protestantisme au préromantisme qui semble en découler: « Ce n'est point par hasard si la plupart des poètes de la Nuit furent au XVIIIe siècle des pasteurs: ministres d'une Eglise réformée pratiquant le libre-examen, ils cherchent dans l'exercice d'une réflexion individuelle fortement teintée de sentiment la source véritable de la religion »[7]. L'évolution du mouvement romantique vers le catholicisme représente par conséquent, une déviation de la démarche originelle.

Comme Heine, comme Mme de Staël, Villers ne peut dissocier la liberté de l'esprit et le protestantisme[8], ce dernier étant synonyme de progrès. Le retour au catholicisme est considéré comme un retour à l'esclavage, à la réaction politique. Heine souligne comme

---

[6] Heine, *Die romantische Schule*, op.cit. p. 209.
[7] Pomeau, *L'Europe des lumières …*, op.cit. p. 96.
[8] Cf. Heine, *Die romantische Schule*, op.cit. p. 209.

l'avait fait Villers[9], les rapports étroits entre la philosophie, le protestantisme et le libéralisme:

> «Alle Freunde der Gedankenfreiheit und der protestantischen Kirche, Skeptiker wie Orthodoxe, erhoben sich zu gleicher Zeit gegen die Restauratoren des Katholizismus; und wie sich von selbst versteht, die Liberalen, welche nicht eigentlich für die Interessen der Philosophie oder der protestantischen Kirche, sondern für die Interessen der bürgerlichen Freiheit besorgt waren, traten ebenfalls zu dieser Opposition.»[10]

Villers qui voulait libérer la France des contraintes d'une dictature politique et intellectuelle, et qui croyait avoir trouvé la source de cet esprit libérateur dans les principes du protestantisme, n'aurait pu songer seulement à ce retour en arrière. S'il recommande l'étude du Moyen-Age, c'est qu'il pense que chaque peuple retrouvera son identité en se penchant sur ses origines. Mais l'attention portée aux sources populaires et au domaine du sentiment ne doit pas faire oublier les conquêtes de la raison. Le romantisme français, pour sa part, n'oubliera pas son appartenance au XIXe siècle, pour cette raison que le catholicisme, religion nationale en France, a toujours été plus ouvert aux idées libérales qu'en Allemagne.

> « Dans ces retours littéraires vers le passé, il n'y avait donc pas le moindre péril pour les choses présentes, et l'on put voir au même instant, non-seulement dans la même nation, mais souvent dans le même homme, cette contradiction étrange en apparence et qui est si bien dans le caractère français: admiration théorique de l'esprit et des institutions du moyen-âge, et lutte acharnée et à la fin victorieuse contre les derniers restes de cette époque prolongés jusqu'au milieu de la nôtre »[11].

En Allemagne, le mouvement nationaliste qui s'épanouit lors de sa libération, comprenant les liens qui rattachaient le romantisme à l'esprit latin, remit en honneur la religion de Luther et célébra le grand homme qui avait propagé un esprit de liberté germanique. Heine souligne ces rapports:

> «Als man aber entdeckte, daß eine Propaganda von Pfaffen und Junkern, die sich gegen die religiöse und politische Freiheit Europas verschworen, die Hand im Spiele hatte, daß es eigentlich der Jesuitismus war, welcher mit den süßen Tönen der Romantik die deutsche Jugend so verderblich zu verlocken wußte wie einst der fabelhafte Rattenfänger von Hameln: da entstand großer Unmut und

---

[9] *Réform*., p. 221.

[10] Heine, *Die romantische Schule*, p. 210. Nous renvoyons à ce chapitre de la *Romantische Schule*, qu'il faudrait citer en entier.

[11] F.Buloz, « De l'Allemagne », *Revue des deux mondes*, 15 avril 1835, p. 260-261.

> auflodernder Zorn unter den Freunden der Geistesfreiheit und des Protestantismus in Deutschland.»[12]

Villers se rapprocherait-il davantage par ses sympathies protestantes de ces nouveaux poètes, Jahn, Arndt, Körner, etc., qui se firent un nom à peu près au moment de sa mort? Les aurait-il rejoints, ces poètes qui célébraient les vertus de l'Allemagne libérée? Il est probable que non, car il lui aurait fallu renier une qualité qu'il considérait comme typiquement allemande, et sur laquelle il fondait sa croyance en l'enrichissement réciproque des nations: le cosmopolitisme. Heine s'indigne de cette haine de l'étranger née d'un patriotisme excessif, qu'il juge commandé au peuple par les princes allemands luttant contre la France:

> «Da sahen wir nun das idealische Flegeltum, das Herr Jahn in System gebracht; es begann die schäbige, plumpe, ungewaschene Opposition gegen eine Gesinnung, die eben das Herrlichste und Heiligste ist, was Deutschland hervorgebracht hat, nämlich gegen jene Humanität, gegen jene allgemeine Menschenverbrüderung, gegen jenen Kosmopolitismus, dem unsere großen Geister, Lessing, Herder, Schiller, Goethe, Jean Paul, dem alle Gebildeten in Deutschland immer gehuldigt haben.»[13]

Ces auteurs étaient les modèles de Villers; il admirait justement l'Allemagne pour son cosmopolitisme, son libéralisme, sa générosité; il ne voulait pas écraser la France, mais la relever, et s'il espérait voir l'Allemagne secouer son joug, c'était au nom de la liberté qu'il souhaitait à tous les peuples, et non pour qu'elle en impose un à son tour aux autres. Villers a pu se tromper sur les intentions de l'Allemagne; en tout cas il serait difficile de trouver dans ses écrits une seule ligne qui pût le placer parmi les précurseurs d'un pangermanisme dont l'histoire a montré les conséquences funestes.

Alors que le romantisme allemand se prolongeait par une vague de nationalisme outrancier, le romantisme français, peut-être par une réaction naturelle contre le chauvinisme napoléonien, revint à la tradition cosmopolite du 18e siècle. Il est certain que Romantisme et Siècle des Lumières s'opposent moins qu'on ne l'a cru trop longtemps[14]. Les Lumières ont accompagné la sensibilité naissante; ces deux forces coexistent, elles vont dans le même sens.

---

[12] Heine, *Die romantische Schule*, op.cit. p. 209.
[13] ibid. p. 207.
[14] Voir sur ces relations les études de R.Pomeau, J.Fabre, R. Mortier, ainsi que l'ouvrage collectif *Le Préromantisme : Hypothèque ou hypothèse?* Actes du colloque de Clermont-Ferrand, présentés par P.Viallaneix, Klincksiek 1975.

> « Le siècle philosophique a associé lucidement et clairement ce que nous nous obstinons à dissocier et à opposer »[15].

> « Rien ne peut plus désormais masquer cette vérité terrible que l'homme est libre. Les lumières ont émancipé, en même temps que sa pensée, sa sensibilité. L'individu ne consent plus à s'en remettre à des modèles tout faits d'émotions, proposés par la religion, ou par la littérature de la veille, sentie comme conventionnelle »[16].

R. Mortier voit le romantisme comme

> « un renversement radical des valeurs: le renoncement à la démarche scientifique, le recours à une foi ou à un succédané de foi, le pari sur l'inintelligible, l'irrationnel ou le surnaturel... ».[17].

En ce sens, religion mise à part, Villers est bien peu romantique, et se rapproche plutôt du portrait que Mortier trace du « *penseur de l'âge des Lumières* », qui

> « fait confiance à l'homme, à la nature et à la société (sinon à celle du moment, du moins à celle de demain). Il entend changer le monde, instaurer le bonheur, améliorer les hommes, dissiper l'emprise des ténèbres »[18].

Villers, comme Mme de Staël, était un enfant du 18e siècle. Luppé a montré que cette dernière s'était nourrie aux lumières[19]. Elle restera fidèle à leur esprit, tout en apportant ses nuances. Presque tout ce que R. Mortier a écrit sur les particularités de la pensée de Mme de Staël et les liens qui l'unissent aux lumières pourrait s'appliquer à Villers: elle a sa place entre les lumières et le romantisme; raison et sentiment, loin de s'opposer chez elle, sont complémentaires; les lumières sont la condition de la liberté humaine; elles ne sont pas incompatibles avec le christianisme, si l'on débarrasse ce dernier de « la gangue de superstition et de fanatisme dont il s'est recouvert », etc.[20]. Villers, Mme de Staël, Constant, s'opposent à la fois « à la tradition jacobine, à la dictature militaire et à la réaction religieuse »[21]. Mais Villers, paradoxalement, ne devint qu'en Allemagne l'adepte des lumières. Il découvrit en même temps que l'Allemagne les grandes idées et les grands sentiments du 18e siècle sous une forme qui convenait davantage à sa forme de pensée. Les

---

[15] Mortier, R., *Clartés et ombres du siècle des lumières*, Droz, Genève, 1969, p. 123.
[16] Pomeau, op. cit. p. 96.
[17] Mortier, op. cit. p. 122.
[18] Mortier, op .cit, p. 122.
[19] R. de Luppé, *Les idées littéraires de Madame de Staël et l'heritage des lumières (1795-1800*, Paris 1969.
[20] Mortier, op.cit. p. 128.
[21] ibid. p. 150.

idées du Siècle des Lumières avaient marqué l'Allemagne de la « *Goethe-Zeit* » plus qu'elle n'en avait elle-même conscience[22].

> « Dans la bourgeoisie allemande du XVIIIe siècle, le rationalisme des lumières et la mystique piétiste se manifestent simultanément [...] L'un et l'autre affirment, avec l'esprit critique, la vie personnelle de la conscience »[23].

Ne semble-t-il pas évident que la philosophie rationnelle libère l'esprit? Pourtant le 18e siècle français, qui plaçait la raison au-dessus de tout, était bien peu rationnel et cartésien en métaphysique. C'est pour cela que Villers ne trouva la philosophie rationnelle que chez Kant et qu'il l'opposa avec d'autant plus de force à la philosophie de l'expérience qu'il méprisait. C'est en passant par Kant que Villers découvrit aussi – ou plutôt approfondit, car il inclinait naturellement à ce genre de valeurs - le pacifisme, le cosmopolitisme, la croyance en la perfectibilité, en une humanité meilleur idées chères à nos « philosophes ». Et c'est dans le protestantisme qu'il vit réalisées les idées de tolérance, de liberté, d'autonomie. Comme B. Constant, Villers se rattachait par-là à la pensée des « *Lumières* », dont il condamnait par ailleurs certaines manifestations, comme l'athéisme, le sensualisme et la morale de l'intérêt, qu'il avait tendance à considérer comme les seuls produits de ce siècle.

Le rationalisme devait mener naturellement Villers au romantisme, qui en était l'aboutissement. Cela peut sembler à première vue paradoxal: Villers devenant en Allemagne cet homme du XVIIIe siècle, libéral, éclairé, progressiste, aurait dû plutôt éprouver de l'aversion, semble-t-il, pour ce mouvement romantique qui par certains de ses aspects était réactionnaire. Mais il ne s'agit pas du romantisme sous la forme qu'ont prise les mouvements littéraires connus sous ce nom. Nous avons vu en effet que Villers n'a pas suivi les romantiques dans leurs exagérations. Son attitude témoigne au contraire de l'évolution conséquente, et poussée jusqu'au bout, d'un esprit dégagé de préventions et de préjugés. Son idéal unit la raison, la science et la sensibilité. La rencontre avec l'Allemagne, avec Luther, avec Kant, fut aussi pour Villers la constatation de la relativité, de la subjectivité, la reconnaissance des droits de l'individu à une vie conforme à sa nature, dans la grande fraternité humaine. Il a perfectionné par les valeurs découvertes en Allemagne l'idéal du Siècle des Lumières. Si nous avons suivi la pensée de Villers, nous pouvons constater que selon lui il était absurde et contradictoire de vouloir être à la fois catholique

---

[22] Cf. Minder, *Quelques remarques*..., op.cit. p. 102
[23] Pomeau. op.cit. p. 142.

et romantique au sens où il l'entendait, tout comme il serait aberrant d'être romantique sans être cosmopolite, car le romantisme est l'aboutissement d'un mouvement d'émancipation, de libéralisme et d'ouverture.

La diversité des goûts à l'égard de la littérature classique et romantique, a écrit Mme de Staël, dérive des « sources primitives de l'imagination et de la pensée »[24]. Si Villers penche vers la littérature germanique, c'est qu'elle correspond chez lui à certaines « sources », à des images, des formes de pensée qui font vibrer son cœur, touchent son imagination, frappent son esprit. Son tempérament, les circonstances de son exil, un héritage rencontré sur sa route et facilement adopté, le firent opter pour une certaine vision de l'Allemagne. C'est cette image - au départ l'idéalisation par un individu d'un pays qui concrétise ses aspirations – qui par l'intermédiaire de Mme de Staël, et légèrement modifiée par elle, atteindra la France et s'y incrustera pour longtemps. Villers avait opposé à un monde réel qu'il refusait d'accepter, un monde conforme à son idéal, monde qu'il avait cru pouvoir identifier avec l'Allemagne. Villers, on l'a vu à propos de Jean Paul, ne voit que ce qu'il cherche, interprète la partie comme le tout. C'est donc bien une image idéale qu'il nous montre, une image qui ne correspond pas toujours à la réalité de l'époque. Heine ne s'est pas privé d'ironiser sur l'Allemagne de Mme de Staël, « un nébuleux pays d'esprits où des hommes sans corps et tout vertu se promènent sur des champs de neige, ne s'entretenant que de morale et de métaphysique »[25]. Heine, écrit Caro en 1871, se refusait à reconnaître dans cette image

> «… les corps très réels et les esprits très substantiels de ses robustes compatriotes. Il nous prouve surabondamment que l'on méconnaît cette forte race, douée d'un grand appétit, de muscles solides et d'une complexion moins éthérée. Sous ses coups, qui tombent drus comme la grêle et perçans comme l'acier, s'évanouit ce fantôme de l'idéalisme allemand nourri de rosées et de pleurs, suspendu entre ciel et terre, que Mme de Staël crut apercevoir un soir dans le crépuscule sur les bords de la Sprée »[26]

C'était opposer peut-être trop brutalement, pour des raisons bien compréhensibles, les deux visions de l'Allemagne. Pourtant déjà, la licencieuse *Lucinde* de Fr. Schlegel, le *William Lovell* de Tieck, l'*Ardinghello* de Heinse, auraient dû montrer à Villers que

---

[24] *De l'Allemagne*, 2e partie, Ch.XI, éd. G.F. p. 212.
[25] Heine, *De l'Allemagne depuis Luther*, éd.Michel Lévy, Paris 1855, T.II, p. 252.
[26] Caro, E., « Les deux Allemagnes, Madame de Staël et Henri Heine », *Revue des 2 mondes*, 1er nov. 1871, p.14-15.

l'Allemagne n'était pas peuplée que de créatures angéliques. Mais il ne pouvait voir de l'Allemagne une image autre que celle qu'il s'était créée. Cette image n'a guère évolué. Il n'a pas plus vu la réalité du tableau qu'il n'avait senti le nationalisme naissant dans les proclamations des libertés germaniques. Et c'est cette Allemagne qui n'existait déjà presque plus, cette image idéale, qui finit par séduire « la nation légère, railleuse, avide de plaisirs »[27]. La France se mit à aimer « ce peuple doux et grave »[28], ces paisibles Allemands, rêveurs, idéalistes et méditatifs.

Arriva-t-elle à pénétrer aussi profondément que l'avait fait Villers la poésie de ce peuple? Ne se laissa- t-elle pas plutôt séduire par une image poétique sans aller au-delà du cliché, sans chercher à sentir, comme l'avait fait Villers, tout ce qu'impliquait cette image :

> « Jean Paul, poète de l'amitié, combien de français le comprendront? On saisit au moins ici à quelle température il aurait fallu porter des âmes qui se disaient romantiques tout en se complaisant dans les tièdes orgies d'intrigues sentimentales. Où Jean Paul voit l'infini du ciel, Lamartine, Musset, le Victor Hugo d'avant l'exil n'aperçoivent que le ciel de lit d'une alcôve enténébrée ».[29]

Mais il aurait été difficile à cette génération de retrouver dans l'Allemagne réelle de 1820 ou 1830 celle qu'avait connue Villers dans un petit groupe d'idéalistes, à la fin du XVIIIe siècle.

Un autre aspect de l'Allemagne, que Villers avait souligné plus que les autres, devait retenir l'attention des Français. Benjamin Constant, qui désapprouvait les sympathies de Villers pour les « *troubadours* », partageait avec lui son admiration pour l'Allemagne savante, cette Allemagne du nord identique aux notions de progrès et de lumières, cette Allemagne sérieuse de la philosophie, de l'histoire et des études approfondies, qui avait séduit et fasciné Villers dès les débuts de son séjour dans ce pays. L'Allemagne des penseurs passait à ses yeux avant celle des poètes; ceci est important si l'on considère qu'avant Villers ces derniers seulement étaient connus des Français. Madame de Staël accorda aux poètes, dans son livre, plus de place que ne l'avait fait Villers dans ses divers ouvrages, mais les penseurs y occupent aussi une place de choix. Autant que l'Allemagne du rêve et des beaux sentiments, l'Allemagne des pensées profondes et de l'érudition fascina les générations qui se succédèrent, jusqu'à la désillusion finale de 1870: Guizot, Michelet, E. Quinet, V. Cousin, Lerminier, E. Renan lui ont rendu hommage. On croit parfois entendre chez eux l'écho de la voix de Villers. Leur Allemagne est une Allemagne forte, solide, capable de susciter des

---

[27] *Consid*. p. 8.
[28] *Lettre à F. de B…,* p. 75.
[29] Pichois, op.cit. p. 28.

passions, amour et haine, enthousiasme, désenchantement, amertume, et pas seulement d'inciter à la rêverie.

Madame de Pange estime que Villers n'a joué qu'un rôle préliminaire dans la germanisation de Mme de Staël - nous avons vu que ce serait trop limiter le problème de leurs relations -, et elle insiste sur le rôle d'informateurs tels que Jacobi, Jean de Müller, oubliant que ces derniers étaient parmi les meilleurs amis de Villers, et que par conséquent ils ont du moins puisé aux mêmes sources. L'image qu'ils nous ont donnée de l'Allemagne est presque la même, et nous pensons avoir suffisamment montré ce que celle de Mme de Staël devait à Villers[30]. Il y a certes quelques différences qui pourraient faire l'objet d'une étude, mais qui déborderaient le cadre de celle-ci; c'est pourquoi nous nous contentons de les signaler.

Mme de Staël, probablement par l'intermédiaire et sous l'influence de son guide intellectuel A.W. Schlegel, s'est rapprochée plus que Villers de l'école romantique allemande. Elle a consacré dans son livre une très grande place à la littérature; elle a souligné la mélancolie et l'imagination qui distinguent la littérature allemande, son caractère rêveur, teinté de philosophie et de mysticisme, caractère simple et touchant, mais aussi mystérieux, voire lugubre. Elle a été frappée par l'aspect nocturne du romantisme, séduite par la poésie des esprits et des ombres. Elle commente par exemple la traduction qu'elle donne du *Songe* de Jean Paul de la façon suivante:

> « Le sombre talent qui s'y manifeste m'a frappée, et il me paraît beau de transporter ainsi au-delà de la tombe l'horrible effroi que doit éprouver la créature, privée de Dieu. »[31]

Dans le chapitre XIII (*De la poésie allemande*), elle parlait de la « sympathie entre l'homme et les éléments » qu'on rencontre dans la poésie allemande, de « l'art de faire sentir le pouvoir mystérieux que peuvent exercer les phénomènes de la nature »[32], de « la source inépuisable des effets poétiques en Allemagne, la terreur »[33] qui repose sur les croyances populaires.

---

[30] Il serait également facile de trouver chez Villers des idées déjà développées par Mme de Staël dans *De la litterature.*
[31] *De l'Allemagne*, 2e partie, Ch.XXVIII, éd. G.F., T.2 p. 55.
[32] ibid. Ch. XIII, T.1, p. 236.
[33] ibid. p 7.

> « Les revenants et, les sorciers plaisent au peuple comme aux hommes éclairés: c'est un reste de la mythologie du Nord; c'est une disposition qu'inspirent assez naturellement les longues nuits des climats septentrionaux »[34].

C'est avec un véritable enthousiasme qu'elle décrit la *Lenore* de Bürger, ce poète qui a su le mieux tirer parti de « cette veine de superstition qui conduit si loin dans le fond du cœur »[35]. La révélation de la poésie des ombres et du mystère, des croyances populaires et des légendes, marqua profondément le romantisme français et l'image qu'à partir de cette époque on se fit de l'Allemagne.

Villers avait craint d'effrayer ses compatriotes en leur révélant ces tendances si peu conformes à leur besoin de clarté, à leur esprit classique; la fascination que Jean Paul exerçait sur lui l'avait plutôt incité à garder pour lui, comme un bien incommunicable, l'admiration qu'il lui portait. Paradoxalement, c'est un morceau de Jean Paul - traduit par Villers! - qui connut le succès le plus durable. Les mentalités avaient changé. Désormais, à partir du livre de Mme de Staël, l'Allemagne sera le pays des contes fantastiques ou populaires, monde mystérieux où s'agitent les esprits, où la nature est animée, peuplée d'êtres étranges, et où des créatures surnaturelles entraînent l'imagination jusque dans les profondeurs du rêve et de l'inconscient. Mme de Staël avait préparé la voie à Hoffmann, dont les contes furent accueillis avec l'enthousiasme que l'on sait. Hugo, Nerval et d'autres jusqu'à Apollinaire, cultivèrent cette image de l'Allemagne auréolée de brumes et de légendes.

Mais l'influence de l'école romantique avait entraîné Mme de Staël sur une pente où son esprit clairvoyant devait se sentir moins à l'aise que ne l'était son imagination dans l'atmosphère embuée des rêveries. Nous avons souligné plus haut l'incompatibilité de nature entre le protestantisme et le romantisme affiché par l'école des Schlegel. Le tempérament de protestante et de républicaine de Mme de Staë1 ne pouvait s'accorder avec les tendances ultramontaines et réactionnaires de l'école romantique. Ecoutant trop Schlegel, elle perdit son naturel. C'est ainsi que Heine explique les faiblesses de son livre:

> «Wo sie ganz selbst ist, wo die großfühlende Frau sich unmittelbar ausspricht mit ihrem Ganzen strahlenden Herzen, mit dem ganzen Feuerwerk ihrer Geistesraketen und brillanten Tollheiten: da ist das Buch gut und vortrefflich. Sobald sie aber fremden Einflüsterungen gehorcht, sobald sie einer Schule huldigt, deren Wesen ihr ganz fremd und unbegreifbar ist, sobald sie durch die Anpreisung dieser Schule gewisse ultramontane Tendenzen befördert, die mit

[34] ibid. p. 237-238
[35] ibid. p. 238

> ihrer protestantischen Klarheit in direktem Widerspruche sind: da ist ihr Buch kläglich und ungenießbar.»[36]

Villers n'a guère suivi cette école. Il n'a rejoint le mouvement romantique que dans sa recherche des sources nationales dans le Moyen-Age, et cette recherche était la suite naturelle de ses propres réflexions sur la littérature et le génie des peuples. Son Allemagne reste toujours dominée par Kant et Luther. Il n'aurait pu faire de concessions dans ces domaines si étroitement liés de la liberté, de la religion et de la raison, et ce furent peut-être même les souvenirs de son éducation catholique, mis en opposition avec ces conquêtes germaniques, qui le préservèrent de la tentation de se rapprocher de ce qu'il ne pouvait considérer que comme un recul.

Ces restrictions mises à part, l'image que Villers et Mme de Staël nous ont donnée de l'Allemagne est à peu près la même. Ils ont transmis à la postérité le même message[37]:

> « Mme de Staël n'a rien avancé, en effet, qui n'ait été dit auparavant par son ami Villers; elle a condensé dans un seul ouvrage ce qu'il avait détaillé en plusieurs; elle l'a dit avec plus d'éclat, de force et d'habileté persuasive. »[38]

Elle a même suivi Villers jusque dans ses erreurs, constate encore Wittmer, par exemple lorsqu'elle croit le nord peu favorable aux arts[39], ou dans son ignorance voulue de la poésie licencieuse en Allemagne. Pourquoi alors a-t-elle réussi à imposer aux Français cette image qu'ils avaient toujours refusée quand Villers la leur présentait? Pourquoi a-t-elle réussi là où il avait échoué? Pourquoi ce précurseur est-il tombé si vite dans l'oubli?

Wittmer a essayé d'expliquer les causes de cet oubli. Elles tiennent à la fois aux circonstances et au caractère de Villers: germanisation trop rapide, rudesse et maladresses, jugements partiaux et blessants, événements défavorables à la thèse qu'il soutenait, activité politique nuisible à l'influence qu'il aurait voulu exercer, conformisme de ses contemporains, que son manque d'autorité et de renommée ne lui permet pas de combattre[40].

Si le livre de Mme de Staël a triomphé si facilement, c'est en grande partie parce que les circonstances lui étaient favorables: le livre arrivait à son heure, le renversement des

---

[36] Heine, *Die romantische Schule*, op. cit. p. 188-189.
[37] A cette différence près que l'image donnée par Villers de l'Allemagne est plus positive que celle de Mme de Staël, qui lui trouve parfois des défauts.
[38] Wittmer, *Villers*…, op.cit. p.380.
[39] *De l'Allemagne*, 2e partie, Ch. XXXII.
[40] Wittmer, op.cit. p. 450 et suivantes.

forces politiques invitant à un changement de mentalité. C'est aussi parce que le talent d'écrivain de Mme de Staël était supérieur à celui de Villers, et parce qu'elle jouissait déjà en France d'une grande renommée. C'est encore parce qu'elle sut ménager ses compatriotes et s'attirer leur pardon en enrobant ses critiques de modération, de mots heureux et de beaucoup d'esprit. Mais nous croyons surtout que si elle a réussi aussi vite, c'est parce que le terrain était prêt pour un changement. « Il est bien certain qu'une époque littéraire lorsqu'elle découvre et qu'elle annexe des idées ou des formes exotiques, ne goûte et ne retient vraiment que les éléments dont elle porte, par suite de sa propre évolution organique, l'intuition et le désir en elle-même »[41]. Mme de Staël explique dans son livre ce que lui apporta sa rencontre avec la culture allemande:

> « Lorsque j'ai commencé l'étude de l'allemand, il m'a semblé que j'entrais dans une sphère nouvelle où se manifestaient les lumières les plus frappantes sur tout ce que je sentais auparavant d'une manière confuse »[42].

Villers avait été « frappé d'étonnement »[43], et s'était reconnu dans l'Allemagne. Ce qui s'était passé pour un individu se reproduisait au niveau de la collectivité. On peut penser que sous le choc politique que représente la faillite de l'Empire français, les sensibilités étouffées par la censure et le poids de la tradition, se relevèrent pour s'épanouir. On put voir alors l'évolution qui s'était produite sous le vernis de l'idéologie officielle depuis la fin du 18e siècle et qui, lorsque ce vernis s'écailla, apparut soudain comme une véritable révolution. La propagande germanique entreprise par les Allemands de Paris, puis par certains émigrés de retour dans leur patrie, les ouvrages de Villers lui-même, malgré leur échec apparent, avaient touché quelques âmes d'élite qui n'avaient pas hésité à se déclarer convaincues. Sans doute en avaient-ils touché d'autres qui n'avaient pas encore osé affirmer publiquement leur préférence. Le livre de Mme de Staël et les circonstances de sa parution devaient permettre à tous de s'exprimer librement. Certains embrassèrent le germanisme, symbole de liberté et d'individualisme, par opposition au gouvernement qui était en train de s'effondrer, comme une revanche du libéralisme sur la tyrannie impériale. D'autres parce que les thèses soutenues par Mme de Staël répondaient à leur attente.

Villers n'avait pas su utiliser ces dispositions latentes chez ses compatriotes. Au lieu de

---

[41] Baldensperger, *Goethe en France*, cité par Cl.Pichois et A.M.Rousseau dans *La littérature comparée*, A.Colin Paris, 1967, p. 81.
[42] *De l'Allemagne*, 2e partie, Ch. XXXII, éd. G.F. T.2, p. 68.
[43] Voir plus haut, p. 226

faire appel à ceux de leurs sentiments qui auraient pu répondre à son message, au lieu d'exciter par une approche prudente leur réceptivité, il les avait brusqués par ses déclarations blessantes et immodérées, provoquant ainsi leur hostilité à la cause qu'il voulait défendre. Mme de Staël fut l'habile interprète de la pensée de Villers et donna droit de cité à ses thèses favorites; celles-ci ont continué à vivre, malgré l'oubli relatif où est tombé leur père spirituel. Villers s'était trop dispersé pour pouvoir laisser derrière lui une œuvre durable. Celle-ci n'a pas la concision du livre de Mme de Staël, elle manque d'unité, elle a quelque chose d'inachevé; on sent que Villers n'a pas eu le temps d'y mettre le point final. Mais la mort seule l'a-t-elle empêché de réaliser le grand ouvrage synthétique qu'il projetait? Il semble que non, Villers lui-même avouant dans l'annonce du livre de son amie sa quasi impossibilité de rassembler pour la postérité ses connaissances de l'Allemagne dans un volume unique. Peut-être aussi était-il trop plongé dans le milieu allemand pour pouvoir prendre la distance que nécessite un jugement global. Il a analysé l'Allemagne dans ses manifestations essentielles. Mme de Staël en a fait la synthèse.

Tout inachevée qu'elle est, l'œuvre de Villers est un message qui présente un intérêt certain. Si Villers a échoué dans la tâche première qu'il s'était fixée, de convertir ses contemporains, laissant à Mme de Staël la gloire de récolter les fruits qu'il avait semés, il a du moins le mérite de lui avoir tracé la voie. Comme il arrive souvent, ce n'est pas l'inventeur qui profite de sa découverte, mais celui qui la perfectionne. Par l'intermédiaire de son amie, Villers a enrichi la littérature française de toutes ces idées fécondes sur l'Allemagne, qui sont devenues le patrimoine du romantisme français. Mais il n'a pas seulement révélé l'Allemagne aux Français, il leur a appris aussi à se regarder lucidement. Il a surtout appris à ses compatriotes, et c'est en cela que son message dépasse le cadre de son époque, à tourner leur regard au-delà des frontières. Si les littératures étrangères sont aujourd'hui un peu moins ignorées en France, si l'on admet que la littérature de son pays natal n'est pas forcément supérieure aux autres, c'est en partie grâce à lui. Enfin les comparatistes ne devraient pas oublier qu'ils doivent à Villers le premier essai de littérature comparée, qu'il leur a en quelque sorte tracé la voie et donné l'exemple.

Paradoxalement Villers nous semble retrouver une actualité par ce qu'on lui a le plus reproché jusqu'à présent, à savoir son manque apparent de patriotisme. Les nombreux articles élogieux et objectifs écrits sur lui après sa mort ont été vite oubliés, et les nationalistes des deux bords se sont empressés de redécouvrir Villers lorsqu'il pouvait servir

leur cause: les Allemands pour l'ériger en prophète de leur grandeur, les Français pour le traiter de renégat et montrer à son exemple combien il pouvait être néfaste d'admirer l'étranger. On l'a en effet accusé d'avoir trahi doublement son pays, d'une part en se détournant de lui, et d'autre part en endormant sous des rêves trompeurs la méfiance naturelle envers le puissant voisin, reproche qu'on a d'ailleurs adressé aussi à Mme de Staël. Bien peu ont su mettre Villers à sa vraie place.

Aujourd'hui où trente années (p) de voisinage pacifique ont éteint ou du moins calmé les dernières passions, Villers nous apparaît comme l'un de ceux qui ont perçu, bien avant qu'il soit question d'Europe politique, le caractère prédestiné de deux nations faites pour se compléter. Comme ces hommes de l'époque de la Réforme qui, oubliant leur lieu de naissance, « se déterminèrent par des vues qui procédaient de leurs plus chères affections »[44], Villers dépassa les bornes étroites des ambitions et des intérêts nationaux, et choisit sa patrie selon son cœur, convaincu qu'on était un être humain à part entière à n'importe quel endroit de la terre. A ceux qui l'accusaient d'être un mauvais Français, il a donné une leçon de cosmopolitisme littéraire. Son idéalisme et sa générosité eurent raison des calomnies. Il avait compris depuis longtemps que l'heure du nationalisme étriqué était dépassée, et c'est l'image du citoyen du monde qui nous reste de lui à l'heure où les frontières tendent à s'effacer. A la phrase qu'adressait Villers dès 1798 à la classe de philosophie de l'Institut: « Tous les hommes qui pensent ne forment qu'un seul Etat sur la terre »[45], fera écho le « Je suis concitoyen de toute âme qui pense » par lequel Lamartine répondra aux arrogances allemandes de son temps. A cette époque-là personne n'interprètera le cosmopolitisme de Lamartine comme un reniement de la France, pas plus qu'on ne reprochera à Hugo les sympathies germaniques qu'il affiche dans *Le Rhin*[46]. Mais les reproches adressés à Villers continuaient à peser sur sa mémoire. Nous espérons avoir contribué à les effacer.

Le talent d'écrivain de Villers n'était peut-être pas assez grand, son nom pas assez prestigieux pour pouvoir compenser sa franchise un peu brutale. B. Constant qui à l'égard

---

[44] Schiller, cité par Villers dans *Réform*. p.212-213.
[45] Wittmer, *Quelques mots*…, op.cit. p. 49.
[46] Hugo écrivait pourtant dans l'avant-propos: « L'Allemagne, il [l'auteur] ne le cache pas, est une des terres qu'il aime et une des nations qu'il admire. Il a presque un sentiment filial pour cette noble et sainte patrie de tous les penseurs. S'il n'était pas français, il voudrait être allemand. » Hugo, *Le Rhin*, Paris, Hetzel vers 1890, avant-propos p. 9. Quant à Nerval, il se référait en 1838 à « la vieille Allemagne notre mère à tous ».

de la France s'est montré parfois plus virulent que Villers réussit aisément à se faire pardonner ses insolences. On a retenu de lui ce qu'on voulait bien retenir. Qui songerait encore à reprocher d Mme de Staël d'avoir lutté contre l'esprit napoléonien? Parce qu'elle a réussi, on voit dans son livre un événement littéraire et on oublie son aspect polémique. Mais Mme de Staël s'était fait un nom par ses autres œuvres, tandis que Villers n'avait pas d'autre titre de gloire que le message qui fut toute son œuvre. En se vouant à l'apostolat de rapprocher l'Allemagne de la France, il avait renoncé à la prétention de devenir un écrivain de renom. Et il faut dire à son honneur que sa mission fut tout à fait désintéressée, que ses intentions étaient pures. On ne peut même pas le soupçonner - et pourtant ce serait déjà un titre d'honneur, d'avoir écrit comme Mme de Staël par « devoir politique »[47]. Seule une conviction profonde, le désir de faire partager à d'autres une vérité qu'il avait trouvée, ont guidé sa démarche. « C'est un beau et réconfortant spectacle que celui de toute une existence d'efforts inlassables et de luttes désintéressées pour la défense d'idées généreuses et d'un noble idéal », écrivait L. Wittmer en 1909[48]. Villers ne nous aurait-il donné que ce spectacle, qu'il mériterait d'être connu. Mais c'est peut-être sa modestie et son désintéressement mêmes qui sont causes de son oubli. « D'autres sont venus en même temps que lui ou après lui qui plus habiles, plus politiques, plus artistes aussi et soucieux de leur gloire littéraire ont soigné leur réputation et éclipsé la sienne »[49]. Peu d'auteurs ont été aussi vite oubliés après leur mort. Mais si l'homme s'est effacé, l'œuvre, les idées sont restées, semblables à ces poèmes remontant aux origines de la littérature, dont on découvre parfois le charme des centaines d'années plus tard, et qu'on classe dans les anthologies sous « *anonymes* ».

Pour son rôle de précurseur, de révélateur d'idées qui ont transformé la vie littéraire française, Villers mériterait que l'histoire littéraire lui accorde la place qui lui revient. Pour son rôle d'intermédiaire et de médiateur entre la France et l'Allemagne, pour ses idées généreuses, humanitaires et cosmopolites, il a droit à toute notre reconnaissance et à notre estime. Il nous reste à souhaiter, au terme d'une étude consacrée à un homme qui fit du rapprochement franco-allemand le but de sa vie, que notre travail contribue à une meilleure compréhension de son œuvre. Peut-être qu'à l'heure où ce rapprochement est en train de devenir réalité (p) on se souviendra enfin de l'un de ses premiers adeptes, et que

[47] Pange, op.cit. p. 78.
[48] Wittmer, *Quelques mots*…, p. 18.
[49] ibid. p. 17.

Villers récoltera enfin la juste récompense de ses peines, la seule récompense qu'il ait souhaitée, celle qui dépendait de la réception favorable de son message, et dont, dans son inébranlable optimisme, il entrevoyait l'échéance:

> ***« Tôt ou tard enfin, et quoi qu'il arrive, nous serons payés de nos veilles et de nos efforts par les fruits mêmes que nous verrons les autres en recueillir, et par l'estime qu'on sera forcé de nous accorder. »***[50]

[50] *Idées sur la destination…*, p. 5.

Notes complémentaires

a) p. 10. J'ai écrit cela en 1976. Depuis, la situation a évolué favorablement. Voir note suivante.

b) p. 18. Deux ans après ma thèse a paru celle de Ruth Ann Crowley, *Charles de Villers. Mediator and Comparatist*. Las Vegas, Stanford German Studies 14. Lang. Bern 1978
En 1978 F. Azouvi a publié l'œuvre de jeunesse de Villers *Le Magnétiseur amoureux* d'après l'édition de 1787 dont il avait retrouvé un dernier exemplaire, alors qu'on considérait jusque-là qu'il n'en existait plus. Ses commentaires ont mis en avant la profondeur des études de Charles de Villers sur le sujet du magnétisme animal et la clairvoyance de ses vues qui font de lui en quelque sorte un précurseur des théories qui seront développées un siècle plus tard. Azouvi a donné deux nouvelles éditions de cette œuvre en 2006 et 2012.

En 1990, l'institut de langues et littératures romanes de l'université de Göttingen auquel j'appartenais a rendu hommage à Charles de Villers. La ville de Göttingen a apposé une plaque sur la maison où il avait passé les dernières années de sa vie. A cette occasion une matinée littéraire a été organisée à l'université. Les communications qui ont été faites dans ce cadre ont été rassemblées dans une plaquette. Voir B. Kern, M. Sickermann-Bernard, H. Krapoth. *Charles de Villers. Mittler zwischen deutscher und französischer Kultur*. Göttingen 1991 (Seminar für Romanische Philologie).

En 1993, la correspondance entre Madame de Staël, Charles de Villers et Benjamin Constant a été publiée sous la direction de Kurt Kloocke.

Depuis quelques années des scientifiques de tout bord, en France comme en Allemagne, se penchent de nouveau sur Villers ou un aspect de son œuvre. Voir entre autres les études de F. Azouvi, E. Décultot, M. Delon, Y. Knibiehler, H. Krapoth, M.C. Latry, S. Mildner, A. Nebrig, P. Winterling (que ceux que j'ai omis de citer veuillent bien m'excuser).

Enfin les Mosellans qui ne l'ont jamais tout à fait oublié le redécouvrent depuis quelques années. Philippe Hoch l'a présenté devant l'Académie nationale de Metz en 2004 comme *Un Mosellan introducteur de la philosophie de Kant en France* et Nicolas Brucker de l'université de Metz a fait en 2013 devant cette même Académie une communication sur *Le Magnétiseur amoureux*. Il a d'ailleurs entrepris de faire mieux connaître Charles de Villers dans sa région de naissance et il organisera en 2015 en collaboration avec Franziska Meier de l'université de Göttingen, pour le 250° anniversaire de la naissance de Villers et le 200° anniversaire de sa mort, un colloque franco-allemand qui sera consacré à l'approfondissement de son rôle d'intermédiaire entre les deux pays.

Une bibliographie complémentaire se trouve à la fin de cet ouvrage.

c) p. 30 Malheureusement pas pour le mieux ! F. Azouvi constate dans sa préface à la réédition du texte original de Villers que Puységur a procédé à « de notables transformations » qu'il considère comme des « altérations ». « Le nombre de chapitres est augmenté, certains sont supprimés, beaucoup sont complètement remaniés ; certains noms sont changés ; les notes de Villers sont enlevées et remplacées par celles de Puységur. » Charles de Villers, *Le Magnétiseur amoureux*. Nouvelle édition par F. Azouvi, Paris Vrin, 2e édition augmentée 2012, p.25

d) p. 30 Dans l'édition originale de 1787 - dont nous n'avons eu connaissance que plus tard, dans sa réédition par F. Azouvi - Valcourt n'est pas officier d'artillerie.

e) p. 54. Cette traduction sera analysée en 1996 par H. Krapoth dans: « Charles de Villers' Petrarca-Übersetzung in den «*Lettres westphaliennes*» in *Romanistik als vergleichende Literaturwissenschaft*.

Festschrift für Jürgen von Stackelberg, herausgegeben von Wilhelm Graeber, Dieter Steland und Wilfried Floeck, Peter Lang 1996

f) p. 66 Bärbel et Horst Kern affirment dans leur ouvrage *Madame Doctorin Schlözer* (Beck München, 1988) qu'elle a fait la connaissance de Villers en 1794 dans la maison paternelle. Ils ont pu effectivement s'y rencontrer. On peut penser toutefois que c'est à l'occasion du séjour prolongé de Dorothea à Göttingen en 1796-97 alors que Villers y résidait qu'ils firent plus ample connaissance.

g) p. 75 Dès 1803 Villers lui-même après avoir rencontré Madame de Staël s'était rendu compte qu'il ne pouvait plus se laisser aller à d'autres sentiments sans blesser son amie. Se cachant de Dorothea pour écrire à sa nouvelle étoile, il déplorait « la douloureuse bizarrerie » et « l'amer ridicule » de son sort. Voir lettres du 10 novembre (citée par Solovieff p.232) et 11 novembre 1803 (citée par Isler p.292). Voir aussi à ce sujet la lettre de B. Constant à Prosper de Barante citée plus loin, p.191

h) p. 87 Voir sur le sujet l'ouvrage de Brigitte Schubert-Riese, *Das literarische Leben in Eutin im 18. Jahrhundert*, Kieler Studien zur deutschen Literatur, herausgegeben von Erich Trunz, Band 11, 1975

i) p. 132 Ce tableau, reproduit par Eggli, sera repris par Crowley dans sa thèse sur Villers, Ruth Ann Crowley, *Charles de Villers. Mediator and Comparatist*. Las Vegas, Stanford German Studies 14. Lang. Bern 1978 p.149

j) p. 147 La traduction française que j'ai faite de cette présentation à la demande de Kurt Kloocke figure en annexe de son ouvrage *Madame de Staël – Charles de Villers – Benjamin Constant. Correspondance*. Etablissement du texte, introduction et notes par Kurt Kloocke avec le concours d'un groupe d'étudiants. Frankfurt a. M. 1993, p.279-288

k) p. 189 note 182 En fait le comte Lanckoronski n'est mort qu'en 1933. Son palais à Vienne a été détruit pendant la 2e guerre mondiale et rasé en 1960. Il se pourrait que les manuscrits concernant Villers aient été transférés à la Handschriften-Sammlung der Österreichischen Nationalbibliothek.

l) p. 193 Sur les enseignants français à l'université de Göttingen à l'époque de Villers et avant lui, voir l'article de H. Krapoth dans Kern Bärbel, Sickermann-Bernard Monique, Krapoth Hermann, *Charles de Villers. Mittler zwischen deutscher und französischer Kultur*. Göttingen 1991 (Seminar für Romanische Philologie) ainsi que Krapoth Hermann, «Die Beschäftigung mit romanischen Sprachen und Literaturen an der Universität Göttingen im 18. und frühen 19. Jahrhundert», in *Philologie in Göttingen. Sprach- und Literaturwissenschaft an der Georgia Augusta im 18. und beginnenden 19. Jahrhundert*, Herausgegeben von Reinhard Lauer. Göttingen Vandenhoeck & Ruprecht 2001

m) p. 197 note 218 Johannes Tütken cite dans le 2e vol. de son ouvrage *Privatdozenten im Schatten der Georgia-Augusta*, 2 Bande, Göttingen Universitätsverlag 2005, p. 488, une lettre de Lücke à Jacob Grimm à propos de la mort de Villers et de l'hommage funèbre prononcé par lui.

n) p.260 note 105. A l'époque de la rédaction de ma thèse, ce néologisme ne figurait pas encore dans les dictionnaires de langue française ! On l'y trouve dans le « Nouveau Petit Robert » de 1993.

o) p.296 En particulier dans *De l'esprit des traductions*. Voir sur le sujet l'article d'Avriel H. Goldberger, Madame de Staël, *De l'esprit des traductions* : réflexions d'une traductrice, in *Le Groupe de Coppet et l'Europe*, Actes du Ve colloque de Coppet, Tübingen, 8 - 10 juillet 1993, Annales Benjamin Constant 15 – 16, Lausanne, Paris 1994.

p) p.337 et 338 En 1976, époque de la rédaction de cette thèse.

Bibliographie

La bibliographie, pas plus que notre étude, ne prétend être exhaustive. Nous y avons fait figurer, à côté des ouvrages directement utilisés et cités, un certain nombre d'ouvrages d'intérêt général permettant d'approfondir ou de compléter certains aspects des problèmes soulevés, en particulier sur le contexte historique et culturel de l'époque. Nous n'y avons fait figurer les grands auteurs allemands et français de l'époque que dans la mesure où nous les avons cités.

I.Manuscrits - dossiers Villers

Villers' Nachlaß, Staats- und Universitätsbibliothek Hamburg

Schiller-Nationalmuseum, Deutsches Literaturarchiv, Marbach am Neckar (1 exemplaire manuscrit du texte de l'Erotique comparée)

Dossier Villers. Archives administratives du ministère de la guerre.

Dossier Villers. Archives nationales de Paris.

Kuratorialurkunden, Université de Göttingen (Lettres de Villers au baron von Leist, entre autres)

Handschriften-Abteilung der Universitätsbibliothek Göttingen (Plusieurs lettres de Villers dont 2 à Dohm, 1 à Brockhaus, 1 à l'Académie des sciences, 1 lettre de H. Grégoire à Villers).

Staatsarchiv Hamburg, Familienarchiv Perthes (13 lettres de Villers à Perthes, 1 au duc de Massa, une au comte de Portalis, 1 à Mme de Staël, 1 lettre du comte de Portalis à Villers)[1].

Archives du château de Talcy (lettres de Villers d Stapfer, Cf. Wittmer)

Goethe-und Schillerarchiv, Weimar (2 lettres de Villers à Goethe).

Bibliothèque de Genève, collection Coindet (quelques lettres de Villers, cf.Wittmer).

Archives de Coppet (Lettres de Villers à Mme de Staël).

Archives Jean de Müller, Bibliothèque de Schaffhouse (lettres de Villers à J. de Müller, Cf. Eggli).

Staatliche Archivverwaltung Potsdam (lettres de Villers à Smidt, qui se trouvaient jusqu'en 1945 au Staatsarchiv Bremen).

[1] Nous avons eu trop tard connaissance de l'existence de ces lettres pour pouvoir les utiliser dans notre travail.

II. Œuvres de Villers. Ouvrages imprimés - principaux articles et manuscrits cités (par ordre chronologique).

Les frères rivaux, tragédie, 1787

Isulte et Lénoncourt, ou Les preux chevaliers, comédie héroïque en prose, 1787

Le magnétiseur amoureux, par un membre de la Société harmonique du régiment de Metz, du corps royal de l'artillerie, à Genève (Besançon), 1787
Nouvelle édition par Mr. Arm. Jacq. Chastenet de Puységur, Paris 1824

Les députés aux Etats généraux, satire, 1789

Examen du serment civique, 1790

Ajax, fils d'Oïlée, tragédie, 1791

Regrets d'un aristocrate las de la suppression des ordres religieux en France, 1791

Medea, traduit de Sénèque

De la liberté, son tableau, et sa définition, ce qu'elle est pour la société, Metz 1791

Considérations sur la mort qu'on se donne volontairement, 1794

Lettres westphaliennes, écrites par M. le comte R.M. à Mme de H. sur plusieurs sujets de philosophie, de littérature et d'histoire et contenant la description pittoresque d'une partie de la Westphalie, Berlin 1797 chez Frédéric Vieweg l'ainé.

Lettre à Mademoiselle D.S. Sur l'abus des grammaires dans l'étude du français, et sur la meilleure méthode d'apprendre cette langue, Goettingue 1797
Lettre à Mlle D.S., publiée dans Ulrich, Charles de Villers, Leipzig 1899

Histoire abrégée de la Corse jusqu'à la naissance de Buonaparte, traduit de l'allemand de Schlözer.

« Sur le roman intitulé *Justine, ou les malheurs de la vertu* », *Spectateur du nord*, T. IV, décembre 1797
- *Lettre sur le roman intitulé « Justine, ou les Malheurs de la vertu »*, Paris, Baur, 1877.

Liebe und Pflicht, eine neufränkische Geschichte nach Villers französischem Original übersetzt; *Romanen Calender (von K. Reinhard) für. das Jahr 1798*, Göttingen 1797, traduit par K. Reinhard.

- Inséré dans le *Spectateur du nord* sous le titre: « Anecdote française. Lettre d'un Ex-député de la Convention nationale... 18 vent. an V (8. III. 1797) », *Spectateur*, T. XIII, janvier 1800

Jugement d'une dame allemande sur la tragédie de Zaïre.

La loquèle, caractère, 1798

« Idée de ce que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde par Mr. Kant », *Spectateur*, T.VI, avril 1798

« De la pasigraphie », *Spectateur*, T.VI, mai 1798 *Spectateur*, T.VII, juillet 1798

« Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France, et qui séjournent en Allemagne », *Spectateur*, T.VII, juillet 1798

« Critique de la raison pure », *Spectateur*, T.X, avril 1799

« Abbadonna, épisode du Messie ». Traduit de Klopstock, *Spectateur*, T. XI, août 1799

« Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande par un Français », *Spectateur*, T.XII, octobre 1799

Relation abrégée du voyage de La Peyrouse, pour faire suite à l'abrégé de l'histoire générale des voyages de Laharpe, Leipzig 1799 (sans nom d'auteur).

« Considérations sur la prééminence des deux langues allemande et française », *Spectateur*, T.XIV, avril 1800

« Lettre de M. de V. sur l'article du Mercure de France », *Spectateur*, T.XVI, décembre 1800

Philosophie de Kant ou principes fondamentaux de la philosophie transcendantale, Metz, chez Collignon, 1801

Philosophie de Kant. Aperçu rapide des bases et de la direction de cette philosophie, Fructidor an 9 (1801)

Figures d'Homère, dessinées d'après l'antique par Henri-Guillaume Tischebein, avec les explications de Chrétien Gottlob Heyne, mises en français par Charles Villers, Metz, Collignon, 1802 à 1806

Lettre de Charles Villers à Georges Cuvier de l'Institut national de France, sur une nouvelle théorie du cerveau par le Docteur Gall; ce viscère étant considéré comme l'organe immédiat des facultés morales, Metz chez Collignon, 1802

- Traduction allemande par un disciple de Gall, Leipzig 1803
- Retravaillé par un Dr. Leune (?) de Leipzig « qui ne veut pas passer pour l'avoir traduit », sous le titre der Gall'schen Theorie über das Gehirn .., Leipzig chez Hinrichs, 1807 (Cf. annotations de Villers sur un exemplaire de la bibliothèque de Göttingen).

Appel aux officiers français de l'armée de Hannovre, qui peuvent et veulent mettre à profit le loisir de leur position, Lübeck 1803.
- *Aufruf an die französischen Officiere der Armee von Hannover, welche die Musse ihrer jetzigen Lage benutzen können und wollen*, traduction par Dr. F. Meyer, Hamburg, chez F.H. Nestler, 3 juillet 1803
- *Zuruf an die Herren Officiere der französischen Armee im Hannoverischen die von ihrer Musse in ihrer jetzigen Position Nutzen ziehen wollen und können*, traduction par Ch. L. Wittig, Hannover 1803

Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther, ouvrage qui a remporté le prix sur cette question proposée dans la séance publique du 15 germinal, an X, par l'Institut national de France: « Quelle a eté l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différens Etats de l'Europe, et sur le progrès des lumières? » Paris, Heinrichs; Metz, Collignon, an XII - 1804
- *Darstellung der Reformation Luther, ihres Geistes und ihrer Wirkungen,* von Charles Villers. Aus dem Französischen nach der 2ten Ausgabe übersetzt von N.P. Stampeel, Leipzig 1805
- *Versuch über den Geist und den Einfluß der Reformation Luthers,* von Karl Villers, nach der 2ten. Ausgabe übersetzt von Karl Friedrich Cramer. Mit einer Vorrede und Beylage einiger Abhandlungen von H.P.K. Henke, Hamburg, 1805

Esquisse de l'histoire de l'Eglise, depuis son fondateur jusqu'à la réformation, pour servir d'Appendice à *l'Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, 1804

« Sur la manière essentiellement différente dont les Poètes français et les allemands traitent l'Amour », *Polyanthea, ein Taschenbuch für das Jahr 1807*, herausgegeben von Karl Reinhard, 1806
- « Fragments supplémentaires », in *Le Conservateur*, Amsterdam, décembre 1807
- *Erotique comparée*, suivie des *Fragments supplémentaires*, publiée par E. Eggli, dans *L'Erotique comparée de Charles de Villers*, Paris 1927
- «Von dem wesentlich verschiedenen Charakter der erotischen Poesie bei den Franzosen und Deutschen», nach Herrn Karl v. Villers, par Dr. Fr. G. Zimmermann, in *Vaterländisches Museum,* 3e cahier, 1810

Combat de Lubeck, le 6 novembre 1806, Lübeck 1806

Lettre à Madame la Comtesse F... de B ... contenant un récit des événements qui se sont passés à Lubeck dans la journée du jeudi 6 novembre 1806, et les suivantes, Amsterdam 1807

- *Brief an die Gräfin F .. de B . , enthaltend eine Nachricht von den Begebenheiten, die zu Lübeck an dem Tage Donnerstag den 6ten November 1806 und folgenden... vorgefallen sind*. Aus dem Französischen übersetzt. Amsterdam, in der Industrie und Kunst-Buchhandlung, 1807

Discours prononcé à la fête anniversaire du couronnement de Napoléon le Grand, 2 décembre 1806 traduit de l'allemand de Henke, à Bronswick 1807

Essai sur l'influence des croisades. Ouvrage qui a partagé le prix sur cette question, proposée, le 11 avril 1806, par la classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut de France : Examiner quelle a été l'influence des croisades sur la liberté civile des peuples de l'Europe, sur leur civilisation, sur les progrès des lumières, du commerce et de l'industrie, par A.H.L. Heeren. Traduit de l'allemand par Charles Villers. Paris Treuttel&Würtz 1808

« Les deux Europes, la foire de Leipsick et Jean Paul », in *Le Conservateur, journal de littérature, des sciences et des beaux-arts*, Amsterdam, mai 1808, 6e vol.

Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante, en particulier du royaume de Westphalie, imprimerie royale de Cassel, 1808
- Traduction par F.H. Hagena, Lübeck chez Niemann, 1808
- Traduction par Niemeyer, Marburg

Doléances des peuples du continent au sujet de l'interruption du commerce, traduit de l'allemand de Reimarus, Amsterdam et Paris, 1808

Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne. Rapport fait à la 3e classe de l'Institut de France, Amsterdam et Paris 1809

Lettre à Monsieur L. de Sévelinges sur la tragédie allemande et quelques autres points de controverse; commentaire sur trois strophes de Schiller, 1809

« Antwort auf eine Anfrage. Réponse au secrétaire de l'Académie de Dijon sur la question: La nation francaise mérite-t-elle le reproche de légèreté que lui font les nations étrangères? », *Morgenblatt für Gebildete Stände*, Extra-Beylage Nro 6, 16 mai 1810

Kleiner Vor-Catechismus; oder Lehre des Edlen und Guten, für Kinder. In 6 Gesprächen, Lübeck 1810

« Précis historique de la vie de Martin Luther, traduit du latin de Mélanchton avec des notes », *Almanach des Protestants*, Strasbourg 1810

« Lettre de M. Charles Villers, correspondant de l'Institut de France, à M. Millin, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, sur un Recueil d'anciennes Poésies allemandes », *Magasin encyclopédique*, T.V, septembre 1810

Lübecks Aussichten bei der neuen Ordnung der Dinge, Discours du 25 décembre 1810

Exposition de la nature et des effets limités de la communauté des biens entre époux, suivant le droit de Lübeck, Cassel 1811

Mémoire sur cette question, savoir: si la femme d'un failli est tenue, généralement et dans tous les cas de payer les dettes de son mari, d'après le droit de Lübeck, Cassel, 1811

- *Promemoria, betreffend einen Irrtum in der Auslegung eines wichtigen Artikels der Lübeckschen Statuten*, 2 nov. 1810
- *Rüge eines höchst auffallenden Irrtums in Auslegung der lübischen Statuten*, 20 Januar 1811
- *Gibt es nach Lübischen Rechten eine communis bonorum und besonders daraus hergeleitete allgemeine Verpflichtung der beerbten Ehefrau für die Schulden ihres Mannes?* 27 Januar 1811

« De l'Allemagne. Par Mme la baronne de Staël-Holstein ». *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, XXXIV, 26 février 1814

« Introduction ». *De l'Allemagne*, par Mme de Staël, Leipzig 1814

Très-humble Représentation de Charles de Villers, 2 avril 1814

De la fausse gloire et de la fausse liberté, deux erreurs morales à détruire pour le repos et le bonheur de la France, 1814

Sur le système continental. 1814

Hundert und etliche Fanfaronaden des Corsikanischen Abentheurers Napoleon Buona-Parte, Ex-Kaisers der Franzosen, par Ch. de Villers et Friedrich Saalfeld, Leipzig und Altenburg , chez Brockhaus, 1814

Considérations sur les prisonniers de guerre, 1814

Constitution des trois villes libres-anséatiques Lubeck, Brêmen, Hambourg. Avec un mémoire sur le rang que doivent occuper ces villes dans l'organisation commerciale de l'Europe, Leipsic, chez Brockhaus, 1814

Précis historique sur la présentation de la confession d'Augsbourg à l'empereur Charles-Quint, par plusieurs Princes, Etats et Villes d'Allemagne, Strasbourg 1817

III. Correspondance publiée. Villers et ses amis

Briefe an Ch. de Villers von Benj. Constant, Görres, Goethe, Jac. Grimm, Guizot, F.H. Jacobi, Jean Paul, Klopstock, Schelling, Mad. de Staël, J.H.Voss und vielen Anderen. Auswahl aus dem handschriftlichen Nachlasse des Ch. de Villers, herausgegeben von M. ISLER Hamburg 1879

Separat-Abdruck aus der zweiten Ausgabe, Karl F. Reinhard's Briefe an Ch. de Villers, Hamburg 1883

Lettres de Benjamin Constant à Prosper de Barante, éditées par le baron de BARANTE, *Revue des deux mondes,* T. 34, 15 juillet, 1er août 1906, p. 240-272 et 528-567

Lettres à un ami. Cent onze lettres inédites à Claude Hochet, publiées avec une introduction et des notes par Jean MISTLER. Neuchâtel 1949 (lettres de Mme de Staël et B. Constant)

Briefwechsel zwischen Goethe und Reinhard in den Jahren 1807 bis 1832. Tübingen 1880

Ausgewählte Werke und Briefe von J. Görres, Hrsg . von Wilhelm SCHELLBERG, Kempten und München 1911, Bd 2: Briefe (lettres de Görres à Villers)

Aus F.H. Jacobi's Nachlaß, hrsg. von Rudolf ZOEPPRITZ, Leipzig 1869, 2 Bde.

M. ISLER, «Ungedruckte Briefe von Jean Paul», in: *Das Magazin für die Literatur des In- und Auslandes*, Jg .53 Bd. 106, 1884

GERANDO, D. de (fils), *Lettres inédites et souvenirs biographiques de Mme Récamier et de Mme de Staël*, Ed. F.Blanc, Metz 1864 / Paris, Metz. Renouard 1868

«Briefe aus dem Kantkreise», publiées par VAIHINGER in: *Altpreußische Monatsschrift*, Bd. XVII 1880 (lettres de Rink à Villers)

R. de LUPPÉ, *Mme de Staël et J.B. Suard. Correspondance inédite* (1786-1817), Droz, Genève 1970

SOLOVIEFF, Georges, *Choix de lettres à Mme de Staël*, 1970 (Villers à Mme de Staël)

PANGE (Mme de), « Une lettre inédite de Ch. de Villers à Mme de Staël », suivie d'un texte inédit de Mme de Staël sur Jean-Paul Richter, *Cahiers Staëliens*, Nlle série, No 7, avril 1968

Joseph von Görres, *Gesammelte Schriften* in 8 Bd.,Abt. 2. Gesammelte Briefe, Hrs . von Franz BINDER, München 1874 (Bd. 8 lettres de Villers à Görres)

Goethe-Jahrbuch, Bd. XX, 1899 (lettres de Villers à Goethe)
Bd. XVIII, 1897 (lettre de Reinhard à Villers) Bd. VIII, 1887 (lettre de Mme de Staël à Goethe)

Briefe von und an Klopstock, Hrsr;.von J.M. LAPPENBERG, Braunschweig 1866 (lettres de Villers à Klopstock)

« Les lettres de Charles de Villers à Jean de Muller », publication d'E.EGGLI, *Revue de littérature comparée*, 1922, p. 96-112, 449-471, 612-621

PERTHES gesammelte Werke (lettres de Villers à Perthes)

E. FORSTER, *Denkwürdigkeiten aus dem Leben von Jean Paul Friedrich Richter*, 4 Bd. München 1863 (Bd. 3 lettre de Villers à Jean Paul)

Lettres de Villers à Jean Paul, dans: Cl. PICHOIS, *L'image de Jean Paul Richter dans les lettres françaises*, 1963

W. von BIPPEN: «Briefe von Carl v. Villers an Johann Smidt und einige andere Mittheilungen über Villers' Beziehungen zu Bremen und den Hansestadten», in: *Bremisches Jahrbuch*, Bd. IX, 1877

Briefe von Jacob Grimm an Hendrik Willem Tydemann, Hrsg. von Ales REIFFERSCHEID, Heilbronn 1883 (Lettres de Villers à Tydemann p. 109-118)

IV.Etudes sur Villers, biographies, articles

ARCHENHOLZ, «Aufsatz des Herrn Villers», in: *Minerva* Juni 1800

BALDENNE, Fernand, « Un précurseur lorrain de Madame de Staël. Charles de Villers », in: *Le pays lorrain et le pays messin*, No 11, 6e année, 20 nov. 1909

BALDENSPERGER, Fernand, « Un déraciné de l'an IV », in: *La semaine littéraire*, Genève, 24 oct. 1908, p. 505-507
- « Une définition de la poésie romantique par Ch. de Villers », in : *Revue de philologie française et de littérature*, T.XVI, 1er et 2e trimestre 1902

BEGIN, Emile Auguste: Article Villers, Biographie de la Moselle, T. IV, Metz 1832
- Villers, Madame de Rodde et Madame de Staël, Metz 1839

BERR DE TURIQUE, Michel; Notice sur Ch. de Villers, Mercure de France et Magasin encyclopédique, avril 1815

BIPPEN, W. von, «Carl von Villers und seine deutschen Bestrebungen», in: *Preußische Jahrbücher*, Bd. ZXVII, 1871, S. 288- 307

BOURDEAU, J., « Charles de Villers et Mme de Staël », in: *Journal des Débats politiques et littéraires*, 14 et 15 avril 1880

BOY-ED, Ida, «Von einem, der uns liebte», in: *Der Tag*, Berlin, 13 Feb. 1915
- «Von einem Franzosen, der uns verstand», in: *Hamburger Nachrichten*, 21 Feb. 1915

BRAUBACH, Bernhard, *Villers' Lebensgeschichte*, Diss. 1919, 114 pages et 77 de notes. 1 exemplaire dactylographié, Handschriften -Abteilung der Universitätsbibliothek Göttingen.

EGGLI, E., *L'«Erotique comparée» de Ch. de Villers*, Paris 1927, suivi du texte de *l'Erotique comparée* et des *Fragments supplémentaires.*

EVERS, A., *Auch ein Franzose*, Breslau 1889, 2 Bd.

GAUTIER, Paul, « Un idéologue sous le Consulat et le Premier Empire », in *Revue des deux mondes*, T. 2, 1er mars 1906, p. 128-152

GÖRRES, Joseph von, «Villers' Nachruf», in: *Rhein. Merkur*, No 206, 11. März 1815

GRÄTER, M., « Charles de Villers und Mme de Staël. Ein Beitrag zur Geschichte der literarischen Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich», Teil I. in: *Wissenschaftliche Beilage zum Programm des Gymnasiums zu Rastenburg*, Ostern 1881

Die Grenzboten, Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst: «Karl von Villers und Frau von Staël», article signé W. L., viertes Vierteljahr 1899, S. 27-35

KOHN, M., «Ein geistiger Vermittler zwischen Deutschland und Frankreich», in: *Deutschland* 22, 1890 (cité dans la Bibliography of Comparative Literature, mais introuvable en Allemagne fédérale et en RDA).

LEHMANN, Oberstleutnant a. D., «Charles François Dominique de Villers und seine Beziehungen zu Göttingen». *Protokolle über die Sitzungen des Vereins für die Geschichte Göttingens*, 1898, S. 110-120

MEUSEL, J. G., *Das gelehrte Teutschland im 19. Jahrhundert*, Lemgo 1812, Bd. 16, article Villers, p.92-93

POIRIER (Abbé), *Documents généalogiques du Pays messin*. Article « de Villers »

PÜTTER, Jh. Steph., *Versuch einer Gelehrten-Geschichte von der Georg-Augustus-Universität zu Göttingen*, fortgesetzt von Saalfeld und Oesterley, Article «Villers», Theil III, Göttingen 1820, S. 124 -128

SANDER, *Allgemeine Deutsche Biographie*, Article «Villers» Bd. XXXIX, S. 708-714

SEILLIÈRE, Ernest, « Charles de Villers », *La Revue de Paris*, 9e année, T.V, 1er oct. 1902 p.595-618

SEVENIG, Nikolaus, «Charles de Villers, ein verkannter Vorläufer der Frau von Staël. Seine Bedeutung für das Buch De l'Allemagne.» *Programm Diekirch* 1909

STAPFER, Ph.A., Article «Villers», *Biographie Universelle* Michaud, T. 43 p. 505-512

TRIBOUT, Henri, *Un précurseur du 3e Reich. Charles François Dominique de Villers (1765-1815)*, Nancy 1936

ULRICH, M.O., *Charles de Villers, sein Leben und seine Schriften. Ein Beitrag zur Geschichte der geistigen Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich*, Leipzig 1899. Suivi de la *Lettre à Mlle D.S.* par Charles de Villers.

VAIHINGER, Hans, «Villers' Bericht an Napoleon über die Kantische Philosophie», mitgeteilt von K. Vorlander, in: *Kantstudien*, herausgegeben von Dr. H.Vaihinger, Bd.III, Heft I, 1898-1899

WITTMER, Louis, *Charles de Villers, 1765-1815. Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne et un précurseur de Mme de Staël*, Genève 1908
- *Quelques mots sur Charles de Villers et quelques documents inédits*, Genève 1909

WOHLWILL, A., «Karl von Villers und die Hansestädte, insbesondere während der Hamburger Konferenzen vom Herbst 1809», in: *Hansische Geschichtsblätter*, Bd.15 1909, S. 483-507

- «Weitere Mitteilungen über die Beziehungen von Ch. de Villers zu den Hansestädten», in: *Hans. Gesch. Blätter* Bd .16, 1910, S. 292-299

WURM, Christian Friedrich, «Beiträge zur Geschichte der Hansestädte in den Jahren 1806-1814, aus den nachgelassenen Schriften von Carl von Villers», in: *Programm des Akademischen Gymnasiums*, Hamburg, 1845

Zeitgenossen: Article «Villers», signé B.A., 2. V. Heft, 1817-1818, S. 53-77, Chez Brockhaus, Leipzig und Altenburg.

V. Documents. Ouvrages, études, articles de l'époque, sur l'époque, ou d'ordre général.

ANONYMES:
- *Kant jugé par l'Institut et observations sur ce jugement par un disciple de Kant*, Paris, an X (attribué parfois à tort à Villers)
- «Börne als Vermittler zwischen Deutschland und Frankreich», in: *Blätter für Literarische Unterhaltung*, März 1836

ADLER, M., Börne, «Deutschland und Frankreich», *Revue rhénane*, Mainz, 1922

ANCILLON: *Mélanges de littérature et de philosophie*, 1809 2 vol.

BALDENSPERGER, Fernand, *Le mouvement des idées dans l'Emigration française*, 2e éd. Paris 1924
- « La littérature des émigrés français de 1789 à 1815 », in: *Le Flambeau*, Bruxelles, 1924
- « Goethe et les émigrés français à Weimar », *Revue germanique*, janvier-février 1911
- « Klopstock et les émigrés français à Hambourg », *Revue d'histoire litt. de la France*, janvier-mars 1913

- *Alfred de Vigny, Contribution à sa biographie intellectuelle,* Paris 1912 (p. 159-176: « Le Songe de Jean Paul dans le romantisme français »)

BASTIAN, Maurice, *Madame de Staël en Allemagne, d'après des documents nouveaux*. Ed. Oberthur, Genève 1939

BÉGUIN, Albert, *L'âme romantique et le rêve*, 1937
- « Le romantisme allemand. Etudes et textes », in: *Cahiers du sud*, mai-juin 1937
- « Le songe de Jean Paul et Victor Hugo », in : *Revue de litt. comparée*, 1934, p. 703

BENZ, R., *Die deutsche Romantik*, 5. Aufl. 1956

BERSOT, *Le mesmérisme*, Paris 1877

BIPPEN, Wilhelm von, *Eutiner Skizzen. Zur Cultur- und Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, Weimar 1859

BLENNERHASSET (Lady): *Mme de Staël et son temps*, Traduction Dietrich, 1890

BÖTTIGER: *Literarische Zustände und Zeitgenossen*, Leipzig 1838

BONSTETTEN, Ch. Victor de, *L'homme du midi et l'homme du nord, ou l'influence du climat*, Genève 1824

BOUCHER, H., *La Révolution de 1789 vue par les écrivains allemands ses contemporains*. Paris 1954

BREITIGER, H., *Die Vermittler des deutschen Geistes in Frankreich*, Zürich 1876

BULOZ, F., « De l'Allemagne », in : *Revue des deux mondes*, 15 avr. 1835, p. 259

CARO, E.M., « Les deux Allemagnes. Mme de Staël et Henri Heine », in : *Revue des deux mondes*, 1er nov. 1871 p. 5

CARRÉ, H., *La noblesse de France et l'opinion publique au 18e siècle*, Paris 1920

CARRÉ, Jean-Marie, *Les écrivains français et le mirage allemand*, 1947
- « L'Allemagne vue par les écrivains français du XIXe siècle ». In : *Revue rhénane*, Mainz, 1928-1929

CARTIER, Julia, *Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne: Gérard de Nerval*, 1904

CHATEAUBRIAND, F.R., *Le génie du christianisme*, nouvelle édition, Paris 1879

CHÊNEDOLLÉ: *Souvenirs*, Œuvres complètes, éd. Par Ch. A. Sainte-Beuve, Paris, Didot 1864
- *Esprit de Rivarol*, 1808

CONSTANT, B., *Journal intime*, précédé du *Cahier rouge* et d'*Adolphe*, édité par J. Mistler, éd. du Rocher 1945

- *Wallstein*, éd. critique publiée par Jean René Derré. Paris 1965

COUSIN, Victor, « Souvenirs d'Allemagne », dans *Fragments philosophiques*, Paris 1857

CRAMER, C.F., *Individualitäten aus und über Paris*, von C.F. Cramer und seinen Freunden, Amsterdam und Paris 1806

DIEM, H., *Das Bild Deutschlands in Chateaubriands Werk*. Diss. Zürich 1935

DROZ, Jacques, *Le romantisme politique en Allemagne*, Paris. A. Colin 1963
- *L'Allemagne et la Révolution française*, Paris 1949

DU CASSE, *Les rois, frères de Napoléon Ier*, Paris 1883

DUPOUY, Aug., *France et Allemagne; littératures comparées*, Paris 1913

DURAND, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Bordas 1967-68

EBEL, Wilhelm, *Catalogus Professorum Gottingensium*, Göttingen 1962

EGGLI, Ed., «Un émigré germanisant, l'Abbé Hubert (1760- 1842)», in: *Mélanges offerts à Baldensperger*, 1930, I

ETTLINGER, Joseph, *Benjamin Constant, Der Roman eines Lebens*, Berlin 1909, bei Fleischel & Co.

FABRE, Jean, *Lumières et romantisme, énergie et nostalgie de Rousseau à Mickiewicz*, Paris, Klincksieck 1963

FAGUET, Emile, *Politiques et moralistes du dis-neuvième siècle*, Paris 1891
- « Le cosmopolitisme littéraire ». *Revue bleue*, 1er avril 1893

FICHTE, J.G., *Sammtliche Werke*, 8 Bd. Berlin 1845-1846

FÖRSTER, Ernst, et Otto, Chr., *Wahrheit aus Jean Pauls Leben*, 8 Bd. 1826-1833, 7. Heftlein, Breslau.

FOLKIERSSKI, Wladyslaw, *Entre le classicisme et le romantisme. Etude sur l'esthétique et les esthéticiens du XVIIIe siècle*. Paris, Ed. Champion, 1925

FRANÇOIS, Alexis, « Où en est "Romantique"? », in: *Mélanges Baldensperger*, 1930, I

GARAT, *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits et sur le XVIIIe siècle*, Paris 1820

GAUTIER, Paul, « Chateaubriand et Mme de Staël, d'après les lettres inédites de Chateaubriand », in *Revue des deux mondes*. 1er oct. 1903, p. 632
- *Madame de Staël et Napoléon*, Paris 1904
- «Les deux Allemagne de Mme de Staël» in *Revue des deux mondes*, 15 février 1930, p. 921

GAUTIER, Th., *Histoire du romantisme*, 1895

GAXOTTE, Pierre, *Paris au XVIIIe siècle*, Arthaud 1968

GERSTENBERG, H.W. von, *Ugolino*, 1768
- «Gemeinschaftliches Princip der theoretischen und praktischen Philosophie», 1802, in: *Gerstenbergs Vermischte Schriften*, von ihm selbst herausgegeben, 3 Bd. Altona 1816, Bd. III

GLAESENER, Henri, *La révélatrice d'un peuple*. Académie royale de Belgique, Bruxelles 1921

GLEIM, Betty, *Randzeichnungen zu dem Werke der Frau von Staël über Deutschland*, Bremen 1814

GODECHOT: *La pensée révolutionnaire en France et en Europe 1780-1799*, Paris 1963

GÖCKE, R.et ILGEN, Th., *Das Königreich Westphalen, 7 Jahre französischer Fremdherrschaft im Herzen Deutschlands*, 1807-1813. Düsseldorf 1888

GÖRRES, Joseph von, *Ausgewählte Werke und Briefe*, Hrsg. von W. Schellberg, Kempten und München 1911, 2 Bd.

GOETHE, J.W. von, *Sämtliche Werke*, DTV Gesamtausgabe

GÖTZE, Alf., *Ein fremder Gast. Frau von Staël in Deutschland*, 1803-1804, Iéna 1928

GRAPPIN, P., *La théorie du génie dans le préclassicisme allemand*, Paris 1 952

HARKENSE & HENNECKE, *Beiträge zur Geschichte der Emigranten in Hamburg, I, Das französische Theater*, Hamburg 1894-1896

HAUSSONVILLE (Comte d'), *Mme de Staël et l'Allemagne*, 1928
- *Mme de Staël et M. Necker d'après leur correspondance inédite*, 1925
- « Mme de Staël à Metz ». *Revue des deux Mondes*, T. 18, 1er décembre 1913, p. 558-583

HAYM, R., *Die romantische Schule*, 5. Auf. 1928

HAZARD, Paul, « Le spectateur du nord », in : *Revue d'histoire litt. de la France*, 1906
- *La pensée européenne au XVIIIe siècle. De Montesquieu à Lessing*, Paris 1963

HEINE, Heinrich, *Heines Werke in fünf Bänden*, Aufbau-Verlag, Berlin und Weimar 1967
- *De l'Allemagne depuis Luther*, Ed. Michel Lévy, Paris 1855

HEINSE, J.W., *Ardinghello und die glücklichen Inseln*, 1794
- *Sämmtliche Werke*, 1904-1813, Hrs . von Carl Schinddekopf. Bd. 4

HEISS, H., *Die Romantik in den romanischen Literaturen*, 1930

HENNING, Ian A., *L'Allemagne de Mme de Staël et la polémique romantique. Première fortune de l'ouvrage en France et en Allemagne, 1814-1830.* Paris, Champion 1929

HENRIOT, E., « Goethe et les émigrés français », in: *Le Temps*, 5, 1, 1932

HETTNER, H., *Die Sturm und Drang-periode*, Berlin 1894

HOLZHAUSEN, *Les Allemands à Paris sous le Consulat*, Paris, Berger-Levrault 1914

HONEGGER, J.J.: *Kritische Geschichte des franzosischen Kultureinflusses*, Berlin 1875

HUCH, R., *Die Romantik*, 1951

HUGO, Victor, *Le Rhin*, Paris, Hetzel, 1890
- *William Shakespeare*, Paris 1864

HUMBOLDT, W. von, *Tagebuch*, Hrsg. A. Leitzmann, 1894

JACOBI, F.H., *Über das Unternehmen des Kritiscismus die Vernunft zu Verstande zu bringen*, Jacobi's Werke, Bd.3

JORET, Ch., *Les rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789*, Paris, 1884
- *Mme de Staël et la cour littéraire de Weimar*. Annales. de la faculté des lettres de Bordeaux, 1899-1900

JOURDA, P., « L'exotisme dans la littérature française depuis le romantisme: l'Allemagne » in : *Revue des cours et conférences*, 15, 12, 1936

JOYAU, E., « De l'introduction en France de la philosophie de Kant », in : *Revue philosophique*, VII, 1893 p. 85

KANT, I., *Zum ewigen Frieden*, Hrsg von K. Vorlander, 1919
- Sämtliche Werke, Hrsg. von K. Vorlander, 9 Bd.+ Supplementband, 1926

KEIL, Richard und Robert, *Goethe, Weimar und Iéna im Jahre 1806*, 1893

KLEINSCHMIDT, Arthur, «Zur Geschichte der Universität Göttingen unter Jerôme», in: *Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen*, 1891, S.199
- *Geschichte des Königreichs Westfalen*, Gotha 1893

KLUCKHOHN, P., *Das Ideengut der Romantik*, 1942

KLUG, C., *Geschichte Lübecks während der Vereinigung mit dem französischen Kaiserreiche, 1811-1813*, Lübeck 1856-1857

KORFF, H.A., *Geist der Goethezeit*, 2 Bd. 1957, 4. Aufl.

LANG, W., *Graf Reinhard, ein deutsch-französisches Lebensbild*, Bamberg 1896

- «Aus Karl Fr. Reinhards Leben. Am Hofe König Jerome's». in: *Deutsche Rundschau*, T.82, 1895

LAVERNE, L.M.P. Tranchant de, *Lettre à M. Charles Villers relativement à son Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther*, Paris an XII (1804), Heinrichs et Levrault

LE BRETON, André, *Rivarol*, Thèse 1895

LERMINIER, Eugène, *Au-delà du Rhin*, 1835, 2 vol.

LESCURE, de, *Rivarol et la société française pendant la Revolution et l'émigration*, Paris, Plon 1883

LEVY-BRÜHL, Lucien, L'Allemagne depuis Leibniz, Paris 1890

LUGINBÜHL, R., *Ph. A. Stapfer*, Basel 1887

LUPPÉ, Nobert de, *Les idées littéraires de Madame de Staël et l'héritage des lumières, (1795-1800)*, Paris 1969

MALLET. Ch., *Napoléon Ier, Mme de Staël et les émigrés de Coppet*, Genève 1859

MANGOURIT, A.B., *Voyage en Hanovre*, Paris 1805

MAY, G., *De J. J. Rousseau à Mme Roland. Essai sur la sensibilité pré-romantique et révolutionnaire*, 1964

MEINERS, Christoph, *Über den thierischen Magnetismus*, Lemgo 1778
- *Kurze Geschichte und Beschreibung der Stadt Göttingen und der umliegenden Gegend*, Berlin 1801
- *Kurze Darstellung der Entwickelung der hohen Schule des protestantischen Teutschlands, besonders der hohen Schule zu Göttingen*, Göttingen 1808

MEISSNER, F., *Der Einfluß des deutschen Geistes auf die französische Litteratur des XIX. Jahrhunderts*, Leipzig 1893

MEJER, Otto, *Kulturgeschichtliche Bilder aus Göttingen*. Linde, Hannover 1889

MEYER, F.J.L., *Briefe aus der Hauptstadt und dem Innern Frankreichs*, 1803

MICHELET Jules, *Introduction à l'Histoire Universelle*, Paris Hachette 1831

MINDER, Robert: *Un poète romantique allemand, Ludwig Tieck*, Paris 1936
- *Allemagnes et Allemands*, Paris, Seuil, 1949
- « Quelques remarques sur Madame de Staël et la circulation des thèmes littéraires entre l'Allemagne et la France », in: *La nouvelle Clio*, Bruxelles, T.X, fasc. 1958-1960 p. 99

MITTEILUNGEN des Vereins für Lübeckische Geschichte und Altertumskunde, 1.Heft, 1883

MONCHOUX, André, *L'Allemagne devant les lettres françaises, de 1814 à 1835*, Paris, Colin 1953
- « Madame de Staël, interprète de Kant » in : *Revue d'histoire littéraire de la France,* Janvier-mars 1966, p. 71 (N° sur B. Constant et Mme de Staël)

MONGLOND, A., *Le préromantisme français*, 2 vol. 1930

MOREAU, P., « Le romantisme », dans *Histoire de la littérature française*, publiée sous la direction de J.Calvet, T.VIII, 1932
- *Le classicisme des romantiques*, 1932

MOREL, L., *Goethe et les Français de passage*, Zürich 1901
- « L'influence germanique chez Mme de Charrière et chez B. Constant », in : *Revue d'histoire littéraire de la France*, oct-déc. 1911

MORF, M.H., «Die französische Litteratur zur Zeit des ersten Kaiserreiches», in: *Sonntagsblatt des Bunds.*10 nov. 1895

MORNET, Daniel, *Le romantisme en France au XVIIIe siècle*, Paris, 1932
- *La pensée française au XVIIIe siècle*, Paris, Colin 1969
- *Le sentiment de la nature en France de J. J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris 1907
- « Le XVIIIe siècle », dans: *Histoire de la littérature française*; sous la direction de J. Bédier et P. Hazard, 1924

MORSIER, E.de, « Un écrivain franco-allemand, Louis Boerne 1786-1837 », in : *Grande Revue*, 1902

MORTIER, Roland, « Une revue germanisante sous l'Empire, les Archives littéraires de l'Europe, 1804-1808 » In : *Revue de littérature comparée*, Paris 1er trimestre 1951, p 43
- *Clartés et ombres du siècle des lumières. Etudes sur le XVIIIe siècle littéraire*, Droz, Genève 1969

MÜLLER, Franz-Walter, «Deutsche und Französische Romantik», dans: *Die deutsche Romantik im französischen Deutschlandbild. Fragen und Fragwürdigkeiten*, Braunschweig 1957 (Schriftenreihe des internationalen Schulbuch- Instituts, Hrsg von Georr, Eckert und Otto Ernst Schüddekopf).

NEWALD, Richard: *Geschichte der deutschen Literatur*, hrg. von H. de Boor und R. Newald, Band 6, 1.Teil, Ende der Aufklärung und Vorbereitung der Klassik. München 1964, 4. Aufl.

PANGE, Pauline Comtesse Jean de, *Mme de Staël et la découverte de l'Allemagne*, Paris 1929
- *A.W. Schlegel et Mme de Staël*, Paris 1938

PERTHES, Cl.Th., *Friedrich Perthes Leben*

PICAVET, Fr., *Les idéologues. Essai sur l'histoire des idées et des théories scientifiques, religieuses, etc. en France depuis 1789*, Paris 1891

- *La philosophie de Kant en France de 1773 à 1814*, Avant-propos de la *Critique de la raison pratique* (traduction). 2e éd, Paris 1902
PICHOIS, Claude, *L'image de Jean-Paul Richter dans les lettres françaises*, Paris 1963 (en appendice 2 lettres de Villers à Jean Paul).

PICHOIS, Cl. et ROUSSEAU, A.M., *La littérature comparée*. A.Colin, Paris 1967

POEL, Peter, *Bilder aus vergangener Zeit*, 1884

POMEAU, René, *L'Europe des lumières, cosmopolitisme et unité européenne au XVIIIe siècle*, Paris, Stock 1966

Le PRÉROMANTISME: Hypothèque ou hypothèse? Actes du colloque de Clermont-Ferrand, présentés par P. Viallaneix, Klincksiek 1975.

QUINET, E., « Poètes allemands. Henri Heine », in *Revue des deux mondes*, 15 fév. 1834
- *Allemagne et Italie*, Œuvres complètes T. VI
- *France et Allemagne*, Paris 1867

RAMBAUD, Alfred: *L'Allemagne sous Napoléon Ier*, 1874

RAS, G., «Börne als Vermittler deutscher und französischer Kultur», in: *Neophilologus*, Groningen, No 3, 1918

REHBERG, A.W., *Zur Geschichte des Königreichs Hannover in den ersten Jahren nach der Befreiung*. Göttingen 1826

REICHARDT, *Un hiver à Paris sous le Consulat*, D'après les lettres de J.F. Reichardt par A. Laquiante, Paris 1896

REINACH, Jos. « De l'influence intellectuelle de l'Allemagne sur la France » in : *Revue bleue*, 4. 5. 1878

RENAN, Ernest, *L'avenir de la science. Pensées de 1848*, Paris, Calmann-Lévy

REYNAUD, Louis, *Histoire de l'influence française en Allemagne*, 1915
- *L'influence allemande en France aux 18e et 19e siècles*, Paris 1922
- *Français et Allemands. Histoire de leurs relations intellectuelles et sentimentales*, 1930, Fayard
- *Le romantisme, ses origines anglo-germaniques*, 1926

RICHTER, Jean Paul Friedrich: *Sämtliche Werke*, Hist. kritische Ausgabe, Hrsg von der Preuss. Akademie der Wissenschaften, Weimar 1927 ff.

RIST, Johann Georg, *Schönborn und seine Zeitgenossen*, Hamburg 1836

ROD, Ed., *Les Allemands à Paris*, Paris 1880

ROSIERES, Raoul, « La littérature allemande en France de 1750 à 1800 » in : *Revue politique et littéraire*, T. 32, 2e semestre 1883

ROSSEL, Virgile, *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris 1897
- « La littérature allemande en France au XVIIIe siècle », in : *Revue d'Hist. Litt. de la France* 1895
- *Histoire de la littérature française hors de France*, 7 vol. Lausanne 1895. Vol.5: Allemagne

SAALFELD, Friedrich, *Geschichte der neuesten Zeit*, Göttingen, 1821

SAINTE-BEUVE, Charles Augustin, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, Paris, Garnier, 1861, 2 vol.
- « Camille Jordan et Mme de Staël » dans: *Nouveaux lundis*, Paris 1893, T. 12
- Portraits contemporains, éd. 1846
- Poètes et romanciers modernes de la France. Chênedollé. Revue des Deux-Mondes 1849

SCHLEGEL, A.W., *Kritische Schriften und Briefe*, Hrsg. von Edgar Lohner, Stuttgart 1962-1967

SCHLEGEL, Fr., *Lucinde*, Hrsg. von K.K. Polheim, Stuttgart, Reclam, 1963

SCHLEIERMACHER, Fr., *Gelegentliche Gedanken über Universitäten im deutschen Sinne*, Berlin 1808

SCHLÖZER, Leopold von, *Dorothea von Schlözer, ein deutsches Frauenleben um die Jahrhundertwende, 1770-1825*, Göttingen 1937

SCHNEIDER, Jean, *Histoire de la Lorraine*, P.U.F. 1951

SCHULTZ, F., *Klassik und Romantik der Deutschen*, 1952, 2. Aufl.

SÉNAC DE MEILHAN, *L'émigré*, 1797

SERVIERES, G., *L'Allemagne française sous Napoléon Ier, d'après des documents inédits*, Paris 1904

SISMONDI, *De la littérature du midi de l'Europe*, 1813

SOUMET, Alexandre, *Les scrupules littéraires de Mme la baronne de Staël-Holstein, ou réflexions sur quelques chapitres du livre De l'Allemagne*, 1814

SOURIAN, Eve, *Mme de Staël et Henri Heine. Les deux Allemagnes*, thèse, Didier 1974

STAËL (Mme de): *De l'Allemagne*, Paris et Leipzig 1814, chez F.A.Brockhaus, 4 vol. Introduction par Ch. de Villers, et réédition de l'article en allemand publié par Villers dans les *Göttingische Gelehrte Anzeigen*.
- *De l'Allemagne*, éd. Garnier Flammarion 1968
- *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris 1800
- *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*, édité par John Viénot, Paris 1906

- *Dix années d'exil*, publ. par P. Gautier, 1904
- *Dix années d'exil*, Texte établi par Paul Gautier, Introduction et notes par Simone Balayé, Bibliothèque 10-18, 1966
- *Delphine*, Genève 1802
- *Corinne ou l'Italie*, nouvelle édition augmentée d'une préface par Sainte-Beuve, Paris 1841

STEGMANN, Hans, «Alexander de Villers als sächsischer Diplomat», in: *Wissenschaftliche Beilage des Dresdner Anzeigers*, 21. Aug. 1928

STENDHAL, *De l'amour*

STRICH, F., *Deutsche Klassik und Romantik*, 1949, 4. Aufl.

SÜPFLE, Th., *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich, mit besonderer Berücksichtigung, der litterarischen Einwirkung* , Gotha 1886

TENBROCK, Robert-Hermann, *Geschichte Deutschlands*, Max Hueber Verlag, München, 1965

TEXTE, Joseph, « Les origines de l'influence allemande dans la littérature française du XIXe siècle » in : *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1898
- *J.J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, Paris, Hachette 1898
- « De l'influence allemande dans le Romantisme français » in : *Revue des deux mondes*, déc. 1897

THIMME, Friedrich, *Die inneren Zustände des Kurfürstentums Hannover unter der französisch-westfälischen Herrschaft, 1806-1813*, Hannover und Leipzig 1895

TIECK, Ludwig, *Werke in vier Bänden*, Winkler-Verlag, München 1963

TRENCK, Marie Luise von der, geb. de Villers, *Dankbare Erinnerungen eines Greisen-Kindes*, Blasewitz b. Dresden, 1879, Leipzig 1887

TRIBOUT, H., *Documents généalogiques du Pays messin et de la Lorraine de langue allemande*, Paris, Saffroy 1935

TRONCHON, M.H., *La fortune intellectuelle de Herder en France*, 1920
- *Romantisme et Préromantisme*, 1930

VAN TIEGHEM, Paul, *Le préromantisme*, 1924 -1948, 5. vol.
- *Le romantisme dans la littérature européenne*. Albin Viichel 1948
- *Le sentiment de la nature dans le préromantisme européen*, Paris 1960
- *L'année littéraire (1754 -1790), comme intermédiaire des littératures étrangères en France*, Paris 1917

VERZEICHNIS der Studierenden auf der Georg-August-Universität zu Göttingen…, 1797, Archiv der Stadt Göttingen, Univ. Bücherei und Stadtarchiv Göttingen

VIATTE, Auguste, *Les sources occultes du romantisme. Illuminisme, théosophie (1770-1820)*, Paris, Champion, 1928

VILLERS, Alexander von, *Briefe eines Unbekannten*, Hrsg. von Karl Graf Lanckoronski und W. Weigand, Leipzig, Insel Verlag 1910

VOGHT, H.(Herausgeber), *Nationalismus gestern und heute*, Opladen (Leske), 1967

WALZEL, O.F., *Die deutsche Romantik*, 1906
- «Frau von Staël's „*de l'Allemagne*“ und W.Schlegel, *Festgabe Heinzel*, 1898

WEBER, C.J., *Deutschland oder Briefe eines in Deutschland reisenden Deutschen*, 1826-1828

WEHRMANN (Dr.), *Ereignisse und Zustände in Lübeck*, 1892

WEIDENKAFF, Klaus, *Die Anschauungen der Franzosen über die geistige Kultur der Deutschen im Verlaufe des 18. und zu Beginn des 19. Jahrhunderts*, Leipzig 1906

WELLEK, R. et WARREN, A., *Theorie der Literatur*, 1963, 3. Aufl.

WELSCHINGER, Henri, *La censure sous le premier Empire*, Paris 1882

WENCK, Woldemar, *Deutschland vor hundert Jahren*, 1887-90

WOHLWILL, A., «Reinhard als französischer Gesandter in Hamburg und die Neutralitätsbestrebungen der Hansestädte in den Jahren 1795-1797», in: *Hansische Geschichtsblätter*, Jahrgang 1875

WÜHR, W., «Jean Paul und die französische Emigration» in: *Jean Paul Blätter*, Bayreuth, Juni 1940

WÜSTENFELD, F., «Die Mitarbeiter an den Göttingischen Gelchrten Anzeigen in den Jahren 1801-1830». *Beilage zu den Nachrichten der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften*, Göttingen 1887

VI. Principaux journaux et revues cités ou consultés

Allgemeine Litteratur-Zeitung
Archives littéraires de l'Europe
Cahiers staëliens
Le Citoyen Français
Le Conservateur
La Décade philosophique
Erhebungen
Goethe-Jahrbuch
Göttinger Monatsblätter
Göttingische Gelehrte Anzeigen

Jean Paul Blätter
Journal des Débats
Kantstudien
Le Mercure de France
Minerva
Le Moniteur
Le Moniteur westphalien
Morgenblatt für gebildete Stände
La Magasin encyclopédique
Le Nouvelle Clio
Neue Zeitung (Hamburger)
Polyanthea
Le Publiciste
Revue des deux mondes
Revue germanique
Revue d'Histoire littéraire de la France
Revue de littérature comparée
Revue de philologie française et de littérature
Revue politique et littéraire
Der Rheinische Merkur
Le Spectateur du nord
(Hamburger) Unparteischer Correspondent
Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte

Traductions des principales citations en langue allemande

p.34 penchant à la spéculation germanique

p.58
Ce fut le tournant de sa vie

Nous reconnaissons vivement combien nous, humains, sommes peu de choses à côté d'un professeur de Göttingen.

p.59
« Göttinger Hain » (mot à mot *le bosquet de Göttingen*) ou p. 85 « Hainbund » (*l'union, l'alliance du bosquet*), nom donné à un mouvement littéraire proche du « Sturm und Drang » (voir plus loin).

p.60
à la mode de Göttingen / comme on fait à Göttingen

p.62
Les droits de l'humanité sont bien plus anciens que ceux de toute souveraineté. Honneur et respect soient rendus aux souverains qui protègent ces droits ; c'est pour cela qu'ils existent. Que la malédiction et la honte frappent ces tyrans éphémères qui abusent du nom sacré de souverain pour fouler aux pieds ces droits bien plus sacrés.

Même la partie la plus noble des Allemands n'est pas encore assez britannique ou hollandaise ; ils tremblent encore eux-mêmes comme des esclaves devant les puissants, ils aiment qu'on dise la vérité en face de ces puissants tyrans, mais si on vient à les poursuivre, ils se retirent en abandonnant à son sort celui qui a dit la vérité.

p.68
Chroniqueur de la petite Dorothée et de la monarchie russe

Ma petite Dorothée a maintenant 87 mots et 192 idées, si j'ai bien compté.

Ma petite Dorothée sait maintenant parfaitement s'exprimer et apprend l'alphabet selon une nouvelle méthode que je me propose, si elle réussit, de décrire dans un ouvrage scientifique.

p.69
La seule contrainte que je lui imposais était de travailler, de ne pas rester oisive. Mais à partir de sa 15e année je la laissais libre de s'occuper désormais uniquement de travaux

domestiques, ou de poursuivre ses études. Et comme elle a opté pour cette dernière occupation, je l'ai laissée entièrement libre de choisir les cours qu'elle voulait suivre chaque semestre.

Maître d'équitation

p.70
Je n'attends pas de trouver un mari dont la fortune soit aussi importante que celle de ton père ou du mien. Mais je ne veux pas non plus souffrir de la faim ou manquer du nécessaire, sinon je préférerais rester seule. Si mon tempérament reste tel qu'il l'a été jusqu'ici, je ferai un mariage de raison.

p.71
…l'honneur extraordinaire que je n'avais certainement pas encore mérité, mais que je promis de mériter dans 5 ans, environ, peut-être.

On attendait un docteur en philosophie dans le ton, les manières et la conversation, mais on trouva une jeune personne extrêmement modeste, douce, charmante et sans prétention.

p.72
N'est-il pas normal que j'éprouve au fond de mon cœur de l'inclination pour cet homme à qui tant de liens intellectuels m'attachent. Ces femmes sans retenue qui ne sont pas capables d'entretenir hors du mariage des rapports sur le plan intellectuel, sans qu'un feu s'allume. Je rends grâces à la nature! à mes parents !
On ne me verra pas m'engager sur les mêmes voies que Caroline. La fidélité conjugale est une chose sacrée, seul un caractère léger et frivole peut défaire aussi facilement ces liens. Ou bien il faut être une créature à l'instinct puéril, aussi grands que puissent être par ailleurs les dons de l'esprit. Nous apprécions tous deux notre ami comme un homme d'honneur. Émigré désemparé qu'il ne faut pas abandonner à son sort. Quelle vie ne mène pas parfois un poète vagabond !

p. 73
penchant érotico-intellectuel

Le mari n'a apparemment pas manifesté de jalousie. Ces maris de l'époque classique étaient un peu naïfs dans leur conception de la fidélité de leurs épouses. Du moment que la femme ne donnait pas son corps, elle pouvait se donner cœur et âme.

Il me faudrait trop parler de moi, et je ne le puis, car j'ai vraiment quelque peu contribué à son initiation à la littérature allemande. Il fut un temps où il était très injuste, comme ses compatriotes.

p.75
Que cela reste entre nous

Affinités électives *(titre donné généralement en français au roman de Goethe)*

Villers ne peut pas venir. Rinaldo reste dans les bras de son Armide, et nous ne sommes pas suffisamment cruels pour lui tendre le miroir magique.

p.88
Elle était là, appuyée sur son coude, son regard semblait vouloir fouiller le paysage, elle regarda le ciel et me regarda, je vis ses yeux pleins de larmes, elle posa sa main sur la mienne et dit – Klopstock ! Je me souvins aussitôt de cette ode sublime à laquelle elle pensait et je m'abandonnai au flot d'impressions dans lequel elle m'avait plongé en prononçant cette formule magique.

l'homme que Klopstock aime

sensibilité ou émotivité *(c'est un de ces mots qui se laissent difficilement traduire !)*

p.91
…précieux allié dans le champ de la critique et compagnon d'armes dans le combat mené contre le puissant Jacobi.

Veuillez avoir la bonté, M. de Villers, de me dire si avec ces prémices nous pouvons tenter d'entreprendre quelque chose contre notre adversaire commun, le dangereux Jacobi. Mais surtout qu'il ne se doute de rien.

p.94 note 142
…et je cherchais toujours, comme j'en ai l'habitude, consolation et réconfort dans le pays féérique créé par mon Jean Paul.

p.97
la bande à Fichte et Schlegel

p.99 note 156
Mr. Villers connaît la langue allemande, mais elle ne lui est pas familière. Du moins ne la connaît-il pas sous toutes ses facettes.

p.113, note 71
Dites-lui que j'ai fait imprimer à mes frais 300 exemplaires de l'annonce de son livre par Vanderbourg. Ma conscience a un peu protesté, il est vrai, contre cette généreuse action, car la philosophie de Kant est loin d'avoir la bonne intention que cet article lui attribue, mais j'ai pensé qu'elle ne nuirait pas aux Français, et qu'à travers cet article et le livre de mon ami

Villers ils ne pourraient apprendre que de bonnes choses qui leur seraient d'une très grande utilité.

Le 12 mai 1799, il [Villers] envoya à Kant un exposé, rédigé en français, de la critique de la raison pure, en pensant que Kant confirmerait l'authenticité de son interprétation. Rink traduisit cet exposé en allemand et l'inséra dans son livre dirigé contre Herder: « À propos de l'histoire de l'invasion métacritique», avec l'approbation de Kant, et comme preuve de la juste estime où l'on tenait Kant à l'étranger par opposition à la «métacritique» malveillante de Herder.

p.126
…en raison de l'inaltérable amour de la vérité avec lequel il avait exposé les mérites de Luther.

p.129, note 153
pas de compromis possible entre la raison et la déraison.

p.147
L'auteur de cette annonce aime à se souvenir qu'il a été le premier, selon les propres mots de la spirituelle dame, à l'introduire dans le sanctuaire de la culture intellectuelle des Allemands, et à lui en montrer les trésors.

p.148
Qu'il lui soit permis de remarquer […] qu'il avait déjà formé le projet d'écrire à l'intention de la France un vaste ouvrage qui ferait le tour de la littérature allemande, et qu'il pensait même être en mesure de le réaliser bientôt. Mais plus il croyait avancer dans sa tâche, plus son horizon s'élargissait; son but semblait lui échapper et l'entreprise devint de jour en jour plus téméraire et plus difficile. Entre-temps il s'est risqué à présenter quelques exposés dans certains domaines, et leur imperfection le rendit encore plus hésitant, et l'empêcha encore davantage de cultiver ce champ qui semblait s'étendre à l'infini. Il trouve réalisé ici, avec grâce et facilité, une partie du travail qu'il avait projeté. Ce que l'homme méditant lourdement voulait encore soumettre à de longs et pénibles travaux de recherche pour lui donner des fondements solides, la dame pleine d'esprit, qui ne se préoccupait pas autant de détails accessoires, l'a réalisé d'une main alerte et habile.

Elle a réussi à donner de l'autorité à sa voix; et chez le petit peuple des bords de la Seine, l'autorité c'est beaucoup, c'est même sûrement plus que le droit et la raison !

p.155
Notre but est de donner au public français, si possible, une idée du mérite caractéristique des Allemands dans leur façon de traiter l'histoire des idées, la littérature ancienne classique, la théorie de l'esthétique et de la philosophie spéculative, et de les appliquer aux grands intérêts de l'humanité.

p.158
Obligation professionnelle

p.160
Je vous suis doublement reconnaissant, mon cher Mr. Villers, de m'avoir introduit auprès de vos compatriotes, non seulement au sens esthétique, mais encore d'une toute autre façon.

p.161
Pouvez-vous me dire à l'occasion si Villers arrive à se familiariser avec mes travaux chromatiques. C'est une personne importante par sa situation entre les Français et les Allemands et j'aimerais savoir de quelle façon il s'intéresse à la chose, car il est une sorte de Janus bifrons dont le regard est tourné d'un côté et de l'autre.

Au fond la théorie des couleurs est trop éloignée de ses préoccupations. Je ne reposerais pas qu'il ait lu votre livre, et ensuite nous verrons.

A propos, je vais m'efforcer de saisir la haute théorie de la colorisation [*sic, c'est l'expression employée par Goethe*]*,* qui me semble dépendre : 1) de la nature de la lumière, 2) de celle des objets colorés et 3) de la propre force et de la proposition de notre organe de vue.

p.162
Janus bifrons est déjà en train de faire fausse route. Car lorsqu'il dit que la colorisation lui semble dépendre (etc…), il déplace les divisions que j'ai jugées nécessaires et son N°.1 repousse l'examen dans l'éternité.

Quoiqu'il en soit, je suis curieux d'apprendre ce qu'il dit de la chose s'il approfondit la matière; je voudrais surtout savoir s'il se familiarise avec l'idée de la présenter.

p.164
Je n'ai pas abandonné le rêve et le désir de me voir présenté par vous à votre nation dans un choix d'idées, de réflexions, d'épanchements du cœur, car personne ne peut le faire mieux que vous qui connaissez deux nations et deux langues.

Je sais que s'il existe quelqu'un qui me traduise en français (ou qui me commente), je sais que vous êtes celui-là.

p.165
Le temps et les circonstances n'étaient pas encore assez favorables pour que j'entreprenne de dire à mes compatriotes ce que je m'étais promis de leur dire de l'esprit allemand. Lorsque je remarquerai que les oreilles se sont un peu guéries des roulements de canon qui assourdissent tout, et que la surdité qu'ils ont provoquée est en train de disparaître, alors j'oserai parler. Elle avait osé la bonne sibylle du Léman – hélas ! Cela a été durement

réprouvé. Plusieurs morceaux de vous, entre autre le Discours du Christ mort dont je parlais plus haut, et que je lui avais communiqué, étaient insérés dans son travail. Tout cela est perdu ! elle avait dit de belles paroles, et si elle n'avait pas tout dit, elle avait dit beaucoup. Leur anéantissement m'a causé beaucoup de peine.

Ai-je rendu le sens correctement ?

À peu près correctement, mais de la même façon qu'on aperçoit une peau délicate à travers un verre grossissant.

p.166
Pourquoi êtes-vous si serviable ?

p.167
La petite, mais sainte fortune que laissait Schlözer devait encore aider (ce petit grain de sable) à combler l'abîme; et la fille et les petits-enfants de Schlözer devaient se voir enlever leur dernière bouchée de pain en raison d'une erreur stupide non pas dans l'interprétation, non, mais dans la lecture de la loi. Je me retrouvai juriste et je reconnus l'erreur, justement parce que je n'étais pas juriste auparavant et que je n'avais pas grandi dans l'erreur, ni n'avais sucé depuis toujours la lourde atmosphère routinière des Abderites de Lübeck. - J'ai écrit un traité. Un remarquable juriste, l'archiviste Binder, a écrit dans le même sens que moi, et j'espère que cela portera des fruits.

p.173
Quelques milliers d'exemplaires sont répandus dans toute l'Europe

p.176
Les trois villes au fond n'existent pas, ou pas entièrement sur le terrain où s'élèvent les maisons et les entrepôts; leur véritable existence est sur les mers. Ce sont de petits Etats ailés, dont aucune puissance continentale ne peut s'emparer à son profit .Si l'on écrase le corps du papillon, on détruit aussi ses ailes dont plus personne ne peut se servir pour voler.

Depuis deux mois un rhumatisme le retient à Lübeck, ce que je déplore infiniment, car en raison de ses protections et de sa situation indépendante, il aurait pu obtenir en passant de bonnes choses à Hambourg.

p.177
Si l'on n'obtient pas que les trois villes échappent à l'organisation préfectorale, que leur constitution municipale soit maintenue, et qu'elles soient constituées en villes libres d'Empire, tout est perdu!

Depuis ma chambre de malade

Voici mes recommandations. On pourrait demander à ce que, si les villes sont considérées comme des villes libres d'Empire et organisées en tant que telles, les 2 départements Bouches du Wéser et Bouches de l'Elbe forment également une seule province: la Province anséatique (comme on a au sud les provinces illyriennes) et qu'elles relèvent de l'administration d'un seul haut fonctionnaire français, par exemple un gouverneur général, ou un intendant, ou quelqu'un de semblable. Ce qui importe à mon avis, c'est 1) qu'elles ne deviennent pas des départements ordinaires, administrés par deux préfets, 2) qu'elles ne soient pas séparées, et qu'il y ait un seul fonctionnaire pour les 3 villes. A cette fin on pourrait encore, au cas où l'on n'obtiendrait rien d'autre, demander à ce qu'on fasse un seul département des trois villes, indépendamment des territoires environnants dont elles seraient séparées, sous l'administration d'un seul préfet à Hambourg. Ce serait le département des villes anséatiques, ou le département de la Hanse ou le département des deux mers. Les arguments en faveur de ce dernier point ne manquent pas et sont assez forts.

p.178
Le Sénat veut-il parler sur le ton de la soumission qui sied à des sujets ? ou autrement? et comment ? Quelle nuance? Voilà les choses que je tourne et retourne dans ma tête depuis hier, sans arriver à être d'accord avec moi-même.

p.181
Je vous prie en particulier d'intervenir auprès de votre ami Villers pour qu'il écrive quelque chose qui fasse ressortir l'importance de notre système universitaire pour la littérature et pour l'humanité, de telle sorte que toute pensée de suppression quelconque soit ressentie comme une honte.

p.185
Je reconnais bien là mon vieil ami Villers qui depuis des années s'est imposé la tâche de médiateur entre deux grandes nations, et qui dans une époque des plus dangereuses parle avec force et générosité en faveur de la littérature allemande.

p.186
Il est bien connu que cet individu s'est rendu coupable de médisances notoires à l'égard de ses compatriotes, qu'il se donnait à Lübeck et dans les autres villes hanséatiques des airs d'importance, qu'il a accepté des rétributions pour de très mauvais conseils, et qu'il a été expulsé de Lübeck où sa conduite immorale avait soulevé l'indignation. Il faut reconnaître qu'on a fait preuve de beaucoup de modération en punissant par le seul mépris un homme qui aurait mérité d'être livré à la justice pour ses invectives et ses libelles. On assure que cet individu a obtenu une chaire de professeur dans une université célèbre. Il est permis de supposer que, lorsque sa conduite sera connue, on ne confiera pas plus longtemps à un tel homme l'éducation de jeunes gens.

p.187
Une bête féroce voulait me déchirer. Une force invisible, inconnue de la bête, s'éleva de la terre et se plaça entre elle et moi pour me sauver: c'était la force de l'opinion publique, de l'estime et de l'amour. Je m'approchai ouvertement du trône impérial, et j'obtins protection et satisfaction.

p.189, note 178
…fortement électrisé par la question et qu'il pensait ne pas laisser passer l'occasion de livrer à la lumière du jour des vérités qu'il avait longtemps ruminées au plus profond de lui-même.

p.190
Je revins donc ici, non plus en hôte comme autrefois, mais pour exercer les fonctions de maître à l'université Georgia-Augusta. Une nouvelle vie commença. Il me fallut renoncer à mes études favorites, et me familiariser avec des matières d'enseignement (pour lesquelles j'ai au fond très peu de goût). Mais je suis là, en homme libre, sous les bannières auxquelles j'appartiens en fin de compte.

p.192, note 196
Comme vous le désirez, je n'écrirai pas votre nom, ni celui de votre ami, en tête des fanfaronnades. Quoi qu'elles arrivent 4 mois trop tard, je me réjouis de ce recueil.

p.193
..qui n'avait appris aucune science selon les règles de la profession.

p.195
Je peux vous avouer en toute franchise qu'on désire vous attirer à Halle. Vous devez le changement de votre situation surtout à Stein, qui non seulement s'en est pris sans ménagement au comte Munster, mais qui en plus a présenté la chose au roi de Prusse et au tsar de Russie comme une affaire qui faisait honte à la nation allemande tout entière. Soit dit entre nous, je sais que dans un an on vous réintégrera dans vos fonctions de professeur et qu'on veut seulement ménager le gouvernement pour le moment.

Je guéris à peine d'une grave maladie que m'a causée apparemment le chagrin.

p.196

Les funérailles de Charles Villers se sont déroulées le 2 mars autour de midi à Göttingen, et étaient dignes de lui. Sur le cercueil tout simple on avait déposé son chapeau garni de la cocarde blanche des rois de France, qu'il avait autrefois défendue contre ceux qui voulaient s'emparer du trône, et l'épée avec laquelle, pendant les tragiques journées de Lübeck, il avait défendu plusieurs maisons contre les assaillants, jusqu'à ce que Bernadotte vînt dans la ville, parcourût les ruelles au bras de Villers, et mît fin au pillage. Sur des coussins de velours étaient posés l'ordre de l'étoile polaire qu'il avait reçu des mains de ce héros, le lys

royal en signe de sa fidélité, et trois couronnes, de myrte, de laurier et de feuille de chêne, tressées par les mains de nobles vierges. Une escorte nombreuse formée par ses anciens collègues et quelque cent étudiants avec les chefs de leurs corporations, accompagnèrent aux accents d'une musique funèbre le défunt aimé et estimé jusqu'à sa tombe, dans le cimetière de l'église St. Alban, où l'un de ces derniers prononça un important discours.

p.198
Vraiment, le beau nom emprunté au domaine du temps et appliqué à celui de l'espace, me convient assez bien et me fait beaucoup d'honneur. Il me faut pourtant ajouter que le bifrons vosgien, lorsqu'il regarde les vastes étendues du pays teuton, montre un visage juvénile et respectueux, comme il convient à un disciple dont le visage exprime le recueillement, la vénération et la soif de savoir; tandis que son autre visage, tourné vers l'ouest, est un visage renfrogné, un visage de pédant, plein de rides et de dégoût, et qui aimerait bien se détruire lui-même, un vrai visage de suicidaire. Sa bouche est fermée du côté de la Teutonie. Ses yeux et ses oreilles sont d'autant plus largement ouverts; du côté de la Gaule, par contre, la vieille bouche est en activité perpétuelle, occupée à cracher les injures et les railleries, et bien plus à la façon du tonnerre de la colère que du ton d'un avertissement fraternel. Toutefois le Pythien peut s'imaginer combien le pauvre cerveau placé entre les deux visages et sans cesse occupé à capter, assimiler, méditer, émettre, est tiraillé et contracté dans l'exercice rythmique de sa double fonction.

p.199
En ce qui concerne l'autre Janus (…), ce n'est pas seulement un Bifrons mais un Multifrons, dont le regard est tourné dans plusieurs directions. Et il faut cependant remarquer que tous ses visages sont souriants et doux, qu'ils invitent à la concorde et à un aimable syncrétisme. Une fois seulement il a fait une affreuse grimace à l'adresse du Bifrons. Mais cela ne dura pas longtemps, et il redevint bientôt doux comme du miel.

J'aime écrire en allemand quand le sentiment s'empare de moi, quand je deviens dithyrambique, car c'est l'organe extraordinaire: mais quand il me faut raconter tranquillement quelque chose, je me sers plutôt du français.

p. 200 et 200, note 8
germano-gaulois, gallo-germain, homme double, homme hybride, homme-cheval, centaure

Notre Villers à Göttingen (car nous autres Allemands pouvons à juste titre le nommer nôtre)

Mon cher compatriote du Brocken

p.202
…qui nous sont familiers…/ qui sont de notre pays

p.208
J'ai le malheur de la mépriser

p.210
Ici, c'est l'apparence qui règne : le roi soleil. Pourquoi pas non plus la France soleil, Paris soleil, le Français soleil ? […] Villers partage mon jugement sur ses compatriotes. Il les considère avec douleur, comme un frère dégénéré. Sa patrie lui devient étrangère, puisqu'on foule aux pieds la vérité.

p.215
La foi, l'espérance et la charité

p.216
…bien brave […], mais un peu égaré par sa passion fougueuse

p.227 note 11
…une répression du gallicisme menaçant

p. 251
Le terme « welsch » désigne les peuples romans avec une connotation péjorative.

p.260
Je veux la haine contre les Français, pas seulement pour cette guerre, je la veux pour longtemps, je la veux pour toujours. Alors les frontières de l'Allemagne seront sûres, sans qu'il soit besoin de défenses artificielles, car le peuple aura toujours un point de rassemblement où il se retrouvera dès que nos voisins turbulents et pillards voudront franchir nos frontières. Que cette haine reste allumée, qu'elle soit la religion du peuple allemand, qu'elle brûle comme une sainte folie dans tous les cœurs, et qu'elle nous maintienne toujours dans notre fidélité, notre loyauté et notre bravoure.

p.282
Les plus grands poètes étaient toujours les plus chastes. Quel est le peuple qui a écrit les poèmes les plus impudents ? Précisément celui qui ne sait guère en faire d'autres, le peuple gaulois.

p.283 nostalgie, pressentiment enthousiasme, (*ces mots désespèrent en effet les traducteurs)*

p.289
J'attends ardemment de vous quelque grand poème héroïque, plein de sublime et de fantastique, ouvrant des perspectives sur le ciel et la terre. Voilà déjà assez longtemps que votre accordéon joue des sons doux qui manquent de profondeur ; voilà assez longtemps que votre esprit séjourne dans la manière de Rabelais et de Swift et de Sterne. Donnez-nous

de nouveau un Discours du Christ mort, la mort d'un ange, tiré de votre veine shakespearienne et dantesque. Voilà qui me ravit fichtrement…

p.291
« Minne » signifie à proprement parler âme, esprit, cœur, courage, pensée, souvenir, recueillement, amour dans le plus profond du cœur. Mens et Minne sont un seul mot, parce que l'amour est une nostalgie, un désir ardent et un souvenir.

pas de fidélité ni d'âme

Ses campagnes contre les Romantiques me visaient surtout, ce qui est absolument ridicule, étant donné que je ne suis pas un poète.

Un « non-ami des Français »

p.297
Qui aime les Français regrette qu'on veuille les allécher avec des charmes dont on nous farde, et qu'on cache devant les étrangers sous d'amples habits de cour gaulois non seulement notre chair sauvage, mais aussi tout notre embonpoint.

p.297 note 22
Qu'il soit dit une fois pour toutes que les Français, lorsqu'ils traduisent, n'arrivent pas à se dégager du profond abîme de leur infidélité au texte.

p.323 Sensibilité /émotivité/sentimentalité et « L'époque des génies » (mot à mot : déchaînement et impulsion, terme en général non traduit désignant une forme du préromantisme allemand).

p.324
Le Romantisme, mais Villers lui-même emploie l'expression « La Romantique », Cf. p. 286

Les nouveaux poètes romantiques ne cessaient d'effeuiller sa couronne de laurier, et se moquaient de l'honnête Voß un peu démodé, qui dans une langue naïve et sincère, et parfois même en bas-allemand, avait célébré la petite vie bourgeoise sur les bords de l'Elbe inférieure, qui n'avait pas choisi pour héros de ses poèmes des chevaliers du Moyen-Age et des madonnes, mais un modeste pasteur protestant et sa vertueuse famille, et qui était plein de santé, bourgeois et naturel, tandis qu'eux, les troubadours des temps modernes, souffraient d'un somnambulisme maladif, affectaient une distinction chevaleresque, et manquaient si génialement de naturel.

p.325
rêveurs exaltés

L'Ecole Romantique

p.326
Tous les amis de la liberté de la pensée et de l'Église protestante, les sceptiques comme les orthodoxes, se soulevèrent en même temps contre les restaurateurs du catholicisme; et comme il va de soi, les libéraux, que ne préoccupaient pas au fond les intérêts de la philosophie ou de l'Église protestante, mais ceux des libertés bourgeoises, s'engagèrent aussi dans cette opposition.

Mais lorsqu'on découvrit qu'une propagande de calotins et de hobereaux qui s'étaient coalisés contre la liberté religieuse et politique, avaient leur main dans le jeu, que c'était en fait le jésuitisme qui essayait d'attirer la jeunesse allemande par les tons douceâtres du romantisme pour la mener à sa perte, comme autrefois le fabuleux joueur de flûte de Hameln; alors un grand mécontentement et les flammes de la colère s'élevèrent parmi les amis de la liberté de l'esprit et du protestantisme en Allemagne.

p.327
On vit alors cette goujaterie qui se réclamait d'un idéalisme, et que M. Jahn avait érigée en système; c'est alors que commença cette opposition mesquine, lourde, grossière, à une attitude d'esprit qui était la chose la plus belle et la plus sainte qu'ait produite l'Allemagne, je veux dire une opposition à ce sentiment humanitaire, à cette fraternisation générale, à ce cosmopolitisme auquel nos grands esprits, Lessing, Herder, Schiller, Goethe, Jean Paul, auquel tous les gens cultivés en Allemagne ont rendu hommage.

p.329
ère goethéenne

p.333
Quand Madame de Staël se montre elle-même, quand cette femme à la si grande sensibilité s'exprime sans intermédiaire, quand elle se livre à sa chaleur naturelle, quand elle abandonne à ses radieuses explosions toute cette pyrotechnie de son esprit et qu'elle laisse libre cours ses brillantes folies: là le livre est bon et même excellent. Mais dès qu'elle obéit à des inspirations autres que les siennes, dès qu'elle rend hommage à une école dont l'esprit lui est tout à fait étranger et incompréhensible, dès que par la recommandation qu'elle fait de cette école elle favorise certaines tendances ultramontaines qui sont en contradiction directe avec la clarté de son esprit protestant, alors son livre est pitoyable et indigeste.

Bibliographie complémentaire, ouvrages parus depuis 1976 ou non cités dans ma thèse

Œuvres de Charles de Villers

Le Magnétiseur amoureux. Nouvelle édition par F. AZOUVI, Paris Vrin 1978 et 2006, 2e édition augmentée 2012

Correspondance publiée

Madame de Staël – Charles de Villers – Benjamin Constant. Correspondance. Etablissement du texte, introduction et notes par Kurt KLOOCKE avec le concours d'un groupe d'étudiants. Frankfurt a. M. 1993

Philipp Albert Stapfer's Briefwechsel, herausgegeben von R. LUGINBÜHL, Basel 1891

Philipp Albert Stapfer. Briefwechsel 1789-1791 und Reisetagebuch, hg. Von Adolf ROHR, Aarau 1971

Etudes sur Charles de Villers ou sur un aspect de son œuvre

BRUCKER Nicolas, *Charles de Villers et le magnétisme animal*, Communication à l'Académie Nationale de Metz, 2013

CROWLEY Ruth Ann, *Charles de Villers. Mediator and Comparatist*. Las Vegas, Stanford German Studies 14, Lang. Bern 1978

DÉCULTOT Elisabeth, « La réception française du modèle universitaire allemand à l'époque napoléonienne. L'exemple de l'université de Göttingen », dans KNOPPER Françoise, MONDOT Jean (dir.), *L'Allemagne face au modèle français de 1789 à 1815*, Toulouse, P.U. du Mirail, 2008, p.239-259 (sur le rôle d'intermédaires de Villers et Stapfer)

DÉCULTOT Elisabeth, « Von Göttingen nach Berlin und zurück. Philipp Albert Stapfers und Charles de Villers. Beitrag zum deutsch-französischen Wissenschaftstransfer (1800-1815) », in *Die Wissenschaft vom Menschen in Göttingen um 1800*, éd. par Hans Erich BÖDEKER, Philipp BÜTTGEN et Michel ESPAGNE, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2008, (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, vol. 237), p. 85-99

DELON Michel, « Clivages idéologiques et antagonismes nationaux à l'époque de la Révolution et de l'Empire : le cas de Charles de Villers », in : LÜSEBRINK Hans-Jürgen, RIESZ, Janos (dir.), *Feindbild und Faszination. Vermittlerfiguren und Wahrnehmungsprozesse in den Deutschfranzösischen Kulturbeziehungen (1789-1983)*, Diesterweg, 1984, p. 25-38

DUNNINGTON G., Waldo, «Ein Franzose als Beschützer deutscher Universitäten», in *Studies in German Litterature*, C.Hamer (ed.), Louisiana State University Press, Bâton Rouge, 1963, p. 53-62

HOCH Philippe, «Charles de Villers (1765-1815). Un Mosellan introducteur de la philosophie de Kant en France », in *Mémoires de l'Académie Nationale de Metz*, 2004, p. 9-23

KERN Bärbel, SICKERMANN-BERNARD Monique, KRAPOTH Hermann, *Charles de Villers. Mittler zwischen deutscher und französischer Kultur*. Göttingen 1991 (Seminar für Romanische Philologie)

KNIBIEHLER Yvonne., « Réforme et révolution d'après Charles de Villers ». In : *Historiographie de la Réforme*, sous la direction de Ph. Joutard. Neuchâtel 1977

KRAPOTH Hermann. Article « Villers », in *Biographisches Lexikon für Schleswig-Holstein und Lübeck*, Bd.10, p. 379, Neumünster 1994

KRAPOTH Herrmann, Charles de Villers' Petrarca-Übersetzung in den *Lettres westphaliennes*. In: *Romanistik als vergleichende Literaturwissenschaft*. Festschrift für Jürgen von Stackelberg, herausgegeben von Wilhelm Graeber, Dieter Steland und Wilfried Floeck, Peter Lang 1996

LATRY Marie-Claire, « *Le magnétiseur amoureux* : une écriture à quatre mains», *Eidôlon*, Lapril, Université de Bordeaux III, n° 55, « Littérature et médecine II » juillet 2000, p. 247-265

MILDNER Susanne, *L'Amour à la Werther. Liebeskonzeptionen bei Goethe, Villers, de Staël und Stendhal - Blickwechsel auf einen deutsch-französischen Mythos*, Göttingen, Wallstein, 2012

MORESI Jean-Luc, « Les œuvres de Charles de Villers imprimées à Metz », in *Cahiers Elie Fleur*, Metz, n° 5, 1992, p.96

NEBRIG Alexander, « Charles de Villers und das gelehrte Göttingen. Eine deutsch-französische Utopie », Cahiers d'études germaniques, 53 (2007), p. 21-34

QUÉRARD, *La France Littéraire*, Paris 1839, tome X, Charles Villers

SICKERMANN-BERNARD Monique, «Charles de Villers – ein Franzose, der Göttingen so sehr geliebt hat», in *Göttinger Monatsblätter*, März 1977

TRIBOUT de MOREMBERT, Henri, « Charles-François-Dominique de Villers : renseignements nouveaux sur sa naissance et sa carrière militaire », Revue historique lorraine, Nancy, 1936, p. 3-11

TRIBOUT de MOREMBERT, Henri, « Le littérateur Charles-François-Dominique de Villers et sa famille », *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine*, Metz t. XXV 1966 p. 3-7

WINTERLING Peter, *Rückzug aus der Revolution, eine Untersuchung zum Deutschlandbild und zur Literaturtheorie bei Madame de Staël und Charles de Villers*. Schäuble Verlag, Rheinfelden 1985.

Etudes sur l'époque, les idées et sur les contemporains de Villers

AZOUVI François et BOUREL Dominique, *De Königsberg à Paris : la réception de Kant en France (1788-1804)*, Librairie Philosophique Vrin 1991, voir «La réception de l'œuvre de Villers» p.113 à 288

BÖDEKER Hans-Erich, BÜTTGEN Philippe, ESPAGNE Michel (éd.), Göttingen vers 1800: l'Europe des sciences de l'homme. Cerf, 2010

BOSSE Monika « Esquisse de la réception du livre *De l'Allemagne* en Allemagne », in : *Cahiers staëliens*, Nouvelle série N° 37 - 1985-1986, *Le Groupe de Coppet et l'Allemagne*, Actes du colloque au Goethe Institut (10 et 11 mai 1985), Paris 1986, p.117-131.

CHAPPEY Jean-Luc, « Les Archives littéraires de l'Europe (1804-1808). Un projet intellectuel et politique sous l'Empire.» *Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 4/2011. *La Révolution française* [en ligne] http://lrf.revues.org/284

DÜWELL Henning, «Une lettre du XVIII° siècle contre l'abus de la grammaire», in *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, N° 2, Sihfles décembre 1988, p. 2-5

ESPAGNE Michel, «Claude Fauriel en quête d'une méthode, ou l'Idéologie à l'écoute de l'Allemagne », *Romantisme* 1991, n° 73, p. 7-18

GENGEMBRE Gérard, *Le Romantisme*, Nouvelle édition Ellipses, Collection « Thèmes et études », 2008

Le GROUPE DE COPPET ET L'ALLEMAGNE, Actes du colloque au Goethe Institut (10 et 11 mai 1985), *Cahiers staëliens*, Nouvelle série N° 37 - 1985-1986, Paris 1986.

Le GROUPE DE COPPET ET L'EUROPE, Actes du Ve colloque de Coppet, Tübingen, 8 - 10 juillet 1993, Publiés sous la direction de Kurt KLOOCKE, avec la collaboration de Simone BALAYÉ. Annales Benjamin Constant 15 – 16, Lausanne, Paris 1994.

GSTEIGER Manfred, « Réalité et utopie de l'Allemagne staëlienne » in : *Cahiers staëliens*, Nouvelle série N° 37 - 1985-1986, *Le Groupe de Coppet et l'Allemagne*, Actes du colloque au Goethe Institut (10 et 11 mai 1985), Paris 1986, p.10-22.

HANSEN Uffe, «Grenzen der Erkenntnis und unmittelbare Schau. Heinrich von Kleists Kant-Krise und Charles de Villers», in *Deutsche Vierteljahreszeitschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 3, 2005, S. 433-471

HEITMANN K., «Das französische Deutschlandbild in seiner Entwicklung», *Sociologia Internationalis*, 1966

KERN Bärbel und Horst, *Madame Doctorin Schlözer. Ein Frauenleben in den Widersprüchen der Aufklärung.* München 1988

KRAPOTH Hermann, «Die Beschäftigung mit romanischen Sprachen und Literaturen an der Universität Göttingen im 18. und frühen 19. Jahrhundert», in *Philologie in Göttingen. Sprach- und Literaturwissenschaft an der Georgia Augusta im 18. und beginnenden 19. Jahrhundert*, Herausgegeben von Reinhard LAUER. Göttingen Vandenhoeck & Ruprecht 2001 (Göttinger Universitätsschriften, Serie A: Schriften Band 18)

LEINER Wolfgang, *Das Deutschlandbild in der französischen Literatur*, 1989, WBG Darmstadt 1991

MEINHARDT, Günther, *Die Universität Göttingen : Ihre Entwicklung und Geschichte von 1734 bis 1974*, Göttingen 1977

MOLLENHAUER Dirk, Geschichte als Ware : Der Verleger Friedrich Christoph Perthes (1772-1843) als Wegbereiter der modernen Geschichtsschreibung, Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Thüringen. Kleine Reihe Band 22, Böhlau 2007

MORTIER Roland, « Un « germanisant » sous l'Empire et la Restauration : Charles Vanderbourg, 1765-1827 », *Revue belge de philologie et d'histoire*, Année 1951, vol. 29, N° 29-4, p. 1003-1027

MORTIER Roland, *Un précurseur de Mme de Staël, Charles Vanderbourg, 1765-1827. Sa contribution aux échanges intellectuels à l'aube du XIX° siècle*. Bruxelles : Didier 1955

MORTIER Roland, *Les « Archives Littéraires de l'Europe » (1804-1808) et le Cosmopolitisme Littéraire sous le Premier Empire*, Académie Royale de Belgique. Mémoires de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques. Deuxième série. Tome LI, Bruxelles 1956/57

NISSEN Walter, PRAUSS Christina, SCHÜTZ Siegfried, *Göttinger Gedenktafeln*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2002

ROSEN Julia von, «Deutsche Ästhetik in *De l'Allemagne*. Eine Transferstudie am Beispiel der Kant-Interpretation Mme de Staëls», in: SCHÖNING Udo und SEEMANN Frank (Herausgeber), *Madame de Staël und die Internationalität der europäischen Romantik. Fallstudien zur interkulturellen Vernetzung*, Göttingen, Wallstein 2003

SCHMELING Dr. Hans-Georg, *Göttingen im 18. Jahrhundert. Eine Stadt verändert ihr Gesicht*. Texte und Materialien zur Ausstellung im Städtischen Museum und im Stadtarchiv Göttingen, 26. April – 30. August 1987, unter der verantwortlichen Leitung vom Museumsdirektor Dr. Hans-Georg Schmeling. Göttingen 1987 (voir en particulier les chapitres sur l'université et la vie estudiantine).

SCHUBERT-RIESE Brigitte, *Das literarische Leben in Eutin im 18. Jahrhundert*, Kieler Studien zur deutschen Literatur, herausgegeben von Erich Trunz, Band 11, 1975

SEILLIÈRE, Baron Ernest, « La poésie contre le goût et les origines du débat romantique ». *Compte-rendu des séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 94e année, novembre-décembre 1934, p. 383-439 (Le Chapitre 2, p. 388-394, est intitulé *Charles de Villers et le romantisme germano-chrétien*)

SICKERMANN-BERNARD, Monique, «Benjamin Constant (1767-1830) und seine Beziehungen zu Göttingen», in *Göttinger Monatsblätter*, Mai 1978

SIEBURG Heinz-Otto, *Deutschland und Frankreich in der Geschichtsschreibung des 19. Jahrhunderts, 1848-1871*, Wiesbaden 1954

TRIBOUT de MOREMBERT, Henri, « Madame de Staël à Metz en 1803 », *Les Cahiers lorrains*, Metz, 1961, p. 20-21

TÜTKEN Johannes, *Privatdozenten im Schatten der Georgia-Augusta*, 2 Bande, Göttingen Universitätsverlag 2005 [cite 1er vol. p. 433, parmi les cours donnés en 1812: Villers, *Geschichte der französischen Literatur* et 2e vol. p. 488 le traitement injuste infligé à Villers à la fin de sa vie et une lettre de Lücke à Jacob Grimm à propos de la mort de Villers et de l'hommage funèbre prononcé par lui.]

VACHER Isabelle, *Le regard fasciné d'écrivains français sur l'Allemagne (XIX° et XX° siècles)*, Dissertation, 2008, Fachbereich der philosophischen Fakultät der Universität Passau (Romanische Literaturwissenschaft, PDF)

VALLOIS M., *La Formation de l'Influence Kantienne en France* Paris, Alcan (s.d.) 1929 ?

WESTERHOLT Egon, Graf von, « Lezay-Marnésia et sa contribution à la connaissance de l'Allemagne en France », in : *Cahiers staëliens*, Nouvelle série N° 37 - 1985-1986, *Le Groupe de Coppet et l'Allemagne*, Actes du colloque au Goethe Institut (10 et 11 mai 1985), Paris 1986, p.45-52.

Table des matières

Avant-propos pour la version numérique.....5

INTRODUCTION : Villers et Madame de Staël ; les intermédiaires. But et méthode de cette étude ; ses limites. Revue critique des ouvrages consacrés à Villers. Points sur lesquels portera cette étude en particulier 7

Première Partie L'HOMME 20

Chapitre I LE PASSÉ 21

1. Le chemin de Damas.....21
2. Parenthèse sur la particule.....22
3. Précisions sur la date de naissance 23
4. Boulay-Lorraine ; langue maternelle.....24
5. Famille et éducation 26
6. Carrière militaire et débuts littéraires 28
7. Portrait physique 35

Chapitre II LE PASSAGE 36

1. La Révolution – *De la liberté*.....36
2. L'émigration.....46

Chapitre III LA TERRE D'EXIL ET DE REFUGE.....51

1. Les errances 51
2. La Westphalie 52
3. Göttingen, Schlözer 58
4. Dorothea Rodde-Schlözer 64
5. L'Allemagne du nord ; les émigrés 78
6. Le cercle d'Eutin; Friedrich Jacobi 87
7. La part des divers éléments dans la germanisation de Villers.....97

Chapitre IV L'APÔTRE DE LA GERMANIE.....101

1. La mission 101

2. L'apostolat par la plume 104

a) Le Spectateur du Nord 104

b) Kant 110

c) Luther 119

d) Littérature comparée 128

3. Villers et Madame de Staël 135

Chapitre V LE MEDIATEUR 150

1. La double tâche 150

2. Villers informateur 152

a) Appel aux officiers 152

b) Bibliothèque germanique 154

c) Rapport à l'Institut 157

d) Articles pour la Biographie Michaud 158

3. Villers intermédiaire et traducteur 159

4. Villers défenseur des villes hanséatiques 168

5. Villers et Göttingen 180

Chapitre VI JANUS BIFRONS 198

1. L'évolution des sentiments de Villers à l'égard de la France et de l'Allemagne 198

2. Villers et l'Institut 210

3. Villers à mi-chemin entre la France et l'Allemagne 214

DEUXIEME PARTIE L'ALLEMAGNE DE CHARLES DE VILLERS 223

Chapitre VII LA TERRE PROMISE 224

1. Le regard porté sur le pays 224

2. France et Allemagne – L'Allemagne idéale 231

Chapitre VIII LES QUATRE ELEMENTS DU TABLEAU 241

1. Religion (et liberté) 242

2. Philosophie 251

3. Science et éducation 260

4. Littérature – Villers et le mouvement romantique en Allemagne 270

Chapitre IX LE MESSAGE 293

1. Critique destructive 293

2. Sentiments nouveaux, sources nouvelles 304

a) Idéal politique 304

b) Idéal littéraire - Théories pour un renouvellement de la littérature française. 310

CONCLUSION : Place de Villers dans l'histoire littéraire. Villers entre le 18° et le 19° siècle. Les particularités de l'image que Villers a donnée de l'Allemagne. L'Allemagne idéale chez les successeurs de Villers. L'importance de Villers malgré son échec relatif 321

Notes complémentaires 340

Bibliographie 342

Traductions des principales citations en langue allemande 363

Bibliographie complémentaire, ouvrages parus depuis 1976 ou non cités dans ma thèse .375

Table des matières 380